

DANIEL DERONDA

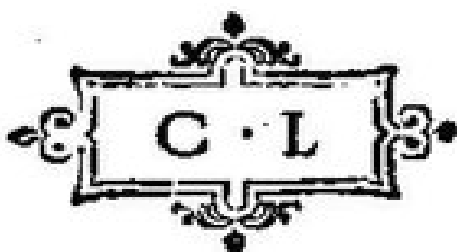
PAR

GEORGE ELIOT, *pseud*

TRADUCTION

ERNEST DAVID

I



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886

Droits de reproduction réservés

Daniel Deronda (1876)

George Eliot



Calmann-Lévy, Paris, 1886

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

TABLE

[L'Enfant gâtée](#)

[Les Courants se rejoignent](#)

[Les Jeunes filles font leur choix](#)

[Gwendolen a fixé son choix](#)

[Mordecai](#)

[Révélation](#)

[La Mère et le fils](#)

[Fruit et graine](#)

L'ENFANT GÂTÉE

I

— Est-elle belle ou laide ? Quel est le secret de forme ou d'expression qui donne cette étrangeté à son regard ? Est-ce le bon ou le mauvais génie qui y domine ? Probablement le mauvais ; sans cela, pourquoi son effet serait-il celui d'un charme inquiet plutôt que celui d'un charme tranquille ? pourquoi le désir de l'examiner de nouveau est-il une contrainte plutôt qu'une envie à laquelle tout l'être consent ?

Celle qui soulevait ces questions dans l'esprit de Daniel Deronda était occupée à jouer, non au grand air, comme les pâtres espagnols, qui, couverts de haillons, s'amuse à jeter de la menue monnaie contre un mur, mais dans un de ces palais somptueux où la civilisation moderne a prodigué l'or et les peintures afin d'en faire des lieux de rendez-vous pour les personnes de la haute volée, où ne vont que rarement les gens du petit monde.

C'était au mois de septembre, vers quatre heures de l'après-midi ; seul un petit bruit, un tintement léger, un faible son argentin troublait le silence ; de temps en temps une voix monotone et automatique prononçait quelques mots en français. Autour de deux grandes tables se tenaient des groupes, dont les visages et l'attention étaient absorbés dans les combinaisons de la roulette. Derrière eux on voyait une soixantaine de personnes des deux sexes, simples spectateurs pour la plupart ; l'un d'eux risquait de loin en loin une pièce de cinq francs, uniquement pour se faire idée de ce que pouvait bien être la passion du jeu. Ceux qui prenaient un plus vif intérêt à la partie, offraient toutes les variétés du type européen : le Livonien se mêlait à l'Espagnol ; le Gréco-Italien à l'Allemand ; l'Anglais aristocrate à

l'Anglais plébéien. C'était véritablement une confusion d'égalité humaine. Les doigts roses et chargés de bagues d'une comtesse anglaise effleuraient de temps en temps une main osseuse et jaune qui s'accordait de tous points avec une figure carrée, décharnée, aux yeux caves, aux sourcils grisonnants, aux cheveux rares et mal peignés, au total une légère métamorphose du vautour. En quel autre lieu la fière comtesse aurait-elle consenti à s'asseoir de bonne grâce à côté de cette créature aux lèvres minces, à l'air aussi vieux et aussi décrépît que les fleurs artificielles de son chapeau ?

Elle avait encore pour voisin un respectable négociant de Londres, à la main douce, aux cheveux blonds, lisses et soigneusement séparés devant et derrière, fournisseur de la noblesse et de la haute bourgeoisie, dont le patronage lui permettait de se donner de la distraction. Il n'était pas tellement dominé par la passion du jeu qu'il en perdît l'appétit ; il aimait mieux les loisirs et la bonne chère, et dans les vacances que lui laissaient les affaires pour dépenser fastueusement son argent, il ne voyait rien de mieux à faire que d'en gagner au jeu pour le dépenser plus pompeusement encore. Si, dans sa tenue, quelque chose trahissait le commerçant, dans ses plaisirs, il pouvait marcher de pair avec les plus anciens noms.

Tout près de lui on voyait un bel Italien, calme, immobile, occupé à empiler des napoléons qu'il passait à une vieille dame coiffée d'une perruque et armée d'un binocle qui lui pinçait effroyablement le nez. Une ombre de sourire passait alors sur ses lèvres ; mais le sculptural Italien demeurait impassible, et, — convaincu sans doute de la bonté du système au moyen duquel il dompterait la chance, — préparait une nouvelle pile de louis.

Ainsi faisait encore une espèce de vieux beau, le visage émacié, libertin usé, qui regardait la vie à travers le petit morceau de verre incrusté dans l'orbite de son œil droit, et dont la main tremblait quand il demandait à changer.

Mais, tandis que les joueurs pris séparément différaient sensiblement les uns des autres, une certaine expression négative, uniforme comme un masque, régnait entre eux ; on aurait dit que tous avaient mangé d'une même racine qui, pour le moment, les contraignait à une semblable monotonie d'action.

La première pensée de Deronda, quand ses yeux tombèrent sur cette scène attristante, où le jeu se combinait avec une effrayante absorption de gaz empoisonné, fut que le divertissement des jeunes bergers espagnols lui paraissait plus amusant. Tout à coup, il tressaillit imperceptiblement. Son attention venait de s'arrêter sur une jeune personne assise, devant la table, non loin de lui. Elle se penchait, en parlant anglais, vers une autre dame, beaucoup plus âgée qu'elle ; au bout d'un instant, elle se remit à son jeu et présenta un gracieux visage qu'il était possible de regarder sans admiration, mais devant lequel on ne pouvait passer avec indifférence.

Deronda suivait attentivement, mais sans les admirer, les mouvements de ce sylphe problématique qui, exclusivement occupé de son jeu, maniait son argent avec une décision et une dextérité rares, sans paraître se soucier de ceux qui le regardaient. Le sylphe gagnait ; et, lorsque ses doigts mignons, et gantés de gris-perle, arrangeaient les pièces d'or pour les mettre de nouveau sur le point gagnant, ses yeux laissaient échapper un regard froid sous lequel perçait cependant une exaltation interne.

Pendant cet examen, les regards de la jeune beauté rencontrèrent ceux de Deronda ; mais, au lieu de les voir se détourner comme elle y comptait, ils s'arrêtrèrent sur les siens avec insistance, et elle fut désagréablement convaincue qu'ils la contemplaient depuis longtemps. La sensation pénible qu'elle en ressentit lui fit supposer qu'il la considérait comme son inférieure ; elle s'imagina qu'il était d'une essence autre que celle de l'humaine écume qui l'entourait, et ces sentiments firent naître dans son cœur une colère qui menaçait de s'élever jusqu'au conflit. Pourtant elle ne rougit pas ; au contraire, le sang disparut de ses lèvres, et, sans autre signe d'émotion que sa pâleur, elle se remit à jouer. Mais le regard de Deronda avait agi comme le mauvais œil ; l'enjeu disparut ; qu'importe ! elle avait constamment gagné et sa réserve montait à une somme considérable. Son amie, en même temps son chaperon, qui, d'abord, lui avait conseillé de ne pas jouer, commençait à l'approuver, tout en lui recommandant de s'arrêter et d'empocher son bénéfice, conseil auquel Gwendolen avait répondu qu'elle cherchait la surexcitation du jeu et non le gain. Quand elle vit le râteau enlever sa nouvelle mise, elle sentit ses paupières la brûler, et, certaine que cet homme ne la quittait pas des yeux, elle en éprouva un malaise qui devint bientôt une torture. Raison de plus alors pour ne point

reculer et pour persister comme si elle eût été indifférente à la perte ou au gain. En vain son amie insistait pour lui faire quitter la partie ; Gwendolen mit dix louis sur la même couleur ; elle était arrivée peu à peu à cet état de fièvre où l'esprit ne réfléchit plus et se raidit contre la chance. Puisqu'elle ne gagnait plus extraordinairement, le mieux à faire était de perdre extraordinairement. Elle obligea ses nerfs à demeurer calmes et ne manifesta aucune émotion. Chaque fois que son or disparaissait, elle doublait son enjeu. Tous les regards se dirigeaient sur elle ; mais le seul qui la touchât était celui de Deronda, et, quoi qu'elle ne se tournât jamais de son côté, elle était sûre qu'il ne la perdait pas de vue. Le drame ne dura pas longtemps. — *Faites votre jeu, mesdames et messieurs* ^[1] ! disait la voix automatique du Destin, personnifié en croupier ; et la main de Gwendolen avança sa dernière pile de louis. — *Le jeu ne va plus*, dit le destin. Cinq secondes après, Gwendolen quittait la table et, se tournant résolûment vers Deronda, le fixa sans se troubler. Elle crut voir dans ses yeux un sourire ironique, mais elle préférait son attention à son dédain, et, en dépit même de cette arrogance et de cette ironie, il aurait été difficile de croire que Deronda n'admirait pas son énergie autant que sa beauté. Il était jeune, élégant, distingué en apparence ; il ne ressemblait pas à ces Philistins ridicules qui se croient obligés de flétrir le jeu et de protester contre lui. Gwendolen était persuadée qu'elle connaissait ce qu'il y avait d'admirable en elle, et, de plus, qu'elle était admirée. Le piédestal toutefois venait de recevoir un choc assez sévère et chancela un peu sur sa base ; mais il ne pouvait être aisément renversé.

Le soir, le salon étincelait sous l'éclat du gaz et des éblouissants costumes des dames, qui laissaient traîner sur le parquet les queues de leurs robes ou qui étaient assises sur les ottomanes.

La néréide aux cheveux châtons, en robe vert de mer, avec un chapeau de même nuance sur lequel flottait une large plume retenue par une agrafe d'argent, était Gwendolen Harleth. Elle donnait le bras à la dame que nous avons vue assise à côté d'elle à la table de jeu : un gentleman porteur d'une moustache blanche et de cheveux taillés en brosse, raide dans sa tenue comme un officier allemand, les accompagnait. Elles se promenaient et s'arrêtaient de temps en temps pour causer avec des connaissances, et Gwendolen était fort observée par les groupes assis.

— Quelle étrange fille que miss Harleth !.. Elle ne fait rien comme les autres.

— Oui, on dirait un serpent vert et argent ; il me semble qu'elle tourne la tête un peu plus que d'habitude.

— Il lui faut toujours quelque chose d'extraordinaire. La trouvez-vous jolie, monsieur Vandernoodt ?

— Très-jolie. Un homme serait excusable de faire des folies pour elle.

— Alors vous aimez les *nez retroussés* et les grands yeux voilés.

— Oui, quand ils ont un pareil *ensemble*.

— *L'ensemble du serpent*.

— Soit. La femme a été tentée par le serpent ; pourquoi l'homme ne le serait-il pas ?

— Elle est certainement gracieuse ; mais il faudrait plus de couleur sur ses joues : elle a un genre de beauté à la Lamia.

— Au contraire, je trouve que son teint est un de ses principaux attraits. C'est une pâleur chaude. Ce nez délicat et légèrement courbé est étourdissant. Je n'ai jamais vu de plus belle bouche ; ses lèvres ondulent finement ; n'est-ce pas, Mackworth ?

— Moi, je ne supporte pas ce genre de bouche ; elle paraît trop contente d'elle ; les courbes sont trop immobiles. J'aime une bouche qui remue plus que cela.

— Pour ma part, je la trouve odieuse, dit une douairière. C'est étonnant comme les filles désagréables sont en vogue. Qui sont ces Langen ? Les connaît-on ?

— Ils sont tout à fait *comme il faut*. J'ai dîné plusieurs fois avec eux à l'hôtel de Russie. La baronne est Anglaise. Miss Harleth l'appelle sa cousine. Elle est elle-même très bien élevée.

— Vraiment ! et le baron ?

— Un excellent portrait de famille.

— Votre baronne est toujours au jeu, dit Mackworth. J'imagine que c'est elle qui a fait jouer miss Harleth.

— Oh ! la baronne joue très-modérément ; dix francs par-ci par-là. Miss Harleth est plus inconsidérée. Mais ce n'est qu'une boutade.

— On dit qu'elle a reperdu tout son gain d'aujourd'hui. Sont-ils riches ? Qui le sait ?

— Ah ! qui le sait ? Le sait-on de n'importe qui ici ? dit M. Vandernoodt, qui alla rejoindre les Langen.

La remarque que, ce soir-là, Gwendolen tournait la tête plus que d'ordinaire était juste. Ce n'est pas qu'elle voulût s'abandonner complètement à l'idée de faire le serpent ; mais elle cherchait le moyen de voir Deronda et de s'informer de cet étranger, dont le regard la faisait encore tressaillir. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

— Monsieur Vandernoodt, vous qui connaissez tout le monde, dit-elle avec une certaine langueur d'articulation, apprenez-moi donc quel est ce monsieur près de la porte.

— Il y a une demi-douzaine de messieurs près de la porte. Voulez-vous parler de ce vieil Adonis en perruque qui date de Georges IV ?

— Non, non ! À droite ; ce jeune homme aux cheveux noirs, à l'expression insupportable.

— Vous l'appellez insupportable ! Je trouve qu'il est remarquablement beau.

— Mais qui est-il ?

— Il est arrivé dernièrement avec sir Hugo Mallinger.

— Sir Hugo Mallinger ?

— Oui. Vous ne le connaissez pas ?

— Non. (Gwendolen rougit légèrement.) Il a une propriété non loin de la nôtre, mais il n'y vient pas. Comment dites-vous que s'appelle ce monsieur ?

— Deronda ; M. Deronda.

— C'est un joli nom ! Est-il Anglais ?

— Oui. On prétend qu'il tient de près au baronnet. Vous intéresse-t-il ?

— Oui. Je trouve qu'il n'est pas comme les jeunes gens, en général.

— Et vous n'admirez pas les jeunes gens, en général !

— Oh ! non. Je sais toujours ce qu'ils vont dire ; mais je ne puis deviner ce que dirait ce M. Deronda. Que dit-il ?

— Rien de bien particulier. J'étais dans sa société pendant une bonne heure, hier soir, sur la terrasse, et il n'a pas prononcé un mot ; il n'a pas fumé non plus. Il semblait ennuyé.

— Autre raison pour laquelle je voudrais le connaître. Je suis toujours ennuyée.

— Je crois qu'il serait charmé de vous être présenté. Dois-je vous l'amener ? le permettez-vous, baronne ?

— Pourquoi pas ? puisqu'il est parent de sir Hugo Mallinger... C'est un nouveau rôle que vous jouez, Gwendolen, en prétendant que vous êtes toujours ennuyée, continua madame de Langen, quand M. Vandernoodt se fut éloigné. — Jusqu'à présent, vous m'avez toujours parue empressée de jouer du matin au soir.

— C'est précisément parce que je m'ennuie à mourir. Si je dois cesser de jouer, autant vaut me casser bras et jambes. Il faut que je fasse quelque chose ; à moins que vous ne vouliez me conduire en Suisse et gravir avec moi le Matterhorn.

— Peut-être ce M. Deronda remplacera-t-il le Matterhorn.

— Peut-être !

Mais Gwendolen ne fit pas, cette fois, la connaissance de Deronda. M. Vandernoodt ne réussit pas à le lui amener, et, quand elle rentra dans sa chambre, elle y trouva une lettre qui la rappelait à la maison.

II

Voici la lettre que Gwendolen trouva sur sa table :

« Chère enfant, — j'ai attendu de tes nouvelles toute une semaine. Dans ta dernière, tu me disais que les Langen se proposaient d'aller à Bade.

Comment peux-tu être assez insouciante pour me laisser dans l'incertitude sur ton adresse ?

» Je suis dans la perplexité la plus grande, car je crains que celle-ci ne te parvienne pas. Tu devais nous revenir à la fin de septembre ; aujourd'hui, je te supplie de te mettre en route immédiatement ; car, si tu dépenses tout ton argent, il ne me sera pas possible de t'en envoyer d'autre, et il ne faut point en emprunter aux Langen ; je ne pourrais le leur rendre. C'est la triste vérité, mon enfant. J'aurais désiré te l'épargner, mais une affreuse calamité est venue nous frapper. Grapnell et C^{ie} ont failli pour un million et nous sommes totalement ruinées, ta tante Gascoigne et moi ; seulement, comme ton oncle a son bénéfice, en renonçant à leur équipage et en obtenant des bourses pour les garçons, ils pourront se suffire. Toute la fortune que notre pauvre père nous a laissée est perdue. Je n'ai plus rien à moi ! Il vaut mieux que tu saches tout, mais mon cœur saigne en te l'écrivant. Quel malheur que tu sois partie comme tu l'as fait ! Je ne te le reproche pas, ma chère enfant ; je voudrais pouvoir t'éviter tout chagrin. Pendant ton trajet tu auras le temps de réfléchir sur notre situation et de te préparer aux changements inévitables que tu trouveras ici. Nous quitterons très probablement Offendene, et j'espère que M. Haynes, qui désirait l'occuper avant moi, sera disposé à le reprendre. Nous ne pouvons nous réfugier au presbytère où pas un coin n'est libre. Il faut que nous trouvions un gîte quelconque et que nous vivions de la charité de ton oncle Gascoigne, en attendant que j'aie trouvé quelque chose à faire. Une fois les domestiques payés, je ne sais si je serai à même de m'acquitter envers les fournisseurs. Appelle à ton aide tout ton courage, ma très-chère enfant, et résignons-nous à la volonté de Dieu.

» Hélas ! c'est la faute de M. Lassmann si nous sommes dans cette malheureuse faillite !

» Tes pauvres sœurs ne peuvent que pleurer avec moi et ne me sont d'aucun secours. Quand tu seras ici, peut-être notre ciel s'éclaircira-t-il. Il ne m'est pas possible de me figurer que tu seras dans la pauvreté. Si les Langen prolongent leur séjour sur le continent, tu trouveras, je l'espère, quelqu'un pour t'accompagner ; mais reviens en toute hâte auprès de ton affligée et affectionnée mère

» FANNY DAVILOW »

Gwendolen, au premier moment fut atterrée de cette lettre. La conviction que sa destinée devait être brillante et libre de tout tracas était plus fortement enracinée encore dans son esprit que dans celui de sa mère. Il lui était aussi difficile de croire à une position médiocre, à une dépendance humiliante, qu'à une mort soudaine. Elle demeura quelques minutes sans faire un mouvement ; puis, ôtant son chapeau, elle alla se regarder machinalement dans sa glace ; elle obéissait à une habitude contractée depuis longtemps ; mais, ce soir-là, elle ne se voyait pas ; elle semblait avoir été réveillée en sursaut par un bruit horrible dont elle cherchait à saisir la cause. Peu à peu le sentiment de la réalité lui revint ; elle s'assit sur son canapé, reprit la lettre de sa mère, qu'elle relut posément ; puis elle demeura les mains jointes sur son giron, parfaitement calme en apparence et les yeux secs. Elle voulait envisager la position sous son véritable jour, la regarder bien en face, et, au lieu de se lamenter, lui résister avec toute l'énergie dont elle se sentait capable. Elle ne s'écria pas : « Ma pauvre mère ! » Sa mère avait été assez mal partagée sous le rapport du bonheur, et, si Gwendolen avait voulu plaindre quelqu'un, elle aurait commencé par se plaindre elle-même. Son premier sentiment fut celui de la colère. Elle était furieuse d'avoir perdu son argent ; si la chance avait continué à la favoriser, elle aurait pu avoir à sa disposition une jolie somme qui lui eût permis de venir au secours des siens. Est-ce que cela n'était plus possible ? Elle ne possédait, il est vrai, que quatre napoléons, mais elle pouvait mettre en gage des bijoux, et ce procédé était assez commun dans la société élégante des villes d'eaux de l'Allemagne pour qu'il eût été puéril d'en avoir honte. D'ailleurs, quand même la lettre de sa mère ne lui serait pas parvenue, elle était décidée à se défaire d'un collier étrusque que, par hasard, elle n'avait pas encore porté depuis son arrivée. Avec dix louis, pour peu que sa première chance lui revînt, quoi de mieux à faire que de jouer encore ? Si, une fois rentrée chez elle, sa mère désapprouvait l'origine de cet argent, ce qui aurait lieu indubitablement, l'argent n'en serait pas moins là. Elle était résolue à laisser ignorer aux Langen le désastre qui avait frappé sa famille et à ne pas faire appel à leur compassion ; elle pouvait craindre cependant qu'en la voyant engager ses bijoux, ils ne l'accablèrent de questions et de remontrances. La meilleure marche à suivre était donc, une fois le matin venu, d'aller échanger son collier contre de l'argent, de dire aux Langen que sa mère la rappelait sans en donner le motif, et de prendre, le soir même, le

train pour Bruxelles. Elle n'avait personne pour l'accompagner et les Langen feraient sans doute des difficultés pour la laisser partir seule, mais sa volonté était inébranlable.

Au lieu de se mettre au lit, elle fit ses malles, et, tout en y procédant avec une activité presque fébrile, elle pensa aux scènes qui se passeraient le lendemain, aux explications fastidieuses, aux adieux, au voyage, etc. Il est vrai qu'il lui restait une alternative : celle de demeurer encore un jour et de tenter de nouveau la chance du jeu. Mais alors lui apparaissait Deronda, qui ne la quittait pas des yeux, qui la poursuivait de son exaspérante ironie au moment où la chance l'abandonnait encore. Cette image importune la fit pencher vers un départ immédiat. Lorsqu'elle était entrée dans sa chambre, minuit sonnait, et, quand elle eut fini d'emballer, les premières lueurs de l'aube perçaient à travers les rideaux de sa chambre et faisaient pâlir la lumière des bougies.

À quoi bon se coucher et chercher un sommeil qui ne viendrait pas ? Des ablutions d'eau froide devaient suffire à la reposer ; et puis une légère trace de fatigue la rendrait plus intéressante. Avant six heures, elle avait déjà revêtu son costume de voyage, car elle comptait sortir aussitôt qu'elle pourrait espérer voir les dames se rendre aux bains. En attendant, elle s'était assise devant son miroir, dans une attitude qu'elle n'aurait pu choisir meilleure si elle avait dû faire faire son portrait. Gwendolen éprouvait de naïves délices lorsqu'elle pensait à son heureuse personnalité ; en ce moment même, où le chagrin menaçait de l'étreindre, elle se regardait dans sa glace à la clarté naissante du jour, et la satisfaction se peignait sur ses traits ; ses lèvres fines laissèrent échapper un sourire, et, ôtant son chapeau, elle se pencha vers son image réfléchi par le miroir et lui donna un baiser. Comment aurait-elle cru au malheur ? Elle se sentait de force à le défier, à le dompter, ou à s'en éloigner comme elle l'avait déjà fait.

Madame de Langen ne sortait jamais avant le déjeuner ; Gwendolen pouvait donc, en toute sûreté, faire sa course matinale et revenir par l'*Obere strasse* ^[2], où se trouvait la boutique dont elle avait besoin et qu'elle savait devoir être ouverte dès sept heures. Pour le moment, les observateurs qu'elle désirait éviter devaient se promener vers les sources ou dormir encore ; mais elle était obligée de passer devant un grand hôtel, celui de la *Czarine*, d'où des regards indiscrets pouvaient la suivre jusqu'à la porte de

M. Wiener. C'était une chance à courir ; d'ailleurs, ne pouvait-elle pas y aller pour acheter un objet de fantaisie ? Ce petit subterfuge lui vint à l'esprit lorsqu'elle se rappela que cet hôtel était celui de Deronda ; mais déjà elle se trouvait au milieu de l'Obère strasse et continua de s'avancer résolûment. Elle ne regarda ni à droite ni à gauche, entra dans la boutique conclut sa transaction avec un calme qui ne permit au petit M. Wiener de rien remarquer, excepté la grâce hautaine de ses manières et la beauté des trois turquoises du collier. Ces turquoises provenaient d'une chaîne que son père avait portée autrefois ; mais elle n'avait pas connu son père, et le collier était, à tous égards, l'ornement dont elle pouvait le plus convenablement se séparer sans regret. Le seul qu'elle éprouvât fut de n'avoir que neuf louis en sus des quatre qui lui restaient encore. Mais elle était chez les Langen ; elle occupait gratis une chambre de leur appartement ; il était préférable de se contenter de treize louis que de leur emprunter de l'argent. En admettant même qu'elle se décidât à en risquer trois, les dix restants seraient plus que suffisants, puisqu'elle entendait voyager nuit et jour sans s'arrêter. Revenue à l'hôtel, en attendant qu'on servît le déjeuner, elle hésitait encore sur son départ immédiat : en tout cas, elle dirait aux Langen qu'elle avait reçu de sa mère une lettre qui la pressait de revenir, en laissant indécis le moment où elle devrait partir. Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle entendit ouvrir la porte ; elle se leva, s'attendant à voir l'un ou l'autre des Langen ; c'était un domestique apportant pour miss Harleth un petit paquet qu'on avait déposé chez le portier. Gwendolen le prit et courut dans sa chambre. Elle était plus pâle et plus agitée qu'en lisant la lettre de sa mère : Même avant d'ouvrir le paquet, elle devina qu'il contenait le collier dont elle venait de se défaire. Il était enveloppé, sous le papier, dans un mouchoir de batiste, et on y avait joint le billet suivant, écrit précipitamment au crayon : « Un étranger qui a trouvé le collier de miss Harleth le lui rend, avec l'espoir qu'elle ne s'exposera plus à le perdre. »

La rougeur de l'orgueil offensé monta aux joues de Gwendolen. On avait arraché un coin du mouchoir pour en faire disparaître la marque ; mais qu'importe ! elle savait le nom de « l'étranger ». C'était Deronda. Il l'avait vue entrer dans la boutique et y était venu, immédiatement après elle, racheter le collier. Il avait pris là une impardonnable liberté, qui la mettait

dans une position cruelle. Que faire ? Lui retourner le collier ? C'était lui dire qu'on l'avait deviné et s'exposer non seulement à une méprise, mais encore à la honte. Ne savait-il pas qu'il l'humiliait mortellement ? N'était-ce pas une nouvelle manière de lui témoigner son mépris et de continuer son rôle de Mentor insolent ? Les larmes amères de la mortification roulèrent sur ses joues. Personne encore n'avait osé la traiter avec ironie ou mépris. Une seule chose désormais lui paraissait claire : c'est qu'il fallait partir à l'instant, car il lui était impossible de reparaître au salon et plus impossible encore de se mettre au jeu en courant le risque de voir Deronda. Un coup frappé à sa porte lui apprit que le déjeuner était servi. D'un mouvement fébrile, elle jeta dans son nécessaire collier, mouchoir et papier, s'essuya les yeux et la figure, puis, reprenant son empire sur elle-même, elle alla rejoindre ses amis.

Ses traces de larmes et de fatigue s'accordèrent assez bien avec le récit qu'elle fit de son rappel à la maison par un motif qui était, elle le craignait, une peine pour sa mère. Ainsi qu'elle s'y attendait, on protesta contre son idée de partir seule ; mais elle persista.

Elle comptait prendre place dans un compartiment réservé aux dames et partirait directement. Elle pouvait parfaitement reposer dans le train et ne craignait rien.

Voilà comment il se fit que Gwendolen ne reparut plus au salon de jeu et partit le mercredi soir pour Bruxelles.

Le samedi matin, elle arrivait à Offendene, qu'elle et sa famille s'attendaient à devoir bientôt quitter.

III

Offendene n'était pas le séjour où s'était passée l'enfance de Gwendolen, et des souvenirs de famille ne le lui rendaient pas cher.

On l'avait choisi comme résidence pour sa mère, à cause de sa proximité du presbytère de Pennicote, et une année à peine s'était écoulée depuis que

madame Davilow, Gwendolen et ses quatre sœurs, suivies de la gouvernante et d'une domestique, en avaient monté pour la première fois la longue avenue, par une après-midi du mois d'octobre, accueillies par les grolles qui croassaient à grand bruit au-dessus de leurs têtes et par les feuilles jaunies des ormes qui tombaient en tourbillonnant.

La saison convenait à la vieille maison en briques rouges avec ses bordures de pierre blanche, qui s'offrait aux trois avenues y conduisant et aux anciennes plantations qui bordaient les terrains immédiats. Elle aurait produit un meilleur effet si elle eût été construite sur un tertre, afin qu'on pût voir au loin les toits de chaume des villages environnants, les clochers des églises, les châteaux, les bois et les prés verdoyants des parcs qui sont la principale beauté de cette partie du Wessex ; mais, quoique bâtie au milieu de terrains plats et unis, et comme placée derrière un écran, elle avait une éclaircie sur le vaste monde à travers les dunes grises creusées par l'action incessante des éléments.

Ce modeste domaine ne produisait qu'un revenu assez médiocre ; la maison n'était même pas facile à louer, à cause de son ameublement démodé et de ses tentures fanées. Toutefois, l'extérieur et l'intérieur prouvaient qu'elle n'avait pas été habitée par des commerçants retirés des affaires, et cette certitude avait bien une certaine valeur aux yeux de personnes dont le rang touchait à la limite de la noblesse. D'ailleurs, elle avait servi de résidence à une comtesse douairière, et madame Davilow en avait éprouvé une satisfaction visible.

Cet état de choses était devenu possible à la mort du capitaine Davilow, qui, pendant les neuf dernières années de sa vie, n'était venu voir sa famille qu'à de rares intervalles, suffisants toutefois pour la réconcilier avec ses longues absences. Gwendolen avait toujours tenu en horreur le genre de vie de ses parents, errant à travers le monde, passant d'une ville d'eaux quelconque dans une autre, d'un appartement parisien dans un appartement de province, éprouvant sans cesse de nouvelles antipathies pour ces chambres et ces meubles loués, et pour les nouvelles connaissances de condition presque toujours inférieure. La circonstance d'être demeurée deux ans dans un pensionnat à la mode où, dans presque toutes les occasions d'étalage, on la mettait en avant, n'avait fait que consolider sa persuasion qu'une personne comme elle ne pouvait rester dans une position sociale

ordinaire. Les craintes d'un semblable malheur disparaissaient, maintenant que sa mère allait avoir une maison à elle ; car, sur le chapitre de la naissance, Gwendolen se sentait à son aise. Elle ne savait pas comment son grand-père maternel avait gagné sa fortune ; il avait été aux Indes, et cela répondait à toutes les questions. Quant à la famille de son père, elle n'ignorait pas qu'elle était assez haut placée pour n'avoir fait aucune attention à sa mère, qui, néanmoins, conservait avec orgueil le portrait d'une de ses parentes, lady Molly. Elle en aurait probablement su davantage sur son père, car le capitaine Davilow n'était que son beau-père, sans un petit incident qui arriva quand elle avait douze ans. Madame Davilow, qui ne faisait qu'à de longs intervalles l'exhibition des souvenirs de son premier mari, montrait un jour sa miniature à Gwendolen et lui racontait que le pauvre cher papa était mort quand sa petite fille était encore au maillot. Gwendolen, pensant aussitôt à son peu aimable beau-père, dit :

— Pourquoi vous êtes-vous remariée, maman ? Il aurait mieux valu ne pas le faire.

Madame Davilow rougit jusqu'au blanc des yeux ; un nuage passa sur sa figure ; elle s'écria avec une violence qui ne lui était pas habituelle :

— Tu n'as point de sensibilité, mon enfant.

Gwendolen, qui aimait sa mère, en fut toute honteuse, et n'osa plus, depuis lors, parler de son père.

Ce ne fut pas la seule fois qu'un remords filial vint la visiter. Il avait été convenu que, quand ce serait possible, on lui dresserait un petit lit dans la chambre de sa mère ; car madame Davilow témoignait une tendresse toute particulière à sa fille aînée, qui était son enfant de prédilection et qu'elle avait eue à l'époque la plus heureuse de sa vie. Une nuit qu'elle était malade, la potion qui devait être auprès de son lit ayant été oubliée, elle pria Gwendolen de se lever et de la lui apporter. La petite égoïste, blottie dans ses couvertures et ayant bien chaud, répondit par un refus. Sa mère dut se passer de sa potion, et pourtant elle ne fit pas un reproche à sa fille ; mais le lendemain Gwendolen essaya de la dédommager par des caresses qui ne lui coûtèrent point d'efforts. Ayant toujours été l'âme et l'orgueil de la maison, adulée par sa mère, servie par ses sœurs, par la gouvernante et par les domestiques, il était naturel qu'elle considérât son plaisir personnel comme

une chose très importante, puisque tous les autres s'y soumettaient. Bien que n'ayant jamais été cruelle, aimant au contraire à sauver des insectes qui se noyaient, elle se souvenait avec dépit d'avoir, dans un moment d'exaspération, étouffé le serin de sa sœur, parce que son chant strident couvrait le sien. Il est vrai qu'en compensation, elle avait eu la bonté d'acheter à sa sœur une souris blanche ; mais, quoique s'excusant intérieurement, la pensée de ce meurtre l'avait longtemps fait tressaillir. Gwendolen n'était donc pas exempte de remords ; mais elle aimait les pénitences faciles, et arrivée à vingt ans, sa force native s'était transformée en un empire sur elle-même assez puissant pour la garantir contre toute humiliation pénitentielle. S'il y avait en elle plus de feu et plus de volonté que jamais, sous ce feu couvait aussi plus de calcul.

En arrivant à Offendene, — que madame Davilow n'avait pas vu encore, car la maison avait été louée pour elle par son beau-frère M. Gascoigne, — quand la famille fut descendue de voiture et put en prendre une vue générale, personne ne dit un mot : la mère, les quatre sœurs et la gouvernante regardaient Gwendolen et attendaient avec anxiété la décision qu'elle allait prononcer. Des quatre filles, depuis Alice qui était dans sa seizième année, jusqu'à Isabelle dans sa dixième, on ne pouvait rien dire, sinon que c'étaient des enfants dont les robes commençaient à s'user. Miss Merry était d'âge déjà mûr, mais d'une expression nulle. La beauté fanée de madame Davilow avait quelque chose de pathétique que lui donnait le regard inquiet qu'elle jetait sur Gwendolen passant rapidement l'examen de la maison et du paysage. Imaginez un jeune cheval de race arrivant au pâturage au milieu de poneys au poil rude et de patients chevaux de fiacre.

— Eh bien, ma chérie, que penses-tu de cette résidence ? demanda madame Davilow d'un ton presque suppliant.

— Je la trouve charmante, répondit vivement Gwendolen. Le site est romantique ; il ne peut rien y arriver que de délicieux. Le terrain me semble bon pour tout. Personne n'aura honte de demeurer ici.

— Assurément, rien n'y a l'air commun.

— Une royauté tombée ou une grande infortune s'y trouverait très bien. Nous pourrions avoir vécu dans la splendeur et être venues nous réfugier

ici. Mais, ajouta-t-elle d'un ton plus tranchant, je croyais que mon oncle et ma tante Gascoigne, ainsi qu'Anna, seraient venus nous recevoir !

— Nous sommes arrivés de bonne heure, observa madame Davilow, qui, s'adressant ensuite à la femme de charge lui demanda : « Attendez-vous monsieur et madame Gascoigne ?

— Oui, madame ; ils étaient ici hier pour me recommander de faire du feu et de préparer le dîner. J'ai allumé du feu la semaine dernière dans toutes les chambres qui avaient été d'abord bien aérées. J'aurais voulu que le mobilier eût un meilleur aspect après avoir été si bien nettoyé ; mais j'espère que vous rendrez justice aux cuivres. Quand monsieur et madame Gascoigne viendront, ils vous diront que rien n'a été négligé. Ils seront ici à cinq heures, pour sûr.

Cette explication satisfît Gwendolen, qui n'entendait pas que son arrivée fût accueillie avec indifférence ; puis, suivie de ses sœurs, elle alla examiner les chambres, la salle à manger en vieux chêne, la bibliothèque et, enfin, le salon, dans lequel on entrait par une petite antichambre.

— Maman, maman, venez ici, je vous prie, s'écria Gwendolen. Voici un orgue, je serai sainte Cécile ; je me ferai peindre en sainte Cécile. — Jocosa (c'était le nom qu'elle donnait à miss Merry), dénouez-moi les cheveux. Voyez, maman.

Elle avait ôté son chapeau et ses gants, puis s'était assise devant l'orgue dans une attitude extatique, les yeux levés au ciel, pendant que l'obéissante Jocosa, retirant le peigne qui retenait les cheveux, les fit tomber jusqu'aux pieds de la jeune fille.

— Charmant tableau, en effet, ma chérie, dit en souriant madame Davilow, qui aimait à voir la beauté de son enfant de prédilection se déployer même en présence d'une cuisinière. Gwendolen se leva en riant de bon cœur, car tout semblait s'associer à ses désirs dès son entrée dans cette nouvelle demeure.

— Quelle chambre étrange, fit-elle en regardant autour d'elle. J'aime ces vieilles chaises brodées, ces guirlandes sur les lambris, et ces tableaux qui ne valent peut-être pas grand'chose. Voyez donc celui-ci, maman ; je le crois espagnol.

— Oh ! Gwendolen ! s'écria tout à coup d'un ton alarmé la petite Isabelle, qui avait ouvert un panneau de la boiserie.

Toutes à la suite de Gwendolen accoururent examiner ce qui avait pu effrayer la petite sœur. Le panneau ouvert mettait à jour une peinture représentant un cadavre livide que fuyait avec effroi une sombre figure les bras étendus en avant. « C'est horrible ! » fit madame Davilow avec dégoût. Isabelle, véritable enfant terrible dont la mémoire était alarmante, dit à Gwendolen qui frissonnait silencieusement :

— Tu n'oseras jamais rester seule dans cette chambre, Gwendolen.

Celle-ci, se retournant presque furieuse :

— Comment as-tu osé ouvrir ce que l'on avait caché, petite créature perverse ? s'écria-t-elle en terrifiant la coupable du regard. Il y a une serrure. — Où est la clef ? — Qu'on la cherche, et, si on ne la trouve pas, qu'on en fasse faire une ! — Que personne n'ouvre plus ce panneau et qu'on m'apporte cette clef !

Après avoir donné cet ordre collectif, Gwendolen, surexcitée, emmena sa mère en lui disant :

— Venez, maman, montons dans notre chambre.

La cuisinière, ayant cherché la clef, la trouva dans le tiroir d'un petit secrétaire, et, la tendant à Bugle, la femme de chambre de madame, lui dit de la remettre à Son Altesse royale.

— J'ignore de qui vous voulez parler, madame Startin, répondit Bugle, qui, occupée dans les appartements supérieurs, ne savait rien de la scène du salon et paraissait presque offensée du ton d'ironie de la nouvelle domestique.

— Je parle de la jeune lady qui va nous faire marcher toutes, répliqua madame Startin. Mais, voyant l'air vexé de Bugle, elle ajouta pour l'apaiser : — Du reste, elle est assez belle pour cela. Donnez-lui cette clef, elle saura ce que c'est.

— Si vous avez préparé tout ce qu'il nous faut, Bugle, allez voir après les autres, avait dit Gwendolen, quand, suivie de madame Davilow, elle était entrée dans la chambre à coucher, où l'on avait dressé un lit à côté du catafalque noir et jaune que l'on appelait le meilleur lit. J'aiderai maman.

Mais d'abord elle se dirigea vers un grand miroir placé entre les fenêtres, tandis que sa mère s'asseyait et la contemplait. — Ce miroir est excellent, Gwendolen ; ou bien est-ce le noir et le jaune qui font valoir ta beauté ? dit madame Davilow regardant sa fille, dont le bras gauche relevé rejetait gracieusement en arrière les flots abondants de sa chevelure.

— Je ferais une tolérable sainte Cécile avec des roses blanches dans les cheveux ; mais que dites-vous de mon nez, maman ? Je ne crois pas que les saintes aient eu le nez relevé. Vous auriez bien dû me donner votre nez si parfaitement droit ; il se serait prêté à tous les rôles indistinctement. Le mien n'est qu'un nez heureux ; il ne jouerait pas bien la tragédie.

— Oh ! ma chère enfant ! tous les nez possibles peuvent être misérables en ce monde, dit madame Davilow avec un gros soupir.

— Ah ! maman, s'écria Gwendolen d'un ton de reproche, vous n'allez pas être triste, j'espère ! Vous me gênez tout mon plaisir. Nous pouvons être heureuses maintenant. Qu'avez-vous qui vous chagrine ?

— Rien, chère. Je serai assez contente si je te vois heureuse.

— Il faut que vous soyez heureuse vous-même, reprit Gwendolen en l'aidant à s'habiller et en la caressant. Ne peut-on pas être heureux quoiqu'on ne soit plus jeune ? Avec mes sœurs si ennuyeuses, avec Jocosa si terriblement gauche et laide, si vous êtes encore triste, à quoi serai-je bonne ? Je veux que vous soyez heureuse maintenant.

— Je le serai, ma chérie, dit madame Davilow en donnant une petite tape amicale à la joue qui se penchait vers elle.

— Bien sûr, vous ne ferez pas semblant ? dit Gwendolen en insistant. Voyez donc ces mains ! et ces bras ! bien plus beaux que les miens. Chacun peut voir que vous avez été bien plus belle que je ne le suis.

— Oh ! non, ma chère. J'ai toujours été un peu épaisse. Je ne fus jamais moitié si charmante que toi.

— Eh bien ! à quoi me sert d'être charmante, si c'est pour finir par être triste et ne penser à rien ? Est-ce que le mariage fait toujours cet effet-là ?

— Non, mon enfant, assurément non. Le mariage est le seul état heureux pour une femme, et j'espère que tu en feras l'expérience.

— Si ce n'est pas un état heureux, je n'y veux pas songer. Je suis décidée à être heureuse, au moins à ne pas gâter ma vie comme beaucoup d'autres. J'ai résolu de ne point permettre que l'on se mêle de mes affaires.

Il y eut un silence de quelques secondes, après lequel madame Davilow, qui relevait les cheveux de sa fille, lui dit :

— Je suis sûre de ne t'avoir jamais contrariée, Gwendolen.

— Vous me faites cependant faire souvent ce que je n'aime pas.

— Parles-tu des leçons que tu donnes à Alice ?

— Oui. Je le fais parce que vous me le demandez ; autrement je ne vois pas pourquoi j'y perdrais mon temps. Elle m'obsède à mourir ; elle est si indolente ! Elle n'a point d'oreille pour la musique, elle ne sait parler sur quoi que ce soit. Il vaudrait mieux pour elle rester ignorante, maman ; c'est son rôle ; elle le remplirait très bien.

— Oh ! Gwendolen, tu es bien sévère et bien dure pour ta pauvre sœur, qui t'aime tant et qui ne sait que faire pour t'être agréable ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de dur à appeler les choses par leur nom et à les mettre à leur juste place. La dureté est pour moi, qui perds en vain mon temps avec elle. Maintenant laissez-moi vous coiffer, maman.

— Il faut nous hâter. Ton oncle et ta tante seront bientôt ici. Pour l'amour de Dieu, ne te montres pas dédaigneuse avec eux, chère enfant, ni avec ta cousine Anna, dont tu te moquais toujours. Promets-le-moi, Gwendolen. Tu sais bien qu'Anna n'est pas ton égale.

— Je ne tiens pas à ce qu'elle le soit, dit Gwendolen en faisant avec la tête un petit mouvement mutin et en souriant. La discussion finit là.

Quand M. et madame Gascoigne et leur fille arrivèrent, Gwendolen, loin de se montrer dédaigneuse, fut aussi amicale que possible avec eux. Elle se présentait à des parents qui ne l'avaient pas vue depuis l'âge de seize ans et elle tenait à se faire admirer par eux.

Madame Gascoigne ressemblait à sa sœur, quoique plus brune et plus élancée ; ses traits n'avaient pas été flétris par le chagrin ; ses mouvements étaient moins languissants, son expression plus vive peut-être qu'il n'aurait convenu à la femme d'un recteur. Ces dames se ressemblaient par une disposition à la condescendance, qui allait jusqu'à l'obéissance ; mais cette

disposition, grâce aux circonstances différentes dans lesquelles vécurent les deux sœurs, les conduisit à des résultats opposés. La plus jeune, madame Davilow, avait été irréfléchie ou tout au moins malheureuse dans ses deux mariages ; l'aînée se croyait la plus enviable des femmes, et la souplesse de son caractère lui avait fait adopter parfois des formes de langage d'une définition assez surprenante. Ses opinions sur le gouvernement de l'Église étaient trop décidées pour qu'elles ne lui eussent pas été inspirées par l'influence de son mari. M. Gascoigne avait des vertus agréables, certains avantages incontestables, et les défauts qu'on lui imputait étaient de ceux qui assurent le succès.

Ce qui constituait un des principaux de ces avantages, c'est qu'il était bien de sa personne et qu'il faisait peut-être une impression meilleure à cinquante-sept ans que dans ses plus jeunes années. Il n'avait rien de clérical, pas de manières raides ni d'aisance affectée ; on l'aurait pris pour un gentleman aux traits réguliers et bien marqués, aux cheveux gris de fer et au nez qui, commençant avec la prétention d'être aquilin, se terminait tout à coup en droite ligne. Peut-être devait-il sa liberté d'allures à ce qu'il avait été d'abord le capitaine Gaskin, lequel, peu de temps avant son mariage avec miss Armin, avait pris les ordres et une diphtongue de plus pour l'ajouter à son nom. Si quelqu'un avait fait observer que cette préparation aux fonctions cléricales était insuffisante, ses amis auraient pu demander quel recteur faisait meilleure figure que lui, ou prêchait mieux, ou avait plus d'autorité dans sa paroisse ? Il possédait le talent de l'administration et se montrait tolérant envers les opinions qu'il ne partageait pas, se sentant de force à les dominer. Ce n'était pas l'Anglican moderne, mais plutôt ce qu'on pourrait appeler le parfait Anglais, dégagé d'absurdités, comme il convient à un homme qui voit clair dans les rapports qui peuvent exister entre une religion nationale et maintes choses toutes temporelles. Nul ecclésiastique n'avait plus de poids que lui aux sessions ; nul n'était plus traitable dans ses relations mondaines, et le plus grave des reproches qu'on lui faisait était sa mondanité. On n'aurait pas pu prouver qu'il s'inquiétait peu des malheureux ; mais on ne niait pas non plus que les amitiés qu'il cultivait étaient de nature à lui être utiles pour bien préparer l'avenir de ses six fils et de ses deux filles. Les observateurs malicieux faisaient remarquer que ses opinions avaient changé chaque fois que son principe d'action,

autrement dit son intérêt, s'était modifié. Mais une mondanité heureuse a toutes les chances d'être généralement bien acceptée.

Gwendolen s'étonnait de ne pas mieux se souvenir de son oncle et de n'avoir jamais remarqué combien il était bel homme ; elle sentait qu'il serait d'un grand intérêt pour elle d'être soutenue par un parent investi d'une dignité sacerdotale, et elle se flattait que sa vie de famille allait cesser d'être exclusivement et insipidement féminine. Il était loin de sa pensée de se laisser contrôler par son oncle, mais elle voulait qu'il fût fier de la présenter dans le monde comme sa nièce. Du reste, elle reconnaissait à certains signes qu'il n'était pas éloigné de ressentir cet orgueil.

Il la regardait avec admiration, lorsqu'il dit, en prenant la taille de sa fille dont le visage timide était une petite copie du sien :

— Vous avez dépassé Anna, ma chère nièce. Elle a, il est vrai, un an de moins que vous, mais ses jours de croissance sont certainement passés. J'espère que vous serez bonnes amies.

Si, en comparant Gwendolen et sa fille, il s'aperçut de l'infériorité de cette dernière, il reconnut aussi que l'air ingénu et la mignonne figure d'Anna ne plairaient pas aux hommes qu'attirerait la beauté de sa cousine, et que les jeunes filles ne pouvaient être rivales. Gwendolen, qui le savait déjà, embrassa cordialement Anna en disant :

— C'est justement une amie que je veux ; je suis heureuse que nous soyons venues demeurer ici, et maman sera plus satisfaite maintenant qu'elle est près de vous, ma tante.

La tante aussi l'espérait et regardait comme une bénédiction du ciel qu'une maison convenable fût devenue vacante dans la paroisse de son mari. Il était naturel qu'on s'occupât aussi des autres sœurs que Gwendolen avait toujours regardées comme des superfétations. Elles étaient malheureusement toutes les quatre d'une insignifiance absolue, et Gwendolen était convaincue que sa bienveillance pour elles dépassait ce qu'on était en droit d'attendre. Évidemment l'oncle et la tante voyaient avec peine que leur sœur eût tant de filles, et qui donc, possédant un peu de raison, aurait pu penser autrement, à l'exception de la pauvre maman, qui se refusait à voir qu'Alice remuait les épaules et levait les sourcils d'une façon telle qu'on ne lui voyait plus de front ; que Berthe et Fanny ne faisaient que

chuchoter et rire, ou qu'Isabelle était toujours aux écoutes et que, dans son étourderie, elle marchait sur les pieds de son aînée, qui s'en fâchait.

— Vous avez des frères, Anna, dit Gwendolen pendant que l'on s'occupait de ses sœurs. Je vous les envie.

— Oui, je les aime beaucoup. Mais leur éducation est un des grands soucis de papa. Il disait toujours qu'il ferait de moi une garçonnière. J'étais une vrai gamine quand je jouais avec Rex. Je suis sûre que vous aimerez Rex : il doit nous revenir pour Noël.

— Je crois me rappeler, dit Gwendolen en souriant, que je vous trouvais plutôt timide et sauvage. J'ai du mal à croire que vous ayez jamais fait la gamine.

— Il est tout simple que je sois changée maintenant ; vous comprenez que j'ai rompu avec ces habitudes de garçon. Mais, je l'avoue, j'aime encore à aller cueillir des mûres avec Edwy et Lotta. Je ne suis pas très désireuse de sortir ; mais, à présent je le ferai bien plus volontiers puisque vous serez souvent avec moi.

— J'aimerais beaucoup à sortir avec vous, dit Gwendolen de mieux en mieux disposée pour cette naïve cousine.

— Aimez-vous à monter à cheval ?

— Oui ; mais nous n'avons qu'un poney de Shetland, et papa dit qu'il ne peut avoir plus de chevaux que ceux de la voiture et son bidet. Il a tant de frais !

— Moi, je compte avoir un cheval et le monter souvent, fit Gwendolen avec décision. La société du voisinage est-elle agréable ?

— Papa dit qu'elle l'est beaucoup. Il y a pas mal d'ecclésiastiques, vous savez ; et puis nous avons les Quallon et les Arrowpoint, lord Brackenshaw et sir Hugo Mallinger ; mais il n'y a personne dans sa propriété. Il y a encore deux ou trois familles à Wancester, et puis la vieille madame Vulcany à Nuttingwood.

Mais Anna dut interrompre sa description, car on vint annoncer que le dîner était servi, et Gwendolen reçut indirectement la réponse à sa question par son oncle, qui fit valoir les avantages d'Offendene, dont l'entretien ne reviendrait pas plus cher que celui d'une maison très ordinaire à Wancester.

— Il est toujours bon de faire un petit sacrifice pour avoir une habitation convenable, dit M. Gascoigne de son ton de bonhomie habituelle. Les meilleures familles du pays viendront vous voir, et vous n'aurez pas besoin de donner des dîners bien coûteux. Moi, c'est différent, je dépense beaucoup en dîners. Il est vrai que ma maison ne me coûte rien ; mais s'il me fallait payer trois cents livres de location tous les ans, je ne pourrais pas tenir table ouverte. Mes garçons aussi m'occasionnent de fortes saignées. À proportion, vous êtes plus heureuses que moi ; après votre maison et votre voiture, je ne vois pas d'autre dépense importante pour vous.

— Je t'assure, Fanny, dit madame Gascoigne, maintenant que les enfants deviennent grands, je suis obligée de calculer et d'économiser. Je n'étais pas bonne ménagère de nature ; Henri m'a appris à l'être. C'est étonnant comme il sait tirer parti de tout ; il ne se donne aucun extra et ses curés ne lui coûtent rien. Quel dommage qu'on n'ait pas fait de lui un prébendaire ou quelque chose du même genre ! J'en suis étonnée quand je pense aux amis qu'il s'est acquis et au besoin que l'on a d'hommes modérés à tous égards.

— Ma chère Nancy, tu t'oublies ; grâce au ciel, il y en a beaucoup de meilleurs que moi. À tout prendre, nous n'avons pas à nous plaindre. Il est impossible d'avoir d'ami plus parfait que lord Brackenshaw, votre propriétaire, Fanny. Il viendra vous faire une visite. Je l'ai prié d'admettre Gwendolen dans notre *Archery Club* ou société de tir à l'arc, la chose du monde la plus distinguée, si toutefois cependant elle n'y fait point d'objection, ajouta M. Gascoigne en regardant Gwendolen avec une aimable ironie.

— Je suis sûre que j'aimerai passionnément cet exercice. Rien ne me cause plus de plaisir que de viser le but et de l'atteindre, dit Gwendolen en souriant et en prenant l'attitude d'un archer, ce qu'elle fit avec une grâce inimitable.

— Notre Anna, la pauvre enfant, a la vue trop basse pour cela. J'ose me flatter d'être un tireur de première force et je vous donnerai des leçons. Je veux faire de vous une *archeress* accomplie pour notre grande réunion de juillet. Vous n'auriez pas pu choisir un meilleur voisinage que celui-ci. Il y a les Arrowpoint, — ce sont de nos mieux posés. — Miss Arrowpoint est une charmante personne, — elle a été présentée à la cour. Ils ont une résidence magnifique, — Quetcham-Hall, admirable surtout au point de vue

de l'art ; leurs parties, auxquelles vous êtes sûres d'être invitées, sont les plus belles que nous ayons. L'archidiacre est leur intime, et ils ont toujours des hommes comme il faut chez eux. Madame Arrowpoint est un peu bizarre, un peu caricature, il est vrai, mais bien pensante au fond. Miss Arrowpoint est aussi bonne que possible. Que voulez-vous ! toutes les jeunes filles n'ont pas la chance d'avoir des mères aussi aimables et aussi gracieuses que la vôtre et que celle d'Anna.

Madame Davilow répondit à ce petit compliment par un faible sourire, tandis que M. et madame Gascoigne se regardèrent si affectueusement, que Gwendolen se dit : « Mon oncle et ma tante sont heureux au moins. » Bref, elle se sentit satisfaite des perspectives qui s'ouvraient devant elle à Offendene. Quelle différence avec la vie qu'elle avait menée jusque-là ! Même les curés, qui revenaient à si bon marché, — elle l'apprit incidemment, — étaient presque tous des jeunes gens d'excellentes familles. On considérait M. Middleton, le curé actuel, comme une véritable acquisition ; malheureusement il devait bientôt partir.

Mais il y avait un point qu'elle était si désireuse d'emporter, qu'elle ne voulut pas laisser passer la soirée sans qu'il fût résolu. Elle savait que sa mère se soumettrait entièrement au jugement de son oncle pour ce qui regardait la dépense ; cette soumission était prudente ; car madame Davilow, persuadée qu'on la regardait toujours comme « la pauvre Fanny », qui avait fait une triste bétise avec son second mariage, éprouvait une satisfaction entière à se sentir identifiée avec la famille de sa sœur, et à savoir que ses affaires étaient dirigées par une autorité qui lui portait un intérêt véritable. C'est pourquoi la question d'un cheval de selle, déjà suffisamment discutée avec maman, devait être soumise à la décision de M. Gascoigne, et, après qu'elle se fut fait entendre sur le piano, qu'elle eut chanté, à la grande admiration de ses auditeurs, et qu'elle eût même décidé son oncle à dire avec elle un duo, elle saisit le moment opportun pour s'écrier :

— Maman, vous n'avez pas parlé à mon oncle de mon équitation.

— Gwendolen a le plus grand désir d'avoir un cheval de selle, dit madame Davilow en s'adressant à M. Gascoigne. Croyez-vous que nous puissions le faire ?

Le recteur avança la lèvre inférieure et regarda un peu sarcastiquement Gwendolen, gracieusement appuyée sur la chaise de sa mère.

— Nous pourrions lui prêter quelquefois le poney, dit madame Gascoigne, épiant l'expression du visage de son mari et toute prête à désapprouver la chose, si un seul de ses traits témoignait qu'il la regardât comme impossible.

— Ce serait vous gêner et vous déranger, ma tante, dit Gwendolen, et alors je n'y trouverais pas de plaisir. Du reste, je ne souffre pas les poneys. Je sacrifierais volontiers un autre plaisir pour avoir un cheval à moi.

— Elle monte si bien ! Son maître d'équitation disait que son assiette est si bonne et sa main si ferme, qu'on peut lui donner n'importe quel cheval, dit madame Davilow, qui, même si elle n'avait pas désiré que la préférée de son cœur eût un cheval, n'aurait pas osé montrer de la tiédeur en essayant de le lui faire obtenir.

— Il y a d'abord le prix du cheval, — soixante livres pour le moins, — puis son entretien, dit M. Gascoigne d'un ton qui, malgré son hésitation, trahissait une envie d'être favorable à la demande. Les chevaux de la voiture sont déjà une forte dépense. Rappelez-vous aussi ce que coûtent aujourd'hui vos toilettes, mesdames.

— Je n'ai que deux robes noires, dit madame Davilow, et, quant à présent, mes deux plus jeunes filles n'ont pas besoin de toilettes. Je dois dire aussi que Gwendolen m'économise bien de l'argent en donnant des leçons à ses sœurs. Sans cela, il me faudrait une gouvernante de plus et d'autres maîtres qui me coûteraient gros.

Gwendolen ressentit un peu de colère contre sa mère, mais eut bien soin de ne pas le laisser voir.

— C'est bien, c'est très bien, dit M. Gascoigne, en regardant sa femme ; et Gwendolen, la rusée, s'empressa d'aller à l'autre bout du salon faire semblant d'arranger sa musique.

— La chère enfant n'a encore eu ni distractions ni plaisirs, reprit madame Davilow intercédant à voix basse. Je comprends bien que cette dépense est peut-être imprudente dès la première année de notre installation, mais elle a réellement besoin d'exercice et de gaieté. Si vous la voyiez à cheval ; elle est splendide !

— C'est ce que nous n'accorderions pas à notre Anna, dit madame Gascoigne ; la chère enfant monterait le baudet de Lotta, et croirait qu'il est bien assez bon. (Anna était, au même moment absorbée dans une partie avec Isabelle, qui avait déterré, je ne sais où, un vieux jeu de trictrac, et obtenu qu'on la laissât levée une heure de plus que d'habitude.)

— Certes, dit M. Gascoigne, une jolie femme n'est jamais plus belle qu'à cheval, et Gwendolen en a tous les éléments. Je ne dis pas que la chose ne puisse être prise en considération.

— En tout cas, nous pourrions essayer quelque temps. On supprimera le cheval si cela devient nécessaire, dit Madame Davilow.

— Eh bien, je m'entendrai avec le premier palefrenier de lord Brackenshaw. C'est mon *fidus achates* pour ce qui regarde l'équitation.

— Merci, dit madame Davilow soulagée. Vous êtes bien bon.

— Il l'est toujours, conclut madame Gascoigne.

Le même soir, quand elle et son mari furent seuls dans leur chambre à coucher, elle lui dit :

— Je crois que tu as été un peu trop facile au sujet du cheval de Gwendolen. Elle ne devrait pas demander plus que ne désire ta fille, surtout que nous ne savons pas comment Fanny va régler son revenu. Tu as bien assez à faire sans te donner cet embarras.

— Ma chère Nancy, il convient de regarder les choses sous tous les points de vue. Cette jeune fille est réellement digne que l'on fasse un peu de dépenses pour elle ; je n'ai pas vu souvent sa pareille. Elle est appelée à faire un riche mariage, et je serais infidèle à mon devoir si je ne l'y aidais de tout mon pouvoir. Tu sais toi-même quel est son désavantage d'avoir eu un beau-père et une seconde famille. Je me sens des entrailles de père pour cette enfant. Il serait à désirer que ta sœur et sa famille eussent eu le même bénéfice que toi, c'est-à-dire qu'elle eût épousé un meilleur spécimen de notre espèce.

— Meilleur ! je le crois bien. Quant à moi, je te suis très reconnaissante de vouloir bien prendre encore sur tes épaules ce surcroît de fardeau pour l'amour de ma sœur et de ses enfants. Certes, je n'ai rien à envier à ma

pauvre Fanny ; mais il y a une chose à laquelle j'ai réfléchi quoi que tu n'en aies pas parlé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les garçons. J'espère qu'ils ne s'amouracheront pas de Gwendolen.

— Ne présuppose rien de ce genre, ma chère ; il n'y a point de danger. Rex ne sera jamais à la maison que pendant quelques jours, et Warham partira bientôt pour les Indes. C'est le meilleur plan pour être sûrs qu'ils ne tomberont pas amoureux de leur cousine. Si tu commences par des précautions, la chose arrivera en dépit de ces précautions. Il ne faut pas vouloir remplacer la Providence en ces matières qu'on ne peut pas plus empêcher que les poules de couvrir. Les garçons n'auront rien, et Gwendolen pas davantage ; ils ne peuvent donc pas se marier. Au pis aller, ils pleureront un peu et on ne peut l'éviter ni aux garçons ni aux filles.

Madame Gascoigne fut rassurée. S'il arrivait quelque chose, elle avait la consolation de se dire que son mari saurait ce qu'il devrait faire et qu'il en aurait aussi l'énergie.

IV

On se montrerait trop sévère si l'on blâmait le recteur de Pennicote de ce que, regardant les choses « sous tous les points de vue », il ait jugé Gwendolen comme une jeune fille appelée à faire un brillant mariage. Pourquoi voudrait-on qu'il eût différé de ses contemporains sur ce sujet et qu'il eût désiré pour sa nièce une conclusion moins bonne que celle qu'il regardait comme la meilleure ? Il y a donc lieu, au contraire, de l'en féliciter puisque ses sentiments à cet égard partaient d'un bon naturel. Il voulait du bien à sa nièce et désirait qu'elle parût à son avantage dans la meilleure société des environs.

Les intentions de M. Gascoigne étaient en parfait accord avec les désirs de Gwendolen. Mais qu'on ne suppose pas qu'elle envisageât un brillant mariage comme la fin de ses séductions par sa grâce à cheval ou ses autres

mérites. Elle était bien obligée d'admettre qu'elle se marierait un jour ; mais elle se disait, dans des arguments qui lui paraissaient irréfutables, que son mariage ne pouvait être ordinaire et tel que la plupart des jeunes filles s'en contenteraient. Ses pensées ne s'arrêtaient pas sur le mariage comme sur la satisfaction de son ambition ; les drames dont elle s'imaginait devoir être l'héroïne ne se termineraient pas là. Se voir courtisée, faire soupirer jusqu'au désespoir avant d'accorder sa main, c'était une garantie infaillible en même temps qu'agréable de sa puissance féminine ; mais devenir épouse et porter les chaînes de cette condition domestique, c'était, après tout, une contrariante nécessité. Ses réflexions et ses observations sur le mariage l'avaient conduite à le considérer comme un état mortellement ennuyeux, dans lequel une femme ne pouvait agir à son gré, où elle avait plus d'enfants qu'il n'était désirable ; conséquence qui devait l'attrister, car c'était la plonger dans une incessante monotonie. Il est évident que le mariage est une élévation sociale ; elle ne devait donc pas penser à vivre et à mourir dans le célibat. Mais l'élévation est souvent mêlée d'amertume ; la pairie ne remplace pas l'autorité pour l'homme qui veut commander, et cette sylphide de vingt ans, aux membres délicats, voulait commander, car une telle passion éclot aussi dans le cœur des femmes.

« Gwendolen ne s'arrêtera pas avant d'avoir vu le monde à ses pieds », avait dit miss Merry, la douce gouvernante ; mais qui donc n'a pas entendu dire que certaines personnes ont eu le monde à leurs pieds, sous la forme de cinq ou six flatteurs faisant la pluie et le beau temps dans un élégant faubourg ? En restant à Offendene, en recevant les attentions de lady Brackenshaw, en assistant au tir à l'arc, en acceptant les invitations des Arrowpoint, les conditions de succès ne paraissaient, à la vérité, rien offrir d'extraordinaire ; mais Gwendolen avait en soi une confiance illimitée, elle se sentait bien armée pour le combat de la vie. Elle comptait aussi sur son « éducation », qui, à ses yeux, n'était inférieure à aucune autre. Dans les cours scolaires de la pension, son esprit, prompt à tout saisir, s'était assimilé certaines règles au moyen desquelles l'ignorance arrive à se dissimuler ; elle connaissait assez de faits pour cacher le peu de profondeur de son savoir, et, quant au reste, elle se flattait de le posséder suffisamment, grâce aux romans, aux pièces de théâtre et aux revues qu'elle avait lus. Quant au français et à la musique, ces deux qualités primordiales d'une jeune lady,

elle se sentait tout à fait à l'aise, et si, à ces perfections positives et négatives, nous ajoutons le sentiment de capacité inné chez quelques personnes heureusement douées, qui s'étonnera que Gwendolen se crût assez forte pour diriger sa destinée ?

N'oublions pas que jamais on n'avait osé douter de la force de son esprit, ni discuter sa supériorité générale. Dès l'arrivée à Offendene, comme toujours, la première pensée de celles qui vivaient autour d'elle avait été : « Que pensera Gwendolen ? » Si le domestique faisait trop de bruit, si la blanchisseuse ne rapportait pas le linge parfaitement blanc, le premier mot était : « Ceci ne conviendra jamais à miss Harleth. » Si le bois fumait dans la cheminée et empestait la chambre, madame Davilow, qui en souffrait la première, s'en excusait auprès de sa fille. Si, en voyage, elle n'apparaissait pas au déjeuner en même temps que les autres, on s'inquiétait de savoir si son café était encore chaud et ses rôties croustillantes. Pourquoi ce privilège ? Uniquement à cause de sa beauté, de son étrangeté personnelle, de la décision de sa volonté, qui se laissait deviner même dans ses mouvements les plus gracieux, et, de sa voix vibrante dont le son argentin n'hésitait jamais. Si à ce charme puissant on ajoute qu'elle était la fille aînée, que sa mère était toujours tentée de s'excuser envers elle des ennuis que lui causait un beau-père atrabilaire, on aura l'explication de l'autorité domestique exercée par Gwendolen.

Même sans sa puissante beauté, sans sa position filiale particulière, Gwendolen aurait pu encore jouer le rôle de la « reine en exil », en se servant seulement de son énergie innée, de ses désirs égoïstes, et de sa faculté d'inspirer la crainte par ce qu'elle pouvait dire ou faire. Quoi qu'il en soit, elle avait le charme, et ceux qui la redoutaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer ; la crainte et l'amour étant peut-être inspirés par ce qu'on pourrait appeler l'*iridescence* de la nature, et même par ses tendances variables et contraires.

La réception faite à Gwendolen par les meilleures familles du voisinage, réalisa les espérances de son oncle. Depuis Brackenshaw-Castle jusqu'aux sapins de Wancester, où M. Quallon, le banquier, ouvrait ses salons, elle fut accueillie avec une admiration manifeste, et les dames mêmes qui lui portaient envie l'invitèrent sans se faire prier ; car les maîtresses de maison qui reçoivent beaucoup, sont obligées de composer leurs parties à la manière des ministres, qui forment leur cabinet non sur leur goût personnel, mais sur le goût des autres.

Au nombre des maisons où Gwendolen n'était pas aimée, quoiqu'on l'y attirât, il faut citer Quetcham-Hall. Sa première invitation à ce château eut lieu à l'occasion d'un grand dîner. Ce fut pour elle une sorte d'introduction générale dans la société des environs ; car, dans une partie de ce genre, où assistent plus de trente personnes d'âges différents, il eût été impossible d'oublier les membres des familles bonnes à voir. Pas un seul visage n'était comparable à celui de Gwendolen quand elle fit son entrée dans les salons, où la profusion des fleurs le disputaient à l'éclat des lumières. Cette svelte figure en robe blanche semblait voltiger à travers ces vastes galeries brillamment illuminées et sentait avec une joie secrète qu'elle était créée pour ce genre de vie. Qui l'aurait vue là si à son aise, se serait dit que le luxe et les laquais en grande livrée lui étaient choses habituelles ; au lieu que sa cousine Anna, qui en avait plus qu'elle la pratique, semblait aussi embarrassée qu'un lapin placé tout à coup devant une vive lumière.

— Qui donc est avec Gascoigne ? demanda l'archidiacre, en quittant brusquement une discussion sur les manœuvres militaires, qu'en sa qualité d'ecclésiastique il devait naturellement connaître à fond. Son fils, qui se tenait à un autre bout du salon, — jeune étudiant de grandes espérances, ayant déjà proposé aux textes grecs des corrections « non moins élégantes qu'ingénieuses », — s'écria presque en même temps :

— Par Saint-Georges, quelle est cette belle fille dont la jolie tête est si bien posée ?

Pour une maîtresse de maison qui, dans un esprit de bienveillance générale, désire que chaque invité paraisse sous son meilleur jour, il y avait quelque chose de désespérant à voir combien Gwendolen éclipsait les autres ; combien la belle miss Lawe elle-même — la fille de Lady Lawe, entendez-vous — parut soudain épaisse, lourde et inanimée ; combien miss

Arrowpoint, elle aussi, par malheur, vêtue de blanc, ressembla incontinent à une carte de visite sur laquelle on avait oublié d'imprimer quelque chose. Miss Arrowpoint était généralement aimée pour la manière aimable et sans prétention avec laquelle elle portait sa fortune ; on lui tenait grand compte de ce qu'elle rachetait par ses belles qualités les bizarreries de sa mère ; aussi quelques bonnes âmes trouvèrent-elles inconvenant, de la part de Gwendolen, de paraître si complètement en femme de haut rang.

— Elle n'est réellement pas aussi belle qu'elle le paraît, quand on a bien examiné ses traits, dit dans la soirée et confidentiellement madame Arrowpoint à madame Vulcany.

— Ils sont d'un style qui produit d'abord un grand effet, mais qui, ensuite, est moins agréable.

Gwendolen, qui n'entendit pas ces paroles et à laquelle, au contraire, on en dit de tout opposées, avait, sans s'en douter, offensé son hôtesse, qui, bien que n'étant ni vindicative ni méchante, avait cependant ses susceptibilités. Plusieurs conditions s'étaient rencontrées chez la dame de Quetcham, qui, pour les observateurs du voisinage, semblaient être en connexion les unes avec les autres. On disait qu'elle avait hérité d'une fortune gagnée, on ne savait trop comment, dans la Cité ; ce que corroborait sa figure commune, sa voix glapissante comme celle d'un perroquet et sa coiffure prétentieuse ; et, comme ces détails réunis lui faisaient un extérieur parfaitement ridicule, il était naturel, aux yeux de bien du monde, qu'elle eût des goûts et des tendances littéraires ; comme si les productions littéraires bonnes ou mauvaises ne s'accordaient pas avec les formes les plus diverses du physique masculin ou féminin.

Gwendolen avait de fortes propensions à trouver les autres absurdes et à s'en moquer ; mais elle était toujours favorablement disposée pour ceux qui pouvaient lui rendre la vie agréable ; c'est pourquoi elle voulut se concilier les bonnes grâces de madame Arrowpoint en lui témoignant plus d'intérêt et plus d'attention encore que ne le faisaient ses amis. Mais souvent une trop grande confiance en soi-même fait supposer chez les autres une sottise tout imaginaire. Gwendolen, malgré son adresse et son intention d'être aimable, ne put échapper à ce travers ; elle se disait que, par la raison même que madame Arrowpoint était ridicule, elle devait manquer de pénétration, et

elle joua sa petite scène sans se douter que les nuances diverses de sa manière d'être avaient toutes été remarquées.

— Vous aimez les livres et la musique, l'équitation et le tir à l'arc, m'a-t-on dit, commença madame Arrowpoint, qui, après le dîner, l'avait attirée à un *tête-à-tête* dans le salon ; Catherine sera bien heureuse d'avoir une voisine aussi sympathique. Ce petit discours eût été poli s'il avait été fait d'une voix basse et mélodieuse ; mais, prononcé d'un ton rauque et fatalement commun, il donna à Gwendolen l'idée d'exercer une sorte de patronage en répondant gracieusement :

— C'est moi, madame, qui serai heureuse. Miss Arrowpoint me fera connaître ce qu'on appelle la bonne musique, car je ne suis qu'une écolière. On la dit parfaite musicienne.

— Catherine a certainement eu tous les avantages. Nous avons maintenant ici un musicien de premier ordre, Herr Klesmer ; vous connaissez peut-être ses compositions. Vous me permettrez de vous le présenter. Vous chantez, je crois. Catherine joue de trois instruments, mais elle ne chante pas. J'espère que nous vous entendrons. Je vous crois chanteuse accomplie.

— Oh ! non. *Die Kraft ist schwach, allein die Lust ist gross*^[3] ! comme dit Méphistophélès.

— Ah ! vous avez étudié Goëthe ! Les jeunes personnes d'aujourd'hui sont si avancées ! Je parierais que vous avez tout lu !

— Non, en vérité. Il me serait bien doux d'apprendre de vous ce que je dois lire. J'ai examiné la bibliothèque d'Offendene, mais rien n'y est lisible. Les feuillets sont collés ensemble et sentent le moisi. Je voudrais être capable d'écrire des livres comme vous. Ce doit être charmant d'écrire selon son goût, au lieu de lire les idées des autres, Les livres faits par soi doivent être si beaux !

Le regard de madame Arrowpoint devint un peu plus perçant ; mais la périlleuse teinte satirique de la dernière phrase prit la couleur d'une simplicité naïve quand Gwendolen ajouta :

— Je donnerais tout au monde pour écrire un livre.

— Et pourquoi ne le feriez-vous pas ? demanda madame Arrowpoint d'un ton encourageant. Vous n'avez qu'à commencer comme je l'ai fait : les plumes, l'encre et le papier sont à la disposition de chacun. Si vous voulez, je vous enverrai tout ce que j'ai écrit.

— Mille remerciements. Je serai enchantée de lire vos écrits. On doit mieux comprendre les livres quand on en connaît les auteurs. On est à même alors de dire quelles parties sont facétieuses et lesquelles sont sérieuses. Je suis sûre que j'ai souvent ri à tort. — Ici, Gwendolen s'aperçut de la voie dangereuse où elle s'engageait et ajouta vivement : — Dans Shakspeare, vous savez, et dans d'autres grands écrivains que nous ne verrons jamais. J'ai le défaut de vouloir en savoir plus que n'en disent les livres.

— Si mes sujets vous intéressent, je puis vous prêter mes manuscrits, dit madame Arrowpoint à Gwendolen, qui se sentait dans la position critique de cette dame qui avait affirmé qu'elle aimait les éperlans bouillis. Je les publierai peut-être ; mes amis m'en ont supplié et on n'aime pas à se montrer trop entêté. Mon Tasse, par exemple, j'aurais pu le faire deux fois plus volumineux.

— J'adore le Tasse, s'écria Gwendolen.

— Eh bien, vous aurez tous mes papiers, si vous voulez. Il y a tant d'auteurs qui ont écrit sur le Tasse ! mais tous ont tort. Quant à la nature de sa folie et à ses sentiments pour Léonora, quant à la cause réelle de son emprisonnement et au caractère de Léonora, qui, selon moi, fut une femme sans cœur — autrement elle se serait mariée avec lui en dépit de son frère — ils ont tous tort. Je diffère entièrement d'opinion avec eux.

— Que tout cela est intéressant ! Je comprends que l'on diffère d'opinion avec tout le monde. N'est-ce pas stupide d'être toujours d'accord ? Voilà ce que c'est que d'écrire ; chacun est d'accord avec vous.

Un nouveau soupçon s'éleva dans l'esprit de madame Arrowpoint et son regard devint scrutateur. Mais Gwendolen, d'un air qui faisait d'elle la plus naïve des créatures, continua :

— Je ne connais du Tasse que sa *Gierusalemme liberata*, que j'ai lue et apprise par cœur à la pension.

— Ah ! sa vie est bien plus intéressante que ses écrits ! J'en ai construit la première partie comme un roman. Quand on pense à son père Bernardo, et ainsi de suite, il y a d'autant plus de choses qui doivent être vraies.

— L'imagination est souvent plus vraie que le fait lui-même, dit Gwendolen d'un ton décidé, quoiqu'elle eût été aussi incapable d'expliquer ces mots doux que s'ils eussent été du copte ou de l'étrusque. Je serai enchantée d'apprendre tout ce qui concerne le Tasse, sa folie spécialement. Je m'imagine que les poètes doivent être un peu fous.

— Certainement, l'œil du poète roulant, dans une belle frénésie, comme quelqu'un qui a dit de Marlowe :

Il a conservé cette belle folie
Qui devrait toujours habiter le cerveau du poète.

— Mais on ne peut pas toujours la découvrir, n'est-ce pas ? dit tranquillement Gwendolen. Je ne serais pas étonnée que quelques-uns d'entre eux s'étudiassent, dans leur particulier, à rouler les yeux. Les fous sont souvent très rusés.

Nouveau nuage sur le front de madame Arrowpoint ; mais un gentleman qui s'approchait, arrêta la conversation de la vieille dame et de la trop prompt jeune lady, qui avait exagéré sa naïveté.

— Ah ! voici Herr Klesmer, dit madame Arrowpoint en se levant, et le présentant à Gwendolen. Elle les laissa se livrer à un dialogue qui fut agréable pour tous deux. Herr Klesmer était une heureuse combinaison d'Allemand, de Slave et de Sémite, avec de grands traits bien marqués, des cheveux bruns et flottants, selon la mode des artistes, et des yeux noirs avec des lunettes. Il prononçait l'anglais avec un petit accent étranger, et, pour le moment, il cachait son mérite alarmant sous un certain air de niaiserie douce que le génie revêt quelquefois, dans son désir d'être agréable à la beauté.

Bientôt on fit de la musique. Miss Arrowpoint et Herr Klesmer exécutèrent un morceau à quatre mains sur deux pianos ; ce qui convainquit la société, en général, qu'il était long, et Gwendolen, en particulier, que miss Arrowpoint, avec sa figure placide et insignifiante, possédait un talent magistral ; ce qui, nous devons le dire, ne la découragea nullement en

pensant à son propre toucher et à son style que l'on avait si souvent loués. Après ce morceau, chacun se montra désireux d'entendre Gwendolen, particulièrement M. Arrowpoint, parfait gentleman, dont on ne pouvait rien dire de plus qu'il avait épousé miss Cuttler, et qu'il importait les meilleurs cigares. Il la conduisit au piano avec une aisance polie. Herr Klesmer la vit approcher avec un sourire de contentement, et alla s'asseoir à quelque distance pour la voir chanter.

Gwendolen n'était pas nerveuse, elle accomplissait sans trembler tout ce qu'elle entreprenait, et chanter était pour elle presque une jouissance. Sa voix de soprano d'un timbre modéré (quelqu'un lui avait dit qu'il ressemblait à celui de Jenny Lind) et son oreille assez bonne la rendaient capable de chanter juste ; elle faisait donc plaisir aux auditeurs ordinaires, qui l'applaudissaient sans réticence. Elle avait même l'avantage de paraître encore plus belle quand elle chantait : il ne lui fut donc pas désagréable de voir Herr Klesmer en face d'elle. L'air qu'elle choisit était de Bellini et elle s'en croyait sûre.

— Charmant ! s'écria M. Arrowpoint assis auprès d'elle, et le mot fit le tour du salon avec une sincérité évidente. Mais Herr Klesmer demeura froid comme une statue, — si l'on peut s'imaginer une statue avec des lunettes ; — en tout cas, il resta aussi muet qu'une statue. On pria Gwendolen de ne pas quitter le piano et de doubler le plaisir général par un nouveau morceau. Elle désirait bien ne pas refuser ; mais, avant de s'y résoudre, elle dit en souriant à Herr Klesmer : — Ce serait trop cruel pour un grand musicien. Vous ne devez pas aimer à entendre chanter les pauvres amateurs.

— Non, ma foi ! mais cela ne fait rien, répondit Herr Klesmer, qui s'exprima tout à coup avec un abominable accent allemand, absolument comme les Irlandais qui reprennent leur jargon le plus dur quand ils ne sont pas contents. — Cela ne fait rien. C'est toujours agréable de vous voir chanter.

Gwendolen rougit beaucoup, mais avec sa présence d'esprit habituelle, ne témoigna aucun ressentiment et ne donna aucun signe de mécontentement ; elle ne quitta pas le piano, et miss Arrowpoint, qui était assez près d'elle pour avoir entendu les paroles de Herr Klesmer, s'approcha et lui dit avec un tact exquis :

— Imaginez ce que je dois endurer avec un tel professeur ! C'est à peine s'il tolère que les Anglais fassent de la musique ! Nous n'avons qu'à le laisser exhaler sa sévérité et à en faire notre profit ; nous pouvons la supporter quand tous les autres nous admirent.

— Je serais son obligée s'il voulait m'indiquer mes défauts, répondit Gwendolen en reprenant son assurance. Je puis dire que j'ai été mal enseignée et que je n'ai point de talent ; seulement, j'aime la musique.

— Oui, c'est vrai, vous avez été mal enseignée, dit Herr Klesmer. — La femme lui était chère, mais la musique lui était plus chère encore. — Cependant vous n'êtes pas sans qualités. Vous chantez juste et vous avez un assez bel organe. Mais vous émettez mal le son, et la musique que vous chantez est au-dessous de vous. C'est une forme mélodique qui prouve un état de culture puéril... quelque chose de somnolent, d'affecté, de maniéré,... la passion et la pensée d'un être qui n'a aucune largeur d'horizon. Il n'y a là dedans rien de profond, de mystérieux, pas de sentiment de l'universel. Cette musique rapetisse ceux qui l'écoutent. Chantez-nous quelque chose de plus large, et je verrai.

— Oh ! pas maintenant ; plus tard, dit Gwendolen le cœur un peu gros, en pensant au vaste horizon ouvert devant ses petites perfections musicales ; — car, pour une jeune femme qui veut commander, cette première rencontre au début de sa campagne était décourageante. Mais elle était obligée d'agir avec circonspection et miss Arrowpoint vint à son secours en disant :

— Oui, plus tard. J'ai toujours besoin d'une demi-heure pour retrouver mon courage après avoir été critiquée par Herr Klesmer. Nous allons lui demander de nous jouer quelque chose maintenant, il est tenu de nous montrer ce que c'est que la bonne musique.

Pour obéir à cette injonction polie, Herr Klesmer joua que de ses compositions intitulée : *Freudvoll, Leidevoll, Gedankenvoll*^[4], développement de quelques idées mélodiques. Il tira du piano toute la force de passion à laquelle peut se prêter cet instrument si peu expressif ; ses doigts semblaient exercer un pouvoir magique sur les touches d'ivoire et sur les marteaux et communiquer un frémissement nerveux aux cordes qui parlaient une langue émue et passionnée. Gwendolen, en dépit de son

amour-propre blessé, avait une nature assez bien organisée pour sentir la puissance de ce jeu ; elle devint indifférente à son propre talent et voulut se montrer supérieure en riant de ses défauts, comme s'ils ne lui appartenaient pas. Ses yeux brillaient davantage, ses joues s'étaient teintées d'un léger incarnat et sa langue était prête pour les observations malicieuses.

— Je souhaite vivement que vous chantiez encore, miss Harleth, dit le jeune Clintock, le fils classique de l'archidiacre, qui avait été assez fortuné pour la conduire à table et qui s'avança pour renouer la conversation aussitôt que Herr Klesmer eut fini de jouer. Votre style de musique me plaît. Je ne comprends rien à tous ces tapotages. Je vous écouterai chanter toute la journée.

— Oui, nous serions charmés d'entendre maintenant quelque chose de populaire, un autre morceau chanté par vous serait un délassement, dit madame Arrowpoint, qui s'était approchée aussi avec des intentions pacifiques.

— C'est parce que vous êtes dans un état de culture puéril et que vous n'avez point de largeur d'horizon. Je viens de l'apprendre. Je sais que mon goût est mauvais et j'en ressens des peines cuisantes. Cela n'est pas agréable, dit Gwendolen, sans répondre à madame Arrowpoint et en s'adressant au jeune Clintock.

Madame Arrowpoint, piquée de ce manque d'égards, répliqua :

— Eh bien, nous ne voulons pas insister, puisque cela vous affecte désagréablement. Et, comme les conversations particulières avaient recommencé, elle demeura assise en regardant autour d'elle, avec le soulagement d'une maîtresse de maison qui voit que l'on n'a pas besoin de son intervention.

— Je suis heureux que vous aimiez ce voisinage, reprit le jeune Clintock, enchanté d'être en face de Gwendolen.

— Je l'aime beaucoup. Il me semble qu'il y a un peu de tout, et pas trop de chaque chose.

— C'est un éloge passablement équivoque.

— Pas pour moi. J'aime un peu de chaque chose. Ainsi, par exemple, un peu d'absurdité m'amuse. Je suis contente de rencontrer quelques personnes

bizarres, mais ce serait un ennui s'il y en avait beaucoup.

(Madame Arrowpoint, qui écoutait ce dialogue, s'aperçut d'un nouveau ton dans le langage de Gwendolen et sentit renaître ses doutes sur son intérêt pour la folie du Tasse.)

— Mon avis est que le cricket y manque, reprit le jeune Clintock. Je suis habituellement absent ; si j'étais plus souvent ici, je tâcherais de fonder un club de cricket. Vous faites partie de l'*Archery Club*, je crois ; mais soyez-en sûre, le cricket est le jeu de l'avenir. Il mérite d'être chanté. L'un de nos meilleurs compagnons a composé sur ce jeu un poème en quatre chants, — aussi bon que ceux de Pope. Je voudrais qu'on le publiât. Vous n'avez jamais rien lu de meilleur.

— Demain, j'étudierai le cricket. Je m'y mettrai au lieu de chanter.

— Non, non, ne faites pas cela. Mais apprenez le cricket. Je vous enverrai le poème de Jennings, si vous voulez. J'en ai une copie.

— Est-ce un de vos bons amis ?

— Oui, quelque peu.

— Oh ! si c'est seulement quelque peu, je refuse. Cependant, si vous me l'envoyez, promettez-moi de ne pas me catéchiser, ni de me demander quelle partie je préfère ; car il n'est pas plus facile de connaître un poème sans le lire, qu'un sermon sans l'entendre.

— Décidément, pensa madame Arrowpoint, cette fille est rusée et satirique. Je me tiendrai sur mes gardes avec elle.

Gwendolen n'en continua pas moins à recevoir des marques de politesse de la famille de Quelcham, non seulement parce que les invitations n'ont pas pour moteur l'inclination personnelle, mais aussi parce que la petite scène au piano avait fait naître pour elle, dans le noble cœur de miss Arrowpoint, une douce sollicitude, et que sa mère, occupée autrement, l'avait chargée d'envoyer les invitations et les cartes de visite.

La critique de Klesmer avait encore causé à Gwendolen un dépit d'un autre genre. Elle n'aurait certes pas avoué qu'elle regrettait de ne pas avoir les talents musicaux de miss Arrowpoint ; encore moins aurait-elle admis que miss Arrowpoint, chaque fois qu'elle la rencontrait, éveillait en elle un sentiment de jalousie ; non parce qu'elle était héritière, mais parce qu'il lui paraissait irritant qu'une jeune personne, dont on n'aurait pu caractériser l'extérieur qu'en disant que sa constitution était frêle, sa taille moyenne, ses traits petits, ses yeux tolérables et son teint blême, ait eu néanmoins une évidente supériorité intellectuelle, un talent musical d'une perfection exaspérante, une distinction dans ses goûts en général, qui appelaient l'admiration et obligeaient à se ranger sous sa bannière. On pouvait supposer que cette jeune lady de vingt-quatre ans, à la mine insignifiante, que tous auraient à peine regardée si elle n'eût été miss Arrowpoint, avait l'intime conviction que le mérite de miss Harleth n'était que d'un ordre inférieur, et cela devait d'autant moins paraître agréable à cette dernière, que miss Arrowpoint était d'une affabilité de manières parfaite.

Mais Gwendolen n'aimait pas à fixer longtemps son attention sur des faits qui jetaient sur elle une lumière défavorable. À part l'effet produit par sa beauté et dont sa vanité fut très flattée, elle n'éprouva pas autant de satisfaction qu'elle l'avait espéré de ses autres invitations, et, revenue à Offendene, elle s'en consolait en lançant de petites saillies satiriques dans le genre de celle qui avait offusqué madame Arrowpoint. Auprès de sa mère, elle fit la revendication de ses droits individuels en déclarant qu'elle ne voulait plus donner de leçons à Alice, se fondant sur le principe déjà posé par elle, qu'Alice n'était bonne à exceller qu'en ignorance. Elle l'employa avec miss Merry et la bonne, à confectionner des costumes de théâtre, qu'elle préparait pour les occasions futures où l'on jouerait des charades ou de petites pièces, occasions qu'elle comptait bien faire naître, soit par la force de sa volonté, soit par l'adresse de ses combinaisons.

Elle n'avait jamais joué la comédie, mais seulement figuré dans des *Tableaux vivants* lorsqu'elle était à la pension ; elle n'en avait pas moins la prétention de très bien jouer, et, comme une fois ou deux elle assista aux représentations du *Théâtre-Français*, comme sa mère lui parlait assez souvent de Rachel, ses rêves et ses réflexions sur les moyens de diriger sa

destinée la portaient à se demander si elle ne pourrait pas devenir actrice et faire autant de bruit dans le monde que Rachel, puisqu'elle était beaucoup plus belle que cette frêle juive.

Les jours de pluie qui précédèrent les fêtes de Noël s'étaient passés lestement dans la préparation de costumes grecs, orientaux et autres, qu'elle essayait ensuite en déclamant devant un public composé des domestiques, y compris la cuisinière, admise une fois pour renforcer les applaudissements ; mais, comme elle se montra indigne de cette faveur, en faisant observer que miss Harleth ressemblait plutôt à une reine dans sa toilette ordinaire, que dans cette espèce de sac avec ses bras nus, elle ne fut plus invitée.

— Ne suis-je pas aussi bien que Rachel, maman ? dit Gwendolen, un jour qu'elle avait posé devant Anna dans son costume grec, et déclamé des fragments de tragédie avec plus d'intention dramatique que de talent véritable.

— Tu as de plus beaux bras que Rachel, répondit madame Davilow. Tes bras peuvent tenir lieu de tout, Gwendolen ; mais ta voix n'est pas aussi tragique que la sienne ; elle n'est pas assez grave.

— Je pourrais la faire plus grave si je voulais ; mais je crois qu'une voix moins sombre est plus tragique, elle est plus féminine, et plus une femme reste de son sexe, plus elle paraît tragique. Il n'est pas nécessaire qu'elle fasse des actions désespérées.

— Il y a du vrai dans cela, mais je ne vois pas la nécessité de nous faire frémir. S'il s'agit de quelque chose d'horrible, je préfère qu'on le laisse aux hommes.

— Oh ! maman, que vous êtes donc prosaïque ! Comme si les grands criminels poétiques n'étaient pas des femmes ! Les hommes ne sont que de pauvres êtres bien prudents.

— Eh bien, ma chérie, et toi ? N'as-tu pas peur quand on te laisse seule la nuit ? Dieu merci, je ne crois pas que tu serais bien hardie dans le crime.

— Il n'est pas question de réalité, maman, fit Gwendolen avec impatience.

Sa mère ayant été appelée au dehors, elle revint à sa cousine et lui dit :

— Anna, il faut demander à mon oncle de nous faire jouer des charades au presbytère. M. Middleton et Warham nous seconderont, seulement pour essayer. Maman trouve qu'il n'est pas convenable que M. Middleton vienne étudier et répéter ici. On lui donnerait un rôle assorti à son talent, quoiqu'il soit aussi raide qu'un bâton. Demandez à votre père, ou je le ferai moi-même.

— Non, non ! pas avant que Rex ne soit arrivé. Il est si adroit ! Il jouera Napoléon regardant la mer. Il ressemble à Napoléon. Rex sait tout faire.

— Je ne crois pas tant que cela à votre Rex, ma chère Anna, dit Gwendolen en riant. Je suis sûre qu'il ressemble à ses aquarelles bleu et jaune, que vous avez dans votre chambre et que vous adorez.

— Vous verrez, répliqua Anna. Ce n'est pas que je puisse juger s'il est adroit, mais il a déjà obtenu une bourse, et papa dit qu'il réussira pour l'agrégation. De plus, il connaît tous les jeux. Il est plus adroit que M. Middleton, que chacun cependant, excepté vous, trouve si habile.

— Il l'est à peu près comme une lanterne sourde. En tout cas, c'est un vrai bâton. S'il avait à dire : « Que je meure si je ne l'aime pas ! » il prendrait le même ton que quand il dit : « Ici finit la deuxième leçon ».

— Oh ! Gwendolen ! s'écria Anna, choquée de ces observations malicieuses, c'est mal de parler ainsi de lui qui vous admire plus que personne. Maman a été très en colère l'autre jour contre Warham, qui lui disait que M. Middleton vous regardait avec les yeux d'un amoureux.

— Que puis-je y faire ? dit Gwendolen presque dédaigneusement. Que je meure si je l'aime !

— Vous avez raison, cela ne serait pas à désirer. Au surplus, il va bientôt partir. Mais je suis peinée quand je vous vois vous moquer de lui.

— Que me feriez-vous donc si je me moquais de Rex ? répliqua presque méchamment Gwendolen.

— Oh ! non, Gwendolen, ma chère, ne le faites pas ; cela me causerait trop de peine, dit Anna, les yeux pleins de larmes. Mais, vraiment, il n'y a rien à ridiculiser en lui ; seulement vous pourriez bien y découvrir quelque chose, car personne avant vous n'a songé à se moquer de M. Middleton. On dit cependant qu'il a un ton parfait et d'excellentes manières. Son chapeau à

cornes et son savoir m'ont toujours imposé ; de plus, il est le neveu de l'archevêque. Mais promettez-moi que vous ne vous moquerez pas de Rex ?

— Vous êtes une bonne petite cousine, dit Gwendolen en pinçant le menton d'Anna. Je ne ferai rien pour vous contrarier, surtout si Rex se tire bien de ses rôles dans les charades.

Quand enfin Rex fut arrivé, l'animation qu'il apporta dans l'existence des habitants d'Offendene et du presbytère, ses bonnes dispositions à seconder les plans de Gwendolen la rendirent indulgente, et, si quelquefois elle le plaisanta, ce fut avec tant d'enjouement, qu'il en riait le premier. C'était un bon jeune homme, au cœur franc, à la figure belle, ressemblant beaucoup à son père et à sa sœur Anna, qu'il aimait de l'affection la plus vive, et se plaisant d'autant plus aux amusements innocents, que le vice n'avait point d'attraits pour lui et qu'au contraire, il ne lui inspirait que de la répulsion.

Les cousines ne se quittaient plus ; elles étaient tantôt chez l'une et tantôt chez l'autre, mais le plus souvent à Offendene, où régnait plus de liberté et où Gwendolen commandait en souveraine. Ses moindres désirs étaient des lois pour Rex ; les charades furent montées d'après ses données, et madame Davilow ne vit pas d'inconvénient à ce que M. Middleton y fut admis, maintenant que Rex était là ; d'ailleurs, ses services étaient indispensables, car on ne pouvait utiliser Warham, qui étudiait pour les Indes et qui ne pensait plus à autre chose que son prochain examen.

M. Middleton avait consenti à jouer quelques rôles graves, Gwendolen l'ayant complimenté sur son admirable immobilité de physionomie. D'abord un peu contrarié et jaloux de la voir si familière avec Rex, il avait peu à peu repris confiance en se disant que cette intimité entre cousins excluait toute idée de passion sérieuse ; et il sentait que la manière dont elle le traitait, l'autoriserait à faire des ouvertures avant son départ de Pennicote, quoiqu'il se fût promis de ne dévoiler ses sentiments que quand sa position serait mieux assurée. Miss Gwendolen était certaine d'être adorée par ce jeune et irréprochable ecclésiastique, aux favoris pâles et au collet carré ; et, sans ressentir pour lui aucune inclination, elle ne s'opposait pas à se laisser adorer. Quant à Rex, qui aurait été peiné pour le pauvre Middleton s'il avait connu le fond de son âme, il était trop absorbé dans une première passion pour rien observer ; il n'avait pas besoin de regarder Gwendolen pour savoir si elle était dans la chambre ou sortie ; il le sentait. Au bout de quinze

jours, il était tellement amoureux de sa cousine, qu'il trouvait déjà impossible de vivre loin d'elle. Le pauvre garçon ne voyait pas d'obstacles. Gwendolen devait répondre à son amour ; il en avait des preuves ; elle chantait ou jouait chaque fois qu'il en exprimait le désir ; elle était toujours satisfaite quand il l'accompagnait dans ses promenades à cheval, bien que les rosses de louage qu'il montait fussent souvent comiques ; elle se prêtait à toutes ses plaisanteries et savait apprécier Anna.

Un incident qui arriva dans le cours de leurs essais dramatiques s'imprima dans le cœur de Rex comme un témoignage de son excessive sensibilité. Après plusieurs répétitions, il fut résolu que l'on inviterait à Offendene une réunion d'élite, pour assister au spectacle dans lequel les acteurs feraient valoir leurs talents divers. Anna avait très agréablement surpris son monde par la manière intelligente avec laquelle elle s'acquitta de ses rôles ; rien n'était plus charmant et on n'aurait pas soupçonné tant de fine observation dans une si douce naïveté. M. Middleton aussi se conduisait à merveille en n'essayant pas d'être comique. On dut un peu retarder la représentation à cause de la résolution prise par Gwendolen de paraître avec son costume grec. Elle n'avait pas réussi à trouver un mot de charade pouvant servir à réaliser son idée. Choisir une scène de Racine n'était pas praticable, puis que Rex ni les autres ne savaient déclamer les vers français et que tenter une improvisation eût été s'exposer à tomber dans le burlesque. En outre, M. Gascoigne s'opposait à ce qu'on jouât même des extraits de pièces de théâtre : il protestait, il est vrai, contre le préjugé qui prétend qu'un amusement qui sied à tous ne convient pas pour cela à un ecclésiastique, mais il ne voulait pas non plus dépasser la limite de décorum fixée, à propos de cette matière, dans le Wessex, et il permettait aux jeunes gens de jouer des charades chez sa belle-sœur, et rien de plus.

Chacun s'efforça de répondre au désir de Gwendolen, et Rex proposa un tableau dans lequel l'effet de sa majesté ne serait diminué par aucun discours. Elle adhéra sur-le-champ à cette proposition ; la seule question fut le choix du tableau.

— Quelque chose d'honnête, enfants, je vous en supplie, dit madame Davilow ; point d'immoralité grecque.

— Elle n'est pas pire que l'immoralité chrétienne, maman ; fit Gwendolen, à qui le souvenir des héroïnes *Racheliennes* avait inspiré cette

réponse.

— Et moins scandaleuse, ajouta Rex. Du reste ; on n’y pense que comme à une chose entièrement passée et finie. Que dites-vous de Briséis emmenée captive ? Je serais Achille et vous me regarderiez, comme dans la gravure que nous avons au presbytère.

— Ce serait une bonne attitude pour moi, mais j’y renonce. Il faudrait trois hommes costumés, autrement ce serait ridicule.

— Je le tiens, s’écria Rex après une courte réflexion. Hermione, comme la statue dans le *Winter’s Tale*^[5]. Je serai Leontes, et miss Merry fera Paulina. Notre costume importe peu, continua-t-il en riant ; ce sera plus shakspearien et plus romantique si Leontes ressemble à Napoléon et Paulina à une institutrice.

Hermione fut donc choisie ; mais Gwendolen insista pour qu’au lieu du simple tableau, il y eût un jeu de scène dans lequel on introduirait un peu de musique, afin de lui donner le signal de descendre et de s’avancer. Leontes, au lieu de l’embrasser, devait s’agenouiller et baiser le bord de son vêtement ; après quoi le rideau tomberait.

L’antichambre, avec ses portes battantes, se prêtait à merveille pour être disposée en théâtre, et avec l’aide de Jarrett, le menuisier du village, toute la maison fut employée aux préparatifs de ce divertissement. Gwendolen était ravie, car elle savait que Herr Klesmer était revenu à Quetcham ; elle ne manqua pas de le comprendre dans la série des invités.

Klesmer vint et se montra d’humeur placide et bienveillante. Tout marchait convenablement et mieux qu’on ne s’y était attendu, lorsque se produisit un incident qui fit passer Gwendolen par une phase d’émotions imprévue. Comment arriva-t-il ? C’est ce qui fut d’abord un mystère. Le tableau d’Hermione faisait beaucoup d’effet, car il sortait du genre représenté jusque-là : il fut accueilli par un murmure approbateur, qui ne cessa que quand Leontes donna la permission à Paulina d’exercer son art magique en faisant marcher la statue. Hermione, le bras appuyé sur une colonne, était élevée d’environ six pouces, ce qu’avait voulu Gwendolen pour pouvoir exhiber son joli pied, lorsqu’on ferait pour elle le signal de s’avancer et de descendre.

— Musique, éveille-la, résonne ! dit Paulina. (C'était madame Davilow qui, après bien des instances, avait consenti à jouer ce rôle en burnous blanc et en capuchon.)

Herr Klesmer avait bien voulu se mettre au piano, sur lequel il frappa un accord formidable. Au même instant, et avant qu'Hermione ait eu le temps d'avancer le pied, le panneau mobile qui était sur la même ligne que le piano, s'ouvrit et mit à découvert la peinture blafarde du cadavre, plus livide encore à la lumière des bougies. Tous les spectateurs furent saisis de surprise, mais leur attention, qui se portait sur ce panneau, dut se diriger d'un autre côté, provoquée par un cri perçant de Gwendolen, immobile et frappée de stupeur ; on aurait dit la statue de l'effroi. Ses lèvres, dont le sang s'était subitement retiré, étaient entr'ouvertes, et ses yeux, habituellement voilés par leurs longs cils, étaient dilatés et fixes. Sa mère, aussi surprise qu'alarmée, courut à elle, et Rex, de son côté, ne put s'empêcher de faire un mouvement pour la soutenir. La main de sa mère produisit l'effet d'une décharge électrique, Gwendolen se laissa tomber sur ses genoux et se couvrit la figure de ses mains. Elle était toute tremblante sans pouvoir articuler un mot ; cependant il semblait qu'elle eût assez conscience d'elle-même pour s'efforcer de réprimer ses signes de terreur, car elle consentit à ce qu'on l'aidât à se relever et à l'emmener. La curiosité de la société, comme on le pense, était mise en éveil.

— Magnifique morceau de *plastique* ! dit Klesmer à miss Arrowpoint, et aussitôt un feu roulant de questions et de réponses fit le tour du cercle.

— Est-ce que ceci faisait partie de la pièce ?

— Oh ! certainement non ; miss Harleth était trop effrayée. C'est une nature bien sensible.

— Je ne savais pas qu'il y eût une peinture derrière ce panneau. Et vous ?

— Moi, pas davantage ; comment l'aurais-je su ? C'est quelque excentricité d'un membre de la famille du comte ; cela date de longtemps, je suppose.

— C'est affreux ! Je vous en prie, fermez ce panneau.

— La porte était cependant close. C'est très mystérieux. Ce sont les esprits, sans doute.

— Mais il n’y avait point de médium présent.

— Qu’en savez-vous ? Il faut conclure qu’il y en a quand de semblables choses arrivent.

— Oh ! la porte ne devait pas être fermée, et c’est la vibration du piano qui l’aura ouverte.

Cette conclusion venait de M. Gascoigne, qui demanda la clef à miss Merry. Mais madame Vulcany trouva cette explication inconvenante de la part d’un ecclésiastique et fit observer tout bas à sa voisine que M. Gascoigne avait toujours été trop mondain pour elle. La clef fut apportée, le recteur la tourna dans la serrure d’un air d’importance qui voulait dire : « Je réponds maintenant qu’elle ne s’ouvrira plus, » et, pour en être plus sûr, il la mit dans sa poche.

Gwendolen ne tarda pas à reparaître ; elle avait repris son sang-froid et semblait décidée à oublier, si faire se pouvait, le changement inattendu qu’elle avait apporté au rôle d’Hermione, et, quand Klesmer lui dit : « Nous devons vous remercier d’avoir si bien joué votre rôle ; vous n’auriez pu choisir un plus beau morceau de *plastique*, » un éclair de plaisir passa sur son visage.

Elle accepta avec empressement comme expression de la vérité ce qui n’était, en réalité, qu’une dissimulation délicate. Gwendolen se flatta donc de l’idée que Klesmer avait été aussi frappé de son talent que de sa beauté, et son malaise se transforma peu à peu en satisfaction.

Cependant il y avait eu véritablement un médium dans l’ouverture subite du panneau, médium qui s’était empressé de quitter la place et d’aller se fourrer dans son lit, la conscience vivement alarmée. C’était la petite Isabelle, dont la curiosité peu satisfaite, après le trop maigre coup d’œil qu’elle avait pu jeter sur l’étrange peinture le jour de l’arrivée à Offendene, avait épié Gwendolen pour savoir où elle mettait la clef, l’avait dérobée un jour que toute la famille était sortie, et qui était montée sur une chaise pour ouvrir le fameux panneau. Pendant qu’elle calmait sa soif de curiosité, un bruit de pas vint l’effrayer, et, dans sa crainte d’être surprise, elle referma le panneau en hâte en essayant de tourner la clef ; mais, comme elle n’y put parvenir, elle la retira, comptant que l’on ne s’apercevrait de rien. Elle remit la clef à son ancienne place et se dit qu’en tout cas personne ne saurait

comment cela était arrivé. Comme tous les criminels, Isabelle ne prévît pas qu'elle serait forcée de faire l'aveu de sa faute, car, le lendemain, pendant le déjeuner, Gwendolen dit :

— Je suis sûre que la porte était fermée quand la cuisinière m'a envoyé la clef ; j'ai essayé d'ouvrir ensuite et je n'ai pas pu. Quelqu'un aura été prendre la clef dans mon tiroir.

Isabelle crut voir que l'œil de Gwendolen la surveillait plus attentivement que ses sœurs, et elle lui dit en tremblant :

— Pardonne-moi, Gwendolen !

Ce pardon fut généreusement accordé ; mais il ne l'eût certes pas été aussi facilement si Gwendolen n'avait pas tenu à éloigner d'elle et des autres le souvenir du moment où elle avait laissé voir combien elle était sujette aux accès de terreur. Elle s'en étonnait elle-même et les attribuait à une folie momentanée ; car son idéal était de se montrer hardie dans son langage et insouciant des dangers moraux ou physiques. Elle était honteuse de ce qui pourrait encore lui arriver, quand elle se rappelait l'épouvante qui s'emparait d'elle lors qu'on la laissait seule ; mais, dès que quelqu'un s'approchait, dès qu'elle ne se sentait plus dans la solitude, elle recouvrait son courage et se sentait indifférente pour ce qui l'avait effrayée un moment plus tôt. Au milieu d'êtres humains, Gwendolen ne craignait absolument rien et se sentait capable de gouverner le monde.

Sa mère et ses sœurs expliquaient ses accès de timidité ou de terreur par la « sensibilité » ou par « l'excitabilité » de sa nature ; mais il aurait été nécessaire que ces expressions pussent se concilier avec sa franche indifférence et son rare égoïsme. Quant à Rex, après la scène d'Hermione, il se dit avec plus de force encore qu'elle était animée des meilleurs sentiments, qu'elle devait répondre à un amour honorable et aimer mieux que toutes les autres femmes de son âge. Rex sentait l'été sur ses jeunes ailes et planait avec ivresse dans son ciel bleu.

L'orage qui devait éclater se préparait comme le nuage blanc qui se produit dans un ciel pur et qui contient la tempête. Anna avait très bien discerné les sentiments secrets de Rex, malgré son silence. Pour la première fois, elle ne dit pas à son père ce qu'elle avait dans l'esprit, et lui laissa ignorer ses doutes et ses anxiétés. Elle admirait sa cousine ; elle disait souvent et avec sincérité :

« Gwendolen est très bonne pour moi, » et se considérait comme son inférieure à certains égards ; mais elle la regardait aussi avec embarras, avec un mélange de crainte et de défiance. Son cœur battait douloureusement quand elle pensait que Gwendolen ne se souciait pas de Rex et ne répondrait jamais à son amour. Ne se croyait-elle pas une créature extraordinaire et ne répondait-elle pas souvent avec indifférence aux sentiments de tendresse que lui témoignait Anna ? Pauvre Rex ! Papa serait bien mécontent s'il apprenait la vérité ; car son fils était trop jeune pour être aussi amoureux, et elle, sa sœur, n'avait jamais pensé que pareille chose pût arriver. Quel mauvais cœur, cependant, il fallait avoir pour ne pas répondre à un tel amour ! Prévoyant ce que son frère souffrirait, Anna commença à ressentir de l'éloignement pour sa trop séduisante cousine. Quant à Rex, malgré sa discrétion, si on l'avait interrogé à ce sujet, il aurait répondu qu'il avait mis tout son espoir dans cet amour et qu'avant de s'engager pour la vie, il ferait part de ses sentiments à son père. Chaque fois que ses parents voulaient lui parler, Anna devenait nerveuse et inquiète, craignant toujours qu'ils ne voulussent la questionner sur Rex et Gwendolen. Mais les parents n'avaient aucune idée de ce qui se passait et regardaient les allées et venues des jeunes gens comme à peine plus sérieuses que celles des fourmis.

— Où vas-tu, Rex ? demanda Anna à son frère, un matin que leur père était parti en voiture avec madame Gascoigne pour une de ses sessions, et après avoir remarqué que le jeune homme avait endossé celui de ses vêtements qui se rapprochait le plus d'un costume de chasse.

— Je vais voir lâcher les chiens aux Trois-Granges.

— Vas-tu chercher Gwendolen ?

— T'a-t-elle dit que je dusse y aller ?

— Non, mais je le croyais. — Papa sait-il que tu y vas ?

— Je ne pense pas ; mais je ne crois pas qu'il s'en inquiète.

— Monteras-tu son cheval ?

— Oui ; papa sait bien que je le monte quand c'est possible.

— Je t'en prie, Rex, ne laisse pas Gwendolen suivre la chasse.

— Pourquoi ? dit Rex avec un peu d'impatience.

— Parce que la tante Davilow, papa et maman désirent qu'elle n'y aille pas, et trouvent que ce ne serait pas convenable.

— Pourquoi supposes-tu qu'elle veuille faire ce qui n'est pas convenable ?

— Tu sais bien que souvent Gwendolen n'en fait qu'à sa tête, répondit Anna, qu'un petit mouvement de colère rendit plus hardie.

— En ce cas, elle ne m'écouterait pas, fit Rex en plaisantant la pauvre Anna, qui montrait une si grande inquiétude.

— Oh ! Rex, n'y va pas ; tu vas te rendre très malheureux. Puis elle fondit en larmes.

— Nannie, Nannie ! qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Rex un peu impatienté et qui avait déjà pris son chapeau et son fouet.

— Elle ne pense pas à toi le moins du monde ! J'en suis sûre ! fit à travers ses sanglots la pauvre enfant, qui n'avait pu conserver son empire sur elle-même.

Rex rougit à ces mots et s'éloigna, la laissant désolée et convaincue de s'être montrée en vain importune.

Tout en galopant, il réfléchit aux paroles de sa sœur. Elles avaient, comme toutes les prédictions défavorables, même celles dont on se moque, le tort de sonner désagréablement ; mais, comme il savait bien qu'elles émanaient de la tendresse de sa petite Anna, il fut chagriné d'être obligé de s'éloigner sans la calmer. Du reste, sa croyance était absolument contraire à celle de sa sœur ; mais le doute et un certain malaise qu'il ne s'expliquait pas, l'excitèrent à tenter une démarche qu'une sécurité complète aurait encore retardée.

Gwendolen, à cheval, attendait son cousin au bas de l'avenue qu'elle avait déjà montée et descendue deux ou trois fois. Elle s'était précautionnée

contre un désappointement s'il n'était pas venu à temps, et son groom était prêt à la suivre. Quand Rex arriva à la grille, le groom fut renvoyé et nos deux cavaliers partirent en humant à pleins poumons l'air de la liberté. Gwendolen paraissait ravie ; jamais Rex ne l'avait trouvée aussi charmante. Son beau visage, son long cou blanc, les rondeurs de ses joues et de son menton ressortaient sous la couleur sombre de son amazone. Impossible de voir une plus jolie femme, et Rex était de plus en plus convaincu que l'identité fondamentale du bien, du vrai et du beau, se manifestait dans l'objet de son amour.

Cette matinée de janvier était exquise. Pas de menace de mauvais temps dans le ciel gris et doux qui les éclairait ; les sentiers gazonnés, les haies émaillées de baies rouges d'où s'échappaient de petits gazouillements, l'écorce pourpre des ormes, le brun foncé des sillons, tout était enivrant. Les sabots des chevaux tintaient comme un carillon musical, accompagnant délicieusement les voix argentines des deux jeunes gens. L'équipement de Rex, qui était l'antipode du dandy, excitait l'enjouement de Gwendolen, et Rex jouissait des éclats de sa gaieté. La fraîcheur du matin s'accordait avec la fraîcheur de leur âge, et, à chaque son qui sortait de leurs clairs gosiers, on aurait dit le bouillonnement d'un élan de joie.

— Anna s'est mis en tête que vous voudriez suivre la chasse, dit Rex en cherchant un biais pour arriver au but qui le préoccupait.

— Vraiment ! s'écria Gwendolen en riant. Elle est bien clairvoyante.

— Est-ce votre intention ? demanda Rex, qui n'y croyait pas trop, puisque les parents s'y opposaient, mais qui se fiait à ses bonnes raisons.

— Je n'en sais rien. Je ne pourrai dire ce que je ferai que quand je serai arrivée. Les plus clairvoyantes ont souvent tort : elles ne prévoient que ce qui est vraisemblable. Eh bien, je hais tout ce qui est vraisemblable. C'est fastidieux. J'adore l'improbable.

— Ah ! vous me révélez un secret. Quand je saurai ce que feraient probablement d'autres personnes, je me dirai que vous agiriez d'une façon contraire. Malgré vous, j'arriverai à la probabilité. Vous voyez que vous ne pourriez pas me surprendre.

— Je le pourrais très bien, en changeant d'idée et en faisant ce qui est probable.

— Vous ne pouvez échapper à un genre de probabilité et la contradiction est la plus forte des probabilités. Il faut renoncer à votre plan.

— Non pas ! Mon plan est de faire ce qui me plaît.

Ces paroles de Gwendolen auraient fait l'effet d'une dissonance sur la douce nature de Rex s'il avait été moins amoureux ; mais il les considérait comme de l'humour et de la fine raillerie, et il était anxieux d'arriver au point qui l'intéressait.

— Pouvez-vous aussi ne ressentir que ce qui vous plaît ?

— Assurément non ; mais, si le monde était plus agréable, on ne ressentirait que ce qui est agréable. La vie des jeunes filles est stupide : jamais elles ne font ce qu'elles veulent.

— Je croyais que c'était plutôt le cas des hommes. Il faut qu'ils se livrent à de durs travaux ; on les persécute souvent et on les fait souffrir. Si nous adorons une jeune fille, nous sommes obligés de faire ce qu'elle veut, et après tout, c'est vous qui faites ce qui vous plaît.

— Je ne crois pas. Je n'ai jamais vu de femme mariée agir à sa guise.

— Qu'aimeriez-vous à faire ? dit Rex inquiet.

— Je ne sais trop. Aller au pôle Nord, courir les steeple-chases, être reine en Orient, comme lady Ester Stanhope, dit étourdiment Gwendolen. Mais en ce moment elle n'aurait pu répondre sérieusement.

— Voulez-vous dire que vous ne vous marierez jamais ?

— Non, je ne dis pas cela ; seulement, si je me marie, je ne ferai pas comme les autres femmes.

— Vous feriez tout ce que vous voudriez si vous épousiez un homme qui vous aimât plus que tout au monde, dit Rex qui cherchait à arriver sur le terrain où il espérait vaincre. — J'en connais un comme cela.

— Pour Dieu, s'écria Gwendolen, pendant qu'une rapide rougeur envahissait son visage et son cou, ne me parlez pas de M. Middleton ! C'est la chanson d'Anna ; je la connais. Mais j'entends les chiens. Partons.

Elle lança son bai brun au galop, et Rex n'eut d'autre alternative que de la suivre. Gwendolen savait bien que son cousin était amoureux d'elle, mais sans penser que cela pût tirer à conséquence. Tout en désirant que ce petit

roman durât jusqu'à la fin du séjour de Rex à Pennicote, elle s'opposait à ce qu'on lui fit une déclaration d'amour formelle. Elle en éprouvait comme une répulsion involontaire, et à son besoin d'être adorée venait se mêler une certaine chasteté farouche.

Toutes pensées s'évanouirent bientôt devant la scène qui se passait aux Trois-Granges. Bon nombre de chasseurs la connaissaient et lui firent l'accueil le plus gracieux. Le grand air, l'agitation, la course enivraient Gwendolen. Jamais elle n'avait suivi de chasse, et, lorsqu'une fois elle avait dit qu'elle aimerait à le faire, on lui avait répondu par une défense formelle : sa mère, à cause du danger qu'elle redoutait ; son oncle, parce qu'il considérait ce violent exercice comme malséant pour une jeune fille. Du reste, nulle femme bien posée ne suivait la chasse dans le Wessex, si ce n'est madame Gadsby, l'épouse du capitaine de l'ouvèterie, qui avait été cuisinière et qui conservait les allures et le langage de sa première condition. Ce dernier argument seul produisit de l'effet sur Gwendolen et la tint suspendue entre l'envie d'affirmer sa liberté et la crainte d'être mise sur le même rang que madame Gadsby.

Quelquefois des dames nobles des environs venaient voir lâcher les chiens ; mais, par un hasard singulier, ce matin-là, il ne s'en trouvait pas une, et madame Gadsby, avec ses antécédents grammaticaux et autres, ne s'était pas montrée, ce qui permettait de suivre la chasse sans inconvenance. Aussi Gwendolen ne put-elle résister au stimulant produit par les aboiements des chiens, les piétinements des chevaux, les éclats variés des voix d'hommes, le va-et-vient incessant sur le terrain vert et gris, et enfin par la surexcitation bien plus irrésistible de la chasse qui allait commencer. — Rex aurait eu le même plaisir s'il avait pu rester auprès de Gwendolen et s'il ne l'avait vue accaparée ou regardée par les cavaliers montés sur des chevaux fringants, impatients de dévorer l'espace avec la rapidité de l'éclair.

— Charmé de vous voir ici par cette belle matinée, miss Harleth, dit lord Brackenshaw, pair d'un âge mûr, de manières aristocratiques et faciles, en veste rouge, pour qui la menace d'un déluge eût été de peu de conséquence. — Nous avons une chasse de premier ordre. Quel dommage que vous ne veniez pas avec nous ! Avez-vous déjà songé à faire franchir un fossé à votre petit bai brun ? Je suis sûr que vous n'auriez pas peur, eh ?

— Pas le moins du monde, s'écria Gwendolen, et c'était vrai ; elle ne craignait rien quand elle était avec quelqu'un. Je lui ai fait souvent sauter des barrières et même un fossé près de...

— Ah ! par Jupiter ! dit tranquillement Sa Seigneurie, faisant un geste pour indiquer qu'elle était obligée de rompre l'entretien ; et comme lord Brackenshaw rassemblait les rênes de son cheval, et que Rex arrivait sur son modeste poney auprès de Gwendolen, les chiens donnèrent de la voix. Aussitôt tous se mirent en mouvement, comme si la terre les entraînait dans sa rotation. Gwendolen partit avec eux sans rien dire à Rex, qui la suivit sans plus réfléchir. Pouvait-il la laisser seule ? Il mit donc au galop le pauvre bidet gris de son père, assez bon cheval pour un trajet ordinaire, mais d'habitudes ecclésiastiques et déjà vieux. Gwendolen, sur son vigoureux bai brun, arriva en tête avec les premiers, aussi sûre d'elle qu'une déesse, oublieuse de tout danger et certaine que rien de fâcheux ne pouvait lui arriver. Si elle avait songé à son cousin, en ce moment et qu'elle eût pu le voir, elle n'eût certainement pu s'empêcher de rire. Mais elle pensait bien plus à ceux qui la regardaient qu'à ceux qui étaient loin, et Rex fut bientôt si fort en arrière, qu'il la perdit complètement de vue. J'ai le regret de dire que, tandis qu'il cherchait une éclaircie, le long d'un sentier fraîchement tracé, son cheval, *Primrose*, se laissa tomber, se couronna, et, sans mauvaise intention certainement, la pauvre bête lança par dessus sa tête son cavalier, qui s'en alla rudement baiser la terre.

Par bonheur, le fils d'un forgeron, qui avait voulu voir la chasse, et qui, naturellement, était aussi demeuré en arrière, vit l'accident du malheureux Rex et courut lui porter un secours dont il avait besoin ; car il était tout étourdi et ressentait une cuisante douleur. Joel Dagge se montra fort utile en cette circonstance ; non seulement il savait parfaitement ce qui était arrivé au cheval, il pouvait dire à quelle distance ils se trouvaient de l'auberge la plus proche et du presbytère de Pennicote, mais encore il affirma à Rex que son épaule était un peu déboîtée, et il lui offrit l'aide de son expérience chirurgicale.

— Seigneur ! Monsieur, laissez-moi vous la remettre. J'ai vu comment s'y prend Nash, le rebouteur, et j'ai déjà remis deux fois celle de notre petite Sally. C'est toujours la même chose ; ce sont toujours des épaules. Si

vous voulez vous fier à moi et prendre votre courage à deux mains, je vais vous arranger cela à l'instant.

— Viens donc, camarade ! répondit Rex qui pouvait reprendre son courage plus facilement qu'il n'aurait repris son assiette sur la selle.

Joel fit l'opération, non sans une douleur considérable pour son patient, qui devint si pâle en prenant « son courage à deux mains », que Joel lui dit ;

— Ah ! monsieur, on voit bien que vous n'en avez pas l'habitude ! Mais il faut que ce soit comme cela. J'ai vu toute sorte de membres disloqués, moi qui vous parle. J'ai vu un homme dont l'œil sortait de la tête. C'était la plus drôle de chose que l'on puisse voir ! Pas moyen d'avoir du plaisir sans ça. Moi-même, j'ai avalé trois de mes dents, aussi vrai que j'existe. — Maintenant, mon gaillard, dit-il en s'adressant à *Primrose*, arrive. Ah ! mais il ne faut pas me faire croire que tu ne peux pas !

Nous ne parlerons pas davantage de Joel, qui aida Rex à regagner la maison paternelle aussi promptement que possible. Rex n'avait pas autre chose à faire, quoiqu'il fût inquiet de Gwendolen, à laquelle aussi pouvait arriver un accident. Cette idée et celle de l'ennui qu'il allait causer à son père, lui firent plus de mal encore que ses contusions. En réfléchissant, il se sentit plus tranquilisé, car il savait que chacun s'empresserait de veiller sur Gwendolen et qu'assurément l'un de ces messieurs la reconduirait chez sa mère.

M. Gascoigne, déjà revenu de son excursion, écrivait des lettres dans son cabinet, quand Rex, la figure non moins belle ni moins intéressante pour être pâle et triste, vint se placer devant lui. Bien qu'il fût le fils de prédilection, le vrai portrait de son père, celui-ci ne montrait pour lui aucune partialité ; il le traitait même assez sévèrement.

M. Gascoigne, qui avait interrogé Anna, savait qu'il était allé avec Gwendolen aux Trois-Granges.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il, sans quitter sa plume.

— Je suis désolé, monsieur ; *Primrose* est tombé et s'est couronné.

— Où as-tu donc été avec lui ? demanda M. Gascoigne, qui, bien que sévère, ne se mettait jamais en colère.

— Aux Trois-Granges, voir lâcher les chiens.

— Et tu as été assez fou pour vouloir les suivre ?

— Oui, monsieur. Je n'ai pourtant pas sauté de fossé, mais le cheval a mis le pied dans un trou.

— Et tu as été blessé toi-même, à ce que je vois, eh ?

— J'ai eu l'épaule déboîtée, mais un jeune forgeron me l'a remise. Je suis un peu courbaturé, voilà tout.

— C'est bien, assieds-toi.

— Je suis bien peiné à cause du cheval, monsieur. Je sais que ce doit être une contrariété pour vous.

— Et qu'est devenue Gwendolen ? fit brusquement M. Gascoigne.

Rex, qui ne savait pas son père si bien instruit, sentit le rouge lui monter au visage. Il répondit cependant avec fermeté :

— Je suis inquiet de savoir s'il ne lui est rien arrivé ; je voudrais aller ou envoyer à Offendene ! Mais elle monte très bien à cheval et j'espère qu'elle aura été prudente ; il y avait beaucoup de monde avec elle.

— Dois-je croire que c'est elle qui t'y a entraîné ? dit M. Gascoigne en déposant sa plume et en regardant Rex fixement,

— Il était naturel qu'elle désirât y aller ; mais elle n'y pensait pas d'abord. C'est l'enivrement de la chasse qui l'a attirée, et je suis allé avec elle.

M. Gascoigne garda le silence quelques instants, puis reprit avec une calme ironie :

— Je vous ferai remarquer, jeune homme, que vous n'avez point de cheval qui vous permette de jouer le rôle d'écuyer de votre cousine. Il faut y renoncer. Vous avez détérioré *Primrose* et c'est assez de dommage pour une vacance. Veuillez donc vous préparer à partir demain pour Southampton, où vous rejoindrez Stillfox, en attendant que vous partiez avec lui pour Oxford. Ce sera très bon pour vos contusions et vos études.

Le pauvre Rex, dont le cœur se gonflait, craignit de se conduire aussi peu virilement qu'une petite fille.

— J'espère que vous n'insisterez pas sur mon départ immédiat, monsieur.

— Te sens-tu trop malade ?

— Non... ce n'est pas cela... mais... — Ici Rex se mordit les lèvres, car, à sa grande vexation, ses larmes étaient près de couler. Il se remit cependant et dit avec plus de fermeté : — Il faut que j'aille à Offendene. Mais j'y puis aller ce soir encore.

— J'y vais moi-même et je te rapporterai des nouvelles de Gwendolen, si c'est là ce que tu veux.

Rex se tut. Il crut discerner dans les paroles de son père une intention fatale pour son bonheur ; que dis-je ? pour sa vie. Il connaissait la pénétration et la fermeté de son père.

— Monsieur, dit-il, je ne puis m'éloigner d'elle sans lui dire que je l'aime et sans savoir si elle m'aime.

M. Gascoigne se faisait des reproches intérieurs de n'avoir pas été plus circonspect, et, quoique peiné pour son fils, il résolut d'agir avec la prudence nécessaire en pareil cas. Il répondit donc avec calme :

— Mon cher garçon, tu es trop jeune pour prendre un parti décisif. C'est un enfantillage produit par l'oisiveté des quelques semaines que tu viens de passer ici ; il faut te remettre au travail et n'y plus songer. Mille raisons s'opposent à ton projet. Un engagement à ton âge serait injustifiable et irréfléchi ; en outre, les alliances entre cousins ne sont pas désirables. Courage donc ; ce ne sera qu'un petit désappointement ; mais la vie en est pleine, et ce commencement est anodin pour toi.

— Non, non, je ne pourrai pas l'endurer. Je ne penserai plus à rien si ce n'est pas décidé entre nous, dit Rex avec impétuosité. Il est inutile de me forcer à vous obéir, mon père, je ne le pourrais pas. Si je promettais, je suis sûr que je violerais ma parole ; je reverrais Gwendolen.

— Eh bien, attends jusqu'à demain matin, nous en parlerons ; promets-le-moi, dit tranquillement M. Gascoigne. Et Rex ne put refuser.

Le recteur ne dit pas à sa femme qu'il avait, pour aller à Offendene le même soir, un motif tout autre que son désir de s'assurer si Gwendolen était rentrée saine et sauve.

Il la trouva mieux que sauve : — exaltée, ravie ! M. Quallon, qui avait gagné le prix, lui avait fait hommage de son trophée, qu'elle rapportait attaché sur sa selle, et lord Brackenshaw l'avait reconduite, après s'être

montré enchanté de son courage et de son habileté à diriger son cheval. Elle dit tout cela d'un trait à son oncle, afin qu'il vît bien qu'elle avait eu raison d'agir contre son avis ; et le prudent recteur, persuadé que l'intérêt de sa nièce voulait que les Brackenshaw la vissent d'un bon œil, se dit que leur opinion, sur la résolution prise par Gwendolen de suivre la chasse, ne lui permettait de faire aucune objection. Il se tut donc en attendant, et avec d'autant plus de raison que madame Davilow, après les exclamations triomphantes de sa fille, lui dit :

— Tais-toi ! j'espère que tu ne recommenceras plus, Gwendolen ; je n'aurais plus un moment de repos. Son père, vous le savez, fit-elle en regardant M. Gascoigne, est mort par accident.

— Chère maman, dit Gwendolen gaiement, en l'embrassant et en se moquant de ses craintes, les enfants n'héritent pas des membres cassés de leurs parents.

On n'avait pas encore parlé de Rex. À Offendene, il n'y avait pas lieu d'être inquiet de lui ; car, aux questions de sa mère, Gwendolen avait répondu :

— Oh ! il doit être rentré désolé, car il a été laissé bien en arrière ; — et on ne pouvait nier que cela eût été heureux, puisque cet accident avait permis que lord Brackenshaw la reconduisît. M. Gascoigne, fixant ses regards attentivement sur Gwendolen, lui dit avec un peu d'emphase :

— C'est fort bien ; l'exploit a mieux fini pour vous que pour Rex.

— Oui, en effet ; il a eu à faire un fameux tour. Vous n'avez pas appris à *Primrose* à franchir les barrières, mon oncle, dit Gwendolen, sans que ni ses yeux ni son ton révélassent l'ombre d'une alarme.

— Rex a fait une chute, reprit M. Gascoigne en s'asseyant dans son fauteuil et en roulant ses pouces, tout en regardant sa nièce avec la plus grande attention.

— Oh ! pauvre garçon ! il n'est pas blessé, j'espère ? dit-elle avec un air d'inquiétude fort tranquille au fond, et comme doivent en essayer les personnes dont le pouls bat encore plus vite après un triomphe.

— Bonté du ciel ! s'écria madame Davilow, que lui est-il arrivé ?

— Il a eu l'épaule démise et pas mal de contusions !...

Nouvelle pause d'observation ; mais Gwendolen, au lieu de laisser voir des symptômes de pâleur et d'inquiétude, dit tranquillement :

— Oh ! le pauvre garçon ! ce n'est rien de sérieux, alors ?

M. Gascoigne tint son diagnostic pour complet ; mais, voulant une double assurance, il continua :

— Son bras n'a pas été trop bien remis. C'est un forgeron, — pas de mes paroissiens, — une espèce de lourdaud, mais assez adroit, qui le lui a rebouté aussitôt après l'accident. En somme, c'est moi et *Primrose* qui avons eu le plus de mal. Les genoux du cheval sont en sang ; il paraît qu'il a mis le pied dans un trou et qu'il a lancé Rex par-dessus sa tête.

Gwendolen avait repris sa sérénité après avoir appris que le bras de Rex était remis ; les dernières paroles de son oncle ranimèrent sa bonne humeur ; le sourire se fit jour sur ses lèvres, puis elle partit d'un bruyant éclat de rire.

— Vous êtes vraiment cruelle de rire ainsi du malheur des autres, dit M. Gascoigne avec un sentiment désapprouvateur, mais bien plus indulgent que s'il n'avait pas eu de sérieuses raisons d'être satisfait.

— Pardonnez-moi, mon oncle, je vous en prie. Maintenant que Rex est en bon état, c'est si drôle de s'imaginer la figure qu'il devait faire avec *Primrose*, tout seul dans un sentier — et un forgeron qui court après eux... Une vraie caricature de la chasse !

Gwendolen avait une haute idée d'elle-même et de sa supériorité, qui lui permettait de rire là où d'autres n'auraient vu qu'un sujet d'être sérieux. Le rire convenait si bien à son visage ! Son oncle même ne trouvait pas surprenant qu'un garçon se fût laissé fasciner par cette jeune magicienne, — peut-être plus nuisible que l'on aurait pu le désirer.

— Comment peux-tu te moquer et rire de semblables choses, mon enfant ? dit madame Davilow, encore sous le coup de son inquiétude. Nous n'aurions pas dû te permettre d'avoir un cheval. — Vous voyez, ajouta-t-elle en faisant un signe de tête à M. Gascoigne, que nous avons eu tort — moi, du moins, — de l'encourager à vous le demander.

— Sérieusement, Gwendolen, dit M. Gascoigne, du ton judicieux d'un homme raisonnable parlant à une personne qu'il croit raisonnable, je vous

recommande de toutes mes forces de ne pas recommencer votre aventure d'aujourd'hui. Vous m'obligerez personnellement. Lord Brackenshaw est très aimable, mais je suis sûr qu'il serait d'accord avec moi. Si l'on parlait de vous comme d'une jeune dame qui chasse, cela vous déplairait, j'en suis sûr. Croyez bien que Sa Seigneurie n'admettrait pas que lady Béatrice ou lady Maria suivissent la chasse si elles étaient d'âge à le faire. Quand vous serez mariée, ce sera différent : vous pourrez faire tout ce que votre mari sanctionnera. Mais, si vous avez l'intention de chasser, il faut épouser un homme qui ait le moyen de vous donner des chevaux.

— Pourquoi serais-je assez ridicule pour me marier sans avoir au moins cette perspective ? dit brusquement Gwendolen. Les paroles de son oncle lui avaient déplu ; elle le lui faisait voir ouvertement ; mais elle sentit qu'elle avait été un peu loin, et, après quelques minutes, elle sortit.

— Voilà comment elle s'exprime toujours sur le mariage, dit madame Davilow ; j'espère cependant que ce sera différent quand elle aura vu celui qui doit s'emparer de son cœur.

— Savez-vous si son cœur a jamais parlé ? demanda M. Gascoigne.

Madame Davilow remua doucement la tête et continua :

— Pas plus tard qu'hier elle m'a dit : « Maman, je me demande comment font les femmes pour s'éprendre de quelqu'un. C'est facile dans les romans ; mais les hommes sont trop ridicules. »

M. Gascoigne sourit et ne fit pas d'autre remarque. Le lendemain matin, en déjeunant, il dit :

— Comment vont tes contusions, Rex ?

— Encore un peu sensibles, mais elles commencent à guérir.

— Tu ne te sens pas disposé pour un voyage à Southampton ?

— Pas tout à fait, répondit Rex, dont le cœur battit violemment.

— Eh bien, tu peux attendre jusqu'à demain, et aller aujourd'hui prendre congé de nos parentes d'Offendene.

Madame Gascoigne, qui connaissait le fond des choses, n'osa pas lever les yeux de dessus son café, craignant de se mettre à pleurer comme la petite Anna.

M. Gascoigne savait bien que le remède qu'il allait appliquer sur la blessure de Rex était violent ; mais il valait mieux à tous égards qu'il apprît de la bouche même de Gwendolen qu'il aimait sans espoir.

— En tout cas, dit madame Gascoigne en rejoignant son mari dans son cabinet, je ne puis qu'être reconnaissante envers Gwendolen de ne pas vouloir de lui ; mais il y a en elle des choses que je ne puis concilier. Anna la vaut deux fois avec sa bonté et son talent ; eh bien, elle ne veut pas la seconder dans les écoles, pas même le dimanche ; c'est fort mal. Quoi que nous puissions lui dire, toi ou moi, autant en emporte le vent, et la pauvre Fanny est entièrement à sa merci. Mais je sais que tu as d'elle meilleure opinion que moi, termina madame Gascoigne avec une hésitation respectueuse.

— Ma chère, cette jeune fille n'est pas mauvaise ; seulement elle a une volonté de fer, et il ne servirait à rien de lui serrer la bride. Le point essentiel, c'est de la bien marier. Son sang est trop bouillant pour la vie qu'elle mène avec sa mère et ses sœurs. Il sera bon qu'elle se marie bientôt, non à un homme sans fortune, mais à un gentleman qui lui donnera une position honorable.

Pendant cet entretien, Rex, le bras en écharpe, se dirigeait vers Offendene. Il était surpris de l'autorisation que lui avait donnée son père de voir Gwendolen, sans conditions ; mais il n'en pouvait supposer la cause réelle. L'eût-il connue d'ailleurs, qu'il aurait refusé d'y croire.

Quand il fut arrivé chez sa tante, toute la famille était là, excepté Gwendolen. Les petites filles, entendant sa voix dans le hall, sortirent avec empressement de la bibliothèque pour lui demander comment il se trouvait. Madame Davilow voulut savoir en détail tout ce qui s'était passé, où demeurait le forgeron, si elle pouvait lui envoyer un cadeau. Jusqu'alors Rex n'avait jamais trouvé la famille importune ; mais, en ce moment, où il aurait voulu voir Gwendolen seule à la maison, il les souhaitait toutes dehors.

— Où est Gwendolen ? dit-il enfin.

Madame Davilow envoya Alice voir si sa sœur voulait descendre, et ajouta :

— Je lui ai fait porter son déjeuner dans son lit, car elle avait besoin de repos.

Rex, sentant que sa patience était à bout, s'écria :

— Ma tante, il faut absolument que je parle à Gwendolen, je veux la voir seule.

— Eh bien, mon ami, entre dans le salon, je vais te l'envoyer, dit madame Davilow, laquelle avait bien remarqué qu'il aimait d'être avec sa cousine ; mais la chose lui paraissait toute naturelle, et elle était loin de présumer qu'il s'agît des « réalités de la vie » ; elle croyait qu'il s'agissait simplement des fêtes de Noël, qui allaient se terminer. Rex, tout au contraire, sentit que les réalités de sa vie allaient dépendre de cette entrevue. Il se promena de long en large dans le salon, et, pendant dix minutes, il laissa son imagination errer à son gré. Chose étrange ! il ne pensait qu'à ce qu'il dirait à son père pour bien le convaincre que l'engagement que Gwendolen et lui allaient prendre était la chose du monde la plus prudente. On voulait qu'il fût jurisconsulte ; eh bien, pourquoi ne s'élèverait-il pas aussi haut qu'Eldon ^[6] ?

Mais, quand la porte s'ouvrit et que celle dont il attendait la venue avec tant d'impatience entra, il eut comme un accès de frayeur et de défiance qu'il n'avait encore jamais ressenti. Gwendolen, dans sa robe noire qui faisait ressortir la blancheur de son teint, un ruban noir passé dans les cheveux, dont il retenait les flots abondants, avait l'air plus tranchant que d'habitude. Était-ce parce que, la veille, il lui avait parlé d'amour ? Était-ce, au contraire, l'ennui causé par son accident ? Peut-être l'un et l'autre. Mais la sagesse des nations prétend qu'il y a un côté du lit qui a une mauvaise influence, et Gwendolen s'était levée de ce côté-là. La hâte avec laquelle sa toilette avait dû être terminée, la manière dont Bugle l'avait peignée, le manque d'intérêt de l'article du journal qui devait l'amuser, les probabilités peu attrayantes de la journée, les institutions sociales, tout, en un mot se conjurait pour l'agacer ; non qu'elle fût de mauvaise humeur, au moins ; mais le monde entier n'était pas à la hauteur des besoins de son organisme incomparable.

Elle tendit la main à Rex sans qu'un sourire parût ni dans ses yeux ni sur sa bouche. Sa franche gaieté de la veille avait disparu, et le souvenir de la

mésaventure de son cousin lui paraissait ridicule.

— J'espère que votre blessure n'est que peu de chose, Rex, lui dit-elle avec assez d'amabilité ; je mérite que vous me fassiez des reproches.

— Pas du tout, répondit Rex qui sentait l'émotion s'emparer de lui ; cela ne vaut pas la peine qu'on en parle. Je suis heureux que vous vous soyez amusée ; je ferais volontiers une nouvelle chute pour que vous ayez du plaisir. Je n'éprouve de regrets que pour les genoux du cheval.

Gwendolen s'approcha de la cheminée et regarda le feu, ce qui ne permettait à Rex de voir qu'une faible partie de sa figure.

— Mon père veut que j'aille à Southampton pour le reste des vacances, dit-il de sa voix de baryton un peu tremblante.

— À Southampton ? Mais c'est un endroit absurde, dit froidement Gwendolen.

— Il le sera certainement pour moi, puisque vous n'y serez pas.

Silence.

— Regretterez-vous mon départ, Gwendolen ?

— Certainement. Tout a de l'importance dans ce triste pays, répondit sèchement Gwendolen, qui, s'apercevant que Rex voulait être tendre, reculait et se recroquevillait comme une anémone de mer dont on approche le doigt.

— Seriez-vous irritée contre moi, Gwendolen ? Pourquoi me traitez-vous si mal ?

Gwendolen le regarda et sourit avec une teinte d'amertume.

— Je vous traite donc mal ? Quelle niaiserie ! Il est possible que je sois maussade ; mais pourquoi venir de si bonne heure ? Il fallait bien vous attendre à trouver mon humeur en négligé.

— Soyez maussade avec moi tant que vous le voudrez, seulement ne me traitez pas avec indifférence, dit Rex d'un air suppliant. Tout le bonheur de ma vie est dans vos mains. Aimez-moi seulement un peu mieux que tout autre.

Il voulut lui prendre la main, mais elle la retira vivement et alla se placer de l'autre côté de la cheminée en le regardant fixement.

— Ne me parlez pas d’amour, je n’aime pas cela !

Elle lui parut féroce. Il pâlit et demeura silencieux. Quant à Gwendolen, ce qu’elle éprouvait était nouveau pour elle. La veille, elle savait que son cousin l’aimait et ne s’en inquiétait pas ; si on lui avait demandé pourquoi elle refusait d’entendre des paroles d’amour, elle aurait répondu en riant : « Je suis lasse d’en lire dans les romans ». Mais maintenant que la vie de passion venait de commencer pour elle, et de commencer négativement, elle se sentait absolument contraire à tout amour qui viendrait s’offrir.

— Est-ce là le dernier mot que vous ayez à me dire, Gwendolen ? lui demanda Rex, qui, à vingt ans, croyait les joies de la vie absolument finies pour lui. En sera-t-il toujours ainsi ?

Elle vit sa souffrance et le prit en pitié ; mais, tout en sentant un retour de bienveillance pour lui, elle dit résolûment :

— Pour l’amour, oui ! Pour tout le reste, vous ne me déplaitez pas.

Rex garda un instant le silence, puis lui dit d’une voix concentrée :

— Adieu ! et sortit du salon.

Presque aussitôt, elle entendit la lourde porte du hall se refermer sur lui.

Madame Davilow, qui avait vu le départ précipité de Rex, courut au salon, où elle trouva Gwendolen la tête plongée dans les coussins du canapé, les cheveux dénoués et en désordre, sanglotant amèrement.

— Mon enfant, mon enfant, qu’y a-t-il ? s’écria cette mère éplorée, qui n’avait jamais vu sa fille dans cet état. S’asseyant à côté d’elle et l’entourant de ses bras, elle pressa contre sa tête celle de Gwendolen, qui la laissa tomber sur la poitrine de sa mère, en s’écriant :

— Oh ! maman, que sera ma vie ? Est-ce la peine de vivre ?

— Pourquoi parler ainsi, ma chérie ? dit madame Davilow.

Les rôles étaient changés. Ordinairement, c’était la fille qui reprochait à la mère ses signes involontaires de désespoir.

— Je n’aimerai jamais personne. Je ne puis aimer aucun homme. Je les hais tous.

— Le temps viendra, ma chérie. Le temps viendra.

Mais les sanglots redoublèrent : alors, jetant les bras au cou de sa mère et s'y cramponnant, elle bégaya d'une voix entrecoupée :

— Je ne puis souffrir que vous auprès de moi.

Ce fut au tour de madame Davilow d'éclater en sanglots, car jamais son enfant gâtée n'avait été si douce avec elle et ne lui avait témoigné tant de confiance et d'affection. Elles demeurèrent enlacées dans les bras l'une de l'autre.

VIII

Un chagrin bien autrement cuisant régnait au presbytère. Rex, en y revenant, était allé se jeter sur son lit, dans un état de prostration qui ne cessa que le lendemain, lorsque apparurent des signes positifs de maladie. Il ne pouvait plus être question de départ pour Southampton : l'unique pensée d'Anna et de sa mère fut de savoir comment s'y prendre pour soigner ce malade qui ne voulait pas guérir, et qui, du plus vif et du plus charmant esprit de la maison, s'était changé en un être taciturne, au regard sombre, ne répondant aux sollicitudes affectueuses que par ces seuls mots :

— Qu'on me laisse seul !

Son père voyait venir la crise et la considérait comme le moyen le plus sûr pour sortir de cette malheureuse situation ; néanmoins, il s'affligeait de cette inévitable souffrance et allait de temps en temps s'asseoir au chevet du patient, qu'il quittait en lui serrant la main et en murmurant :

— Dieu te bénisse, mon enfant !

Warham et les autres garçons épiaient le moment favorable pour se faufiler près de la chambre de Rex et pour tâcher de voir cette chose incroyable, leur cher aîné couché et malade ; mais aussitôt arrivaient des taloches invisibles qui les en éloignaient. La garde toujours présente, infatigable, était Anna, dont la petite main tenait celle de son frère, qui ne lui répondait par aucune pression affectueuse. Son âme se partageait entre ses angoisses pour Rex et ses reproches pour Gwendolen.

— Peut-être suis-je méchante, se disait-elle, mais je crois que je ne pourrai plus aimer Gwendolen.

Madame Gascoigne elle-même était furieuse contre sa nièce et ne pouvait s'empêcher de dire à son mari :

— Je sais bien qu'il est préférable qu'elle n'aime pas ce pauvre garçon, et que nous devons l'en remercier ; mais, en vérité, Henry, je la trouve dure. C'est une coquette. Je ne puis me défendre de supposer qu'elle lui a fait des avances ; autrement, le désappointement ne l'aurait pas réduit au point où il en est. Il en revient quelque blâme aussi à ma pauvre Fanny ; elle est aveuglée sur le compte de sa fille.

M. Gascoigne répliquait alors avec gravité :

— Ma chère Nancy, moins nous parlerons de ce sujet mieux cela vaudra. J'aurais dû aussi être plus circonspect. Quant à notre fils, estimons-nous heureux qu'il ne lui soit rien arrivé de pis. Que tout cela s'éteigne aussi vite que possible, surtout à l'égard de Gwendolen ; qu'il en soit comme si rien n'était arrivé.

Le recteur était convaincu qu'il venait d'échapper à un grand danger. Gwendolen payant de retour l'amour de Rex, aurait été pour lui un problème redoutable dont il n'aurait pas su trouver la solution. Toutefois, d'autres difficultés étaient encore à surmonter.

Un beau matin, Rex demanda un bain, et fit sa toilette comme s'il n'avait jamais été malade. Anna, heureuse de ce changement, l'attendait en bas avec la plus vive impatience, et, dès qu'elle l'entendit descendre l'escalier, elle courut au-devant de lui. Pour la première fois depuis longtemps, il l'accueillit par un faible sourire, mais sa figure était si pâle et si triste, qu'elle put à peine retenir ses pleurs.

— Nannie ! fit-il doucement en lui prenant la main et la conduisant au salon.

Quand il embrassa sa mère, il lui dit :

— Quel fléau je suis pour vous !

Puis il alla silencieusement regarder par la fenêtre la pelouse et les arbustes couverts de stalactites glacées, au travers desquelles le soleil envoyait de temps en temps ses rayons, qu'Anna comparait en elle-même

au mélancolique sourire de Rex. Assise auprès de son frère, elle feignait de travailler ; mais, en réalité, elle le couvait avec des yeux débordant de tendresse.

Au delà du jardin clôturé par une haie, passait un chemin que prenaient les wagons et les lourds chariots qui se rendaient aux champs et aux exploitations forestières. En ce moment on voyait passer un chariot chargé de bois de construction ; les chevaux tendaient leurs muscles, et le conducteur, tout en faisant claquer son fouet, dirigeait avec la plus grande circonspection le cheval de tête, car le moindre écart aurait pu causer un accident. Rex semblait y prêter une vive attention et ne cessa de regarder que quand le dernier tronc d'arbre eut disparu ; alors, il fit quelques tours dans la chambre que venait de quitter sa mère. Anna, voyant dans les yeux de son frère qu'il avait quelque chose à dire, prit un tabouret, alla s'asseoir devant lui et le regarda avec des yeux qui disaient : « Parle-moi ! » Et il parla.

— Je vais te dire mes projets, Nannie. Je compte aller au Canada ou dans une colonie analogue. (Rex ne s'était pas encore rendu un compte exact du caractère des colonies anglaises.)

— Oh ! Rex, pas pour toujours !

— Si. Je veux y aller gagner ma vie. J'aimerais à y construire ma demeure, à y travailler aux défrichements, et à habiter une contrée sauvage, une immensité tranquille.

— M'emmèneras-tu avec toi ? demanda Anna qui ne pouvait s'empêcher de verser de grosses larmes.

— Comment le pourrais-je ?

— Je le préférerais à tout. Les colons s'en vont avec leurs familles. J'aimerais mieux aller avec toi que de rester en Angleterre ; je soignerais le feu, je raccommoderais tes hardes, je ferais la cuisine ; j'apprendrais à faire le pain avant de partir. Oh ! ce serait bien agréable.

— Papa ni maman ne te laisseraient partir.

— Si fait ; ils y consentiraient après m'avoir entendue. Ce serait une grande économie pour eux, et papa pourrait plus facilement subvenir à l'éducation des garçons.

L'entretien roula longtemps sur ce sujet, si bien qu'à la fin, Rex dut consentir à ce qu'Anna l'accompagnât, lorsqu'ils auraient parlé à leur père. Cette entrevue eut lieu quand le recteur fut seul dans son cabinet. On n'avait pas voulu en parler d'abord à la mère, qu'on aurait trop affligée, mais qui consentirait à tout ce qui serait décidé.

— Eh bien, mes enfants, dit gaiement M. Gascoigne lorsqu'ils entrèrent.

C'était pour lui un grand soulagement de voir Rex de nouveau sur pied.

— Pouvons-nous nous asseoir un peu auprès de vous, papa ? demanda Anna. Rex a quelque chose à vous dire.

— De tout mon cœur.

— Vous savez ce qui m'est arrivé, mon père, dit Rex, auquel M. Gascoigne répondit par un signe d'assentiment. — J'en ai fini avec la vie dans cette partie du monde. J'ai la conviction que mon retour à Oxford serait sans utilité ; je ne pourrais plus étudier. J'échouerais et je vous occasionnerais une dépense sans résultat. Je voudrais avoir votre consentement pour embrasser une autre carrière, monsieur.

M. Gascoigne hocha doucement la tête, mais la ligne perpendiculaire de son front se creusa et Anna commença à trembler.

— Si vous vouliez m'accorder un petit pécule, j'aimerais à partir pour les colonies et y travailler à la terre.

— Et moi, je l'accompagnerai, papa, dit Anna ne voulant pas permettre qu'on l'exceptât, même temporairement, de la résolution. — Rex aura besoin de quelqu'un qui prenne soin de lui, qui tienne la maison. Nous n'avons l'intention, ni lui ni moi, de nous marier jamais. Je ne vous coûterai plus rien et j'en serai heureuse. Je sais que ce sera bien pénible de vous quitter ainsi que maman ; mais vous avez les autres enfants à élever, et nous ne serons plus une charge pour vous.

Anna s'était levée et approchée de son père, qui l'attira à lui, l'assit sur ses genoux, et l'y retint, comme s'il voulait qu'elle demeurât en dehors de la question pendant qu'il parlerait à Rex.

— Tu admettras, je suppose, que mon expérience me permet de juger pour toi et de te guider dans la pratique des choses de la vie, mieux que tu ne pourrais le faire toi-même.

— Oui, monsieur.

— Tu admettras bien aussi — quoique je ne veuille pas insister sur ce point — que ton devoir t'ordonne de prendre en considération mon jugement et mes désirs.

— Je ne vous ai jamais fait d'opposition, monsieur, dit Rex, qui, au fond du cœur, sentait qu'il n'était pas obligé d'aller aux colonies, mais de retourner à Oxford. C'était là le point en litige.

— Tu agirais cependant ainsi, mon fils, si tu persistais dans ton projet, et si tu faisais la sourde oreille aux considérations que ma vieille expérience me suggère. Tu crois avoir reçu un choc qui a changé toutes tes idées, qui a stupéfié ton intelligence, qui ne te permet plus d'autre labeur que le travail manuel et qui, enfin, t'a donné le dégoût de la société. Est-ce là ce que tu crois ?

— À peu de chose près. Je n'aurais plus le courage de me livrer au travail pour lequel j'étais destiné ici. Je ne serai plus jamais le même que j'étais ; et, sans avoir le moins du monde envie de vous manquer de respect, mon père, je crois qu'il est permis à un jeune homme de choisir sa voie dans la vie, s'il ne fait de mal à personne. Il en est assez qui demeurent chez eux pour qu'on puisse autoriser ceux qui le désirent à se rendre où la terre est libre.

— Mais suppose que je sois intimement convaincu — et je le suis — que l'état d'esprit où tu te trouves est transitoire et que, si tu partais, comme tu en as le projet, tu t'en repentirais bientôt. N'as-tu pas assez de force de caractère pour voir que tu feras mieux d'agir d'après mes conseils, pendant un certain temps et au moins de l'essayer ? Loin d'être d'accord avec toi et de penser que tu sois libre de te faire colon et de travailler avec la bêche et la hache, je suis d'avis que tu n'as pas le droit de t'expatrier avant d'avoir tenté de mettre à profit l'éducation que tu as reçue. Je ne dis rien de la douleur que cela causerait à ta mère et à moi.

— J'en suis au désespoir, mais qu'y faire ? Je ne puis plus étudier, cela est certain, dit Rex.

— Pas à présent peut-être, mais tu peux fixer un terme. J'ai pris des dispositions pour que tu passes du mieux possible les deux mois de vacances qui te restent ; mais j'avoue, Rex, que je suis désappointé. Je te

croyais plus de bon sens. Comment peux-tu t'imaginer, parce que tu as éprouvé une peine qu'ont connue la plupart des humains, que tu sois délié de toutes les obligations du devoir, comme si ton cerveau s'était affaibli au point que tu ne sois plus responsable de tes actions ?

Qu'aurait pu répondre Rex ? Si dans son for intérieur il était en état de rébellion contre son père, il n'avait point d'arguments à lui opposer, et, quoiqu'il eût aimé partir « pour les colonies », il se sentait obligé de réfléchir un peu plus à ses anciennes attaches. Il se leva comme si, pour lui, la conférence était arrivée à son terme.

— Ainsi tu consens à ce que je le propose ? dit M. Gascoigne d'un ton résolu.

Rex garda un moment le silence et répondit :

— J'essayerai ce que je pourrai faire, monsieur, mais je ne puis rien promettre.

Il était persuadé que son essai ne servirait à rien.

Anna, qui voulait suivre son frère, fut retenue par son père.

— Oh ! papa, s'écria-t-elle avec des larmes dans la voix quand la porte fut close, c'est bien dur pour lui. Ne vous paraît-il pas malade ?

— Si ; mais bientôt il sera mieux. Et maintenant, Anna, sois muette sur tout ceci ; qu'il n'en soit plus question.

— Non, papa. Mais pour rien au monde je ne voudrais ressembler à Gwendolen. Comment peut-on rendre ainsi les gens amoureux ? C'est bien terrible !

Anna n'osa point dire qu'elle regrettait de n'avoir pas eu la permission d'aller « aux colonies » avec Rex. Plus tard encore, elle y pensait et se disait : « Au moins j'aurais définitivement rompu avec les gants et les crinolines, et avec toutes les conversations insignifiantes que l'on est obligé de tenir quand on est invité à dîner, et avec toutes autres choses aussi ennuyeuses ! »

Il est bon que l'on sache que ceci se passait à l'époque où l'ampleur des crinolines fit craindre une révolution pour obtenir l'agrandissement des églises, des salles de spectacle et même des voitures !

IX

Huit mois après l'arrivée de la famille Davilow à Offendene, c'est-à-dire à la fin du mois de juin, se répandit dans tout le voisinage une rumeur qui, pour bien des gens, était d'un vif intérêt. Elle n'avait aucun rapport avec les résultats de la guerre d'Amérique, mais elle excitait la curiosité de toutes les classes dans un certain cercle autour de Wancester. Les négociants, les brasseurs, les marchands de chevaux, les selliers, tous enfin la regardaient comme une chose excellente et dont il fallait se réjouir ; car elle démontrait la valeur d'une aristocratie dans le pays libre d'Angleterre. Le serrurier de Diplow croyait à un surcroît de travail, les femmes voyaient déjà leurs fils portant la livrée du seigneur et les fermiers espéraient la construction d'une halle pour la vente de leurs céréales. Si telles étaient les espérances des personnes d'un rang inférieur, ne comptant pas dans la société, on en peut conclure que celles du rang supérieur avaient, pour être satisfaites, de meilleures raisons encore et se rattachant plutôt aux plaisirs de la vie qu'aux affaires. Un point cependant, sur lequel s'accordaient ces deux classes, était celui du mariage, et de même que, lorsqu'une visite royale est annoncée, les bonnets de nuit municipaux rêvent de chevalerie et de baronnie, de même la nouvelle en question fit naître, dans quelques imaginations particulières, une vision de mariage indéterminée et flottante.

Cette nouvelle disait que Diplow-Hall, le beau domaine appartenant à sir Hugo Mallinger, dont depuis une couple d'années, les fenêtres ne s'ouvraient plus sur son parc admirable, sur sa pièce d'eau dans laquelle les lis miraient leurs corolles, sur ses bois touffus où broutaient des troupeaux de daims, se préparait à recevoir un nouvel hôte, qui devait habiter la maison remise sur un pied de luxe, et garnir de chevaux les écuries pendant le reste de l'été et pour toute la saison de la chasse. Ce nouveau venu n'était pas sir Hugo, mais son neveu, M. Mallinger-Grandcourt héritier présomptif de la baronnie, puisque, de son mariage, son oncle n'avait que des filles. Ce n'était pas la seule éventualité favorable que l'heureuse fortune avait ménagée au jeune M. Grandcourt, comme on l'appelait par flatterie ou par ironie ; car, si la chance d'arriver à la baronnie lui venait de son père, sa mère avait ajouté un panache baronial à son sang, de sorte que, si certains

parents éloignés venaient à mourir, il devait être baronnet et pair du royaume. En conséquence, sa femme partagerait son titre ; il n'est donc pas étonnant que cette épouse, encore problématique, devait être considérée d'avance par plus d'une personne avec un sympathique intérêt.

C'était, entre autres, les Arrowpoint, dans leur belle terre de Quetcham. On ne pouvait attribuer de vues sordides à des parents qui donneraient une dot d'un million à leur fille ; mais ils voulaient avant tout le bonheur de leur Catherine (qui avait déjà refusé d'épouser lord Slogan un pair d'Irlande, homme exceptionnel, dont les domaines n'avaient besoin que de drainage et de population), ils s'informaient, dans une intention qui n'était pas seulement charitable, si M. Grandcourt était de constitution robuste, vertueux ou au moins *réformé*, conservateur libéral ou pas trop libéral-conservateur, et, sans souhaiter la mort de personne, ils se disaient que la succession au titre n'était pas à dédaigner.

Si les Arrowpoint ruminaient de telles réflexions, on ne s'étonnera pas qu'elles aient hanté aussi le cerveau de M. Gascoigne, qui, bien qu'ecclésiastique, n'en éprouvait pas moins les sollicitudes d'un parent ou d'un tuteur ; et nous avons vu que madame Gascoigne et lui en étaient venus à sentir combien était lourde la tâche de tenir en bride deux jeunes êtres que les avis judicieux ne pouvaient convaincre.

Naturellement, les uns ne dirent pas aux autres ce qu'ils pensaient de l'arrivée « du jeune Grandcourt ». M. Gascoigne ne demanda pas à M. Arrowpoint à quelle source digne de confiance il était allé puiser, pour savoir si le nouvel arrivant pouvait être un mari sortable pour sa charmante nièce, et madame Arrowpoint ne fit pas remarquer à madame Davilow que, si le pair en expectative cherchait une femme aux environs de Diplow, la seule à laquelle il pût raisonnablement penser devait être Catherine, laquelle en tout cas, ne l'accepterait que s'il était en état d'assurer son bonheur. Même envers sa femme, le recteur garda le silence quant à sa prévision sur un résultat matrimonial, d'après la probabilité que M. Grandcourt verrait Gwendolen au prochain *Archery meeting*, bien que madame Gascoigne y pensât plus encore que son mari. Elle lui disait :

— Je sais que M. Grandcourt possède deux terres, mais qu'il est venu à Diplow pour chasser. Il faut espérer qu'il donnera le bon exemple au voisinage. As-tu appris quel homme ce peut être, Henry ?

Henry ne l'avait pas appris ; du moins si ses amis et connaissances en avaient jase, il n'était pas d'humeur à répéter leurs commérages. Il trouvait futile et même inconvenant de s'informer du passé d'un jeune homme auquel sa naissance, sa fortune et ses loisirs, rendaient vénielles des habitudes qui, en d'autres circonstances, auraient été inexcusables. Quoiqu'ait pu faire Grandcourt, il ne s'était pas ruiné ; M. Gascoigne n'avait pas appris qu'il fût joueur ; on ne trouvera donc pas singulier qu'il ait pensé qu'au propriétaire foncier, ayant dans les veines une mixture de sang noble, ne devait pas être soumis à une enquête aussi minutieuse qu'un sommelier ou un valet de pied.

Madame Davilow non plus ne pouvait pas être indifférente à un événement qui risquait d'être le gros lot pour Gwendolen. Le nom de M. Grandcourt éveillait dans son esprit l'image d'un beau jeune homme, excellent, accompli, qu'elle serait heureuse de donner pour mari à sa fille. Mais aussitôt cette peinture s'évanouissait pour faire place à la réflexion suivante :

— Plairait-il à Gwendolen ? Car on ne savait ce qui devait satisfaire le goût de cette demoiselle ou provoquer son affection, à moins que ce ne fût absolument exceptionnel.

Dans sa difficulté d'arriver à une combinaison qui assurât le résultat désiré, madame Davilow se disait encore :

— Il ne serait pas essentiel qu'elle l'aimât ; il faudrait seulement qu'elle voulût l'accepter pour mari. Car, malgré le peu de satisfaction qu'elle avait trouvé dans ses deux unions, son désir le plus vif était que sa fille fût mariée.

M. Grandcourt était le dernier auquel madame Davilow aurait fait allusion devant Gwendolen ; car cette allusion seule aurait suffi pour que, d'avance, elle détestât un mari si désirable. Depuis la scène qui avait suivi les adieux du pauvre Rex, elle avait vu qu'il y aurait péril à toucher au mystère des sentiments de sa fille et à décider témérairement ce qui ferait son bonheur ; toutefois elle ne pouvait penser à ce bonheur que sous la forme du mariage.

La toilette que devait porter Gwendolen à l'*Archery meeting* était aussi un sujet d'importance. Il fut décidé que la nuance qui allait le mieux à son

teint sur sa robe de cachemire blanc, était le vert pâle, — une plume qu'elle avait essayée sur son chapeau devant le miroir avait résolu la question ; — mais madame Davilow eut comme un éblouissement lorsque Gwendolen, prenant soudain l'attitude d'un archer, lui dit d'un ton comique :

— Vraiment, j'ai pitié de toutes ces demoiselles qui viendront au tir : elles pensent emporter le cœur de M. Grancourt, et pas une n'a l'ombre de chance.

Madame Davilow en fut tellement interloquée, qu'elle ne trouva rien à répondre ; et Gwendolen, la malicieuse, se tournant tout à coup de son côté, ajouta :

— Vous le savez bien, maman, puisque vous, mon oncle et ma tante Gascoigne, avez résolu qu'il s'amouracherait de moi.

Madame Davilow, piquée de ce petit stratagème, répondit :

— Oh ! ma chérie, il n'y a rien de moins certain. Miss Arrowpoint a des charmes que tu n'as pas.

— Je le sais bien, mais il faut y réfléchir. Ma flèche l'aura transpercé avant qu'il ait eu le temps de la réflexion. Il se déclarera mon esclave ; je l'enverrai faire le tour du monde pour me rapporter l'anneau de mariage d'une femme heureuse ; pendant ce temps-là, tous les parents qui sont entre lui et le titre de baron disparaîtront, emportés par des maladies différentes ; il reviendra lord Grandcourt, mais sans l'anneau, et il tombera à mes pieds. Je me moquerai de lui : il se relèvera furieux ; je rirai plus fort ; il demandera son cheval et se rendra sur-le-champ à Quetcham, où il trouvera miss Arrowpoint mariée à un musicien besogneux, madame Arrowpoint arrachant son bonnet, et M. Arrowpoint la laissant faire. *Exit* lord Grandcourt, qui retourne à Diplow, et comme M. Jabot ^[7] *change de linge*.

Vit-on jamais pareille jeune sorcière ? Vous pensez lui cacher vos réflexions ; vous gardez soigneusement votre secret ; vous faites l'innocente, et cependant pas une de ces pensées ne lui a échappé ! Il est à présumer qu'avec sa puissance divinatoire, elle en connaissait déjà plus long que personne sur M. Grandcourt.

— Mais, lui demanda sa mère, quel homme t'imagines-tu donc qu'il est, Gwendolen ?

— Voyons, fit la sorcière en posant son doigt sur ses lèvres et en fronçant le sourcil : il est petit ; il me vient à l'épaule ; il tâche de se grandir en tordant sa moustache et en portant une longue barbe ; il a un petit morceau de verre dans l'œil pour se donner un cachet de distinction ; il a une haute opinion de son gilet ; il ne cessera de m'admirer, et son monocle lui fera faire d'horribles grimaces, surtout quand il voudra sourire et me flatter. Je baisserai pudiquement les yeux et il s'apercevra que je ne suis pas indifférente à ses attentions. Cette nuit-là, je rêverai que je vois la tête d'un magnifique insecte, et le lendemain il viendra m'offrir sa main ; la suite comme ci-dessus.

— C'est le portrait de quelqu'un que tu as déjà vu, Gwen. Malgré cela, M. Grandcourt peut être un charmant jeune homme.

— Oh ! oui, répondit Gwendolen insouciamment, en faisant tourner son chapeau sur sa main. Je me demande ce que peut être un homme charmant ! Puis, prenant un air riant : Je sais qu'il a des chiens de chasse et des chevaux de course, un hôtel à Londres et deux châteaux à la campagne, l'un avec des créneaux, l'autre avec une véranda. Je sais aussi qu'au moyen d'un petit meurtre il pourrait obtenir un titre.

L'ironie de ces paroles mit la pauvre madame Davilow à la torture : habituellement elle exprimait ses pensées de la façon la plus innocente. Elle dit cependant d'un ton soucieux :

— Pour l'amour de Dieu, mon enfant, ne parle pas ainsi ! Ce sont les romans qui te donnent de pareilles idées. Quand ta tante et moi, nous étions à ton âge, nous n'avions pas tant de malice, et je crois que cela valait mieux.

— Alors pourquoi ne m'avez-vous pas élevée ainsi, maman ? dit Gwendolen.

Mais, en voyant le regard désolé de sa mère, en entendant un sanglot sortir de sa poitrine, elle comprit qu'elle venait de lui faire une cruelle blessure : elle lança au loin son chapeau, courut se jeter à genoux devant elle et lui dit en pleurant :

— Maman, maman ! ce n'était que pour plaisanter ! je ne pensais pas à mal !

— Ah ! Gwendolen, comment aurais-je pu ! dit la pauvre madame Davilow, incapable d'entendre les excuses de sa fille et versant des larmes amères qui l'empêchaient presque de parler. Ta volonté a toujours été trop forte pour moi ; je n'ai pu faire autrement.

— Chère maman, je ne vous accuse pas, je vous aime ! Comment auriez-vous pu m'empêcher d'être ce que je suis ? D'ailleurs, ne suis-je pas charmante ? Allons, allons, fit-elle en tamponnant les yeux de sa mère avec son mouchoir, séchez vos larmes ; je vous assure que je suis très satisfaite de moi : je m'aime mieux ainsi que si j'étais comme ma tante et vous. Vous deviez être mélancoliques ?

Cette tendre cajolerie calma la mère, ainsi que cela avait lieu chaque fois que de semblables discussions s'élevaient ; non que le même point se fût souvent présenté, car Gwendolen redoutait le sentiment amer du remords envers sa mère, et la timide conscience de madame Davilow éloignait tout ce qui pouvait avoir l'apparence d'un reproche. Aussi, après cette petite scène, furent-elles d'accord pour exclure M. Grandcourt de leurs entretiens.

Une ou deux fois, lorsque M. Gascoigne y fit allusion, madame Davilow craignit que Gwendolen ne laissât échapper un mot qui pourrait trahir son alarmante finesse de perception ; mais cette crainte ne fut pas justifiée. Gwendolen connaissait la différence des caractères auxquels elle avait affaire, et, par la raison même qu'elle était résolue à échapper au contrôle de son oncle, elle ne voulait pas entrer en conflit avec lui. Leur bonne intelligence s'était considérablement accrue depuis qu'ils tiraient l'arc ensemble. M. Gascoigne, l'un des meilleurs archers du Wessex, était fier de trouver chez sa nièce des dispositions à la même habileté, et Gwendolen tenait d'autant plus à ne pas perdre l'appui de sa paternelle indulgence, que, depuis ce qui s'était passé entre elle et Rex, madame Gascoigne et Anna ne pouvaient cacher le déraisonnable éloignement qu'elles ressentaient pour elle. Dans ses rapports avec Anna, elle lui témoigna une affection mêlée de regrets, mais aucune n'osa prononcer le nom de Rex, et Anna, qui adorait son frère, se trouvait gênée avec la trop aimable cousine qui avait brisé son bonheur.

Cet injuste ressentiment indisposa Gwendolen et la jeta dans la défiance ; son oncle aussi pourrait s'offenser si elle refusait un homme qui l'aimerait et qu'il lui proposerait. Un jour que cette idée la poursuivait, elle dit :

— Maman, je sais maintenant pourquoi les jeunes personnes sont heureuses de se marier : c'est pour n'être plus obligées de plaire à chacun, excepté à elles-mêmes.

Heureusement, M. Middleton était parti sans avoir fait d'aveu, et, malgré l'admiration professée pour miss Harleth dans cette partie du Vessex, où tous les jeunes gens bons à marier étaient heureux de courtoiser cette jolie fille, et où l'on pouvait espérer qu'ils seraient plus explicites que le prudent curé, il n'en fut pas ainsi.

Gwendolen, nous l'avons déjà vu, ne possédait pas une entière suprématie sur les esprits de tous ses admirateurs, et, depuis huit mois qu'elle habitait Offendene, aucun ne s'était déclaré. Or, si pas un jeune homme des environs n'avait offert sa main à Gwendolen, pourquoi aurait-on supposé que M. Grandcourt agirait autrement qu'eux ? Peut-être le croyait-on disposé à se marier, parce qu'une bonne partie de ce qui passe en ce monde pour de la probabilité n'est le plus souvent que le reflet d'un souhait. M. et madame Arrowpoint, par exemple, n'ayant pas à souhaiter que miss Harleth fît un brillant mariage, voyaient devant leurs yeux une probabilité toute différente.

X

Le parc de Brackenshaw, où allait avoir lieu le concours de tir à l'arc, paraissait, grâce aux nombreux accidents de terrain sur lequel il était tracé, dominer toute la vallée environnante. Le château, construit sur une éminence, avait été bâti en pierres calcaires, auxquelles la poussière et les lichens avaient donné une teinte de nuances variées. Des massifs de hêtres et de sapins l'ombrageaient au nord et s'étendaient au loin le long des verts talus, comme s'ils cherchaient l'eau claire qui coulait au-dessous d'eux. Le champ de tir était un enclos établi avec un soin extrême sur un terrain plat, à l'extrémité du parc. Des ormes aux cimes élevées et un épais rideau de houx, bordant l'allée sablée par laquelle on arrivait à la pelouse nouvellement fauchée où étaient fichées les cibles, le protégeaient contre les

vents du sud-ouest. Le pavillon des archers, avec son petit portique en pierres blanches, ressortait sur la verdure, avec laquelle il contrastait.

Impossible de trouver un meilleur emplacement que celui où s'ébattait l'essaim de jeunes filles allant, courant, bondissant, et dont les voix argentines faisaient retentir les échos du parc, quand la bande militaire venue de Wancester cessait de jouer.

Aucun amusement, du reste, n'était plus que celui-ci libre des contraintes ennuyeuses et gourmées qui déparent nos distractions modernes ; nulle société de tir ne pouvait être mieux choisie, car le nombre des amis qui accompagnaient les membres du Club avait été limité, afin que le maximum des invités ne dépassât pas le nombre convenable pour le dîner et le bal qui auraient lieu au château. Pas un spectateur plébéien n'avait été admis, sauf les tenanciers de lord Brackenshaw et leurs familles. Il est très probable que la beauté qui frappait le plus ces âmes rustiques était bien différente de celle de Gwendolen ; qu'elle avait les joues plus garnies et plus rubicondes, avec des cheveux d'un beau jaune d'or ; mais dans le cortège masculin qui faisait cercle autour de Gwendolen, il y avait unanimité pour la déclarer la plus belle de la fête.

Rien d'étonnant donc à ce qu'elle respirât à pleins poumons les joies de l'existence dans cette splendide après-midi de juillet.

Les prix distribués aux archers de Brackenshaw étaient des symboles de la plus noble espèce ; ils consistaient en flèches ou en étoiles d'or et d'argent, que l'on portait comme marques honorifiques des prouesses accomplies. Ces signes de prééminence valaient mieux que des couronnes, dont ils n'avaient pas les inconvénients, ni l'effet mélancolique au milieu d'un bal. L'*Archery club* de Brackenshaw était dirigé avec un goût et une prudence qui empêchaient tout événement ridicule ou regrettable.

Ce jour-là, tous les éléments s'étaient conjurés en sa faveur. La chaleur était tempérée, et pas un souffle de vent, qui aurait pu déranger la direction des flèches, ne se faisait sentir. Gwendolen, entourée de toutes ces belles et fraîches jeunes filles, ressemblait à Calypso au milieu de ses nymphes. En voyant la grâce de ses attitudes et la souplesse de ses mouvements, chacun était obligé de reconnaître la supériorité de ses charmes.

— Cette jeune fille ressemble à un fougueux cheval de course, dit lord Brackenshaw au jeune Clintock, l'un des invités.

— Admirablement jolie ! répondit l'élégant helléniste, qui lui avait accordé une attention toute particulière. Jamais elle ne m'a paru si belle.

Peut-être, en effet, ne l'avait-elle jamais été autant ! Son visage, d'un galbe admirable, étincelait d'un plaisir auquel ne se mêlait ni mécontentement ni méchanceté ; satisfaite de l'effet qu'elle produisait, elle était aimable avec chacun et contente de l'univers. C'est justement parce qu'elle n'était pas une riche héritière, comme miss Arrowpoint ; c'est justement parce qu'elle n'était pas du plus haut rang social, qu'elle obtenait un double succès en triomphant de celles qui avaient ces avantages. Elle n'aurait changé son sort contre celui de personne ; elle appréciait très haut la famille qui l'accompagnait. La tenue de sa mère aurait convenu à une duchesse ; son oncle, sa tante et Anna faisaient très bonne figure dans leur genre, et Gwendolen avait une trop grande confiance en elle-même, pour se montrer le moins du monde jalouse que miss Arrowpoint fût la meilleure des archers féminins.

La réapparition même du redoutable Herr Klesmer, qui causa quelque surprise à la société, ne fit que stimuler la joie de Gwendolen. Quel grand *maestro*, si ce n'est Apollon, aurait fait bonne figure dans un concours de tir à l'arc ? Un éclair sardonique jaillit des yeux de Gwendolen, au moment de l'entrée des Arrowpoint escortés de Klesmer, qui faisait un contraste frappant à côté de ses hôtes avec son épaisse crinière flottante, en dispute continuelle avec son chapeau en forme de tuyau de poêle, placé comme par dérision au sommet de ses traits bien marqués, de sa bouche bien fendue et de son menton puissant. Sa haute stature, revêtue d'un costume qui n'était pas strictement anglais, ne s'accordait pas avec son énergique apparence. Drapé dans un ample vêtement, un béret florentin sur la tête, il aurait été un modèle excellent pour un Léonard de Vinci ; mais quel effet devait-il produire en se présentant en habit et en pantalon d'une forme antipathique aux Anglais ? Le feu de ses regards et la brusquerie de ses mouvements tournaient à la caricature sous ce malheureux chapeau qui, pour tenir sur la tête, aurait exigé que les cheveux de son propriétaire fussent bien taillés et que son maintien fût grave, comme celui de M. Arrowpoint, par exemple,

dont la nullité d'expression, unie à la coupe excellente de son habit, pouvait passer partout sans ridicule.

— Quels toqués que ces artistes ! dit le jeune Clintock à Gwendolen. Voyez la drôle de figure qu'il fait avec la main sur son cœur, en saluant lord Brackenshaw !

— Vous êtes un profane, répondit Gwendolen. Vous êtes aveugle ; vous ne voyez pas la majesté du génie. Herr Klesmer me frappe de crainte ; je me sens une pygmée en sa présence ; tout mon courage m'abandonne.

— Ah ! vous comprenez donc sa musique ?

— Moi ? non pas, s'écria Gwendolen en riant ; c'est lui, au contraire, qui comprend la mienne et qui la juge pitoyable.

Elle se contentait de plaisanter sur le verdict de Klesmer depuis qu'elle l'avait vu si enthousiasmé de sa *plastique*.

— La vôtre au moins ne s'adresse pas aux oreilles de l'avenir, et j'en suis heureux : elle me plaît.

— Vous êtes trop aimable. — Mais, voyez donc comme miss Arrowpoint a bonne mine aujourd'hui ! Elle ferait un fort joli effet dans un tableau avec cette toilette couleur d'or.

— Trop splendide, ne trouvez-vous pas ?

— Peut-être un peu trop symbolique ; elle ressemble à l'image allégorique de la fortune.

Malgré l'intention malicieuse de ces paroles de Gwendolen, au fond ce n'était qu'une explosion de gaieté. Elle n'aurait pas voulu que miss Arrowpoint ou toute autre fût absente : elle croyait en sa bonne étoile encore plus qu'en son adresse. Sa confiance dans l'une et dans l'autre s'accrut à mesure que le tir continuait ; car elle tenait le premier rang, ce qui étonnait chacun de la part d'une novice, et pour le caractère de Gwendolen un succès en amenait un autre. Elle se sentait planer dans les airs et tout lui paraissait agréable.

— Où en sont les marques ? demanda lady Brackenshaw, gracieuse personne, qui, flanquée de ses deux filles et d'un garçon de forte encolure, trônait comme la reine de la fête. Son mari était venu la retrouver pendant

un intervalle de repos. — Il me semble que miss Harleth a des chances de gagner la flèche d'or.

— En effet, elle l'emportera si elle continue. Elle donne fort à faire à Juliette Fenn. C'est étonnant pour une élève de première année. — Catherine ne maintient pas sa supériorité habituelle, continua Sa Seigneurie, en s'adressant à madame Arrowpoint assise à côté de lui. Mais elle a gagné la flèche d'or la fois dernière ; du reste, il y a du bonheur même dans les exercices d'adresse. Cela vaut mieux ; c'est au moins une chance pour les derniers.

— Catherine sera fort contente si les autres remportent le prix, dit madame Arrowpoint ; elle est si magnanime ! C'est par considération pour elle que nous avons amené Herr Klesmer au lieu du chanoine Stopley ; mais elle se préoccupe toujours des autres. Je lui ai dit que ce n'était pas tout à fait *en règle* d'introduire ici un homme si au-dessous de notre rang ; elle m'a répondu : « Le génie lui-même n'est pas *en règle* ; il vient au monde pour imposer de nouvelles règles. Et il faut bien l'admettre. »

— Assurément, dit lord Brackenshaw assez froidement ; puis il ajouta avec plus de vivacité : Pour ma part, je ne suis pas magnanime ; j'aimerais à emporter le prix. Mais c'est le diable ! je deviens vieux et paresseux. Les jeunes gens me battent maintenant. Comme l'a fort bien dit le vieux Nestor : « Les dieux ne nous donnent pas tout à la fois. » J'ai été jeune et me voilà vieux bonhomme et sage. Vieux ! en tout cas, c'est un don qui échoit à chacun si l'on vit assez longtemps, et il n'excite point de jalousie. Le comte sourit agréablement à sa femme.

— Ô mylord, s'écria madame Arrowpoint, des voisins de vingt ans ne doivent pas parler de leur âge. Les années, comme disent les Toscans, sont faites pour être laissées à la maison. Mais où est donc notre nouveau voisin ? Je croyais que M. Grandcourt devait être ici aujourd'hui.

— Il doit venir, en effet, dit Sa Seigneurie en consultant sa montre. Mais le temps passe ! Il ne fait que d'arriver à Diplow. Il est venu nous voir mardi et nous a dit qu'il avait été un peu tourmenté. Peut-être l'a-t-on attiré d'un autre côté. — Hé ! Gascoigne !

Le recteur, qui passait à quelque distance, en donnant le bras à Gwendolen, arriva à cet appel.

— C'est un peu fort ! Non seulement vous nous battez, vous-même, mais votre nièce bat encore toutes les autres !

— Il est vraiment scandaleux de sa part de faire mieux que les plus anciennes, dit M. Gascoigne avec une évidente satisfaction intérieure. Mais ce n'est pas ma faute, mylord. Je voulais simplement qu'elle fît bonne figure sans surpasser personne.

— Ce n'est pas ma faute non plus, ajouta Gwendolen avec un sourire malicieux. Quand je vise, je ne puis m'empêcher de chercher à toucher le but.

— Oui, oui, je le crois, et cela doit être fatal pour bien des gens, reprit lord Brackenshaw avec bonne humeur ; puis, regardant de nouveau sa montre et s'adressant à madame Arrowpoint : — Le temps s'écoule et Grandcourt ne vient pas. Mais il est toujours en retard. J'ai remarqué qu'à Londres il arrive toujours après les autres ; il est vrai qu'il n'est pas archer et qu'il ne connaît rien au tir de l'arc. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il vînt ; qu'il verrait ici la fine fleur du pays. Il m'a demandé de vos nouvelles ; il avait vu la carte d'Arrowpoint. Je ne crois pas que vous ayez fait sa connaissance à Londres, il a été longtemps à l'étranger. Vous le connaissez peu, je crois ?

— Nous lui sommes étrangers, dit madame Arrowpoint, et ce n'est pas ce à quoi j'aurais dû m'attendre ; car son oncle, sir Hugo Mallinger et moi, sommes grands amis quand nous nous rencontrons.

— Je ne crois pas que les oncles et les neveux soient aussi bien ensemble que les oncles et les nièces, dit Sa Seigneurie en riant et en regardant le recteur. — Venez avec moi, Gascoigne, j'ai un mot à vous dire.

Gwendolen demanda la permission de s'éloigner et alla rejoindre le groupe où se trouvaient sa mère et sa tante, en attendant que revînt son tour de tirer. L'idée que M. Grandcourt pourrait bien ne pas paraître à la réunion ne diminua en rien sa satisfaction. Cependant, malgré les observations satiriques qu'elle avait faites, dans la persuasion que ses parents le croyaient un parti désirable pour elle, l'impression qu'elle voulait produire sur lui était bien éloignée de l'indifférence. Il ne devait, il est vrai, avoir aucun pouvoir sur elle ; elle se le figurait comme un de ces hommes éternellement complimenteurs et admirateurs, dont sa petite expérience

avait vu plusieurs types avec des barbes de diverses couleurs et des façons différentes de les porter. Le sentiment que ses parents aspiraient à ce qu'elle le trouvât charmant, lui donnait un penchant irrésistible à le supposer ridicule. Ce n'était cependant pas une raison pour éviter sa présence ; et même la prévision d'un ennui passager ne faisait pas naître en elle le désir qu'il voulût bien le lui éviter en ne la recherchant pas.

C'est pourquoi Gwendolen avait prêté une oreille attentive à lord Brackenshaw lorsqu'il s'inquiétait de l'absence de Grandcourt ; et, quand il arriva, personne — pas même madame Arrowpoint ni M. Gascoigne — ne le sut avant elle, bien qu'elle évitât de regarder de son côté. Elle retourna au tir et s'abstint si résolument de jeter les yeux autour d'elle, que, même en supposant qu'il occupât une place en évidence parmi les spectateurs, on aurait pu croire qu'elle n'avait fait aucune attention à lui. Et pourtant la certitude qu'il était là faisait vibrer en elle une corde distincte. Peut-être son tir en fut-il meilleur, car il gagna en précision ; les applaudissements de toute l'assemblée retentirent lorsqu'elle eut logé trois flèches de suite dans le noir, — exploit qui, chez les archers de Brackenshaw, était récompensé par une étoile d'or que l'on portait sur la poitrine. Ce moment ne fut pas seulement heureux pour elle ; il le fut aussi pour sa mère et pour son oncle, qui n'auraient pas même osé espérer qu'elle remportât ce prix. On lui fit place afin qu'elle pût s'avancer et le recevoir des mains de lady Brackenshaw. La grâce de ses mouvements et le rayonnement de son incomparable beauté furent certainement le plus ravissant spectacle de cette superbe journée pleine de lumière et d'ombre. Gwendolen était le point culminant de ce tableau et aucun des assistants ne pouvait la quitter des yeux. Cela lui suffisait : elle s'était dit qu'elle ne regarderait personne particulièrement et ne tournerait les yeux que vers lady Brackenshaw, bien que ses pensées se dirigeassent malgré elle d'un autre côté ; elle était heureuse surtout de ce que Klesmer verrait M. Grandcourt l'admirer ; quant à elle, il était convenu qu'elle ne l'admirerait pas

Gwendolen fut accueillie par lady Brackenshaw avec le plus gracieux sourire. Elle ne se sentit pas rougir (cela ne lui arrivait que quand on la surprenait) ; mais avec une expression de bonheur qui la rendit adorable, elle s'inclina légèrement pour qu'on lui attachât l'étoile sur l'épaule.

Cette petite cérémonie avait duré assez longtemps pour lui permettre de recevoir les félicitations de ceux qui s'intéressaient au tir.

Elle était de nouveau seule et occupée à examiner d'un air assez indifférent la pointe d'une flèche, quand lord Brackenshaw s'approcha et lui dit :

— Miss Harleth, voici un *gentleman* qui ne peut attendre plus longtemps que je l'introduise auprès de vous. Il a obtenu de madame Davilow que je vinsse avec lui. Voulez-vous me permettre de vous présenter M. Mallinger-Grandcourt ?

-
1. ↑ Les mots en italique sont en français dans le texte anglais.
 2. ↑ La rue Haute.
 3. ↑ « Le talent est faible, mais le désir est grand. » Passage du *Faust* de Goethe. (*Note du trad.*)
 4. ↑ Ces trois mots, qui signifient « plein de joie, de peines, de pensées », forment le commencement de la romance que chante Claire dans l'*Egmont* de Goethe. (*N. du trad.*)
 5. ↑ *Le Conte d'hiver*, drame de Shakespeare. (*Note du traducteur*).
 6. ↑ Eldon (*John Scott*, comte d'), vicomte d'Encombe, né en 1751 et mort en 1838, était le fils d'un simple marchand de charbon de Newcastle. D'avocat, il s'éleva par son talent jusqu'à la pairie, et fut lord chancelier de 1801 à 1827. C'était un tory exalté, adversaire de toute mesure libérale. (*Note du trad.*)
 7. ↑ M. Jabot est un type créé par le spirituel crayon de [Topffer](#), l'auteur des charmantes [Nouvelles genevoises](#). (*Note du traducteur*)

LES COURANTS SE REJOIGNENT

XI

Le désir manifesté par Grandcourt de lui être présente ne surprit pas Gwendolen ; mais, quand lord Brackenshaw se fut écarté pour le laisser avancer et qu'elle se trouva en face de l'homme réel, elle ressentit une commotion intérieure qui fit monter le rouge à ses joues, et une vexation contre elle-même. Impossible de différer davantage des portraits imaginaires qu'elle s'était faits de lui. Il était un peu plus grand qu'elle, et leurs yeux semblaient de niveau ; pas le plus léger sourire n'éclairait son visage ; en levant son chapeau, il découvrit un front chauve, encadré seulement d'une frange légère de cheveux roux, mais en même temps il montra une main de forme exquise ; ses traits étaient régulièrement beaux ; les favoris clair-semés et perpendiculaires. Impossible aussi à un visage humain de se prêter moins aux grimaces ; peut-être même n'aurait-il pas été possible à un être vivant de paraître plus absolument dépourvu d'animation. Dans sa tenue, Grandcourt n'affectait aucune raideur ; c'était plutôt de la langueur. Son teint avait la blancheur fanée de celui d'une actrice quand elle a enlevé son blanc et son rouge ; ses longs yeux gris n'exprimaient que l'indifférence. Essayer de décrire un être humain, vouloir le détailler, serait absurde. Je me contente de mentionner les contrastes qu'aperçut Gwendolen dans les premiers instants de sa rencontre avec Grandcourt. Ils se résumaient en ces mots : « Il n'est pas ridicule. » Dès que lord Brackenshaw se fut éloigné et que leur entretien eut commencé, Grandcourt examina Gwendolen avec une persistance agaçante, et sans qu'un changement d'expression se produisît sur son visage ; elle l'explorait de son côté, mais son regard était adouci par une nuance de coquetterie. Quand elle

avait parlé, il laissait toujours s'écouler un intervalle plus ou moins long avant de répondre.

— Je m'étais toujours figuré que le tir à l'arc était un ennui, commença Grandcourt du ton traînard d'un homme blasé.

— Êtes-vous converti maintenant ? demanda Gwendolen.

— Oui, puisque je vous ai vue. Dans ces sortes de choses, les gens manquent généralement le but et sourient niaisement.

— Je vous suppose tireur de première force.

(Pause pendant laquelle Gwendolen ayant rapidement examiné Grandcourt, le décrit à un auditeur invisible.)

— Je ne tire plus.

— Oh ! alors vous êtes un homme redoutable. Ceux qui ont fait un exercice quelconque et l'ont quitté, méprisent généralement les autres, comme s'ils portaient des habits hors de mode. J'espère que vous n'avez pas renoncé à faire des folies ; car, moi, j'en fais beaucoup. (Pause.)

— Qu'appellez-vous folies ?

— Je crois qu'il faut appeler folie, en général, tout ce qui est agréable. Mais je sais que vous n'avez pas renoncé à la chasse.

(Pause pendant laquelle Gwendolen se rappelle ce qu'elle sait sur la position de Grandcourt et décide que son aspect est le plus aristocratique qu'elle ait jamais vu.)

— Il faut bien faire quelque chose.

— Alors vous vous intéressez au *turf* ? — ou bien, est-ce encore là une chose que vous dédaignez ? (Nouvelle pause.)

— Je monte à cheval quelquefois, mais cela ne m'amuse pas comme les autres hommes. Aimez-vous les chevaux ?

— Beaucoup. Je ne me sens jamais aussi heureuse que quand je galope à cheval. Je ne pense plus à rien. (Pause.)

— Craignez-vous le danger ?

— Je ne sais pas. Quand je suis à cheval, je ne pense pas au danger. Il me semble que, si je me brisais les os, je ne le sentirais pas.

(Pause pendant laquelle Gwendolen s' imagine qu' elle chasse avec deux chevaux de race à ses ordres.)

— Peut-être aimeriez-vous à chasser le tigre ou le sanglier ? J' ai assisté à quelque chose de ce genre dans l' Inde. Le gibier de ce pays-ci paraît peu de chose auprès de celui-là.

— Vous aimez le danger alors ?

(Autre pause où Gwendolen réfléchit sur la probabilité que les hommes à l' extérieur froid sont les plus aventureux.)

— Il faut aimer quelque chose. Mais on s' y accoutume.

— Je commence à croire que je suis heureuse, car tout est nouveau pour moi et je ne puis m' en rassasier. Je ne suis habituée qu' à être triste, et je voudrais pouvoir cesser de l' être aussi aisément que vous avez renoncé au tir.

— Pourquoi êtes-vous triste ?

— Ce pays est épouvantable. Il n' y a rien à y faire. C' est pour cela que je me suis mise à tirer de l' arc. (Pause).

— Vous vous en êtes fait la reine. Je crois que vous obtiendrez le premier prix.

— Je n' en sais rien. J' ai de redoutables rivales. N' avez-vous pas remarqué comme miss Arrowpoint tire bien ?

(Nouvelle pause où Gwendolen se dit qu' il est des hommes qui choisissent pour femme celle qu' ils admirent le moins, et qu' après tout, elle est libre de ne pas accepter Grandcourt.)

— Miss Arrowpoint ? Non ; c' est-à-dire, oui.

— Retournons voir où en est le concours. Venez-vous ? Tout le monde est là-bas maintenant. Je crois que mon oncle me cherche.

Gwendolen avait besoin de changer la situation, non que le tête-à-tête lui fût désagréable, mais elle se sentait moins maîtresse d' elle-même que d' habitude. Il ne fallait pas que Grandcourt s' imaginât qu' il lui semblait remarquable, et que, parce qu' on spéculait sur lui pour le mariage, il crût qu' elle voulait se jeter à sa tête.

— Vous avez manqué la flèche d'or, Gwendolen, dit M. Gascoigne. Miss Juliette Fenn a huit points de plus que vous.

— Tant mieux. Je ne serais pas satisfaite si tous les prix avaient été pour moi, dit Gwendolen avec jovialité.

Comment aurait-elle été jalouse de Juliette Fenn, si insignifiante en toute autre chose que le tir, et dont l'air commun et le front fuyant la faisaient ressembler au moins intelligent des poissons ?

L'animation et le plaisir étaient grands dans les groupes ; la conversation était devenue générale, et Gwendolen, qui tenait à voir tout ce qui se passait autour d'elle, aperçut un inconnu qui présentait Klesmer à Grandcourt. Cet inconnu n'était plus jeune ; malgré sa grosse figure et ses larges mains, il semblait être avec eux dans des termes intimes. Il les quitta bientôt pour aller rejoindre les Arrowpoint avec lesquels Grandcourt avait déjà fait connaissance. Elle ne s'occupa que fort peu de cet étranger et voulut observer quelles étaient les manières de Grandcourt avec les autres : absolument les mêmes qu'avec elle, et, en outre, il regardait fort peu miss Arrowpoint, pendant que, impassible, l'index gauche dans la poche de son gilet et sa main droite tordant ses maigres favoris, il écoutait Klesmer qui parlait avec sa fougue habituelle, faisant des gestes et secouant sa crinière qui flottait autour de sa tête.

— Je me demande quel style miss Arrowpoint admire le plus ? se dit Gwendolen, dont les yeux et les lèvres ne purent retenir une expression railleuse. Mais, ne voulant pas avoir l'air de l'examiner avec curiosité, elle se mit à causer avec les personnes qui étaient auprès d'elle, déterminée à ne point s'inquiéter si M. Grandcourt reviendrait ou non.

Il vint cependant pour proposer à madame Davilow de la conduire jusqu'à sa voiture.

— Nous reverrons-nous au bal ? dit-elle, lorsqu'il saluait pour prendre congé.

— Oui, articula-t-il avec lenteur et gravité.

— Tu as eu tort, au moins une fois, Gwendolen, dit madame Davilow, pendant les quelques minutes qu'il leur fallut pour arriver au château.

— En quoi, maman ?

— Sur la mine et les manières de M. Grandcourt. Tu n’as rien pu trouver de ridicule en lui.

— Oh ! si je voulais bien ! mais je n’y tiens pas, répondit-elle avec un peu d’humeur.

Sa mère ne voulut pas insister davantage.

Après le dîner, les dames se rendirent dans les cabinets de toilette, préparés pour elles. Madame Davilow et Gwendolen partagèrent le leur avec madame Gascoigne et Anna.

— Miss Arrowpoint a les meilleures manières que j’aie jamais vues, dit madame Davilow à sa fille, pendant qu’elles étaient assez éloignées pour que sa sœur et sa nièce ne pussent l’entendre.

— Je voudrais lui ressembler.

— Pourquoi ? Es-tu mécontente de toi, Gwen ?

— Non, mais je suis mécontente des choses dont elle paraît satisfaite.

— Je suis sûre cependant que tu as dû être contente aujourd’hui. Tu as eu du succès au tir et du plaisir. Je l’ai vu.

— Oh ! c’est passé maintenant et je ne sais pas ce qui va venir, dit Gwendolen en poussant un soupir et en étirant ses beaux bras nus.

Il était de mode de danser en costume de tir, mais sans la jaquette ; aussi la simplicité de son cachemire blanc bordé de vert faisait-elle valoir ses formes admirables. Un mince collier d’or autour du cou et l’étoile d’or sur sa poitrine étaient ses seuls ornements. Ses cheveux, rassemblés en une grande couronne, tranchaient vivement sur la blancheur de son front. Sir Joshua ^[1] aurait été heureux de faire son portrait.

— Le bal va bientôt commencer, dit madame Davilow, et tu es sûre de t’y amuser.

— Je ne danserai que le quadrille, je l’ai dit à M. Clintock. Je ne valserai ni ne polkerai.

— Pourquoi cette décision subite ?

— Je ne puis supporter d’être tenue par des hommes laids.

— Lesquels de ces messieurs qualifies-tu de laids ?

— Oh ! presque tous.

— M. Clintock, par exemple, n'est pas laid. Madame Davilow n'osa pas nommer M. Grandcourt.

— Eh bien, je déteste de sentir le drap de leurs habits.

— Quelle idée ! dit madame Davilow à sa sœur, qui s'était approchée. Voilà Gwendolen qui ne veut ni valser ni polker.

— Elle a des caprices, je crois, dit madame Gascoigne. Il serait plus séant de faire comme les autres demoiselles, surtout qu'elle a reçu d'excellentes leçons de danse.

— Mais, ma tante, pourquoi valserai-je, si je n'aime pas cela ? Ce n'est pas dans le catéchisme.

— Ma chère ! s'écria madame Gascoigne scandalisée.

Anna effrayée s'étonnait de l'audace de Gwendolen ; mais elles sortirent sans rien dire de plus.

Quelque chose sans doute était venu changer l'humeur de Gwendolen depuis l'heure de son triomphe au tir. Elle n'en parut pas plus laide aux lumières de la salle de bal, où la splendeur de la scène et les suaves émanations de la serre calmèrent son irritation nerveuse. N'avait-elle pas la conviction d'être recherchée plus que toute autre ? Les danseurs accoururent en foule auprès d'elle et lui firent de mélancoliques remontrances sur sa résolution de ne pas valser ni polker.

« — Avez-vous fait un vœu, miss Harleth ? — Pourquoi vous montrer si cruelle pour nous ? — Vous avez valsé avec moi en février. — Et vous valsez si bien ! » Telles furent leurs exclamations qui ne furent pas sans charmes pour elle. Les dames qui valsaient prétendirent que miss Harleth voulait se rendre intéressante ; mais, quand son oncle eut appris son refus, il l'approuva en disant :

— Gwendolen a ordinairement de bonnes raisons pour faire ou ne pas faire les choses.

À ses yeux, c'était faire preuve de distinction que de refuser de valser, et il désirait qu'elle fût distinguée.

Quant à M. Grandcourt, il ne vint pas grossir le nombre des cavaliers à remontrances. Après qu'il eut dansé un quadrille avec miss Arrowpoint, on

aurait pu croire qu'il n'avait pas envie de recommencer. Gwendolen remarqua qu'il était presque toujours avec les Arrowpoint et qu'il ne saisit aucune occasion de s'approcher d'elle. Elle se dit que probablement il ne pensait plus à elle, qu'il ne l'admirait pas plus que les autres jeunes filles du bal, et que, sans doute, il avait l'intention d'épouser miss Arrowpoint. En tout cas, et quoi qu'il pût arriver, elle ne serait pas désappointée, car jamais elle ne s'était occupée de ce que pourrait faire M. Grandcourt. Elle remarqua cependant qu'il changeait de place chaque fois qu'elle-même en changeait, afin de mieux la voir. Eh bien, s'il ne l'admirait pas, c'était tant pis pour lui !

Les mouvements de Grandcourt, pour mieux l'examiner s'accrochèrent davantage lorsque, dans la soirée, Klesmer fut son cavalier.

— M. Grandcourt est un homme de goût, lui dit ce fantasque personnage aux yeux flamboyants, il aime à vous voir danser.

— Peut-être aime-t-il à regarder ce qui n'est pas de son goût, dit en riant Gwendolen, qui se sentait alors tout à fait courageuse devant Klesmer. Il doit être tellement fatigué d'admirer, qu'il accepte le dégoût comme un changement.

— Ce ne sont pas là des paroles qui conviennent à vos lèvres, dit vivement Klesmer avec de grands froncements de sourcils et en faisant un geste, comme pour chasser loin de lui des sons discordants.

— Critiquez-vous donc les mots autant que la musique ?

— Certainement. Je voudrais que vos paroles s'accordassent avec votre visage et votre taille, c'est-à-dire qu'elles fussent toujours dignes de la plus noble musique.

— C'est un compliment autant qu'une correction. Je vous en remercie. Mais, maintenant, à mon tour de vous corriger, j'en suis fier : vous n'avez pas compris ma plaisanterie.

— On peut comprendre la plaisanterie sans l'aimer, répondit le terrible Klesmer ; cependant ne croyez pas que je sois insensible à l'esprit et à l'humour.

— Je suis heureuse de le savoir, dit-elle avec une intention sarcastique que Klesmer n'eut pas l'air d'apercevoir.

— Dites-moi donc, je vous prie, quel est cet individu auprès de la porte du salon de jeu ? Et elle désigna l'étranger avec lequel elle avait vu causer Klesmer. — C'est un de vos amis, je crois.

— Non ; c'est un amateur que j'ai vu à Londres ; un M. Lush, un peu trop fanatique de Meyerbeer et de Scribe, ainsi que de toute la mécanique dramatique.

— Merci ! Je voudrais bien savoir si vous pensez que sa figure et sa taille sont aussi dignes de la plus noble musique ?

Klesmer, se sentant battu avec ses propres armes, lui répondit par un charmant sourire et la reconduisit auprès de sa mère.

Quelques minutes plus tard, toutes ses nouvelles suppositions sur Grandcourt et son indifférence étaient renversées encore une fois. Elle se retournait pour causer à sa mère, lorsqu'en reprenant sa première posture, elle le vit devant elle.

— Êtes-vous fatiguée de danser, miss Harleth ? commença-t-il avec son expression traînante et son calme imperturbable.

— Pas le moins du monde.

— Me ferez-vous l'honneur de m'accorder le premier quadrille ou un des suivants ?

— J'en serais heureuse, dit Gwendolen en consultant son calepin ; mais je suis engagée pour le prochain avec M. Clintock et je m'aperçois que tous les autres sont pris. Je n'en ai aucun dont je puisse disposer.

Elle n'était pas fâchée de punir Grandcourt de son retard, et cependant elle aurait bien désiré danser avec lui.

— Il est malheureux que je sois venu trop tard, répondit-il après une pause d'un instant.

— Je croyais que vous n'aimiez pas la danse, reprit Gwendolen, et qu'il fallait la mettre au nombre des choses qui vous ennuiant.

— C'est vrai, mais je n'ai pas encore dansé avec vous ! (Pause.) Vous faites de la danse une chose nouvelle, comme vous l'avez fait du tir à l'arc.

— La nouveauté est-elle toujours agréable ?

— Non, pas toujours.

— Alors je ne sais si je dois être flattée ! Quand une fois vous aurez dansé avec moi, la nouveauté aura disparu.

— Au contraire, il y en aura probablement davantage.

— C'est trop profond ; je ne comprends pas.

— Est-il donc difficile de faire comprendre à miss Harleth combien elle a de puissance, dit Grandcourt en s'adressant à madame Davilow, qui répondit en souriant :

— Je ne crois pas qu'elle passe pour avoir peu d'intelligence.

— Maman, dit Gwendolen d'un ton de supplication comique, il n'est personne d'aussi stupide que moi ; il faut que l'on m'explique tout, quand ce que l'on me dit est aimable.

— Si vous êtes stupide, alors je soutiens que la stupidité est adorable, repartit Grandcourt après sa pause habituelle et avec son flegme désespérant. Il calculait bien la portée de ce qu'il disait.

— Je commence à croire que mon cavalier m'a oubliée, fit observer Gwendolen ; je vois que l'on se dispose pour le quadrille.

— Il mérite d'être puni.

— Je le trouve fort excusable.

— Il faut qu'il y ait eu un malentendu, dit madame Davilow. M. Clintock tenait trop à ce quadrille pour l'avoir oublié.

Au même instant, lady Brackenshaw accourut et dit :

— Miss Harleth, je suis chargée par M. Clintock de vous exprimer son profond regret de ne pouvoir danser encore avec vous. Son père, l'archidiacre, vient de lui envoyer un exprès pour le rappeler : il s'agit de quelque chose de très important. Il a été obligé de partir sur-le-champ. Il était au désespoir.

— Oh ! il a été bien bon de s'en souvenir dans de telles circonstances, dit Gwendolen. Je suis fâchée qu'il ait été obligé de partir.

Était-elle véritablement fâchée d'un accident si favorable ?

— En ce cas, je puis profiter du malheur de M. Clintock, dit Grandcourt. M'est-il permis d'espérer que vous voudrez bien m'accepter à sa place ?

— Je serai charmée de danser le prochain quadrille avec vous.

Cet accident lui sembla de bon augure, et, quand elle se leva pour aller prendre place dans le quadrille avec Grandcourt, elle se sentit triomphante et de force à briser tous les obstacles qui viendraient s'opposer à sa fantaisie. Nul n'aurait pu *marcher* le quadrille avec une aisance plus irréprochable que Grandcourt, et son absence de toute attention envers elle, lui plaisait. Il l'avait distinguée, puisqu'il lui avait témoigné son admiration d'une manière exceptionnelle ; elle pourrait donc refuser de l'épouser si elle le voulait. Néanmoins, il lui était agréable de se dire que le choix exclusif qu'il avait fait d'elle parmi toutes les danseuses présentes au bal, avait attiré sur elle l'attention générale.

Quand le quadrille fut terminé, elle prit le bras de Grandcourt et se donna l'air de la moins clairvoyante des femmes, elle qui en était une des plus pénétrantes. Ils rencontrèrent miss Arrowpoint et lady Brackenshaw dans un groupe de messieurs.

— J'espère, dit l'héritière à Gwendolen, que vous viendrez avec nous, miss Harleth, et vous aussi, monsieur Grandcourt, quoique vous ne soyez pas archer.

Il s'agissait d'un pique-nique à Cardell-Chase, où le tir à l'arc serait plus poétique qu'un bal sous les lustres.

L'idée parut délicieuse à Gwendolen ; quant à M. Grandcourt, après un second appel à sa décision, il répondit que c'était une chose à faire ; sur quoi M. Lush, qui se tenait derrière lady Brackenshaw, attira l'attention de Gwendolen en disant :

— Diplow serait peut-être plus convenable ; il y a un superbe terrain entre les chênes, vers l'entrée du nord.

Grandcourt ne fit pas la moindre attention à ce que venait de dire Lush ; mais Gwendolen, après l'avoir bien examiné, se dit que, quoiqu'il parût être dans les termes les plus intimes avec l'hôte de Diplow, elle ferait toujours son possible pour ne pas le laisser approcher d'elle. Elle croyait aux sympathies et aux antipathies de la première vue, et M. Lush, avec ses yeux proéminents, avec ses cheveux noirs, épais et crépus, avec son obésité épicurienne, lui était on ne peut plus antipathique. Voulant éviter ses regards :

— Je désirerais continuer notre promenade, dit-elle à Grandcourt.

Il obéit sans dire un mot ; elle, de son côté, soit qu'elle voulût s'amuser ou tenter une expérience, ne parla pas davantage. Ils étaient entrés dans la vaste serre illuminée par des lanternes chinoises, et le silence durait toujours lorsque Grandcourt, s'arrêtant tout à coup, lui dit :

— Aimez-vous toutes ces choses ?

Si, une heure plus tôt, on avait dépeint à Gwendolen la situation où ils se trouvaient tous deux, elle en aurait ri aux éclats et sans doute fait une observation sardonique. Mais, en ce moment, une cause mystérieuse qu'elle ne pouvait s'expliquer, la contraignit d'être sérieuse ; c'était comme un pouvoir magique qui lui faisait craindre d'offenser Grandcourt.

— Oui, répondit-elle avec émotion, sans se demander si « ces choses » signifiaient les fleurs, les parfums, le bal, ou cette promenade à son bras. Elle le pria alors de la reconduire auprès de sa mère. Mais en approchant de sa place, elle n'aperçut pas madame Davilow ; en la cherchant, elle la vit venir à elle toute souriante, et lui disant :

— Gwendolen, ma chère, je te présente M. Lush.

Ce personnage, qu'on lui avait dit être un ami intime et un compagnon fidèle de M. Grandcourt, avait désiré faire sa connaissance, et elle pensait que ce serait avantageux pour sa fille de le connaître aussi. C'est à peine si Gwendolen s'inclina ; elle regagna vivement sa place en disant :

— Je voudrais avoir mon burnous.

Lush, au même instant, courut le chercher et l'apporta ; pour contrarier cette hautaine jeune personne, il s'était risqué à offenser Grandcourt en le prévenant ; il s'approcha de Gwendolen et voulut l'aider à mettre son vêtement.

— Voulez-vous bien permettre ? lui dit-il ; mais elle recula, se jeta sur une ottomane et murmura d'un ton dédaigneux ;

— Non, merci.

Pour pardonner une semblable marque de mépris, il aurait fallu avoir les plus parfaits sentiments d'un chrétien, en admettant, toutefois, que l'on eût voulu être agréable à la personne qui venait de se montrer si peu aimable ; mais, en allant chercher le burnous, Lush n'avait pas eu l'intention de se

rendre agréable. Il s'inclina légèrement et s'éloigna, après que Grandcourt lui eut pris le burnous des mains.

— Vous feriez peut-être bien de le mettre, dit-il à Gwendolen.

— Vous avez raison, je crois que ce serait sage. Je vous remercie, dit-elle en se levant et en se prêtant avec grâce à ce qu'il lui posât le burnous sur les épaules. Puis il échangea quelques paroles de politesse avec madame Davilow, et, en prenant congé, il demanda la permission de se présenter à Offendene le lendemain.

Évidemment, l'insulte faite à son ami ne l'avait pas touché ; du reste, le refus de recevoir le burnous des mains de M. Lush signifiait assez clairement qu'elle l'attendait de M. Grandcourt. Mais, en agissant ainsi, Gwendolen n'avait pas eu ce dessein ; elle avait simplement obéi à un sentiment d'antipathie. Elle ne se doutait pas, la pauvre enfant, que ces hommes étaient pour elle de sombres énigmes. La seule chose qu'elle aurait voulu savoir, c'est jusqu'à quel point le caractère et les manières de M. Grandcourt pourraient s'assortir à ses désirs.

XII

Le matin du second jour qui suivit l'*Archery meeting*, M. Henleigh Mallinger-Grandcourt et M. Lush déjeunaient ensemble à Diplow. Tout, autour d'eux, respirait le bien-être ; les fenêtres ouvertes laissaient entrer l'air vivifiant de l'été ; la belle couleur du parc, s'étendant au loin jusqu'à la forêt qui le bordait, s'harmonisait avec l'aspect calme de l'appartement, qui paraissait plus tranquille encore avec son élégance antique et discrète, absolument opposée à la turbulence criarde des ameublements modernes.

Les rapports des deux gentlemen ne paraissaient pas être de la plus franche cordialité. M. Grandcourt s'était assis de manière à faire face à la pelouse, et la jambe gauche sur une chaise, le bras droit appuyé sur la table, il fumait un cigare, tandis que son compagnon mangeait encore. Une demi-douzaine de chiens de races différentes entraient ou sortaient et venaient

accorder leur préférence à l'un ou à l'autre de ces deux messieurs. Fetch, belle chienne épagneule au poil fauve, plantée sur ses pattes de devant, tournait son museau et ses yeux expressifs vers Grandcourt. Celui-ci tenait sur ses genoux un petit chien maltais portant un collier d'argent, et, quand une de ses mains n'était pas occupée par son cigare ou par son café, il la posait sur cette créature microscopique. Fetch, jalouse et blessée que son maître ne lui accordât ni un mot ni un regard, mit doucement sa patte velue sur sa jambe, pour appeler son attention. Grandcourt la regarda quelque temps d'un air impassible ; puis il prit la peine d'ôter son cigare et de porter jusqu'à son menton le calme Fluff, auquel il donna de petites tapes caressantes, tout en surveillant de près Fetch, qui, pauvre bête ! geignait de temps en temps pour exprimer son mécontentement et qui, enfin, reposa sa tête sur sa patte comme pour implorer une caresse. Mais, quand cette angoisse, qui amusait Grandcourt, se formula en hurlements plaintifs, il repoussa Fetch, et, déposant Fluff sur la table (où son nez noir dépassait à peine une salière), il regarda son cigare et vit, à son grand mécontentement, qu'il fallait rallumer « cette brute de cigare » qui avait eu la stupidité de s'éteindre.

— Débarrassez-moi de cette chienne, voulez-vous ? dit Grandcourt à Lush, sans élever la voix, ni regarder de son côté, persuadé que son moindre signe devait être obéi.

Lush se leva, emporta Fetch, qui n'avait pas l'air de s'y prêter volontiers et la mit dehors. En rentrant, il alluma un cigare et alla s'asseoir dans un coin d'où, sans se retourner, il pouvait observer le visage de Grandcourt, auquel il dit :

— Irez-vous à cheval ou en voiture à Quetcham ?

— Je n'irai pas à Quetcham.

— Vous n'y êtes pas allé hier.

Grandcourt fuma sans rien dire pendant une minute et reprit :

— Je suppose que vous avez envoyé ma carte et mes excuses.

— J'y suis allé moi-même, et j'ai dit que vous viendriez, Ils auront pensé qu'un accident vous en a empêché, sur tout si vous y allez aujourd'hui.

Après un silence de deux minutes, Grandcourt dit :

— Quelles personnes m’avez-vous invitées ?

Lush sortit ses tablettes. — Le capitaine et madame Torrington pour la semaine prochaine. Ensuite M. Hollis et lady Flora, et les Cushat et les Gogoff.

— Une jolie collection de manants, fit remarquer Grandcourt au bout d’un instant. Pourquoi avez-vous invité les Gogoff ? Quand vous envoyez des invitations en mon nom, soyez assez bon pour m’en donner une liste, au lieu de m’amener une géante qui gêne tout l’aspect de la chambre.

— Vous avez vous-même invité les Gogoff quand vous les avez rencontrés à Paris.

— Qu’est-ce que ma rencontre avec eux à Paris a de commun avec ceci ? Je vous dis de me donner une liste.

Grandcourt, comme beaucoup d’autres, avait deux voix complètement différentes l’une de l’autre. Jusqu’ici, nous l’avons entendu parler d’un ton traînant, irrésolu, dénotant surtout l’indifférence et l’ennui. Mais cette dernière et courte phrase fut dite d’un ton retenu, interne et pourtant distinct, que Lush avait appris à connaître comme l’expression d’une volonté inébranlable.

— Voudriez-vous inviter d’autres personnes ?

— Oui. Cherchez-moi des gens convenables, avec une demoiselle ou deux. Ajoutez-y un de vos damnés musiciens, mais pas un animal ridicule.

— Je serais bien étonné si Klesmer voulait venir ici en quittant Quetcham. Miss Arrowpoint ne s’y décidera que si l’on fait de la bonne musique.

Lush parlait d’un air insouciant ; mais, en réalité, il était très sérieux et fixait un regard scrutateur sur Grandcourt. Pour la première fois, celui-ci dirigea les yeux vers son interlocuteur, mais lentement et en lançant de grosses bouffées de fumée ; puis il dit d’une voix plus basse encore et avec une nuance visible de mépris :

— Que diable ai-je à faire avec miss Arrowpoint et sa musique ?

— Mais quelque chose, répondit Lush en souriant. Vous n’aurez pas beaucoup de mal à vous donner ; cependant on peut y mettre quelques formes quand on veut épouser un million.

— Parfaitement ; mais je n'épouserai pas le million.

— C'est dommage de perdre une si belle occasion et de détruire vous-même vos plans.

— Vous voulez dire vos plans, à vous.

— Vous avez des dettes, vous savez ; et, après tout, les choses peuvent ne pas très bien tourner. Votre héritage n'est pas absolument certain.

Grandcourt ne répondant pas, Lush continua :

— C'est réellement une occasion superbe. J'ai pu voir que le père et la mère ne demandent pas mieux ; quant aux habitudes et aux manières de la fille, je suis certain qu'elle ne dépensera pas plus que si sa dot ne dépassait pas six sols. Elle n'est pas jolie, mais fort en état de tenir son rang ; il n'est pas probable qu'elle refuse la position que vous pouvez lui offrir.

— C'est possible.

— Vous ferez ce que vous voudrez du père et de la mère.

— Mais je n'en veux rien faire.

Ici, ce fut Lush qui fit une pause avant de reprendre la parole, puis il dit d'une voix grave et d'un ton de reproche :

— Bon Dieu, Grandcourt, avec toute votre expérience, faudra-t-il qu'un caprice empêche votre honorable établissement dans le monde ?

— Épargnez-vous les semions ; je sais ce que j'ai à faire.

— Quoi donc ?

Lush déposa son cigare et fourra ses mains dans ses poches, comme s'il allait entendre des choses étourdissantes, mais bien décidé à demeurer calme.

— J'épouserai l'autre.

— En êtes-vous donc amoureux ? demanda Lush avec un ricanement.

— Je l'épouserai, vous dis-je.

— Lui en avez-vous déjà fait l'offre ?

— Non.

— Elle a de la volonté, celle-là, et ne demandera pas mieux que de mener grand train. Elle saura faire ce qui lui plaira.

— Elle ne vous aime pas, dit Grandcourt en essayant un sourire.

— C'est parfaitement vrai, repartit Lush en ricanant plus fort ; mais, si vous vous adorez, cela suffit.

Grandcourt ne fit aucune attention à ces paroles : il acheva son café, se leva et alla flâner sur la pelouse, escorté par tous ses chiens. Lush le suivit un moment des yeux, reprit son cigare, le ralluma lentement et fuma en se caressant la barbe. Enfin, il crut avoir trouvé une solution satisfaisante, car il sourit et se dit d'une voix contenue :

— Échec et mat, mon vieux !

Lush ne manquait pas d'adresse ; il connaissait Grandcourt depuis quinze ans et savait pertinemment que certaines mesures étaient inutiles avec lui : souvent même celles qui étaient utiles demeuraient douteuses. Au début de sa carrière, il avait travaillé pour le professorat et s'était préparé à conquérir un grade pour vivre dans un collège ; mais peu flatté d'un tel avenir, il avait accepté d'être le compagnon de voyage d'une marquise, puis du jeune Grandcourt, lequel venait de perdre son père, et qui trouva Lush tellement à sa convenance, qu'il en fit son premier ministre, et qu'il ne lui laissa ignorer aucune de ses affaires, même les plus personnelles.

Une habitude de quinze années avait mis de plus en plus Grandcourt dans la nécessité d'avoir retours à la dextérité de Lush, et Lush, de son côté, ne pouvait plus renoncer à la vie de luxe et d'oisiveté à laquelle ses transactions pour le compte de Grandcourt l'avaient habitué. Je ne saurais dire si cette longue vie commune avait accru le manque d'égards de Grandcourt pour son compagnon, car, dès le commencement, ce manque avait été absolu ; mais elle l'avait convaincu que, s'il le voulait, il pourrait rosser Lush. Cependant il ne rossait personne, pas même un animal, car il aurait fallu, pour se livrer à cette opération, prendre une attitude compromettante ; seulement, il disait des choses qui auraient pu l'exposer à être rossé lui-même si son confident eût été de caractère indépendant. Mais trouvez donc un fils de vicaire (qui a mesuré le calicot à sa femme et à ses filles, pour pouvoir envoyer son rejeton mâle à Oxford), ayant conservé un caractère indépendant, quand il est résolu à ne se nourrir que de plats de choix, à ne monter que de bons chevaux, à vivre enfin dans le luxe, sans travailler ? Autrefois, Lush avait passé pour un lettré et il avait encore l'air

de savoir quelque chose quand il n'essayait pas de trop s'en souvenir. Les arts et les sciences qui adoucissent les mœurs sont les vénérables préparations pour arriver aux sinécures ; or la confortable position actuelle de Lush était aussi bonne qu'une sinécure, puisqu'elle n'exigeait pas plus que l'ombre d'un savoir disparu. Il n'ignorait pas qu'on le tenait pour rossable, mais il mettait cette appréciation au nombre des excentricités du caractère de Grandcourt. L'amour de Lush pour le bien-être était satisfait pour le moment, et si, en lui servant ses puddings, on les roulait d'abord dans la poussière, il se contentait de manger l'intérieur qu'il trouvait à son goût.

Ainsi en ce moment, par exemple, quoiqu'il se fût heurté à un redoutable obstacle et qu'il eût éprouvé plus d'ennui que d'habitude, il alla dans sa chambre, où il joua du violoncelle pendant une bonne heure.

XIII

Grandcourt ayant décidé qu'il épouserait miss Harleth, mit tout en œuvre pour parvenir à ses fins. C'est à peine si, pendant la première quinzaine, il se passa un jour où, par un moyen quelconque, il ne réussit à la voir et à lui témoigner qu'elle occupait toutes ses pensées. Sa cousine, madame Torrington, ayant accepté de faire les honneurs de chez lui, madame Davilow et Gwendolen purent assister à une grande partie de plaisir à Diplow, où de nombreux invités remarquèrent que l'amphitryon avait distingué la beauté sans dot et prêté peu d'attention à l'opulente héritière. Le monde — j'entends la famille Gascoigne et toutes celles dignes que l'on parle d'elles dans le cercle de Pennicote, — était certain de ce dont doutait encore le recteur ; mais celui-ci était résolu à faire son devoir jusqu'au bout et à s'assurer si la détermination était conforme des deux côtés. Madame Davilow et lui s'étonnaient qu'après tant d'occasions favorables, Grandcourt ne fût pas encore venu faire l'offre de sa main. Quand il avait communiqué sa résolution à Lush, Grandcourt pensait que cette affaire marcherait plus rapidement, et à son extrême surprise, bien qu'il se fût

promis d'obtenir le consentement de Gwendolen, la journée s'était écoulée sans que rien de semblable fût arrivé. Ce fait étrange ne servait qu'à le faire persister davantage dans sa résolution et, de toutes les suppositions, celle qu'il aurait le moins admise, était que Gwendolen pût le refuser.

Il avait demandé la permission de lui envoyer un de ses plus beaux chevaux pour le monter ; madame Davilow devait suivre en voiture et, conduites par lui, elles iraient goûter à Diplow. C'était par une belle journée d'été ; la chaleur, tempérée par une douce brise, rendait cette course délicieuse.

Mais la paix et la satisfaction n'avaient pas pénétré dans l'âme de la pauvre madame Davilow, qui ne pouvait dominer son malaise habituel. Gwendolen et Grandcourt, qui tantôt partaient au petit galop et tantôt ralentissaient l'allure de leurs chevaux pour causer en attendant que la voiture les rejoignît, formaient, il est vrai, un charmant spectacle ; mais il ne servait qu'à entretenir le conflit d'espérances et de craintes qui régnait dans son esprit sur le sort de sa fille. L'occasion eût été irrésistible pour un amoureux qui aurait voulu mettre fin à ses incertitudes, et madame Davilow espérait, en tremblant, que la décision de Gwendolen serait favorable.

« Est-ce un homme avec lequel elle sera heureuse ? se disait cette tendre mère. Peut-être le sera-t-elle avec lui autant qu'avec tout autre, ou comme le sont la plupart des femmes ». Telle était la réponse avec laquelle elle essayait de calmer son inquiétude.

Les pensées de Grandcourt couraient dans la même direction ; il désirait en finir avec l'incertitude et ne s'imaginait pas que Gwendolen pût avoir un instant l'intention d'hésiter dans sa réponse. Celle-ci était heureuse de se sentir à cheval, mais son plaisir ne s'exhalait pas dans un babil enfantin, dans une exubérance joyeuse, comme elle l'avait fait pendant sa course matinale avec Rex. Elle parlait peu, et, quand elle riait, c'était avec si peu d'éclat, que l'on aurait dit un écho. Ce n'est pas qu'elle fût asservie par la volonté de Grandcourt, ni qu'elle réfléchît à l'enivrant avenir qu'il lui offrait ; non ! Gwendolen voulait que tous, y compris Grandcourt lui-même, fussent bien persuadés qu'elle ne voulait faire que ce qui lui plairait. Si elle se décidait à l'accepter pour son mari, il fallait bien qu'il sût qu'elle ne renoncerait pas à sa liberté, ou, selon sa formule favorite « qu'elle ne ferait pas comme les autres femmes ».

— Comment trouvez-vous l'allure de *Critérion* ? lui demanda Grandcourt quand ils furent entrés dans le parc.

— Il est délicieux à monter. J'aimerais à lui faire franchir des fossés, si cela n'effrayait pas maman. Nous venons de passer à côté d'un petit canal qui était bien disposé pour cela. J'aurais envie d'y retourner et de le sauter.

— Faites-le, je vous en prie. Nous le franchirons ensemble.

— Non, je vous remercie. Maman a trop grand'peur ; si elle me voyait elle serait capable d'en tomber malade.

— Voulez-vous que j'aille le lui demander ? *Critérion* sautera sans la moindre hésitation, et il est très sûr.

— Non, vraiment ; vous êtes bien bon. Mais maman serait trop alarmée. Quand elle n'est pas là, je ne me fais pas faute de franchir les obstacles, mais je me garde bien de le lui dire.

— Nous pouvons laisser passer la voiture et y retourner.

— Non, non ; je vous en prie, n'y pensons plus ; j'ai parlé en étourdie.

— Mais madame Davilow sait parfaitement que j'aurai le plus grand soin de vous.

— Oui ; mais elle penserait aussi que vous pourriez avoir à prendre soin de moi après que je me serais cassé la tête.

Il y eut alors une assez longue pause, après laquelle Grandcourt la regardant, lui dit :

— Je voudrais avoir le droit de toujours prendre soin de vous.

Elle n'osa pas le regarder, car il semblait qu'elle rougissait et qu'ensuite elle pâlisait ; mais elle dit avec douceur :

— Oh ! je ne suis pas sûre de mériter que l'on prenne soin de moi ! Si je voulais courir le risque de me casser la tête, ajouta-t-elle d'un ton insouciant, il faudrait que j'eusse la liberté de le faire.

Après avoir ainsi parlé, elle arrêta brusquement son cheval et se retourna sur sa selle pour voir si la voiture approchait.

« Le diable l'emporte ! » pensa Grandcourt qui arrêta aussi son cheval. Il est vrai qu'il ne formula pas cette réflexion, mais il éprouvait comme de l'irritation de se voir presque mystifié. En tout cas, cette jeune personne ne

ferait pas de lui un imbécile. Voulait-elle le voir se jeter à ses pieds et lui déclarer qu'il mourait d'amour pour elle ? Ce n'est pas par cette porte qu'elle arriverait à la position qu'il voulait lui offrir. Attendait-elle qu'il lui écrivît ses propositions ? Autre illusion. Il ne voulait faire sa demande qu'autant qu'il serait sûr de ne pouvoir être repoussé. Quant à ce qu'elle l'acceptât, elle l'avait déjà fait pressentir en recevant ses attentions, et, si elle voulait le refuser, cela tournerait à son désavantage. Était-ce simplement une manœuvre de coquette ?

Cependant, la voiture s'était approchée et le *tête-à-tête* n'était plus possible avant leur arrivée au château, où se trouvait une société nombreuse. Gwendolen, passant déjà pour avoir été choisie par Grandcourt, était naturellement le centre de toutes les observations ; et, comme le fâcheux Lush n'était pas là, elle fut de la meilleure humeur du monde.

Mais aurait-elle à se repentir d'avoir cédé à l'impulsion qui l'avait fait s'exprimer si librement ? Impossible de savoir si Grandcourt en avait été ou non offensé ; ses manières n'avaient pas changé, et Gwendolen avait assez de finesse de perception pour savoir que ce n'était pas pour elle un fil d'Ariane ; elle n'en avait pas moins peur de lui.

Elle n'était encore venue à Diploew que pour goûter, et, comme certains points de vue du parc étaient fort pittoresques, quand le lunch fut fini et que le soleil commença à descendre sur l'horizon, lady Flora Mollis proposa de faire une petite promenade. C'est alors que d'excellentes occasions s'offrirent à Grandcourt de s'écarter avec Gwendolen et de lui parler sans témoins. Mais non ! il est vrai qu'il ne s'adressa particulièrement à aucune autre ; mais il semblait n'avoir rien de plus à lui dire que ce qu'il lui avait fait entendre dans le précédent entretien.

Quand la société eut fait le tour du parc, on s'arrêta près d'une pièce d'eau pour admirer les talents de Fetch, à qui l'on ordonnait d'aller chercher un lys au milieu de l'eau et de le rapporter. Grandcourt, qui se trouvait un peu à l'écart à côté de Gwendolen, lui montra d'un geste un monticule planté d'arbrisseaux américains où l'on arrivait par un sentier rapide et lui dit de son air blasé :

— Tout cela est ennuyeux. Montons-nous là-haut ?

— Volontiers, puisque nous sommes en exploration, dit Gwendolen, chez laquelle un sentiment de crainte se mêlait au plaisir que lui causait cette proposition.

Le sentier était trop étroit pour qu'il pût lui offrir le bras ; ils marchèrent donc en silence l'un derrière l'autre. Lorsqu'ils eurent atteint le sommet, Grandcourt dit :

— Il n'y a rien à voir ici ; cela ne valait pas la peine de monter.

Gwendolen demeurait muette ; elle relevait les plis de sa robe et serrait convulsivement le manche de sa cravache qu'elle avait prise, sans trop savoir pourquoi.

— Quels endroits aimez-vous ? reprit Grandcourt.

— Il y a des endroits qui sont différemment agréables. Je crois que je préfère ceux qui sont gais et ouverts. Je n'aime pas ce qui est sombre.

— Votre demeure d'Offendene l'est beaucoup.

— En effet.

— Vous n'y resterez pas longtemps, j'espère.

— Oh ! je crois que si. Maman tient à être près de sa sœur.

Silence d'un moment.

— Il n'est pas supposable que vous y restiez toujours, en admettant même que madame Davilow veuille continuer d'y demeurer.

— Je ne sais pas. Nous autres femmes, nous ne pouvons pas courir les aventures ; chercher le passage du nord-ouest ou les sources du Nil, ou chasser le tigre dans l'Inde. Il nous faut demeurer où nous avons poussé, ou bien dans le terrain que certains jardiniers ont choisi pour nous transplanter. On nous élève comme des plantes : elles sont souvent ennuyées, et c'est pourquoi il y en a qui sont devenues vénéneuses. Pensez-vous comme moi ?

Gwendolen se sentait nerveuse ; tout en parlant, elle fouettait légèrement avec sa cravache un buisson de rhododendrons qui se trouvait devant elle.

— Je suis d'accord avec vous. Bien des choses sont ennuyeuses. Il fit une courte pause, et reprit : — Mais une femme peut se marier.

— Il en est qui le peuvent.

— Vous le pouvez certainement ; à moins que vous ne soyez obstinément cruelle.

— Je ne suis pas sûre de n'être ni obstinée ni cruelle.

À ces mots, elle se retourna résolument vers Grandcourt, dont elle avait senti que les yeux ne la quittaient pas, et le regarda bien face ; mais il demeura si calme qu'il la glaça.

— Êtes-vous aussi incertaine sur votre compte que vous faites incertains les autres sur vous-même ? demanda Grandcourt.

— Je suis tout à fait incertaine de ce qui me concerne, et j'ignore comment les autres peuvent être incertains.

— Et vous voulez qu'ils sachent que vous ne vous en souciez pas ? fit Grandcourt avec plus de rudesse dans le ton.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua en hésitant Gwendolen, qui évita de le regarder et qui continua de fouetter le buisson de rhododendrons. Elle aurait voulu être à cheval et se sauver au galop.

— Alors, c'est vrai ; vous ne vous en souciez pas ? reprit Grandcourt d'un ton de voix plus adouci.

— Ah ! ma cravache ! s'écria Gwendolen. Elle l'avait laissé tomber ; quoi de plus naturel dans un moment d'agitation ? Mais ce qui paraissait moins naturel de la part d'une cravache livrée à elle-même, c'est qu'elle avait passé au-dessus des arbustes voisins et qu'elle était allée se loger dans les branches d'un azalée, à mi-côte du monticule. Elle se hâta de descendre en courant et en riant aux éclats ; elle put parvenir avant lui jusqu'à la cravache, la saisit et continua de courir jusqu'à ce qu'elle fût arrivée sur le terre-plein. Alors elle regarda Grandcourt d'un air de satisfaction provocante, les joues animées, comme si elle venait de remporter une victoire. Madame Davilow n'eut point de peine à le remarquer.

« Tout cela est de la coquetterie, pensa Grandcourt ; la prochaine fois, je compte bien qu'elle y viendra ». Selon lui, ce résultat devait arriver le lendemain, pendant le pique-nique de Cardell-Chase, suivant le plan adopté au bal de lord Brackenshaw. Pour Gwendolen même, ce résultat était probable, car elle sentait bien qu'elle allait être obligée de prendre une décision ; seulement, elle ne savait pas encore à quoi se résoudre. Elle

pouvait être réduite à une sujétion quelconque ; réaliserait-elle son idée favorite, faire ce qu'il lui plairait ? La perspective d'épouser Grandcourt lui paraissait, en somme, assez agréable, puisque, avec un titre, des richesses, le luxe, elle serait probablement à même d'agir à sa guise ; cette idée l'enivrait comme un parfum longtemps désiré et qu'elle n'avait jamais connu ; mais, malgré toute sa perspicacité, malgré tout ce que lui avaient appris les romans, dont sa mère trouvait la lecture si dangereusement instructive, son jugement était en défaut sur le compte de Grandcourt. Certes, il était d'un calme parfait ; on ne trouvait en lui aucune absurdité ; mais qu'était-il encore ? Pourrait-elle en faire un mari comme elle le désirait ? Il avait été partout ; il avait tout vu ; la préférence qu'il témoignait à Gwendolen Harleth en était donc d'autant plus flatteuse. Il ne paraissait pas avoir de goûts bien particuliers ; tant mieux ! sa femme aurait alors plus de liberté pour suivre les siens. Mais pourquoi ressentait-elle maintenant un sentiment de contrainte quand elle était avec lui ? Pourquoi était-elle moins hardie, moins gaie quand elle lui parlait que quand elle s'adressait à tout autre ? Elle avait peur d'elle-même et commençait à trouver qu'il était difficile d'agir à sa fantaisie.

Assise dans la voiture en face de sa mère, pour retourner à Offendene, sa surexcitation et son silence obstiné semblèrent à madame Davilow des signes évidents qu'il s'était passé quelque chose d'insolite entre elle et Grandcourt. Elle se détermina à risquer un mot sur ce sujet, d'autant mieux que les Gascoigne devaient dîner le soir même à Offendene ; et elle voulait consulter le recteur après lui avoir fait part de ce qui s'était passé.

— Qu'est-il donc arrivé, ma chérie ? commença-t-elle en regardant sa fille avec tendresse.

Gwendolen jeta les yeux autour d'elle, comme si elle se réveillait d'un profond sommeil, ôta ses gants, puis son chapeau pour que la brise vînt rafraîchir son front, mais ne répondit pas.

— M. Grandcourt t'a-t-il dit quelque chose ? Parle donc, mon enfant.

— Que dois-je vous dire, maman ?

— Je vois bien que quelque chose t'agite ; confie-le moi, Gwen, ne me laisse pas dans l'inquiétude.

Les yeux de madame Davilow se remplissaient de larmes.

— Chère maman, je vous en prie, ne vous faites point de chagrin. Vous me rendez malheureuse. Je suis encore dans le doute.

— Sur les intentions de M. Grandcourt ? demanda madame Davilow à laquelle ses alarmes donnaient de la décision.

— Non, pas du tout.

— Alors c'est sur le point de savoir si tu veux l'accepter.

— Précisément.

— Lui as-tu fait une réponse douteuse ?

— Je ne lui ai pas fait de réponse du tout.

— A-t-il parlé de façon à ce que tu ne puisses t'y méprendre ?

— Autant que j'ai voulu le laisser parler.

— Comptes-tu qu'il persévérera ?

Madame Davilow posa cette question en tremblant ; mais, ne recevant point de réponse, elle continua :

— L'aurais-tu découragé ?

— Je ne pense pas.

— Je croyais que tu l'aimais, ma chérie.

— Je l'aime aussi, maman, comme on peut aimer. Il y a moins à détester en lui qu'en la plupart des autres hommes. Il est froid et *distingué*.

Tout ceci avait été dit d'un ton grave et sérieux ; mais soudain sa malice lui revint, elle sourit et ajouta :

— En effet, il a toutes les qualités qui peuvent rendre un homme tolérable : créneaux, véranda, écuries, etc. ; il ne fait pas de grimaces et ne se fourre pas de morceau de verre dans l'œil.

— Sois sérieuse un moment, ma chère. Dois-je comprendre que tu l'accepteras ?

— Oh ! je vous en supplie, maman, laissez-moi réfléchir encore, dit Gwendolen avec un peu de détresse dans la voix ; et madame Davilow se tut.

Aussitôt arrivée à la maison, Gwendolen déclara qu'elle ne dînerait pas ; elle était fatiguée et voulait un peu se reposer ; elle descendrait dans la

soirée. La certitude que son oncle apprendrait l'état des choses ne la troubla pas ; elle était convaincue qu'il l'engagerait à accepter M. Grandcourt et elle n'était pas éloignée de donner son consentement.

Madame Davilow ne répéta pas littéralement à M. Gascoigne ce qu'avait dit Gwendolen ; elle se contenta de généraliser ; elle dit que sa fille éprouvait encore de l'incertitude, mais qu'en somme, elle finirait par consentir. Il résulta de cet entretien que l'oncle se considéra comme tenu d'intervenir ; il aurait cru manquer à son devoir s'il avait abandonné sa nièce à elle-même pendant cette crise. Madame Davilow aurait bien voulu que le recteur n'en parlât pas à Gwendolen ; elle était si sensible ! (Elle n'osait pas dire volontaire !) Mais M. Gascoigne était un esprit ferme, tenace dans ses résolutions et prompt à agir. Le mariage avec Grandcourt était pour lui comme une sorte d'affaire d'État ; car, à ses yeux, Grandcourt, le presque certain baronnet, le pair en expectative, devait être rangé dans la classe des personnages publics.

Si Grandcourt avait fait des folies, il était d'âge à ne plus en commettre, et, quand un homme ne s'est pas ruiné, les erreurs du passé sont les garanties de l'avenir. Il était donc persuadé qu'une femme d'un esprit bien trempé devait être heureuse avec Grandcourt.

Gwendolen ne fut nullement surprise, en descendant pour le thé, d'apprendre que son oncle l'attendait dans la salle à manger. Dès qu'elle y entra, il mit de côté le journal qu'il lisait, lui avança une chaise et lui dit avec bonté après lui avoir tendu la main :

— Ma chère nièce, j'ai à causer avec vous d'un sujet de la dernière importance puisqu'il touche à vos intérêts les plus chers. Vous devinez de quoi je veux parler ; mais je veux le faire avec toute franchise, car je me considère aujourd'hui comme votre père. J'espère que vous n'y voyez point d'empêchement.

— Oh ! non ; mon cher oncle. Vous avez toujours été très bon pour moi ! dit cordialement Gwendolen, qui désirait s'appuyer sur l'autorité de son oncle pour triompher de ses doutes.

— C'est, naturellement, une satisfaction bien grande pour moi, que la perspective d'un mariage aussi avantageux se soit offerte si tôt pour vous. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé entre M. Grandcourt et vous, mais

je présume, d'après la manière dont il vous a distinguée, qu'il désire faire de vous sa femme.

Gwendolen ne répondant pas, son oncle reprit un peu vivement :

— En douteriez-vous, ma chère ?

— Je présume que c'est son idée ; mais il en pourrait changer demain.

— Pourquoi demain ? Vous a-t-il fait des avances que vous ayez repoussées ?

— Il a pu le penser ; il avait commencé à me faire des avances, mais je ne l'ai point encouragé. J'ai changé la conversation.

— Avez-vous assez de confiance en moi pour m'expliquer vos raisons ?

— Je ne suis pas bien sûre d'avoir eu des raisons, mon oncle.

Gwendolen se mit à rire d'un air contraint.

— Vous êtes très capable de réfléchir, Gwendolen. Vous savez que ce n'est pas une occasion ordinaire et qu'elle concerne votre vie à venir. Ces circonstances peuvent ne plus se présenter. Vous avez un double devoir à remplir ici ; envers vous d'abord, envers votre famille ensuite. Je voudrais savoir si vous avez des motifs fondés pour hésiter à accepter M. Grandcourt.

— Je crois que j'hésite sans motifs.

— Vous déplaît-il ?

— Non.

— Auriez-vous appris sur son compte des choses qui vous affectent désagréablement ?

Certains bavardages avaient circulé sur M. Grandcourt et étaient parvenus jusqu'aux oreilles du recteur ; mais il ne croyait pas que Gwendolen pût les connaître.

— Tout ce que je sais sur lui, c'est qu'il est un grand parti, et je vous assure que je n'en puis être affectée qu'agréablement.

— Alors, ma chère Gwendolen, je n'ai plus à vous dire que ceci : vous tenez dans vos mains une fortune comme il en arrive bien rarement à une jeune personne de votre position, et qu'il est presque de votre devoir d'accepter. Si la Providence vous offre rang et richesse, sans condition

répugnante pour vous, vous encourez une responsabilité dans laquelle il ne faut pas faire entrer le caprice. Ne plaisantez pas avec les sentiments d'un homme, et dites-vous que, si M. Grandcourt se retirait, sans que vous ayez des motifs pour le refuser, votre situation serait humiliante et pénible. Pour ma part, je vous désapprouverais et je ne pourrais que vous regarder comme victime de votre coquetterie et de votre folie.

Gwendolen pâlit en entendant cette admonestation. Son esprit d'opposition et de résistance ne pouvait l'aider, car son oncle n'insistait pas contre sa propre résolution ; il ne la pressait que par des motifs de crainte qu'elle avait déjà éprouvés. Elle garda le silence et le recteur vit qu'il avait produit l'effet qu'il désirait.

— Ce que je viens de vous dire, reprit-il d'un ton plus doux, ne m'est inspiré que par l'amitié que je vous porte, ma chère.

— J'en suis certaine, mon oncle. Mais je ne suis pas folle ; je sais qu'il faudra que je me marie un jour ; et, avant qu'il soit trop tard, je ne puis rien faire de mieux que d'épouser M. Grandcourt. Je ferai donc mon possible pour l'accepter.

On aurait dit qu'elle voulait s'encourager en parlant avec cette décision.

— Ma chère Gwendolen, reprit le recteur avec une bienveillante gravité, j'ai la certitude que vous trouverez dans le mariage une nouvelle source de devoirs et d'affections. Le mariage est pour une femme la seule sphère vraie et satisfaisante dans laquelle elle peut se mouvoir, et, si votre union avec M. Grandcourt se décide heureusement, vous aurez, tant par le rang que par la fortune, un accroissement de pouvoir dont il vous sera facile de vous servir pour le bien des vôtres. Cette considération a une force bien autrement grande, bien autrement élevée que tout ce que vous lisez dans les romans. Vos dons naturels vous ont préparée pour une position à laquelle on aurait pu à peine rêver, en ne considérant que votre naissance et votre première situation sociale. Je compte que vous l'embellirez non seulement par vos qualités personnelles, mais encore par une vie bonne et sérieuse.

— J'espère que maman sera plus heureuse, dit Gwendolen en riant et en se dirigeant vers la porte pour aller retrouver les dames.

M. Gascoigne se flatta d'être arrivé à un résultat satisfaisant, et d'avoir avancé le mariage de sa nièce avec Grandcourt. Cependant, une autre

personne encore s'était émue de la prévision de cet événement et avait mis tout en œuvre pendant cette journée pour qu'il se terminât d'une manière favorable à ses vues, lesquelles, il faut bien le dire, étaient complètement opposées à celles du recteur.

Si M. Lush ne s'était pas trouvé à Diplow lors de la dernière visite qu'y fit Gwendolen, ce n'est pas qu'il eût craint de rencontrer cette hautaine jeune lady, ou qu'il n'eût pas voulu s'exposer à ses marques d'aversion. Il s'était mis en route pour un rendez-vous dont il attendait d'importantes conséquences. Après s'être arrêté à la station de Wancester, il y avait attendu une dame suivie de deux enfants et d'une bonne, qu'il avait ensuite été installer dans un des hôtels de la ville. Cette femme devait produire une impression très forte sur les hommes qui la voyaient ; car ceux qui passaient auprès d'elle ne pouvaient s'empêcher de se retourner pour la regarder encore. Elle était mince et de taille assez élevée ; malgré son visage flétri, sa sculpturale beauté apparaissait encore sous ses cheveux noirs et ses grands yeux inquiets plus noirs encore. Sa mise était d'une élégante simplicité, et, quoiqu'elle eût à peine trente-sept ans, elle en paraissait davantage. Son regard anxieux semblait supposer qu'hommes et choses lui étaient défavorables, mais il disait aussi qu'elle était prête à les braver résolument. Les deux enfants — une charmante petite fille de six ans, et un garçon de cinq ans plus beau encore, — étaient ravissants. Lush ayant imprudemment manifesté sa surprise de ce qu'elle avait amené ses enfants, elle lui dit d'un ton tranchant et même farouche :

— Supposiez-vous donc que je serais venue ici toute seule ? Pourquoi ne les aurais-je pas amenés tous les quatre si j'en avais eu l'envie ?

— Oh ! assurément, vous le pouviez, répondit Lush avec nonchalance.

Il resta une heure enfermé avec elle ; après quoi, il retourna à Diplow plein d'espoir, mais non sans une certaine inquiétude, pour la réussite du plan sur lequel reposaient ses espérances. À son avis, le mariage de Grandcourt avec Gwendolen ne serait bon ni pour l'un ni pour l'autre, et encore moins pour lui. Au moment où il entra dans sa chambre, il avait assez de confiance en lui-même pour se dire :

— Je parierais bien que ce mariage ne se fera jamais.

XIV

Le lendemain matin, pareille à un beau lis qui vient de s'ouvrir, Gwendolen descendit aussi enjouée, aussi vive que si rien d'important dans sa vie n'avait eu lieu la veille. Il y avait en elle une réaction de jeunesse tellement énergique, que ses défiances n'avaient pas laissé plus de traces que n'en laisse après lui le caillou qui a ridé, pendant un moment, la surface de l'eau.

Le pique-nique de Cardell-Chase lui promettait un plaisir sans mélange ; elle se considérait comme une dryade au milieu des forêts, et la scène qu'elle s'imaginait prêtait du charme aux avances que ferait Grandcourt, lequel n'était pourtant pas un Daphnis bien passionné pour sa nymphe ; mais c'était tant mieux.

En entrant dans la salle à manger pour déjeuner, elle trouva des lettres à sa place. Après les avoir lues, elle en présenta une en souriant à madame Davilow, qui, en la lui rendant, sourit aussi, car la bonne humeur de sa fille la rendait joyeuse.

— Te sens-tu disposée à faire un aussi long voyage ? demanda-t-elle.

— Non, pas tout à fait aussi long.

— C'est un fâcheux oubli de ne leur avoir pas écrit avant la réception de cette lettre. Veux-tu leur répondre avant que nous ne partions ?

— Cela ne presse pas tant. Je puis le faire demain puisqu'ils seront à Douvres jusqu'à lundi. Je leur écrirai à Douvres.

— Veux-tu que j'écrive pour toi, si cela t'ennuie, ma chérie ?

Gwendolen ne répondit pas immédiatement ; elle but son café, puis dit brusquement :

— Non, j'écirai demain !

À peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle regretta sa vivacité et dit à sa mère avec une gaieté pleine de tendresse :

— Chère vieille bonne maman !

— Vieille, oui ! tu dis vrai, mon enfant.

— Non, maman, non ! ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Pour moi, vieille signifie mignonne, chérie. C'est à peine si vous avez vingt-cinq ans de plus que moi. Quand vous parlez de la sorte, la vie se rétrécit devant moi.

— On peut avoir beaucoup de bonheur dans vingt-cinq ans, ma chère.

— Alors, il ne faut pas que je perde de temps pour commencer, dit Gwendolen gaiement. Plus tôt j'aurai mes palais et mes voitures, mieux cela vaudra.

— Et un bon mari qui t'adorera, Gwen.

Gwendolen se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Elle fut un peu ennuyée en partant, lorsqu'elle apprit que le recteur, retenu par une affaire de sa charge, ne pourrait aller à Cardell-Chase. Que madame Gascoigne et Anna restassent chez elles, peu lui importait ; elle désirait au contraire la présence de M. Gascoigne, pour l'aider à se décider ; car sur le point d'accepter Grandcourt, elle trouvait que la détermination devenait redoutable. Au bout du compte, elle se rassurait, dans sa persuasion que ce mariage serait pour elle une ère de plus grande liberté.

Le lieu du rendez-vous était une vaste pelouse appelée Green-Arbour, dont un rideau de forêt en amphithéâtre formait le fond. C'est là que les domestiques apportèrent les provisions et dressèrent les tables. Un garde-chasse devait guider les archers afin de les tenir à la distance voulue et les empêcher de dépasser la limite fixée, car on devait tirer en marchant. Gwendolen portait le même costume vert et blanc qu'elle avait lors du concours de Brackenshaw-Castle ; Grandcourt était continuellement à côté d'elle ; mais, en voyant leurs regards et leurs manières, on n'aurait pu dire si, depuis leur premier entretien, leurs relations s'étaient modifiées. Avant le déjeuner on fit une petite excursion. Au retour, vers Green-Arbour, Grandcourt dit à Gwendolen :

— Savez-vous depuis combien de temps je ne vous ai vue dans cette toilette ?

— La dernière réunion a eu lieu le 25, dit Gwendolen en riant, et nous sommes au 13. Quoique je ne sois pas bien forte en calcul, j'oserais affirmer qu'il y a quelque chose comme trois semaines.

(Légère pause.)

— C'est une grande perte de temps, dit Grandcourt.

— Que ma connaissance vous a causée ? Vous me servez là un joli compliment !

(Nouvelle pause.)

— C'est à cause du gain que je sens la perte.

Cette fois, ce fut Gwendolen qui se tut.

— Il a réellement de l'esprit, se disait-elle ; il ne parle jamais stupidement.

Son silence était si peu habituel, qu'il lui parut la plus favorable des réponses, et il continua :

— Le bonheur de vous connaître me fait regretter le temps que je perds en incertitude. Aimez-vous l'incertitude ?

— Mais oui, dit Gwendolen en le regardant avec un sourire ; on peut y trouver du plaisir.

Grandcourt accueillit ce sourire avec son même regard indolent et vague.

— Voulez-vous dire que vous trouvez du plaisir à me tourmenter ?

Gwendolen, en ce moment, éprouva quelque chose de si étrange, qu'elle n'eut plus conscience d'elle-même. Rougissant et détournant les yeux, elle dit :

— Non, j'en serais fâchée.

Grandcourt aurait bien voulu continuer l'entretien, car le changement de manières de Gwendolen et sa réponse décelaient une inclination à céder enfin à ses désirs ; mais il ne se sentait pas épris au point de ne pas voir qu'ils étaient exposés aux regards de ceux qui revenaient de Green-Arbour. Il lui tendit la main pour l'aider à descendre le sentier un peu rapide : elle l'accepta et ils marchèrent sans rien se dire, observés minutieusement par les personnes restées en bas, et, entre autres, par madame Arrowpoint auprès de laquelle le hasard avait amené madame Davilow. La châtelaine de Quetcham avait la persuasion alors que les mérites de Grandcourt n'étaient pas de ceux qui auraient charmé Catherine, elle qui avait refusé lord Hogan.

— Comme homme, dit-elle de sa voix rauque, M. Grandcourt ne vaut pas son oncle, sir Hugo Mallinger ; il est trop langoureux. Il est certainement beaucoup plus jeune, mais je ne serais pas étonnée que sir Hugo lui survécût, malgré la différence d'âge. C'est toujours scabreux de calculer sur les successions !

— Vous avez bien raison, dit madame Davilow avec d'autant plus de douceur qu'elle était plus satisfaite de la situation actuelle de sa fille. Sa mélancolie habituelle s'était dissipée.

Après la collation, quelques messieurs s'éloignèrent un peu pour fumer un cigare, le commencement du concours ne devant avoir lieu qu'à quatre heures. Grandcourt était de ce nombre, mais pas M. Lush, qui avait l'air de prendre plaisir à se rendre utile, qui se multipliait, qui ordonnait tout, mais que Gwendolen considérait toujours comme une tache dans le tableau, bien qu'il se tînt éloigné d'elle et qu'il ne la regardât jamais en face.

Au moment de se mettre en route, on s'aperçut que les arcs avaient été placés sous la garde du valet de lord Brackenshaw. M. Lush, voulant épargner aux dames la peine d'aller les chercher, se dirigea vers la voiture qui les contenait pour les leur apporter. Gwendolen, dans la crainte qu'il ne voulût aussi se charger du sien, courut en avant pour le prendre. Le valet le lui remit, mais en même temps lui glissa dans la main une lettre à son adresse. Sans faire une question au domestique, elle reconnut, du premier coup d'œil, que l'écriture était celle d'une femme ; mais, voyant venir M. Lush, elle prit une autre direction pour l'éviter et quand elle fut seule, elle ouvrit le pli qui contenait ces mots :

« Si miss Harleth hésite encore à accepter M. Grandcourt, qu'elle quitte sa société et qu'elle vienne seule aux Pierres-Parlantes. Là, elle apprendra une chose qui l'aidera certainement à fixer sa résolution ; mais elle ne la saura qu'à la condition de tenir cette lettre secrète. Si elle ne le fait pas, elle s'en repentira comme s'est repentie la femme qui écrit cette lettre. C'est à l'honneur de miss Harleth que sera confié ce secret. »

Gwendolen ressentit une violente commotion interne ; mais elle se dit aussitôt : « Au moins l'avertissement est arrivé à temps ! » Une seule pensée s'empara d'elle : trouver le moyen de s'écarter sans être vue et se rendre aux Pierres-Parlantes. Serrant la missive dans sa poche, elle courut

rejoindre la société. L'idée d'avoir un secret à cacher fut pour sa nature résistante un stimulant puissant qui l'aïda à se rendre maîtresse d'elle-même.

À la grande surprise de tous, Grandcourt ne se trouvait pas avec les autres fumeurs à l'endroit indiqué comme point de départ.

— Nous le rencontrerons sans doute tout à l'heure, dit lord Brackenshaw ; il ne peut pas être loin.

On pouvait attribuer cette absence à la distraction d'un amoureux tellement absorbé dans la pensée de l'objet aimé, qu'il oublie même le rendez-vous qui l'en rapprocherait. « Reculerait-il aussi devant une décision ? » se disait Gwendolen, que cette supposition rendait mécontente ; et pourtant, elle n'était pas éloignée de la vérité. Cependant reculer ne serait pas le mot exact pour qualifier les intentions de Grandcourt au moment où il lui semblait n'avoir plus qu'à étendre la main pour toucher le but. Il se demandait s'il ne ferait pas bien de se retirer, alors que chacun comptait sur un résultat contraire, afin de donner satisfaction à sa seule volonté. Dans cette incertitude, il alluma un second cigare, s'absorba dans ses pensées au point que, si Lush ou tout autre était venu l'interrompre en lui disant qu'il était convenable de rejoindre la société, il l'aurait flegmatiquement prié d'aller au diable.

Mais personne ne vint le troubler et les archers partirent en ne laissant en arrière que quelques dames, y compris madame Davilow, qui préféraient le repos et la tranquillité au tumulte de l'excursion.

Le concours devenant plus animé à mesure que la scène changeait, le plaisir et les cris eurent bientôt atteint leur paroxysme. Après une heure de marche, on arriva aux Pierres-Parlantes, deux énormes blocs coniques, semblables à deux géants couverts de manteaux gris ; on les dépassa bientôt quand on les eut examinés, et quelqu'un remarqua que, par une nuit sombre, cela devait faire deux effrayants fantômes ; mais, en ce moment, le soleil les inondait de sa lumière et Gwendolen se sentait hardie.

— À quelle distance sommes-nous maintenant de Green-Arbour ? demanda-t-elle au garde qu'elle avait rejoint.

— Pas à plus d'un mille en prenant l'avenue que nous venons de traverser ; mais il y aurait encore à parcourir deux milles en passant par la

grande croix.

Elle se disposait à reprendre sa place dans son groupe, quand elle vit tous les autres s'avancer obliquement sous la conduite de Lush. L'occasion lui sembla favorable pour s'esquiver. Bientôt elle les eut perdus de vue et retourna vers les Pierres-Parlantes, qui montrèrent leur face grisâtre. Qu'y avait-il derrière ? Si elle allait n'y rien trouver ? Serait-elle victime d'une mystification ? Elle n'avait plus que cette crainte ; mais, en tournant à droite, elle se vit en présence d'une femme dont les grands yeux noirs s'arrêtèrent sur les siens. Bien qu'elle s'y attendît, Gwendolen tressaillit involontairement et recula, en enveloppant d'un coup d'œil toute la personne de l'étrangère, infailliblement une dame du monde, dont les traits avaient dû être d'une extrême beauté. Deux enfants étaient assis dans l'herbe, à quelques pas de là.

— Miss Harleth ? dit la dame.

— C'est moi.

— Avez-vous agréé les recherches de M. Grandcourt ?

— Non.

— J'ai promis de vous confier un secret ; à votre tour, vous allez me promettre de le garder. Décidez donc : vous ne direz ni à M. Grandcourt ni à personne que vous m'avez vue.

— Je le promets.

— Mon nom est Lydia Glasher. J'étais la femme du colonel Glasher. M. Grandcourt ne doit pas épouser d'autre femme que moi. Pour lui, j'ai quitté mon mari et mon enfant, il y a neuf ans. Ces deux enfants sont les siens, et nous en avons encore deux autres, deux filles, plus âgées. Mon mari est mort, et c'est le devoir de M. Grandcourt de m'épouser. Ce petit garçon doit être son héritier.

Elle regardait l'enfant tout en parlant, et les yeux de Gwendolen suivaient les siens. Le petit gonflait ses joues en essayant de souffler dans une trompette qui restait muette. Son chapeau, retenu par un cordon, tombait sur son dos et les boucles de ses cheveux noirs reluisaient sous les rayons du soleil. Il était aussi beau qu'un chérubin. Les deux femmes se dévisagèrent

de nouveau et Gwendolen répondit avec hauteur, quoiqu'elle tremblât et que ses lèvres eussent pâli :

— Je n'empêcherai rien de ce que vous désirez.

— Vous êtes attrayante, miss Harleth ; mais, quand il m'a connue, moi aussi, j'étais jeune. Depuis, ma vie a été brisée. Ce ne serait pas juste qu'il fût heureux et moi misérable, et que mon fils fût sacrifié à un autre.

L'étrangère avait parlé avec amertume, mais sans violence. En la regardant et en l'écoutant, Gwendolen éprouvait comme une vague terreur ; une vision se dressait tout à coup devant elle et lui disait : « Je suis la vie d'une femme ! »

— Avez-vous encore quelque chose à m'apprendre ? demanda-t-elle d'une voix basse mais froidement hautaine.

— Rien. Vous savez tout ce que je désirais vous faire connaître.

— Alors je m'en vais, dit Gwendolen en s'éloignant, après avoir fait un salut cérémonieux, qui lui fut rendu avec une grâce égale.

Elle ne put rejoindre la société, et, selon toute probabilité, on n'avait pas envoyé à sa recherche. Se voyant dans une solitude complète, elle se hâta de prendre l'avenue que lui avait indiquée le garde pour retourner à Green-Arbour ; il lui fallait une marche rapide pour arrêter le flot de pensées qui affluaient dans son cerveau et qui l'auraient empêchée de conserver le calme qui lui était nécessaire. Son parti était déjà pris.

On devine l'étonnement de madame Davilow en voyant sa fille revenir seule ; elle en ressentit une vive inquiétude que la présence seule des autres dames l'empêcha de laisser voir. À ses exclamations de surprise, Gwendolen répondit :

— J'ai été une grande maladroite. Pendant que je m'attardais à examiner les Pierres-Parlantes, les autres ont couru en avant pour voir je ne sais quoi et je les ai perdus de vue. J'ai cru ne pouvoir faire mieux que de revenir par le chemin le plus court. Du reste, je n'en suis pas fâchée ; j'avais assez de la marche.

— Je présume que la société n'a pas rencontré M. Grandcourt, dit madame Arrowpoint, avec une intention marquée.

— Non, répondit Gwendolen en riant d'un air de défi ; nous n'avons pas non plus vu de noms gravés sur les arbres. Où peut-il bien être ? Je m'imagine qu'il est tombé dans une mare, ou qu'il a été frappé d'apoplexie.

Malgré la résolution de Gwendolen de ne rien trahir de son agitation, elle ne put empêcher son ton d'être plus agressif et plus amer que de coutume, ce qui convainquit madame Davilow que quelque chose de contraire était survenu. Madame Arrowpoint pensa que cette jeune miss si sûre d'elle était piquée, et que M. Grandcourt avait probablement modifié ses résolutions.

— Si vous n'y voyez point d'inconvénient, maman, dit Gwendolen, je vais ordonner qu'on attelle. Je suis fatiguée et tout le monde partira bientôt.

Madame Davilow y consentit ; mais, au moment où l'on venait annoncer que la voiture était prête, la société reparut, y compris M. Grandcourt.

— Ah ! vous voilà ! dit lord Brackenshaw en s'approchant de Gwendolen, qui arrangeait le châle de sa mère avant de l'aider à monter en voiture. Nous avons cru d'abord que vous aviez trouvé Grandcourt et qu'il vous avait reconduite ici. C'est ce que disait Lush. Mais nous l'avons rencontré plus loin. Cependant, nous n'avons pas supposé que vous ayez couru quelque danger ; le garde nous ayant dit qu'il vous avait indiqué un chemin plus court pour revenir.

— Vous partez donc ? lui demanda Grandcourt de son air habituel.

— Oui, répondit Gwendolen sans le regarder et en s'obstinant à arranger son écharpe à la manière écossaise.

— Puis-je me présenter demain à Offendene ?

— Si vous voulez, répondit Gwendolen d'un ton glacial.

Madame Davilow accepta le bras de Grandcourt pour aller jusqu'à sa voiture, tandis que Gwendolen, les devançant, s'y installa avec précipitation.

— Je suis montée avant vous, maman, dit-elle pour s'excuser, parce que je tenais à m'asseoir de ce côté.

Elle avait tout bonnement voulu éviter le contact de Grandcourt ; il se contenta de la saluer et se retira, presque satisfait qu'elle eût paru offensée de sa conduite pendant cette journée.

Le silence régna pendant quelque temps entre la mère et la fille. Tout à coup Gwendolen dit :

— Maman, j'irai rejoindre les Langen à Douvres. Aussitôt que nous serons arrivées à la maison, je ferai mes malles et je partirai demain par le premier train. J'arriverai à Douvres presque aussitôt qu'eux ; nous pouvons les en aviser par le télégraphe.

— Bonté du ciel, mon enfant ! quelle raison te fait ainsi parler ?

— La raison, maman, c'est que je le veux.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je veux partir.

— As-tu donc été offensée de ce que M. Grandcourt soit demeuré loin de toi pendant la journée ?

— Il est inutile de me faire des questions. Je n'épouserai pas M. Grandcourt ; ne me parlez donc pas davantage de lui.

— Mais que dirai-je à ton oncle, Gwendolen ? Considère la position dans laquelle tu me mets ! Hier soir, tu lui as laissé croire que tu te décidais en faveur de M. Grandcourt.

— Je suis extrêmement peinée de vous causer cet ennui, chère maman ; mais je n'y puis rien. Quoi que vous puissiez penser ou dire, vous et mon oncle, je ne changerai pas de résolution et n'en donnerai pas le motif. Peu m'importe ce qui en résultera ! peu m'importe de ne jamais me marier ! Cela ne vaut vraiment pas la peine que je m'en préoccupe. Tous les hommes sont mauvais et je les hais.

— Mais, Gwen, faut-il donc que tu partes ainsi ? dit madame Davilow désolée et comme une âme en peine.

— Maman, ne m'empêchez pas de faire ce que je veux. Si vous avez jamais éprouvé de la peine en votre vie, souvenez-vous-en et ne vous opposez pas à mes projets. Si je dois être malheureuse, eh bien, que la faute en retombe sur moi seule !

La mère fut réduite au silence ; elle comprit qu'il fallait se résoudre à laisser partir sa fille. Toute la soirée fut employée à faire les malles, et, le lendemain, au point du jour, madame Davilow accompagna Gwendolen à la station du chemin de fer. Elle était bien triste, car sa fille lui parla peu.

Depuis vingt-quatre heures, elle avait subi de telles épreuves qu'elle s'était endurcie, et que la peine de sa mère comptait pour peu de chose dans son esprit. Les romans qu'elle avait lus, bien qu'ils eussent eu la prétention de peindre les scènes de la vie, ne l'avaient pas suffisamment préparée à cette rencontre avec la réalité.

Madame Davilow se dit avec amertume que Gwendolen entraînait dans une nouvelle phase d'indifférence, et, en revenant seule chez elle, le brillant soleil du matin lui parut plus terne que d'habitude.

Dans la journée, M. Grandcourt se présenta à Offendene, mais il n'y avait personne à la maison.

XV

Nous avons vu Gwendolen à l'étranger passer son temps au jeu, se croire la reine de la chance, et s'imaginer qu'en ce monde l'important était de s'amuser, sans s'inquiéter du moyen dont on se servait. Nous avons vu aussi que des personnes, mystérieusement symbolisées sous le nom de Grapnell et C^{ie}, avaient, de leur côté, voulu s'amuser n'importe à quel prix et occasionné dans sa propre famille des changements pénibles qui l'obligèrent à rentrer et de rapporter, malgré elle, un collier qu'elle avait mis en gage et qu'un autre avait retiré.

Tandis qu'elle retournait en Angleterre, Grandcourt courait après elle ; mais à sa manière, c'est-à-dire, sans se hâter, sans prendre l'express de Diplow à Leubronn, où il savait qu'elle était ; s'arrêtant, au contraire, à Baden-Baden où il fit quelques parties avec des Russes de sa connaissance, et qu'il quitta enfin pour obéir à son désir d'arriver à Leubronn. Il n'avait pas été fâché de voir Gwendolen reculer devant le sort brillant qu'il lui offrait ; cette action avait du piquant pour lui. Il se flattait qu'elle avait été sensible à son peu de prévenance à Cardell-Chase ; elle s'imaginait sans doute qu'il allait s'inquiéter et intercéder auprès d'elle, mais ce n'était pas du tout ce qu'il comptait faire. Pendant une semaine entière il ne fit aucun préparatif de départ et ne s'enquit même pas de savoir où miss Harleth était

allée. Lush triomphait, mais sa joie était cependant troublée par un peu de doute, car Grandcourt ne lui disait pas un mot de Gwendolen, et il ne savait comment interpréter ce silence.

Les invités de Diplow furent plus que leur hôte avides d'en savoir des nouvelles. — Comment se faisait-il que l'on n'entendît plus rien de miss Harleth ? Était-il croyable qu'elle eût refusé M. Grandcourt ? Lady Flora Hollis, aimable femme déjà sur le retour, mais douée d'une bonne dose de curiosité, ne put résister à son envie de faire, avec madame Torrington, une tournée au presbytère, à Offendene et à Quetcham, où elle apprit que miss Harleth était partie pour Leubronn avec des amis, le baron et la baronne von Langen ; car madame Davilow et M. Gascoigne ne voulaient pas que l'on pût attribuer la disparition de Gwendolen à de l'excentricité ou à un motif qu'il fallait tenir caché ; le recteur même s'imaginait que le mariage n'était que différé, car madame Davilow n'osa pas lui dire avec quelle énergique décision sa fille s'était exprimée.

Nantie de ces nouvelles, lady Flora essaya de galvaniser Grandcourt, en lui faisant entendre qu'elle le considérait comme un adorateur désappointé. Il l'écouta tranquillement, mais avec la plus grande attention, et, le lendemain il ordonna à Lush de trouver une excuse décente pour congédier à la fin de la semaine les invités de Diplow ; car il voulait aller naviguer sur son yacht dans la Baltique ou ailleurs. Il devenait clair pour Lush que Grandcourt entendait aller à Leubronn ; il mit donc tout en œuvre pour se rendre indispensable et réussit à être du voyage ; malgré la répulsion qu'il inspirait à Gwendolen, son patron désirait néanmoins l'avoir toujours sous la main.

C'est ainsi que Grandcourt arriva à la *Czarina* cinq jours après que Gwendolen eut quitté Leubronn et qu'il y trouva son oncle, sir Hugo Mallinger, avec sa famille, y compris Deronda. Ce n'est pas toujours un plaisir pour le souverain régnant, ni pour l'héritier présomptif, quand leurs affaires respectives les amènent à se rencontrer en un même lieu. Sir Hugo était un homme d'humeur facile, tolérant les dissidences et les défauts des autres ; mais un point de vue différent du sien sur le règlement des biens de sa famille l'irritait, attendu que ce sujet concernait aussi une personne dont l'existence était un inconvénient pour lui. Grandcourt, en aucun cas, n'aurait été un neveu selon son cœur ; mais, héritier présomptif du bien des

Mallinger, c'était le ver rongeur du baronnet qui, n'ayant point de fils pour hériter de lui, n'avait sur ces biens qu'un droit viager, puisque, dans le testament de son père, Diplow même, avec les terres qui y étaient enclavées, se trouvait placé dans les mêmes conditions que l'ancien et vaste domaine des deux Topping ; oui, Diplow même, où sir Hugo avait passé sa jeunesse, où il avait chassé durant de longues années et où il aurait voulu que sa femme et ses filles pussent se retirer après sa mort.

Ce dépit n'avait fait que s'accroître avec les années, car lady Mallinger, après avoir eu successivement trois filles, avait attendu huit ans pour en procréer une quatrième ; elle était alors âgée de quarante ans, et sir Hugo avait vingt ans de plus qu'elle. Il avait donc perdu tout espoir d'obtenir un fils, et cette confirmation du droit de Grandcourt à l'héritage des Mallinger ne lui rendait pas sa présence agréable. Cependant, certaines circonstances obligeaient sir Hugo à agir de façon à ce que ses relations avec son neveu fussent aussi amicales que possible. Ces circonstances reposaient sur un plan qui avait peu à peu germé dans son esprit, à mesure que s'était affaibli son espoir d'avoir un fils, pour tâcher d'assurer à lady Mallinger et à ses filles la résidence future de Diplow, malgré la clause testamentaire de son père. Ce qu'il savait des dispositions et de l'état des affaires de son neveu le portait à espérer que Grandcourt se prêterait à une transaction par laquelle, au moyen d'une certaine somme payée comptant, il renoncerait à ses prétentions sur Diplow et les terres qui en dépendaient. Si, par un effet inespéré du hasard, il lui naissait un fils, cet argent serait perdu ; mais sir Hugo considérait ce risque comme de peu d'importance, et, dans les dernières années, il avait si bien administré sa fortune, qu'il était plus qu'en état de faire ce déboursé. Voilà pourquoi il avait grand soin d'éviter toute querelle avec Grandcourt. Du reste, il s'était aperçu déjà que son neveu n'avait pas de rancune contre lui, et rien n'était survenu qui rendît entre eux tout arrangement impossible.

Grandcourt, quant à lui, considérait son oncle comme une superfluité et un ennui ; il se disait aussi que sa position serait bien meilleure si sir Hugo disparaissait. Il avait eu connaissance par Lush, son utile intermédiaire, des intentions du baronnet concernant Diplow, et il n'était pas fâché d'avoir de l'argent en perspective. Qu'il l'acceptât ou non, il était flatté de pouvoir refuser la demande de sir Hugo. Cette transaction avait donc été pour

quelque chose dans sa demande d'habiter Diplow pendant un an, ce qui avait fort ennuyé sir Hugo, qui craignait que l'excellente chasse de ce territoire empêchât Grandcourt de consentir à abandonner cette propriété future ; d'autant plus que Lush lui avait insinué que Grandcourt épouserait probablement miss Arrowpoint, et qu'une somme d'argent le tenterait moins. C'est pourquoi, dans cette rencontre fortuite à Leubronn, sir Hugo fut très curieux de savoir ce qui s'était passé à Diplow. Il se montra pour son neveu plus aimable que jamais et s'arrangea de manière à avoir avec Lush un entretien particulier.

Entre Deronda et Grandcourt, les rapports étaient plus tendus, plus froids, et cela tenait à des circonstances que l'on connaîtra bientôt. Cependant, aucun d'eux ne manifesta de désappointement lorsque une heure après l'arrivée de Grandcourt, on se rencontra à la table d'hôte, et quand les quatre gentlemen, après que lady Mallinger se fut retirée, se réunirent sur la terrasse pour aller ensuite dans les salons de jeu, sir Hugo dit :

— Avez-vous beaucoup joué à Baden, Grandcourt ?

— Non, j'ai regardé et parié un peu avec des Russes.

— Avez-vous eu de la chance ?

— Ai-je gagné, Lush ?

— Oui, à peu près deux cents livres, répondit Lush.

— Alors, vous n'êtes pas ici pour jouer ? demanda sir Hugo.

— Non ; je ne me soucie pas du jeu maintenant. Qu'il aille au diable ! répondit Grandcourt en tirant ses favoris.

— Il faudrait que quelqu'un inventât une machine pour vous amuser, mon cher garçon ! dit sir Hugo. Ce serait à peu près comme les Tartares quand ils font leurs prières. Mais je suis d'accord avec vous ; le jeu est monotone. Au reste, je ne l'ai jamais aimé ; je ne tiens même plus à regarder jouer, car on est empoisonné par un air méphitique. Je ne reste jamais ici plus de dix minutes. Mais où est donc ta belle joueuse, Deronda ? Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vue ?

— Elle est partie, répondit laconiquement Deronda.

— Une belle fille, sur ma parole ! une vraie Diane ! dit sir Hugo en s'adressant à Grandcourt. Quand je la vis, elle gagnait : elle prenait son gain

avec autant de calme que si ce n'eût pas été pour elle. Deronda l'a vue perdre dans la même journée avec une impassibilité étonnante. Je suppose que tout son argent y a passé, à moins qu'elle n'ait été assez sage pour s'arrêter à temps. Comment sais-tu qu'elle est partie ?

— Par la liste des étrangers, repartit Deronda en levant imperceptiblement les épaules. Vandernoodt m'a dit qu'elle s'appelait miss Harleth, et qu'elle était avec le baron et la baronne von Langen. J'ai vu par la liste que miss Harleth n'était plus ici.

Ce renseignement n'apprenait rien à Lush, si ce n'est que Gwendolen avait joué, car il avait déjà consulté la liste des étrangers et s'était convaincu qu'elle était partie ; mais il n'avait pas voulu le faire savoir à Grandcourt, à moins qu'il ne lui en parlât. Celui-ci n'avait rien demandé, persuadé qu'il retrouverait un jour ou l'autre l'objet de ses recherches. Ce qu'il venait d'apprendre l'avait intéressé, et il n'avait pas perdu un mot de ce que l'on avait dit de miss Harleth. Après une légère pause, il dit à Deronda.

— Connaissez-vous ces gens, ces Langen ?

— J'ai un peu causé avec eux après le départ de miss Harleth. Je ne les connaissais pas auparavant.

— Savez-vous où elle est allée ?

— Chez elle, dit froidement Deronda, comme s'il ne voulait rien ajouter de plus.

Puis, tout à coup, il se tourna vers Grandcourt et reprit :

— Mais vous la connaissez probablement ; elle ne demeure pas loin de Diplow : à Offendene, près Wancester.

Deronda faisait avec Grandcourt un contraste frappant ; il y avait en lui une intensité de vie énergique et calme à la fois ; son visage était d'une richesse de teint qui rendait son regard tellement éloquent, que souvent, sans qu'il eût parlé, les domestiques lui demandaient ce qu'il venait de dire. Grandcourt ressentit une irritation qui ne se manifesta que par un tremblement plus rapide des cils lorsque Deronda lui fit cette observation. Il se contint pourtant, et répondit de son ton traînard : « Oui, je la connais. » Puis il lui tourna le dos pour regarder jouer.

— Que savez-vous d'elle ? demanda sir Hugo à Lush, après que tous trois se furent un peu éloignés. — Ce doit être une nouvelle venue à Offendene, car le vieux Blenny l'a habité après la mort de la douairière.

— J'en sais un peu trop, répondit d'une voix basse, mais significative, Lush qui n'était pas fâché de faire connaître à sir Hugo le véritable état des affaires.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le baronnet, qui sortit du salon pour se promener au grand air.

— Il a été sur le point de l'épouser, continua Lush ; mais j'espère que c'est fini maintenant. Elle est la nièce de Gascoigne, le pasteur de Pennicote. Sa mère est restée veuve avec une nichée de filles. Celle-ci n'a rien, mais elle est dangereuse comme la poudre. Ce serait un mariage absurde. Elle doit être irritée contre lui, car elle est partie sans rien dire au moment où il allait demander sa main. Le fait est qu'il est ici pour elle ; mais il n'est pas pressé, et entre son caprice et le sien, il y a probablement assez de choses pour qu'ils ne se rencontrent plus. Il n'en a pas moins perdu toute chance d'épouser l'héritière.

Ils furent alors rejoints par Grandcourt, qui leur dit :

— C'est une vraie caverne, pire encore que Baden. Je retourne à l'hôtel.

Quand le baronnet fut seul avec Deronda, il lui dit :

— Cette histoire est charmante. Il y a un drame sous jeu. Il faut que cette fille soit digne que l'on coure après elle ; elle a de *l'imprévu*. Je crois que son apparition sur la scène améliore mes chances d'obtenir Diplow, que le mariage se fasse ou non.

— J'espère qu'un mariage comme celui-là ne se fera pas, répondit Deronda d'un ton de dégoût.

— Pourquoi cela ? Est-ce que, toi aussi, tu aurais été touché ? demanda sir Hugo. As-tu l'intention de courir après elle ?

— Au contraire ; je serais plutôt tenté de me sauver loin d'elle.

— Tu n'aurais pas de peine à supplanter Grandcourt. Une femme comme celle-là te donnerait la préférence, dit sir Hugo, qui aimait à mettre la patience de Deronda à l'épreuve.

— Je suppose que la généalogie et la fortune forment à elles deux un bon parti, répondit froidement Daniel.

— Mon garçon, c'est le meilleur cheval qui remporte le prix de la course, malgré la généalogie. Rappelle-toi le mot de Napoléon : *Je suis ancêtre*, dit sir Hugo, qui d'habitude aimait à ravalier la naissance, de la même manière que ceux qui, après un bon dîner, prétendent que le bonheur dans cette vie est distribué avec une égalité parfaite.

— Il n'est pas sûr que j'aie besoin d'être ancêtre, dit Deronda.

— Alors, tu ne veux pas courir après ta belle joueuse ?

— Décidément, non.

Cette réponse était sincère ; il est probable, toutefois, qu'en d'autres circonstances, Deronda aurait cédé à l'intérêt que cette femme lui avait inspiré, et essayé d'en savoir davantage sur son compte. Mais son destin l'entraînait dans une autre direction. Il ne se sentait plus libre.

XVI

En effet, les circonstances de la vie de Deronda avaient été exceptionnelles. Il y eut un moment surtout qui fut important pour lui. Qu'on se représente un jeune garçon de treize ans, couché au milieu d'une belle pelouse qu'entoure un cloître gothique. Il soutient avec son bras sa tête ornée de magnifiques cheveux bouclés, penchée sur un livre, pendant que son maître, qui lit de son côté, est assis à l'ombre sur une chaise de jardin. Le livre de Deronda était l'*Histoire des républiques italiennes*, de Sismondi. L'enfant avait la passion de l'histoire : il voulait savoir comment les diverses époques de l'humanité avaient été remplies depuis le déluge, et comment les choses s'étaient passées pendant les périodes obscures. Tout à coup, il releva la tête, regarda son maître et lui dit :

— Monsieur Fraser, comment se fait-il que les papes et les cardinaux aient eu tant de neveux ?

Le maître, jeune Écossais de talent que sir Hugo s'était attaché en qualité de secrétaire, quitta, un peu malgré lui, son livre d'économie politique et répondit avec le plus pur accent écossais :

— Ils appelaient neveux leurs propres enfants.

— Pourquoi ?

— Par convenance. Vous savez bien que les prêtres ne se marient pas et que leurs enfants seraient illégitimes.

M. Fraser, qui avait donné de l'importance à cette dernière phrase, était impatient de reprendre sa lecture ; mais Deronda, comme s'il venait d'être mordu par un serpent, demeura immobile, tournant le dos à son maître.

Il avait toujours appelé sir Hugo Mallinger, son oncle, et, un jour qu'il s'était enquis de son père et de sa mère, le baronnet avait répondu : « Tu les as perdus quand tu étais tout petit ; c'est pourquoi je prends soin de toi. » Daniel essaya de percer le voile qui enveloppait ses premières années, mais il n'y parvint pas ; il ne se souvenait que du petit monde dans lequel il vivait. Jusque-là, il n'avait pas tenu à en savoir davantage, car il aimait trop sir Hugo pour être affligé de la perte de parents inconnus. La vie était délicieuse pour lui avec un oncle indulgent et jovial, bel homme dans la force de l'âge, que Daniel jugeait comme absolument parfait, et dont la résidence, à la fois historique et romantique, passait pour une des plus belles de l'Angleterre. C'était un mélange d'architecture pittoresque provenant d'une ancienne abbaye, dont les restes existaient encore. Diplow, situé dans un autre comté et moins riche en terres, était entré dans l'héritage de la famille par le côté féminin ; Henri VIII avait fait don aux Mallinger de *Monk's-Topping*, qui vint s'ajouter aux terres voisines de *King's-Topping* qu'ils possédaient depuis plusieurs siècles ; car ils reportaient leur origine jusqu'à un certain Hugues le Malingre, venu avec le Conquérant. Ce Hugues avait sans doute reçu ce surnom à cause de sa complexion malade, heureusement corrigée chez ses descendants, dont on voyait les portraits dans une galerie située au-dessus des cloîtres, où Daniel allait souvent. La lignée se terminait avec le portrait de sir Hugo et de son jeune frère Henleigh. Ce dernier avait épousé miss Grandcourt, dont il prit le nom avec les biens, faisant ainsi la jonction de deux familles également anciennes et ajoutant les trois têtes de Sarrasins et les trois besants de l'une

à la tour et aux faucons d'argent de l'autre ; avantages qui se réunissaient sur la tête de cet Henleigh Mallinger Grandcourt, que nous connaissons déjà mieux que sir Hugo ou son neveu Daniel Deronda.

Dans le portrait de sir Hugo, peint dans sa jeunesse par sir Thomas Lawrence, l'artiste avait rendu justice à la vivacité d'expression et au tempérament sanguin que l'on pouvait constater encore dans l'original ; mais il avait fait plus que lui rendre justice en allongeant un peu trop son nez, qui, en réalité, était plus court que l'on n'aurait pu l'attendre d'un Mallinger. Heureusement, le vrai nez de la famille reparaissait chez son jeune frère, et on le voyait dans toute sa fine régularité sur le visage de son neveu Mallinger-Grandcourt. Mais aucun des types de la famille suspendus aux murs de la galerie ne se reproduisait chez le neveu Daniel Deronda, qui était beaucoup plus beau que tous. — En ce moment, où, couché sur l'herbe, Daniel faisait pour la première fois connaissance avec les vicissitudes de ce monde, une idée nouvelle était éclosée dans son esprit. Ayant lu Shakspeare et une grande partie de l'histoire universelle, il avait souvent pensé aux hommes nés hors du mariage, qu'il considérait comme des infortunés ; mais il ne s'était jamais fait cette application à lui-même ; son sort était trop beau pour qu'il eût pu y songer avant cet instant où il lui avait paru possible que tel fût le secret de sa naissance et que l'homme qu'il appelait son oncle fût réellement son père. L'oncle qu'il aimait si tendrement prit soudain l'aspect d'un père mystérieux qui lui faisait tort. Oui, tort ; car, enfin, qu'était devenue sa mère ? Pourquoi l'avait-on séparé d'elle ?

C'étaient là des secrets sur lesquels Daniel ne pouvait faire de questions, car en parler ou en entendre parler lui aurait fait l'effet de tisons ardents capables d'enflammer sa jeune imagination. Il finit par soulager son cœur en versant d'abondantes larmes qu'il ne songea à sécher que quand M. Fraser lui dit :

— Daniel, ne voyez-vous pas que vous êtes assis sur votre livre ?

La première secousse apaisée, il se dit qu'il n'avait aucune certitude sur la manière dont les choses s'étaient passées, et qu'il venait de faire sur lui-même des conjectures comme il lui était souvent arrivé d'en faire sur Périclès ou Colomb. Mais un trouble secret, à l'idée que d'autres connaissaient peut-être des détails le concernant, qu'ils ne voulaient pas lui

révéler et qu'il n'aurait pas voulu entendre, lui donnèrent une réserve prématurée qui servit à mûrir sa jeune expérience ; il prêta désormais l'oreille à des paroles qu'il avait jusque-là laissé passer sans y faire attention, et chaque incident, même vulgaire, qui pouvait se rattacher à ses soupçons, faisait naître en lui de nouveaux sentiments. Une petite aventure arrivée, un mois plus tard, l'impressionna vivement. Outre une belle voix, Daniel possédait encore un admirable instinct musical qui, de bonne heure, l'avait rendu capable de s'accompagner sur le piano, pendant qu'il chantait de mémoire. Il avait ensuite reçu de bonnes leçons, et sir Hugo, qui le chérissait, lui demandait de faire de la musique quand il avait des invités. Un jour, après qu'il eut chanté devant une petite réunion de *gentlemen* que la pluie retenait à l'intérieur, le baronnet, après avoir fait en souriant une remarque à son voisin, s'écria :

— Viens ici, Dan. Dis-moi, voudrais-tu devenir un grand chanteur ? Aimerais-tu à être adoré de tout le monde comme Mario et Tamberlick ?

— Non, je détesterais cela ! répondit, avec une décision qui frisait la colère, Daniel qui avait rougi instantanément.

— Bien, bien, bien, lui dit sir Hugo en le caressant pour le calmer. Mais Daniel quitta aussitôt le salon et courut se réfugier dans sa chambre. Il avait été piqué au vif par l'idée que son oncle — peut-être son père ! — voulût lui faire embrasser une carrière qu'il savait impossible pour le fils d'un gentilhomme anglais. Souvent, à Londres, sir Hugo l'avait conduit à l'Opéra, et l'image d'un grand chanteur était vivante pour lui ; mais, en dépit de son goût pour la musique, il se raidissait contre la pensée d'être élevé pour chanter devant le beau monde, qui ne ferait pas plus cas de lui que d'un jouet de grand prix. Puisque sir Hugo avait pensé un instant à lui donner cette position, c'était pour Daniel une preuve incontestable qu'il y avait sur sa naissance une tache quelconque qui le mettait en dehors de la classe des gentilshommes à laquelle appartenait le baronnet. Lui dévoilerait-on jamais ce secret ? Le temps viendrait-il où son oncle lui dirait tout ? Il frémissait devant cette perspective et préférait demeurer toujours dans l'ignorance. Si son père avait mal agi, il désirait qu'on ne lui en parlât jamais ; l'idée que d'autres ne l'ignoraient pas était déjà bien assez amère pour lui. M. Fraser le savait-il ? Apparemment non ; sans cela, il n'aurait pas parlé des neveux des papes comme il l'avait fait. Turvey, le valet, le

savait-il ? Et la vieille madame French, la cuisinière ? Et Banks, l'intendant, avec lequel il allait souvent visiter les fermiers, à cheval sur son poney ? Il se souvint alors que, deux ou trois ans plus tôt, un jour qu'il buvait du lait chez madame Banks, le mari, clignant des yeux et avec un rire malin, dit à sa femme ; « Il a tous les traits de sa mère ! » Pourquoi ressemblait-il à sa mère et non à son père ? Si sir Hugo était son oncle, il fallait que sa mère fût une Mallinger. Mais non ! Son père pouvait avoir été le frère de sir Hugo ; il pouvait avoir changé de nom comme Henleigh Mallinger quand il épousa miss Grandcourt. Mais, alors, pourquoi n'avait-il jamais entendu sir Hugo parler de son frère Deronda, comme il le faisait de son frère Grandcourt ? Daniel ne s'était jamais inquiété de l'arbre généalogique de la famille ; il ne connaissait que l'ancêtre qui avait tué trois Sarrasins d'un seul coup d'épée. Maintenant tous ses désirs tendaient vers le cabinet où il savait qu'était suspendu un parchemin enluminé que sir Hugo appelait l'arbre de la famille. Cette expression lui avait d'abord paru bizarre ; il la comprenait aujourd'hui et aurait bien voulu pouvoir examiner ce parchemin. Devait-il s'introduire dans le cabinet ? Non ; il s'arrêta de lui-même. Il aurait pu être vu et il ne voulait pas se mettre dans le cas de laisser soupçonner la silencieuse douleur qui venait de se glisser dans son cœur.

Peu de temps après cette scène qui avait provoqué en lui une telle agitation, il put se convaincre qu'en lui proposant de devenir un grand chanteur, sir Hugo n'avait voulu que plaisanter. Il fit appeler Daniel dans sa bibliothèque, et, en le voyant entrer, il avança une chaise en disant.

— Ah ! ah ! te voilà, Dan ! Viens ici et assieds-toi.

Daniel obéit et sir Hugo mit amicalement la main sur l'épaule du jeune garçon, qu'il regarda affectueusement.

— Qu'as-tu, mon ami ? Aurais-tu appris quelque chose qui te fasse de la peine ?

Daniel fit tous ses efforts pour retenir ses larmes et ne put répondre.

— Tout changement est pénible quand on est heureux, je le sais, continua le baronnet en passant ses doigts dans les cheveux noirs de l'enfant. Il faut que nous nous séparions pour que tu reçoives l'éducation que je veux te donner. Du reste, tu trouveras bien des choses à aimer à l'école.

Daniel ne s'attendait pas à cela ; il se sentit soulagé et dit :

— Dois-je donc aller à l'école ?

— Oui ; j'ai formé le projet de t'envoyer à Éton. Je désire que tu sois élevé en gentilhomme, et, pour cela, il est nécessaire que tu ailles dans une école te préparer pour l'Université. Je compte t'envoyer plus tard à Cambridge, où j'ai été moi-même. — Qu'en dis-tu, coquin ? fit sir Hugo en souriant.

— Je désire être un gentilhomme, répondit Daniel avec fermeté ; j'irai à l'école, puisque c'est ce que doit faire le fils d'un gentilhomme.

Sir Hugo l'examina silencieusement pendant un moment, et crut deviner pourquoi l'enfant avait paru si indigné quand il lui avait proposé la carrière de chanteur ; puis il lui dit avec tendresse :

— Alors cela ne te fera rien de quitter ton vieil oncle ?

— Oh ! si ! répondit Daniel, qui pressa dans ses mains celles de sir Hugo. Mais ne reviendrai-je pas et ne serai-je pas avec vous pendant les vacances ?

— Si, parfaitement ! En attendant, je vais t'envoyer chez un nouveau maître, afin que le changement ne te paraisse pas trop dur lorsque tu partiras pour Éton.

Après cette entrevue, Daniel reprit confiante. Ses conjectures ne pouvaient être justes, puisqu'on voulait qu'il fût gentilhomme. Il redevint gai, et, jusqu'à son départ, la maison retentit de ses chansons ; il dansa avec les vieux domestiques, il leur fit des cadeaux et recommanda spécialement au groom d'avoir soin de son poney noir.

Tout alla bien pour Daniel dans le nouveau monde où il venait d'entrer, si ce n'est qu'un camarade avec lequel il était disposé à contracter une étroite amitié lui parla longuement de ses parents et attendit de lui une semblable confiance. Il se tint sur la réserve, et cette expérience l'empêcha de céder à son penchant naturel pour l'intimité. Ses camarades et ses maîtres le qualifiaient de garçon mystérieux ; mais il était toujours de si bonne humeur, il avait si peu de prétention, il se montrait si vif à l'étude et au jeu, que personne ne put trouver à redire à sa réserve.

Une surprise, qui lui arriva pendant la première année de son séjour à Éton, le confirma dans sa résolution de garder le silence sur sa peine

intérieure. Sir Hugo lui écrivit qu'il avait épousé miss Raymond, aimable et douce personne, dont Daniel devait avoir conservé le souvenir. Cet événement ne devait rien changer à la résolution prise de venir passer ses vacances à l'abbaye ; il trouverait en lady Mallinger une nouvelle amie qu'il aimerait aussi sans doute.

Que l'on veuille bien excuser sir Hugo jusqu'à ce que l'on connaisse mieux les vrais motifs qui le faisaient agir. Il savait parfaitement que, généralement, on considérait Daniel comme son fils ; mais cette supposition ne lui déplaisait pas, et jamais il ne s'était inquiété si le jeune homme, un jour ou l'autre, serait affecté désagréablement en connaissant son énigmatique situation. Il l'aimait tendrement et en avait la meilleure opinion. Il était demeuré célibataire jusqu'à quarante-cinq ans ; on l'avait toujours regardé comme un charmant homme, de goûts élégants ; quoi de plus naturel alors qu'il prît soin d'un beau garçon comme Deronda ? La mère pouvait même être du grand monde et se rencontrer avec sir Hugo à l'étranger. Le seul qui aurait peut-être eu quelques droits à y trouver à redire était le jeune homme lui-même, qui n'avait pas été consulté.

Au moment où Deronda dut aller à Cambridge, lady Mallinger avait déjà trois filles, charmants babys à la vérité, mais dont la naissance avait été acceptée avec mélancolie, le rejeton désiré étant un fils. Si sir Hugo n'avait point d'héritier mâle, la succession devait échoir à son neveu Mallinger-Grandcourt. Daniel ne conserva plus de doute sur sa naissance ; il était convaincu que sir Hugo était son père, et il concevait que le baronnet, puisqu'il ne voulait jamais aborder ce sujet, désirât qu'il comprît le fait et qu'il se tût.

Un jour, vers la fin des grandes vacances et avant de partir pour Cambridge, il dit à sir Hugo :

— Que désirez-vous que je sois, monsieur ?

Ils se trouvaient ensemble dans la bibliothèque, où le baronnet l'avait fait appeler pour lui lire une lettre d'un *Don* ^[2] de Cambridge qu'il avait voulu intéresser à Deronda ; le moment lui parut favorable pour aborder le grave sujet qui n'avait pas encore été discuté à fond.

— Tout ce que tu voudras, mon garçon. J'ai cru devoir te proposer la carrière militaire ; tu n'as pas voulu en entendre parler et j'en ai été

heureux. Ne choisis pas aujourd'hui ; laisse cela pour plus tard, quand tu auras mieux regardé autour de toi et que tu te seras mêlé aux hommes. L'Université ouvre au large la porte du Forum. On peut y remporter des prix, et le succès fixe toujours notre choix. D'après ce que j'ai vu et entendu, je crois que tu pourras entreprendre ce qui te plaira. Jusqu'ici, tu as nagé en pleines eaux classiques, et, si tu en es fatigué, c'est à Cambridge que tu pourras le mieux étudier les mathématiques.

— Mais, monsieur, dit Daniel en rougissant, il me semble que gagner de l'argent est aussi de quelque importance. J'aurai à travailler pour moi-même plus tard.

— Pas précisément. Cependant, ne fais point d'extravagances... Oui ! oui ! je sais : tu n'y es pas porté par goût ; mais tu n'auras besoin de te priver de rien. Tu auras un revenu de garçon ; assez pour être à l'aise. Compte sur sept cents livres par an. Tu peux te faire avocat, écrivain, entrer dans la politique, c'est même ce qui me plairait le mieux ; j'aimerais à te sentir à mes côtés et à te voir ramer avec moi.

Daniel parut embarrassé. Il sentait bien qu'il aurait dû parler de sa gratitude ; mais les sentiments qui se pressaient en foule dans son cœur le rendaient muet. Il brûlait de questionner le baronnet sur sa naissance, et pourtant il lui fut impossible d'en rien dire, plus impossible encore d'en entendre parler. La libéralité de sir Hugo à son égard l'étonnait, car il savait que, peu de temps auparavant, il avait eu besoin de se faire de l'argent afin de mieux pourvoir ses filles. Il finit par s'imaginer que la provision faite pour lui provenait de sa mère ; mais cette conjecture vague ne lui sembla pas fondée et s'évanouit aussi vite. Sir Hugo parut n'avoir rien observé de particulier en Daniel et continua de son ton amical :

— Je suis content qu'outre les classiques, tu aies fait de bonnes études et que tu aies mordu au français et à l'allemand. À moins qu'un homme ne veuille avoir le prestige et le revenu d'un *Don*, ce n'est pas la peine d'en faire une machine à grec et à latin. Certes, il est beau de pouvoir écrire en grec et en latin ; mais, dans la vie pratique, on n'en a pas l'occasion. Cependant, j'ai vu des *Dons* faire très bonne figure en société ; on a besoin de tels hommes et, si tu veux adopter cette carrière, je n'aurai rien à dire contre ta détermination.

— Je crois que j’aurai peu de chances d’arriver. Quicksett et Puller sont bien plus forts que moi. J’espère que vous ne serez pas désappointé si je ne remporte pas de prix.

— Non, non. J’aimerais à te voir réussir ; mais, pour Dieu, ne me reviens pas comme un idiot instruit, à l’exemple du jeune Brecon qui a eu un double prix et qui ne sait que faire aujourd’hui. Ce que je désire pour toi, c’est un passeport dans la vie. Je ne fais point de reproche à notre système universitaire ; nous avons besoin d’un peu de culture désintéressée pour tenir tête au coton et au capital, spécialement à la Chambre. Mon grec s’est évaporé et s’il me fallait faire à l’improviste un vers latin, je crois que j’en attraperais une attaque d’apoplexie. Mais cela a formé mon goût, et je puis dire que mon anglais en est meilleur.

Sur ce point, Daniel garda un respectueux silence. Il n’avait pas été le plus grand des piocheurs à Eton ; bien que certaines études fussent pour lui aussi faciles que de diriger un canot, il n’était pas de l’étoffe dont on fait les écoliers de première classe. Il avait la passion des grandes connaissances, mais il était modeste, et il acceptait le second rang comme un fait qu’il ne pouvait empêcher. Daniel avait, ce qui est bien rare, une fervente sympathie, une activité d’imagination pour le bien des autres, qui se produisaient par des actes fréquents que ses condisciples traitaient quelquefois d’excentricité morale.

L’impression qu’il fit à Cambridge fut la même qu’à Eton ; on convint qu’il aurait pu arriver à la première place si ses stimulants naturels avaient été assez forts pour l’y pousser. Au commencement, son travail à l’Université eut pour lui une nouvelle saveur : peu disposé à continuer les exercices classiques d’Eton, il s’appliqua aux mathématiques pour lesquelles il avait montré de bonne heure de l’aptitude ; voulant faire plaisir à sir Hugo, il travailla vigoureusement pour obtenir un prix à la fin de l’année. Mais bientôt se présenta l’ancienne objection qui avait grandi avec lui ; les épreuves de l’examen lui paraissaient ridicules ; il avait une répugnance invincible pour la futilité de répondre à une question qui n’exigeait que de la mémoire sans la connaissance approfondie des principes. Dans ses heures de mécontentement, il était tenté de demander à sir Hugo de quitter Cambridge et de poursuivre ses études avec plus d’indépendance à l’étranger. Ce projet, qui flattait ses penchants naturels,

aurait pu ne pas se réaliser si certaines circonstances n'en avaient accéléré la possibilité.

Une amitié enthousiaste, qui devait avoir de l'influence sur son avenir, fit naître ces circonstances. Un jeune homme de son âge et occupant une petite chambre contiguë à la sienne, était arrivé à l'Université comme boursier envoyé par le collège de Christi's-Hospital. Ses grands traits et ses longs cheveux blonds rappelaient ces belles têtes pâles si chères aux vieux peintres de l'école allemande, et, quand son visage se colorait sous une plaisanterie, il se formait autour de sa bouche et de ses yeux, des plis qu'aurait pu seul façonner un vieil humoriste. Son père, graveur de quelque distinction, mort depuis onze ans, n'avait laissé à sa mère qu'un maigre revenu pour l'élever, lui et ses trois sœurs. — Hans Meyrick — c'était son nom — se sentait le soutien ou plutôt le tronc autour duquel devraient s'attacher ces frêles plantes. Il ne doutait pas de pouvoir être un appui solide ; car la facilité et la promptitude avec lesquelles il apprenait devaient l'aider à triompher à Cambridge, comme il avait triomphé chez « les habits bleus »^[3] en dépit des irrégularités de son caractère. Le seul danger à craindre était que ses bonnes intentions ne fussent déjouées par des actes qui ne seraient pas dus à l'habitude, mais à une impulsion capricieuse. On ne pouvait pas dire qu'il eût de mauvaises habitudes ; cependant, à des intervalles plus ou moins longs, il tombait dans des accès d'insouciance, ou commettait des choses qui ne proviennent d'ordinaire que des plus détestables coutumes.

Néanmoins, Hans était un aimable garçon, et il trouva en Deronda un ami constant, dévoué et surtout compatissant pour ses courtes aberrations, lesquelles, sans lui, auraient pu être suivies d'un long repentir. Hans était plus souvent dans la chambre de Daniel que dans la sienne ; il lui faisait part de ses études, de ses affaires, de ses espérances ; il lui parlait de la pauvreté de sa maison et de son amour pour les êtres chéris qui l'habitaient ; de sa résolution de les tirer de cette situation, et de son envie de lutter pour acquérir une fortune qu'il partagerait avec sa mère et ses sœurs. Il ne demandait aucune confiance en retour et considérait Deronda comme un Olympien n'ayant besoin de rien. Daniel était content et reportait tout son intérêt sur Meyrick ; il le surveillait dans ses moments erratiques, mettait toute son adresse à l'aider de son argent et à détourner de lui toute

chance malfaisante. Meyrick voulait arriver à l'agrégation et les succès importants qu'il obtint sur bien des matières furent probablement dus à l'influence amicale de Deronda.

Mais une imprudence, commise par Meyrick au commencement de l'automne, faillit compromettre ses espérances. Avec son alternation habituelle entre une dépense superflue et une privation pour lui-même, il avait payé de presque tout son argent une vieille gravure qui l'avait fasciné, et, pour se rattraper, il était revenu de Londres dans un wagon de troisième classe, la figure exposée à une bise piquante et aux corpuscules de terre et de charbon que le vent chassait devant lui. Il en résulta une inflammation des yeux si grave, que, pour un instant, on craignit de ne pouvoir jamais les guérir. Dans une inquiétude affreuse, Deronda résolut de se dévouer à son ami ; il voulut être les yeux de Hans, et toute autre occupation lui devint secondaire : il travailla pour lui et avec lui ses classiques, afin de pouvoir lui conserver ses chances d'agrégation. Hans, voulant laisser ignorer ses souffrances à sa mère et à ses sœurs, allégua un surcroît de travail pour pouvoir passer les fêtes de Noël à Cambridge, où son ami resta avec lui.

Cependant Deronda négligeait forcément ses mathématiques, et Hans lui disait :

— Mon cher vieux, pendant que vous venez à mon aide, vous risquez gros pour vous.

Mais Daniel n'admettait pas qu'il courût aucun risque et une double sympathie le rendait indifférent : d'abord il voulait que Hans ne manquât pas l'agrégation, et ensuite il reprenait de l'intérêt pour ses anciennes études classiques. Dès que Hans put se servir de ses yeux et travailler, Deronda piocha pour rattraper le temps perdu. Il échoua cependant ; mais il eut la satisfaction de voir réussir Meyrick. Le succès personnel qu'il ne put remporter fut pour lui de peu de conséquence ; toutefois, sa conviction d'avoir perdu son temps à un travail aride et répugnant lui inspira du dégoût pour les études universitaires et il pensa sérieusement à quitter Cambridge. Néanmoins, il était prêt à se soumettre aux objections fondées que lui ferait sir Hugo.

La joie et la reconnaissance de Hans ne furent pas sans mélange de chagrin. Il croyait aux préférences alléguées par Daniel ; mais il comprenait

aussi qu'en lui rendant service, son ami pouvait s'être placé à son désavantage dans l'opinion de sir Hugo, et il lui dit d'un air attristé :

— Si vous aviez réussi, sir Hugo aurait accepté de meilleure grâce votre demande de nous quitter. C'est par dévouement pour moi que vous avez perdu cette chance et je ne puis rien pour réparer ce tort.

— Vous le pouvez très bien ; arrivez à l'agrégation supérieure, et j'appellerai cela un placement de premier ordre.

— Oh ! le diable d'homme ! Vous empêchez un affreux métis de se noyer et vous vous attendez à ce qu'il fasse belle figure !

Toutefois, Hans ne perdit pas de temps pour écrire en secret toute l'histoire à sir Hugo, et lui dire que, sans son généreux dévouement, Deronda n'aurait certainement pas manqué le prix pour lequel il avait travaillé.

Les deux amis rentrèrent ensemble à Londres : Meyrick, pour se réjouir avec sa mère et ses sœurs dans leur petite maison de Chelsea, et Deronda, pour exécuter la tâche moins facile d'ouvrir son cœur à sir Hugo. Il comptait un peu sur la bonté d'âme du baronnet, mais il s'attendait à une bien autre opposition que celle qu'il rencontra. Son oncle le reçut avec plus de bienveillance que d'habitude ; il passa rapidement sur son insuccès, et, quand il eut déduit les raisons pour lesquelles il désirait quitter l'université et aller étudier à l'étranger, sir Hugo, après être demeuré quelques moments à l'examiner silencieusement, lui dit :

— Ainsi tu ne veux pas être Anglais jusqu'à la moelle des os ?

— Je veux être Anglais, mais je tiens aussi à voir les choses sous plusieurs aspects ; je tiens à me débarrasser d'une attitude purement anglaise, au moins dans les études.

— Je le vois bien, tu ne veux pas être coulé dans le même moule que les autres jeunes gens. Je n'ai rien à dire contre l'éloignement que tu manifestes pour quelques-uns de nos préjugés nationaux ; je sens que, moi-même, j'ai bien fait de passer un certain temps à l'étranger. Mais, pour l'amour de Dieu, conserve la coupe anglaise et ne deviens pas indifférent pour le mauvais tabac ! Et puis, mon cher garçon, il est bon d'être généreux et désintéressé, mais il ne faut pas aller trop loin. En tout cas, je ne m'oppose

pas à ce que tu voyages. Attends que j'en aie fini avec mon comité, et je partirai avec toi.

Il fut donc fait selon le désir de Deronda. Mais il ne partit pas sans avoir passé plusieurs heures avec Meyrick et sans avoir été présenté à sa mère et à ses sœurs. Les timides fillettes épièrent et annotèrent chaque regard de l'ami que leur frère nommait son sauveur. Elles acceptèrent si bien Deronda comme un idéal, que, quand il fut parti, la plus jeune, après s'être concertée avec les deux autres, le peignit sous les traits du prince Camaralzaman.

XVII

Par une belle soirée du mois de juillet, Deronda canotait sur la Tamise. Depuis plus d'un an déjà, il était revenu en Angleterre, persuadé que son éducation était terminée et qu'il pouvait désormais tenir sa place dans la société ; mais, quoique, par déférence pour sir Hugo et pour bannir l'oisiveté il eût commencé l'étude du droit, cette apparente décision n'avait eu pour résultat que de le plonger plus avant dans l'indécision. Son ancienne passion pour le canotage s'était réveillée plus vive que jamais depuis qu'il était revenu à Londres avec les Mallinger, car il ne pouvait trouver que sur la rivière la tranquillité parfaite qu'il aimait. Son canot était ancré à Putney, et, quand sir Hugo n'avait pas besoin de lui, son plus grand plaisir était de ramer jusqu'après le coucher du soleil et de rentrer à la clarté des étoiles. Non qu'il fût devenu sentimental, mais il était alors dans un état d'humeur contemplative assez commune chez les jeunes gens de notre époque : celle de savoir si c'était la peine de prendre part au combat de la vie.

Revêtu d'un bourgeron bleu, coiffé d'une casquette, les cheveux courts et portant une barbe soyeuse, il n'offrait plus que des traces lointaines de ce séraphique jeune garçon dont nous avons tracé le portrait. Cependant, on l'aurait reconnu à cette particularité du regard que Gwendolen avait traité d'insupportable, bien qu'il fût réellement d'une grande douceur. Sa voix, qui fredonnait de temps en temps quelques bribes de chant, était devenue un

beau baryton. Sa main, un peu longue et nerveuse, devait tenir ferme, et avait la forme de celles que peignait Titien quand il voulait combiner la finesse avec la force. Deronda ramait donc sur la Tamise, dans la tenue ordinaire d'un Anglais bien né qui profite d'une heure de loisir, et passait sous le pont de Kew, sans se douter qu'il allait jouer un rôle important dans une aventure qui se préparait.

Entre six et sept heures du soir, vers le pont de Kew, la rivière n'est pas solitaire. Quelques personnes flânaient sur le chemin de halage et de temps à autre on voyait passer un bateau. Deronda faisait force de rames pour dépasser cet endroit ; mais voyant s'avancer une grande barge à charbon, il dirigea son canot vers le bord et cessa de ramer pour se laisser aller à la dérive. Sans savoir pourquoi, il avait commencé de chanter la romance du Gondolier d'*Othello*, si admirablement mise en musique par Rossini, sur les vers immortels de Dante :

« Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria ! [\[4\]](#) »

Presque aussitôt, il entendit le gémissement mélodique : *nella miseria*, distinctement répercuté comme un écho de l'autre côté de la rivière. Trois ou quatre personnes s'étaient arrêtées pour voir la barge passer sous le pont et avaient sans doute remarqué aussi le jeune canotier, dont, très probablement, l'oreille seule avait saisi ces faibles sons. En regardant sur le bord opposé, il vit une figure qui aurait pu être la personnification de la douleur. C'était une jeune fille de dix-huit ans à peine, de petite taille, au visage délicat, les boucles de ses cheveux noirs relevées sur les oreilles sous un grand chapeau et les épaules couvertes d'un ample manteau de laine. Elle laissait pendre devant elle ses mains jointes ; ses yeux étaient fixés sur l'eau capricieuse avec une expression morne, désespérée. L'attention de Deronda devint si intense, qu'il cessa de chanter ; apparemment sa voix était entrée dans cette jeune âme sans qu'elle eût remarqué d'où elle venait ; car, lorsqu'il se tut, elle changea d'attitude et promena autour d'elle un regard effrayé qui rencontra celui de Deronda. On aurait dit alors un jeune faon, ou tout autre charmant animal, sur le point de prendre la fuite : point de rougeur, point d'alarme, mais une timidité à la fois chaste et fière, qui ne

l'empêcha pas de le regarder longuement avant de se retirer. Daniel crut s'apercevoir qu'elle n'avait pas tout à fait conscience de ce qui l'environnait. Souffrait-elle de la faim ? Quelle était la cause de son effarement ? Instantanément il ressentit pour elle un vif intérêt et une immense compassion. Il vit qu'elle était allée s'asseoir sous un arbre, mais il ne croyait pas avoir le droit de la surveiller. On rencontre souvent des femmes tristes et pauvrement vêtues ; ce qui rendait celle-ci exceptionnelle c'était sa délicate beauté, les lignes fines et la pâleur de son visage. Reprenant les rames, il eut bientôt remonté la rivière, mais rien ne pouvait chasser de sa pensée cette pâle image de jeune fille affligée. « Quand même elle serait laide et vulgaire, se dit-il, je ne saurais plus l'oublier ; » et en effet, il voyait toujours devant lui cette blanche figure, ces traits mignons et tristes, ces grands yeux voilés par leurs longs cils.

Fatigué de ramer, il laissa son canot suivre le fil de l'eau. Il aimait à s'abandonner à cette passivité solennelle qu'amènent avec elles les ombres du soir. La marée l'avait fait revenir jusqu'au pont de Richmond au moment où le soleil disparaissait à l'horizon ; c'était son heure favorite ; il recherchait ce profond silence qui règne alors que les masses assombries des arbres et des maisons viennent se placer entre le ciel et l'eau ; il amenait alors son bateau contre la rive, afin de s'y étendre tout de son long pour rêver à son aise en regardant les étoiles qui se montraient l'une après l'autre. Il choisit, ce soir-là, une anse formée par une courbe de la rivière, en face des jardins de Kew, ayant devant lui une vaste étendue d'eau où se reflétait la pureté du ciel, et lui-même, couché dans l'ombre, les deux mains passées sous la tête, pouvait tout voir autour de lui sans être aperçu. Tombé dans une rêverie profonde, il avait tout oublié, lorsqu'il lui sembla que quelque chose se glissait parmi les saules du bord opposé. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. D'un seul coup d'œil, il reconnut la petite figure qui l'avait si fortement impressionné et qu'éclairaient encore les derniers rayons du soleil couchant. Dans la crainte de l'effrayer en faisant un mouvement trop brusque, il l'épia sans bouger. Elle regardait autour d'elle avec précaution, comme pour bien s'assurer de l'apparente solitude qui l'environnait, puis elle alla cacher son chapeau dans les saules. Elle revint ensuite s'asseoir au bord de la rivière, défit son manteau qu'elle trempa dans l'eau où elle le maintint quelque temps ; après quoi, elle essaya

de l'en retirer ; mais l'effort qu'elle fit l'obligea de se lever. Il n'était pas douteux pour Deronda qu'elle avait l'intention de s'envelopper de ce manteau saturé d'eau, comme d'un linceul pour se noyer. Ce n'était pas le moment d'hésiter ; il ne fallait plus craindre de l'effrayer. Il reprit ses avirons pour traverser à la hâte. La pauvre enfant, anéantie par la terreur, en s'apercevant qu'elle avait été vue, se laissa tomber sur le sable et se couvrit la figure comme pour se cacher. Bientôt il fut près d'elle et lui dit avec bonté :

— Ne craignez rien !... Vous êtes malheureuse !.. Je vous en prie, ayez confiance en moi... Que puis-je faire pour vous aider ?

Elle releva la tête, le regarda et le reconnut. Après un silence de quelques instants, elle dit d'une voix basse et avec un léger accent étranger : — Je vous ai déjà vu !... Puis elle ajouta comme se souvenant d'un rêve : — *Nella miseria !*

Deronda, qui ne saisissait pas le sens de ses pensées, la crut affaiblie par le chagrin et le besoin.

— Est-ce vous qui chantiez, reprit-elle avec hésitation, « *Nessun maggior More* »...

Ces mots, prononcés douloureusement, résonnèrent aux oreilles de Deronda comme la mélodie la plus tendre.

— Oui, dit-il, je chante souvent cet air. Mais je crains que vous ne deveniez malade en restant plus longtemps ici. Entrez dans mon canot et permettez-moi de vous conduire en lieu sûr. Laissez-moi vous débarrasser de ce manteau mouillé.

Elle tressaillit à ces mots, sans lâcher cependant le vêtement qu'elle retenait avec ténacité. Ses yeux ne quittaient pas le visage de Deronda et semblaient dire : « Vous paraissez on ; peut-être est-ce l'ordre de Dieu ? »

— Fiez-vous à moi. Laissez-moi vous secourir. J'aimerais mieux mourir que de vous faire du mal.

Elle se leva et tâcha de retirer de l'eau son manteau imbibé, mais elle le laissa retomber ; il était trop lourd pour ses bras fatigués. Sa petite figure était des plus touchantes.

« Grand Dieu ! se dit intérieurement Deronda, agité au dernier point ; peut-être ma mère était-elle une créature abandonnée comme celle-ci ! » La jeune fille s'avança près du bateau. Pour l'aider à y entrer, il lui tendit une main dans laquelle elle mit la sienne. Mais tout à coup elle recula, en disant :

— Je ne sais où aller ! Je ne connais personne en ce pays.

— Je vous mènerai chez une dame qui a des filles, dit Deronda.

Mais elle hésitait toujours et reprit avec plus de timidité :

— Appartenez-vous au théâtre ?

— Non, je n'ai rien à faire avec le théâtre. Je veux vous mettre en sûreté chez une dame excellente ; je suis certain qu'elle sera bonne pour vous. Ne perdons point de temps, vous vous rendriez malade. La vie peut encore être belle pour vous. Il y a de bonnes gens ; il y a de bonnes âmes qui prendront soin de vous.

Elle ne recula plus ; elle entra avec aisance dans le canot et s'assit sur les coussins.

— Vous aviez quelque chose sur la tête, dit Deronda.

— Mon chapeau ? Il est caché dans les arbres.

— Je le trouverai. Soyez sans crainte, le bateau est amarré.

Il ne fit qu'un bond jusqu'au chapeau et ramassa aussi le manteau, qu'il jeta au fond du canot.

— Il faut que nous l'emportions, afin que ceux qui vous auraient observée ne puissent supposer que vous vouliez vous noyer, dit-il en lui présentant son chapeau. Je voudrais bien avoir un autre vêtement à vous offrir que ma cotte. Gardez-la sur vos épaules tant que nous serons sur l'eau ; c'est ce que l'on fait d'ordinaire quand on rentre tard et que l'on n'a pas autre chose pour se couvrir.

Il la lui tendit en souriant ; elle lui répondit par un sourire mélancolique, prit la cotte et s'en couvrit.

— J'ai des biscuits ; les aimez-vous ? lui demanda-t-il.

— Non, merci ; je ne puis manger. Il me restait encore de l'argent pour acheter du pain.

Sans faire d'autre remarque, Daniel se remit à ramer, et pendant quelque temps ils glissèrent rapidement sur l'eau sans se rien dire. Elle ne le regardait pas ; ses yeux suivaient le mouvement des rames ; elle se penchait en avant dans une attitude de repos, comme si elle se sentait soulagée par la chaleur qui revenait et par la perspective de la vie qui remplaçait celle de la mort. Le crépuscule s'assombrissait, le soleil avait disparu et les petites étoiles du ciel commençaient à se répondre l'une à l'autre. La lune se levait à l'horizon, mais sa lumière n'était pas encore assez forte pour qu'il pût discerner l'expression de ses traits et de son regard. Une seule chose l'inquiétait : son esprit n'était-il pas dérangé ? Incontestablement elle avait voulu se suicider, et, quoique désirant commencer une explication, il s'en abstint, afin de lui inspirer assez de confiance pour qu'elle parlât sans y être provoquée.

— J'aime le bruit des rames, dit-elle enfin.

— Moi aussi.

— Si vous n'étiez pas venu, je serais morte maintenant.

— Je ne puis vous entendre parler ainsi. J'espère que vous n'êtes pas fâchée que je sois venu.

— Je ne vois pas pourquoi je serais heureuse de vivre. La *maggior dolore* et la *miseria* ont duré plus longtemps pour moi que le *tempo felice*. Elle s'arrêta un moment, puis reprit : — *Dolore... miseria !...* Il me semble que ces mots sont vivants.

Deronda ne répondit pas. La questionner lui paraissait une liberté impardonnable. Il ne voulait pas avoir l'air de réclamer les droits d'un protecteur ou d'un bienfaiteur ; il ne voulait pas la traiter avec moins de respect parce qu'elle était dans l'affliction. Elle reprit songeuse :

— Je ne crois pas avoir été coupable. La mort et la vie ne sont qu'un devant l'Éternel. Je sais que nos pères immolèrent leurs enfants et se tuèrent eux-mêmes pour conserver leurs âmes pures. J'ai voulu faire comme eux. Mais maintenant il m'est ordonné de vivre, et pourtant je ne vois pas comment je vivrai.

— Vous trouverez des amis ; j'en trouverai pour vous.

Elle remua un peu la tête et répondit d'un ton navré :

— Je ne retrouverai ni ma mère ni mon frère.

— Êtes-vous Anglaise ?... Vous devez l'être pour parler si bien notre langue.

Elle ne répondit pas tout de suite et le regarda en essayant de voir ses traits à la lumière douteuse du crépuscule expirant. Jusque-là, elle n'avait pas cessé de fixer ses yeux sur les avirons. Il lui sembla s'éveiller ; elle se demandait quelle part de ses impressions appartenait au rêve et laquelle à la réalité.

— Vous voulez savoir si je suis Anglaise ? dit-elle enfin.

— Je ne veux savoir que ce qu'il vous conviendra de me dire. Peut-être n'est-ce pas bon pour vous de parler.

Il craignait toujours que son esprit ne fût égaré.

— Je vais vous le dire. Je suis née Anglaise, mais juive. Me méprisez-vous pour cela ? demanda-t-elle d'une voix plus basse, et avec une tristesse qui ressemblait à une plainte.

— Pourquoi ? Je ne suis pas si fou.

— Je sais qu'il y a des juifs qui sont méchants.

— Et beaucoup de chrétiens aussi ; mais je trouverais fort mal de vous mépriser à cause de cela.

— Ma mère et mon frère étaient bons ; hélas ! je ne les retrouverai jamais. Je suis venue de bien loin... de l'étranger. Je me suis sauvée ; mais je ne puis vous dire... je ne puis parler de cela. Je croyais pouvoir retrouver ma mère. Dieu me guiderait. Mais ensuite j'ai désespéré. Ce matin, quand le jour a paru, j'ai senti résonner en moi ce mot : « Jamais ! jamais ! » Cependant maintenant... je commence... à croire... — Des sanglots entrecoupaient ses paroles. — Il m'est ordonné de vivre... peut-être allons-nous vers elle !

Alors, pleurant à chaudes larmes, elle plongea sa tête dans son giron. Deronda espéra que ces larmes calmeraient sa surexcitation. Au fond de l'âme, il était assez embarrassé à l'idée de se présenter avec cette jeune fille dans Park-Lane, ce que, sans y réfléchir davantage, il avait d'abord résolu de faire. Certes, aucune femme n'était meilleure ni plus charitable que lady Mallinger ; mais il n'était pas probable qu'elle fût chez elle, et il ne voulait

à aucun prix exposer cette délicate enfant aux regards et aux quolibets de la valetaille. Où lui trouver un autre asile ? Il était rempli de crainte sur l'issue d'une aventure dont la responsabilité lui semblait d'autant plus lourde, que l'impression produite sur lui par cette juvénile créature était plus forte. Une autre ressource lui vint à l'idée : il pouvait se permettre de la confier à madame Meyrick, dans la petite maison de Chelsea, où il avait été souvent depuis son retour du continent ; il était sûr qu'en faisant appel à ces cœurs dévoués ils n'hésiteraient pas à secourir l'innocence dans le besoin. Hans était en Italie et Daniel se sentit heureux de pouvoir se présenter avec sa protégée dans la maison, où il trouverait la maternelle figure d'une quakeresse et trois filles ne connaissant du mal que ce qu'elles en avaient lu dans les livres, qui associeraient cette aimable juive à la Rebecca d'Ivanhoe, et qui, en outre, penseraient que ce qu'elles feraient à la requête de Deronda, ce serait pour leur idole, Hans. La vision de la maison de Chelsea s'étant produite dans son esprit, il n'hésita plus.

Le bruit assourdissant d'un cab, après le silence du canot glissant sur la rivière, lui sembla insupportable. Heureusement, la jeune fille avait été plus calme depuis la crise qui avait amené des larmes abondantes ; elle obéissait comme une enfant harassée de fatigue. Dès qu'elle fut assise dans le cab, elle ôta son chapeau pour appuyer sa tête ; mais les cahots la secouaient violemment ; elle sommeilla pourtant et sa petite tête vacilla de côté et d'autre.

« Elles sont trop bonnes pour craindre de la prendre chez elles, pensa Deronda. Sa personne, sa voix, sa prononciation exquise doivent lui assurer confiance et tendresse. Mais quelles circonstances peuvent l'avoir amenée à cet excès de désolation ? Quelle était son histoire ? Étrange mission pour lui que de demander un abri pour cette épave ? En tous cas, il pouvait compter sur le cœur des femmes chez lesquelles il la conduisait. »

XVIII

La maison de madame Meyrick n'était pas bruyante. Le parloir de face donnait sur la rivière, celui de gauche sur des jardins ; de sorte que, lorsqu'elle faisait la lecture à haute voix à ses filles, on pouvait laisser la fenêtre ouverte pour rafraîchir les deux petites pièces où brûlaient une lampe et deux bougies. Ces dernières étaient sur une table à part, pour Kate, qui dessinait des illustrations pour un éditeur ; la lampe n'éclairait pas seulement la lectrice, mais aussi Amy et Mab, qui brodaient des coussins en satin pour le grand monde.

Extérieurement, la maison paraissait étroite et mal bâtie. Le jour y entraît, à travers des persiennes, par une fenêtre à l'ancienne mode ; mais dans notre Londres brumeux, on voit bien des maisons d'aspect renfrogné, qui ont été et sont encore des abris exempts de vulgarité, et la pauvreté, dédaignant les grandes ostentations du monde, n'y connaît ni les rivalités, ni les vains efforts pour arriver à la fortune. La demeure des Meyrick était de cette sorte ; elles y étaient attachées parce qu'elle renfermait des objets qui, pour la mère, étaient des souvenirs de son mariage, et pour les filles, une partie de leur monde aussi nécessaire que les étoiles de la Grande Ourse que l'on voyait des fenêtres de derrière. Madame Meyrick avait supporté bien des privations afin de pouvoir conserver des gravures particulièrement chères à son défunt mari, et les murs étaient tapissés d'une histoire universelle en scènes et en figures que les enfants avaient de bonne heure apprises par cœur.

Elles considéraient les chaises et les tables comme de vieux amis bien préférables aux nouveaux. Dans ces deux petits parloirs, avec leur ameublement qu'un brocanteur se serait à peine soucié d'acheter, sauf les gravures et le piano, on trouvait tout ce qu'il fallait pour passer une vie heureuse, ouverte aux plus belles productions en musique, peinture ou poésie. Je ne suis pas certain que, dans leurs moments de plus grande pénurie, quand le travail de Kale n'était pas encore payé, ces dames aient toujours eu une servante pour allumer le feu et balayer les chambres ; mais elles étaient méticuleuses sur bien des points, et ne pouvaient croire que les ladies du grand monde fussent aussi égoïstes, aussi querelleuses et aussi frondeuses que les représentent nos photographes littéraires. Les dames Meyrick avaient leurs petites bizarreries qu'elles tenaient de leur père et de leur mère ; mais mère et filles étaient unies par un triple lien : l'amour de la

famille, l'admiration pour les belles œuvres ou pour les belles actions, et enfin leur industrie habituelle. Elles avaient résisté au désir de Hans, qui voulait consacrer une partie de son argent à leur rendre la vie un peu plus luxueuse ; ni elles ni lui n'avaient éprouvé de regrets lorsqu'il avait préféré l'art à un emploi assuré, préférence qui l'obligeait à renoncer à son agrégation. Elles riaient en voyant ses caricatures à la Gavarni et le trouvaient excusable d'avoir cédé à un penchant naturel auquel leur désintéressement et leur indépendance n'avaient mis aucun obstacle. C'était assez pour elles de suivre leur route ordinaire et d'aller à l'Opéra quand Hans venait les voir.

Quelqu'un qui, ce soir-là, aurait vu ces quatre femmes, n'aurait pas désiré pour elles un changement dans leur manière de vivre. Toutes étaient également petites et proportionnées à leur chambre en miniature. Madame Meyrick lisait à haute voix un livre français : c'était une aimable petite femme, demi-Française, demi-Écossaise, articulant fort bien les mots. Quoiqu'elle n'eût pas encore cinquante ans, ses cheveux crêpés, couverts d'un bonnet à la quakeresse, étaient déjà gris, mais ses sourcils étaient demeurés aussi bruns que les yeux qu'ils surmontaient ; sa robe noire, taillée comme une soutane de prêtre, avec sa rangée de boutons, convenait à sa propre et mignonne personne d'à peine cinq pieds de haut. Les filles ressemblaient à leur mère, excepté Mab, qui avait les cheveux blonds et le teint clair de Hans, avec un front bombé, irrégulièrement formé et une étrangeté de physionomie qui rappelait son frère. Tout en elles était correct : depuis le nœud de leurs cheveux coiffés à la chinoise, jusqu'à leurs jupes grises dans leur puritanisme opposé à la mode, qui, à cette époque, aurait exigé que quatre circonférences féminines remplissent l'espace libre du parloir de devant. Le seul être de son espèce, gros et gras, que l'on voyait dans la chambre, était Hafiz, le chat angora, confortablement installé sur le coussin de cuir d'une chaise, ouvrant de temps en temps ses grands yeux pour voir si de plus petits animaux ne venaient point commettre de dégâts.

Le livre que madame Meyrick avait devant elle, était l'*Histoire d'un conscrit*, d'Erckmann-Chatrian. Elle venait de le finir, et Mab, qui avait laissé tomber son ouvrage et qui avançait la tête pour fixer ses yeux sur la lectrice, s'écria :

— C'est la plus belle histoire du monde !

— Naturellement, Mab, dit Amy, puisque c'est la dernière que tu as entendue. Tout ce qui te plaît est, à son tour, le meilleur.

— On ne peut appeler cela une histoire, dit Kate ; c'est un fragment historique rapproché de nous au moyen d'un puissant télescope. Nous voyons les figures des soldats ; non, c'est plus que cela : nous pouvons entendre tout ; nous pouvons presque sentir battre leurs cœurs.

— Appelle-la comme tu voudras, dit Mab en jonglant avec son dé ; appelle-la le chapitre des révélations. Elle me fait désirer quelque chose de bon, de grand. Elle me fait aimer Schiller ; je voudrais prendre le monde dans mes bras et le couvrir de baisers ! Il faut que je vous embrasse à sa place, petite mère !

Et elle jeta ses bras au cou de madame Meyrick.

— Chaque fois que tu es ainsi, Mab, tu fais tomber ton ouvrage, dit Amy. Si tu veux faire quelque chose de bon, finis ton coussin et ne le salis pas.

— Oh ! oh ! oh ! grommela Mab en ramassant son ouvrage et son dé. Je voudrais avoir trois conscrits blessés à soigner !

— Tu serais capable de renverser leur tisane en parlant, dit Amy.

— Pauvre Mab ! fit la mère. Ne sois pas dure pour elle. Donne-moi ma broderie maintenant, mon enfant. Continue et lâche la bride à ton enthousiasme ; moi, je vais finir ce pavot rouge et blanc.

— Eh bien, maman, je vous crois plus caustique qu'Amy, dit Kate en se retirant pour mieux juger de l'effet de son dessin.

— Oh !... oh !... oh !... fit de nouveau Mab en croisant les bras. Je voudrais qu'il arrivât quelque chose d'extraordinaire. Je suis comme si le déluge allait venir. Les eaux des profondeurs immenses brisent leurs entraves ; les cataractes du ciel s'entr'ouvrent !.. Il faut que je fasse des gammes !

Mab, à ces mots, alla ouvrir le piano. Ses sœurs riaient en voyant son enthousiasme, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la maison, et l'on entendit frapper à la porte d'entrée.

— Mon Dieu ! s'écria madame Meyrick en se levant : Il est dix heures passées et Phœbé est allée se coucher.

Elle s'empressa de sortir en laissant ouverte la porte du parloir.

« M. Deronda ! » Les jeunes filles entendirent cette exclamation de leur mère. Mab se serra les mains en disant :

— Eh bien, voilà !... Le quelque chose que j'attendais est arrivé.

Kate et Amy cessèrent de travailler, tant elles étaient surprises ; mais Deronda parla si bas, qu'elles ne purent rien entendre, et madame Meyrick ferma tout à coup la porte du parloir.

— Je sais que je puis avoir en votre bonté une confiance sans bornes, dit Deronda après un court récit des événements ; vous pouvez vous imaginer combien je suis embarrassé avec cette pauvre petite. Je ne puis la confier à des étrangers, et, dans l'état nerveux où elle se trouve, je craindrais de la placer dans une maison pleine de domestiques. Je me suis fié à votre merci. J'espère que vous ne considérerez pas mon action comme injustifiable.

— Au contraire. Vous me faites honneur en comptant sur moi. Je vois dans quel embarras vous êtes. Amenez-la, je vous prie. Je rentre pour préparer mes enfants à la recevoir.

Tandis que Deronda retournait vers la voiture, madame Meyrick reparut dans le parloir et dit :

— Il nous est arrivé quelqu'un dont il faudra prendre soin au lieu de tes conscrits blessés, Mab ; c'est une pauvre fille qui allait se noyer de désespoir. M. Deronda est arrivé à temps pour la sauver. Il l'a prise dans son canot et, comme il ne savait où la mettre en sûreté il a pensé à nous et nous l'amène. Il paraît qu'elle est juive, mais bien élevée, car elle sait l'italien et la musique.

Les trois jeunes filles, étonnées et dans l'attente, se serrèrent l'une contre l'autre, prêtes à répondre à cet appel fait à leur commisération. Mab semblait stupéfaite, comme si cet accomplissement de son désir avait quelque chose de surnaturel.

Deronda s'étant approché du cab où l'attendait le pâle visage que nous connaissons, lui dit :

— Je vous ai amenée chez les meilleures personnes du monde ; vous allez voir trois jeunes demoiselles comme vous. C'est une heureuse demeure. Voulez-vous me permettre de vous conduire auprès de ces dames ?

Elle descendit du cab soutenue par Deronda, et quand elle arriva dans la lumière du parloir, elle offrait un tableau qui aurait ému des cœurs moins sensibles que ceux des dames Meyrick. Le brusque passage de l'obscurité à la lumière l'éblouit d'abord, et avant qu'elle eût pu se reconnaître, la mère avait déjà pris sa main dans les siennes. Deronda fut satisfait de voir que les Meyrick étaient moins grandes que sa protégée ; la pauvre voyageuse ne pouvait avoir peur des aimables figures qui l'accueillaient ; elle les regardait tour à tour pendant que la mère lui disait :

— Ma pauvre enfant, vous devez être bien lasse !

— Nous aurons soin de vous, nous vous consolerons, nous vous aimerons ! s'écria Mab, incapable de se contenir plus longtemps et saisissant la petite main de l'étrangère qu'elle pressa cordialement.

Cet accueil si bienveillant, si chaud, pénétra dans le cœur de la pauvre fille étonnée ; elle recula un peu pour mieux voir les quatre visages qui étaient devant elle et dont la bonté se réfléchissait dans ses yeux, non par un sourire, mais par ce changement indéfinissable qui fait voir que l'anxiété se transforme en contentement. Elle regarda Deronda comme pour reporter sur lui toute cette affabilité ; puis, se tournant vers madame Meyrick, elle lui dit d'une voix harmonieuse et avec recueillement :

— Je suis étrangère ; je suis juive. Vous pourriez croire que j'ai été méchante !

— Non, nous sommes sûres que vous êtes bonne ! s'écria Mab.

— Nous ne pensons pas mal de vous, pauvre enfant. Vous serez en sûreté avec nous, dit madame Meyrick. Venez et asseyez-vous. Vous allez manger quelque chose et puis vous irez vous coucher.

L'étrangère regarda de nouveau Deronda, qui lui dit :

— Vous ne craignez rien avec ces amies. Reposerez-vous cette nuit ?

— Oh ! je n'aurai pas peur et je reposerai. Je crois qu'elles sont les anges secourables.

Madame Meyrick voulut la faire asseoir, mais elle recula encore, et cette pauvre créature, harassée, parla comme si elle éprouvait un scrupule d'être si bien reçue avant d'avoir fait le récit de ce qui la concernait.

— Je m'appelle Mirah Lapidoth. J'ai fait une longue route ; je suis venue seule de Prague jusqu'ici. Je me suis sauvée ; j'ai fui des choses terribles. Je suis venue à Londres pour retrouver ma mère et mon frère. On m'a enlevée à ma mère quand j'étais petite, mais j'ai cru pouvoir la retrouver. J'ai eu beaucoup de chagrin ; — les maisons avaient été démolies ; — je n'ai pu savoir ce qu'elle était devenue. Cela a duré longtemps, et je n'avais pas beaucoup d'argent. Voilà pourquoi je suis dans l'affliction.

— Notre mère sera bonne pour vous, s'écria Mab ; voyez comme elle est une charmante petite mère !

— Asseyez-vous maintenant, dit Kate en avançant une chaise et pendant qu'Amy courait faire du thé.

Mirah ne résista pas davantage ; elle s'assit avec une grâce infinie, croisa ses petits pieds, laissa tomber les mains sur son giron et regarda ses amies avec une tendresse respectueuse ; en même temps, Hafiz, qui avait considéré la scène du siège qu'il occupait, s'avança la queue en l'air et vint se frotter contre les jambes de Mirah. Deronda pensa qu'il était temps de se retirer.

— Me permettez-vous de revenir demain à cinq heures ? demanda-t-il à madame Meyrick.

— Oh oui ! je vous en prie. D'ici là, nous aurons eu le temps de faire connaissance.

— Au revoir, dit Deronda en tendant la main à Mirah. Elle se leva, la prit et ce moment leur rappela à tous deux celui où, pour la première fois, il lui avait tendu cette main. Elle fixa les yeux sur lui et dit avec une affectueuse ferveur :

— Que le Dieu de nos pères vous bénisse et vous délivre de tout mal, comme vous m'avez délivrée ! Je ne croyais pas qu'il existât d'homme aussi bon. Personne avant vous ne m'avait crue digne de ce qu'il y a de meilleur. Vous m'avez trouvée pauvre et misérable, et cependant vous m'avez donné le meilleur.

Deronda ne put parler, et après de silencieux adieux aux dames Meyrick, il s'éloigna.

1. ↑ Josué Reynold, célèbre portraitiste anglais, né à Plympton en 1723, et mort à Londres en 1792. (*N. du trad.*)
2. ↑ Ce mot *Don* est une qualification qui équivaut à celle de *maître* et que l'on donne, en Angleterre, aux professeurs des universités d'Oxford et de Cambridge. (*Note du traducteur.*)
3. ↑ Uniforme porté par les élèves du collège de Christi's-Hospital
4. ↑ Il n'est pas de plus grande douleur que de se souvenir du temps heureux dans le malheur. (*Note du traducteur.*)

LE CHOIX DES DEMOISELLES

XIX

Ce serait mal caractériser Deronda que de le dire romanesque ; mais, sous son extérieur calme et grave régnait une ardeur qui le portait aisément à trouver de la poésie et du roman dans les événements de chaque jour. Pour lui, le fait d'avoir trouvé Mirah était aussi émouvant que les aventures d'Oreste ou de Renaud. Il demeura sur pied une bonne partie de la nuit, se retraçant tout ce qui s'était passé depuis que Mirah lui était apparue sur le bord de la Tamise. Il prit un livre et essaya de lire pour chasser les idées qui le poursuivaient ; mais les caractères lui faisaient l'effet d'un réseau à travers les mailles duquel il voyait et entendait tout, aussi distinctement qu'avant ; non seulement il voyait les péripéties survenues pendant les deux heures précédentes, mais encore les possibilités auxquelles ces péripéties pourraient donner lieu. Ces idées suffisaient pour entretenir en lui l'espoir et la crainte. La recherche de sa mère, à laquelle Mirah voulait se livrer, le préoccupait tout particulièrement. Son premier mouvement le poussait à l'aider dans cette recherche ; si son frère et sa mère étaient à Londres, les moyens de perquisition ne manquaient pas ; mais à la sympathie de Daniel pour sa protégée se mêlait un sentiment d'anxiété bien naturel.

Son désir personnel de connaître sa propre mère, ou d'en apprendre quelque chose, était toujours accompagné d'une arrière-pensée pénible ; il pouvait se faire que le bonheur éprouvé par Mirah, en retrouvant la mère et le frère dont elle était séparée depuis tant d'années, se changeât en déception et même en calamité. Savait-on quel pouvait être leur état moral actuel ? Il est vrai qu'elle avait dit que sa mère et son frère étaient bons et

vertueux ; mais cette bonté et cette vertu n'avaient existé peut-être que dans son imagination, et douze années de séparation étaient plus que suffisantes pour amener de grands et redoutables changements. En dépit de sa tendance innée à se mettre du côté des victimes du préjugé, son intérêt ne s'était jamais porté d'une façon pratique sur les juifs actuels, et ce qu'il en connaissait ne lui paraissait pas bien attrayant, ni bien encourageant. Il tenait pour constaté que les juifs instruits et bien élevés renonçaient à leur croyance pour se confondre avec le peuple de leur pays natal ; le mépris attaché au nom de juif soulevait toutes ses sympathies pour cet héritage de douleurs ; mais il était impossible qu'il ne connût pas de fâcheuses histoires sur les caractères et les occupations de certains membres de ce peuple ; et, quoiqu'il protestât sans cesse contre la disjonction de l'histoire du temps passé de celle de l'époque moderne, il n'était jamais arrivé à des conclusions plus définies sur les Israélites du dix-neuvième siècle, que celles qui rappelaient les vertus et les vices d'une race depuis longtemps opprimée et persécutée. Mais, aujourd'hui que le désir de Mirah le forçait, en quelque sorte, de procéder à un examen minutieux des circonstances, certaines images désagréables se rattachant à cette mère juive et à son fils, à ce qu'ils pouvaient être devenus tous deux, se présentaient d'elles-mêmes devant ses yeux. Certes, la délicatesse et le charme de la jeune fille étaient de fortes présomptions en faveur de ses proches, mais il fallait attendre pour en savoir davantage, et madame Meyrick pourrait peut-être recueillir de la bouche de Mirah des données indicatrices qui rendraient les démarches à tenter plus faciles. Sa voix, son accent, ses regards, la douce pureté qui émanait de toute sa personne, le faisaient reculer de plus en plus devant l'idée de l'associer d'une façon quelconque à quoi que ce soit de haïssable ou de méprisable ; toutefois il ne pouvait s'empêcher de penser avec crainte à une parenté inconnue, et, dans le cas de Mirah, comme dans le sien, il trouvait des motifs plausibles pour en redouter les conséquences.

Que fallait-il faire pour cette pauvre enfant ? Elle avait avant tout besoin de protection, de sécurité, d'encouragement, et son cœur chevaleresque lui disait que plus tôt il pourrait appeler sur elle l'intérêt des autres, sans parler du sien, mieux il s'acquitterait des devoirs qu'il avait contractés envers elle. Il n'avait point de droits à la pourvoir entièrement, quoiqu'il lui fût possible de le faire, et l'impression profonde qu'elle avait produite sur lui le portait à

désirer qu'elle se considérât comme entièrement indépendante. De vagues lueurs, de lointaines perceptions d'avenir, qu'il essayait de chasser comme des fantômes obsédants, laissaient cependant leur influence sur lui ; il avait surtout peur que ceux qui le voyaient de près ne devinassent tout de suite l'histoire de ses relations avec la jeune juive. S'il détestait le secret qu'il était obligé de garder sur les liens et les devoirs de sa vie, il n'en était pas moins résolu à agir de telle sorte que la vérité ne pût jamais avilir autrui, surtout quand cette vérité ne provient pas du fait propre de la personne qu'elle touche.

Un instant il eut l'intention de tout raconter le lendemain à sir Hugo et à lady Mallinger ; mais l'espérance d'apprendre de nouveaux détails par madame Meyrick pendant sa prochaine visite, l'y fit renoncer. Il finit par s'endormir et décida qu'il attendrait le résultat de cette visite.

XX

Mirah dormit d'un bon sommeil réparateur, et, quand le lendemain elle descendit dans une robe noire de Mab, les cheveux bouclant en fibrilles humides après l'ablution dont elle les avait arrosés, elle semblait avoir repris courage et un peu oublié les douleurs et les misères qui avaient pâli ses joues et tracé un cercle bleuâtre autour de ses yeux. Ce fut Mab qui lui apporta son déjeuner et qui la conduisit au parloir, non sans orgueil de l'effet produit par de mignonnes pantoufles de feutre qu'elle s'était empressée d'aller acheter ; car il ne s'en trouvait pas dans la maison d'assez petites pour le pied de Mirah, dont la robe d'emprunt n'arrivait qu'aux chevilles.

— Oh ! maman ! s'écria Mab en buttant des mains, voyez donc comme ces pantoufles lui vont bien ! Je m'étonne que ces petits pieds soient assez forts pour soutenir son corps.

Mirah jeta un coup d'œil sur ses pieds et sourit à madame Meyrick, qui se dit : « Il est impossible que cette enfant ait eu une mauvaise pensée.

Cependant la sagesse me conseille d'être circonspecte. » Elle rendit à Mirah son sourire et dit :

— Je crains que ces pauvres petits pieds n'aient été obligés dernièrement de soutenir un peu trop longtemps leur fardeau ; mais, aujourd'hui, Mirah se reposera et me tiendra compagnie.

— Et elle vous dira une foule de choses que je n'entendrai pas, murmura Mab, qui se voyait au premier volume d'un intéressant roman dont elle était forcée de passer plusieurs chapitres pour aller retrouver ses élèves.

Kate et Amy étaient déjà sorties, l'une pour prendre des points de vue sur la Tamise et l'autre pour ses affaires. La petite mère en avait ainsi décidé, voulant demeurer seule avec l'étrangère, dont il était nécessaire qu'elle connût l'histoire.

Ce matin-là, le parloir ressemblait à un petit temple. Le soleil dardait ses rayons sur la rivière et un air tiède et balsamique entraît par la fenêtre ouverte ; les murs portaient leurs hôtes silencieux, qui, éclairés en plein, s'étaient dans leurs cadres. Madame Meyrick, dont les peines qu'elle avait endurées n'avait pas altéré l'amabilité du visage, assortissait des laines pour sa broderie ; Hafiz ronronnait sur l'appui de la fenêtre ; l'horloge continuait son tic tac incessant et monotone, et le bruit des voitures que l'on entendait de temps à autre faisait ressortir encore davantage le silence et la placidité de l'intérieur. La petite mère, pensant que ce calme inviterait la jeune fille à parler, s'abstint de toute remarque. Mirah s'était assise en face d'elle, les mains jointes sur ses genoux, les jambes croisées, les yeux errant avec satisfaction sur les objets qui l'environnaient et s'arrêtant avec un tendre respect sur madame Meyrick. Enfin, elle commença d'une voix mélodieuse et attendrie :

— Je me rappelle parfaitement le visage de ma mère ; cependant je n'avais pas sept ans quand je lui fus ravie et j'en ai dix-neuf maintenant.

— Je comprends cela, répondit madame Meyrick ; les anciens souvenirs sont ceux qui durent le plus longtemps.

— Oh ! oui, bien anciens. Je crois que dès que je me suis éveillée à la vie, j'ai aimé le visage de ma mère ; elle était sans cesse auprès de moi, m'entourant de ses bras et chantant un hymne hébreu que plus tard elle m'apprit. C'est la première chose que j'aie jamais chantée. Quand j'étais

couchée dans mon petit lit blanc, elle se penchait sur moi et fredonnait à demi-voix. Je rêve souvent de ce temps ; je le revois pendant mon sommeil. Ah ! si je pouvais retrouver ma mère, je suis sûre que je la reconnaîtrais !

— Il faut vous attendre à du changement après douze années, dit avec bonté madame Meyrick. Voyez mes cheveux gris. Il y a dix ans, ils étaient bruns. Les jours, les mois et les années passent sur nous sans trêve ni merci, et laissent après eux les marques de leurs pas, qui sont souvent bien lourds.

— Ah ! je suis sûre qu'elle a eu le cœur déchiré quand je n'ai plus été près d'elle ! Quelle joie si nous pouvions nous revoir et si je pouvais lui dire combien je l'aime, combien j'aspire à la consoler de ses chagrins ! Alors je ne regretterais rien ; je serais heureuse d'avoir vécu dans la peine. J'ai désespéré. Le monde me semblait méchant ; je sentais que ma mère était morte et que la mort était mon seul moyen d'aller à elle. Mais, au dernier moment, — hier, — quand j'attendais que l'eau se refermât sur moi, je m'imaginais que la mort serait une miséricorde. Puis la bonté vivante m'apparut, et je repris confiance en la vie. Maintenant je suis avec vous, — ici ; — la paix et l'espérance sont rentrées dans mon âme. Je ne désire plus rien ; je puis attendre ; car j'espère, je crois et je suis reconnaissante ! oh ! oui, bien reconnaissante ! Vous ne m'avez pas méprisée.

— Beaucoup d'autres auraient fait comme nous, mon enfant, dit madame Meyrick qui sentit ses yeux se mouiller.

— Mais je ne les ai pas rencontrés ! ils ne sont pas venus à moi !

— Comment avez-vous été enlevée à votre mère ?

— Ah ! j'y ai pensé longtemps. C'est terrible à raconter, et cependant je veux tout vous dire. C'est mon père qui m'a séparée de ma mère ! Je croyais que nous allions seulement faire un petit voyage, et j'étais dans l'enchantement. Nous nous embarquâmes sur un navire et nous allâmes loin, bien loin. Je ne savais rien alors et je croyais mon père quand, pour me consoler, il me disait que nous retournerions auprès de ma mère. Nous atteignîmes l'Amérique, et il devait se passer bien des années avant que nous revinssions en Europe. J'appris vite à écrire parce que je voulais correspondre avec ma mère ; mais un jour, que j'essayais de tracer une lettre, mon père me prit sur ses genoux, et me dit que ma mère et mon frère étaient morts et que c'était pourquoi nous n'étions pas retournés auprès

d'eux. Je ne me souviens que peu de mon frère ; il me portait autrefois, mais il n'était pas toujours à la maison. Je crus mon père lorsqu'il me dit qu'il étaient morts ; je les vis sous la terre avec leurs yeux fermés pour toujours. Je ne pouvais douter de la vérité, et, toutes les nuits, pendant bien longtemps, j'arrosais mon oreiller de mes larmes. Mais, comme je revis souvent ma mère dans mon sommeil, je pensais qu'elle vivait auprès de moi et cette idée me consolait. C'est pour cela que je n'ai jamais eu peur dans l'obscurité ; souvent même, dans le jour, il m'arrive de la voir et de l'entendre chanter.

Mirah s'arrêta un moment, sa figure exprima une satisfaction ineffable, comme si cette bienheureuse vision se présentait à elle.

— J'espère que votre père n'a pas été mauvais pour vous, dit madame Meyrick, anxieuse de la rappeler à elle-même.

— Non, il me gâtait ; il se donna beaucoup de peine pour m'instruire. Il était acteur et j'ai su plus tard que le Cobourg, où j'entendais dire qu'il allait autrefois, était un théâtre. Il n'avait pas toujours été comédien ; il avait été professeur et connaissait plusieurs langues. Je crois que son talent dramatique était faible, mais il dirigeait le théâtre, écrivait et traduisait des pièces. Une cantatrice italienne vécut longtemps avec nous. Tous deux me donnaient des leçons ; j'avais encore un maître qui me faisait apprendre par cœur et réciter. Je n'avais pas neuf ans quand je parus sur la scène. J'apprenais facilement et je n'avais pas peur ; mais déjà, comme depuis, je détestais ce genre de vie. Mon père gagnait de l'argent, et nous vivions dans le luxe, mais aussi dans le désordre. C'était chez nous un va-et-vient continuel d'hommes et de femmes, des éclats de rire, des disputes, des plaisanteries ; mais tous ces gens me dégoûtaient, bien que je fusse gâtée et caressée par eux. Je me rappelais souvent ma mère. La réflexion me vint de bonne heure, car je lisais beaucoup. Mon père se mit en tête que je pourrais devenir une grande cantatrice ; on prétendait que j'avais une voix merveilleuse pour une enfant et on me donna les meilleurs maîtres. Quand j'eus dix ans, je jouai le rôle d'une petite fille abandonnée qui chantait en s'amusant avec des fleurs. Je le fis sans émotion ; mais les applaudissements et tous les bruits du théâtre m'étaient odieux ; jamais je n'aimai les éloges que l'on me prodiguait ; ce qui me manquait, ce dont j'avais soif, c'étaient les soins et l'amour qui m'avaient entourée dès ma

naissance. Je me fis en imagination une vie toute différente de ce qui m'environnait ; je choisis dans les pièces de théâtre et dans d'autres productions ce qui me semblait beau, et je me créai un monde à moi. Mon père voulut me faire adopter un genre qui me répugnait. La signora lui dit un jour ; « Elle ne sera jamais artiste, elle ne sera jamais qu'elle-même. Cela peut aller maintenant ; mais, vous verrez plus tard ; elle n'aura pas plus de physionomie et de jeu sur le théâtre qu'un oiseau chanteur. » Mon père se fâcha et ils se querellèrent. Je faisais cependant ce que je pouvais pour devenir artiste, puisque c'était là ce que mon père attendait de moi. Au bout de quelque temps, la signora nous quitta et une gouvernante vint compléter mon instruction, car mon père commençait à craindre que je ne chantasse trop ; je jouais néanmoins de temps en temps. Je souhaitais de quitter cette carrière du théâtre, mais je ne savais où aller et je redoutais le monde. Je me disais, en outre, que ce serait mal d'abandonner mon père et que ma mère me le reprocherait peut-être.

Mirah retomba dans sa rêverie.

— Ne vous a-t-on pas appris vos devoirs ? demanda madame Meyrick. Elle n'osait pas se servir du mot « religion », ne sachant pas ce qu'était la croyance juive.

— Non ! on me disait seulement que je devais obéir à mon père et faire ce qu'il désirait. Il ne suivait pas notre religion à New-York, et je crois qu'il aurait voulu que je ne la connusse pas. Mais, comme ma mère avait l'habitude de m'emmener avec elle à la synagogue et que je me rappelais qu'elle m'asseyait sur ses genoux pour que je pusse regarder à travers le grillage de la galerie des femmes et entendre l'office, je brûlais d'y aller. Un jour, encore toute petite, je m'échappai et tâchai de trouver la synagogue, mais je me perdais ; je rôdai longtemps à travers la ville jusqu'à ce qu'un colporteur, après m'avoir questionnée, me ramenât à la maison. Mon père ne m'ayant pas trouvée en rentrant, avait été fort inquiet et se mit dans une violente colère. J'avais eu tellement peur, qu'il se passa bien du temps avant que j'osasse tenter de nouveau l'aventure. Quand la signora nous eut quittés, nous allâmes habiter une maison dont la propriétaire était juive et observait sa religion. Je lui demandai de me conduire à la synagogue ; je lus dans ses livres de prières et dans sa Bible et, quand j'eus assez d'argent, je la priai de m'acheter ces livres qui me semblaient devoir me rapprocher

encore plus de ma mère. Ce fut ainsi qu'en y ajoutant ce que je lisais dans les pièces de théâtre et dans d'autres livres sur les juifs, j'arrivai à connaître un peu notre religion et l'histoire de notre peuple ; tout cela, parce que j'étais sûre que ma mère obéissait aux prescriptions de notre culte. J'avais cessé de parler d'elle à mon père. C'est affreux à dire, mais je commençais à me méfier de lui. J'avais découvert qu'il ne disait pas toujours la vérité et qu'il faisait des promesses sans s'inquiéter de les tenir. Le soupçon que ma mère et mon frère vivaient encore, quoiqu'il m'eût dit qu'ils fussent morts, s'éveilla en moi. En revenant constamment sur le passé à mesure que je grandis, j'en sus davantage et j'eus comme certitude que ma mère avait été trompée, qu'elle s'attendait à nous voir revenir après une courte absence, et que mon père, en me disant qu'elle était morte, n'avait fait que jouer une comédie pour mettre mon esprit en repos. Voilà surtout pourquoi je hais le mensonge. J'écrivis en secret à ma mère ; je connaissais son adresse : Colman street ; c'est là que nous demeurions. Je savais que c'était près du pont de Blackfriars et du Cobourg ; je me souviens aussi que nous nous appelions alors Cohen, bien que mon père se fit nommer Lapidoth, du nom, disait-il, de ses ancêtres en Pologne. J'envoyai ma lettre, mais je ne reçus point de réponse et je perdis tout espoir.

Notre séjour en Amérique ne dura plus longtemps. Mon père me dit un jour de faire nos malles, car nous allions partir pour Hambourg. J'en fus heureuse. Je parlais bien allemand et je connaissais par cœur presque toutes les pièces du théâtre allemand. Mon père s'exprimait mieux dans cette langue qu'en anglais. J'avais alors treize ans et je me croyais vieille ! Je savais déjà tant de choses et pourtant si peu ! Pendant la traversée, je ne souffris pas du mal de mer et je pus demeurer presque tout le temps sur le pont. Mon père, pour amuser les passagers, jouait la comédie, chantait, faisait des farces, et j'écoutais souvent les remarques dont il était l'objet. Un jour que je regardais la mer et que personne ne faisait attention à moi, j'entendis un gentleman dire à un autre : « Oh ! c'est un malin juif,... un drôle,... dont rien ne m'étonnerait. Il n'y a pas de race comme celle-là pour la finesse des hommes et la beauté des femmes. Je me demande quel trafic il va faire de sa fille. » Quand j'eus entendu ces mots, je me dis que le malheur de ma vie venait de ce que j'étais juive, que le monde ferait peu de cas de moi et qu'il fallait m'y résigner. Je me consolai en pensant que ma

souffrance était une part de l'affliction de mon peuple, une part dans le chant funèbre qui avait traversé les siècles... Mais vous ne m'avez pas repoussée ! observa-t-elle d'un ton plein de gratitude.

— Et nous tâcherons de faire en sorte que vous ne soyez pas mal jugée par les autres, ma chère enfant ! dit madame Meyrick, qui avait cessé de travailler et qui, les bras croisés, écoutait avec la plus grande attention. — Continuez ; dites-moi tout.

— Nous habitâmes ensuite plusieurs villes, mais c'est à Vienne et à Hambourg que nous demeurâmes le plus longtemps. Je repris l'étude du chant et mon père gagnait toujours de l'argent dans les théâtres. Pendant quelque temps il fonda de grandes espérances sur mon talent ; il me fit répéter des rôles et jouer continuellement. Il prétendait me faire débiter dans l'opéra. Mais, peu à peu, il en vint à douter que ma voix fût jamais assez forte ; elle n'avait pas tenu ses promesses. Mon maître de Vienne lui dit : « Ne la forcez pas davantage, elle ne sera jamais faite pour le public. C'est de l'or, mais ce n'est qu'un fil d'or ! » Mon père fut amèrement désappointé ; nous n'étions déjà plus dans l'aisance à cette époque... Je ne crois pas vous avoir expliqué encore ce que je ressentais pour mon père. Je savais qu'il m'aimait et je craignais de le blesser, mais il se méprenait toujours sur ce qui aurait pu me rendre heureuse. Il était dans sa nature de tout prendre légèrement ; aussi cessai-je bientôt de rien lui demander sur les choses qui m'intéressaient le plus, car, chaque fois, il s'en raillait. Il ridiculisait même notre peuple. Je ressentais de la colère au fond de mon cœur, à cause de ma mère, quand je le voyais imiter, pour faire rire les autres, les mouvements et les balancements des juifs quand ils prient. « Mon père, lui disais-je, vous ne devriez pas contrefaire ainsi notre peuple devant des chrétiens qui s'en font des gorges chaudes. Serait-ce bien si je vous singeais pour que les autres se moquent de vous ? » Alors il haussait les épaules, riait et me disait en me pinçant le menton : « Tu ne le pourrais pas, ma chère. » Cette circonstance, bien que peu importante par elle-même, éleva un mur entre mon père et moi ; désormais, je lui cachai avec grand soin toutes mes impressions. Je ne tardai pas non plus à m'apercevoir que son désir de me voir aborder l'opéra et chanter la grande musique n'avait qu'un but : celui de me faire payer plus cher. Ma gratitude pour son affection diminua, et mes sentiments de tendresse pour lui dégénérèrent en

pitié. Oui, j'en eus quelquefois compassion... Il avait vieilli et changé. Il n'était plus aimable. Il me parut moins bon pour les autres et pour moi. Il y avait des jours où sa gaieté disparaissait subitement, et il demeurait à la maison, silencieux et sombre ; quelquefois il rentrait et tout à coup se prenait à sangloter. Si, pour le consoler, je m'avançais en lui disant : « Qu'y a-t-il, père ? » il ne répondait rien, m'attirait à lui, me serrait dans ses bras et pleurait de plus belle. Jamais la confiance ne régna entre nous et j'en étais attristée pour lui. Dans ses moments de découragement, je voyais bien que la vie qu'il menait lui paraissait odieuse ; alors je pressais ma joue contre la sienne et je priais. Ses tristesses m'attachaient plus étroitement à lui et je pensais combien ma mère avait dû l'aimer ; autrement elle ne l'aurait pas épousé... Mais l'époque terrible allait arriver. Après avoir été à Pesth, nous étions revenus à Vienne. En dépit de ce qu'avait dit mon maître Léo, mon père me fit contracter un engagement, non à l'Opéra, mais dans un théâtre secondaire de Vienne. J'ignorais ce qu'il faisait, pourtant je crois qu'il passait sa vie au jeu, quoiqu'il ne manquât jamais de venir me prendre au théâtre. J'étais dégoûtée. Les pièces dans lesquelles je jouais me paraissaient détestables. De beaux messieurs venaient papillonner autour de moi et cherchaient à me parler ; hommes et femmes semblaient me regarder avec des sourires moqueurs. Je crois que j'aurais été moins mal à mon aise dans une fournaise ardente. Vous ne connaissez pas cette vie : l'obligation de chanter et de jouer des choses qui vous répugnent et de voir des gens qui viennent dans les coulisses pour vous examiner. Je persistai néanmoins ; j'avais résolu d'obéir à mon père et de travailler pour lui ; mais je sentais que ma voix s'affaiblissait, et je savais que mon jeu n'était pas ce qu'il aurait dû être...

« Sur ces entrefaites on vint me dire un matin que mon père avait été mis en prison, et qu'il me faisait demander. Sans m'apprendre le motif de son arrestation, il me dit d'aller à l'adresse qu'il m'indiqua pour parler à un comte qui le ferait remettre en liberté. Je fus trouver ce comte, que je reconnus pour être l'un des gentilshommes que j'avais vus la veille dans les coulisses. J'en fus effrayée, car je me rappelai sa façon de me regarder et de me baiser la main. Cependant, j'accomplis mon message et il me promit de se rendre sur-le-champ auprès de mon père, qui revint le soir à la maison avec lui. J'éprouvais une crainte horrible de cet homme, qui me fatiguait de

ses attentions ; ses yeux ne me quittaient pas. J'étais certaine qu'il méprisait l'actrice juive. Le lendemain, quand il vint au théâtre et qu'il voulut me mettre mon châle la terreur s'empara de moi ; mon père aurait voulu que je parusse enchantée... Le comte était un homme entre deux âges avec des cheveux rares et les yeux pâles, grand et marchant lourdement. Il avait le visage grave, excepté lorsqu'il me regardait ; il me souriait alors, et son sourire me paraissait hideux. Quand nous étions seuls chez nous, mon père me faisait l'éloge du comte, qu'il me donnait comme son ami le plus dévoué. Je ne répondais rien car je supposais qu'il l'avait tiré de prison. Un jour, le comte vint nous faire une visite et mon père me laissa seule avec lui. Il me demanda si j'aimais le théâtre. Je répondis que non et que je n'y restais que pour obéir à mon père. Il s'exprimait toujours en français, me nommait « son petit ange, » et autres fadeurs semblables que je trouvais révoltantes ; puis il ajouta que je n'aurais pas besoin d'être plus longtemps sur les planches si je consentais à habiter son beau château où je commanderais en reine. « Plutôt demeurer au théâtre toute ma vie, » m'écriai-je suffoquée par la colère ; puis je me retirai et le laissai seul. En m'esquivant, je vis mon père qui baguenaudait dans le couloir ; j'en eus le cœur déchiré. Je courus m'enfermer dans ma chambre, persuadée que mon père s'entendait contre moi avec cet homme. Mais, le lendemain il voulut m'amadouer ; il me dit que je m'étais méprise sur ses intentions et qu'il allait tout m'expliquer ; que, si je ne jouais pas et ne tenais pas mon engagement, nous serions ruinés, et qu'il mourrait de faim. Je continuai donc d'aller au théâtre, et, pendant plus d'une semaine, le comte ne m'aborda pas... Nous changeâmes d'appartement ; mon père ne quittait plus la maison que pour me conduire au théâtre. Un jour, il me parla de mon jeu sur un ton découragé, et me dit que je ne pourrais jamais chanter en public, que je perdrais ma voix, qu'il fallait penser à l'avenir et ne pas mettre des sentiments absurdes entre ma fortune et moi. « Que veux-tu faire ? ajouta-t-il, tu en seras réduite à chanter dans les rues et à mendier. On t'a fait une offre magnifique et tu aurais dû l'accepter. » Je ne pouvais parler, j'étais saisie d'horreur ; l'indignation me suffoquait, surtout en pensant à ma mère. Pour la première fois, l'idée me vint de le quitter ; je sentais que je ferais bien ; mais, le lendemain, il m'apprit qu'il avait résilié mon engagement et que nous allions partir pour Prague. Au bout de deux jours j'avais tout emballé et préparé pour notre voyage. J'étais devenue

défiante ; je me disais toujours que je serais obligée de m'enfuir ; si cela arrivait je me rendrais à Londres et j'essayerais de retrouver ma mère. J'avais un peu d'argent ; je vendis quelques menus objets pour en avoir davantage. Je fis un paquet de quelques vêtements indispensables que je pouvais emporter et je me tins sur mes gardes. Le silence de mon père sur l'offre du comte, dont il ne me reparla plus, me donna la conviction qu'il tramait un plan contre moi, et je priai Dieu de me protéger. J'avais vu ce qu'étaient les femmes perdues et mon cœur me disait de craindre mon père, car je voyais toujours derrière lui cet homme qui me faisait frissonner. Peut-être direz-vous que mes soupçons n'étaient pas fondés, mais il me paraissait évident que Dieu avait éclairé mon esprit. Pendant tout le voyage je fus en alarme. Je ne sais pourquoi, mais j'avais le pressentiment que mon père me livrerait au comte qui m'emporterait dans un lieu d'où je ne pourrais m'échapper ; la voix de ma mère résonnait dans mon âme. Il faisait nuit quand nous entrâmes dans Prague ; mon père avait pris place extérieurement et fumait ; malgré l'obscurité, je voyais tout. Je n'avais jamais remarqué dans la rue le visage des passants ; mais, ce soir-là, je les observai tous, et, quand nous arrivâmes devant un grand hôtel et qu'à la lueur d'un réverbère je vis seulement le dos d'un individu, je reconnus le comte. Je ne dormis pas de la nuit ; je me vêtis simplement ; je me couvris du grand manteau et du chapeau que j'ai toujours portés depuis ; j'attendis que le jour vînt et que les portes fussent ouvertes. Quelqu'un se leva vers quatre heures pour aller au chemin de fer ; cela me donna du courage ; je me glissai dehors avec mon petit sac sous mon manteau et je ne fus pas remarquée. J'avais étudié le *Guide des chemins de fer* et je connaissais bien l'itinéraire à suivre pour arriver en Angleterre ; avant que le soleil se levât, j'étais dans le train qui m'emportait vers Dresde. Alors je pleurai de joie. Je ne savais pas si le peu d'argent que j'avais me suffirait, mais j'étais confiante, je pouvais vendre les quelques articles qui étaient dans mon sac, ainsi que mes boucles d'oreilles ; je pouvais me contenter de ne manger que du pain... Je n'avais qu'une crainte, c'était d'être poursuivie par mon père. Je ne m'arrêtai pas ; j'allai toujours. Arrivée à Bruxelles, je vis que l'argent allait me manquer ; je vendis tout ce dont je pouvais me défaire. C'est alors que m'arriva une étrange aventure : en mettant la main dans la poche de mon manteau, j'y trouvai un demi-louis ; je me demandai comment il était venu là, et je crus me rappeler qu'en partant de Cologne, un jeune ouvrier

était assis en face de moi. D'abord il essaya de nouer une conversation ; mais, comme j'avais peur de tout, je répondis à peine et l'entretien n'alla pas plus loin. Le voyage était long et je ne mangeai que du pain ; une fois, il m'offrit de partager ses provisions, mais je refusai. Je crois que c'est lui qui mit cette pièce d'or dans ma poche pendant que je dormais ; en tout cas, elle était la bienvenue ; car, sans elle, je n'aurais pu arriver à Douvres. Je fis à pied une bonne partie de la route jusqu'à Londres. Je savais que j'avais un faux air de mendiante, et j'aurais bien voulu ne pas paraître misérable, car, si je retrouvais ma mère, elle serait trop peinée de me voir ainsi. Hélas ! mon espoir était vain ! J'atteignis enfin le pont de Blackfriars et je m'informai de Colman street. Les gens hochaient la tête ; personne ne connaissait cette rue. Je la voyais cependant devant moi ; je voyais notre porte, nos fenêtres, nos tuiles blanches et le grand bâtiment de briques en face. Mais rien de tout cela n'existait plus. Je demandai à un marchand où se trouvait Colman street ; je demandai après le Cobourg ; il me répondit : « Oh ! ma petite dame, tout cela a disparu. Les vieilles rues ont été démolies et tout est neuf aujourd'hui. » Je m'éloignai la mort dans l'âme. « Attendez, jeune dame, reprit cet homme ; pourquoi désirez-vous retrouver Colmann street ? » Ses intentions étaient peut-être bonnes, mais je ne pouvais souffrir le ton qu'il prit. Et puis comment aurais-je pu lui expliquer ce que je voulais ? Je perdis confiance et me crus abandonnée. Où aller ?... Pendant tout le trajet depuis Prague, l'espoir m'avait soutenue ; je comptais retrouver ma mère, et tout à coup je me voyais seule au milieu d'étrangers. J'étais sur le pont à regarder la rivière ; je vis des bateaux à vapeur ; je voulus m'embarquer en me disant qu'au moins je m'éloignerais des rues et que le bateau me transporterait peut-être dans un endroit où je trouverais la solitude. Avec quelques sols qui me restaient, j'achetai du pain ; j'avais besoin d'un peu de forces pour réfléchir. Comment ferais-je pour vivre ? De nouveau il me sembla que, par la mort seule, je pourrais rejoindre ma mère. Je débarquai je ne sais où ; le soir était venu ; je vis de grands arbres non loin de la rivière et je m'assis sous leurs branches pour y dormir. Le sommeil vint en effet, et, quand je me réveillai, il faisait jour ; la rosée avait tout blanchi autour de moi ; j'étais glacée et toute seule, hélas !

» Les oiseaux chantaient ; je me levai, je marchai, je suivis longtemps le cours de l'eau, puis je revins à ma première place, rien ne m'appelait

ailleurs. Le monde m'apparaissait vide ; les pensées affluaient ; je revoyais toute ma vie depuis l'instant où j'avais été enlevée à ma mère pour être élevée par des étrangers, qui ne se souciaient pas de ce que la vie était pour moi, mais seulement de ce qu'elle pourrait être pour eux. Je me voyais perdue, car personne ne me connaissait et chacun probablement se tromperait sur mon compte. Que faire ? il me semblait que la voix de Dieu me disait de mourir. Alors je pensai à mon peuple chassé de pays en pays ; je me rappelai combien étaient morts de misère et d'affliction. Étais-je donc la première ? Et pendant les persécutions, n'en vit-on pas tuer leur enfants et se donner la mort après, pour échapper au déshonneur et à l'apostasie ? Je crus donc ne point faire mal en mettant fin à mon existence ; car, moi aussi, la calamité m'avait frappée et la mort était la seule route à suivre pour me délivrer. J'errai de côté et d'autre, toujours poursuivie par cette idée et criant vers le Tout-Puissant, bien que je n'eusse pas la foi assez robuste pour croire qu'il fit attention à moi. Plus je réfléchissais, plus je devenais faible, et, si j'étais couchée morte dans la rivière, était-ce autre chose qu'un sommeil ? Là aussi, je pouvais confier mon âme à Dieu, qui me délivrerait ; j'étais fatiguée de la vie, je voulais arriver à la paix profonde. Quand revint le soir, quand le soleil eut disparu, il me sembla que le moment d'en finir était venu. Vous savez ce qui est arrivé ensuite ; *il* a dû vous le dire. La foi me revint ; je n'étais plus abandonnée ; vous a-t-*il* raconté comment *il* m'a trouvée ?

La réponse de madame Meyrick ne fut pas intelligible, mais elle posa maternellement ses lèvres sur le front de Mirah.

— C'est une perle que la boue n'a fait que laver, dit la petite femme à Deronda, après qu'elle lui eut rapporté l'histoire de Mirah.

— Que pensez-vous de la recherche de sa mère ? demanda Daniel. N'avez-vous point de crainte ? Moi, j'en ai, je l'avoue.

— Je crois que sa mère est bonne, répondit madame Meyrick, ou qu'elle était bonne. Elle est peut-être morte, voilà ma crainte. Soyez sûre qu'elle ne ressemblait pas à son scélérat de mari. De qui l'enfant tiendrait-elle sa bonté ? C'est le froment qui donne la fleur de farine.

Deronda fut un peu désappointé de cette réponse et demeura indécis. L'argument pouvait cependant ne pas s'appliquer au frère, et madame

Meyrik admit la possibilité que ce frère eût l'ignoble caractère de son père. Puis, si l'on faisait des annonces dans les journaux sous le nom de Cohen, Mirah serait toujours dans des transes ; lorsque madame Meyrik lui en avait parlé, elle avait frémi en disant que son père pourrait ainsi être prévenu ; car il lisait beaucoup de journaux et surtout les annonces. Deronda était d'avis d'attendre encore, attendu qu'il allait partir pour l'étranger, et que son voyage durerait une couple de mois. Il tenait à être à Londres quand on commencerait les recherches afin de pouvoir éviter cette peine à madame Meyrick, en supposant qu'elle fût assez généreuse pour continuer à veiller sur Mirah.

— Nous serions jalouses si vous en chargiez d'autres que nous, dit madame Meyrick. Elle demeurera sous mon toit ; je puis lui donner la chambre de Hans.

— Voudra-t-elle attendre ?

— N'en doutez pas. Il n'est pas dans sa nature de nourrir des plans et des projets : elle ne sait que se soumettre. Rappelez-vous comme elle obéissait à son père. Elle est encore tout étonnée d'avoir eu la volonté de fuir. Quant à revoir sa mère, elle en a l'espérance. Puisque vous avez été envoyé pour la sauver et que nous sommes bonnes pour elle, elle compte que l'on retrouvera sa mère de la même façon, c'est-à-dire sans la chercher.

Madame Meyrick estimait aussi que la somme mise à sa disposition par Deronda, comme provision pour les besoins de Mirah, était plus que suffisante. Elle espérait qu'au bout de quelque temps elle s'occuperait comme ses filles et se rendrait indépendante. Deronda lui fit observer qu'elle avait besoin d'un long repos.

— Oui, certes ; aussi ne presserons-nous rien. Comptez sur nous ; pour elle, nous aurons les plus tendres soins. Si vous voulez bien me faire savoir où je pourrai vous adresser mes lettres à l'étranger, je vous tiendrai au courant de tout. Il ne faut pas que nous ayons seules le plaisir de la sauver. Et puis, je désire que l'on croie que je le fais autant pour vous que pour Mirah.

— Ce serait vrai, car je ne sais pas comment j'en serais sorti hier sans vous. Tout aurait mal tourné. Je dirai à Hans que la meilleure chose que m'ait valu son amitié, c'est d'avoir connu sa mère.

Ils rentrèrent alors dans le parloir où Mirah, paisiblement assise, apprenait des trois sœurs tout ce qu'elles savaient sur Deronda, son amitié pour Hans, ce qu'il avait fait pour lui.

— Kate brûle tous les jours de l'encens devant son portrait, dit Mab. Moi, je porte sa signature dans un sachet autour du cou, comme un préservatif contre la crampe, et Amy récite la table de multiplication en son nom. Maintenant, nous ferons quelque chose d'extra en son honneur, de ce qu'il vous a amenée chez nous.

— Je le crois trop grand personnage pour avoir besoin de quelque chose, dit Mirah en souriant. Il est probablement haut placé dans le monde.

— Il est d'un rang beaucoup plus élevé que le nôtre, répondit Amy ; il tient au grand monde.

— Je suis heureuse qu'il soit de haut rang, reprit Mirah avec sa placidité habituelle.

— Pourquoi cela ? demanda Amy, qui, dans ce sentiment, crut découvrir certaines particularités juives qui ne s'étaient pas encore fait jour.

— Parce que j'ai toujours détesté les hommes de haut rang.

— Oh ! M. Deronda n'est pas d'un rang si élevé, dit Kate. Ce n'est pas lui qui serait scandalisé que nous pensions désavantageusement de tous les pairs et les baronnets, si l'envie nous en prenait.

Quand Daniel entra, Mirah se leva et l'accueillit avec le même regard reconnaissant que celui de la veille quand il l'avait quittée. Impossible de voir une créature à la fois moins embarrassée et moins fière. Son éducation théâtrale n'avait pas laissé la moindre trace sur elle ; elle avait grandi dans la simplicité et dans la vérité. Deronda comprit qu'elle était quelque chose de tout à fait nouveau pour lui, car la naïveté de Mirah était d'autant plus admirable qu'elle n'avait rien de commun avec l'ignorance ; personne ne connaissait mieux qu'elle le mal et la douleur. Il la regardait et l'écoutait, comme si elle arrivait d'un pays lointain habité par une race différente de la nôtre.

Il ne fit qu'une courte visite ; sa délicatesse lui disait de reculer devant tout ce qui pourrait ressembler à de la curiosité ou à la présomption d'un droit parce qu'il lui avait rendu service. Ainsi, il aurait bien désiré

l'entendre chanter, mais l'expression de ce désir lui aurait fait l'effet d'une grossièreté, et elle était digne qu'on la traitât comme une personne de qualité.

Deronda revint quelques jours après prendre congé d'elle et des dames Meyrick, car il allait partir et rester absent de Londres au moins deux mois. En effet, le lendemain, il se mettait en route pour Leubronn avec sir Hugo et lady Mallinger. Il leur avait parlé de Mirah. Le baronnet conseilla de renoncer pour le moment à la recherche de sa mère et de son frère. Lady Mallinger s'intéressa beaucoup à cette pauvre fille, et fit observer que, puisqu'il existait une société pour la conversion des juifs, on pouvait espérer que Mirah embrasserait le christianisme ; mais, apercevant un sourire sur les lèvres de sir Hugo, elle en conclut qu'elle avait dit une énormité. Lady Mallinger n'ayant donné le jour qu'à des filles, alors qu'un fils était attendu, se considérait comme dépourvue d'intelligence, et, quand elle se sentait embarrassée elle se disait : « Je demanderai à Daniel. » Deronda était donc devenu le conseil de la famille, car sir Hugo aimait de l'avoir à ses côtés et le chérissait presque autant que s'il eût été son fils.

Telle était l'histoire de Deronda, du moins autant qu'il la connaissait lui-même, jusqu'au moment de son voyage à Leubronn, où il rencontra Gwendolen Harleth à la table de jeu.

XXI

Il était dix heures du matin quand Gwendolen Harleth, après son triste voyage depuis Leubronn, arriva à la station d'où elle devait se faire conduire à Offendene. Ni parents, ni voiture ne l'attendaient ; car, dans le télégramme qu'elle avait envoyé de Douvres, elle indiquait un train postérieur ; mais, dans son impatience et pour ne pas droguer dans une gare de Londres, elle était partie plus tôt, ne se figurant pas ce qui pouvait résulter d'arriver à une station distante de chez elle de plus d'une lieue, seule et avec ses nombreux bagages. Forcée d'attendre qu'un véhicule quelconque fût prêt à l'emmener, Gwendolen sentit que la crasseuse

peinture de la salle d'attente et l'affiche en lettres gigantesques l'invitant à se repentir et à se convertir, étaient des choses par trop lugubres à ajouter à ses chagrins particuliers ; elle s'empressa donc de sortir et de regarder la grand'route et les champs. Mais le soleil lui parut mélancolique ; le vent d'automne faisait tomber les feuilles jaunes des arbres, frissonner l'herbe, et ébouriffait les plumes d'un coq et de deux poules qui avaient l'air de ne savoir que faire d'elles-mêmes. Le chef de la station aussi lui semblait intolérable, avec son œil affligé de strabisme ; d'ailleurs, il était nouveau, il ne la connaissait pas, et, à la voir seule ainsi, il devait conclure qu'elle n'occupait pas un rang élevé dans la société. Un paysan préparait sans se hâter la vieille et sale barouche qui devait la transporter, elle et ses bagages, à Offendene.

Pendant son voyage, Gwendolen avait réfléchi, et en était arrivée à la conclusion que sa mère et sa famille retourneraient à l'étranger ; car il était impossible qu'il ne restât pas au moins un petit revenu ; tout n'avait sans doute pas été englouti dans le désastre. Partir pour une petite ville obscure du continent et y vivre très médiocrement, tel était le cruel avenir qui la menaçait. Elle se voyait marcher vers trente ans, à côté de sa mère devenue plus mélancolique encore. Accablée de fatigue, et le dégoût de sa triste arrivée aidant, elle s'affectait de cet insupportable réveil, pire que les rêves déplaisants qui l'avaient précédé.

Mais la bruyante patache en montant l'avenue d'Offendene avait été aperçue. Quelqu'un se montra sur le seuil de la porte et, lorsque, en descendant de voiture, Gwendolen vit le cher et triste visage de sa mère portant de nouvelles traces de chagrin, elle lui jeta les bras autour du cou, et pour un instant elle éprouva une vive douleur. Derrière madame Davilow apparurent les figures insignifiantes des quatre filles, pauvres êtres, ayant, comme tous les enfants, leur monde particulier, sans importance pour d'autres que pour elles, mais toutes persuadées que la présence seule de Gwendolen devait chasser le malheur. La bonne miss Merry, avec son air abattu, s'occupait de faire descendre les malles et de payer le conducteur, pendant que madame Davilow et Gwendolen, entrant dans la maison, allèrent s'enfermer dans la chambre jaune.

— Voyons, chère maman, voyons, dit Gwendolen en essuyant avec douceur les larmes qui roulaient sur les joues de madame Davilow. Qu'à

cela ne tienne ! je ferai quelque chose ; tout ira bien. La situation vous paraissait désespérée parce que j'étais absente. Allons, allons ! il faut être gaie maintenant que me voilà ici.

— Dieu te bénisse, mon cher trésor ! fit la bonne mère qui oubliait tout, en la contemplant avec une sorte d'adoration ; je serai heureuse si tu l'es.

Quand Gwendolen, après avoir fait sa toilette, descendit au salon, fraîche comme un cygne qui vient de se baigner, elle ne se faisait encore aucune idée de l'infortune qui avait frappé sa famille. Prête à tout entendre, elle s'assit sur le sofa et dit d'un ton délibéré :

— Qu'avez-vous résolu de faire, maman ?

— Mon enfant, il nous faut d'abord quitter cette maison. Heureusement, M. Hayes est disposé à la prendre ; l'intendant de lord Brackenshaw doit tout terminer avec lui.

— Lord Brackenshaw, j'en suis sûre, vous laisserait bien ici sans vous faire payer de location, maman, dit Gwendolen, qui ne s'était pas appliquée aux affaires avec autant de discernement qu'à l'admiration excitée par ses charmes.

— Ma chère fille, lord Brackenshaw est en Écosse et ne sait rien de nos malheurs. Du reste, que ferions-nous dans cette maison, sans domestiques et sans argent pour la chauffer ? Plus tôt nous en serons dehors, mieux cela vaudra. Nous n'avons rien à emporter que nos hardes et nos vêtements.

— Alors vous pensez aller vivre à l'étranger ? fit Gwendolen, qui s'était familiarisée avec cette idée.

— Oh ! non, mon enfant. Comment pourrions-nous voyager ? Tu n'as jamais rien su, concernant les revenus et les dépenses, dit, en essayant de sourire, madame Davilow, qui posa doucement sa main sur celle de Gwendolen et qui ajouta tristement : — C'est bien dur pour toi, mon ange.

— Mais alors on irons-nous ? demanda Gwendolen avec un peu de dureté dans la voix. Une crainte nouvelle l'avait saisie.

— C'est tout décidé. Nous aurons un petit mobilier venant du presbytère. La pauvre mère hésitait ; elle redoutait de porter un coup trop rude à sa fille.
— Nous irons nous établir à Sawyer's Cottage.

Gwendolen devint pâle de colère et dit avec hauteur :

— C'est impossible ! Il fallait chercher autre chose que cela ! Mon oncle n'aurait pas du le permettre. Moi, je m'y refuse.

— Mon enfant chérie, à quelle autre résidence aurait-on pu penser ? Ton oncle est aussi bon qu'on peut l'être, mais il souffre lui-même ; il a sa famille à élever. Tu ne m'as donc pas comprise ? Sache-le bien : nous n'avons plus rien, absolument plus rien que ce que ma sœur et son mari nous donnent ! Il faut que nous essayions de gagner un peu d'argent par notre travail. Tes sœurs et moi, nous brodons une nappe pour les dames patronnesses de Wancester et un drap de communion que les paroissiens veulent offrir à l'église de Pennicote.

Madame Davilow donnait timidement tous ces détails pour préparer sa pauvre enfant à se soumettre, hélas ! à l'infortune.

— Il est certain, reprit Gwendolen avec insistance, qu'on aurait pu trouver autre chose que Sawyer's Cottage ! L'idée d'habiter cette maison qui avait été celle d'un employé de la régie, était un cauchemar pour elle.

— Non, ma chérie. Les maisons sont rares et nous devons nous estimer heureuses d'en avoir une pour nous seules. Elle n'est pas si laide que tu crois. Il y a deux petits parloirs et quatre chambres à coucher. Tu pourras être seule quand tu le voudras.

Le souci de Gwendolen pour le bien-être de sa mère était déjà si affaibli, qu'elle ne prêta aucune attention à ces paroles suppliantes.

— Maman, je ne puis me figurer que toute votre fortune soit perdue. Comment avez-vous pu vous en assurer en si peu de temps ? Il n'y a pas huit jours que vous m'avez écrit.

— Les premières nouvelles en sont arrivées beaucoup plus tôt, ma chérie ; mais je n'ai pas voulu gâter ton plaisir avant que cela fût absolument nécessaire.

— Quelle vexation ! s'écria Gwendolen dans un nouvel accès de colère. Si je l'avais su, j'aurais pu rapporter l'argent que j'avais gagné ; l'ignorant, je suis restée et je l'ai reperdu. J'avais à peu près deux cents livres ; nous aurions pu vivre quelque temps, jusqu'à ce que j'eusse formé un autre plan. Elle se tut un instant et reprit avec plus d'impétuosité : — Tout m'a été contraire ! les gens ne m'ont approchée que pour me nuire !

Les « gens », c'était Deronda. S'il ne s'était pas mêlé à sa vie, elle serait retournée au jeu et aurait pu regagner ce qu'elle avait perdu.

— Résignons-nous à la volonté de la Providence, mon enfant, dit la pauvre madame Davilow, effrayée de cette révélation.

Elle croyait que par « gens », sa fille avait voulu désigner Grandcourt ; mais ses lèvres étaient scellées sur ce nom. Gwendolen reprit aussitôt :

— Mais, moi, je ne me résigne pas. Je lutterai tant que je pourrai. Pourquoi appeler Providence ce qui n'est que la scélératesse des hommes ? Vous m'avez dit dans votre lettre que c'est la faute de M. Lassmann si nous sommes ruinées. A-t-il donc tout emporté ?

— Non, ma chérie ; tu n'as pas bien compris. Il a fait de grandes spéculations ; il comptait gagner. Il avait tout placé dans des mines. Il a trop risqué.

— Je n'appelle pas cela providence ou prévoyance. Il a été imprudent avec notre argent, et il devrait en être puni. Nous pouvons recourir à la loi pour retrouver notre fortune. Mon oncle aurait déjà dû prendre des mesures et ne pas accepter tranquillement de si grands torts. Nous avons la loi pour nous.

— Mon enfant, la loi ne peut nous rendre un argent perdu ainsi. Ton oncle dit que ce serait répandre du lait par terre. Et puis, il faut de l'argent pour faire un procès, et il n'y a pas de loi pour les gens ruinés. Nous ne sommes pas les seules victimes ; bien d'autres que nous ont perdu et devront aussi se résigner.

— En tout cas, je ne me résigne pas à habiter Sawyer's Cottage et à vous voir travailler pour gagner quelques misérables shillings. Je ne le veux pas. Je ferai autre chose qui conviendra mieux à notre rang et à notre éducation.

— Je suis sûre que ton oncle t'approuvera et t'en admirera davantage, dit madame Davilow, qui voulut profiter de cette ouverture pour aborder un sujet difficile. — Je n'ai jamais pensé que tu te résignerais à vivre comme nous, si quelque chose de mieux s'offrait pour toi. Ton oncle et ta tante ont pensé que tes talents étaient une fortune, et ils ont déjà trouvé quelque chose qui, peut-être, pourra te satisfaire.

— Qu'est-ce que c'est, maman ?

La colère de Gwendolen avait fait place à la curiosité, et déjà les conjectures romantiques allaient leur train.

— Deux positions s’offrent : l’une, dans la famille d’un évêque où il y a trois filles, et l’autre, dans un pensionnat de demoiselles du grand monde. Ton français, ta musique, ta danse et tes manières de grande dame sont précisément ce qui convient. Le traitement est de cent livres par an, et pour que tu ne vives pas aussi pauvrement que nous, — madame Davilow hésita, — tu pourrais peut-être accepter un de ces emplois.

— Qui ? moi ? ressembler à miss Graves chez madame Meunier, non !

— Je crois aussi que la situation chez l’évêque serait plus supportable. Il ne doit rien y avoir de pénible dans la famille d’un évêque.

— Pardon, maman. Il est toujours pénible d’être gouvernante, et je ne vois pas que ce soit plus agréable d’être malmenée chez un évêque que partout ailleurs. Et puis vous savez que j’ai l’enseignement en horreur ! Me voyez-vous enfermée avec trois fillettes aussi ennuyeuses qu’Alice ? J’aimerais mieux émigrer.

Gwendolm aurait été bien en peine d’expliquer ce qu’elle entendait par « émigrer » ; mais madame Davilow ne pensa pas à le lui demander ; elle ne voyait point d’issue et prévoyait avec effroi la collision qui pourrait s’élever entre sa fille et son oncle quand elle irait au presbytère. Cependant, il y avait dans les expressions hautaines de Gwen un air de réticence qui lui fit supposer qu’elle tenait en réserve un plan défini, et, malgré l’ignorance pratique dont elle donnait des preuves continuelles, la croyance de sa mère en ses capacités était sans bornes.

— Maman, reprit Gwendolen au bout d’un instant, j’ai quelques bijoux dont je puis me défaire. Cela ferait une petite somme dont j’aurais besoin pour une chose à laquelle je pense. Marshall de Wancester les achètera de grand cœur. Jocosa pourrait aller les lui proposer ; elle va nous quitter sans doute ; mais, avant, elle n’hésitera pas, je pense, à nous rendre ce service.

— Elle fera ce que tu voudras, la pauvre bonne âme. Je ne te l’ai pas encore dit : eh bien, elle voulait que je prisse ses épargnes, 300 livres ; je lui ai conseillé de monter une petite école ; ce serait trop dur pour elle d’entrer dans une nouvelle famille après être demeurée si longtemps avec nous.

— Eh bien, recommandez-la à l'évêque pour ses filles, dit Gwendolen en essayant de sourire. Je suis sûre qu'elle sera meilleure que moi pour cet emploi.

— Ne va rien dire de pareil à ton oncle, mon enfant, s'écria madame Davilow effrayée. Il serait froissé s'il voyait que tu dédaignes ce qu'il t'offre. Mais je suis sûre qu'il approuvera le plan que tu peux avoir, si tu le consultes.

— Je veux d'abord consulter une autre personne. Savez-vous si les Arrowpoint sont encore à Quetcham et si M. Klesmer est chez eux ? Je crois pouvoir affirmer que vous l'ignorez, pauvre chère maman. Jeffries peut-il monter à cheval pour porter une lettre ?

— Oh ! ma chère, Jeffries n'est plus ici et le marchand a repris les chevaux. Mais quelqu'un de la ferme de Leek peut y aller. Je sais que les Arrowpoint sont à Quetcham : miss Arrowpoint nous a laissé sa carte l'autre jour, mais je n'ai pas voulu la recevoir. Quant à M. Klesmer, je ne sais rien. Veux-tu y envoyer avant demain ?

— Oui, oui ! aussitôt que possible. Je vais écrire un petit mot.

— Quelle est ton intention, Gwen ? demanda madame Davilow rassurée, en voyant chez sa fille des signes de vivacité et de meilleure humeur.

— Ne vous en préoccupez pas, chère maman. Ne vous inquiétez pas de ce que je veux faire, avant que ce soit décidé. J'espère qu'alors vous serez consolée... La chère figure ! ajouta-t-elle en la caressant ; elle a vieilli de dix ans dans trois semaines. Allons, allons ! ne pleurez pas ! Elle prit la tête de sa mère dans ses mains et l'embrassa sur les yeux. — Mais il ne faudra pas me contredire, ni mettre d'entraves à mes projets. Je veux être l'arbitre de mon sort ; je n'entends pas que mon oncle ou ma tante me dictent ce que je dois faire. Ma vie est mon affaire ; et je pense, — ici son ton devint plus caustique, — je pense que je puis mieux faire que de vous laisser aller demeurer à Sawyer's Cottage.

Elle s'assit devant son pupitre et écrivit à Klesmer le billet suivant :

« Miss Harleth présente ses compliments à M. Klesmer et le prie de venir la voir demain, si c'est possible. Le motif qui la pousse à invoquer son obligeance est des plus sérieux. De malheureuses circonstances de famille la forcent de prendre une détermination qu'elle n'adoptera qu'après avoir

entendu M. Klesmer, ayant toute confiance en sa grande intelligence et en son jugement. »

— Envoyez sur-le-champ ceci à Quetcham, maman, dit Gwendolen, après avoir cacheté sa lettre et mis l'adresse. Que l'on dise à l'homme qui la portera d'attendre la réponse. Il n'y a pas de temps à perdre.

Elle tenait absolument à ce que son billet fût expédié ; mais, bientôt, une autre inquiétude vint la mettre dans un état de surexcitation pénible. Que ferait-elle si Klesmer n'était pas à Quetcham ? Sa foi en sa bonne étoile avait faibli. Tout, depuis peu, lui avait été contraire. Un brillant mariage qui était venu s'offrir de lui-même s'était évanoui ; ses chances à la roulette avaient trompé son attente, et un homme qu'elle ne connaissait pas, dont elle ne savait rien, avait osé se jeter entre elle et ses projets. Gwendolen Harleth, avec sa grande beauté et la conscience de sa force, avait senti le poids amer de l'humiliation. Le malheur serait au comble si Klesmer n'était pas à Quetcham. Que faire alors pour échapper à Sawyer's Cottage et à la nécessité d'une « situation » ? Ce mot résumait à ses yeux les désagréments les plus blessants pour son orgueil et les plus fastidieux pour ses goûts.

XXII

Le billet de Gwendolen fut remis à Klesmer au moment où il quittait Quetcham, et, afin de répondre le lendemain à l'appel fait à son obligeance, il alla, non sans un peu de gêne pour lui, passer la nuit à Wancester. Certaines éventualités s'opposaient à ce qu'il demeurât à Quetcham. Cette magnifique habitation était devenue trop brûlante pour lui ; ses propriétaires, comme certains grands politiques, ayant été surpris par une insurrection contre l'ordre de choses établi, préparée sous leurs yeux sans qu'ils s'en fussent doutés.

Comme d'habitude, Quetcham possédait plusieurs hôtes, parmi lesquels miss Arrowpoint reconnut du premier coup d'œil un nouveau prétendant à sa main. C'était un homme politique de bonne famille, qui attendait avec

confiance un siège à la Chambre des lords, ce qui l'obligeait à prétendre à une grande fortune chez sa femme pour soutenir dignement le titre à venir.

Les Arrowpoint n'étaient pas sans inquiétude sur les intentions de leur fille. Elle n'admettait pas que ses devoirs envers la société la contraignissent à épouser un noble ou un membre de la Chambre des communes en passe d'être ennobli ; ils éprouvaient de la contrariété en voyant sa persistance à refuser des partis très sortables. Quant à la possibilité qu'elle s'éprît de Klesmer, ils n'y pensaient seulement pas ; mais l'heure de l'étonnement allait sonner pour eux.

Quand une passion commence entre une riche héritière et un homme indépendant, au caractère fier, il leur est d'abord difficile de se comprendre. L'éloignement indéfini de l'un ou de l'autre peut seule l'éteindre. Mais des rencontres fréquentes après de courtes absences, sont très puissantes pour amener une déclaration, et plus puissantes encore sont les relations répétées, alimentées par une sympathie de goûts et par d'admirables qualités des deux côtés, surtout quand l'un occupe la position de maître, et quand l'autre est persuadée d'acquérir un talent qui réjouit le professeur. Cette situation, fameuse dans l'histoire, n'a pas moins de charmes aujourd'hui qu'à l'époque d'Abélard.

Les Arrowpoint étaient loin d'y penser lorsque, pour la première fois, ils engagèrent Klesmer à venir à Quetcham. Avoir chez soi un grand musicien est un des privilèges de la fortune ; et puis le talent de Catherine valait la peine d'être perfectionné. Klesmer n'était pas encore un Liszt, adoré de toutes les femmes de l'Europe civilisée ; l'eût-il été, que ce n'était pas une raison pour qu'il fît la cour à une héritière et qu'il lui demandât sa main. Pas un musicien honorable ne se conduirait ainsi. Encore moins eût-il été concevable que Catherine lui fournît le plus petit prétexte à une telle audace. Pour les Arrowpoint, Klesmer était aussi peu dangereux qu'un valet de pied.

Klesmer, homme d'honneur avant tout, semblait avoir été favorisé de tous les dons par la nature, mais particulièrement de celui de la musique. Son arrogance et sa vanité n'étaient que des faiblesses qui n'excédaient pas celles des meilleures familles anglaises, et la nature de Catherine Arrowpoint n'était pas assez turbulente pour se mettre aux prises avec elles. À part sa bonté native, elle était peut-être trop froidement sûre d'elle. Mais

c'était aussi une de ces femmes avec lesquelles les rapports journaliers ont le charme de la découverte ; c'était une de ces femmes dont la pureté de faculté et d'expression fait naître le désir de savoir ce qu'elles pensent sur tous les sujets. Il ne leur fallut pas longtemps pour savoir qu'ils s'intéressaient l'un à l'autre. Klesmer ne concevait point que miss Arrowpoint pût le considérer comme un amoureux possible, et elle, de son côté, ne se croyait pas faite pour inspirer un sentiment plus fort que l'amitié, à moins que ce ne fût de la part d'un homme amouraché de sa fortune. Dans ces conditions, il n'avait pas semblé nécessaire que Klesmer restreignît ses visites, soit à la ville, soit à la campagne. Si miss Arrowpoint avait été pauvre, il n'aurait pas hésité un instant à lui déclarer avec ardeur son amour, au lieu de faire courir tempétueusement ses doigts sur le clavier ; quant à Catherine, elle s'était dit que si Klesmer lui demandait sa main, elle la lui accorderait, et Klesmer était convaincu que cette visite à Quetcham était la dernière qu'il y ferait, car il sentait que ses *brusqueries* se faisaient jour plus fréquemment et que Catherine y devenait plus sensible.

Ce fut sur ces entrefaites qu'entra en scène le lord en expectative, M. Bult, lequel, nul dans la vie privée, avait des opinions arrêtées sur les districts du Niger, se sentait chez lui au Brésil, parlait avec décision des affaires des mers du Sud, étudiait ses discours parlementaires, et avait en outre la santé robuste et la coloration prononcée d'un solide Breton. Catherine, sachant bien que c'était un mari comme on en désire pour les riches héritières, ne lui faisait qu'un reproche : c'est qu'il l'ennuyait mortellement, M. Bult, infatué de son importance et certain de son amabilité personnelle, ne s'imaginait pas que son insensibilité pour le contre-point lui faisait du tort. C'est à peine s'il considérait Klesmer comme un homme sérieux et l'attachement de miss Arrowpoint pour la musique comme autre chose qu'un caprice. Il fut, par conséquent, un peu étonné, après le dîner, d'entendre Klesmer s'exclamer sur le manque d'idéalisme des hommes politiques de l'Angleterre, qui ne considéraient la mutualité entre les races que comme une question de marchés et de débouchés. À son avis, les croisades avaient au moins l'excuse d'une bannière sentimentale autour de laquelle les cœurs généreux avaient pu se rallier ; il est vrai que les coquins s'y rallièrent aussi ; mais quoi ! ils se rallient tout aussi bien au principe qui dit : « Acheter bon marché et vendre cher. » Sur ce thème,

l'éloquence et les gesticulations de Klesmer se donnèrent libre cours pendant un moment, comme des pièces d'artifice qui éclatent accidentellement et qui retombent bientôt dans un silence absolu. M. Bult n'était pas surpris que les opinions de Klesmer fussent légères, à son point de vue, mais il s'étonnait de sa facilité d'élocution en anglais et de son choix d'expressions ; aussi, le soir même, alla-t-il pour la première fois lui parler pendant qu'il était dans le salon, assis devant le piano à côté de miss Arrowpoint.

— Je ne m'imaginais pas, dit-il, que vous fussiez un homme politique...

Pour toute réponse, Klesmer le regarda fixement, croisa les bras et avança la lèvre inférieure.

— Vous devez avoir l'habitude de parler en public. Vous vous exprimez fort bien, quoique je ne sois pas d'accord avec vous. D'après ce que vous dites du sentiment, je vous suppose panslaviste.

— Non ! je m'appelle Élie. Je suis le Juif-Errant, répondit Klesmer en souriant à miss Arrowpoint et en faisant sur le piano une gamme ascendante et descendante.

M. Bult trouva cette réponse *shocking* ; mais, comme Catherine était présente, il ne voulut pas s'éloigner.

— Herr Klesmer, dit-elle pour rétablir la situation, a des idées cosmopolites ; il prêche la fusion des races.

— J'en suis charmé, répondit M. Bult, qui voulut être gracieux. J'étais bien sûr qu'il avait trop de talent pour n'être qu'un musicien.

— Ah ! monsieur, vous vous trompez étrangement, s'écria Klesmer avec feu. Personne n'a trop de talent pour être musicien ; beaucoup d'hommes, au contraire, en ont trop peu. Un artiste créateur n'est pas plus un simple musicien qu'un grand homme d'État n'est un simple politicien. Nous ne sommes pas, monsieur, des poupées qui vivent dans une boîte et qui n'en sortent que pour amuser le monde. Nous aidons au gouvernement des nations et nous coopérons à l'œuvre du siècle, comme tous les hommes publics. Nous occupons le même rang que les législateurs. Un homme qui parle sur la musique avec savoir et conscience, est obligé de posséder quelque chose de plus que l'éloquence parlementaire.

En prononçant ces derniers mots, Klesmer quitta le piano et sortit. Miss Arrowpoint rougit, et M. Bult, avec son flegme habituel, lui fit remarquer « que son pianiste ne se prenait pas pour de la petite bière ».

— M. Klesmer est quelque chose de plus qu'un pianiste, dit miss Arrowpoint pour l'excuser. C'est un grand musicien, dans le sens le plus complet du mot ; il est aussi haut placé que Schubert et Mendelssohn.

— Ah ! vous autres femmes, vous comprenez ces choses-là, dit M. Bult, avec la conviction que ces « choses-là » étaient frivoles, surtout parce que Klesmer s'était posé en petit-maître.

Catherine, toujours peinée quand Klesmer se montait de la sorte, ne manqua pas de lui dire le lendemain, dans le salon de musique :

— Pourquoi vous êtes-vous emporté hier avec M. Bult ? Je suis sûre qu'il ne pensait pas à mal.

— Voudriez-vous donc que je sois aimable avec lui ? demanda Klesmer d'un air furibond.

— Je crois que l'impolitesse est indigne de vous.

— Alors vous le supportez patiemment ? Vous admirez les platitudes de ce politicien aussi insensible qu'un bœuf pour tout ce qui ne touche pas à la politique ? Vous pensez que sa stupidité pyramidale sied bien à la dignité d'un gentilhomme anglais ?

— Je n'ai rien dit de semblable.

— Vous pensez que je me suis conduit sans dignité et vous en êtes offensée ?

— Vous approchez un peu de la vérité, dit-elle en souriant.

— Alors il vaut mieux que je fasse mes malles et que je parte ?

— Je n'en vois pas le motif. S'il est de mon devoir de supporter vos critiques sur mon opérette, vous devez aussi tolérer ma critique sur votre impatience.

— Mais je la tolère. Vous auriez donc voulu que j'acceptasse son inepte impertinence sur un « simple musicien » sans le remettre à sa place ? Ainsi, il faudra que j'entende blasphémer mes dieux et que je me laisse insulter sans rien répondre ! Mais, pardon, vous ne pouvez voir les choses comme

moi ; vous ne comprenez pas la rage de l'artiste ; il est d'une autre caste que vous.

— C'est vrai, répondit Catherine, qui laissa percer quelque chose du sentiment qu'elle éprouvait. Il est d'une caste à laquelle je voudrais atteindre,... une caste au-dessus de la mienne.

Klesmer, qui était assis devant la table, à feuilleter une partition, se leva, fit quelques pas, et dit :

— Voilà qui est admirablement senti, et je vous en suis reconnaissant. Mais je ferais mieux de partir ; je sens que je le dois. Vous pouvez très-bien continuer sans moi ; votre opérette est sur ses pieds,... elle peut marcher seule. La compagnie de votre M. Bult me va *wie die Faust auf's Auge*^[1]. Je néglige mes intérêts. Il faut que j'aille à Pétersbourg.

Point de réponse.

— Vous convenez avec moi, n'est-ce pas, que je dois partir ? reprit-il avec un peu d'animation.

— Oui, si vos affaires et vos sentiments l'exigent. Je m'étonne seulement que vous ayez consenti à nous accorder une si grande partie de votre temps l'année dernière. Je n'ai considéré votre condescendance à venir ici que comme un sacrifice.

— Pourquoi un sacrifice ? demanda Klesmer, qui avait été se mettre au piano et qui lui fit rendre, comme un écho, une mélodie composée par lui sur ces paroles de Heine : *Ich hab' dich geliebt und liebe dich noch*^[2].

— Voilà le mystère ! dit Catherine très agitée et déchirant une feuille de papier en petits morceaux, sans savoir ce qu'elle faisait.

— Vous ne le concevez pas ? reprit Klesmer en croisant les bras.

— Je ne conçois rien de probable.

— Alors, je vais vous le dire. C'est que, pour moi, vous êtes la femme unique, la dame dont je porte les couleurs entre mon cœur et mon armure.

Les mains de Catherine tremblaient tellement, qu'elle ne put continuer à déchirer son papier, ni dire un mot. Klesmer reprit :

— Ce serait une impertinence impardonnable si je nourrissais quelque espoir. Mais ceci est hors de question ; je ne compte sur rien de semblable.

N'avez-vous pas dit un jour que votre lot était de soupçonner que tout homme qui vous ferait la cour ne vous courtièrait pas par amour pour vous ? Ne l'avez-vous pas dit ?

— Je crois que oui, murmura-t-elle.

— Le mot était amer. Eh bien, écoutez-moi : un homme qui a vu autant de femmes qu'il y a de fleurs en été, languit d'amour pour vous, et comme vous ne pourrez jamais l'épouser, vous le croirez. Mais, je vous en supplie, ne vous donnez pas en pâture à ce minotaure de Bult. Allons ! je vais emballer et partir. Vous ferez mes excuses à madame Arrowpoint.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Il faut d'abord que vous preniez ces manuscrits, dit Catherine en faisant un effort désespéré.

Elle s'était levée pour mettre les papiers sur une autre table. Klesmer revint pour l'aider et ils ne furent séparés que par la longueur des feuilles de papier.

— Pourquoi n'épouserai-je pas l'homme qui m'aime, si je l'aime aussi ? demanda Catherine.

— Ce serait trop difficile... impossible... vous ne réussiriez pas. Je ne suis pas digne des efforts que vous seriez obligée de faire. Je ne puis accepter ce sacrifice ; on dirait que c'est une *mésalliance* de votre part, et je m'exposerais aux plus méprisables accusations.

— Sont-ce les accusations qui vous effrayent ? Moi, je n'ai peur que d'une chose : c'est de ne pas passer notre vie ensemble.

Le mot décisif était lâché ; ils ne pouvaient plus douter de ce qu'ils voulaient tous deux. Une seule voie restait ouverte pour y arriver, et Catherine résolut de la prendre sur-le-champ. Elle alla trouver ses parents dans la bibliothèque et leur apprit qu'elle s'était engagée envers Klesmer. Madame Arrowpoint tomba dans un état indescriptible. Tant qu'elle avait vu Klesmer sous l'aspect d'un musicien qu'elle patronnait, ses bizarreries lui avaient paru acceptables ; mais le voir inopinément sous celui d'un gendre, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Que dirait le monde, auquel la pauvre dame avait coutume de représenter sa fille comme un

modèle d'excellence ? En recevant ce choc, elle donna cours à sa colère, et s'écria :

— Si Klesmer s'est permis de te demander ta main, ton père chassera ses espérances à coups de cravache... Mais parlez donc, monsieur Arrowpoint ?

Le père ôta son cigare et s'éleva à la hauteur de l'événement en disant :

— Cela ne pourra jamais se faire, Kate.

— Se faire ! glapit madame Arrowpoint ; quelle est la personne de bon sens qui penserait que cela puisse se faire ? Vous pourriez tout aussi bien dire qu'il est permis d'empoisonner ou d'assassiner ! Si ce n'est pas une comédie que tu joues. Catherine, tu es folle !

— J'ai tout mon bon sens, maman, et je parle sérieusement. M. Klesmer n'est pas à blâmer ; il n'a jamais pensé m'épouser. J'ai découvert qu'il m'aime, et comme, moi aussi je l'aime, je lui ai engagé ma foi.

— Ne dis pas cela, Catherine, s'écria madame Arrowpoint avec amertume. Tu seras la fable du monde. Chacun dira qu'il faut que tu te sois jetée à la tête d'un homme payé pour venir chez nous,... d'un je ne sais quoi !... d'un bohémien !... d'un juif !.. Que sais-je ?...

— Qu'importe, maman ? répondit Catherine indignée à son tour. Nous savons tous que c'est un génie... comme le Tasse.

— L'époque ne ressemblait pas à celle-ci, et Klesmer n'est pas un Tasse ! hurla madame Arrowpoint en s'échauffant de plus en plus. — Il n'y a aucune pointe dans ce sarcasme, si ce n'est celle de l'irrévérence.

— Je serais désolée de vous blesser, maman ; mais je ne veux pas sacrifier le bonheur de ma vie à des idées auxquelles je ne crois pas, et à des coutumes pour lesquelles je n'ai aucun respect.

— As-tu donc perdu tout sentiment du devoir ? Oublies-tu donc que tu es notre unique enfant, qu'il dépend de toi de mettre une grande fortune dans des mains convenables ?

— Quelles sont les mains convenables ? Mon grand-père a gagné sa fortune dans le commerce.

— Monsieur Arrowpoint, écouterez-vous cela sans rien répondre ?

— Je suis gentilhomme, Kate, dit le père en faisant un effort, et nous comptons te marier à un gentilhomme.

— Et à un homme attaché aux institutions de ce pays, ajouta la mère. Une femme dans votre position, mademoiselle, a de sérieux devoirs à remplir. Quand le devoir et l'inclination se combattent, elle doit obéir au devoir.

— Je le nie, objecta Catherine, devenant plus froide à mesure que sa mère s'enflammait davantage. On peut dire des choses vraies et mal les appliquer. Certaines personnes se servent volontiers du mot sacré de devoir pour l'appliquer aux autres, mais non à elles-mêmes.

— Alors les désirs de vos parents ne sont pas des ordres pour vous ?

— Pardon, mais dans les limites de la raison. Avant de renoncer au bonheur de ma vie...

— Catherine, Catherine ! gémit madame Arrowpoint en interrompant sa fille, ce ne sera pas le bonheur de ta vie.

— Eh bien, avant de renoncer à ce que je crois le bonheur de ma vie, je veux que l'on me donne de meilleures raisons que celle de me voir épouser un noble ou un homme qui peut être ennobli parce qu'il vote avec un certain parti. Je me crois libre de me donner à celui que je juge digne de moi, à moins qu'un devoir plus élevé ne me le défende.

— Mais il en est ainsi, Catherine, quoique tu sois aveuglée et que tu ne veuilles pas le voir ! Le devoir d'une femme est de ne pas s'avilir. Et tu te rabaisses toi-même. Monsieur Arrowpoint, faites-moi la grâce de dire à votre fille ce qu'est son devoir.

— Tu dois comprendre, Catherine, dit M. Arrowpoint, que Klesmer n'est pas un homme pour toi. Il ne ferait pas bonne figure à la tête de nos domaines. Il a un diable d'aspect étranger ; enfin ce n'est pas un homme pratique.

— Mon cher papa, je ne vois nullement en quoi cela m'importe. La terre d'Angleterre a souvent passé dans les mains des étrangers : soldats hollandais, fils de femmes étrangères, etc.

— Il ne sert à rien de discuter sur le mariage, Kate, reprit le père. Ce n'est pas l'usage de traiter ce sujet comme une question parlementaire.

Nous devons faire comme les autres. Nous devons penser à la nation et au bien public.

— Je ne vois pas que le bien public soit en question ici, papa ; pourquoi exigerait-on d'une héritière qu'elle mît une fortune gagnée dans le commerce entre les mains d'une certaine classe ! Cela me paraît absurde ; ce sont des mœurs hors de saison et le simple résultat d'une sotte ambition. Je l'appellerais plutôt un mal public.

— C'est là un pur sophisme, Catherine, dit madame Arrowpoint. De ce que tu ne veux pas épouser de noble, il ne s'ensuit pas que tu sois obligée de te donner à un saltimbanque, à un charlatan !

— Je ne comprends pas à qui s'appliquent ces paroles, maman.

— Je le crois, répliqua madame Arrowpoint d'un ton de mépris significatif ; au point où tu en es arrivée, nous ne devons pas nous comprendre.

— C'est impossible, Kate, dit M. Arrowpoint dans le désir de substituer un raisonnement plus doux à l'impétuosité de sa femme. Un homme comme Klesmer ne peut épouser une fortune comme la tienne. Cela ne se peut pas.

— Et cela ne sera certainement pas ! s'écria impérieusement madame Arrowpoint. Où est-il cet homme ? Qu'on l'amène ?

— Je ne permettrai pas qu'on l'insulte, dit Catherine. Du reste, cela ne terminerait rien.

— Ne veux-tu pas qu'il sache qu'en t'épousant il n'aura rien de ta fortune ? demanda la mère.

— Certainement, je le veux.

— Alors, va le chercher.

Catherine courut au salon de musique et ne dit que ce seul mot : « Venez ! » Elle ne croyait pas qu'il fût nécessaire de préparer Klesmer.

— Monsieur Klesmer, dit madame Arrowpoint avec une hauteur pleine de dédain, je crois inutile de vous redire ce qui s'est passé entre nous et notre fille. Monsieur Arrowpoint va vous faire connaître notre résolution.

— Nous ne consentons pas à votre mariage, dit M. Arrowpoint, qui trouvait sa tâche bien lourde et qui était dans un embarras dont son cigare

ne pouvait l'aider à sortir ; c'est une odieuse machination. On s'est battu en duel pour moins que cela.

— Vous avez tristement abusé de notre confiance, dit en éclatant madame Arrowpoint, incapable de se contenir et de laisser le poids du discours à son mari.

Klesmer s'inclina légèrement et sourit ironiquement sans rien répondre.

— La prétention est ridicule ! Vous auriez mieux fait d'y renoncer et de quitter la maison, reprit M. Arrowpoint qui ne se souciait pas d'entamer la question d'argent.

— Je ne puis renoncer à rien, répondit enfin Klesmer, sans le consentement de mademoiselle votre fille. Elle a ma parole.

— Inutile de discuter, répondit aigrement madame Arrowpoint. Nous ne consentirons jamais à ce mariage. Si Catherine nous désobéit, elle sera déshéritée. Vous n'épouserez pas sa fortune ; il est bon que vous le sachiez.

— Madame, si j'ai jamais regretté quelque chose, c'est qu'elle ait de la fortune. Seulement, je dois lui demander si elle ne trouve pas que le sacrifice de cette fortune soit plus grand que je ne le mérite.

— Ce n'est point un sacrifice pour moi, répondit Catherine ; car j'ai toujours considéré cette fortune comme une malédiction pour moi. Je ne regrette qu'une chose : c'est de faire de la peine à mes parents.

— Tu nous défies alors ? cria madame Arrowpoint.

— Non ; je ne veux qu'épouser M. Klesmer, dit fermement Catherine.

— Il fera bien de ne pas compter sur notre indulgence ; car il agit comme un aventurier, hurla madame Arrowpoint, dont les manières se ressentaient de l'impunité dans l'insulte, qui est un des privilèges des femmes.

— Madame, dit Klesmer, je ne vous détaillerai pas les raisons qui me défendent de relever vos paroles. Mais veuillez bien comprendre que je considère comme hors de votre pouvoir et de celui de votre fortune de me conférer quoi que ce soit que j'apprécie. Je me suis fait moi-même ma position d'artiste ; je me suis élevé seul au rang que j'occupe dans le monde des arts, et je ne l'échangerais contre nul autre. Je suis à même de nourrir votre fille, et je ne demande d'autre changement dans ma vie que le bonheur de la nommer ma compagne.

— Vous quitterez la maison cependant, s'écria madame Arrowpoint.

— À l'instant, répondit Klesmer, qui fit un salut et sortit.

— Point de malentendu, maman, dit Catherine. Je me considère comme engagée à Klesmer et, quoi qu'il arrive, je l'épouserai.

La mère détourna la tête et lui fit de la main un signe de congé.

— Tout cela est fort bien, dit M. Arrowpoint quand Catherine fut sortie ; mais que diable ferons-nous de nos propriétés ?

— Il y a Harry Brendall. Il peut prendre le nom.

— Harry Brendall les aurait bientôt mangées, répondit M. Arrowpoint en rallumant son cigare.

C'est ainsi, sans que rien eût été décidé, excepté la détermination des amoureux, que Klesmer quitta Quetcham.

XXIII

— Je vous en prie, maman, allez à l'église, dit Gwendolen le lendemain matin ; je tiens à être seule avec M. Klesmer.

En réponse à son billet, il lui avait écrit qu'il serait chez elle à onze heures.

— Cela n'est pas très convenable, dit en hésitant madame Davilow.

— La situation est trop sérieuse, repartit dédaigneusement Gwendolen, pour que nous nous occupions de minuties comme celles-là.

— Mais Isabelle pourrait rester avec toi. Elle lirait dans un coin.

— Non, ce n'est pas possible ; elle mordrait ses ongles et remuerait trop. Ce serait agaçant. Fiez-vous à moi, maman. Il faut que je sois seule. Emmenez-les à l'église.

Naturellement, il fut fait comme le voulait Gwendolen.

La matinée était délicieuse ; un pâle soleil d'automne envoyait ses rayons affaiblis sur l'herbe jonchée de feuilles mortes et se tamisait en bandes

obliques à travers les fenêtres sur le vieux mobilier et sur les bibelots qui garnissaient l'antichambre dans laquelle elle avait posé en Hermione. Ce souvenir s'offrait précisément à elle en ce moment ; elle se rappelait que Klesmer avait admiré sa pose et son expression. Ce qu'il avait dit, ce qu'elle s'imaginait qu'il avait pensé, était alors d'un vif intérêt pour elle ; car, jusque-là, jamais elle ne s'était sentie aussi dépendante, aussi nécessiteuse de l'opinion d'autrui.

Afin d'occuper ses loisirs en l'attendant, elle mit en ordre ses volumes et ses cahiers de musique, et, tout en les posant sur le piano, elle vit ses mouvements se refléter dans la glace. Elle prit plaisir à se contempler et marcha un peu automatiquement vers le miroir. En voyant s'avancer son image, elle se dit : « Je suis belle ; » toutefois, elle ne prononça pas ces mots d'un ton triomphant, mais plutôt avec une décision grave.

Elle ne continua pas longtemps cet examen de ses charmes ; un bruit de roues et des portes qui s'ouvraient, vinrent lui apprendre que son attente allait être satisfaite. Son agitation intérieure devint extrême ; elle redoutait maintenant le jugement de Klesmer. Pauvre jeune fille ! elle touchait à une crise de sa vie bien plus intense que celle de sa dernière expérience avec Grandcourt.

Klesmer la salua respectueusement dès l'antichambre ; elle marcha vers lui avec une gravité inaccoutumée et dit, en lui tendant la main :

— Vous êtes bien bon d'être venu, herr Klesmer. J'espère que vous ne me jugez pas trop présomptueuse.

— J'ai considéré votre désir comme un ordre qui me faisait honneur, répondit Klesmer avec solennité. En réalité, il avait laissé ses propres affaires pour donner toute son attention à ce que Gwendolen pouvait avoir à lui dire ; mais il était encore trop agité par les événements de la veille, pour que ses expressions n'eussent pas une nuance plus tranchante que d'habitude. Quant à Gwendolen, les sensations qui l'oppressaient étaient trop fortes pour qu'elle pensât aux formalités ; elle se tint debout près du piano et Klesmer à l'autre extrémité, le dos tourné à la lumière et ses redoutables yeux fixés sur elle. L'affectation était inutile ; elle commença donc aussitôt :

— J'avais besoin de vous consulter, monsieur Klesmer ; nous avons perdu toute notre fortune : nous n'avons plus rien. Il me faut gagner mon pain et pourvoir aux besoins de ma mère. Le seul moyen auquel je crois pouvoir recourir pour y parvenir,... le moyen que je préférerais à tout autre... serait de me faire actrice,... de monter sur les planches. Il va sans dire que j'aimerais à occuper une haute position, et je pensais, — si vous croyez que je le puisse, — que je ferais mieux d'être cantatrice, et par conséquent me mettre à l'étude du chant.

Klesmer posa son chapeau sur le piano, et croisa les bras comme pour se concentrer en lui-même.

— Je sais, continua Gwendolen, qui de pâle devint écarlate, je sais que ma manière de chanter est défectueuse, car j'ai été mal montrée ; mais je puis étudier sérieusement et me corriger. Comprenez-moi bien : je ne prétends pas arriver à jouer et à chanter comme Grisi ; mais je voudrais atteindre aussi haut que cela m'est possible, et je me fie à votre jugement. Je suis sûre que vous me direz la vérité.

En faisant ce sérieux appel à la vérité, elle avait, en quelque sorte, la conviction que la réponse serait favorable.

Klesmer ne dit rien encore. Il retira violemment ses gants, les jeta dans son chapeau, mit ses mains sur ses hanches et se promena dans la chambre. Il était plein de compassion pour cette jeune fille et sentait le besoin de se garer contre sa séduction. Quand il revint sur ses pas, il lui dit avec douceur :

— Je crois pouvoir affirmer que vous ne savez rien des artistes et de leur vie ; je veux parler des musiciens, des acteurs, des artistes de ce genre.

— Je l'ignore, en effet.

— Vous avez, — pardonnez-moi de toucher à cette corde, mais elle doit être prise en considération, — vous avez environ vingt ans.

— J'en ai vingt et un, répondit-elle avec un peu d'hésitation. Me croyez-vous trop âgée ?

Klesmer avança la lèvre inférieure, fit claquer ses grands doigts d'une façon tout à fait énigmatique, mais ne répondit rien.

— Il y a des personnes qui commencent plus tard que d'autres, continua Gwendolen, qui se fiait à sa persuasion habituelle.

— Vous n'avez probablement jamais pensé jusqu'ici à la carrière artistique, reprit Klesmer plus aimable que jamais, vous n'avez jamais nourri l'idée,... l'ambition... comment dirai-je ?... avant le malheur qui vient de vous frapper, vous n'avez jamais souhaité de devenir actrice ou quelque chose de semblable ?

— Pas précisément ; mais j'aime à jouer la comédie. J'ai joué ; vous m'avez vue, si vous vous le rappelez, dans des charades et en costume d'Hermione. — Elle craignait qu'il ne l'eût oublié.

— Oui, oui, je m'en souviens ! — Et il se remit à parcourir la chambre. Il recourait à ce mouvement ambulatoire chaque fois qu'il avait un argument à formuler ou à faire.

Gwendolen comprit qu'il pesait ses chances de réussite, mais elle ne pouvait supposer que le plateau de la balance penchât du mauvais côté, et elle crut bien faire de dire :

— Je vous serai fort obligée de me donner votre avis, quel qu'il soit.

— Miss Harleth, dit Klesmer en se tournant vers elle, je ne vous cacherais rien ; je me considérerais comme un malhonnête homme si je ne vous disais pas la vérité tout entière. Dieu me garde de leurrer une jeune personne si belle, si gracieuse, et qui, j'en ai la conviction, est née pour le bonheur.

Gwendolen sentit battre son cœur en entendant ces mots solennels et inattendus ; elle regarda d'un œil interrogateur Klesmer qui continua :

— Vous êtes belle et jeune ; vous avez été élevée dans l'aisance ; vous avez fait toutes vos volontés ; vous ne vous êtes jamais dit : il *faut* que je comprenne ceci ; il *faut* que je connaisse ceci ; il *faut* que je fasse ceci ! » En prononçant ces trois *il faut*, Klesmer leva successivement trois de ses grands doigts. — Bref, vous avez été appelée à n'être qu'une femme charmante, que l'on ne peut trouver en faute qu'en commettant une impertinence ou une impolitesse. Et c'est avec cette préparation que vous voulez embrasser une carrière de travail incessant, ardu, et de réussite incertaine ! Il faudra tâcher d'atteindre à cette réussite comme il faudra tâcher de gagner votre pain, et cela n'arrivera que lentement, chétivement, et encore, si cela arrive !

Ces paroles décourageantes, que Klesmer espérait devoir suffire pour ne pas l'obliger à en dire davantage, provoquèrent la résistance de Gwendolen, qui dit d'un air un peu piqué :

— Je croyais que vous, artiste, considériez cette carrière comme l'une des plus honorables et des plus dignes d'envie. Puis-je rien faire de mieux ? Ne m'est-il pas possible de l'entreprendre aux mêmes risques que d'autres ?

— Non, ma chère miss Harleth, s'écria Klesmer avec chaleur, non, vous ne pourriez rien faire de mieux, ni vous ni d'autres, si vous étiez à même de le faire bien. Loin de déprécier la carrière du véritable artiste, je l'exalte. Elle est hors de la portée de ceux qui n'ont pas une organisation d'élite, une nature aimant la perfection et résolue à s'y consacrer, prête à souffrir et à attendre. Oui, c'est une honorable vie, mais il faut une vocation décidée, irrésistible.

Klesmer se ressentait encore des émotions de la veille et avait un peu dépassé la limite qu'il s'était imposée. Il avait voulu faire comprendre délicatement à Gwendolen qu'elle n'était pas faite pour cette carrière épineuse et difficile ; mais les prétentions affichées par les incapables l'irritaient et il était sur le point de s'emporter. Il s'en aperçut et se contint. Gwendolen fut péniblement impressionnée ; mais elle se dit qu'il ne lui avait pas refusé la faculté de faire ce qui était bon en ce genre ; elle était convaincue d'ailleurs qu'en se présentant devant le public, elle produirait un effet aussi certain sur la scène que dans la vie privée. Elle reprit donc avec plus d'insistance :

— Je suis prête à me soumettre à toutes les fatigues et à tous les travaux. On ne peut naturellement devenir célèbre du premier coup, et il n'est pas nécessaire que les actrices soient de premier ordre. Si vous vouliez me dire la marche à suivre, je la prendrais avec courage. Je n'ai pas l'ambition d'atteindre le sommet de montagne ; mais, en tous cas, je préfère la gravir que de suivre le terrain plat de la carrière de gouvernante.

Klesmer comprit qu'il fallait parler plus clairement.

— Je vais donc vous dire la marche que vous serez forcée d'adopter. Il faudra partir pour Londres avec votre mère. Là, vous devrez apprendre tout... — Ici, Gwendolen voulut parler, mais il l'arrêta d'un geste et continua : — Je sais. Vous avez déjà exercé vos talents ; vous déclamez,

vous chantez... comme on le fait dans un salon. Eh bien, ma chère demoiselle, il faudra désapprendre tout cela. Vous ne vous êtes pas encore imaginé ce que c'est que la perfection. Il est indispensable que vous sachiez la lutte que vous aurez à soutenir ; car vous serez forcée de soumettre votre esprit et votre corps à une contrainte continuelle. Ne pensez pas à la célébrité : chassez ce mirage et ne visez qu'au bien. Il est incontestable que vous n'aurez point d'appointements sur-le-champ et que de longtemps vous ne trouverez pas d'engagement. Vous aurez besoin d'argent pour vous et votre famille. Mais on peut en trouver, termina-t-il en faisant claquer ses doigts, comme pour chasser une trivialité.

De pourpre, Gwendolen était devenue blême. Son orgueil venait d'être cruellement frappé et ces derniers mots lui furent amers. Cependant, voulant dominer son émotion, elle fit quelques pas, prit une chaise, et invita Klesmer à en faire autant. Elle regrettait de l'avoir appelé ; quant à lui, préoccupé de son sujet, il continua sans changer de ton.

— Maintenant, demandez-vous, quelle issue espérer ? Il est bon de vous ouvrir les yeux et je vais vous parler en toute conscience. L'issue sera incertaine, et — très probablement — ne vaudra pas grand'chose.

Les yeux de Gwendolen papillotèrent ; mais, craignant de montrer la moindre faiblesse, elle s'efforça de demeurer calme. Elle rassembla toute son énergie et dit d'une voix ferme :

— Vous pensez alors que je manque complètement de talent, et que je suis trop âgée pour commencer ?

Klesmer hésita, toussa, se moucha, et termina par un emphatique « oui ! » — Oui, il aurait fallu commencer il y a sept ans au moins ; c'était le travail de l'âge printanier, avant que les habitudes fussent contractées.

— Je ne prétends pas au génie, dit Gwendolen, qui croyait toujours pouvoir faire ce que Klesmer déclarait impossible. — Je supposais que j'avais assez de moyens pour perfectionner mon peu de talent.

— Je ne le nie pas, s'écria Klesmer. Si vous aviez été mise en bon chemin, il y a plusieurs années, et si vous aviez bien travaillé, vous auriez pu devenir une chanteuse, encore bien que je doute que votre voix eût été goûtée du public.

Gwendolen n'était pas encore convaincue ; elle résista et reprit :

— Je conçois que l'on ne soit pas actrice accomplie d'un seul jet, et il serait impossible de dire si je réussirai ; c'est une raison de plus pour essayer. Je croyais pouvoir trouver un engagement dans un théâtre, afin de gagner de l'argent et étudier en même temps.

— Impossible, ma chère miss Harleth ! je vous parle sincèrement, cela ne se peut pas. Malgré toutes vos grâces et tous vos charmes, si vous vous présentiez à un directeur, il vous demanderait, comme à un amateur, de payer pour jouer ; ou bien il vous dirait d'aller apprendre à vous tenir sur la scène, d'étudier l'art au moyen duquel vous pourriez personnifier un rôle, l'animer du visage, du geste et de la voix. Quant à obtenir de but en blanc un engagement, chassez cette chimère de votre esprit.

— Je ne comprends pas cela, dit Gwendolen avec une certaine hauteur. Expliquez-moi donc comment on voit tant de mauvaises actrices trouver des engagements. — J'ai été quelquefois au théâtre, et j'y ai vu des actrices presque nulles, et jouant fort mal.

— Ah ! chère miss Harleth, la critique est facile. Excusez ce que je vais vous dire : mais vous ne pourriez rien apprendre à ces actrices toutes mauvaises qu'elles sont, au lieu qu'elles pourraient vous enseigner bien des choses. Ainsi, il faut de la pratique pour savoir se tenir et marcher sur le théâtre. Bien entendu, je ne parle pas des comparses, qui ne sont pas plus payées que des ouvrières en couture.

— Naturellement, il faut que je gagne plus que cela, mais je crois que je pourrais apprendre vite. Je ne suis pas stupide. J'ai vu à Paris des actrices qui jouaient des rôles de grandes dames et qui ne l'étaient cependant pas. J'admets que je n'aie aucun talent. Je crois cependant que c'est un avantage, même au théâtre, d'être une lady plutôt qu'une horreur.

— Ah ! comprenons-nous bien, répliqua Klesmer avec plus de vivacité. Je vous parlais de ce qu'il faudrait faire si vous visiez à devenir une véritable artiste... si vous preniez la musique et le drame comme la plus haute vocation vers laquelle tendraient vos efforts. Mais... mais il y a évidemment d'autres moyens pour une jeune personne qui veut se produire devant le public. Elle peut compter sur sa beauté comme passe-port ; elle peut espérer provoquer une admiration qui dispense de talent. Tout cela n'a rien à faire avec l'art. La femme qui adopte cette carrière n'est pas une

artiste : elle ne pense qu'à entrer dans une vie luxueuse par un chemin facile et court... peut-être arriver à un mariage. C'est la chance la plus brillante, mais aussi la plus rare. En tout cas, au début, c'est à peine si elle peut gagner avec indépendance un morceau de pain, et je me tais sur les indignités auxquelles elle est exposée.

— Je désire être indépendante, dit Gwendolen, craignant qu'il n'y eût du mépris pour elle dans ces dernières paroles. C'était le motif pour lequel je vous demandais si je ne pourrais pas trouver d'engagement immédiat. Il est naturel que je ne sache pas comment les choses se pratiquent au théâtre, mais je croyais que j'aurais pu me rendre indépendante. Quoique sans argent, je ne veux accepter de secours de personne.

— C'est un mot bien dur pour vos amis, dit Klesmer en reprenant le ton d'amabilité sur lequel il avait commencé l'entretien. Je vous ai fait de la peine, c'était inévitable ; je me suis cru obligé de vous dévoiler la vérité. Je n'ai pas dit, je ne veux pas dire que vous auriez tort d'entreprendre la carrière d'artiste. Si vous prenez cette courageuse résolution, je vous demanderai la permission de vous serrer la main en signe de cette franc-maçonnerie où nous nous consacrons au service de l'art et de vous aider en ami et en confrère.

Gwendolen garda le silence. Elle se sentait bien loin de cette résolution. — Où il y a le devoir du service, reprit Klesmer plus sérieusement, il y a aussi le devoir de l'acceptation. Ce n'est point une question d'obligation personnelle, et vous me permettrez de vous confier une affaire qui m'est toute particulière. J'attends un événement qui me permettra de vous être utile si vous venez à Londres, avec votre famille bien entendu. Cet événement, c'est mon mariage avec miss Arrowpoint, et cela ne fera que doubler mon droit à votre confiance comme ami.

Gwendolen sentit le feu lui monter au visage. Que Klesmer épousât miss Arrowpoint, cette nouvelle ne la surprenait pas ; à tout autre moment elle s'en serait amusée en se figurant les scènes qui avaient dû se passer à Quetcham. Mais ce qui absorbait son esprit, c'était le tableau de son avenir prochain que Klesmer lui avait tracé. L'idée que miss Arrowpoint pouvait être sa protectrice était encore une répulsion pour elle ; la proposition de Klesmer de l'aider l'irritait aussi, après son jugement humiliant de ses capacités. Elle se maîtrisa, se leva et dit de son ton habituel :

— Je vous remercie sincèrement, monsieur Klesmer ; certes rien n'est plus admirable que miss Arrowpoint, mais je ne puis rien décider encore. Si je me résous à faire ce que vous m'avez conseillé, j'userai de votre permission, je vous le ferai savoir. Je crains seulement que les obstacles ne soient trop grands. Je vous suis néanmoins très obligée ; j'ai été bien hardie en vous priant de prendre cette peine.

La remarque interne que se fit Klesmer fut : « Elle ne me le fera jamais savoir ». Mais il reprit très respectueusement :

— Ordonnez ; en tout temps je serai à votre disposition. Voici l'adresse où vous me trouverez toujours.

Quand il eut pris son chapeau et salué, Gwendolen, convaincue qu'elle agissait avec une ingratitude que le clairvoyant Klesmer avait dû pénétrer, fit un effort désespéré pour cacher son désappointement et son irritation. Le regardant avec amabilité, elle lui tendit la main et dit en souriant :

— Si je prends la mauvaise voie, je n'y aurai pas été poussée par vos flatteries.

— À Dieu ne plaise que vous preniez une autre voie que celle où vous trouverez et donnerez le bonheur, répondit Klesmer d'un ton pénétré. Puis il lui baisa le bout des doigts et, une minute plus tard, on entendit le bruit des roues sur le sable annonçant son départ.

De sa vie, Gwendolen ne s'était encore trouvée aussi misérable, Ses yeux la brûlaient. Pas un sanglot, pas une larme ne vint la soulager. Chaque mot qu'avait prononcé Klesmer lui faisait l'effet d'un tison ardent.

« Trop vieille ! — Il aurait fallu commencer il y a sept ans ! — Vous n'atteindrez que la médiocrité ! — Travail ardu et incessant ! — Succès incertain ! — Pain gagné lentement, chétivement, pas du tout peut-être ! — Mortifications ! — » Toutes ces phrases étaient des souffrances pour elle. Comment emmener à Londres sa mère et ses sœurs, s'il ne lui était pas possible de gagner de l'argent tout de suite ? Quant à consentir à être la protégée de miss Arrowpoint ; quant à demander à sa mère d'accepter avec elle l'humiliation d'être soutenue par Catherine, mille fois plutôt être gouvernante ! Car, en supposant que le résultat de ses études fût aussi nul que l'avait clairement donné à entendre Klesmer, le sentiment de faveurs reçues et non rendues serait pour elle un désappointement plein

d'amertume. Elle avait conçu une espérance trompeuse, et maintenant tout était fini.

— Fini ! s'écria-t-elle, en sautant de sa chaise lorsqu'elle entendit la voix de sa mère et de ses sœurs revenues de l'église.

— Eh bien, mon trésor, dit en entrant madame Davilow, je vois par les traces des roues que Klesmer est venu. Es-tu satisfaite de cette entrevue ?

— Satisfaite, maman ? Oh, oui ! s'écria durement Gwendolen, qu'il faut excuser, car elle craignait une scène d'émotion. Si elle ne feignait pas résolument l'indifférence, elle sentait qu'elle tomberait dans un accès de désespoir qui désolerait bien plus sa mère que tous ses malheurs.

— Ton oncle et ta tante ont été désappointés de ne pas te voir, dit madame Davilow en épiait tous les mouvements de sa fille, qui arrangeait sa musique sur le piano. Je leur ai dit que tu avais besoin de repos.

— Vous avez bien fait, maman.

— Puis-je savoir ce qui s'est passé, Gwen ? Dois-je toujours demeurer dans l'ignorance ? dit madame Davilow, trop habituée aux manières et à l'expression du visage de sa fille, pour ne pas craindre qu'il lui fût arrivé quelque chose de pénible.

— Je n'ai réellement rien à vous dire, maman, répondit Gwendolen d'un ton plus bref encore. J'avais une idée erronée sur ce que je pouvais faire. M. Klesmer m'a détrompée, voilà tout.

— Ne me regarde pas et ne me parle pas ainsi, mon enfant ; tu me fais trop de mal, dit madame Davilow, qui ressentait une indéfinissable terreur.

Gwendolen la considéra un moment en silence et en mordant jusqu'au sang sa lèvre inférieure ; puis elle s'avança et, mettant ses mains sur les épaules de sa mère, elle lui dit d'une voix basse et grave :

— Maman, ne me dites rien maintenant. Il est inutile de pleurer et de gaspiller nos forces, puisque nous ne pouvons rien changer. Vous irez habiter Sawyer's Cottage et j'irai chez l'évêque faire l'éducation de ses filles. N'en parlons pas davantage. Il faut que nous tâchions de nous suffire à nous-mêmes. Ne perdons pas courage. Aidez-moi à demeurer calme.

Madame Davilow était comme une enfant craintive sous le regard de sa fille ; ses larmes s'arrêtèrent et elle s'éloigna sans rien répondre.

XXIV

Gwendolen se félicita d'avoir parlé à Klesmer avant de revoir son oncle et sa tante. Elle avait pris son parti : elle se sentait capable de demeurer calme, malgré les humiliations auxquelles on lui proposerait sans doute de se soumettre. En allant au presbytère avec sa mère, elles s'arrêtèrent à Sawyer's Cottage, dont elles examinèrent les chambres basses et étroites, où elles virent les crevasses et les lézardes des murs nus.

— Comment ferez-vous pour vous habituer à cette mesure, maman ? demanda Gwendolen, quand elles se remirent en marche. Elle n'avait pas ouvert la bouche pendant son inspection des planchers mal joints, du petit jardin avec ses carrés en désordre, du berceau de charmille tendu de toiles d'araignée. — Vous et mes sœurs dans ces cabinets, et sans moi ?

— Je me consolerais en me disant que tu n'en es pas réduite à les partager.

— S'il ne fallait pas que j'allasse gagner de l'argent, j'aimerais mieux rester ici que de partir pour être gouvernante.

— N'aie pas de ces idées-là avant de commencer, Gwen. Au palais épiscopal, tu vivras dans le luxe et tu l'as toujours aimé. Ce sera moins dur pour toi que de monter et descendre ces escaliers vermoulus, d'entendre les bruits du ménage et les bavardages des enfants.

— C'est comme un mauvais rêve, éclata Gwendolen. Je ne puis m'imaginer que mon oncle vous laissera demeurer dans un tel chenil. Il aurait dû prendre d'autres mesures.

— Sois raisonnable, chère enfant ; qu'aurait-il pu faire ?

— C'était à lui de chercher. Le monde me paraît bien mal fait si des personnes de notre rang doivent tomber si bas tout d'un coup !

Elle s'exprimait avec colère sous la pression de maux entièrement nouveaux pour elle ; pourtant malgré ses meurtrissures, elle ressentit un peu de remords devant l'accueil de son oncle et de sa tante, qui furent avec elle plus affectueux qu'ils ne l'avaient jamais été. Elle fut frappée de

l'enjouement plein de dignité avec lequel ils parlaient des économies qu'ils étaient obligés de faire dans leur train de maison et dans l'éducation de leurs enfants. La grandeur du caractère de M. Gascoigne, un peu obscurcie par ses faiblesses mondaines, se montrait à son plus grand avantage sous les coups soudains de la mauvaise fortune. Prompt et méthodique, il avait non seulement renoncé à son équipage, mais encore repris ses habits passés de mode ; il ne mangeait plus de viande à son déjeuner, ne recevait plus de journaux, avait retiré Lowy de l'école, disposé les heures d'étude de ses garçons et mis toute sa maison sur le pied de la plus stricte économie. Madame Gascoigne et Anna, qui avaient toujours fait de *papa* leur modèle, ne s'inquiétaient pas de ce qui leur manquait à elles-mêmes et pensaient, en toute sincérité, que le résultat le plus triste des pertes éprouvées par la famille, était le changement de situation de madame Davilow et de ses enfants.

Aucune raison donc n'aurait justifié Gwendolen d'étendre le mécontentement que lui causaient les événements jusqu'aux personnes de sa famille, et son attention devint plus vive lorsqu'elle entendit son oncle lui faire part des efforts qu'il avait tentés pour lui trouver un emploi aussi avantageux que possible.

— J'ai pensé, lui dit-il, que je ne devais pas perdre de temps, car on ne trouve pas toujours, au moment voulu, une position dans une bonne famille où vous serez considérée, et quand nous attendrions encore davantage, nous n'en découvririons pas où vous serez mieux que chez l'évêque Mompert. Sa femme et lui me connaissent bien, et c'est, sans contredit, un avantage pour vous. Je ne suis pas surpris que madame Mompert désire vous voir avant de vous engager définitivement. Elle s'arrangera de façon à vous rencontrer à Wancester quand elle y passera pour aller à Londres. Peut-être cette entrevue sera-t-elle un peu pénible, ma chère, mais vous avez le temps de vous y préparer.

— Savez-vous pourquoi elle veut me voir, mon oncle ?

— N'en soyez pas alarmée, ma chère. Elle veut avoir de vous une idée plus précise que n'a pu lui en donner mon rapport, et une mère éprouve naturellement des scrupules, lorsqu'il s'agit pour elle de choisir une compagne pour ses filles. Je lui ai dit que vous étiez très jeune ; mais comme elle dirige l'éducation de ses filles, elle ne s'inquiète pas de l'âge.

C'est une femme de goûts et de principes rigides, qui ne veut pas de Française dans sa maison. Elle trouvera, j'en suis sûre, vos manières et vos talents tels qu'elle les souhaite ; quant à l'éducation religieuse et morale, c'est elle ainsi que l'évêque qui s'en chargeant. Je considère cette position comme si avantageuse, que je l'aurais désirée pour Anna, si elle avait pu répondre aux vues de madame Mompert.

— N'avez-vous pas parlé à maman d'une autre place ? dit Gwendolen qui était parvenue à se dominer totalement.

— Oui, répondit le recteur d'un ton légèrement dédaigneux, mais c'est dans un pensionnat. C'est une occupation que je ne vous verrais pas accepter avec autant de plaisir, car elle est plus dure et moins avantageuse à tous égards ; et puis vous avez moins de chances pour l'obtenir.

— Oh ! ma chère, dit en appuyant madame Gascoigne, ce serait bien moins convenable. Vous n'auriez point de chambre à coucher particulière.

— Quand pensez-vous que madame Mompert me fasse demander ? dit Gwendolen en se tournant vers son oncle comme si elle abondait dans ses idées.

— C'est encore incertain ; elle a promis de ne prêter l'oreille à aucune proposition avant de vous avoir vue. Elle s'intéresse beaucoup à votre sort. Ce sera probablement dans une quinzaine de jours. Mais, pardon, il faut que je vous quitte.

Le recteur mit ainsi fin à l'entretien et sortit convaincu et satisfait que Gwendolen se prêtât aux circonstances comme une fille de bon sens.

— Quel soutien Henry est pour nous ! dit madame Gascoigne quand son mari se fut éloigné.

— Il l'est en effet, dit madame Davilow. La gaieté est vraiment une fortune. Je voudrais bien la posséder.

— Rex est absolument comme lui, reprit madame Gascoigne. Sa dernière lettre a été une bien grande consolation pour nous. Il faut que je t'en lise un passage. Elle chercha la lettre dans sa poche, à la grande angoisse d'Anna, qui s'était promis de ne jamais prononcer le nom de Rex devant sa cousine.

L'orgueilleuse mère chercha les passages à lire ; mais n'en trouvant pas à sa convenance, elle replia la lettre en disant :

— Il nous écrit que nos infortunes ont fait de lui un homme ; il voit un sérieux motif pour travailler : il veut arriver à l'agrégation, aider à l'éducation de ses frères et tâcher de devenir remarquable. Sa lettre est pleine d'enjouement, tout à fait comme lui. Nous l'avons reçue vendredi dernier. Je n'ai jamais vu mon mari aussi ému depuis la naissance de Rex. C'est un gain qui balance notre perte.

Cette lettre avait, en effet, aidé les dames Gascoigne à témoigner une véritable affection à Gwendolen ; elle-même se sentit plus à son aise ; elle sourit à Anna comme pour lui dire : « Il n'y a plus rien de fâcheux entre nous ». Elle n'était pas méchante et ne cherchait pas son plaisir dans le sentiment égoïste qui pousse à rendre les hommes malheureux ; elle tenait seulement à ce qu'ils ne la fissent pas malheureuse.

Malgré sa robuste santé, sa répugnance pour la nouvelle position qui s'offrait à elle l'affecta, même physiquement ; elle était comme engourdie ; elle ne pouvait s'appliquer à rien : elle trouvait le besoin de manger fastidieux ; elle évitait la conversation des autres ; car elle ne corroborait pas ses sentiments ; elle était exaspérée à l'idée de ne pouvoir s'opposer à ce qu'elle détestait. Elle ne voulut pas retourner au presbytère, trouvant intolérable d'avoir à feindre pour faire croire qu'elle se soumettait de bon gré. Je sais bien, se disait-elle, qu'il me faudra feindre plus tard, mais pourquoi commencerais-je dès maintenant ?

Un jour qu'elle était dans sa chambre à coucher avec sa mère, qui arrangeait les objets de toilette de sa fille, Gwendolen se leva tout à coup, et alla prendre son coffret à bijoux.

— Maman, j'avais totalement oublié ceci, dit-elle en l'ouvrant. Pourquoi ne m'en avez-vous pas fait souvenir ? Il faut vendre ces bijoux. Vous ne pensiez pas qu'il faudrait nous en défaire, quand vous me les avez donnés, il y a déjà longtemps.

— Si c'est possible, j'aime mieux les conserver pour toi, chérie, dit madame Davilow qui vint s'asseoir auprès de sa fille, soulagée de la voir enfin parler d'autre chose que de ses ennuis. Leurs relations étaient renversées ; c'était maintenant la mère qui s'efforçait d'égayer la fille. Mais pourquoi ce mouchoir se trouve-t-il là ? C'était celui au coin arraché que Gwendolen y avait jeté avec le collier de turquoises.

— C'est par hasard... J'étais pressée, répondit Gwendolen en mettant le mouchoir dans sa poche. Ne vendez pas ce collier, maman.

— Non, mon enfant, non ; il provient d'une chaîne que portait ton pauvre père. Je voudrais bien aussi ne pas vendre les autres bijoux ; ils ne sont pas de grande valeur. Il y a longtemps que les meilleurs m'ont été enlevés.

Madame Davilow rougit, car elle évitait de parler des faits et gestes du beau-père de Gwendolen, qui s'était emparé des bijoux de sa femme et en avait disposé à son gré. Après un silence d'un moment, elle reprit :

— Nous n'avons pas compté sur eux ; emporte-les avec toi.

— C'est inutile, maman, répondit froidement Gwendolen. Les gouvernantes ne portent point de bijoux.

— Quelle idée, ma chérie ! Je suis certaine que les Mompert aimeront mieux que tu sois élégante et gracieuse.

— Je ne suis pas sûre le moins du monde de ce que les Mompert aimeront que je sois. C'est assez que l'on espère que je sois comme ils le désirent, ajouta-t-elle d'un ton d'amertume.

— Si tu as la moindre répugnance à aller chez l'évêque, dis-le-moi, Gwen. Dis-moi ce que tu as dans le cœur. Je ferai ce que tu voudras. Ne me cache rien.

— Je n'ai rien à dire, maman. Que pourrais-je faire de mieux ? je devrai me croire bienheureuse s'ils veulent de moi. Il faut que je gagne de l'argent pour vous ; c'est la seule chose à laquelle j'aie à penser. Je ne dépenserai pas un penny cette année, vous aurez les quatre-vingts livres. Je ne sais pas trop ce qu'il faut pour un ménage, mais j'espère que vous n'aurez pas besoin de piquer vos pauvres doigts jusqu'aux os, ni de perdre le peu de vue que les larmes ont laissé à vos chers yeux.

Cependant elle n'ajouta pas de caresses à ses paroles, ainsi qu'elle le faisait d'habitude ; elle ne regarda pas non plus sa mère ; ses regards ne pouvaient se détacher du collier de turquoises qu'elle tenait en mains.

— Dieu te bénisse pour ta tendresse, mon cher trésor, dit madame Davilow les yeux pleins de larmes. Ne te désespère pas parce qu'un nuage nous empêche de voir le soleil. Tu es si jeune ! Il peut encore y avoir bien des beaux jours pour toi.

— Je ne vois rien qui me permette d'en espérer, maman, repartit Gwendolen d'un ton rogue, et madame Davilow se tut en pensant, comme elle l'avait déjà fait souvent : « Que s'est-il donc passé entre elle et M. Grandcourt ? »

— Je garderai ce collier, maman, dit Gwendolen en le mettant à part et en refermant la cassette ; mais faites vendre les autres bijoux, même s'ils ne doivent pas rapporter beaucoup. Demandez à mon oncle ce qu'il faut en faire. Pour moi, il est certain que je ne m'en servirai plus. Je vais prendre le voile. Je me demande si les malheureuses qui l'ont pris jamais ont ressenti ce que j'éprouve !

— N'exagère pas, chère enfant.

— Comment pourrait-on savoir si j'exagère quand je parle de mes propres sentiments ? Je n'ai pas dit ce qu'un autre a pu ressentir.

Elle tira le mouchoir de sa poche et en enveloppa le collier. Madame Davilow l'observait avec une certaine curiosité ; les derniers mots l'avaient découragée, et elle n'osa pas faire de nouvelles questions.

Les « sentiments » dont venait de parler Gwendolen d'un ton si tragique, ne pouvaient s'expliquer que par le fait qu'elle allait être gouvernante ; mais l'impulsion qui la fit conserver ce collier et l'envelopper dans le mouchoir, pour le remettre dans son nécessaire, était toute particulière et presque déraisonnable. Elle n'aurait pas pu dire pourquoi elle s'était tout à coup décidée à ne pas s'en séparer. Deronda lui causait une émotion confuse. Était-ce ressentiment ou orgueil blessé, ou terreur, ou confiance exceptionnelle ? C'était quelque chose de vague et cependant irrésistible. Il y a en nous des régions inconnues, dont il faut tenir compte lorsqu'il s'agit de nos goûts et de nos orages.

XXV

Les potentats n'ont besoin que de peu de mots pour faire connaître leurs intentions. Ainsi en fut-il lorsque Grandcourt, après avoir appris que

Gwendolen avait quitté Leubronn, déclara incidemment que ce rendez-vous de la mode était un antre pire que Baden. En entendant cette boutade, M. Lush conclut que son patron avait l'intention de retourner directement à Diplow, mais il était bien sûr que l'exécution serait plus lente que l'intention ; en effet, Grandcourt flâna tout le jour suivant sans donner l'ordre du départ, peut-être parce qu'il avait deviné que Lush l'attendait ; il s'attarda à sa toilette, se traîna dans les salons, sur la terrasse, indifférent à tout ce qui l'entourait. Cependant, quand il rencontra lady Mallinger, il daigna la saluer, s'arrêter et prouver qu'il avait entendu sa recommandation des eaux, en disant :

— Oui, j'ai entendu dire qu'il était providentiel que les sources se trouvent toujours dans les villes de jeu.

— Oh ! c'est une plaisanterie, comme celle que l'on a faite sur les villes et les rivières, répondit la naïve lady, trompée par la sérieuse langueur de Grandcourt.

— Ah ! peut-être, répondit-il sans changer d'expression.

Lady Mallinger crut devoir en parler à sir Hugo, qui lui dit :

— Oh ! ma chère, il n'est pas fou. Il ne faut pas supposer qu'il ne sait pas comprendre une plaisanterie. Il joue son jeu aussi bien que nous tous.

— Il ne m'a jamais paru très sensé, dit lady Mallinger, pour s'excuser.

Elle n'aimait pas à rencontrer Grandcourt, qui était pour elle le reproche vivant de n'avoir pas donné de fils à sir Hugo.

Deronda non plus n'aimait pas Grandcourt, quoiqu'il s'attachât à être toujours très poli avec lui. Il ne voulait pas surtout qu'un homme comme Grandcourt pût supposer qu'il l'enviât. Mais comment empêcher les interprétations ? Grandcourt, qui supposait que Deronda était son cousin du côté paternel, croyait qu'il frémissait intérieurement de colère, en considérant leur position mutuelle ; c'est pourquoi sa présence lui était plus agréable qu'elle ne l'eût été autrement, c'est pourquoi il avait bien voulu échanger quelques mots avec Deronda sur la terrasse, au sujet de la chasse de Diplow, et même l'inviter à venir y passer quelques jours au commencement de la saison cynégétique.

Lush, auquel le délai ne déplaisait pas, continuait ses commérages avec sir Hugo et répondait à ses questions sur les affaires de Grandcourt en tant qu'elles avaient rapport à Diplow. Quant aux embarras personnels de son neveu, le baronnet en savait assez pour en parler à Lush pendant leurs promenades, et il prêtait volontiers l'oreille à un petit scandale qu'il appelait un *trait de mœurs*. Mais, quelque connaissance qu'il eût des secrets de Grandcourt, jamais il n'en avait parlé à Deronda.

— Eh bien, dit-il à Lush, vous me ferez savoir le tour que prendront les événements, si ce mariage devient probable ou s'il arrive autre chose qui rende ses besoins d'argent plus pressants. Ce que je propose vaudrait mieux pour lui que d'hypothéquer Ryelands.

— C'est vrai, répondit Lush, mais il ne faut pas le presser ; il n'est pas homme à se laisser conduire même par son intérêt, particulièrement s'il se doutait que le vôtre pût y gagner aussi. Je lui suis attaché, et cela se conçoit ; voici quinze ans que je ne l'ai pas quitté. Il me remplacerait difficilement. Il a un caractère tout particulier : c'est M. Henleigh Grandcourt. Cependant je lui suis dévoué, car j'ai été comme un tuteur pour lui depuis sa vingtième année. C'était alors un gaillard bien séduisant ; il pourrait l'être encore s'il le voulait. Je vous le répète, sir Hugo, je lui suis attaché, et je crois que, si je lui manquais, il pourrait bien le regretter.

Cependant, l'espérance caressée par Lush d'un retard indéfini, fut brisée le lendemain matin par Grandcourt qui l'accueillit par cette question :

— Avez-vous tout préparé pour notre départ par le train de Paris ?

— J'ignorais que vous eussiez l'intention de partir, répondit Lush qui n'en était nullement surpris.

— Vous auriez dû le savoir, reprit Grandcourt en regardant brûler son cigare, et de cette voix de basse qui lui était habituelle quand il voulait exprimer son dégoût ou sa décision. — Voiliez à ce que tout soit prêt et qu'aucune brute ne monte dans le même compartiment que nous. Ah ! laissez aussi mon P. P. C. chez les Mallinger.

En conséquence, le lendemain ils étaient à Paris, où Lush reçut l'ordre de partir pour Diplow et d'y mettre tout en ordre, en attendant l'arrivée de Grandcourt ; et ce ne fut que plusieurs jours après qu'il reçut un télégramme lui disant d'envoyer la voiture à la station de Wancester.

Lush avait activement employé l'intérim, non seulement à exécuter les ordres de Grandcourt relativement à l'écurie et à la maison, mais à s'enquérir aussi de tout ce qui touchait à Gwendolen et comment les choses se passaient à Offendene. Il sentait bien l'impossibilité de calculer les effets que pourraient produire sur l'obstination de Grandcourt les malheurs de la famille Davilow, et il connaissait trop bien son patron pour douter de ce qu'il ferait dans ce cas particulier. Peut-être voudrait-il se conduire avec une apparente magnanimité ? Mais Lush savait aussi que, de tous les mouvements internes de Grandcourt, c'était la générosité qui avait le moins de probabilités en sa faveur. Il aurait voulu que Grandcourt épousât l'héritière de Quetcham et même madame Glasher. Avec la première, il y avait l'accroissement de fortune dont il lui reviendrait quelque chose ; avec la seconde, il pensait compter sur sa gratitude, car il avait toujours été son ami. Qu'en ce cas, la femme de Grandcourt n'eût pas été reçue dans le monde, cela lui importait peu ; son bien-être particulier n'en serait pas affecté ; il se croyait donc en droit de faire tout son possible pour empêcher un mariage avec une fille qui, probablement, n'apporterait que de l'ennui à son mari, sans compter ses insultes à son vieux compagnon. Ce fut dans cette incertitude qu'il attendit l'arrivée de Grandcourt. Le premier jour, celui-ci fut très occupé aux écuries et, entre autres ordres qu'il donna, Lush remarqua celui intimé au groom de mettre une selle de femme sur le dos de *Critérion* et de surveiller les allures de ce cheval. Le lendemain, il se leva, résolu, si Grandcourt semblait d'aussi bonne humeur que la veille, d'aborder les faits relatifs à Gwendolen et sa famille, afin de décider comment il devrait agir. Mais Grandcourt ne parut pas disposé à causer ; après avoir lu ses lettres, il donna à Lush quelques ordres à exécuter ou à transmettre, puis il lui tourna le dos. Mais, avant que son factotum eût atteint la porte, Grandcourt tourna un peu la tête et fit entendre un « oh ! » des plus languissants.

— Qu'est-ce ? demanda Lush assez peu respectueusement.

— Fermez la porte, je vous prie. Je ne puis parler dans le corridor.

Lush obéit et prit une chaise. Après une légère pause, Grandcourt dit :

— Miss Harleth est-elle à Offendene ?

— Mais je ne sais pas, répondit Lush en feignant l'indifférence. On dit que sa famille est complètement ruinée. Les Gascoigne aussi ont perdu leur fortune. Il paraît que cela est dû à de mauvaises affaires de banque. La mère n'a plus le sou. Elle doit aller avec ses filles se confiner dans un cottage, comme il convient à de pauvres gens.

— Ne mentez pas, s'il vous plaît ; cela ne m'amuse pas et ne répond à aucun but.

— Je ne vous comprends pas, dit Lush sur un ton plus acerbe que d'habitude.

— Dites-moi la vérité, voulez-vous ?

— Je n'invente rien ; plusieurs personnes m'ont raconté cette histoire, et même Bazley, l'homme d'affaires de lord Brackenshaw. Il cherche un nouveau locataire pour Offendene.

— Je ne parle pas de cela. Miss Harleth y est-elle, oui ou non ?

— Sur mon âme, je ne saurais le dire, repartit Lush presque de mauvaise humeur. Je sais qu'elle a accepté un emploi d'institutrice ; peut-être est-elle partie pour aller l'occuper. Mais, si vous tenez à la voir, soyez sûr que sa mère la fera revenir.

Ce sarcasme sortit sans intention.

— Envoyez Hutchins demander si elle sera chez elle demain.

Lush ne bougea pas. Il voyait Grandcourt sur le point de se jeter, selon lui, tête baissée, dans un guêpier, et il ne voulait pas le laisser faire le premier pas sans l'avertir. Il fut assez prudent pour prendre un ton amical, et, se sachant nécessaire à son patron, il ne craignit pas d'aller jusqu'à l'audace.

— Il serait bon de vous souvenir, Grandcourt, que vous êtes désormais tout près du feu. Vous ne pouvez plus user des folâtreries ordinaires. Il faut que vous vous décidiez ; impossible maintenant de faire la cour pendant six semaines.

Grandcourt ne répondit pas ; il posa son journal sur ses genoux et alluma un nouveau cigare. Lush prit ce manège pour un signe d'attention et voulut en profiter.

— Tout a un aspect plus sérieux maintenant. Il y a la famille qu'il faudra soutenir, car vous ne pourrez permettre que la mère de votre femme vive dans la misère. Ce sera diablement embarrassant ! Ce mariage vous fera prendre une voie à laquelle vous n'êtes pas accoutumé, et, quant à l'argent, vous n'avez pas trop les coudées franches. Et puis qu'y gagnerez-vous ? Ce serait malheureux de grever vos biens pour vous payer une simple fantaisie dont vous pourrez vous repentir au bout de quelques mois. Je vous verrais avec chagrin gêner votre vie. Ah ! si ce mariage vous conduisait à quelque chose de solide, ce serait une autre affaire !

Le ton de Lush était devenu onctueux ; il se laissa aller et, pour un moment, il oublia qu'il jonglait avec des arguments. Grandcourt ne le regardait pas ; il avait l'air d'examiner très attentivement son cigare.

— Je savais déjà, dit-il, que vous étiez opposé à mon idée d'épouser miss Harleth ; mais je n'ai jamais regardé votre opposition comme un motif valable contre ce mariage.

— Je ne l'ai pas supposé non plus, répondit Lush sèchement. Je ne considère pas cela comme une raison, mais ce qui m'en paraît une, c'est qu'avec toute votre expérience, vous allez vous rendre ridicule en agissant comme le troubadour d'une ballade ; et pourquoi ? Vous pouvez juger de ce qui vous attend d'après ce que vous avez entendu à Leubronn. En tout cas, il ne peut plus y avoir d'indécision maintenant.

— Parfaitement, dit Grandcourt, et je n'entends pas qu'il y en ait. Cela peut vous être désagréable ; mais si vous vous imaginez que je m'en préoccupe, vous vous trompez prodigieusement.

— Très bien, répondit Lush en se levant et en fourrant ses mains dans ses poches, mais l'affaire doit encore être examinée sous un autre point de vue. J'ai parlé jusqu'ici dans la supposition où il serait certain qu'elle vous acceptât, son dénûment ne lui laissant guère d'autre choix ; mais je ne suis pas déjà si sûr qu'il faille tant compter sur son consentement. Elle avait ses raisons pour vous fuir.

Lush s'était rapproché de Grandcourt ; il savait que ses services lui étaient presque indispensables ; mais il prévoyait que Gwendolen le ferait renvoyer pour quelque temps au moins, et, dans son irritation, il osa risquer une querelle.

— Elle avait ses raisons, répéta-t-il d'une façon plus significative.

— Je m'en doutais bien, dit Grandcourt avec une ironie méprisante.

— Oui. mais vous ne connaissez pas ces raisons.

— Vous les savez, vous, apparemment, reprit Grandcourt en ne trahissant que par un mouvement plus vif des paupières son désir de les connaître.

— Oui, et il est bon que vous les connaissiez pour que vous puissiez juger de l'influence que vous aurez sur elle, si elle passe sur ces raisons et vous accepte. Quant à moi, je me méfieraï. Elle a vu à Cardell-Chase Lydia, qui lui a raconté toute l'histoire.

Grandcourt ne dit rien et continua de fumer. Lush alla se mettre à la fenêtre, ne voulant pas se retirer sans avoir vu l'effet de ses paroles. Il s'attendait à entendre Grandcourt lui reprocher d'avoir conduit l'affaire puisque madame Glasher habitait alors Gadsmere, c'est-à-dire à cent milles de là, et il était prêt à l'avouer ; ce qu'il voulait, c'est que Grandcourt fût ébranlé par l'idée que les avances qu'il ferait s'adresseraient à une femme qui connaissait tout et qui en avait été épouvantée. Mais Grandcourt se contenta de lui objecter ces deux mots :

— Et après ?

C'était répondre par un mat à l'« échec » de Lush qui fit un mouvement d'épaules et voulut sortir. Mais Grandcourt se tournant vers la table, lui dit avec autant de calme que si rien ne s'était passé :

— Obligez-moi de m'avancer cette plume et ce papier, et attendez la lettre que je vais écrire.

Il griffonna quelques mots, plia la lettre, mit l'adresse et la poussant loin de lui, il dit :

— Que Hutchins aille la porter sur-le-champ, voulez-vous ?

Ainsi que Lush s'y attendait, cette lettre était adressée à miss Harleth, à Offendene. Après que son irritation se fut calmée, il se sentit satisfait de n'avoir pas eu d'explosion de colère à supporter ; mais il était certain que sa révélation avait replongé Grandcourt encore plus avant dans son ancienne détermination.

XXVI

M. Gascoigne arriva un matin à Offendene apporter la nouvelle — agréable selon lui — que madame Mompert avait indiqué le mardi de la semaine suivante comme devant être le jour de son entretien avec Gwendolen à Wancester. Toutefois, il n'ajouta pas qu'il avait appris, par hasard, le retour de M. Grandcourt de Diplow, ne sachant, pas plus que sa nièce, que Leubronn avait été le but du voyage de son adorateur, et se disant, d'ailleurs, qu'il serait inutile et malveillant à faire revivre le souvenir d'un brillant avenir en présence des revers actuels. À part lui, il regrettait l'incompréhensible caprice de sa nièce, mais il l'excusait en se disant que Grandcourt s'était étrangement et maladroitement conduit au moment où il avait la plus belle occasion de réaliser ses intentions marquées. Dans son jugement pratique, le recteur se dit que son devoir était d'encourager sa nièce à regarder en face son changement de position, puisque rien ne faisait prévoir qu'elle pût s'améliorer.

— Vous trouverez de l'intérêt à faire votre devoir, ma chère, lui dit-il, et je ne doute pas que vous ne soyez plus estimable en supportant vaillamment le lot qui vous est échu.

— Je sais bien que je ne l'aimerai jamais, répondit-elle, mais je sais aussi que je suis obligée de m'y soumettre.

Hélas ! elle se souvint qu'elle s'était déjà soumise à son avis en une occasion bien différente, et elle se disait qu'elle aurait préféré cet avenir tout différent.

— Votre bon sens vous apprendra à le supporter patiemment, dit M. Gascoigne avec gravité ; je suis sûr que vous plairez à madame Mompert. Vous savez comment il faut vous conduire avec une femme qui, sous tous les rapports, vous est supérieure. Cette peine vous arrive pendant votre jeunesse, et cela seul vous aidera à la supporter plus facilement.

Mais c'était précisément ce dont Gwendolen était incapable, et, quand elle fut seule, après le départ de son oncle, les larmes amères, qui étaient rarement venues à ses yeux depuis ses derniers chagrins, roulèrent lentement sur ses joues. Son cœur se refusait à admettre que sa peine fût

facile à supporter parce qu'elle était jeune. Quand aurait-elle dû avoir du bonheur, sinon pendant ses années de jeunesse ? « J'ai toujours senti, pensait-elle, même étant toute petite, que maman n'était pas heureuse, et, aujourd'hui, je puis dire que je suis plus malheureuse qu'elle. Pauvre mère ! c'est encore pis pour elle que pour moi ! Je gagnerai un peu d'argent pour elle. C'est la seule chose dont je doive avoir souci maintenant. » Et alors elle sanglota, non avec colère, mais avec une mélancolie douloureuse. Sa mère entra en cet instant et la vit essuyer ses larmes. Elle lui jeta les bras au cou. À cette sensation, la force de volonté de Gwendolen l'abandonna tout à fait, et ses sanglots, auxquels se mêlèrent ceux de sa mère, se firent jour en dépit d'elle-même.

Madame Davilow apportait un papier qui lui avait déjà causé une forte agitation ; elle n'osa pas en parler avant de voir sa fille redevenue plus calme. Mais Gwendolen, pour qui l'action de pleurer avait toujours été une manifestation pénible à laquelle il fallait résister de tout son pouvoir, passa son mouchoir sur ses yeux, et, après avoir poussé un gros soupir, elle regarda sa mère, qui se tenait devant elle pâle et tremblante.

— Ce n'est rien, maman, dit Gwendolen qui s'imaginait que sa mère n'était si émue que parce qu'elle l'avait trouvée dans le désespoir ; c'est passé maintenant.

Elle aperçut alors la lettre que tenait madame Davilow.

— Quelle est cette lettre ? demanda-t-elle avec amertume ; encore une mauvaise nouvelle ?

— Je ne sais ce que tu en penseras, ma chérie ; mais tu ne devineras pas d'où elle vient.

— Ne me demandez pas de rien deviner, dit-elle avec un peu d'impatience.

— C'est à toi qu'elle est adressée, mon enfant ; elle vient de Diplo, dit madame Davilow en lui tendant la lettre.

Elle connaissait l'écriture presque illisible de Grandcourt, et sa mère ne fut pas surprise de la voir rougir jusqu'au blanc des yeux. Après en avoir pris lecture, elle la tendit à madame Davilow. Cette lettre ne renfermait que quelques mots, mais ils étaient formels.

« M. Grandcourt présente ses compliments à miss Harleth, et désire savoir si elle veut bien lui permettre de se présenter demain, après deux heures, à Offendene, et de la voir seule. M. Grandcourt arrive de Leubronn, où il avait espéré trouver miss Harleth. »

Puis elle rendit le billet à Gwendolen, qui le laissa tomber par terre.

— Il faut répondre, ma chérie, dit timidement la mère, le domestique attend.

Gwendolen demeurait assise, comme pétrifiée.

Le changement de situation avait quelque chose de magique. Il n'y a qu'un instant, c'était un avenir répulsif et monotone, auquel il lui était impossible d'échapper, qu'elle avait devant les yeux ; à présent, le moment de choisir était venu. Cependant, ce ne fut pas un sentiment de triomphe qui fit battre son cœur, mais plutôt de terreur. Elle ne savait que résoudre ; elle aurait désiré pouvoir dire à Grandcourt de ne pas venir. Les réflexions ne furent pas longues, mais assez cependant pour que madame Davilow s'impatientât et lui dit avec une grande douceur :

— Il est indispensable que tu répondes, mon enfant ; — ou bien dois-je le faire pour toi ? — Tu me dicteras ce qu'il faut écrire.

— Non, maman ; veuillez me donner la plume et le papier. Il n'y a pas de raison pour s'alarmer si le domestique attend quelques minutes ; les domestiques sont faits pour attendre. On n'a pas supposé que je répondrais à l'instant même.

— Non, ma chère, répondit madame Davilow, qui avait préparé tout ce qu'il faut pour écrire, et qui avait été s'asseoir en reprenant un ouvrage à portée de sa main ; il peut attendre encore un quart d'heure si cela te convient.

C'était là une réponse très simple et une action encore plus simple ; mais elle n'aurait pu mieux calculer pour engager sa fille à se hâter.

— Je ne pense pas, dit Gwendolen en rejetant en arrière les boucles de ses cheveux et surexcitée par un sentiment de contradiction, je ne pense pas qu'il faille attendre que votre travail à l'aiguille soit fini.

— Mais si pourtant tu ne te sens pas en état de décider ?

— Il faut que je décide, s'écria Gwendolen en allant s'asseoir à son bureau. Alors, elle se consulta, comme une personne qui cherche un moyen d'échapper à une décision qui lui coûte. Pourquoi lui dirait-elle de ne pas venir ? Elle ne se liait en rien. Il avait couru après elle jusqu'à Leubronn ! Eh bien, et après ? Elle pouvait le refuser. Pourquoi se priverait-elle de ce plaisir, si elle en avait envie ?

— Si M. Grandcourt revient seulement de Leubronn, dit madame Davilow, qui remarqua que sa fille hésitait à écrire, je me demande s'il a appris quelque chose du malheur qui nous a frappé.

— Cela ne ferait pas de différence pour un homme dans sa position, dit Gwendolen d'un ton méprisant.

— Cela en ferait pour bien des hommes, reprit madame Davilow. Il n'y en a pas beaucoup qui prendraient une femme dans une famille presque réduite à l'indigence. Ici, à Offendene, nous sommes comme enveloppées dans une grande coquille, mais imagine-le nous trouvant à Sawyer's Cottage. Bien des hommes en seraient effrayés, et, si M. Grandcourt sait ce qui nous est arrivé, je dis qu'il donne là une forte preuve d'attachement pour toi.

Madame Davilow parlait avec une emphase qui ne lui était pas habituelle ; c'était la première fois qu'elle se hasardait à dire quelque chose de Grandcourt, et ce quelque chose était un argument en sa faveur. L'effet produit par ses paroles fut plus fort qu'elle n'aurait pu se l'imaginer ; elles éveillèrent de nouvelles possibilités dans l'esprit de Gwendolen ; elle pensa à ce que Grandcourt pourrait faire pour sa mère. Elle en fut émue et sentit qu'il fallait se hâter d'en finir. Elle écrivit donc :

« Miss Harleth présente ses compliments à M. Grandcourt et sera chez elle demain, après deux heures. »

— Veuillez sonner, maman, dit-elle en mettant l'adresse, si toutefois il y a encore quelqu'un pour répondre.

Longtemps après que le domestique fut parti avec sa lettre, Gwendolen poussa un long soupir de soulagement, et madame Davilow lui dit :

— Qu'as-tu écrit, Gwen ?

— J'ai dit que je serais à la maison... (Pause.) Il ne faut pas vous attendre, maman, parce que M. Grandcourt va venir, qu'il s'ensuivra quelque chose.

— Je ne m'attends à rien, ma chérie ; obéis seulement à tes sentiments. Tu ne m'as jamais dit ce qu'il y avait eu.

— À quoi bon ? répondit Gwendolen, qui sentait un reproche dans cette observation. Si j'avais quelque chose d'agréable à vous apprendre, soyez sûre que je vous le dirais.

— Mais M. Grandcourt supposera peut-être que tu es disposée à l'accepter en lui permettant de venir. Son billet dit assez clairement qu'il veut te faire une offre.

— Alors je veux avoir le plaisir de la refuser !

Madame Davilow la regarda interdite ; Gwendolen mit fin à toutes ses questions en lui disant :

— Ôtez donc ce vilain ouvrage, maman, et allons un peu nous promener dans l'avenue. J'étouffe ici !

XXVII

Pendant que Grandcourt monté sur *Yarico*, son bel étalon noir, suivi de son groom à cheval sur *Critérion*, prenait la direction d'Offendene, Gwendolen était assise devant son miroir et sa mère tordait ses beaux cheveux qu'elle venait de peigner avec amour.

— Relevez-les tout bonnement, chère mère, dit Gwendolen, et faites un simple nœud.

— Laisse-moi te mettre tes boucles d'oreilles, Gwen, dit madame Davilow, qui remarqua avec joie que les yeux de sa fille paraissaient plus grands et que les nuages qui obscurcissaient son front avaient disparu sans laisser de traces sur ses traits juvéniles.

— Non, maman, point de bijoux ; rien que ma robe de soie noire. C'est la couleur que l'on doit porter quand on va refuser une offre, dit Gwendolen avec un charmant sourire.

— Mais si l'on ne te faisait pas d'offre ? demanda la mère, non sans intention malicieuse.

— Eh bien, ce sera parce que j'ai déjà refusé, répondit Gwendolen ; cela revient au même.

Elle fit un petit mouvement de tête orgueilleux, en prononçant ces derniers mots, et, quand elle descendit, elle avait repris sa pose de tête et l'élasticité de formes qu'on ne lui connaissait plus depuis son retour de Leubronn.

« La voilà redevenue elle-même, se disait sa mère. Il faut qu'elle ait du plaisir à le voir ; mais a-t-elle réellement pris une décision contre lui ? »

Gwendolen aurait été furieuse si cette pensée avait été formulée, d'autant plus que depuis la veille et pendant une courte insomnie, elle avait été hantée par des images d'alternatives et par des arguments pour ou contre la possibilité de son mariage avec Grandcourt, qu'elle ne pensait pas devoir accepter. En recevant sa lettre, sa première impulsion avait été de le refuser. Ses motifs d'hésitation avant l'entrevue des pierres parlantes ne comptaient plus à la vérité, et s'il ne s'était rien passé à Cardell-Chase, rien n'aurait empêché son union avec Grandcourt ; mais alors, elle n'avait ni raisonné ni balancé ; une force impulsive, contre laquelle tout raisonnement n'aurait pas eu plus de force qu'une voix contre le bruit d'un torrent, l'avait fait partir. Cependant, savait-elle l'exacte vérité sur madame Glasher et ses enfants ? Elle avait fait une sorte de promesse : elle avait dit : « Je n'empêcherai rien de ce que vous désirez ! » Mais, si Grandcourt épousait une autre femme, ne ferait-elle pas aussi du tort à elle et à son fils ? Je me demande ce que diraient maman et mon oncle s'ils savaient ce qui s'est passé avec madame Glasher ? » pensait Gwendolen dans son débat interne ; non qu'elle s'imaginât devoir leur en parler si même elle ne se croyait pas obligée de garder le silence. « Je me demande ce que l'on dirait si M. Grandcourt, ayant déjà des enfants, se mariait à une autre femme ? » Il lui semblait que le verdict de *on* devait être qu'elle n'avait point de raison pour s'inquiéter de madame Glasher et de ses enfants.

Mais il y avait autre chose à considérer. La question d'amour pour Grandcourt l'avait à peine occupée ; il lui avait toujours semblé que ce n'était pas l'amour qui rendait le mariage désirable, et que, si l'un des deux devait s'amouracher de l'autre, cette part revenait à l'homme, puisqu'il devait faire les avances. Elle n'avait point vu d'objections à ce que Grandcourt s'enamourât d'elle avant qu'elle connût son passé ; mais elle considérait ce passé comme une offense à elle faite, et c'est en se reportant à ce souvenir qu'elle avait décidé qu'elle n'accepterait pas Grandcourt.

Si aujourd'hui quelque chose pouvait amener de sa part un changement de résolution, c'était la prévision de pouvoir rendre la vie plus facile à sa « pauvre maman ». Mais non ! elle allait le refuser ; elle allait exercer son pouvoir.

Est-ce cette idée qui fit palpiter son cœur quand elle entendit les pas des chevaux sur le gravier ; quand miss Merry, qui avait ouvert la porte à Grandcourt, vint lui dire qu'il était au salon ? En y entrant de son côté, elle dut faire appel à toute son énergie pour paraître gracieuse en lui tendant gravement la main et en répondant à sa question sur sa santé d'une voix aussi basse et aussi languissante que la sienne. Quand tous deux furent assis, Gwendolen droite et les yeux baissés, Grandcourt éloigné d'elle de quelques pas, s'appuyant d'un bras sur le dos de sa chaise et tenant son chapeau dans l'autre main, celui qui les aurait vus ainsi les aurait pris pour deux amoureux en suspens. Et, en vérité, ils en étaient là.

— J'ai été bien désappointé de ne pas vous trouver à Leubronn, commença Grandcourt avec son ton de langueur amoureuse. L'endroit me semblait intolérable sans vous. C'est un chenil, n'est-ce pas ?

— Je ne saurais dire ce qu'il est sans moi, répondit-elle en levant les yeux vers lui d'un air peu bienveillant. J'aurais aimé y rester plus longtemps si j'avais pu ; mais j'ai été obligée de revenir ici à cause de nos malheurs de famille.

— Ce fut cruel de votre part de partir pour Leubronn, dit Grandcourt, qui ne prit pas garde aux malheurs de famille dont Gwendolen — sans savoir pourquoi — tenait à ce qu'il fût instruit. Vous saviez bien que votre départ allait tout gâter ; que vous étiez le cœur et l'âme de tout ce qui m'intéressait. Vous suis-je donc tout à fait indifférent ?

Il lui était impossible de dire oui, et tout aussi impossible de dire non. — Devant cette difficulté inattendue, elle baissa de nouveau les yeux et rougit jusqu'aux oreilles. Grandcourt crut que ce silence révélait son inclination, et résolut de la lui faire exprimer plus clairement.

— Peut-être y a-t-il un intérêt plus profond... un attachement... un engagement... dont il aurait été généreux de me faire part ? Y a-t-il un homme entre nous ?

Elle aurait bien voulu répondre : Non, il y a une femme ! Mais comment prononcer ces paroles ? Si même elle n'avait pas promis à cette femme de garder le silence, il lui aurait été impossible d'aborder ce sujet. Grandcourt reprit après une pause :

— Dois-je en conclure que vous avez de la préférence pour un autre ?

Gwendolen, impatientée de son embarras, releva les yeux et dit d'un air défiant : « Non », désirant qu'il comprît : « Je puis pourtant ne pas vous accepter. »

— La dernière chose que je voudrais faire serait de vous importuner. Si je dois renoncer à tout espoir, ayez la générosité de me le dire de suite, afin que je m'en aille, que je parte, n'importe où !

Elle ressentit une alarme soudaine à l'idée de le voir s'éloigner définitivement. Que lui resterait-il alors ? Rien que l'ancienne tristesse. Elle aimait à le voir là. Elle répondit donc :

— Je crains que vous ne sachiez rien de ce qui nous est arrivé. J'ai eu, depuis peu, tellement à penser aux chagrins de ma mère, que tous les autres sujets ont dû être rejetés au second plan. Elle a perdu sa fortune et nous allons quitter Offendene. Veuillez donc m'excuser si je parais préoccupée.

En éludant un appel direct, Gwendolen recouvra la pleine possession d'elle-même ; elle parla avec dignité et regarda bien en face Grandcourt dont les yeux longs, étroits et impénétrables étaient fixés sur les siens.

— Vous me direz maintenant, je l'espère, reprit-il de son ton de voix indifférent, comme s'il s'agissait d'une chose sans importance, que la perte de fortune de madame Davilow ne doit pas vous chagriner plus longtemps. Vous me laisserez le soin d'empêcher qu'elle n'en sente le poids ; vous me donnerez le droit d'y pourvoir.

Gwendolen se sentait de plus en plus indécise ; elle se voyait à la croisée de deux chemins : lequel choisir ?

— Vous êtes généreux, dit-elle, sans lever les yeux et avec une émotion contenue.

— Acceptez-vous la situation qui rendra la chose toute naturelle ? dit Grandcourt sans plus d'empressement qu'avant. Consentez-vous à devenir ma femme ?

Cette fois, Gwendolen pâlit. En dépit d'elle-même, elle fut obligée de quitter sa chaise et de s'éloigner un peu. Puis elle revint et demeura silencieuse, les mains croisées devant elle. Grandcourt aussi se leva et posa son chapeau sur sa chaise. L'hésitation de cette fille ruinée à accepter son offre splendide était pour lui d'un intérêt plus piquant que tout ce qu'il avait vu depuis bien des années, surtout parce qu'il attribuait son hésitation à ce qu'elle savait de madame Glashep. Il reprit :

— M'ordonnez-vous de partir ?

— Non, dit Gwendolen, forcée d'en venir à cette terrifiante décision.

— Acceptez-vous mes hommages ? dit Grandcourt qui la regardait en face sans faire un mouvement. Comment aurait-elle pu se contredire elle-même ? Il avait coupé court à toute explication. Le « oui » sortit aussi gravement des lèvres de Gwendolen que si elle avait répondu à l'appel de son nom devant une cour de justice. Il le reçut gravement aussi, et ils se regardèrent sans changer d'attitude. Enfin il s'avança, et lui prit la main sur laquelle il posa ses lèvres. Elle trouva sa tenue parfaite, quoiqu'elle fût prédisposée à se montrer méchante. Son « oui » lui coûtait peu en ce moment ; elle se disait qu'elle était délivrée des Mompert et sa mère de l'affreux Sawyer's Cottage.

— Ne voulez-vous pas voir maman ? Je vais la chercher.

— Attendez encore un peu, dit Grandcourt en prenant son attitude favorite, l'index et le pouce dans la poche de son gilet et sa main droite caressant ses favoris.

— Avez-vous autre chose à me dire ? demanda-t-elle en souriant.

— Oui ; mais ces choses peuvent être un ennui pour vous.

— Pas celles que j'aime à entendre.

— Eh bien, cela vous ennuerait-il si l'on vous demandait quand nous pourrions être mariés ?

— Je crois que oui aujourd'hui, répondit-elle en relevant la tête avec un petit air impertinent.

— Pas aujourd'hui alors, mais demain. Pensez-y ; vous me le direz quand je viendrai demain. Dans une quinzaine... dans trois semaines... aussitôt que possible.

— Ah ! vous aurez bientôt assez de ma compagnie, dit-elle. J'ai remarqué que, quand on est marié, le mari n'est pas autant avec sa femme que quand ils étaient fiancés. Mais peut-être aimerai-je mieux cela, moi aussi !

Elle rit d'une manière charmante.

— Vous ferez tout ce que vous aimerez, répondit Grandcourt.

— Et rien de ce que je n'aimerai pas ? Je vous en prie, dites-le ; car je crois que j'ai plus d'éloignement pour ce que je n'aime pas que de goût pour ce que j'aime.

C'étaient là des subtilités dont Grandcourt avait une grande expérience et dans lesquelles il était passé maître.

— Je ne sais pourquoi, répliqua-t-il, sur cette brute de terre, les choses tournent toujours d'une façon que l'on n'aime pas. Je ne pourrai pas toujours vous empêcher d'être ennuyée, et, si vous aimez de monter *Critérion*, je ne puis empêcher qu'il tombe par une cause ou par une autre.

— Ah ! mon ami *Critérion*, comment va-t-il ?

— Il est là ; je l'ai fait monter par le groom afin que vous puissiez le voir. Il a porté une selle de femme hier pendant une heure ou deux. Venez à la fenêtre, vous le verrez.

Elle regarda les deux chevaux bien cambrés sur leurs jarrets, et la vue de ces superbes animaux fit passer comme un frémissement de plaisir dans tous ses membres. Ils représentaient le symbole du commandement et du luxe, et contrastaient délicieusement avec la laideur de la pauvreté et de l'humiliation dont elle avait été menacée.

— Voilà ce que je préfère à tout, dit-elle. J'ai besoin de me perdre dans un galop insensé ; mais, maintenant, il faut que j'aille chercher maman.

— Voulez-vous accepter mon bras jusqu'à la porte ? demanda Grandcourt.

Elle y consentit. Elle trouvait ses manières d'amoureux très agréables, et ne craignait pas qu'il voulût l'embrasser. Elle était tellement à son aise, qu'elle s'arrêta tout à coup au milieu de la chambre et lui dit d'un ton de malice sérieuse :

— Ah ! pendant que j'y pense, il y a quelque chose que je n'aime pas, et dont vous pouvez me délivrer. Je n'aime pas la compagnie de M. Lush.

— Vous ne l'aurez pas. Je le renverrai.

— Vous ne l'aimez pas beaucoup non plus ?

— Pas le moins du monde. Je l'ai laissé s'accrocher à moi parce qu'il a toujours été un pauvre diable, dit Grandcourt avec une indifférence absolue. On me l'a donné pour compagnon de voyage quand j'étais jeune homme. Il a toujours été une brute ; le croisement d'une truie et d'un *dilettante*.

Gwendolen rit aux éclats. Tout cela lui paraissait bon et assez naturel. Le dédain de Grandcourt rehaussait sa bonté, et, quand ils atteignirent la porte, sa manière de la lui ouvrir fut la perfection de l'hommage facile.

Réellement, pensa-t-elle, il sera le moins désagréable des maris.

Madame Davilow se mourait d'impatience et d'inquiétude en attendant sa fille dans sa chambre à coucher. Quand Gwendolen y entra, elle courut à sa mère, l'embrassa presque convulsivement et lui dit à voix basse :

— Descendez, maman, et venez voir M. Grandcourt. Je me suis engagée à lui.

— Chère enfant ! s'écria madame Davilow avec une surprise plus solennelle qu'heureuse.

— Oui, reprit Gwendolen, du même ton et avec une vivacité qui démontrait l'inutilité de nouvelles questions, tout est convenu. Vous n'irez pas à Sawyer's Cottage, et je ne subirai pas l'examen de madame Mompert. Tout sera comme je l'aime. Maintenant, descendez avec moi.

1. ↑ Comme un coup de poing sur l'œil.

2. ↑ Je t'ai aimée, et je t'aime encore.

GWENDOLEN A FIXÉ SON CHOIX

XXVIII

Une heure après le départ de Grandcourt, l'importante nouvelle de l'engagement de Gwendolen ayant été annoncée au presbytère, M. et madame Gascoigne, avec Anna, vinrent passer la soirée à Offendene.

— Laissez-moi vous féliciter, ma chère, dit le recteur, d'avoir su inspirer un attachement solide. Vous paraissez sérieuse et je ne m'en étonne pas : l'union pour la vie est une chose solennelle. Mais, d'après la manière dont M. Grandcourt a parlé et agi, je crois que nous pouvons déjà voir un bien sortir de l'adversité. Vous avez eu occasion de mettre à l'épreuve sa délicatesse et sa générosité.

M. Gascoigne faisait allusion à la manière dont Grandcourt s'était expliqué au sujet de madame Davilow, ce que Gwendolen n'avait pas manqué de raconter en détail à sa mère.

— Moi, dit madame Gascoigne avec la conviction que son devoir l'obligeait à parler ainsi, je suis certaine que M. Grandcourt aurait agi tout aussi bien, si vous n'étiez pas partie pour l'Allemagne et si vous vous étiez engagée à lui, il y a plus d'un mois. Mais, maintenant, il faut renoncer à tout caprice, et j'espère que vous n'y êtes pas encline. Une femme contracte une forte dette de reconnaissance lorsqu'un homme persévère à lui faire une telle offre. Je ne doute pas que vous ne le sentiez tout particulièrement.

— Je n'en suis pas sûre du tout, ma tante, répondit Gwendolen avec une impertinente gravité. Je ne sais pas ce que l'on doit sentir plus particulièrement après s'être engagée.

Le recteur lui donna une petite tape amicale sur l'épaule et sourit comme à une innocente malice, ce que sa femme prit pour une indication de ne pas paraître mécontente. Anna alla embrasser Gwendolen et lui dit : « J'espère que vous serez heureuse ; » puis elle s'assit dans la pénombre en s'efforçant de retenir ses larmes ; car, dans ces derniers temps, elle avait imaginé un petit roman auquel était mêlé Rex, roman que les événements actuels rendaient impossible. Miss Merry et les quatre sœurs étaient aussi présentes pendant cette soirée, qui se passa principalement en remarques du docteur sur les conjectures des deux mères. Selon lui, son devoir ne lui commandait pas, dans le cas présent, de discuter certains arrangements au sujet du douaire ; il fallait abandonner cette question à la délicatesse de M. Grandcourt.

— J'aimerais à savoir ce que sont Ryelands et Gadsmere, dit madame Davilow.

— Gadsmere, je crois, est d'importance secondaire, répondit le recteur ; mais je sais que Ryelands est un de nos plus beaux sites. Le parc est vaste et les bois sont de toute beauté. La maison a été construite par Inigo Jones, et les plafonds sont peints dans le style italien. On dit que le domaine rapporte douze mille livres par an ; il y a deux bénéfices et un presbytère qui est un don et une fondation des Grandcourt. Peut-être la terre est elle grevée de quelques dettes, mais M. Grandcourt est enfant unique.

— Ce serait particulier, dit madame Gascoigne, s'il allait devenir un jour lord Staunery, avec tout ce qui dépend du titre. Pensez donc ! il y a l'héritage Grandcourt, l'héritage Mallinger, la baronnie, la pairie. — Elle marquait les *item* avec ses doigts et s'arrêta au quatrième, en disant : — Mais il paraît qu'aucune terre n'est attachée à la pairie. Quel dommage qu'il n'y ait rien pour le cinquième doigt !

— Il ne faut regarder la pairie que comme une chance lointaine, fit judicieusement observer le recteur. Deux cousins se trouvent entre le pair actuel et M. Grandcourt. Il est vrai que les bizarreries du sort concentrent quelquefois plusieurs héritages sur une seule tête ; mais être sir Mallinger Grandcourt Mallinger, — car je suppose qu'il prendra ce titre et ce nom, — et posséder les biens qui s'y rattachent, cela peut suffire à l'ambition d'un homme. Espérons qu'il en fera bon usage.

— Et quelle position pour une femme, Gwendolen ! s'écria madame Gascoigne. C'est une grande responsabilité ! Mais il ne faut pas perdre un moment pour écrire à madame Mompert, Henry. Il est heureux que tu aies un engagement matrimonial à lui donner pour excuse : sans cela, elle pourrait être formalisée. C'est une dame un peu hautaine.

— Grâce à Dieu, je suis délivrée de cette horreur ! pensa Gwendolen, pour qui le nom de Mompert était devenu une sorte de Croquemitaine. Elle parla peu de la soirée et ne dormit pas beaucoup pendant la nuit. L'insomnie était une chose rare pour sa vigoureuse jeunesse ; mais ce qui était encore plus rare, c'est qu'elle fit tout son possible pour que sa mère ne s'en aperçût pas. Elle était dans un état d'esprit tout nouveau. Accoutumée à se sentir sûre d'elle, et toujours disposée à dominer les autres, elle venait cependant de faire un pas décisif, bien qu'elle eût pensé d'abord ne pas le faire, et qu'elle se crût obligée à ne pas le faire. Elle ne pouvait plus reculer, et pourtant elle était tourmentée. La brillante position qu'elle avait tant désirée, avec la liberté imaginaire que lui procurerait le mariage, s'étalait devant elle ; mais il s'y mêlait l'image de cette femme au visage émacié et de ses enfants, de Grandcourt et de ses relations avec elle. Cela devint un supplice qu'elle ne put endurer plus longtemps, et elle s'écria :

— Maman !

— Que veux-tu, ma chérie ? répondit aussitôt madame Davilow.

— Laissez-moi venir auprès de vous.

Elle ne tarda pas à s'endormir. La matinée était avancée quand elle se réveilla ; en ouvrant les yeux, elle vit sa mère debout devant son lit, tenant un petit paquet.

— Je suis fâchée de te réveiller, mon trésor, mais j'ai cru bien faire. Le groom vient d'arriver à cheval, amenant *Critérion* ; il dit qu'il doit rester ici.

Gwendolen s'assit sur son lit et ouvrit le paquet. C'était un charmant petit écrin contenant une magnifique bague en diamant avec une lettre conçue en ces termes :

« Portez, je vous prie, cette bague comme gage de nos fiançailles quand je viendrai à midi. J'enferme ici un chèque au nom de M. Gascoigne pour les dépenses immédiates. Il est bien entendu que madame Davilow restera à Offendene, au moins quelque temps encore. J'espère que vous me direz aujourd'hui le jour prochain qui nous rapprochera davantage.

» Votre bien dévoué,
» H. M.-GRANDCOURT ».

Le chèque était de cinq cents livres, et Gwendolen le remit à sa mère avec la lettre.

— Que c'est bon et délicat ! dit madame Davilow avec émotion ; mais, réellement, je préférerais n'être pas dans la dépendance d'un gendre. Les enfants et moi, nous pourrions très bien partir d'ici.

— Maman, si vous répétez cela, je ne me marie pas ! s'écria Gwendolen avec colère.

— Ma chère enfant, j'espère que tu ne te maries pas seulement par considération pour moi, dit madame Davilow d'un ton suppliant.

Gwendolen se laissa retomber sur son oreiller sans mettre la bague à son doigt. Elle était irritée de cette tentative de sa mère, de supprimer un des motifs qui l'avaient fait accepter Grandcourt.

Peut-être aussi l'idée que son mariage ne se ferait pas seulement par considération pour sa mère doublait-elle son irritation ! Cependant à la vue de ces preuves d'engagements irrévocables, les rêves, les alarmes et les arguments de la nuit s'affaiblirent considérablement.

— Ce que je désire avant tout, ma chérie, continua madame Davilow, c'est ton bonheur. Je ne dirai plus rien qui puisse te contrarier. Ne veux-tu pas mettre la bague ?

— Je croyais que c'était le prétendu qui passait lui-même l'anneau au doigt de sa fiancée, dit Gwendolen devenue gaie, en faisant glisser sa bague dans son annulaire avec un gracieux mouvement de tête. Je sais bien pourquoi il me l'a envoyée, ajouta-t-elle en regardant sa mère.

— Pourquoi ?

— Il veut que je la mette moi-même, afin de n'être pas obligé de me demander la permission de me la passer au doigt. Ah ! il est très fier, mais je le suis aussi. Nous nous valons. Je détesterais un homme qui se mettrait à mes genoux et qui me cajolerait. Il n'est vraiment pas désagréable.

— C'est un éloge bien modéré, Gwen,

— Non, il ne l'est pas, répéta-t-elle gaiement ; mais, maintenant, il est temps de m'habiller. Voulez-vous me coiffer, chère maman, — et, en disant ces mots, elle pressa sa joue contre celle de sa mère, — et ne plus être mauvaise en disant que vous voudriez vivre dans la pauvreté ?... Il faut me laisser vous rendre l'existence confortable, quand même cela vous déplairait. M. Grandcourt se conduit parfaitement, n'est-ce pas ?

— Certes, oui ! répondit madame Davilow encouragée et persuadée qu'après tout sa fille aimait son prétendu. Toute la sollicitude de la mère se portait, non sur le caractère de Grandcourt, mais sur l'humeur avec laquelle Gwendolen l'accepterait.

Ce matin, l'humeur avait passé par une nouvelle phase. Pendant qu'elle procédait à sa toilette, elle avait appelé à elle tous les motifs qui pouvaient justifier son mariage, et celui sur lequel elle insista davantage fut la détermination que, quand elle serait la femme de Grandcourt, elle ferait en sorte qu'il se montrât libéral envers les enfants de madame Glasher. « D'ailleurs, qu'en résulterait-il pour elle si je ne l'épousais pas ? se disait-elle. Quel serait son avantage ? Il pouvait en faire sa femme et il ne l'a pas voulu. Peut-être est-ce elle qui est à blâmer ? Il doit y avoir certainement contre elle des choses que j'ignore ; il faut qu'il ait été bon pour elle ; sans quoi, elle ne tiendrait pas tant à l'épouser. » Mais cet argument ne tarda pas à lui paraître douteux. Madame Glasher devait naturellement vouloir écarter les enfants qui pourraient venir se placer entre Grandcourt et les siens, et Gwendolen, qui comprenait ce sentiment, fut amenée à chercher une autre manière de concilier les droits. « Peut-être n'aurons-nous pas d'enfants, se dit-elle. J'espère que nous n'en aurons point. Alors il pourra laisser l'héritage au beau petit garçon. Mon oncle dit que M. Grandcourt peut disposer à sa guise de l'héritage, mais ce n'est que quand sir Hugo mourra qu'il y en aura assez pour deux. » Cette réflexion lui fit paraître madame Glasher bien déraisonnable, en demandant que son fils fût le seul héritier. La double propriété était une sécurité que Grandcourt en se mariant, ne lui

ferait point de tort, surtout quand sa femme était Gwendolen Harleth, dont la fière résolution ne pouvait être justement accusée.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle fut coiffée, elle descendit dans son costume de cheval, afin de rompre avec ses réflexions. Elle avait besoin de se fouetter le sang pour retrouver son ancienne hardiesse.

— Remontez, maman, et faites-vous belle, dit-elle en se tournant vers madame Davilow, qui descendait l'escalier. Mettez votre pointe de dentelle sur la tête ; je veux que vous ressembliez à une duchesse.

Lorsque Grandcourt lui eut pris galamment la main pour la baiser, il vit qu'elle avait la bague.

— C'est bien à vous, lui dit-elle avec gravité, d'avoir pensé à tout en m'envoyant ce paquet.

— Si j'oublie quelque chose, vous me le direz, répondit-il en gardant sa main dans les siennes. Je ferai ce que vous désirerez.

— Mais je suis très déraisonnable dans mes désirs, dit-elle en souriant.

— C'est à quoi je m'attends. Les femmes le sont toujours.

— Alors je serai raisonnable, s'écria Gwendolen en retirant sa main et en relevant impertinemment la tête. Je ne veux pas qu'on dise que je suis comme les autres femmes.

— Je n'ai pas dit cela, objecta Grandcourt en la regardant avec sa langueur habituelle. Vous n'êtes pas comme une autre femme.

— Et que suis-je, je vous prie ? fit-elle en s'éloignant d'un petit air de menace.

Grandcourt fit une pause avant de répondre,

— Vous êtes la femme que j'aime.

— Oh ! que c'est joli ! s'écria-t-elle en riant.

— Eh bien, dites-moi aussi quelque chose de joli ; dites-moi quand nous nous marierons.

— Pas encore ; pas avant que nous ayons fait un temps de galop. J'en ai tellement soif que je ne puis penser à autre chose. Je voudrais que la chasse fût déjà commencée ! Dimanche, 20 ; lundi 27 ; mardi... Elle comptait sur

ses doigts en regardant Grandcourt, et, enfin, elle s'écria d'un air de triomphe : — Elle commencera dans dix jours !

— Marions-nous dans dix jours alors, dit Grandcourt.

— Qu'est-ce que les femmes répondent à une pareille demande ?

— Elles consentent, répondit le prétendu, qui n'était plus sur ses gardes.

— Alors je refuse ! répliqua-t-elle en mettant ses gants et en lui lançant des regards pétillants de malice.

La scène était charmante pour tous deux. Un amoureux moins habile aurait perdu le spectacle de ces jolies manières et de ces attitudes coquettes ; il aurait tout gâté par de stupides tentatives de caresses et complètement détruit le drame. Or, Grandcourt préférait le drame, et Gwendolen, mise à l'aise, trouva que son esprit s'élevait graduellement.

Si Klesmer l'avait vue dans cette sorte d'action inconsciente, au lieu de la voir quand elle essaya d'être théâtralement dramatique, peut-être aurait-il évalué ses charmes plus haut qu'il ne l'avait fait.

Quand les deux fiancés eurent galopé à souhait, l'état d'exhilaration où elle se trouvait la disposa favorablement pour consentir à hâter l'époque du mariage ; elle pourrait alors jouir quand elle le voudrait de cet étourdissant plaisir. Elle ne voulut plus discuter sur un acte auquel elle s'était volontairement soumise, et consentit à fixer le jour des noces à trois semaines de là, malgré la difficulté d'obéir aux lois ordinaires du *trousseau*.

Lush apprit l'engagement par des signes nombreux et non équivoques, mais n'en fut pas officiellement informé. Il attendait une communication ; n'en recevant pas, il s'impatienta, après quelques jours, du silence de Grandcourt, car il était absolument certain que le changement affecterait sa position, et il désirait exactement savoir à quoi s'en tenir. Il avait changé de tactique ; il ne faisait plus d'opposition. Certes, il aurait pu causer de l'ennui à Grandcourt, mais c'eût été à son propre détriment, et contrarier pour le plaisir de contrarier, n'en était pas un pour lui. Assurément il n'aurait pas été fâché de faire échec à miss Gwendolen ; mais, après tout, il ne savait pas ce qui arriverait. Ayant protesté contre ce mariage, Lush prévint que les conséquences ne pouvaient qu'en être fâcheuses pour lui. Grandcourt se donnait la peine d'écrire lui-même ses lettres et de faire exécuter ses ordres, au lieu d'y employer Lush ; il faisait mine d'ignorer

même sa présence, car il déjeunait seul dans son cabinet de toilette ; mais, comme il était impossible d'éviter le tête-à-tête dans une maison où il n'y avait encore aucun hôte étranger, Lush se décida à profiter de la première occasion qui s'offrirait à lui.

Un jour, après le dîner, certaines difficultés empêchant Grandcourt de dîner à Offendene, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Quand vous mariez-vous ?

Grandcourt, qui avait déjà quitté la table pour s'installer dans un fauteuil et fumer son cigare, répondit sans hésitation :

— Le 10.

— Resterez-vous ici ?

— Nous irons passer quelques jours à Ryelands et nous reviendrons ici pour la saison de la chasse. Puis, après un moment de silence : — Vous ferez bien, ajouta-t-il, de prendre de nouveaux arrangements.

— Ainsi, je suis battu et renvoyé ! dit Lush décidé à rester calme malgré tout.

— Quelque chose comme cela. — La jeune dame m'est contraire. Elle vous fait oublier mes services.

— Je ne puis empêcher que vous déplaisiez aux femmes.

— À une femme, s'il vous plaît.

— Cela ne fait point de différence, puisque c'est la seule en question.

— J'espère que je ne serai pas mis à la réforme sans provision, après quinze années passées auprès de vous.

— Vous devez avoir mis quelque chose de côté.

— Diablement peu. J'ai trop souvent mis de côté pour vous.

— Vous aurez trois cents livres de rente, mais il faut que vous restiez à Londres et que vous soyez prêt à soigner mes affaires quand j'aurai besoin de vous.

— Si vous n'allez pas à Ryelands cet hiver, je puis m'y établir et vous tenir au courant de la façon dont Swinton gère ce bien.

— Soit. Peu m'importe où vous serez, pourvu qu'on ne vous voie pas.

— Bien obligé, dit Lush, persuadé qu'avant peu il deviendrait plus nécessaire que jamais.

— Vous m'obligerez en vous éloignant au plus tôt. Les Torrington vont arriver et miss Harleth viendra souvent à cheval ici.

— De tout mon cœur. Puis-je vous être utile en allant à Gadsmere ?

— Non ; j'irai moi-même.

— Avez-vous réfléchi à ce plan ?

— Laissez-moi seul, voulez-vous ? dit Grandcourt d'un ton à peine perceptible.

Puis il jeta son cigare dans le feu et sortit.

Il passa la soirée seul dans son petit salon ; ses pensées étaient comme les cercles que l'on voit se former à la surface d'un étang ; ils meurent continuellement pour se reformer sans cesse, par suite d'une impulsion souterraine. Ici, l'impulsion était causée par l'image de Gwendolen, et, chose caractéristique, sa satisfaction ne provenait pas de la croyance que Gwendolen l'aimait, et que cet amour avait vaincu le ressentiment qui l'avait poussée à le fuir. Au contraire, il la trouvait exceptionnelle parce qu'elle ne l'aimait pas, et que, probablement, sans la pauvreté qui était soudainement tombée sur sa famille, elle ne l'aurait pas accepté. En somme, il en éprouvait plus de plaisir que si elle avait eu une forte inclination pour lui. Il ne lui semblait pas impossible que, peu à peu, elle en vînt à s'amouracher de lui plus que lui d'elle ; en tout cas, il la forcerait bien à se soumettre, et il avait du plaisir à se dire que sa femme commanderait à tous, lui seul excepté. Son goût ne le portait pas vers une femme qui n'aurait été que tendresse, que sollicitude, qu'obéissance volontaire. Il voulait être le maître d'une femme qui aurait désiré le dominer et qui, peut-être, serait capable d'en dominer un autre que lui.

Lush, ayant échoué dans ses tentatives sur Grandcourt, pensa qu'il ferait bien d'entrer en communication avec sir Hugo, qui pouvait lui être fort utile dans l'avenir. Il lui écrivit donc la lettre suivante, qu'il adressa à Park-Lane où il savait que s'était installée la famille à son retour de Leubronn :

« Mon cher sir Hugo,

» Depuis que nous sommes revenus ici, le mariage a été absolument décidé et doit avoir lieu dans trois semaines. Il est d'autant moins avantageux pour lui, que la mère de la jeune personne a perdu toute sa fortune et qu'il va être obligé de subvenir à son entretien. Grandcourt, je le sais, sent qu'il a besoin d'argent, et, à moins qu'il ne recoure à votre plan, il réalisera des fonds de la façon la plus sotte du monde. Je vais quitter Diplow et ne pourrai soulever cette question ; mais voici ce que je vous conseille : M. Deronda, qui a toute votre confiance, pourrait venir ici faire une courte visite, puisqu'il y a été invité, et vous lui ferez connaître jusqu'où peut aller votre offre. Il aborderait alors le sujet avec Grandcourt, de façon qu'il ne pût supposer que vous le savez à court d'argent, mais que c'est seulement un vif désir de votre part. Je lui ai déjà fait entendre que je vous soupçonnais prêt à donner une somme importante pour sa renonciation à ses droits sur Diplow ; si M. Deronda arrivait nanti d'une offre définie, la chose pourrait bien prendre une favorable tournure. Il y dix à parier contre un qu'il ne se décidera pas tout de suite ; mais la proposition se gravera dans son esprit, et quoique, pour l'instant, il tienne fort à chasser ici, tout me porte à croire qu'il s'en lassera bientôt, et alors la question d'argent se posera d'elle-même. Je parierais bien que vous réussirez. Comme je ne suis pas exilé en Sibérie, et que je me tiens, au contraire, à portée de la voix, il est possible qu'à l'occasion je sois à même de vous rendre d'autres services ; pour le moment, je ne vois pas de meilleur intermédiaire que M. Deronda. Rien n'indispose plus Grandcourt que quand les avocats ou les gens de loi viennent lui mettre leurs papiers sous le nez sans qu'il les ait appelés.

» Espérant que votre séjour à Leubronn vous aura mis dans les meilleures dispositions de santé pour cet hiver, je demeure, mon cher sir Hugo,

» Votre très dévoué,

» THOMAS CRANMERE LUSH. »

Sir Hugo, ayant reçu cette lettre pendant son déjeuner, la tendit à Deronda, qui, bien qu'il eût son appartement en ville, l'occupait assez rarement, le baronnet ne pouvant se passer de lui. Très causeur de sa nature, sir Hugo aurait aimé ce jeune compagnon, quand même il n'y aurait pas eu entre eux de raisons particulières d'attachement. De son côté, Deronda

éprouvait pour le baronnet une affection que nous pourrions qualifier de féminine, qui le disposait à céder dans les détails ordinaires de la vie, mais il avait aussi une inflexibilité de jugement et une indépendance d'opinion véritablement masculines. Après avoir lu la lettre, il la rendit sans dire un mot, tout en protestant à part lui contre l'idée de Lush, qui proposait une ingérence de son fait dans les affaires de la famille.

— Qu'en dis-tu, Dan ? lui demanda sir Hugo. Cela ne te serait pas désagréable, hein ? Il y a bien des années que tu n'as vu Diplow, et, si tu y allais la semaine prochaine, tu ferais de fameuses chasses au lévrier.

— Ce n'est pas cela qui m'y attirerait, répondit Daniel, qui mit toute son attention à étendre du beurre sur son pain.

Se rendre à Diplow ne lui était rien moins qu'agréable, mais il le ferait pour obliger sir Hugo.

— Je crois l'idée de Lush bonne, et il serait fâcheux de manquer l'occasion.

— Ceci est différent... Si vous croyez que ma visite là-bas puisse avoir un bon résultat pour vous, répliqua Deronda, qui savait que le baronnet avait cette affaire fort à cœur.

— Et puis je ne serais pas surpris que tu y rencontrasses ta belle joueuse, la Diane de Leubronn, fit gaiement sir Hugo. Il faudra que nous les invitions à l'abbaye quand ils seront mariés, Louise, dit-il à sa femme, comme si elle aussi avait lu la lettre.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit lady Mallinger, qui n'avait pas écouté, son esprit étant absorbé par le café que l'on versait, par la coupe défectueuse de ses manches, et par la nécessité de conduire Thérèse chez le dentiste ; — innocentes et louables préoccupations, telles que l'étaient habituellement celles de la bonne lady. Si l'on voulait avoir son portrait, nous dirions qu'elle avait les cheveux blonds-roux (les cheveux de l'époque !), un petit nez romain, des yeux bleus un peu proéminents, des sourcils fins, un visage que ses amies appelaient gras, et des mains avec des fossettes comme celles d'un magnifique bébé.

— Je dis que Grandcourt va épouser la jeune personne que tu as vue à Leubronn, — ne t'en souviens-tu pas ? — miss Harleth, qui jouait à la roulette !

— Mon Dieu ! est-ce un bon parti pour lui ?

— Cela dépend du genre de bonté qu'il aime, objecta sir Hugo en souriant. Elle n'a rien et ses parents pas davantage : cela va lui occasionner pas mal de dépense. Pour mes projets, c'est un bon parti ; car, si je veux sacrifier une certaine somme, il pourra bien consentir à me céder ses droits sur Diplow. Nous l'aurions alors en toute propriété, et, à ma mort, tu pourrais habiter cette résidence que tu aimes.

— Ne parle donc pas aussi légèrement de la mort, mon ami !

— Ce sera tout de même onéreux, Lou ! Il faudra déboursier une lourde somme ! Quarante mille livres pour le moins !

— Mais pourquoi les inviter à l'abbaye ? demanda lady Mallinger. Je n'aime pas les femmes qui jouent, comme lady Cragstone.

— Oh ! nous ne les aurons pas plus d'une semaine ! et puis, elle ne ressemble pas à lady Cragstone parce qu'elle a un peu joué ; pas plus que je ne ressemble à un brocanteur parce que je suis whig. J'ai besoin que Grandcourt soit bien disposé ; je veux lui faire voir en détail ce domaine, afin qu'il ait une moindre idée de Diplow. Je voudrais l'attirer ici, et, si Dan va à Diplow, il pourra lui tendre l'hameçon. Ce serait me rendre un grand service.

Ceci fut dit pour Deronda.

— Daniel n'aime pas beaucoup M. Grandcourt, n'est-ce pas ? dit lady Mallinger en le regardant.

— Parce qu'on n'aime pas quelqu'un, ce n'est pas une raison pour l'éviter, répondit Deronda. J'irai à Diplow puisque je n'ai rien de mieux à faire, et surtout parce que sir Hugo le désire.

— Voilà qui est bien parlé, s'écria sir Hugo. Si la visite que tu vas y faire ne t'est pas agréable, elle ajoutera à ton expérience de la vie. Quand j'étais jeune, rien ne me coûtait. Il faut voir les hommes et leurs manières.

— Oui, répondit Deronda, mais j'ai vu cet homme, et aussi quelque chose de ses manières.

— Je ne crois pas que ce soient de bonnes manières, ajouta lady Mallinger.

— Eh bien, tu vois qu'elles réussissent auprès des personnes de ton sexe, reprit sir Hugo pour un peu contrarier sa femme. À vingt-trois ans, il était remarquablement beau... comme son père, du reste, quoiqu'il ne suive pas les traces de son père en n'épousant pas l'héritière. S'il avait eu miss Arrowpoint, et avec elle mon bien, du diable s'il n'aurait pas eu une jolie principauté !

Deronda ressentit moins d'éloignement à avancer la visite projetée, qu'il n'en avait éprouvé quand l'invitation lui en fut faite. Le drame du mariage de cette fille l'intéressait. Ce qu'il avait appris par Lush sur sa fuite loin de l'homme qu'elle allait prendre pour époux, la lui faisait voir sous un jour nouveau. C'était probablement la brusque transition de sa mondanité fiévreuse à la pauvreté qui l'excitait à accepter ce qui, autrement, aurait été répulsif pour elle. Tout cela impliquait une nature sujette à se prêter aux difficultés et aux luttes, éléments de vie qui avaient toutes ses sympathies, dues peut-être à ses conjectures sur sa propre histoire. Mais, dans le mouvement qui l'avait poussé à racheter le collier de Gwendolen, et qui existait encore dans son cœur, il y avait plus que de la compassion : il y avait de la fascination pour ce caractère de femme.

Il écrivit donc pour annoncer sa visite à Diplow et reçut en réponse l'assurance polie qu'on l'attendait avec le plus grand plaisir. Ce n'était pas tout à fait faux. Grandcourt pensa que cette visite était suggérée par le désir de sir Hugo de lui faire une proposition qu'il était assez disposé à accepter ; il souriait avec satisfaction à l'idée que ce joli garçon, qu'il croyait son cousin, serait témoin, et non sans jalousie probablement, du spectacle de Henleigh Mallinger Grandcourt jouant le grand rôle de fiancé de la belle jeune femme que le susdit cousin avait déjà regardée avec admiration.

Grandcourt n'était jaloux que de ce qui aurait pu menacer son autorité, et il ne se sentait pas disposé à la laisser s'amoinrir.

— Maintenant que mes cousines sont à Diplow, dit Grandcourt à Gwendolen, voulez-vous y venir demain ? Madame Davilow pourra nous suivre en voiture. Vous m'indiquerez les changements à faire partout. On exécutera toutes les réparations pendant que nous resterons à Ryelands, et la journée de demain est la plus convenable pour cela.

Il était sur le sofa, dans le salon d'Offendene, une main posée sur le dos du meuble et l'autre passée entre ses jambes croisées, dans l'attitude d'un homme attentif à regarder la personne assise à côté de lui. Gwendolen, malgré son horreur pour les travaux d'aiguille, en avait commencé un, avec un zèle d'occasion, depuis le jour où elle avait promis sa main ; c'était une broderie dans laquelle, si on l'avait examinée de près, on aurait vu bien des points manqués ou de travers. Dans les huit jours qui venaient de s'écouler, ils étaient souvent sortis à cheval et elle n'avait pas trouvé son compagnon désagréable ; elle était même fort satisfaite de lui. Il avait répondu à toutes ses questions sur ce qu'il avait vu et fait pendant sa vie, et, malgré son ton languissant et traînard, elle avait remarqué qu'il savait toujours quoi dire et qu'il était tout l'opposé d'un imbécile. De plus, sa tenue d'amoureux et de fiancé n'avait jamais dépassé la limite des bienséances. Un jour, cependant, il s'était permis de l'embrasser, non pas sur la joue, mais sur le cou, au-dessous de l'oreille. Surprise, elle avait tressailli et s'était levée dans une agitation marquée. Il se leva aussi et lui dit :

— Pardon, vous ai-je offensée ?

— Non, répondit-elle d'une voix un peu tremblante ; mais je n'aime pas que l'on m'embrasse sous l'oreille.

Elle reprit sa place à côté de lui en souriant gracieusement, mais son cœur ne cessa de battre sous une crainte vague : elle n'avait plus la liberté de se moquer de lui, comme elle s'était moquée du pauvre Rex ; son agitation ne parut pas déplaire à Grandcourt, qui eut soin de ne plus commettre de transgression.

Ce jour-là, une petite pluie empêcha la promenade à cheval ; mais un colis était arrivé de Londres, et madame Davilow venait de quitter la chambre après avoir admiré toutes les belles choses commandées par Grandcourt et qui étaient étalées sur tous les meubles. Gwendolen regarda son fiancé d'un petit air surnois et lui dit :

— Pourquoi demain est-il le seul jour convenable pour ma visite à Diplow ?

— Parce que demain a lieu l'ouverture de la chasse.

— Et le jour d'après ?

— Il faudra que je m'absente ; c'est très ennuyeux, mais j'ai besoin d'un jour pour aller et du lendemain pour revenir.

Remarquant une altération sur le visage de Gwendolen, il posa une de ses mains sur les siennes et ajouta :

— Voyez-vous une objection à faire à ce voyage ?

— L'objection ne servirait à rien, répondit froidement Gwendolen, qui était vivement tentée de lui dire qu'elle soupçonnait bien où il allait ; mais, malgré sa forte envie de se soulager en lui parlant à cœur ouvert, elle n'en eut pas le courage.

— Pardon, elle servirait à quelque chose, objecta Grandcourt en enveloppant ses mains dans les siennes ; je ne partirais pas. Mais je voyagerai de nuit pour n'être absent qu'un jour. — Il crut deviner le motif qui l'agitait et en ce moment elle lui plut extraordinairement.

— Partez donc, mais voyagez de nuit, fit-elle avec une insouciance hautaine. — Elle était si absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'aperçut pas qu'il tenait sa main.

— Comme vous traitez ces pauvres hommes ! dit Grandcourt à voix basse. C'est toujours nous qui avons le dessous.

— Est-ce vrai ? s'écria-t-elle en le regardant d'un air plus naïf que d'habitude. — Elle avait bien envie de croire que ce badinage était une vérité ; en ce cas, elle aurait été justifiée à ses propres yeux, et sans doute elle apprendrait une chose qui rendrait madame Glasher plus blâmable que Grandcourt. Avez-vous toujours eu le dessous ?

— Oui. Êtes-vous aussi bonne pour moi que je le suis pour vous ?

Elle rougit. Elle se dit que son consentement au mariage lui avait enlevé le droit de s'expliquer. Tout ce qui lui restait à faire était de s'arranger de façon que les piqures de sa conscience ne la blessassent pas trop. Elle le regarda en souriant, et dit :

— Si j'étais aussi bonne pour vous que vous l'êtes pour moi, cela ferait tort à votre générosité ; elle ne serait plus aussi grande qu'elle peut l'être, et qu'elle l'est maintenant.

— Alors, je ne dois pas même demander un baiser ?

— Pas un ! s'écria-t-elle d'un ton impertinent et en le défiant par un mouvement de tête hautain.

Il porta sa petite main à ses lèvres, la baisa, et la laissa retomber respectueusement. En vérité, il n'était pas désagréable, il était presque charmant, et en cet instant elle se dit qu'elle n'aimerait personne mieux que lui.

— À propos ! fit-elle en reprenant la parole, le capitaine et madame Torrington sont-ils seuls à Diplow, en tête-à-tête, monsieur parlant cigares et madame lui répondant chignon ?

— Sa sœur est avec elle, répondit Grandcourt avec un pâle sourire, et deux messieurs, dont l'un vous est connu, je crois.

— Ah ! alors j'ai mauvaise opinion de lui.

— Vous l'avez vu à Leubronn. C'est M. Deronda, un jeune homme attaché aux Mallinger.

Gwendolen sentit son cœur bondir dans sa poitrine, et ses doigts qui essayaient de tenir sa broderie devinrent glacés.

— Je ne lui ai jamais parlé, répondit-elle en baissant la tête dans la crainte de laisser discerner son émotion. Est-il désagréable ?

— Non, pas particulièrement. Il pense un peu trop bien de lui. Je croyais qu'on vous l'avait présenté.

— Non. Je n'ai appris son nom que le soir avant mon départ. Ce fut tout. Qu'est-il ?

— Quelque chose comme le pupille de sir Hugo. Il n'a point d'importance.

— Oh ! pauvre garçon ! que c'est malheureux pour lui ! murmura Gwendolen du bout des lèvres et sans penser à faire un sarcasme. — La pluie a-t-elle cessé ? ajouta-t-elle en se levant et en allant à la fenêtre.

Heureusement il ne plut pas le lendemain et Gwendolen put aller à Diplow à cheval sur *Critérion*, ainsi qu'elle l'avait fait le jour où elle en revint en voiture avec sa mère. Sa colère contre Deronda s'était changée en terreur superstitieuse, due peut-être à la violence qu'il avait exercée sur sa pensée et à l'idée que son intervention dans sa vie pouvait présager une influence future. Elle employa le temps qui précéda le lunch à parcourir toutes les chambres avec madame Torrington et madame Davilow ; elle pensa qu'il était probable que, quand elle verrait Deronda, elle n'aurait besoin que de lui rendre son salut, sans plus faire attention à lui. Mais, dès qu'elle fut revenue dans la salle, elle ne cessa plus de l'observer. Quand la société prit place au lunch, Grandcourt dit :

— Deronda, miss Harleth me dit que vous ne lui avez pas été présenté à Leubronn.

— Je ne crois pas que miss Harleth se souvienne de moi, répondit Deronda ; elle était trop sérieusement occupée quand je l'ai vue.

Pouvait-il supposer qu'elle le soupçonnait d'avoir racheté son bracelet ?

— Vous vous trompez, monsieur, s'écria Gwendolen, je me souviens parfaitement de vous. Vous ne m'approuviez pas de jouer à la roulette.

— Comment en êtes-vous arrivée à cette conclusion ? demanda gravement Deronda.

— Vous avez jeté le mauvais œil sur mon jeu, répondit-elle en souriant. Dès que vous êtes venu le regarder, j'ai perdu. J'avais toujours gagné jusque-là.

— La roulette, dans un chenil comme Leubronn, est un ennui horrible, dit Grandcourt.

— Je n'ai trouvé que c'était un ennui que quand j'ai commencé à perdre, observa Gwendolen en se tournant souriante vers Grandcourt ; mais, en lançant un coup d'œil de côté sur Deronda, elle vit ses yeux fixés sur elle avec une pénétration si grave, qu'elle en fut impressionnée plus désagréablement encore que de son sourire ironique lorsqu'elle perdait. Sa voix, que pour la première fois elle venait d'entendre, comparée au débit traînant et peu harmonieux de Grandcourt, lui faisait l'effet des notes graves d'un violoncelle à côté du gloussement d'un poulet. « Grandcourt avait peut-être raison, pensait-elle, en disant que Deronda faisait trop de cas de

lui-même. » C'était un bon moyen d'expliquer une supériorité humiliante. L'entretien général avait changé de cours ; on ne parlait plus de la roulette ; la Jamaïque en était le sujet. Grandcourt soutint que le nègre de la Jamaïque était une brute, un Caliban baptisé ; Deronda avoua qu'il avait toujours eu un faible pour Caliban ; madame Davilow fit remarquer que son père possédait une plantation aux Barbades, mais qu'elle n'y avait jamais été ; madame Torrington était certaine qu'elle ne pourrait dormir si elle vivait au milieu des noirs ; son mari corrigea son opinion en disant que les noirs seraient assez maniables sans les métis ; à quoi Daniel objecta que les blancs ne devaient faire de reproches qu'à eux-mêmes s'il y avait des métis.

Pendant cet échange d'impressions, Gwendolen jouait avec son assiette et regardait chaque interlocuteur à son tour afin de pouvoir examiner Deronda tout à son aise.

« Que pense-t-il réellement sur mon compte ? se disait-elle ; il faut qu'il se soit intéressé à moi ; sans cela, il ne m'aurait pas renvoyé mon collier. Quelle peut être son opinion sur mon mariage ? Pourquoi a-t-il l'air si grave ? Pourquoi est-il venu à Diplow ? » Elle avait une envie extrême d'exciter l'admiration de Deronda, envie qui prenait sa source dans son premier ressentiment. Mais pourquoi se souciait-elle autant de l'opinion d'un homme de si peu d'importance ? Elle n'avait pas le temps d'en chercher la raison, sa préoccupation était trop grande. Grandcourt ayant été obligé de sortir, elle alla sans préméditation vers Deronda, qui regardait les gravures d'un album et lui dit :

— Chasserez-vous demain, monsieur Deronda ?

— Je crois que oui.

— Alors, vous ne vous opposez pas à la chasse ?

— Je l'excuse, car c'est un péché dans lequel je tombe volontiers, quand je ne canote pas ou que je ne joue pas au criquet.

— Vous opposez-vous à ce que je chasse ? demanda-t-elle avec un mouvement de tête impertinent.

— Je n'ai le droit de m'opposer à rien de ce que vous voulez.

— Vous avez cependant pensé que vous aviez le droit de vous opposer à ce que je jouasse, ajouta-t-elle en insistant.

— J'en ai été peiné ; mais je ne sache pas que je vous aie fait aucune objection, répondit-il avec sa droiture de regard habituelle.

Ses yeux avaient une particularité qui troublait bien du monde ; ils étaient d'une intensité sombre, mais douce, qui semblait exprimer son intérêt pour celui sur lequel ils se fixaient. C'était cette sorte d'effet qui pénétrait Gwendolen.

— Vous m'avez empêchée de jouer de nouveau, répliqua-t-elle.

Mais à peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle rougit ; Deronda rougit aussi, car il venait de se convaincre que, dans la petite affaire du collier, il avait pris une liberté contestable.

Continuer cet entretien devenait impossible ; elle alla vers la fenêtre en se disant qu'elle avait stupidement exprimé ce qu'elle ne voulait pas qu'il sût, et cependant elle se sentait heureuse de l'avoir fait. Deronda, non plus, n'en était pas fâché. Gwendolen lui parut beaucoup plus attrayante, et certainement il s'était produit chez elle des changements en mieux depuis Leubronn.

Le soir, sa mère lui dit :

— En a-t-il été réellement ainsi, ou bien n'est-ce qu'une plaisanterie ? M. Deronda a-t-il vraiment gâté ton jeu, Gwen ?

— Oh ! il est tout bonnement venu le regarder quand j'ai commencé à perdre, dit Gwendolen avec insouciance, et je l'ai remarqué.

— Cela ne m'étonne pas. C'est un remarquable jeune homme. On devine qu'il a du sang étranger dans les veines.

— Est-ce vrai ? demanda Gwendolen.

— C'est madame Torrington qui le dit. Je lui avais demandé qui il était ; elle m'a répondu que sa mère était une étrangère de haut rang.

— Sa mère ! fit Gwendolen brusquement. Qui donc est son père ?

— Mais... on dit qu'il est le fils de sir Hugo Mallinger, qui l'a élevé, bien qu'il passe pour son pupille. M. Torrington prétend que, si sir Hugo avait pu disposer de son héritage à son idée, il l'aurait laissé à ce M. Deronda, parce qu'il n'a pas de fils légitime.

Gwendolen demeura silencieuse ; un changement si marqué se manifesta sur ses traits, que sa mère regretta de lui avoir répété les commérages de madame Torrington. L'image de cette mère inconnue se leva aussitôt dans l'imagination de Gwendolen. C'était sans doute une femme aux yeux noirs, tristes ; ce genre de beauté fanée avait pris possession de sa conscience. La nuit, pendant qu'une faible lumière éclairait la chambre où elle couchait avec sa mère, elle dit :

— Maman, les hommes ont-ils généralement des enfants avant de se marier ?

— Non, ma chérie. Pourquoi me fais-tu cette question-là ?

— Si cela était, je voudrais le savoir, s'écria Gwendolen avec indignation.

— Tu penses à ce que je t'ai dit de M. Deronda et de sir Hugo Mallinger. C'est un cas bien rare.

— Lady Mallinger le sait-elle ?

— Elle n'en sait que ce qu'il faut pour être satisfaite. C'est parfaitement clair, puisque M. Deronda a vécu avec eux.

— Et personne n'en pense de mal ?

— C'est naturellement désavantageux pour lui, car ce n'est pas comme s'il était le fils de lady Mallinger. Il n'hériterait pas de la fortune et n'aura aucune importance dans le monde. Mais on n'est pas obligé de rien savoir sur sa naissance ; tu vois qu'il est bien accueilli partout.

— Je me demande s'il en sait quelque chose et s'il en veut à son père ?

— Pourquoi penses-tu cela, ma chère enfant ?

— Pourquoi ? s'écria impétueusement Gwendolen en se redressant sur son lit. Les enfants n'ont-ils pas raison d'en vouloir à leurs parents ? Comment pourraient-ils les empêcher de se marier ou non ?

Mais une sensation interne la fit retomber sur son oreiller. Ce n'était pas celle qu'elle avait éprouvée quelques mois plus tôt, lorsqu'elle semblait reprocher à sa mère son second mariage : non ! ce qu'elle ressentait maintenant, c'était comme une condamnation d'elle-même, qui semblait faire de son mariage une chose défendue.

Le matin venu, elle fut agitée par une double surexcitation. Elle allait chasser pour la première fois depuis son escapade avec Rex, et elle allait revoir Deronda, qui, depuis la nuit dernière, avait singulièrement éveillé son intérêt, et dans les traits duquel elle espérait découvrir quelque chose qui lui avait échappé d'abord. Ce qu'elle venait d'apprendre sur lui le mettait, à son avis, dans la même catégorie que madame Glasher et ses enfants. Connaissait-il madame Glasher ? S'il savait qu'elle fût instruite de tout, il la mépriserait ; mais il ne pouvait le savoir ; la mépriserait-il à cause de son mariage avec Grandcourt ? Elle se raidissait contre cette pensée en disant : « Comment pourrais-je empêcher ce que d'autres ont fait ? Les choses ne reviendraient pas meilleures si je déclarais maintenant que je ne veux pas épouser M. Grandcourt. » Le refus n'était donc plus en question, et les chevaux du char qui l'emportait couraient à toute vitesse.

Elle n'avait plus d'autre pensée que la chasse où elle verrait Deronda et serait vue par lui. Sa résolution de ne pas recommencer la folie de la veille était bien prise, mais elle mourait d'envie de lui parler. Elle fut contrariée, car la chasse fut absorbante, et, quoique Deronda se trouvât souvent non loin d'elle, aucun accident ne les rapprocha. Au retour, elle revint, escortée par les hôtes de Diplow qui voulaient l'accompagner jusque près d'Offendene. Elle était désappointée, irritée de n'avoir pas eu l'occasion de parler à Deronda, qu'elle ne reverrait probablement plus, puisqu'il devait partir dans deux jours. Que lui aurait-elle dit ? Elle n'en savait rien, mais elle voulait lui parler. Grandcourt était auprès d'elle ; madame Torrington, son mari et un autre gentleman avaient pris l'avance, et derrière elle résonnait le pas du cheval de Deronda. Son désir de lui parler et de l'entendre devint d'autant plus irrésistible qu'il n'y avait pas de chance d'y parvenir autrement qu'en affirmant sa volonté et en défiant tout. Le bruit des fers qu'elle entendait à une faible distance l'agaçait. Elle retint son cheval et se retourna ; Grandcourt s'arrêta aussi ; alors elle lui dit avec une arrogance enjouée :

— Continuez d'avancer, je veux parler à M. Deronda.

Grandcourt hésita ; la situation lui parut embarrassante. Pas un gentilhomme, avant son mariage, ne se serait permis de répondre par un refus à un ordre donné sur un ton si badin. Il reprit donc la route et elle

attendit Deronda. Celui-ci la regarda d'un œil interrogateur, et elle lui dit en faisant marcher son cheval à côté du sien :

— Monsieur Derondn, il faut que vous éclairiez mon ignorance. J'ai besoin de savoir pourquoi vous avez pensé que j'avais tort de jouer. Est-ce parce que je suis femme ?

— Pas précisément ; mais je l'ai regretté plus encore parce que vous êtes femme, répondit-il avec un sourire qu'il ne put réprimer. — Il était convenu entre eux maintenant que c'était lui qui avait renvoyé le collier. — Je crois qu'il serait préférable que les hommes ne jouassent pas ; c'est un goût abrutissant qui dégénère en maladie. En outre, je suis révolté de voir quelques-uns ramasser un tas d'argent et s'épanouir de joie, pendant que d'autres enragent de perdre. On voit assez de retours de fortune qui nous forcent à croire que notre gain est le résultat de la perte d'un autre ; c'est un des vilains aspects de la vie. On devrait le réduire autant que possible et ne pas s'amuser à l'exagérer. — Il s'était échauffé en parlant et sa voix était montée jusqu'à l'indignation.

— Mais vous admettez bien qu'il y a des choses que nous ne pouvons empêcher, dit Gwendolen avec des larmes dans la voix, car la réponse n'avait pas été telle qu'elle l'espérait. Je veux dire que les choses arrivent en dépit de nous-mêmes ; nous ne pouvons pas toujours empêcher que notre gain ne soit la perte d'un autre.

— Assurément ; aussi est-ce pour cela que nous devons l'empêcher quand nous le pouvons.

Gwendolen se mordit les lèvres et se tut un instant ; puis, s'efforçant de reprendre le ton badin, elle répondit :

— Mais pourquoi le regrettez-vous davantage parce que je suis femme ?

— Peut-être parce que nous avons besoin que les femmes soient meilleures que nous ne le sommes.

— Mais supposez que nous ayons besoin que les hommes soient meilleurs que nous, dit-elle avec un petit air de défi.

— Ceci est une véritable difficulté, repartit Deronda en souriant ; j'aurais dû dire que chacun de nous pense qu'il serait meilleur pour l'autre d'être bon.

— Vous voyez bien, j'avais besoin que vous fussiez meilleur que je ne l'étais, et vous pensiez ainsi, dit-elle en riant.

Elle fit prendre le trot à son cheval et rejoignit Grandcourt, qui ne lui adressa aucune observation.

— Ne désirez-vous pas savoir ce que j'avais à dire à M. Deronda ? lui demanda Gwendolen dont l'orgueil exigeait qu'elle expliquât sa conduite.

— Non, répondit froidement Grandcourt.

— Voilà le premier mot impoli que vous ayez dit. Comment ! vous ne désirez pas entendre ce que j'avais à dire ?

— Je désire entendre ce que vous me dites, et non ce que vous dites aux autres.

— Alors vous allez entendre ceci. Je voulais lui faire dire pourquoi il s'était opposé à mon jeu, et il m'a tenu un petit sermon.

— Oh ! épargnez-moi le sermon !

Si Gwendolen s'imaginait que Grandcourt se souciait de ce qu'elle avait dit à Deronda, il voulait lui faire comprendre qu'elle se trompait. Ce qu'il n'aimait pas, c'était qu'on lui dise de continuer son chemin. Elle vit qu'il était piqué, mais elle n'y prit pas garde. Son envie de parler à Deronda avant qu'il retournât à Diploew avec les autres était satisfaite. Grandcourt l'accompagna jusqu'à Offendene, où il prit congé d'elle pour l'absence d'un jour qu'il s'était abstenu de spécifier ; toutefois, il avait dit vrai en qualifiant ce voyage d'ennui : il allait à Gadsmeere.

XXX

Imaginez une maison isolée, bizarre, construite en pierres grises et couverte en tuiles rouges ; une tour ronde fait saillie sur l'un des coins et son toit conique est surmonté d'une girouette qui tourne à tous les vents ; de grands arbres ombragent çà et là les terrains environnants, et, plus loin, on voit un rideau de sapins où des légions de freux ont fait élection de

domicile. De l'autre côté, un étang sur lequel des oiseaux aquatiques voltigent en criant, et tout alentour une immense prairie qui aurait pu passer pour un parc avec ses bordures de vieilles plantations. Le pays, autrefois agricole et d'un aspect enchanteur, est maintenant sombre et noir, car on l'a converti en charbonnages ; les hommes qui l'habitent sont principalement des mineurs avec des chandelles fichées dans leur chapeau, aux physionomies rébarbatives, et redoutés des enfants de Gadsmere : quatre beaux enfants appartenant à madame Glasher, qui y demeure depuis environ trois ans. À la fin de novembre, quand les massifs sont vides de fleurs, quand les arbres n'ont plus de feuilles et quand l'étang frissonne sous le souffle d'un vent piquant, l'endroit s'assombrit bien davantage pour se mettre à l'unisson des routes noires et des noirs remblais, et tout cela réuni jette comme un voile de deuil sur le district, excepté quand les enfants jouent avec leurs chiens sur le sable ou sur la pelouse. Mais madame Glasher, dans les circonstances où elle se trouvait actuellement, aimait Gadsmere. La solitude du pays, que son peu d'attraits lui assurait, convenait à ses goûts. Quand elle allait se promener avec ses enfants dans une petite voiture attelée de deux poneys, elle n'avait pas à craindre de rencontrer des nobles dans leurs équipages, mais seulement des négociants dans leurs cabriolets ; à l'église, elle n'évitait les regards de personne, car le curé et sa femme ignoraient tout ce qui la concernait ; pour eux, elle était simplement une dame veuve, locataire de Gadsmere, et le nom de Grandcourt était absolument inconnu dans ce district où ne retentissaient que ceux de Fletcher et Gaucome, adjudicataires des houillères.

Dix années s'étaient écoulées depuis que la jeune et jolie femme d'un officier irlandais s'était enfuie avec le jeune Grandcourt, depuis qu'avait eu lieu le duel qui en résulta, et où les balles ne blessèrent que l'air. Cette affaire avait fait du bruit ; mais ceux qui s'en souvenaient ignoraient ce qu'était devenue cette madame Glasher dont la beauté et l'éclat avaient été remarqués à l'étranger, où l'on savait qu'elle vivait avec le jeune Grandcourt.

Il semblait naturel et même désirable qu'il se fût affranchi de cette liaison ; quant à elle, on pensait qu'une femme qui avait abandonné son enfant et son mari devait être tombée au plus bas de l'échelle sociale. Grandcourt s'en était fatigué, il avait poursuivi d'autres femmes de ses

attentions ; mais un homme dans sa position devait alors désirer faire un mariage de raison avec la jolie fille d'une noble maison. Personne, aujourd'hui, ne parlait plus de madame Glasher ; ce n'était qu'un navire perdu, à la recherche duquel personne ne songeait à envoyer une expédition ; Grandcourt, au contraire, rentrait au port avec ses couleurs flottant au vent et aussi prêt que jamais à reprendre la mer.

Cependant, Grandcourt ne s'était jamais affranchi complètement du lien qui l'attachait à madame Glasher. Sa passion pour elle avait été la plus forte et la plus persistante qu'il eût connue, et, quoi qu'elle fût alors éteinte, elle avait laissé en lui des traces si profondes, qu'à la mort du colonel, arrivée trois ans plus tôt, il avait eu pour un instant l'intention de l'épouser, conformément à la convention souvent exprimée entre eux pendant les jours de leur première flamme. À cette époque, Grandcourt aurait payé bien cher la liberté de s'unir à elle en faisant prononcer le divorce ; mais le mari s'y opposa toujours, ne tenant pas à se remarier lui-même et ne voulant pas se donner en évidence au public.

Les changements que les années apportèrent dans l'esprit de madame Glasher, produisirent un effet diamétralement contraire. D'abord elle se montra indifférente sur la possibilité du mariage. Il lui suffisait de s'être échappée des mains d'un mari quinquex, désagréable, et d'avoir trouvé une sorte de bonheur dans les bras d'un amant jeune, beau, passionné pour elle et qui l'avait complètement fascinée. Elle était vive, ardente, avide d'adoration, exaspérée par un esclavage conjugal de cinq années ; la sensation de soulagement que lui fit éprouver sa délivrance était si forte, qu'elle fit taire toute anxiété. Sa position équivoque lui importait peu ; la seule tache qui déparait son horizon de bonheur était l'idée d'avoir abandonné son petit garçon âgé de trois ans, qui mourut peu après sa fuite.

Mais aujourd'hui que les années avaient exercé leurs ravages sur ses charmes et tout changé autour d'elle, le seul désir qui la dominait était que Grandcourt l'épousât. Sa fausse position, à laquelle elle n'avait pas songé lorsqu'il ne s'était agi que d'elle, la peinait pour ses enfants qu'elle aimait avec toute la passion de l'amour maternel. Elle n'éprouvait de regrets, de repentir que pour eux. Si Grandcourt l'épousait, ses enfants ne souffriraient pas du passé ; ils verraient leur mère occuper un rang dans la société, et le monde ne les regarderait pas avec dédain ; son fils, en outre, hériterait de

son père. Pour atteindre ce résultat, elle était prête à souffrir patiemment tout ce que ferait Grandcourt devenu son mari, sans jamais le molester par des appels passionnés ou des scènes de jalousie. Elle dépendait absolument de lui ; car, bien qu'il se fût montré généreux à son égard, il avait tout conservé par devers lui. Il avait dit qu'il ne disposerait jamais de rien que par testament, et, quand elle pensait aux alternatives de l'avenir, elle se disait que, même si elle ne devenait pas la femme de Grandcourt, et qu'il n'eût point de fils légitime, son fils à elle deviendrait l'héritier de la plus grande partie de ses biens. Cependant son idée d'épouser Grandcourt n'était pas une extravagance, et plusieurs fois Lush lui en avait fait entrevoir la possibilité. Lorsqu'il présuma que Grandcourt voulait profiter de sa résidence à Diplow pour obtenir miss Arrowpoint, Lush avait cru devoir lui taire ce projet ; mais l'apparition de Gwendolen sur la scène avait tout changé ; il était donc naturel que madame Glasher entrât avec empressement dans le plan conçu par Lush, d'écarter ce danger en effrayant la jeune personne recherchée pour femme, par le récit des événements du passé. Elle avait ensuite appris par Lush le départ de Gwendolen, mais aucune lettre n'était venue depuis lui faire savoir que le danger était redevenu imminent. Elle avait écrit à Grandcourt comme elle le faisait habituellement, et, cette fois, il avait été plus long à lui répondre que d'ordinaire. Elle en avait conclu qu'il viendrait sans doute à Gadsmere, et sa supposition était juste car, au moment où elle la faisait, il en prenait le chemin. Elle n'était pas sans espoir que contrarié d'avoir vu sa conquête lui échapper, il pourrait bien être plus disposé à revenir à ses premières intentions.

Grandcourt avait en vue deux objets importants en venant à Gadsmere : d'abord, d'apporter lui-même la nouvelle de son prochain mariage, afin d'en finir tout de suite avec cette première difficulté ; ensuite, d'obtenir de Lydie qu'elle lui rendît les diamants de sa mère que depuis longtemps déjà il lui avait confiés, lorsque, dans le feu de sa passion pour elle, il avait voulu qu'elle les portât. Ces diamants n'étaient pas « des montagnes de lumière », mais ils valaient plusieurs milliers de livres, et nécessairement, il désirait les avoir pour sa femme. La première fois qu'il les avait redemandés à Lydie, uniquement pour les déposer à la Banque, elle avait

tranquillement, mais absolument refusé de les lui rendre, en déclarant qu'ils étaient en toute sûreté chez elle, et enfin elle lui avait dit :

— Si jamais vous épousez une autre femme que moi, je les lui donnerai. Épousez-vous une autre femme ?

Grandcourt n'insista pas n'ayant pas alors de motif pour tenir à cette restitution, et sa disposition naturelle à exercer son empire en domptant ou en désappointant les autres, avait toujours cédé devant Lydie.

Madame Glasher était assise dans la chambre où elle passait ses matinées avec ses enfants. La fenêtre donnait sur une large pelouse descendant jusqu'à un petit ruisseau qui allait se perdre dans l'étang. Les meubles, la vieille table de chêne, les chaises en cuir fauve étaient encombrés de jouets d'enfants, de livres, d'outils de jardinage, sur lesquels le portrait de la mère, peint au pastel et suspendu au mur, jetait un sourire d'indulgence. Tous les enfants étaient là. Les trois petites filles, assises autour de leur mère, près de la fenêtre, étaient son portrait en miniature ; de jolies brunettes, aux yeux noirs, aux traits délicats, aux joues veloutées et richement colorées aux petites narines et aux sourcils finement tracés ; en somme, de véritables petites femmes, quoique l'aînée eût à peine neuf ans. Le petit garçon, assis par terre sur le tapis, ses cheveux noirs dénoués, jouait avec les animaux d'une arche de Noé ; Joséphine l'aînée, prenait sa leçon de français et les autres s'amusaient avec leurs poupées. Madame Glasher avait mis un soin tout particulier à sa toilette ; car, chaque jour, elle se disait que Grandcourt pouvait arriver. Son visage, qui, malgré sa maigreur, avait un profil d'une beauté ineffaçable, ses cheveux frisés et ondulés, ses sourcils fins, impressionnaient encore : elle portait au cou un collier d'or que Grandcourt y avait attaché, bien des années plus tôt. Ce n'était pas qu'elle tînt à la toilette ou qu'elle eût du plaisir à se parer ; sa première pensée quand elle se voyait dans son miroir, était : « Que je suis changée ! » Mais elle voulait conserver ce qui lui restait de sa beauté, et, quand ses enfants baisaient ses joues pâlies, ils ne trouvaient pas qu'elles fussent moins tendres. Cet amour était désormais le seul bonheur de sa vie.

Tout à coup madame Glasher, qui faisait lire Joséphine, releva la tête, écouta, et dit :

— Tais-toi, chérie, je crois que voici quelqu'un.

Henleigh, le petit garçon, se leva en sautant et s'écria :

— Maman, est-ce le meunier avec mon baudet ?

Ne recevant point de réponse, il grimpa sur les genoux de sa mère et insista pour en avoir une. Mais la porte s'ouvrit, et la servante annonça M. Grandcourt. Madame Glasher se leva dans une agitation qu'elle ne put maîtriser. Henleigh fronça le sourcil de ce que ce n'était pas le meunier, et les trois petites filles levèrent timidement leurs yeux noirs vers le nouvel arrivant. Aucun des enfants ne paraissait avoir un goût bien vif pour l'ami de leur mère ; en effet, quand il eut pris la main de madame Glaslier, et qu'il voulut caresser la tête d'Henleigh, cet énergique rejeton lui donna des coups de poing sur le bras. Les petites filles se soumirent humblement à être embrassées et caressées sous le menton ; mais, en somme, elles préférèrent de beaucoup être envoyées au jardin, où aussitôt elles se mirent à courir et à jouer avec les chiens.

— D'où arrivez-vous ? demanda madame Glasher lorsque Grandcourt se fut débarrassé de son chapeau et de son paletot.

— De Diplow, répondit-il en s'asseyant en face d'elle et en la regardant d'une façon qu'elle remarqua.

— Vous devez être fatigué, alors.

— Non ; je me suis reposé à la jonction, un trou hideux. Ces voyages en chemin de fer sont diablement ennuyeux. J'ai pris du café et fumé.

Madame Glasher frissonnait à chacune de ses paroles, qui lui inspiraient tantôt de la crainte, tantôt de l'espoir.

— Je m'attendais à vous voir, dit-elle ; il y a si longtemps que je n'ai rien entendu de vous ! Les semaines paraissent plus longues à Gadsmere qu'à Diplow.

— Oui, dit Grandcourt. Vous a-t-on payé à la banque ?

— Oh ! certainement ! répondit-elle avec impatience ; car elle remarquait que Grandcourt d'ordinaire s'occupait plus d'elle et des enfants qu'il ne le faisait cette fois.

— Ah ! reprit-il en jouant avec ses favoris et sans la regarder, le temps s'est écoulé rapidement pour moi ; il passe cependant trop lentement d'habitude. Mais il est arrivé bien des choses, vous savez ?

— Moi ? que sais-je ? objecta-t-elle vivement.

Il laissa passer un instant et reprit :

— Je pense à me marier... Vous avez vu miss Harleth ?

— Vous l'a-t-elle dit ?

Ses joues pâles le devinrent plus encore, peut-être parce que ses yeux brillèrent davantage.

— Non ; c'est Lush qui me l'a appris.

— Bon Dieu ! dites-moi tout de suite que vous allez l'épouser ! s'écria-t-elle avec colère. Ses jambes tremblaient et ses mains se serrèrent convulsivement.

— Cela devait arriver un jour ou l'autre, Lydie, dit-il sans s'inquiéter de la peine qu'il lui faisait.

— Vous n'en avez pas toujours vu la nécessité.

— C'est possible ; mais je la vois maintenant.

Dans ces quelques mots, prononcés d'une voix basse par Grandcourt, elle sentit une résolution invincible et absolue. Elle ne pleura pas et ne répondit rien ; elle était trop rudement froissée par cette certitude inattendue pour essayer de maîtriser son émotion. Elle se leva comme mue par un ressort et alla poser son front brûlant contre les vitres de la fenêtre. Les enfants qui jouaient sur le préau crurent qu'elle les appelait et accoururent avec leurs doux visages interrogateurs. Cette vue la rappela à elle-même : elle leur fit signe de s'éloigner et revint se laisser tomber sur une chaise.

Grandcourt s'était levé aussi ; il était doublement ennuyé ; de la scène d'abord et ensuite du sentiment qu'aucune arrogance de sa part ne pouvait la lui épargner. Mais il fallait en finir et arranger les choses de façon à n'être pas troublé à l'avenir. Il était adossé à la cheminée ; elle le regarda et lui dit avec amertume :

— Tout ceci est sans conséquence pour vous. Les enfants et moi, nous sommes des importuns. Vous voudriez déjà être retourné auprès de miss Harleth.

— Ne faites pas la chose plus désagréable qu'il n'est besoin, Lydie. Il est inutile de revenir sur ce que l'on ne peut changer. C'est très désagréable

pour moi de vous voir vous rendre malheureuse. J'ai fait ce voyage pour vous dire ce à quoi il faut vous décider ; les enfants et vous, vous serez pourvus comme d'habitude, et il faut en finir...

Silence. Elle n'osait pas répondre.

— Cela vaudra mieux pour vous, reprit-il. Vous pouvez continuer de résider ici ; je compte placer une somme importante pour les enfants ; vous pourrez alors demeurer où vous voudrez. Vous n'aurez plus à vous plaindre. Quoi qu'il arrive, vous serez en sûreté. Je n'ai rien pu faire d'avance ; tout s'est passé si vite !

Grandcourt cessa de parler ; il n'attendait pas de remerciements, mais il pensait que, raisonnablement, elle devait être satisfaite, si toutefois quelque chose pouvait satisfaire Lydie. Elle ne changea pas de visage, et, au bout d'une minute, il continua :

— Je ne vous ai jamais donné sujet de croire que je ne serais pas généreux. Je ne fais aucun cas de l'argent.

— Alors je dois supposer que, si vous en faisiez cas, vous ne nous en donneriez pas, répondit Lydie, incapable de retenir ce sarcasme.

— Ce que vous dites là est diablement méchant, répliqua Grandcourt toujours de sa voix basse ; je vous conseille de ne pas le répéter.

— Vous m'en puniriez en réduisant les enfants à la mendicité ?

En dépit d'elle-même, les paroles amères sortaient de sa bouche.

— Il n'est pas question de réduire les enfants à la mendicité, répliqua Grandcourt, sans élever la voix. Je vous préviens seulement de ne pas dire des choses dont vous pourriez vous repentir.

— Je suis habituée à me repentir, s'écria-t-elle douloureusement. Vous vous repentirez peut-être aussi ! Vous vous êtes déjà repenti de m'avoir aimée

— Tout ceci ne sert qu'à rendre notre prochaine rencontre terriblement difficile. Quel autre ami que moi avez-vous ?

— C'est bien vrai !

Ces mots s'échappèrent comme un gémissement, et les paroles blessantes ne reparurent plus. Grandcourt, qui avait pris ses dispositions pour

demeurer jusqu'au soir à Gdsmere, aurait bien voulu raccourcir sa visite ; mais il n'y avait pas d'autre train que celui qu'il avait décidé de prendre pour son retour, et il avait encore à parler à Lydie du second objet de sa visite, ce qu'il ne voulait pas taire immédiatement.

Il fallait donc laisser s'écouler le temps. L'heure du dîner sonna. Les enfants rentrèrent dans la chambre. Pour Lydie ce fut une petite consolation de les avoir auprès d'elle : à les voir si beaux, elle ressentait une gloire sauvage, comme pour reprocher à Grandcourt son indifférence envers elle et envers eux. Il se conduisit en homme bien élevé ; il amusa la petite Antonia, que sa calvitie étonnait, et calma Henleigh en lui promettant une jolie selle et une bride. Les deux filles aînées seules, qui le connaissaient depuis plus longtemps, étaient avec lui d'une timidité qu'il ne parvint pas à dissiper. Devant les domestiques, Lydie et lui échangèrent quelques mots ; mais, sans cela, ils ne se parlèrent pas.

Quand le soir fut venu, on alluma les bougies et ils se trouvèrent de nouveau seuls. Grandcourt regarda sa montre et dit avec indifférence :

— Il y a encore une chose dont j'ai à vous parler, Lydie. Mes diamants..., vous les avez.

— Oui, je les ai, répondit-elle en se levant et en croisant les bras. Elle s'attendait à cette question et avait résolu de répondre à sa façon, sans cependant l'exaspérer.

— Ils sont ici, je suppose ?

— Non, ils ne sont pas ici.

— Vous m'avez cependant dit que vous les conserviez chez vous.

— Quand je vous l'ai dit, c'était vrai. Ils sont à la banque de Dudley.

— Retirez-les, je vous prie. Je ferai une disposition pour que vous les remettiez à quelqu'un.

— Ne faites point de disposition ; la personne à qui vous les destinez les recevra.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous ai toujours dit que je les donnerais à votre femme. Je tiendrai ma parole. Elle n'est pas encore votre femme.

— C'est de la folie ! dit Grandcourt d'un ton outré.

Il était furieux de voir que son indulgence pour Lydie avait donné à celle-ci une sorte de domination sur lui, malgré sa condition dépendante. Il se leva, alla s'appuyer contre le manteau de la cheminée, et dit en la regardant en face :

— Il faut que ces diamants me soient remis avant mon mariage.

— Quel jour vous mariez-vous ?

— Le 10 ; il n'y a pas de temps à perdre.

— Et où allez-vous après le mariage ?

Il ne répondit que par un regard plus sombre ; mais, au bout d'un instant, il reprit :

— Il faut qu'un jour avant le mariage vous les retiriez et me les remettiez, ou à quelque autre que j'en chargerai. C'est très contrariant. Fixez le jour.

— Non, je ne ferai pas cela. Ils lui seront remis certainement. Je tiendrai ma parole.

— Voulez-vous dire que vous ne ferez pas ce que je veux ?

— Oui, c'est ce que je veux dire.

Cette réponse partit comme un coup de foudre, pendant que ses yeux lançaient des éclairs. La pauvre femme sentait bien que ces paroles pouvaient lui faire du tort et annuler tous les avantages que lui avait procurés sa longue patience ; mais elle n'avait pu les retenir.

La position était exaspérante pour lui ; il ne pouvait ni la menacer, ni agir hostilement avec elle ; l'eût-il pu, que cela ne lui aurait pas rendu les diamants. Rien ne lui déplaisait plus que d'être poussé à la violence, même en paroles ; sa volonté devait s'imposer sans trouble pour lui. Après l'avoir bien regardée, il dit :

— Quelles idiotes infernales que les femmes !

— Pourquoi ne voulez-vous pas me dire où vous irez après votre mariage ? Je pourrais assister à la noce, si je voulais, dit Lydie, sans reculer devant l'espèce de suicide que sa menace pouvait lui occasionner.

— Certes, si vous le voulez, vous pouvez vous conduire comme une folle ! répondit Grandcourt avec un *sotto voce* méprisant. Il faut supposer que vous ne pensez pas au bien qui en résultera pour vous, ni à ce que vous me devez.

Il ne dit rien de plus, regarda sa montre, agita la sonnette et ordonna qu'on attelât immédiatement sa voiture. Puis il s'éloigna d'elle et ne la regarda plus. Elle souffrait horriblement ; elle se faisait des reproches ; elle voyait Grandcourt la quitter sans lui dire un mot ; il la laisserait dans une affreuse incertitude ; elle n'entendrait plus rien de lui ; elle ne savait pas si elle ne faisait point de tort à ses enfants ; peut-être en viendraient-ils à la haïr ! Ah ! si elle n'avait pas été mère, elle se serait volontiers sacrifiée à sa vengeance. Ses deux passions dominantes étaient en lutte : comment les satisfaire l'une et l'autre ?

— Ne nous séparons pas en colère et fâchés, Henleigh, répondit-elle sans bouger ni changer d'attitude ; ce que je vous demande est bien peu de chose. Si je refusais de vous rendre ce que vous appelez votre bien, ce serait différent ; ce serait une raison pour me traiter comme si vous me haïssiez. Mais je ne vous demande que fort peu de chose. Dites-moi où vous irez après votre mariage, et j'aurai soin que les diamants soient remis sans scandale. Sans scandale, répéta-t-elle en insistant.

— Des caprices aussi déraisonnables rendent une femme odieuse, dit Grandcourt. À quoi bon parler à une folle ?

— Oui, je suis folle ! l'abandon m'a rendue folle ! Accordez-moi ce que je vous demande. — Les sanglots lui montaient à la gorge. — Si vous me permettez cette seule folie, je serai très douce je ne vous ennuierei plus jamais ! — Elle n'y put tenir davantage ; elle tomba dans un accès d'hystérie, pleura, sanglota et répéta sans cesse, presque en criant : — Je serai très douce après cela !

Grandcourt demeura interdit. Ce désir capricieux, cette violence enfantine étaient des choses toutes nouvelles chez Lydie ; elles ne s'accordaient pas avec sa personne ; toujours elle s'était tenue avec dignité. Pourtant, elle semblait plus traitable dans cet état que dans sa première attitude défiante. Il s'approcha d'elle et lui dit de son ton voilé, mais impérieux :

— Calmez-vous et écoutez ce que j'ai à vous dire. Je ne vous pardonnerai jamais si vous vous présentez de nouveau et si vous faites une scène.

Elle passa son mouchoir sur ses yeux, et quand elle put reparler, elle dit de cette voix sourde qui suit les sanglots :

— Je ne le ferai pas, si vous me laissez agir à ma guise ; je vous promets de ne plus me représenter. Je ne vous ai jamais manqué de parole ; mais vous, combien de fois cela vous est-il arrivé avec moi ? Quand vous m'avez donné ces diamants pour les porter, vous ne pensiez pas à une autre femme. Et maintenant, je consens à les rendre ; je ne vous fais point de reproches, je ne vous demande que de me laisser faire ce que je désire. Ne me suis-je pas bien conduite ? Vous m'avez tout repris, et, quand je vous demande un fêtu de paille, une vétille, vous me refusez !

Tout cela, quoique haché, avait été débité très vite ; après une légère pause, elle reprit d'une voix plus claire et plus lente :

— Je ne tolérerai pas que vous me refusiez !

Grandcourt crut à un accès de démence ; il vit qu'il ne pourrait arriver à ses fins qu'en consentant à ce qu'elle voulait. La domestique entra au même instant pour annoncer que la voiture attendait. Quand elle fut sortie, il lui dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Eh bien, nous irons à Ryelands.

— C'est là qu'ils lui seront remis, répondit Lydie avec décision.

— Très bien ! je pars.

Il n'avait aucune envie de lui tendre la main, elle l'avait trop ennuyé. Mais, maintenant qu'elle avait gagné sa cause, elle consentit à s'humilier pour l'apaiser.

— Pardonnez-moi, je ne vous tourmenterai jamais plus, dit-elle avec un regard suppliant, et pourtant intérieurement elle se disait : « C'est moi seule qui aurais à pardonner ! » Mais elle était obligée de céder.

— Vous ferez bien de tenir votre promesse. Vous m'avez rendu malade avec votre folie, dit Grandcourt, pour qui cet énoncé était ce qu'il pouvait dire de plus fort.

— Pauvre garçon ! répliqua Lydie avec un faible sourire.

Hélas ! la moindre de ses actions, depuis le matin, ne l'avait-elle donc pas rendue malade, elle ? Mais, malgré tout, puisqu'il consentait à la laisser faire, elle était prête à l'amadouer afin de se séparer à peu près réconciliés. Elle lui mit la main sur l'épaule et il ne la repoussa pas. Elle avait si bien réussi à l'alarmer, qu'il n'était pas fâché de ces témoignages de soumission.

— Allumez un cigare, dit-elle en souriant et en tirant l'étui de la poche de Grandcourt.

Elle l'ouvrit et lui en présenta un gracieusement.

Ils se quittèrent après ces signes de caresses et de craintes mutuelles.

XXXI

Le jour où Gwendolen Harleth fut mariée et devint madame Grandcourt, la matinée était superbe ; mais malgré le soleil, une légère gelée crispait les feuilles des arbres. La noce et son cortège méritaient d'être vus ; aussi la bonne moitié de Pennicote vint-elle faire la haie sur le chemin qui conduisait à l'église pour jouir du coup d'œil. Un vieil ami du recteur accomplit la cérémonie religieuse, M. Gascoigne n'ayant pu le faire puisqu'il remplaçait le père de sa nièce. Deux visages seulement, on le remarqua, offraient des signes de tristesse : celui de madame Davilow et celui d'Anna. Les yeux de la mère étaient rouges comme si elle avait passé la moitié de la nuit à pleurer ; personne ne fut surpris, quelque inespéré que fût ce mariage, qu'elle ressentît une peine cuisante à l'idée de se séparer d'une fille qui était la fleur de ses enfants et la lumière de sa vie. On comprenait moins la mélancolie d'Anna, si bien attifée dans sa jolie toilette de demoiselle d'honneur de la mariée. Tous les autres semblaient refléter la pompe de l'occasion, la fiancée surtout. On s'accordait à dire que, quant à la tournure et à la tenue, elle était digne d'être « une dame titrée » ; quant au visage, peut-être pensa-t-on qu'une teinte un peu plus rosée ne l'aurait pas gâté ; mais, puisque le fiancé non plus n'avait pas le teint coloré, le couple était d'autant mieux assorti. En tout cas, il devait l'aimer et on pouvait espérer que jamais aucune allusion ne sortirait de sa bouche pour lui

rappeler qu'elle avait été sur le point d'entrer en service comme gouvernante et que sa mère devait aller habiter Sawyer's Cottage, vicissitudes dont on avait beaucoup jaser au village.

Jamais Gwendolen n'avait fait preuve de plus d'élasticité dans son maintien, de plus de vivacité dans son beau et long regard brun ; elle avait l'éclat que donne une forte surexcitation provenant quelquefois d'une peine. Ce n'était pourtant pas de la peine qu'elle éprouvait ; la condition d'esprit dans laquelle elle se trouvait, avait quelque ressemblance avec celle qui la domina lorsque Daniel la vit commencer à perdre à la table de jeu. Ce matin-là, elle n'aurait pas pu dire qu'elle se repentait d'avoir accepté Grandcourt ; la crainte même d'un sombre avenir n'aurait pu ternir l'éclat de la scène dont elle était le sujet principal. Elle n'offrait en rien l'image de la fiancée larmoyante et tremblante.

— Je rends grâces à Dieu que tu te sois si bien comportée, chère enfant, lui dit madame Davilow, pendant qu'elle aidait sa fille à se défaire de sa robe blanche et à revêtir sa toilette de voyage.

— Vous auriez pu parler ainsi au cas où j'aurais été obligée de partir pour chez madame Mompert, ô ma chère, ma triste, mon incorrigible maman ! dit Gwendolen en caressant sa mère et en lui souriant avec tendresse. — Puis, s'éloignant un peu et ouvrant les bras comme pour se faire voir : — Me voici madame Grandcourt ! s'écria-t-elle. Auriez-vous désiré que je fusse autre chose ? Vous savez bien que vous avez été sur le point de mourir de chagrin lorsque vous pensiez que je refusais d'être madame Grandcourt !

— Tais-toi, tais-toi, mon enfant, pour l'amour de Dieu ! Comment pourrais-je ne pas sentir que je vais me séparer de toi ? Mais je supporterai tout avec joie si tu es heureuse.

— Non, pas avec joie, maman, non ! dit Gwendolen en hochant la tête et avec un bon sourire. Vous le supporterez volontiers, mais toujours tristement. La tristesse est inséparable de vous-même ; c'est l'assaisonnement de tous vos aliments ; vous ne leur trouveriez point de goût sans cela. Alors, saisissant sa mère par les épaules et la couvrant de baisers, elle lui dit gaiement : — Vous serez triste parce que j'aurai tout en abondance, parce que je pourrai jouir de tout : maisons, villas, chevaux, voitures, diamants ! Oui, j'aurai des diamants, j'irai à la cour, je serai une

lady certainement, et toujours vous aimant mieux que qui que ce soit au monde !

— Mon enfant chérie !... Ah ! je ne serai pas jalouse si tu aimes ton mari mieux que moi. Il a le droit de s'attendre à être le premier dans ton cœur.

Gwendolen avança la lèvre inférieure en faisant une jolie grimace, et dit :

— C'est là une attente assez ridicule ; mais je ne serai pas mauvaise pour lui, à moins qu'il ne le mérite.

Les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et Gwendolen ne put retenir un léger sanglot quand elle dit :

— Je voudrais bien que vous vinssiez avec moi, maman.

La légère rosée qui brillait sur ses longs cils la rendit plus charmante encore lorsqu'elle donna la main à Grandcourt pour aller jusqu'à la voiture. Le recteur s'avança alors pour prendre congé.

— Dieu vous bénisse ! dit-il ; nous nous reverrons avant peu ; puis il retourna auprès de madame Davilow, à laquelle il dit d'un ton moitié badin, moitié solennel : — Soyons reconnaissants, Fanny. Elle est dans une position faite pour elle et au delà de ce que j'aurais osé espérer. Peu de femmes seraient ainsi choisies pour elles-mêmes. Vous devez vous regarder comme une heureuse mère.

Il fallait voyager en chemin de fer pendant cinquante milles avant que les nouveaux époux arrivassent à la station la plus rapprochée de Ryelands. Le crépuscule tombait lorsqu'ils franchirent l'entrée du parc. Gwendolen, en regardant par la fenêtre de la voiture, pendant qu'ils avançaient rapidement sur l'avenue, put voir les grands contours et les beautés les plus rapprochées de cette magnifique résidence. Ils s'arrêtèrent enfin sur un vaste espace d'où elle aperçut le château avec la forêt qui lui servait de rideau et la balustrade du grand perron lui faisant face.

Gwendolen avait été fort gaie pendant le voyage, causant sans cesse, ignorant le changement qui s'était produit dans leur position mutuelle depuis la veille, et Grandcourt était resté dans un calme extatique, quand, à la douce pression de sa main, elle répondait par les deux siennes avec les mouvements gracieux d'un petit chat qui demande à être caressé.

Son cœur palpita en traversant l'entrée du parc. Elle resta silencieuse, en dépit d'elle-même quand son mari lui dit :

— Ici nous sommes chez nous !

Pour la première fois, il posa ses lèvres sur les siennes sans qu'elle s'y opposât ; on aurait dit l'acceptation passive d'un salut au milieu d'un spectacle absorbant. Toute son existence agitée de ces trois derniers mois n'était-elle pas un spectacle dont sa conscience avait été la spectatrice étonnée ?

La hall resplendissait de lumières, de chaleur, de tapis, de portraits, de statues, de serviteurs attentifs. Pas beaucoup de domestiques cependant ; seulement quelques-uns venus de Diplo pour aider ceux qui avaient le soin habituel et continu de la maison ; la nouvelle femme de chambre, amenée par Gwendolen, avait été mise sous la direction de la femme de charge. Grandcourt conduisit Gwendolen jusqu'à une antichambre dans laquelle la porte ouverte d'un salon envoyait des flots de lumière.

— Voici notre caverne, dit-il. Je pense que vous serez aise de demeurer tranquille ici jusqu'au dîner. Nous dînerons bientôt.

Il lui baisa la main et sortit plus amoureux qu'il ne s'était attendu à l'être.

Après s'être débarrassée de son chapeau et de son manteau, Gwendolen se laissa tomber dans un fauteuil devant la cheminée où flambait un bon feu, et vit son image se refléter dans les glaces. La femme de charge sortant d'un boudoir adjacent mettait plusieurs choses en ordre, et ne paraissait nullement pressée de sortir. En nouvelle maîtresse de Reylands impatiente d'être seule chez elle, Gwendolen lui dit :

— Veuillez, je vous prie, prévenir Hudson que, quand elle aura serré mes affaires, je n'aurai plus besoin d'elle. Qu'elle ne vienne pas avant que je la sonne !

La femme de charge, s'avançant alors, lui dit :

— Voici, madame, un paquet que l'on m'a recommandé de ne remettre qu'à vous seule. La personne qui l'a apporté a dit que c'était un cadeau particulier de M. Grandcourt, mais qu'il ne devait apprendre son arrivée qu'en le voyant porté par vous. Excusez-moi, madame. J'ai cru bien faire d'obéir à cet ordre.

Gwendolen prit le paquet qu'elle posa sur ses genoux et attendit que la femme de charge fût sortie et eût fermé la porte pour l'ouvrir. Sa première pensée fut que c'étaient les diamants que Grandcourt qui avait dit être déposés quelque part, et qu'il devait lui donner le jour de leur mariage. En ce moment, où elle était assaillie de sensations confuses, cette diversion lui fit plaisir.

Le papier cacheté qui enveloppait le paquet couvrait une boîte dans laquelle se trouvait un écrin ; elle ne douta plus que ce fussent les diamants ; mais, en l'ouvrant, elle aperçut un papier en forme de lettre posé sur les brillants. Elle en reconnut sur-le-champ l'écriture et sentit comme un aspic qui serait venu la mordre au cœur. Ses forces l'abandonnèrent. Elle ouvrit la lettre d'une main tremblante ; les caractères étaient aussi lisibles que s'ils eussent été imprimés et chaque mot la transperça d'un coup de poignard.

« Ces diamants, lui disait-on, qu'un amour ardent mit un jour aux pieds de Lydie Glasher, elle vous les passe. Vous avez manqué à la parole que vous lui aviez donnée, afin de vous emparer de ce qui était à elle. Peut-être pensez-vous être heureuse comme elle l'a été autrefois, et avoir de beaux enfants comme les siens, dont ils prendront la place. Dieu est trop juste pour le permettre. L'homme que vous avez épousé a le cœur flétri. Le meilleur amour de sa jeunesse a été pour moi ; vous ne pouvez me le prendre comme vous avez pris le reste. Il est mort cet amour, et je suis la tombe dans laquelle votre bonheur est enseveli, comme le mien. Vous avez été prévenue ; vous avez préféré me faire du mal, ainsi qu'à mes enfants. Il avait voulu m'épouser ; il m'aurait épousée à la fin, si vous n'aviez manqué à votre parole. Vous aurez votre châtiment ; je le désire de tout mon cœur.

» Lui donnerez-vous cette lettre pour le tourner contre moi et nous ruiner davantage, mes enfants et moi ? Aimerez-vous à vous tenir devant votre mari avec ces diamants sur vos épaules et mes paroles dans sa pensée comme dans la vôtre ? Pensera-t-il que vous aurez le droit de vous plaindre quand il vous aura rendue malheureuse ? Vous l'avez pris les yeux ouverts. Le tort volontaire que vous m'avez fait sera votre malédiction. »

Les yeux de Gwendolen ne pouvaient se détacher de ces horribles lignes qu'elle lut et relut et qui lui parurent une condamnation. Un nouveau spasme de terreur la saisit, et, sans réfléchir davantage, elle se pencha en

avant et jeta la lettre au feu, de crainte que l'accusation et la preuve ne frappassent tous les yeux. Le billet s'envola de ses doigts frémissants ; la flamme l'enveloppa de ses replis et le réduisit en cendres. Dans le mouvement qu'elle avait fait, les diamants avaient roulé par terre ; elle n'y prit pas garde et retomba sur son fauteuil anéantie, écrasée. Les glaces qui l'entouraient réfléchissaient son image terrifiée, mais elle ne voyait rien ; ses dents claquaient, ses lèvres et ses mains tremblaient et tout son corps frissonnait d'épouvante. Elle demeura longtemps ainsi, défaillante, insensible, et n'entendant rien que ces paroles écrites qui ne cessaient de vibrer en elle et de tinter à ses oreilles. Ces bijoux étaient empoisonnés ; leur venin s'était glissé dans les veines de la pauvre jeune femme.

Un coup léger frappé à la porte annonça Grandcourt qui entra, habillé pour le dîner. Sa vue la jeta dans une nouvelle crise hystérique ; elle ne put retenir des cris d'angoisse et se tordit dans une attaque de nerfs des plus violentes. Il s'attendait à la trouver parée, souriante et prête à le suivre : il la voyait pâle, les traits décomposés affolée de terreur et les diamants épars sur le tapis. Était-ce un accès de démence ?

De toute façon, les Furies avaient passé le seuil de sa demeure.

XXXII

Deronda, de retour à Londres, put assurer à sir Hugo qu'il avait logé dans l'esprit de Grandcourt l'idée précise qu'il pourrait obtenir cinquante mille livres s'il consentait à renoncer à une perspective probablement éloignée et pas du tout certaine ; mais il ajouta que Grandcourt ne lui avait donné d'autre marque de sa disposition à se prêter à ce projet qu'une inclination évidente à continuer d'amicales relations.

— Que penses-tu de sa future, maintenant que tu l'as vue de plus près ? demanda sir Hugo.

— Elle m'a fait une meilleure impression qu'à Leubronn. La roulette ne l'offrait pas sous un jour favorable ; elle lui donnait quelque chose de

démoniaque. À Diplow, elle m'a paru beaucoup plus féminine et plus attrayante, moins raide et plus sûre d'elle. Sa bouche et ses yeux avaient une expression différente.

— Ne va pas trop folâtrer avec elle, Dan, reprit sir Hugo, qui crut être agréablement badin. Si, lorsqu'ils viendront à l'abbaye pour Noël, tu rends Grandcourt jaloux, cela pourrait bien reculer mes affaires.

— Il m'est facile de rester à Londres, monsieur.

— Non, non ! lady Mallinger et les enfants ne peuvent se passer de toi pour Noël. Seulement, ne me fais pas de tort, — à moins que tu n'aies un duel avec Grandcourt et que tu ne le tues, — ce qui vaudrait bien la peine de supporter un petit inconvénient.

— Je ne crois pas que vous m'ayez jamais vu folâtrer avec les dames, dit Daniel, que ces plaisanteries n'amusaient pas.

— Oh ! ce n'est pas bien sûr, objecta sir Hugo d'un ton provocant. Tu regardes toujours tendrement les femmes et tu leur parles d'un petit ton jésuitique. Tu es dangereux, mon gaillard. Tu es une sorte de Lovelace qui fera courir les Clarisse après lui, au lieu de courir après elles.

À quoi bon se fâcher d'une plaisanterie de mauvais goût ? Ce que sir Hugo venait de dire lui était particulier ; mais, quant à lui, Deronda était sûr de n'avoir jamais folâtré avec les femmes, et même de n'avoir fait la cour à aucune. Néanmoins, il était content que le baronnet ne sût rien du rachat du collier de Gwendolen ; car il en aurait profité pour satisfaire son penchant à la raillerie. Il se tiendrait sur ses gardes à l'avenir, surtout dans ses rapports avec madame Meyrick, où il devait aller faire sa première visite depuis son retour de Leubronn ; car, certainement, Mirah était une créature à laquelle il était difficile de ne pas témoigner un tendre intérêt, tant par les regards que par les paroles.

Madame Meyrick n'avait pas manqué d'envoyer à Deronda un rapport sur l'état de bien-être de Mirah chez elle. « Nous l'aimons chaque jour davantage, écrivait-elle ; à l'heure du déjeuner, nos regards ne quittent pas la porte en attendant son entrée ; nous l'examinons, nous l'écoutons, comme si elle arrivait d'une contrée inconnue. Il n'est pas encore sorti de sa bouche un mot qui puisse me faire douter d'elle. Elle a l'air amplement satisfait et paraît pleine de gratitude. Mes filles prennent des leçons avec

elle, et espèrent lui procurer d'autres élèves ; car elle ne veut pas manger le pain de la paresse, mais travailler comme mes filles. Mab dit que notre existence est devenue comme un conte de fées, et tout ce qu'elle craint, c'est que Mirah ne se change en rossignol et ne s'envole loin de nous. Sa voix est naturellement parfaite ; ni éclatante ni forte, mais pénétrante et touchante au possible. »

Cependant, madame Meyrick n'entra pas dans les détails qui l'auraient obligée de dire qu'Amy et Mab, qui avaient accompagné Mirah à la synagogue, trouvaient la foi juive moins conciliable avec leurs désirs que celle de la Rebecca de Scott. Par délicatesse, elles n'en disaient rien à Mirah, pour laquelle la religion était un sujet trop sérieux pour être traité légèrement ; mais, au bout d'un certain temps, Amy, qui avait en elle beaucoup du réformateur pratique, ne put retenir une question.

— Excusez-moi, Mirah, mais vous semble-t-il juste que les femmes soient assises derrière des barreaux dans une galerie à part ?

— Oui. Je n'ai jamais pensé autrement, répondit Mirah avec un doux sourire de surprise.

— Et préférez-vous voir les hommes avec leurs chapeaux sur la tête ? ajouta Mab avec une prudence cauteleuse.

— Mais oui : j'aime cela, parce que je l'ai toujours vu ; cela me rappelle des sentiments dont je ne voudrais me séparer pour rien au monde.

Après ce petit échange de paroles, toute critique de doctrine ou de pratique aurait semblé une cruauté inhospitalière à ces généreuses fillettes. La religion de Mirah était de la même nature que ses affections, et jamais elle n'y avait pensé comme à une série de propositions.

— Elle dit qu'elle est mauvaise juive et qu'elle ne connaît pas la moitié de la religion de son peuple, fit observer Amy quand Mirah fut allée se coucher. Peut-être sa croyance disparaîtrait-elle graduellement de son cœur et adopterait-elle le christianisme, comme le reste du monde, si elle venait à nous aimer beaucoup et si elle ne retrouvait jamais sa mère. C'est si étrange de professer la religion juive maintenant !

— Oh ! oh ! oh ! s'écria Mab ; je voudrais ne pas être si mauvaise chrétienne. Comment une chrétienne qui laisse toujours tomber son ouvrage pourrait-elle convertir une juive sans défauts ?

— C'est peut-être méchant de ma part, dit la prudente Kate, mais je ne puis m'empêcher de désirer qu'elle ne retrouve plus sa mère. Cela pourrait être si désagréable !

— Je ne le crois pas, ma chère, répliqua madame Meyrick ; Mirah doit être taillée sur le patron de sa mère. Quelle joie ce serait pour cette mère si on lui ramenait une telle fille ! Mais les sentiments d'une mère ne valent pas la peine qu'on les compte, ajouta-t-elle en jetant un regard malicieux sur ses filles, et une mère morte vaut bien mieux qu'une mère vivante.

— C'est possible, petite mère, répondit Kate ; mais nous préférons vous tenir pour moins chère et vous avoir en vie.

Depuis l'apparition de Mirah, non seulement les dames Meyrick, mais encore Deronda, avec toute son instruction, avaient pu se convaincre de leur ignorance du judaïsme moderne et de la vie juive intime. On a communément regardé le peuple élu comme un peuple choisi pour le bien d'un autre, et sa croyance comme quelque chose de complètement différent. Deronda avait toujours envisagé le judaïsme comme une foi excentrique et fossile qu'un homme accompli peut se dispenser d'étudier en laissant le soin aux spécialistes. Mais Mirah, par sa fuite loin de son père, par ses élans de tendresse envers sa mère, avait fait surgir devant lui la réalité, que le judaïsme était une foi qui faisait encore palpiter le cœur des hommes, et qui leur paraissait la seule parure concevable du monde. Dans l'excursion qu'il venait de faire avec sir Hugo, il avait un peu fréquenté les synagogues et il avait recherché les livres relatifs aux israélites. Ce fut pendant ce voyage qu'il entra pour la première fois dans une synagogue, à Francfort, où sa société s'arrêta un vendredi. En parcourant la rue des Juifs, dont il avait déjà vu et depuis longtemps les vieilles maisons si pittoresques, ses yeux se fixèrent tout particulièrement cette fois sur les types humains, et sa pensée, les rattachant au passé de leur race, remua la fibre de sympathie historique qui avait déterminé en lui certains traits dignes d'être mentionnés. Sous son extérieur calme, se cachait une ferveur qui lui faisait facilement trouver de la poésie dans les événements quotidiens, et la rue des Juifs, éveillant en lui ce sentiment, le fit rêver à deux éléments de notre vie historique : les faibles commencements d'une croyance et des institutions, et leur lente et obscure décadence. Ce mouvement d'imagination, lorsqu'il sortit de la rue des Juifs pour aller à la synagogue, neutralisa l'effet répulsif de certains petits

incidents dont il avait été témoin. Ainsi, étant entré dans une boutique de libraire pour demander l'heure de l'office, il fut affectueusement renseigné par un jeune israélite, qui lui conseilla de ne pas aller dans le bel édifice neuf des réformés, mais dans la vieille *schule* rabbinique des orthodoxes ; puis, en vrai Teuton, il le trompa sur le prix d'un livre qu'il disait *nicht so leicht zu bekommen*^[1]. Il paya le thaler qu'on lui demandait de trop et se rendit à la *rabbinische schule*, où il entra au coucher du soleil en même temps que d'autres arrivants.

Il alla s'asseoir sur le même banc qu'un vieillard dont la remarquable figure et les vêtements étaient aussi usés que son *talith*, espèce de couverture blanche, bordée de raies bleues, qui est le vêtement de prière ; sa longue barbe blanche et son vieux chapeau de feutre encadraient un profil qui pouvait être aussi bien italien qu'hébreu. Leurs yeux se rencontrèrent, et aussitôt le vieillard poussa jusqu'à lui un livre de prières ouvert, ce dont il le remercia en s'inclinant. Pendant ce temps-là, les *talithim* étaient devenus plus nombreux, le ministre officiant était monté sur l'*almémor*, ou plateforme, et l'office commença. Deronda ayant consulté la traduction allemande du livre qui était devant lui, reconnut que ces prières étaient des fragments tirés des psaumes et de l'Ancien Testament ; il se laissa aller à l'effet puissant que produit le chant des liturgies, effet complètement indépendant de la signification verbale, comme celui du *Miserere* d'Allegri, ou du *Magnificat* de Palestrina. La liturgie juive, comme les autres, a ses litanies, son lyrisme et ses bénédictions ; ce soir-là, tout ne faisait qu'un pour Deronda : la voix retentissante du *chazan* ou lecteur^[2], avec ses passages fréquents de la monotonie à des exclamations tonnantes ; les voix douces des enfants placés dans le chœur ; le mouvement dévot des hommes balançant leurs corps en avant et en arrière ; l'air commun de la salle et la mesquinerie de la scène, où cependant une foi nationale qui avait pénétré la pensée de la moitié du monde, et jeté dans son moule les admirables formes de cette religion du monde, trouvait un écho lointain : tout se confondait pour lui comme l'expression d'une histoire tragique mais glorieuse. Il s'étonnait de la force de ses propres sensations. Il entendait un chant cohérent avec un refrain de regret passionné, et s'il avait connu la liturgie du jour de réconciliation, il aurait pu traduire ainsi ce refrain : « Heureux l'œil qui a vu toutes ces choses, mais en vérité notre âme s'afflige de ne

pouvoir que les entendre ; heureux l'œil qui a vu notre temple et la joie de notre congrégation, mais, en vérité, notre âme s'afflige de ne pouvoir que les entendre ; heureux l'œil qui a vu les instruments jouer nos chants, mais en vérité notre âme s'afflige de ne pouvoir que les entendre. »

Lorsque les sons religieux eurent cessé, lorsqu'il vit les mouvements des visages indifférents et des figures vulgaires, il se dit que lui seul, probablement, avait éprouvé ce sentiment, et que seul peut-être dans toute l'assemblée, il avait trouvé l'office tout autre chose qu'une triste routine. Il venait de s'incliner de nouveau devant son obligeant voisin pour le remercier, et se retirait avec le reste des fidèles, lorsqu'il sentit une main lui prendre le bras. Il se retourna avec un air exprimant la sensation désagréable que produit presque toujours cette sorte d'appel et vit ce même vieillard à barbe blanche qui lui dit en allemand :

— Excusez-moi, jeune homme, permettez-moi ; quelle est votre extraction ? Le nom de votre mère ? Son nom de demoiselle ?

Deronda fut tenté de se débarrasser brusquement de la main qui pressait son bras ; mais il le retira doucement et répondit avec froideur :

— Je suis Anglais !

Son questionneur le regarda encore un instant, comme s'il doutait de la vérité de ces paroles, puis, levant son chapeau, il s'en alla, laissant Deronda incertain s'il croyait s'être trompé, ou s'il était mécontent d'avoir été repoussé. Dans son trajet pour retourner à l'hôtel il essaya de faire taire le malaise qu'il éprouvait en se disant qu'il n'avait pu agir différemment. Comment aurait-il osé avouer à un inconnu qu'il ignorait le nom de sa mère ? C'était un motif pour ne pas parler de sa visite à la synagogue aux Mallinger, que le baronnet aurait sans doute raillée et traitée d'enthousiasme quichotique.

Les impressions qu'il reçut de ce petit incident vibrèrent plus activement en lui lorsqu'il pensa au devoir qui lui incombait de soigner le bien-être de Mirah. Cette question sur sa naissance, qui lui apparaissait plutôt comme une menace que comme une promesse de révélation, avait donné plus de force à son anxiété sur les parents de Mirah ; il résolut, en conséquence, de ne procéder à leur recherche qu'avec une extrême prudence. S'il faisait une

découverte fâcheuse, il n'était pas tenu de révéler ce qui aurait pu lui causer de la peine.

Il avait écrit à madame Meyrick qu'il irait la voir à quatre heures. Il trouva Mirah assise à travailler avec la petite mère et Mab ; Kate et Amy étaient sorties. L'exquise propreté de sa chevelure et de sa toilette, l'air de quiétude parfaite répandue sur son visage, comparé avec l'aspect de ses traits quand il l'avait vue pour la première fois, furent un contraste délicieux pour Deronda. Elle avait la même pensée ; car, après les salutations obligées, elle lui dit :

— Voyez combien je diffère de la créature que vous avez trouvée sur le bord de la rivière ! C'est parce que vous m'avez amenée où je pouvais être le mieux.

— C'est ma bonne étoile qui m'a conduit vers vous. Tout autre homme aurait été heureux d'en faire autant.

— Je ne crois pas ; c'est vous et non un autre qui m'avez trouvée et qui avez été bon pour moi.

— Je suis d'accord avec Mirah, dit madame Meyrick. C'est un mauvais saint à invoquer que *saint Quelqu'un*.

— Et puis, *quelqu'un* ne m'aurait pas amenée chez vous, repartit Mirah en souriant à madame Meyrick. Je préfère être avec vous plutôt qu'avec toute autre, excepté ma mère. Je me demande si jamais un pauvre petit oiseau perdu et incapable de voler a été ramassé et mis dans un nid bien chaud, où il y avait une mère et des sœurs si bonnes que tout lui a semblé naturel, comme s'il y avait toujours été ? Je ne croyais pas que le monde pût être aussi heureux que je le trouve maintenant. — Elle demeura pensive un instant : — Il y a cependant quelque chose qui m'effraye un peu.

— Quoi donc ? lui demanda Deronda devenu inquiet.

— C'est qu'en tournant le coin d'une rue, je rencontre mon père. Quelle terrible chose qu'une pareille crainte ! C'est mon seul chagrin, fit-elle d'un ton plaintif.

— Ce n'est guère probable, objecta Deronda, qui espérait bien qu'il n'en serait jamais ainsi ; puis saisissant l'occasion, il dit : — Éprouveriez-vous maintenant une grande douleur, si vous ne deviez jamais revoir votre mère ?

Elle ne répondit pas tout de suite et médita de nouveau ; puis, se tournant vers Deronda, elle répondit d'une voix assurée :

— Je désirerais qu'elle sût que je l'ai toujours aimée, et, si elle vit, je voudrais la consoler. Peut-être est-elle morte ? Si cela est, j'aimerais à savoir où elle a été enterrée, et, si mon frère vit, pour dire *Kaddich* en mémoire d'elle^[3]. Je tâcherai de ne pas m'attrister ; il y a déjà tant d'années que je la crois morte ! Mais je l'aurai toujours présente à l'esprit ; nous ne pouvons pas être réellement séparées. J'ai constamment tâché d'éviter de faire ce qui aurait pu la blesser : seulement elle pourrait être peinée que je ne sois pas une bonne juive.

— Pourquoi n'êtes-vous pas une bonne juive ? demanda Deronda.

— Parce que je suis une ignorante et que je n'ai jamais observé nos lois, ayant vécu parmi les chrétiens et fait comme eux. J'ai entendu mon père se moquer de la sévérité des juifs pour leur nourriture, pour leurs coutumes et leur haine des chrétiens. Je crois que ma mère observait strictement nos prescriptions, mais elle n'aurait pas voulu que je n'aimasse pas ceux qui ont été meilleurs pour moi que pas un de mon peuple. Je lui obéirais en tout, mais pas en cela. Il est plus dans ma nature d'aimer que de haïr. Je me rappelle une pièce allemande que j'ai jouée, où l'héroïne dit quelque chose comme cela. Depuis que je suis ici, elle m'est revenue à l'esprit.

— Antigone, dit Deronda.

— Ah ! vous la connaissez ! Je suis sûre que ma mère me dirait d'aimer mes meilleurs amis, et elle aurait de la reconnaissance pour eux. Mirah, qui s'était tournée du côté de madame Meyrick, ajouta : — Oh ! si nous pouvions la retrouver et nous connaître l'une l'autre comme nous nous connaissons maintenant, quelle bénédiction ce serait pour moi ! mon âme ne voudrait qu'aimer !

— Dieu vous bénisse, mon enfant ! dit madame Meyrick, dont le cœur maternel laissa échapper ces mots ; mais pour faire taire son émotion, elle dit à Deronda :

— Il est curieux que Mirah, qui se souvient si bien de sa mère, que l'on croirait qu'elle la voit, ne puisse se rappeler son frère en rien, excepté qu'il la portait quand elle était petite et qu'il se tenait près d'elle quand elle était

sur le giron de sa mère. Il était déjà grand. Quel dommage que son frère soit un étranger pour elle !

— Il est bon ; je suis sûre qu'Ezra est bon ; je le sens ! Il aimait ma mère, il voulait prendre soin d'elle. Je me souviens encore de la voix de mère quand elle l'appelait : « Ezra ! » et aussi comme il répondait : « Mère. » Mirah avait changé de ton à chacun de ces mots : — Je suis sûre qu'il est bon ; cette idée a toujours été ma consolation.

Il était impossible de répondre par l'approbation ou par le doute. Madame Meyrick et Deronda échangèrent un coup d'œil rapide : la petite mère éprouvait comme lui une sensation pénible en pensant à ce frère. Mais Mirah, absorbée dans ses souvenirs, continua :

— N'est-ce pas étonnant que je me rappelle mieux les voix que toute autre chose ? Je crois qu'elles entrent en nous plus profondément. Je me suis souvent figuré que le ciel est peuplé de voix.

— Comme votre chant, dit Mab, qui, jusque-là, avait modestement gardé le silence et qui parla avec humilité comme elle le faisait toujours en présence du prince Camaralzaman. Chère maman, priez donc Mirah de chanter. M. Deronda ne l'a pas encore entendue.

— Vous déplairait-il de chanter maintenant ? lui demanda Deronda, avec une amabilité plus respectueuse que jamais.

— Oh ! cela me fera plaisir, répondit-elle ; ma voix est un peu revenue avec le repos.

Peut-être l'aisance de ses manières était-elle due à quelque chose de plus que la simplicité de sa nature. Les circonstances de sa vie l'avaient fait penser à tout ce qu'elle faisait comme à un devoir que l'on exigeait d'elle et dans lequel l'affection n'entrait pour rien ; elle avait commencé à travailler avant même d'avoir eu la conscience d'elle-même. Elle alla se mettre au piano, pauvre petit instrument fatigué, qui sembla porter plus facilement le poids de ses infirmités quand ses petits doigts préludèrent sur ses touches d'ivoire. Deronda s'assit où il pouvait mieux la voir, et le calme dont elle avait toujours fait preuve n'en fut aucunement affecté.

Placé comme il était, Deronda voyait ses cheveux noirs relevés sur les tempes et dont la masse roulée en nœud épais tombait élégamment sur sa nuque. Il admirait son profil de camée ; son bel œil surmonté d'un sourcil

que l'on aurait dit tracé au pinceau ; ses narines délicates et assez mobiles pour se prêter aux mouvements du sentiment ; son oreille mignonne, et les courbes fermes du menton témoignant de l'expression d'un raffinement qui n'est pas de la faiblesse.

Elle chanta la mélodie de Beethoven, *Per pietà non dir mi addio* ^[4], avec un accent pathétique, contenu et pénétrant, qui avait cette perfection que l'art ne s'y laissait pas deviner. Deronda, qui avait couvert ses yeux avec sa main, comme pour enfermer la mélodie dans l'obscurité, l'ôta, voulant s'abstenir de tout ce qui aurait pu passer pour de la bizarrerie, et se tint prêt à répondre au regard d'interrogation qu'elle jeta sur lui quand elle eut fini.

— Je crois que jamais chant ne m'a fait plus de plaisir, dit-il gravement.

— Alors vous aimez mon chant ! Que j'en suis heureuse ! s'écria-t-elle en souriant de plaisir. Quand j'ai vu qu'il ne répondait pas à ce que l'on en avait attendu, j'en ai ressenti bien de la peine ; mais j'espère cependant que je pourrai l'utiliser pour gagner mon pain. J'ai aujourd'hui deux élèves que madame Meyrick m'a procurées ; elles me payent à peu près deux couronnes pour leurs leçons.

— Je connais plusieurs dames qui, je l'espère, vous trouveront des élèves après Noël, dit Deronda. Craindriez-vous de chanter devant ceux qui désireraient vous entendre ?

— Oh non ! il faut que je fasse quelque chose pour gagner de l'argent. Madame Meyrick croit que je pourrais enseigner à lire et à parler. Mais, si personne ne veut apprendre avec moi, ce sera difficile. Elle sourit avec une teinte de gaieté qu'il ne lui connaissait pas. — Je crois que je la retrouverai pauvre ; je parle de ma mère. Je voudrais gagner de l'argent pour elle. Je ne puis non plus toujours vivre de charité, quoique, — elle enveloppa ses trois amis d'un seul regard, — quoique ce soit la plus douce charité du monde.

— J'espère que vous deviendrez riche, dit Deronda en souriant. De grandes dames seront peut-être bien aises que vous donniez des leçons à leurs filles. Nous verrons. Maintenant chantez-nous encore quelque chose.

Elle recommença volontiers et chanta plusieurs compositions de Gordigiani et de Schubert. Comme elle quittait le piano, Mab lui dit d'un air suppliant :

— Oh ! Mirah, si vous vouliez bien chanter le petit hymne ?

— C'est trop enfantin, répliqua-t-elle ; c'est presque un bégaiement.

— Quel est cet hymne ? demanda Deronda.

— C'est celui que sa mère lui chantait quand elle était au berceau, répondit madame Meyrick.

— Je voudrais bien l'entendre, dit Deronda, si toutefois vous me jugez digne d'entendre quelque chose d'aussi sacré.

— Je le chanterai si vous voulez, répondit Mirah, mais je ne dis pas exactement les mots ; seulement par-ci par-là une syllabe ; le reste n'est qu'un bégaiement. Savez-vous l'hébreu ? Si vous le savez, mon chant vous paraîtra une absurdité enfantine.

Deronda hocha la tête.

— Ce sera de l'excellent hébreu pour moi.

Mirah croisa tranquillement ses petits pieds et ses mains mignonnes ; puis, dirigeant ses yeux vers un angle de la chambre où l'on aurait pu croire qu'une apparition se montrait à elle, elle chanta le petit hymne qui était d'une mélancolie originale. Sa voix avait une tendresse plus douce, plus suave que dans ses autres airs.

— Si je savais bien les mots, je continuerais encore, dit-elle après qu'elle eut répété l'hymne deux ou trois fois.

— Qu'est-ce que cela fait ? répliqua Deronda. Les mots bégayés sont pleins de signification.

— Oui, en effet, dit madame Meyrick. Une mère entend toujours quelque chose comme un bégaiement dans les paroles de ses enfants. Leurs mots ne sont pas exactement semblables à ceux des autres personnes, quoiqu'on puisse les épeler de même. Si je devais vivre jusqu'à ce que mon Hans fût vieux, je verrais encore en lui le petit garçon. Je dis souvent que l'amour d'une mère est comme un arbre qui a réuni en lui tout son bois, depuis sa première couche.

— N'est-ce pas aussi la même chose pour l'amitié ? demanda Deronda en souriant ; il ne faut pas que nous permettions aux mères d'être trop arrogantes.

La petite dame releva la tête et répondit prestement :

— Il est plus facile de trouver une vieille mère qu'un vieil ami. Les amitiés commencent par l'affection ou la gratitude ; ce sont des racines que l'on peut extirper. L'amour maternel commence plus profondément.

— C'est comme ce que vous avez dit sur l'influence des voix, reprit Daniel en s'adressant à Mirah. Je ne pense pas que votre hymne m'eût plus remué si j'en avais connu les paroles. Ainsi, je suis allé à la synagogue à Francfort avant de revenir ici, et l'office m'a fait autant d'impression que si j'avais suivi les mots ; peut-être même plus !

— Cela vous a-t-il paru grand ? cela a-t-il parlé à votre cœur ? demanda Mirah avec empressement. Je croyais que notre peuple pouvait seul sentir ainsi. Je pensais que tout était renfermé, comme une rivière coulant dans une vallée profonde que le ciel seul peut voir... Je veux dire... Elle hésita, car elle sentait qu'elle ne pourrait dégager sa pensée de ces formes imagées.

— Je vous comprends, fit Deronda. Mais il n'y a réellement pas de séparation aussi tranchée que le disait tout à l'heure madame Meyrick. Notre religion est avant tout une religion hébraïque ; et, puisque les juifs sont des hommes, il faut que leurs sentiments religieux soient communs avec ceux des autres hommes,... absolument comme leur poésie, qui est, en grande partie commune avec la poésie des autres nations. Il faut bien s'attendre à ce qu'un juif sente les formes de la religion de son peuple plus fortement que celle d'une autre race, et pourtant, — Deronda hésita à son tour, — il n'en est peut-être pas toujours ainsi.

— Hélas, non ! dit Mirah tristement. J'ai vu cela. Je les ai vus s'en moquer. N'est-ce pas comme si l'on se moquait de ses parents, comme si l'on jouissait de leur honte ?

— Il y a des esprits qui se révoltent contre les choses dans lesquelles ils ont été élevés et qui aiment l'opposition ; ils voient les défauts de ce qui est le plus près d'eux, fit observer Deronda en manière d'excuse.

— Mais vous n'êtes pas comme cela, reprit Mirah en le regardant avec une fixité inconsciente.

— Non, je ne crois pas ; mais vous savez que je n'ai pas été élevé comme un juif.

— Ah ! je l’oublie toujours ! s’écria-t-elle avec un accent désappointé et en rougissant légèrement.

Deronda, lui aussi, se sentit embarrassé, et il y eut une pause gênante à laquelle il mit fin en disant avec un peu de malice :

— Quelque chemin que nous suivions, nous aurons toujours besoin de tolérance les uns envers les autres ; car, si nous allons en opposition à notre enseignement, il faudra finir en différence, ce qui est la même chose.

— Certainement ; nous irions toujours en zigzags, dit madame Meyrick. Je crois qu’il faut être un esprit faible pour remplacer sa croyance par une règle contraire. Cependant on peut honorer ses parents sans suivre leurs notions plus exactement que la coupe de leurs habits. Mon père était calviniste écossais, et ma mère calviniste française. Je ne suis ni tout à fait Écossaise, ni tout à fait Française, ni deux calvinistes réunis en un seul ; cependant, j’honore la mémoire de mes parents !

— Mais je ne puis faire que je ne sois pas juive, même si je changeais de croyance, répondit Mirah en insistant.

— Non, ma chère. Mais, si les juifs continuent à changer de religion, de façon à ce qu’il n’y ait point de différence entre eux et les chrétiens, il viendra un temps où l’on ne verra plus de juifs, dit madame Meyrick en prenant gaiement cette conclusion.

— Oh ! je vous en prie, ne dites pas cela, s’écria Mirah, les larmes aux yeux. C’est la première chose peu obligeante que vous ayez dite. Je ne puis accepter cela. Je ne me séparerai jamais du peuple de ma mère. J’ai été forcée de fuir mon père ; mais s’il m’arrivait vieux et faible et qu’il eût besoin de moi, pourrais-je dire : « Ce n’est pas mon père ! » S’il a eu de la honte, je dois la partager. C’est lui qui m’a été donné pour père et non un autre. Il en est ainsi de mon peuple. Je veux toujours être juive. J’aimerais les chrétiens s’ils sont bons comme vous, mais je resterai toujours attachée à mon peuple. Je veux toujours adorer Dieu avec eux.

À mesure qu’elle parlait, Mirah s’était laissé emporter par une colère douloureuse, fervente, mais non violente. Avec ses petites mains convulsivement pressées l’une contre l’autre, pendant qu’elle regardait madame Meyrick en suppliante, elle semblait à Deronda la personnification de cet esprit qui poussa des hommes, ayant cependant professé le

christianisme, à abandonner fortune et grandeurs, à risquer même leur vie pour pouvoir rejoindre leur peuple et dire : « Je suis juif ! »

— Mirah, Mirah, mon enfant ! vous vous méprenez ! s'écria madame Meyrick alarmée. Dieu me garde de vouloir tenter quelque chose contre votre conscience. Je disais seulement ce qui pourrait être si le monde continuait. Mais j'aurais mieux fait de le laisser marcher tout seul et de ne pas vouloir être trop sage. Allons, pardonnez-moi ! nous n'essayerons pas de vous enlever à celui que vous croirez avoir plus de droits sur vous.

— Je ferai pour vous toute autre chose ; je vous dois la vie, dit Mirah qui n'était pas encore calmée.

— Chut ! chut ! reprit madame Meyrick. J'ai été assez punie de laisser ma langue parler follement. J'ai fait un almanach pour le millénium, comme disait mon mari.

— Mais ce monde doit finir un jour ; nous devons bien penser à cela, dit Mab incapable de garder le silence plus longtemps.

Deronda sourit à cette blonde et irrégulière figure, qui faisait un contraste étrange avec celle de Mirah. Il sourit un peu sarcastiquement — selon Mab — et dit :

— Cette perspective de la fin de toute chose ne nous mènera pas loin en pratique. Les sentiments de Mirah, elle vient de nous le dire, se rapportent à ce qui est.

Mab demeura confuse et aurait bien voulu n'avoir rien dit, puisque M. Deronda semblait penser qu'elle avait trouvé Mirah fautive ; mais, quand on a commencé à parler, c'est une raison tyrannique pour parler encore, et elle reprit :

— Je voulais seulement dire qu'il faut que nous ayons le courage d'écouter tout ; sans cela, c'est à peine s'il y aurait quelque chose dont nous pourrions parler.

Mab se sentit irréfutable, car elle penchait vers cette opinion de Socrate : « Quel motif aurait un homme de vivre, si ce n'est pour le plaisir de discourir ? »

Deronda se retira peu après, et, quand madame Meyrick fut sortie avec lui pour échanger quelques paroles au sujet de Mirah, il lui dit :

— Hans partagera mon appartement quand il viendra pour Noël.

— Vous le lui avez écrit à Rome ? demanda madame Meyrick dont le visage s'illumina. Que c'est bon et attentif de votre part ! Alors vous lui avez parlé de Mirah ?

— Oui, je lui en ai parlé. J'ai présumé que vous lui aviez tout dit.

— Je vous avoue ma folie : je ne lui en ai pas encore écrit un mot. J'ai toujours voulu le faire et cependant j'arrivais à la fin de ma lettre sans lui avoir rien dit, et de plus, j'ai recommandé à mes filles de me laisser ce soin. Cependant, je vous remercie mille fois !

Deronda devina une partie de la pensée de la petite mère, et cette divination rendit plus forte une certaine inquiétude qui s'était déjà offerte à lui. Il se dit qu'un homme ne pouvait voir cette exquise créature sans en devenir amoureux ; mais la ferveur de sa nature l'obligeait à user de précaution.

— Je tiens les rênes dans mes mains, pensait-il, et je ne veux pas les lâcher. J'irai là-bas aussi peu que possible.

Comment pourrait-il être le protecteur de Mirah et s'unir à madame Meyrick dans ce but, s'il se montrait amoureux ? Et puis elle ne l'aimait pas, elle ne voudrait pas l'épouser ; et, s'il permettait à un germe de ce sentiment de croître on lui, il arriverait infailliblement à ce résultat : Mirah n'était pas d'une nature à l'encourager, et même si l'amour la faisait consentir à épouser un homme qui n'était ni de sa race ni de sa religion, elle ne serait jamais heureuse en agissant contre cette puissante inclination native qui régnerait dans sa conscience comme un remords. Deronda vit ces conséquences, comme nous voyons le danger d'endommager un ouvrage bien commencé. Il était ravi d'avoir secouru cette enfant habituée à la douleur et de penser qu'il avait soulagé ses pauvres petits pieds endoloris.

— Je préférerais perdre un doigt, se disait-il, que de troubler sa paix. Ç'a été une des faveurs les plus rares de la fortune que j'aie eu des amies comme les Meyrick pour la placer chez elles ; amies généreuses, délicates, sans hauteur, et pour lesquelles sa dépendance n'est pas seulement une sûreté, mais un bonheur. Aucun refuge ne pourrait remplacer celui-ci. Mais à quoi bon mon renoncement et ma prudence, si ce brouillon de Hans renverse tout ?

Rien n'était plus probable. Hans était fait pour les contre-temps ; mais il n'y avait pas moyen de l'empêcher de venir à Londres. Il avait l'intention d'y ouvrir un atelier et de s'y établir. Lui proposer de différer son retour pour un motif quelconque en lui celant la vérité, qui était de gagner du temps pour que la position de Mirah fût devenue plus solide et indépendante, lui paraissait impraticable. Il se dit que le cas était exceptionnel et qu'il ne pouvait la prémunir contre aucun danger avant que le danger se manifestât. Sauver une pauvre juive qui voulait se noyer pouvait ne pas être rare dans les rapports de police ; mais découvrir en elle une perle comme Mirah, c'était un événement exceptionnel qui pourrait bien amener d'exceptionnelles conséquences. Quant à la recherche de sa mère et de son frère, Deronda prit ce qu'elle avait dit le jour même pour un avertissement de différer toute mesure immédiate.

— Je le ferai cependant un jour. Telle fut sa détermination finale. J'attendrai jusqu'après Noël.

Quelle belle chose que le calendrier, quand nous voulons éloigner un devoir désagréable !

XXXIII

En attendant, Deronda se livra à un exercice moins agréable que celui de monter à cheval dans Rotten-Row. Il alla souvent rôder dans les quartiers de Londres habités principalement par les juifs de la basse classe : il entra dans les synagogues pendant les offices ; il regarda les boutiques ; il observa les visages : tous procédés qui ne lui promettaient guère de découverte particulière. Pourquoi ne s'adressa-t-il pas à un rabbin ou à tout autre membre influent de la communauté pour le consulter sur les chances de retrouver une mère nommée Cohen, avec un fils appelé Ezra, ayant perdu une fille du nom de Mirah ? Il pensa agir ainsi... après Noël.

En réalité, il ne brûlait pas du désir de les trouver, et, lorsque, selon son habitude, il regardait l'enseigne d'une boutique, il était content que ce nom ne fût pas celui d'Ezra Cohen. Il désirait tout particulièrement qu'Ezra

Cohen ne fût pas un boutiquier ; mais, un matin qu'il était entré dans une petite rue, en sortant du brouhaha et des encombrements d'Holborn, il sentit le plateau de la balance pencher du côté de la déception.

Il était fatigué de se promener dans les rues, et il s'arrêtait pour héler un cab qu'il voyait venir de loin, quand son attention fut attirée par de jolies agrafes très anciennes en argent repoussé, étalées à la devanture d'une boutique. Sa première pensée fut que lady Mallinger, qui avait un goût strictement protestant pour de semblables dépouilles catholiques, aimerait probablement d'avoir un bracelet fait avec ces agrafes de missel ; il examina alors tout l'étalage et vit que cette boutique appartenait à un de ces prêteurs sur gages, qui donnent du plomb pour de l'or, qui achètent les vieilles dentelles et toute sorte de bric-à-brac. Sur un placard cloué dans un coin, on avait tracé ces mots : *Échange et réparation de montres et de bijoux*. Mais il avait été remarqué de l'intérieur, et aussitôt un homme se montra sur la porte, qui le regarda et lui dit d'un ton cordial : « Bonjour, monsieur ! » Un instant suffit à Deronda pour discerner que ce visage, incontestablement juif, appartenait à un homme d'environ trente ans, et, reculant devant le talent de persuasion du marchand qui allait, selon toute probabilité, se faire jour, il lui rendit son bonjour, passa de l'autre côté de la rue et fit signe au cocher du cab de s'arrêter. De là, il vit que l'enseigne placée au-dessus de la boutique portait le nom de : *Ezra Cohen* !

Il pouvait y avoir des centaines d'Ezra Cohen sur des enseignes, mais Deronda ne les avait pas vus. Peut-être cet homme qui avait flairé en lui un client, était-il Ezra lui-même, car son âge pouvait être celui du frère de Mirah, qui était déjà grand quand elle était toute jeune : cependant, il s'efforça de se convaincre qu'il n'y avait pas de plus légère présomption que cet Ezra fût le frère de Mirah ; et ensuite, en admettant qu'il le fût et que sa mère fût morte, ce n'était pas un devoir pour lui, Deronda, de faire part de sa découverte à la jeune fille. Ce qui l'embarrassait dans cette conclusion, c'était le religieux désir de Mirah de savoir si sa mère n'était plus et d'apprendre aussi si son frère vivait. Jusqu'à quel point pouvait-il se permettre de décider de la vie d'un autre ? Ne se plaignait-il pas secrètement de la manière dont on avait disposé de la sienne ? Ne souffrait-il pas de ce qu'on ne lui eût rien appris sur ses parents ?

Mais la réflexion le rassura ; jusqu'alors, il n'avait absolument rien découvert, et, en envisageant les faits de plus près, il était certain de n'avoir à prendre aucune décision. Il avait l'intention de revenir à cette boutique aussitôt que les convenances le lui permettraient et d'y faire l'acquisition des agrafes pour lady Mallinger ; il en fut empêché pendant plusieurs jours par sir Hugo, qui, désirant prendre la parole à la Chambre sur un sujet brûlant, avait demandé à Daniel de compulser pour lui la partie légale de la question et passait chaque jour plusieurs heures avec lui à discuter ses arguments ; ce qui finissait toujours par une bataille rangée. De même, sur d'autres questions, ils pensaient différemment ; mais sir Hugo ne s'en inquiétait pas, et, quand Deronda le mettait au pied du mur, il lui disait avec un mélange de satisfaction et de regret :

— Du diable, Dan ! pourquoi ne vas-tu pas dire ces choses-là en public ? Tu as tort, tu sais. Tu ne réussiras pas. Le sentiment des masses, la grosse artillerie du pays, est contre toi. Mais c'est égal, à ton âge, j'aurais fait de même. Si tu voulais profiter de la première occasion qui se présentera de te faire connaître, tu serais bientôt au Parlement, et tu sais combien j'en serais satisfait.

— Je regrette infiniment, monsieur, de ne pas faire ce qui vous plairait, dit Deronda ; mais il m'est impossible de regarder la politique comme une profession.

— Pourquoi ? Si un homme n'est pas porté à la vie publique par sa position, il n'y a moyen pour lui d'y entrer que par ses propres efforts.

— Je ne désire pas faire ma fortune avec des opinions, et surtout avec des opinions empruntées ; non que je veuille blâmer ceux qui le font. Il en est de bien meilleurs que moi qui vont sur la plate-forme pour faire leur éloge et qui n'en sont pas moins l'honneur d'un parti.

— Je te dis, Dan, que celui qui n'ose pas être un peu hâbleur est un homme sans pratique. Certainement il y a de la mauvaise hâblerie, mais il y en a aussi de la bonne : c'est celle qui graisse les roues et qui rend le progrès possible. Quelle action se produira si l'on n'agit pas ?

— On peut être obligé de se soumettre à une nécessité accidentelle, répondit Deronda ; mais je ne puis réellement appeler ami du bien public celui qui n'a pas devant lui un idéal qui l'empêche de dévier du droit

chemin ; et, si j'avais été destiné à être un homme public, j'aurais laissé de côté mon propre succès par amour pour le bien public.

Ce fut après cet entretien que Deronda sortit pour faire sa course projetée chez Ezra Cohen. Il pénétra dans la rue par l'extrémité opposée à Holborn ; mais, au lieu de se hâter, une répugnance invincible lui fit modérer son allure. Il s'arrêta même devant plusieurs magasins, décidé à ne pas pousser plus loin sa connaissance du moderne Ezra, qui, certainement, n'était pas le chef de son peuple ; car il avait conclu, ou plutôt il avait voulu conclure que toutes les probabilités empêchaient cet homme d'être le frère de Mirah. Il fit halte devant une boutique de libraire, où, sur une table, s'étalait la littérature de tous les siècles, depuis les immortels poèmes d'Homère jusqu'à la prose mortelle du roman de chemin de fer. L'étonnante biographie du juif polonais, Salomon Maimon, vint frapper ses yeux, et, comme le format de ce livre était assez petit pour qu'il pût le mettre dans sa poche, il le prit et entra dans la boutique pour le payer, s'attendant à voir derrière le comptoir un personnage malpropre, exhibant cette nonchalance qui semble n'appartenir qu'aux bouquinistes.

Dans la plupart des commerces, vous trouvez des hommes complaisants qui meurent d'envie de vous vendre leurs marchandises, uniquement pour vous rendre service ; eh bien, même un juif, s'il est bouquiniste ou libraire de seconde main, ne vous recommandera pas l'Euclide de Simson et ne vous affirmera pas que vous aurez du plaisir à le lire, et qu'il voudrait en avoir vingt fois plus d'exemplaires, tant il est demandé.

Mais, au lieu du marchand, il vit dans la pénombre de la boutique, une figure saisissante par son étrangeté. Un homme aux vêtements râpés, dont il était difficile de deviner l'âge d'après la jaune pâleur de son teint, que l'on aurait pris pour du vieil ivoire, était assis appuyé contre les rayons et lisait le *Times*. Quand cet homme eut mis de côté son journal pour regarder le client qui entra, Deronda crut voir la physionomie d'un prophète de l'exil, ou celle d'un poète hébreu du moyen âge. Le visage, du beau type juif, offrait une intensité d'expression qui provenait apparemment d'une ardente expérience dont toute satisfaction était bannie, et peut-être aussi d'une souffrance physique et de la pauvreté de condition. Les traits étaient finement découpés, mais pas grands ; le front peu élevé, mais large et bien dessiné par des cheveux noirs et frisés. Le visage pouvait n'avoir jamais été

particulièrement beau ; il avait dû toujours être remarquable. Cette figure, probablement familière aux habitants de la rue, n'avait peut-être rien de frappant pour eux ; mais, pour Deronda, elle différait si étrangement du commun, qu'il y eut un intervalle d'observation mutuelle assez perceptible avant qu'il demandât : « Quel est le prix de ce volume ? »

Après en avoir feuilleté les premières pages, sans toutefois se lever, le libraire supposé dit :

— Le prix n'est pas marqué. M. Ram n'est pas là. Je garde sa boutique pendant qu'il est allé dîner. Que voulez-vous en donner ?

Il tenait le livre sur son genou, tout en examinant très attentivement Deronda, qui crut que ce curieux personnage voulait voir ce qu'il pourrait tirer de l'ignorance d'un consommateur sur le prix des livres, et, sans plus réfléchir, il dit :

— Ne savez-vous pas combien il vaut ?

— Je ne vois pas de prix marqué. Oserai-je vous demander si vous l'avez lu ?

— Non. J'en ai vu un compte rendu qui me fait désirer l'acheter.

— Vous êtes un homme instruit ; vous intéressez-vous à l'histoire des juifs ?

Cela fut dit d'un ton grave et empressé.

— Je m'y intéresse certainement, répondit tranquillement Deronda, dont la curiosité fut plus forte que le mécontentement qu'il éprouvait de cette sorte d'inspection et de cet interrogatoire. Mais immédiatement l'étrange israélite se leva, et Daniel sentit une main osseuse qui lui serra fortement le bras, pendant qu'une voix rauque, émue, mais pas plus élevée qu'un murmure, lui disait :

— Peut-être êtes-vous de notre race ?

Deronda rougit et répondit avec un léger mouvement de la tête : « Non ! » L'étreinte se relâcha, la main s'éloigna, la vive ardeur de la face fit place à une indifférence mélancolique, comme si l'esprit dominateur, qui avait monté aux yeux et dans les gestes, s'était replongé dans les cavités les plus secrètes du cœur : puis, s'éloignant un peu, et tendant le livre à Daniel, l'étranger dit d'un ton poli mais froid :

— Je crois que M. Ram se contentera d'une demi-couronne.

L'effet de ce changement de ton et de manières fut pour Deronda aussi embarrassant et humiliant, que si un haut dignitaire l'avait trouvé en faute et lui avait donné son « congé ». Ils n'échangèrent plus un mot ; Deronda paya sa demi-couronne et emporta la *Salomon Maimon's Lebensgetchichte*, en disant un simple « bonjour ». Il était contrarié de la soudaineté avec laquelle cette entrevue s'était arrêtée, et de l'apparente prohibition qui l'empêcherait d'en savoir davantage sur cet homme, qui, certainement n'avait rien du type ordinaire et était, sans doute, aussi différent d'Ezra Cohen qu'un juif peut l'être d'un autre. Sans y penser, il s'était acheminé jusqu'à la boutique du prêteur sur gages, et y entra. La bonne grosse figure réjouie du commerçant était penchée sur le comptoir ; il traitait une affaire avec un client pour l'achat de deux cafetières en plaqué et trois cuillers à thé, éparses devant lui. En voyant entrer Deronda, il cria : « Mère ! mère ! » puis, le saluant familièrement et lui souriant, il dit :

— Entrez, monsieur, entrez.

Deronda ne put s'empêcher de regarder du côté de la porte du fond, avec une inquiétude qui ne fut pas calmée lorsqu'il vit une forte femme de plus de cinquante ans qui s'avança pour le servir. Ce n'est pas qu'il y eût en elle quelque chose de répulsif ; ce que l'on pouvait trouver de plus désavantageux, c'est qu'elle avait l'air de ne s'être lavée qu'avec fort peu d'eau, chose assez ordinaire chez les gens de cette classe, qui couchent avec leurs pendants d'oreilles, et même avec leurs bagues et leurs colliers. Ce qui faisait battre le cœur de Deronda, c'est qu'elle n'était ni assez commune ni assez laide pour exclure toute idée qu'elle fût la mère de Mirah. Il éprouvait du dépit, en détaillant les traits de cette femme, dont l'obésité avait graduellement altéré les contours, de ne rien voir qui pût dissiper ses craintes. De même qu'il était concevable que cet Ezra, élevé pour le commerce, ressemblât à son garnement de père en tout, sauf en connaissances et en talents, de même il était possible que cette mère eût une fille aimable et pure dont le type et l'expression ressemblaient à Mirah. Les sourcils avaient une similitude de lignes vexatoire, mais la bonne humeur du regard avait persisté et se formula d'une façon maternelle, quand, de son ton guttural et doux, elle dit à Daniel :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

— Je voudrais voir ces agrafes d'argent qui sont à la fenêtre, répondit-il ; les plus grandes, s'il vous plaît, dans ce coin, ici.

De la place où se tenait la mère, il n'était pas facile de les atteindre ; ce que voyant le fils, il s'écria :

— Je vais les prendre, mère.

Il y courut et les tendant à Deronda avec un sourire :

— Ma mère est trop fière, dit-il, elle veut tout faire elle-même ; c'est pourquoi je l'ai appelée pour vous servir, monsieur. Quand il me vient un client particulier, un gentleman, je n'ose appeler qu'elle ; mais je ne puis la laisser se faire du mal en étendant les bras.

M. Cohen s'arrêta pour céder le champ à sa mère, qui fit entendre un petit rire guttural en regardant Deronda, auquel elle semblait dire : « Ce garçon plaisante toujours, mais vous voyez que c'est le meilleur fils du monde. » Évidemment le fils était heureux de lui faire plaisir, quoiqu'il désirât s'excuser auprès de ce chaland distingué de ne pas lui accorder l'avantage de son attention exclusive.

Deronda commença par examiner les agrafes comme s'il avait plusieurs remarques à faire avant de prendre une décision.

— Elles ne sont que de trois guinées, monsieur, dit la mère d'un ton encourageant.

— C'est un travail de toute beauté, monsieur, — qui vaut deux fois ce prix ; — je les ai eues dans un marché que j'ai fait à Cologne, dit le fils de sa place.

Au même instant, entrèrent deux nouveaux clients, et l'appel réitéré de « Addy ! » amena de l'arrière-boutique un groupe que Deronda regarda très attentivement, persuadé que ce coup d'œil serait complémentaire pour lui. Le groupe consistait en une jeune femme aux yeux et aux cheveux noirs, tenant sur les bras une petite fille aux mêmes yeux et aux mêmes cheveux, qu'elle déposa sur le comptoir, d'où l'enfant regarda tout avec une intelligence peu habituelle aux bébés ; plus, un robuste gamin de six ans et une autre fille moins âgée, également aux yeux et aux cheveux noirs, ayant l'aspect plus sémitique que leurs parents, de même que les jeunes lions portent quelquefois les traits d'ancêtres éloignés.

La jeune femme qui répondait au nom d'Addy — sorte de perruche en robe bleu vif, avec un collier et des pendants d'oreilles en corail, les cheveux arrangés en un immense édifice — paraissait aussi empressée et aussi peu raffinée que son mari ; l'évidente dissemblance entre elle et la mère, fit entrer plus avant dans l'esprit de Deronda la déplaisante idée que cette dernière n'était pas une juive assez complètement commune, pour exclure la possibilité qu'elle fût la mère de Mirah. Tandis que cette pensée le poursuivait, le gamin s'était avancé d'un pas résolu, et se plantant tout droit non loin de Deronda, les mains dans les poches de son pantalon, il le considéra d'un air de fixité précoce. Peut-être fut-ce dans le dessein diplomatique de prolonger son entretien et de se rendre agréable, que Deronda caressa la tête du petit bonhomme, et lui dit :

— Comment t'appelles-tu, mon petit ami ?

— Jacob-Alexandre Cohen, répondit le gamin très distinctement.

— Alors tu portes le nom de ton père ?

— Non, celui de mon grand-père. Il vend des couteaux, des rasoirs et des ciseaux, mon grand-père, dit Jacob, qui désirait faire impression sur l'étranger en lui dévoilant cette haute parenté. Il m'a donné ce couteau. En disant ces mots, il sortit de sa poche un couteau, et ses petits doigts, aussi naturellement qu'artificiellement noirs, ouvrirent avec beaucoup d'adresse deux lames et un tirebouchon.

— N'est-ce pas un amusement dangereux ? demanda Daniel à la grand'maman.

— Oh ! rassurez-vous, il ne se blessera jamais, répondit-elle en contemplant son petit-fils avec un ravissement placide.

— Est-ce que vous avez un couteau ? lui dit Jacob en s'approchant davantage. Malgré sa volubilité, sa petite voix était devenue rauque, comme si elle appartenait à l'âme d'un vieux commerçant fatigué d'avoir trafiqué à travers une foule de générations.

— Oui ; veux-tu le voir ? dit Daniel en tirant un canif de la poche de son gilet.

Jacob s'en empara vivement et se recula un peu avec les deux couteaux en main, les examinant et les comparant sérieusement. Dans cet intervalle,

les autres clients étaient partis, et toute la famille s'était rassemblée pour concentrer son attention sur le merveilleux Jacob : le père, la mère et la grand'mère derrière le comptoir, avec le bébé chancelant sur ses petits pieds, et l'autre petite fille s'appuyant sur l'épaule de son frère, comme pour l'aider à évaluer les couteaux.

— Le mien est le meilleur, dit enfin Jacob en rendant le canif à Deronda, comme s'il avait eu l'idée d'un échange et qu'il l'eût repoussée. Le père et la mère rirent tout haut et semblèrent ravis.

— Jacob ne choisira jamais le moins bon, s'écria M. Cohen dans son désir d'éveiller l'admiration de son client.

Deronda, regardant la grand'mère, qui s'était contentée de rire silencieusement, lui dit :

— Sont-ce là vos seuls petits-enfants ?

— Oui, voilà mon fils unique.

— Et vous n'avez jamais eu de fille ? demanda-t-il naturellement.

Un changement subit se manifesta sur le visage de la vieille femme ; elle serra les lèvres, baissa les yeux et s'appuya des deux mains sur le comptoir en tournant le dos à Deronda, comme si elle voulait examiner des foulards de l'Inde étalés derrière elle. Le fils envoya à Deronda un coup d'œil significatif, mit un doigt sur sa bouche, et dit très vite :

— N'êtes-vous pas un des grands négociants de la cité, monsieur, s'il m'est permis de vous interroger ?

— Non, répondit Deronda préoccupé, je n'ai rien à faire avec la cité.

— C'était une plaisanterie. Je vous supposais l'employé principal d'une maison de premier ordre, dit M. Cohen qui voulait excuser le coup porté au désir, bien naturel de son client, d'en savoir davantage sur lui et les siens. Mais je vois que vous vous connaissez en orfèvrerie.

— Un peu, répondit Deronda, en reprenant les agrafes un moment, puis les replaçant sur le comptoir. Cette quasi-évidence circonstancielle venait de lui suggérer un plan plus pratique que tout ce qu'il avait imaginé et fait jusque-là ; et l'idée qu'une connaissance plus intime pourrait annuler cette évidence, domina désormais son penchant à demeurer dans l'incertitude.

— À vous dire vrai, reprit-il, mon but n'est pas autant d'acheter que d'emprunter. Je pense qu'à l'occasion, vous faites ce genre d'affaires.

— Oui, monsieur ; j'ai déjà rendu service à des hommes distingués, je suis fier de l'avouer. Je ne changerais pas mon commerce contre tout autre ; il n'en est pas de plus honorable, de plus charitable, ni de plus nécessaire pour toutes les classes de la société, depuis la bonne dame qui a besoin d'argent comptant pour payer le boulanger jusqu'au gentleman, comme vous, monsieur, qui peut en désirer pour s'amuser. J'aime mon commerce, j'aime ma rue et j'aime ma boutique. Je ne changerais pas avec le lord maire. On est en rapport avec tout le monde. Maintenant, monsieur, dites-moi ce que je puis faire pour vous.

— J'ai une belle bague en diamants à vous offrir comme garantie ; malheureusement, je ne l'ai pas sur moi en ce moment, car je ne la porte pas d'habitude. Mais je puis revenir ce soir pour vous la montrer. Cinquante livres me suffiront.

— Vous savez, jeune homme, objecta Cohen, que notre sabbat commence ce soir et qu'il faut que j'aille à la *schule*^[5]. La boutique sera fermée. Néanmoins, comme l'accommodement est une œuvre de charité, si vous ne pouvez revenir plus tôt et que vous soyez pressé d'en finir, eh bien, je verrai votre diamant. Vous habitez peut-être le West-End ? Il y a loin.

— Oui, et votre sabbat commence de bonne heure en cette saison. Je ne pourrai être ici que vers cinq heures. Cela vous convient-il ?

Deronda n'était pas sans espoir qu'en demandant à venir un vendredi soir, il aurait une meilleure occasion d'observer les caractères de la famille, afin de pouvoir prendre une résolution définitive. Cohen consentit ; mais le merveilleux Jacob démontra que, s'il avait écouté, il avait aussi compris, car il dit :

— Vous reviendrez ? Avez-vous d'autres couteaux chez vous ?

— Je crois que j'en ai un, répondit Deronda en riant.

— A-t-il deux lames et un crochet, et un manche blanc comme celui-ci ?

Il désigna du doigt la poche du gilet.

— Je crois que oui.

— Aimez-vous les tire-bouchons ? continua Jacob en exhibant de nouveau cette pièce de son couteau et en levant les yeux d'un air sérieusement interrogateur.

— Oui, répondit Deronda.

— Eh bien, apportez votre couteau et nous ferons un échange, dit Jacob en remettant le sien dans sa poche et en se posant comme s'il avait le sentiment d'avoir mis en train une transaction avantageuse.

La grand'mère avait repris son calme, et toute la famille était radieuse de voir Deronda caresser la petite fille à laquelle, jusqu'alors, il n'avait pas fait attention. Il l'assit sur le comptoir et lui demanda son nom. La petite le considéra silencieusement et lui montra du doigt ses boucles d'oreilles qu'il n'avait pas remarquées.

— Elle s'appelle Adélaïde-Rebecca, dit orgueilleusement la mère ! — Parle à monsieur, mon ange.

— J'aurai ma robe du *Schabbath*, balbutia l'enfant.

— Elle dit, fit observer le père, que ce soir elle aura sa belle robe.

— Et vous verrai-je dans cette belle robe, Adélaïde ? demanda Deronda avec la mélodieuse intonation qu'il prenait si facilement.

— Dis oui, mon ange, oui, s'il vous plaît, monsieur, s'écria la mère enchantée de ce beau monsieur qui appréciait les enfants remarquables.

— Et me donnerez-vous un baiser ce soir ? ajouta Deronda, qui avait posé ses mains sur ses petites épaules brunes.

Adélaïde-Rebecca, dont la crinoline en miniature et les traits monumentaux correspondaient parfaitement à la combinaison de ces deux noms, avança aussitôt ses lèvres pour payer d'avance le baiser ; sur quoi, le père s'écria cordialement :

— Vous voyez, monsieur, qu'il y aurait quelqu'un de désappointé si vous ne veniez pas ce soir. Vous ne refuserez pas d'entrer vous asseoir dans notre chambre de famille et de m'attendre un moment si je ne suis pas encore là quand vous viendrez ? Je m'attarderai le moins possible pour satisfaire un gentleman de votre sorte. Apportez le diamant et je verrai ce que je puis faire pour vous.

Deronda partit en laissant derrière lui l'impression la plus favorable, comme préparation à des rapports plus intimes. Ces aménités lui avaient coûté des efforts. Si c'étaient réellement les parents de Mirah, il ne pouvait croire que même son ardente piété filiale pût donner à sa réunion avec eux plus de douceur que celle que l'on trouve dans le strict accomplissement d'un devoir pénible.

XXXIV

Quand Deronda revint vers cinq heures, la boutique était fermée ; mais la porte lui fut ouverte par la servante chrétienne, qui l'introduisit dans la chambre du fond. Il fut surpris de la scène qui s'offrit à ses yeux. La maison était vieille et peu spacieuse en bas ; la grande salle à manger où il venait d'entrer, probablement sombre pendant le jour, était en ce moment agréablement éclairée par une ancienne lampe, fort belle, en cuivre, à sept becs à huile, suspendue au-dessus de la table centrale, couverte d'une nappe blanche comme la neige. Le plafond, les murs et tout l'entourage étaient assez enfumés pour mettre en relief les figures des hôtes qui avaient l'éclat de la couleur vénitienne. La grand'mère, dans sa robe d'un brun jaunâtre, avec une immense chaîne d'or en guise de collier, paraissait d'une beauté pittoresque, et sa figure jaune aux sourcils noirs bien marqués, encadrée d'un rouleau de cheveux gris, faisait bon effet à cette lumière. La jeune madame Cohen portait une robe rouge et noire ; son cou était entouré par une torsade de larges perles fausses ; le bébé dormait dans son berceau sous une courte-pointe écarlate : Adélaïde-Rebecca reluisait comme de l'ambre, et Jacob-Alexandre faisait le beau dans son costume de velours noir et ses bas rouges. Lorsque ces quatre paires d'yeux noirs souhaitèrent la bienvenue à Deronda, il eut presque honte de l'éloignement arrogant que ces gens à l'air heureux lui avaient inspiré dans la journée. Rien ne pouvait être plus cordial que l'accueil qu'il reçut, et les deux dames hospitalières lui semblèrent gagner beaucoup en dignité à les voir dans le foyer domestique. Il fut étonné du vieil ameublement : le bureau de chêne et la haute table

contre le mur avaient assurément été acquis par hasard, par mesure d'économie, et non pour satisfaire le goût de la famille pour les meubles anciens. Un grand plat de faïence bleu et jaune, flanqué de deux gobelets d'argent, était placé sur la table et devant eux se prélassait un gros volume en vélin foncé. Au coin le plus éloigné de la salle, une porte entr'ouverte donnait sur une chambre intérieure où il y avait aussi de la lumière.

Deronda remarqua tous ces détails en jetant des regards furtifs autour de lui, pendant que la sollicitude de Jacob l'interrogeait au sujet du couteau. Daniel s'était donné la peine d'en acheter un avec le crochet et le manche blanc exigés, et, sur la demande du gamin, il lui dit :

— Est-ce là ce que tu veux, Jacob ?

L'objet en question fut soumis à un examen sévère ; il ouvrit les lames et le crochet et sortit de sa poche le couteau avec tire-bouchon pour en faire la comparaison.

— Pourquoi préfères-tu un crochet à un tire-bouchon ? demanda Deronda.

— Parce qu'avec un crochet je puis tout saisir, tandis qu'un tire-bouchon ne peut servir que pour les bouchons. Mais cela vaut mieux pour vous, puisque vous les aimez.

— Alors tu consens à l'échange ? dit Deronda en remarquant que la grand'mère écoutait avec ravissement.

— Vous n'avez pas autre chose dans la poche ? fit sérieusement Jacob.

— Chut ! chut ! Jacob, mon amour ! dit la grand'mère.

Et Deronda, soucieux de discipline, répondit :

— Je ne crois pas avoir besoin de te dire cela. Notre affaire n'a de rapport qu'avec les couteaux.

Jacob le regarda dans les yeux, et décidé, selon toute apparence, à en finir, dit gravement :

— Je consens à l'échange. Puis il tendit le couteau à tire-bouchon à Deronda, qui le mit dans sa poche avec une gravité semblable.

Au même instant, le petit-fils de Shem courut dans la chambre du fond, d'où on l'entendit se livrer à un colloque rapide. Il en revenait, lorsque son

père entra ; il saisit son petit chapeau de velours posé sur une chaise, le mit sur sa tête et s'avança vers lui. Cohen avait gardé son chapeau, et, sans faire attention à son visiteur, il demeura immobile pendant que les deux enfants lui embrassaient les genoux ; alors il posa les mains sur leurs têtes et prononça une bénédiction en hébreu ; la mère, qui avait pris le bébé de son berceau, l'apporta à son mari et le tint sous ses mains étendues, pour qu'il le bénît dans son sommeil. En ce moment, Deronda se dit que ce brocanteur, si fier de sa vocation, n'était pas déjà si prosaïque.

— Eh bien, monsieur, s'écria Cohen en ôtant son chapeau et en redevenant tel qu'il s'était montré d'abord, je pense que vous avez trouvé bon accueil dans ma famille. Vous êtes ponctuel. Il n'est rien comme une petite pression d'ici, fit-il en tapant sur son gousset. C'est bon pour tous et chacun à son tour ; je l'ai senti quand j'avais des paiements à faire. J'ai commencé de bonne heure ; il m'a fallu beaucoup me tourner et me retourner, prendre toute sorte de formes pour entrer dans toutes les boîtes possibles. C'est salubre pour l'esprit. Voyons maintenant.

— Voici la bague, dit Deronda en l'ôtant de son doigt ; je crois qu'elle vaut cent livres. Je suppose que ce sera un nantissement suffisant pour cinquante livres. Je la retirerai probablement dans un mois.

Les yeux étincelants de Cohen semblèrent se rapprocher quand ils rencontrèrent le regard ingénu de ce naïf jeune homme, qui supposait apparemment que le rachat était du goût du prêteur sur gages. Il prit la bague, l'examina et la lui rendit en disant nonchalamment :

— Très bien ; nous en reparlerons après le dîner. J'espère que vous ne refuserez pas de vous joindre à nous. Ma mère, ma femme et moi, nous en serons très honorés ; n'est-ce pas, mère ? n'est-ce pas, ma femme ?

Un double écho affirmatif répondit à l'invitation que Deronda accepta volontiers. Tous alors s'assirent autour de la table, sur laquelle il y avait un plat couvert d'une serviette. Madame Cohen apporta un bol de porcelaine afin que son mari pût se laver les mains ; après quoi, celui-ci reprit son chapeau et appela : « Mordecai ! »

Est-ce une partie de la cérémonie religieuse ? se demanda Deronda, ne sachant pas ce que l'on pouvait attendre de ce héros de l'antiquité judaïque ; mais un « oui » sorti de la chambre voisine le fit regarder du côté de la

chambre ou verte, et, à son grand étonnement, il vit apparaître la figure du juif énigmatique qu'il avait trouvé le matin même dans la boutique du libraire. Leurs yeux se rencontrèrent, et Mordecai parut aussi surpris que Deronda, sans que, toutefois, rien pût faire supposer qu'il l'avait reconnu. Quand il se fut assis au bout de la table, il s'inclina un peu froidement devant l'étranger, comme si son désappointement du matin demeurerait associé d'une façon désagréable avec cette nouvelle connaissance.

Cohen se lava les mains en prononçant quelques mots d'hébreu, puis il enleva la serviette et découvrit deux pains longs et plats saupoudrés de graine^[6] en souvenir de la manne qui avait nourri les ancêtres dans le désert ; il en brisa de petits morceaux qu'il distribua à tous les membres de la famille, y compris Adélaïde-Rebecca, qui s'efforçait de demeurer aussi grave que possible. Cohen récita une courte prière hébraïque, pendant laquelle Jacob se coiffa de son chapeau pour imiter son père ; après quoi, toutes les têtes se découvrirent et le repas commença sans que Deronda s'intéressât à aucun de ses détails. Il ne sut pas trop quels genres de mets il mangea, trop préoccupé d'amener la conversation sur un terrain qui le mît à même de faire une question qui l'éclairerait, et en pensant aussi à Mordecai, avec lequel il échangeait des regards furtifs et fascinateurs. Mordecai ne portait pas de bel habit du sabbat ; il avait tout simplement remplacé sa redingote noire et râpée du matin par une autre en drap gris, qui avait dû être autrefois un paletot-sac, qu'un fréquent nettoyage avait considérablement rétréci. Ce changement d'habit donnait une accentuation plus marquée à son visage, qui aurait pu appartenir au prophète Ézéchiël, lequel, non plus, probablement, n'était pas habillé à la mode de ses contemporains. Il remarqua que l'on ne servit à Mordecai que les queues du poisson et qu'en général sa part ne dépassa pas celle assignée d'habitude à un parent pauvre.

M. Cohen tint le dé de la conversation avec beaucoup de vivacité, introduisant toujours — le juif est fier de son loyalisme — la reine et la famille royale, l'empereur et l'impératrice des Français, sujet dans lequel sa mère et sa femme entrèrent avec empressement. La jeune madame Cohen fit preuve de la mémoire la plus exacte pour les anniversaires distingués, et la vieille vint à l'aide de son fils pour apprendre à l'hôte ce qui était arrivé quand l'empereur et l'impératrice allèrent visiter la Cité, dix ans plus tôt.

— Je crois pouvoir dire que vous connaissez cela mieux que nous, s'écriait souvent M. Cohen comme moyen de préface, et toutes les choses dignes d'intérêt étaient racontées en trio.

— Notre bébé s'appelle Eugénie-Esther, dit la jeune madame Cohen.

— C'est étonnant comme l'empereur ressemble à un de mes cousins, dit la grand'mère ; cela m'a frappé comme l'éclair quand j'ai pu le voir. Jamais je ne l'aurais cru.

— Ma mère et moi sommes allés voir l'empereur et l'impératrice au palais de Cristal, raconta M. Cohen. J'ai eu bien du mal, je vous assure, pour l'empêcher d'être aplatie, quoiqu'elle fût à peu près aussi corpulente qu'aujourd'hui. J'aurais cent mères, monsieur, que je n'en conduirais plus une seule voir l'empereur et l'impératrice au palais de Cristal ; vous pensez bien qu'un homme ne peut pas le permettre quand il n'a qu'une mère — même quand elle est aussi forte que celle-ci ; — il frappa légèrement et affectueusement sur l'épaule de sa mère, qui s'épanouit de bonne humeur.

— Votre mère est veuve depuis longtemps peut-être ? dit Deronda, qui saisit l'occasion au vol ; cela a dû vous obliger à prendre soin d'elle plus que vous ne l'auriez fait autrement.

— Oui, oui, il y a eu bien des *Yore-Zeit*^[7] depuis que j'ai dû travailler pour elle et pour moi, répondit vivement Cohen. Je m'y suis mis de bonne heure. Il n'y a rien de tel pour faire de vous un couteau bien aiguisé.

— Père, qu'est-ce qui fait un couteau bien aiguisé ? demanda Jacob la bouche pleine de gâteau.

Le père cligna de l'œil à son hôte et dit :

— De mettre son nez sur la meule.

Jacob descendit de sa chaise avec un morceau de gâteau en main, et, s'approchant de Mordecai, qui jusque-là avait gardé le silence, il lui dit :

— Qu'est-ce que cela signifie : mettre son nez sur la meule ?

— Cela signifie que tu dois même supporter que l'on te blesse sans faire de bruit, dit Mordecai, regardant avec bienveillance la petite figure qui était devant lui.

Jacob mit le bout de son gâteau dans la bouche de Mordecai, comme une invitation d'y mordre, mais en tenant les yeux fixés sur lui pour voir combien lui coûterait cet acte de générosité. Mordecai lui en enleva un petit bout et sourit, pensant évidemment faire plaisir à l'enfant ; cet incident insignifiant les fit paraître plus aimables tous les deux. Cependant Deronda était vexé du peu de résultat produit par sa question.

— Je m'imagine que c'est la bonne manière d'apprendre, dit-il en abordant ce sujet, afin d'avoir une excuse pour s'adresser à Mordecai auquel il demanda :

— Je suis sûr que vous avez beaucoup étudié.

— J'ai étudié, répondit avec calme Mordecai. Et vous ? Vous savez l'allemand ; je le devine par le livre que vous avez acheté.

— Oui, j'ai étudié en Allemagne. Vous occupez-vous de la vente des livres ?

— Non, je ne vais chaque jour dans la boutique de M. Ram, que pour la garder pendant qu'il dîne, répondit Mordecai en examinant Deronda d'une façon qui sembla faire revivre son premier intérêt. On aurait pu croire que la figure de Daniel était pour lui une attraction qui neutralisait le désappointement éprouvé d'abord. Après une légère pause :

— Vous connaissez peut-être l'hébreu ? demanda-t-il.

— Je suis au regret de vous répondre que non.

Le feu qui avait de nouveau illuminé la physionomie de Mordecai s'éteignit ; il baissa les paupières en regardant ses mains qu'il avait laissé tomber devant lui et ne dit plus rien. Deronda venait de remarquer, ce qu'il n'avait pu faire lors de leur première entrevue, que Mordecai était affligé d'une difficulté de respiration, qu'il considéra comme un signe de consommation.

— J'ai eu autre chose à faire qu'à lire dans les livres, dit M. Cohen ; il m'a fallu apprendre tout seul les choses utiles. Je connais bien les pierres, — il montrait du doigt la bague de Deronda, je ne crains pas de prendre votre bague d'après ma propre évaluation. Mais maintenant, ajouta-t-il avec un accent plus familièrement nasal, qu'est-ce que vous en voulez ?

— Cinquante ou soixante livres, répondit Deronda avec insouciance.

Cohen se tut un instant, plongea les mains dans ses poches, fixa sur son hôte un œil perçant et dit :

— Je ne puis vous les faire. Je serai heureux de vous obliger, mais il m'est impossible d'aller jusque-là. Quarante livres, je dis quarante ; c'est ce que je puis vous prêter sur cette bague.

Deronda s'était aperçu que Mordecai l'avait de nouveau regardé lorsqu'il avait entendu qu'il s'agissait d'une affaire d'argent. Il l'étudia attentivement pendant que Daniel répondait :

— Très bien ; je la retirerai dans un mois, ou à peu près.

— Bon, je vous en ferai la reconnaissance tout à l'heure, dit Cohen qui leva le doigt comme pour signifier que toute conversation devait cesser. Mordecai, Jacob et lui reprirent leurs chapeaux et on commença les grâces par demandes et par réponses. Mordecai continua de les dire tout seul d'un ton chantant et solennel, ses mains décharnées serrées inconsciemment devant lui. C'était une inexplicable conjonction parmi ces types communs et prospères de boutiquiers, que celle d'un homme qui, malgré sa condition misérable et son aspect émacié, causait une certaine angoisse à Deronda, et un embarras de ce qu'il ne répondait pas à ses espérances. Dès que Mordecai eut terminé sa prière, il se leva en faisant une légère inclination de tête à l'étranger, et retourna dans la chambre dont il ferma la porte sur lui.

— Il me paraît un homme remarquable, dit Deronda en se tournant vers Cohen, qui leva les épaules et se frappa légèrement le front. Il voulait faire comprendre clairement que Mordecai n'avait pas l'esprit assez sain pour marcher sous l'étendard de M. Cohen, et pour partager ses manières de voir sur les hommes et les choses.

— Appartient-il à votre famille ? demanda Deronda.

Cette idée parut assez plaisante aux dames aussi bien qu'à Cohen, pour que tous trois échangeassent des regards qui prouvaient que la question les divertissait.

— Non ! non ! s'écria Cohen ; charité ! pure charité ! il travaillait pour moi, et, quand il est devenu de plus en plus faible, je l'ai pris ici. C'est une gêne, mais elle nous vaudra une bénédiction. De plus, il donne des leçons au petit et répare les montres et les bijoux.

Deronda ne put s'empêcher de sourire à ce mélange de bonté, et au désir de la justifier par le calcul ; mais son envie de parler encore de Mordecai, dont le caractère était devenu pour lui plus énigmatique et plus saisissant après ces nouveaux détails, fut déjouée. M. Cohen éloigna ce sujet en revenant à l'accommodement, qui était aussi un acte de charité ; il fit la reconnaissance et donna les quarante livres à Daniel, en échange de la bague en diamants. Sentant qu'il aurait été peu délicat de prolonger sa visite au delà de la conclusion de l'affaire qui avait été son prétexte, Deronda dut prendre congé, sans être arrivé à un résultat plus décisif que celui d'avoir un motif pour revenir quand il prendrait sa résidence à Londres, après Noël. Il essaierait alors d'obtenir un peu plus d'éclaircissements sur le caractère et sur l'histoire de Mordecai, par lequel aussi il pourrait savoir quelque chose de particulier sur les Cohen ; par exemple, la raison pour laquelle il était défendu de demander à madame Cohen, la mère, si elle avait eu une fille.

-
1. ↑ Pas facile à se procurer.
 2. ↑ Ministre officiant.
 3. ↑ Prière pour les parents morts, qui se dit tous les ans le jour anniversaire de l'enterrement. Les hommes seuls la disent. (*Note du Traducteur.*)
 4. ↑ Par pitié, ne me dis pas adieu !
 5. ↑ Synagogue.
 6. ↑ Généralement de la graine de pavot. (*Note du Traducteur.*)
 7. ↑ Anniversaires de mort. (*Note du Traducteur.*)

MORDECAI^[1]

XXXV

Le 29 décembre, Deronda apprit que les Grandcourt étaient arrivés à l'abbaye, mais il ne put les apercevoir avant le dîner. La neige était tombée en grande abondance, apportant aux enfants les rares plaisirs des boules et des hommes de neige, et, pendant les fêtes de Noël, les petites Mallinger ne s'amusaient réellement bien que quand leurs jeux étaient dirigés par le « cousin », ainsi qu'elles appelaient Deronda. Après cet exercice, il avait fait une partie de billard, et les heures s'étaient écoulées sans que l'idée lui vînt qu'il allait se trouver avec les Grandcourt. Néanmoins, cette perspective avait de l'intérêt pour lui, et lorsqu'une demi-heure avant rappel de la cloche, il courut faire toilette chez lui, il réfléchit à l'influence que son mariage avec Grandcourt pouvait avoir eu sur Gwendolen et se demanda s'il découvrirait une ombre de ce changement dans ses manières depuis sa visite à Diplow, de même qu'il en avait vu depuis leur première rencontre à Leubronn.

— Je crois, se disait-il, qu'il y a des natures que l'on pourrait voir croître ou dégénérer chaque jour, si on les suivait de près. Je suis sûr que cette femme garde des traces profondes de tout ce qui l'a une fois impressionnée. Cette petite affaire du collier et l'idée qu'on la blâmait de jouer, l'avaient évidemment mordue. Quelque fascination que puisse produire Grandcourt sur une femme aux goûts capricieux, qui pourrait croire, juste ciel ! que, dans les relations quotidiennes il excitera de tendres affections ? J'ai bien peur qu'elle ne l'ait épousé par ambition, pour échapper à la pauvreté. Mais pourquoi l'a-t-elle fui d'abord ? Il est vrai que la pauvreté n'est venue

qu'après. Pauvre enfant ! elle peut y avoir été obligée. Comment ne pas ressentir de pitié pour une jeune personne comme elle, faisant reposer toutes ses aveugles espérances sur ce reste d'homme ?

La notion de Grandcourt comme un « reste d'homme » n'était pas fondée sur la connaissance d'un fait particulier, mais simplement sur l'impression que des rapports journaliers lui avait apportée que Grandcourt ne mettait son intérêt que dans les choses. Après ce que Deronda avait vu de Gwendolen, il ne pouvait qu'attendre avec intérêt son entrée dans le salon. Cependant, puisque la lune de miel durait depuis trois semaines déjà, et que Gwendolen avait été intronisée, non seulement à Ryelands, mais encore à Diplow, il était probable qu'elle avait dû composer son maintien pour soigneusement cacher ses impressions, n'étant pas femme à se livrer aux regards curieux par une impuissante exposition de ses sensations.

Pour recevoir le jeune couple, sir Hugo avait invité une société un peu bigarrée. La vieille aristocratie était représentée par lord et lady Pentreath ; l'ancienne bourgeoisie, par M. et madame Fitzadam jeunes, du Woreestershire, branche cadette des Fitzadam ; la politique et le bien public, spécialisé par l'intérêt dans le cidre, par M. Fenn, député de West Orchards, et ses deux filles ; la famille de lady Mallinger, par son frère, M. Raymond et sa femme ; l'utile élément célibataire, par M. Sinker, l'éminent avocat et par M. Vandernoodt, dont sir Hugo avait fait la connaissance à Leubronn, et trouvé la personne assez agréable pour qu'on pût l'adopter et la recevoir en Angleterre.

Tous étaient réunis au salon, attendant les nouveaux mariés ; les hommes causaient entre eux, debout, avec cette vivacité modérée que l'on remarque pendant les longues minutes qui précèdent le dîner. Deronda se tenait un peu en dehors de ce cercle, accaparé par M. Vandernoodt, ce rejeton du meilleur sang hollandais importé à la révolution ; au demeurant l'un de ces hommes précieux en société, n'ayant par eux-mêmes rien de particulier, mais qui savent tout ce qui se passe. Il parlait à Deronda de Grandcourt, dont on attendait l'apparition. C'était un habile glaneur de détails personnels que M. Vandernoodt ; il aurait pu raconter tout ce qui concernait un grand philosophe ou un grand physicien, mais, assurément, il n'aurait pas su dire un mot de leurs théories ou de leurs découvertes. En ce moment,

il donnait à entendre à son interlocuteur qu'il avait appris bien des choses sur Grandcourt depuis qu'il l'avait rencontré à Leubronn.

— Les hommes qui sont arrivés à un âge déjà mûr et qui ont usé de la vie, ne finissent pas toujours par choisir aussi bien leurs femmes. Il a eu pas mal d'aventures et, paresseux comme il l'est, j'imagine qu'il s'est laissé aller jusqu'au fond des plaisirs. Mais vous connaissez naturellement tout ce qui le regarde.

— Non, en vérité, répondit Deronda avec indifférence. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est le neveu de sir Hugo.

Au même instant la porte s'ouvrit et empêcha une nouvelle confidence de M. Vandernoodt.

La scène était disposée de façon à faire valoir toute figure remarquable qui entrerait, et, certainement, quand M. et madame Grandcourt se montrèrent, personne n'aurait pu prétendre qu'ils manquaient de distinction. Le mari n'avait ni plus ni moins d'aise dans la perfection de sa tenue, ni plus ni moins d'impassibilité sur le visage qu'avant son mariage, et la femme qui s'appuyait sur son bras était telle que l'on pouvait s'attendre qu'il la choisirait. « Par George, s'écria M. Vandernoodt, je crois qu'elle est encore plus belle que jamais ! » Deronda était du même avis, quoiqu'il ne dît rien. Sa robe de soie blanche et ses diamants, — ceci peut paraître étrange, mais les diamants étincelaient à son cou, à ses oreilles, dans ses cheveux, — donnaient une touche plus imposante à sa beauté, qui paraissait à Deronda plus resplendissante et moins discutable, sinon plus satisfaisante, que quand il la vit pour la première fois à la table de jeu. À Diplow, il avait discerné en elle plus de ce tendre charme féminin qu'il ne s'y était attendu ; avait-elle subi un nouveau changement depuis lors ? Il se défiait de ses impressions ; mais, comme il la vit recevoir les saluts avec un air de quiétude orgueilleuse et froide et avec un sourire superficiel, il crut qu'au fond de son cœur dominait la même force démoniaque qui la possédait, lorsqu'elle le reçut avec son regard résolu en quittant la table de jeu après avoir perdu. Il n'eut pas le temps d'arriver à une conclusion, pas même de la saluer, avant l'appel pour le dîner.

Il était assis presque en face d'elle et pouvait entendre de temps à autre ce qu'elle répondait à sir Hugo, engagé avec elle dans une conversation très

animée ; mais, bien qu'il la regardât avec l'intention de la saluer, elle ne lui en fournit pas l'occasion, au moins de quelque temps. Enfin, sir Hugo, qui pouvait s'imaginer qu'ils s'étaient déjà parlé, dit : — Deronda, tu apprendras sans doute avec plaisir ce que dit madame Grandcourt de ton ami Klesmer.

Gwendolen tint ses yeux baissés et Deronda crut découvrir chez elle une répugnance invincible à les lever et à lui rendre son salut. Elle ne souriait que des lèvres. Cet état ne dura qu'un instant, car sir Hugo reprit presque aussitôt :

— Les Arrowpoint ont consenti au mariage et il va passer les vacances de Noël à Quelcham avec sa fiancée.

— Il en sera heureux, j'en suis sûr, rien que par égard pour sa femme, dit Deronda ; je crois pouvoir affirmer que, sans cela, il n'aurait pas hésité à se tenir éloigné.

— C'est une sorte d'histoire de troubadour, fit lady Pentreath, vieille dame aux manières aisées et à la voix grave et sonore ; je suis heureuse de voir qu'il nous est resté au moins un petit roman. Je crois que nos jeunes gens deviennent trop mondainement sages.

— Les Arrowpoint prouvent leur bon sens en acceptant l'affaire, reprit sir Hugo. Désavouer son unique enfant sous prétexte de *mésalliance*, c'est comme si nous désavouions notre œil. Chacun sait qu'il est à nous, et nous n'en avons point d'autre à montrer.

— Quant à la *mésalliance*, répliqua lady Pentreath, il n'y a de sang d'aucun côté. Le vieil amiral Arrowpoint a été l'un des matelots de Nelson, le fils d'un docteur, et nous savons tous de quelle source vient l'argent de la mère.

— S'il y a *mésalliance* en ce cas, objecta Daniel, elle est du côté de Klesmer. C'est lui qui en fait une.

— Ah ! tu crois que c'est le cas où un immortel épouse une mortelle ! Quelle est votre opinion ? demanda sir Hugo à Gwendolen.

— Je ne sais si herr Klesmer s' imagine immortel ; mais je crois pouvoir dire que sa femme brûlera devant lui autant d'encens qu'il voudra, répondit Gwendolen qui avait repris son aplomb.

— N'approuvez-vous donc pas qu'une femme brûle de l'encens devant son mari ? demanda sir Hugo d'un air badin.

— Parfaitement, répondit Gwendolen, si seulement il peut faire croire les autres en lui.

Elle s'arrêta une seconde et reprit plus gaiement :

— Quand M. Klesmer admire son génie, il paraît moins absurde que lorsque sa femme dit : *Amen*.

— Je vois que Klesmer n'est pas de vos amis, dit sir Hugo.

— Je pense très avantageusement de lui, je vous assure. Son génie est au-dessus de mon jugement, et je sais qu'il est extrêmement généreux.

Elle avait prononcé cette phrase avec le sérieux soudain que l'on adopte quand on veut corriger une saillie caustique ou indiscrete ; cependant, au fond de l'âme elle conservait contre Klesmer une secrète amertume quelle n'aurait su comment justifier. Deronda se demanda ce qu'il penserait d'elle s'il ne l'avait pas déjà entendue ; mais pourquoi ne voulait-elle pas le reconnaître avec plus de cordialité ?

Sir Hugo, afin de changer le sujet de l'entretien, dit à Gwendolen :

— N'est-ce pas que cette salle est belle ? C'était une partie du réfectoire de l'abbaye. Il y avait une séparation là où vous voyez ces deux piliers et les trois arceaux ; plus tard, on les a murés. À l'origine, elle était du double plus grande. Les bénédictins s'asseyaient où nous sommes. Supposez que tout à coup les lumières pâlisent et que les vieux moines se dressent derrière nous.

— Oh non ! je vous en prie, dit Gwendolen en frissonnant plaisamment. Il est très agréable de venir après des ancêtres et des moines ; mais ils doivent connaître leurs places et demeurer sous terre. J'aurais peur de parcourir toute seule cette maison, je croirais que les générations passées sont fâchées contre nous de ce que nous avons tant changé toutes choses.

— Oh ! les spectres sont de tous les partis politiques, reprit sir Hugo, et ceux qui voulurent tout changer de leur vivant, mais qui ne le purent, doivent être de notre côté. Cependant, si vous n'aimez pas à parcourir la maison toute seule, j'espère que vous ne craignez pas de le faire en compagnie. Il faut que vous la visitiez entièrement, Grandcourt et vous.

Nous prierons Deronda de nous accompagner ; car il la connaît beaucoup mieux que moi.

Le baronnet était de la plus charmante humeur. Gwendolen regarda Daniel, qui devait avoir entendu les dernières paroles de sir Hugo ; mais il demeura aussi impassible qu'une statue. En apprenant que Deronda lui ferait voir, ainsi qu'à son mari, la propriété qui devait un jour leur échoir par héritage, et qui aurait dû, au moins elle le supposait, appartenir à Deronda si d'autres avaient rempli leurs devoirs envers lui, elle sentit se réveiller certaines pensées qu'elle avait au fond du cœur et qui revenaient maintenant à son esprit ; mais, avec sa promptitude habituelle de ressources énergiques, pour ne pas se trahir, elle dit malicieusement :

— Vous ne sauriez vous imaginer combien j'ai peur de M. Deronda ?

— Comment cela ? Est-ce parce que vous le savez trop savant ? demanda sir Hugo, auquel la particularité de son regard n'avait pas échappé.

— Non, c'est depuis que je l'ai vu à Leubronn. Quand il est venu regarder la roulette, j'ai commencé à perdre. Il a jeté le mauvais œil sur mon jeu. Il ne l'approuvait pas. Il me l'a dit. Et maintenant, quoi que je fasse devant lui, j'ai peur du mauvais œil.

— Ma foi ! j'ai peur moi-même quand il ne m'approuve pas, dit sir Hugo en lançant un regard malicieux à Deronda ; puis, se retournant vers Gwendolen, il reprit à voix plus basse : — Je ne crois pas que généralement les dames s'opposent à ce que les yeux se fixent sur elles.

La petite maladie chronique du baronnet pour les facéties parut en cet instant aussi ennuyeuse pour Gwendolen qu'elle l'était souvent pour Deronda.

— Je m'oppose à tous les yeux qui veulent me critiquer, répondit-elle d'un ton froidement hautain ; mais, pour se montrer gracieuse elle demanda au baronnet : — Est-il resté beaucoup de vieilles chambres de ce genre à l'abbaye ?

— Pas beaucoup. Il y a une superbe cour cloîtrée surmontée d'une longue galerie ; mais le plus beau morceau de l'édifice a été transformé en écuries. C'est la vieille église. Quand j'ai fait faire ici les réparations nécessaires, j'ai tâché de conserver le plus possible de ce qui restait de l'ancien monastère, mais je n'ai rien pu changer aux écuries, de sorte que les

chevaux bénéficient du beau vieux chœur. Il faudra que je vous fasse voir cela.

— J'aimerais autant voir les chevaux que la maison, dit-elle.

— Oh ! je n'ai pas d'écurie dont on puisse parler ; Grandcourt n'aura que du mépris pour mes chevaux. J'ai renoncé à la chasse et je vais mon petit chemin au trot, comme il convient à un vieux gentilhomme qui n'a que des filles. Le fait est que j'ai fait trop de dépenses dans ce domaine. Nous demeurions à Diplow pendant les deux années qu'ont duré les réparations de l'abbaye. Aimez-vous Diplow ?

— Pas particulièrement, répondit Gwendolen avec une indifférence telle que l'on aurait pu croire que la jeune lady avait eu toute la vie tant de résidences de famille à sa disposition, qu'elle n'y prenait pas garde.

— Ah ! ce n'est pas aussi beau que Ryelands ! s'écria gaiement sir Hugo. Je sais que Grandcourt n'est venu à Diplow que pour chasser ; mais, ajouta-t-il en baissant la voix, il y a trouvé un trésor si inappréciable, qu'il doit préférer Diplow à n'importe quel endroit du monde.

— Diplow n'a qu'un attrait pour moi, dit Gwendolen en répondant à ce madrigal par un sourire glacé, c'est qu'il est près d'Offendene.

— Je comprends cela, répondit sir Hugo qui laissa tomber le sujet.

Il aurait certainement été heureux que Grandcourt, avec ou sans raison, préférât toute autre place à Diplow ; mais il aurait désiré aussi que son dégoût pour cette résidence ne fût pas associé à son mariage avec cette charmante créature. Gwendolen plaisait tout à fait au baronnet, et, comme il le fit observer ensuite à lady Mallinger, il ne l'aurait jamais prise pour une demoiselle qui avait fait un mariage au delà de ses espérances.

Deronda n'entendit presque rien de cette conversation, son attention ayant été appelée ailleurs ; mais les indices qu'il tira de la manière d'être de Gwendolen renforcèrent en lui l'impression qu'elle avait quelque chose de nouvellement artificiel.

Plus tard dans la soirée, quand on passa au salon, Deronda, sur la demande d'un invité, se mit au piano et chanta. Madame Raymond lui succéda, et, quand il se leva, il s'aperçut que Gwendolen avait quitté sa place et qu'elle était allée au bout du salon, comme pour mieux entendre ;

elle se tenait debout et tournait le dos à la société, parce que, en apparence, elle examinait avec intérêt une belle figurine en ivoire posée sur un petit guéridon. Il mourait d'envie d'aller à elle et de lui parler. Pourquoi n'obéit-il pas à cette impulsion, comme il l'aurait fait à l'égard d'une autre dame ? Il hésita un instant, tout en observant les lignes gracieuses de son dos. Si vous avez une raison quelconque pour ne pas réaliser votre désir de parler à une jolie femme, ne regardez pas son dos ; c'est un mauvais système. Le besoin de voir ce que l'on vous cache devient irrésistible. N'y a-t-il pas un charmant sourire de l'autre côté ? En fin de compte Deronda se glissa jusqu'à une petite table qui était auprès de Gwendolen ; mais, avant qu'il pût lui dresser la parole, elle se tourna vers lui, et, au lieu du sourire auquel il s'attendait, son regard exprimait une tristesse si suppliante, il différait tellement de sa tenue glaciale à table, qu'il ne put proférer un seul mot. Dans l'entretien muet qu'ils eurent ensemble alors, elle semblait vouloir se confesser et il lui répondait par une sympathie profonde qui neutralisa tout autre sentiment.

— Ne voulez-vous pas vous joindre à nous pour faire de la musique ? balbutia-t-il, sentant la nécessité de dire quelque chose.

Son changement soudain de contenance fut pour lui la preuve que son regard suppliant avait été involontaire ; elle parut se réveiller d'un songe et répondit avec un calme apparent :

— Je m'y joins en écoutant ; j'adore la musique.

— N'êtes-vous pas musicienne ?

— J'ai consacré bien du temps à la musique, mais je n'ai pas assez de talent pour seulement en parler. Je ne chanterai jamais plus.

— Mais si vous adorez la musique, ce sera toujours une bonne chose pour vous d'en faire en particulier, pour votre unique plaisir. Ma médiocrité me suffit, ajouta-t-il en souriant ; elle est pardonnable quand on ne l'impose pas aux autres comme de la supériorité.

— Je ne puis vous imiter, répondit Gwendolen, qui avait repris son ton de vivacité artificielle. Pour moi, la médiocrité est un autre genre de tristesse, et le pire défaut que je trouve au monde, c'est d'être triste. Savez-vous que je suis tentée d'excuser le jeu, malgré vous ? C'est un refuge contre la tristesse !

— Je n'admets pas cette justification, objecta Deronda, Je crois que ce que nous nommons la tristesse des choses est un désordre en nous-mêmes. Sans cela, comment trouverait-on un intérêt intense à la vie ? Et pourtant, beaucoup de gens en trouvent !

— Ah ! je vois ! selon vous, le défaut que je trouve au monde est mon propre défaut, dit Gwendolen en souriant. Elle se tut un moment, puis elle reprit : — N'avez-vous jamais trouvé le monde ou les autres en défaut ?

— Quelquefois ; mais c'est quand je suis d'humeur maussade.

— Et vous ne haïssez pas les gens ? Avouez que vous les haïssez quand ils obstruent votre chemin, quand leur gain est votre perte ? C'est votre phrase, vous savez ?

— Nous obstruons souvent le chemin l'un de l'autre, sans que nous puissions l'empêcher. Il serait stupide de haïr les gens pour cela.

— Mais s'ils vous offensent ! et s'ils avaient pu faire autrement ? insista Gwendolen, avec une chaleur difficile à concilier avec le peu d'importance d'une conversation incidente comme celle-ci.

Deronda s'en étonna. Une sensation pénible arrêta pour un moment sa réponse ; enfin, avec une intonation plus grave et plus profonde, il dit :

— Eh bien, après tout, je préfère ma place à la leur.

— Je crois que vous avez raison, s'écria Gwendolen en poussant un petit éclat de rire nerveux, et en retournant rejoindre le groupe qui était auprès du piano.

Deronda se demanda si Grandcourt avait prêté quelque attention aux mouvements de sa femme et le chercha des yeux ; mais il était impossible de voir sur ses traits qu'il s'en fût occupé. Pour observer ce qui l'intéressait, Grandcourt avait une manière trompeuse qui dépassait en ruse celle de tout animal félin guettant sa proie. Il était pour le moment plongé dans un fauteuil, ayant l'air d'écouter ce que disait M. Vandernoodt, lequel pensait que la connaissance d'un tel mari valait la peine d'être cultivée, et un imprudent aurait pensé que l'on pouvait en toute assurance télégraphier des secrets devant lui, le préjugé le plus répandu voulant que l'observateur pénétrant soit celui dont les yeux sont toujours en mouvement. Grandcourt savait parfaitement où était sa femme et comment elle se comportait.

— Sera-ce un mari jaloux ? se demanda Deronda. Cela pouvait être ; mais il s'égarait autant dans ses suppositions sur Grandcourt qu'il aurait pu le faire sur un continent inexploré, où toutes les espèces sont particulières. Il se serait refusé à croire qu'il pût être lui-même l'objet probable de cette jalousie ; mais le soupçon qu'une femme n'est pas heureuse conduit naturellement à spéculer sur la conduite privée du mari.

Vers une heure du matin, Daniel, retiré dans sa chambre et enfoncé dans son fauteuil, partit tout à coup d'un franc éclat de rire, en s'apercevant qu'il tenait en main une grammaire hébraïque (car, par égard pour Mordecai, il avait commencé l'étude de l'hébreu), et que depuis longtemps il était dans cette attitude et n'avait fait que penser à Gwendolen et à son mari.

— À quoi bon tout cela ? se dit-il en jetant loin de lui son livre et en se déshabillant. Je ne puis l'aider en rien ; personne ne le peut, si elle a vu déjà qu'elle s'est trompée. Il me semble qu'elle est entièrement dépourvue des idées qui pourraient l'aider. Mais que sais-je d'elle ? Il y a peut-être en elle un démon capable de dompter le pire des maris. Il est clair pour moi qu'elle a été une jeune fille mal élevée ; elle est mondaine ; peut-être coquette !

Cette dernière réflexion, à laquelle il ne croyait pas beaucoup, lui était inspirée comme mesure de prudence contre les plaisanteries de sir Hugo sur la coquetterie en général. Deronda résolut de ne pas s'engager volontairement dans un tête-à-tête avec Gwendolen pendant son séjour à l'abbaye, et il était capable d'exécuter sa résolution, en dépit d'une forte inclination à faire le contraire.

Mais un homme ne peut rien résoudre quand il s'attaque aux actions d'une femme, et encore bien moins à celles d'une femme comme Gwendolen, dont la nature était une combinaison de réserve orgueilleuse et de témérité, de terreur et de défi, pouvant tour à tour flatter et déconcerter le contrôle. La qualification de coquette était celle qu'on lui aurait appliquée avec le moins de justesse.

Elle avait un amour inné pour l'hommage et la soumission à son pouvoir, mais point de froid artifice dans le but d'enchaîner un cœur. La croyance de la pauvre femme en son pouvoir ainsi que d'autres rêves d'avant son mariage, avaient déjà été jetés de côté, comme les jouets d'un enfant

malade, qui les considère avec des yeux attristés, mais qui n'a pas le cœur de les reprendre, quoi qu'il puisse essayer de le faire.

Le lendemain au lunch, sir Hugo lui dit :

— Le dégel est arrivé comme par magie ; il fait très doux dehors ; allons-nous voir les écuries et autres vieilleries de la maison ?

— Oui, volontiers, répondit Gwendolen. Aimeriez-vous à voir les écuries, Henleigh ? demanda-t-elle à son mari.

— Beaucoup, répondit-il avec une nonchalance qui rendait ce mot ironique.

C'était la première fois, depuis leur arrivée, que Deronda les entendait se parler et jugea leur échange de regards, aussi froid et aussi artificiel que la cérémonie de publication d'une charte.

— Qui encore veut faire le tour de la maison et de ses dépendances ? demanda sir Hugo. Il faudra que les dames s'enveloppent bien ; nous n'avons que juste le temps avant le coucher du soleil. Tu viendras, Dan, n'est-ce pas ?

— Certainement, répondit Deronda insouciamment, car il savait bien que, pour sir Hugo, toute excuse aurait été désobligeante.

— Alors, quand tout le monde sera prêt, on se réunira dans la bibliothèque, c'est-à-dire dans une demi-heure, décida le baronnet.

Gwendolen s'apprêta avec une étonnante promptitude, et, au bout de dix minutes, elle descendait dans la bibliothèque, emmitouflée dans ses fourrures, chaussée de petites bottes fortes et la tête couverte d'un chapeau à plumes. Elle s'aperçut en entrant que quelqu'un se trouvait là : elle l'avait espéré. Ce quelqu'un était Deronda, qui lui tournait le dos en lisant un journal, assis dans un fauteuil à l'extrémité de la pièce. Elle pouvait tousser, mais c'eût été comme un signal auquel sa fierté refusait de descendre. Elle aurait été honteuse d'aller jusqu'à lui et de lui faire voir qu'elle était là, quoiqu'elle eût une soif ardente de lui parler. Il n'y avait pas l'ombre de coquetterie dans son attitude envers lui ; pour elle, il était unique, parce qu'il l'avait impressionnée, non comme un admirateur, mais comme un supérieur. Et pourtant il ne bougeait pas ! — il ne voyait pas qu'elle était là ! — Le papier criait sous ses doigts ; sa tête se levait et se baissait en

explorant ces colonnes stupides ! Le reste de la société allait bientôt venir et l'occasion d'effacer son verbiage de la soirée précédente serait passée. L'irritation desséchait sa gorge, et son visage dénotait une mortification pour laquelle les larmes sont défendues.

Enfin, il jeta son journal et se retourna :

— Oh ! vous étiez là, dit-il en s'avançant ; permettez que j'aie passé mon paletot ; et il sortit.

C'était mal se conduire ; la politesse voulait qu'il échangeât quelques mots avec elle avant de la laisser seule. Il est vrai que Grandcourt entra immédiatement après avec sir Hugo, en sorte que les paroles échangées auraient été bien peu de chose. Toujours est-il qu'ils le virent sortir de la bibliothèque.

— Vous paraissez souffrante, dit Grandcourt en venant se placer devant elle et en la regardant fixement. Pensez-vous être assez forte pour faire cette promenade ?

— Oui, elle me fera du bien, répondit Gwendolen du bout des lèvres.

— Nous pourrions renoncer à visiter la maison, et nous borner à un petit tour au dehors, dit avec douceur le baronnet.

— Non, non ! s'écria Gwendolen avec décision, ne renonçons à rien. J'ai besoin d'une longue promenade.

Le reste de la société, — deux dames et deux messieurs, sans compter Deronda, — était maintenant réuni, et Gwendolen, remise de son émotion, marcha avec sa grâce habituelle à côté de sir Hugo, accordant une attention apparente aux commentaires que faisait Deronda sur les différents fragments architecturaux, et aux raisons données par sir Hugo pour s'excuser de n'avoir pas essayé de remédier au mélange non déguisé du style moderne avec le style antique, ce qui, selon lui, rendait la place plus véritablement historique. Dans leur trajet de la laiterie aux cuisines, ils prirent par l'extérieur et s'arrêtèrent devant un joli portail, seul reste ancien de la façade orientale.

— Eh bien, dit sir Hugo, à mon avis ceci est plus intéressant au milieu de ce qui porte franchement le cachet d'un style postérieur de quatre siècles. Les additions doivent manifester l'époque dans laquelle on les fait, et porter

l’empreinte de leur siècle. Je ne voudrais pas détruire de morceaux anciens ; mais je crois que leur reproduction est une erreur. Et puis où s’arrêter sur cette pente ? On pourrait tout aussi justement me demander d’user les pierres en m’agenouillant ; n’est-il pas vrai, Grandcourt ?

— Quelle damnable peste ! marmotta celui-ci. Je déteste ces drôles qui hurlent des litanies, la chose la plus ennuyeuse du monde.

— Oui, c’est là que doit en arriver leur romantisme, dit sir Hugo d’un ton d’assentiment confidentiel, c’est-à-dire s’ils se conduisent logiquement.

— Je crois que cette manière d’argumenter contre un courant, parce qu’il peut conduire à une absurdité, ferait bientôt de la vie un silence, dit Deronda. Telle n’est pas la logique des actions humaines ; c’est plutôt celle d’un tournebroche qui doit aller jusqu’à son dernier tour lorsqu’une fois il a été remonté. Nous ne ferons rien sûrement, si nous ne jugeons d’abord de l’endroit où nous devons nous arrêter.

— Je prétends que la poche est le meilleur guide, dit plaisamment sir Hugo. Quant à la plupart de vos vieux-nouveaux bâtiments, il faut payer des hommes pour les travailler artistement afin de leur donner une surface qui paraisse ancienne et qui ne répond pas au taux du travail actuel.

— Alors vous voudriez conserver les anciennes modes, monsieur Deronda ? demanda Gwendolen, en prenant avantage de la liberté du groupement pour demeurer un peu en arrière, pendant que sir Hugo et Grandcourt continuaient d’avancer.

— Quelques-unes seulement. Je ne vois pas pourquoi nous n’userions pas de notre choix en ceci aussi bien qu’en autre chose, ou pourquoi l’âge ou la nouveauté serait un argument pour ou contre. Faire comme nos pères est bien, quand cela n’empêche rien de meilleur ; l’affection s’en accroît, et l’affection est la base la plus large du bien dans la vie.

— Pensez-vous véritablement ainsi ? reprit Gwendolen, non sans un peu de surprise. J’aurais cru que vous faisiez beaucoup plus de cas des idées, du savoir, de la sagesse et autres choses semblables.

— Mais, faire cas de ces choses est encore une affection, répondit Deronda en souriant de cette soudaine naïveté. Appelez cela attachement, intérêt, bonne volonté, peu importe. Il y aura de la différence, si les objets de notre intérêt sont des hommes ; mais, en général, dans toutes les

affections profondes, les objets sont un mélange de personnes et d'idées dans lequel coulent ensemble les sentiments et les sensations.

— Je ne sais si je vous comprends, dit Gwendolen. Je ne me crois pas très affectueuse. Peut-être me direz-vous que c'est la raison pour laquelle je ne vois pas beaucoup de bon dans la vie.

— Non, je ne vous dirai pas cela ; mais je le tiendrais peut-être pour vrai, si je croyais ce que vous dites de vous, répliqua Deronda avec gravité.

Sir Hugo et Grandcourt étaient revenus sur leurs pas et s'arrêtèrent.

— Je ne puis obtenir que M. Deronda me fasse un compliment, dit Gwendolen, en s'adressant au baronnet. Je suis curieuse de voir si l'on peut tirer de lui une petite flatterie.

— Ah ! fit sir Hugo en lançant un regard significatif à Daniel, le fait est qu'il est désespérant de vouloir flatter une jeune femme. On quitte la partie de désespoir. Elle a été tellement rassasiée de douces paroles, que tout ce que nous pourrions dire lui semblerait fade.

— C'est bien vrai ! s'écria Gwendolen en penchant la tête et en souriant. M. Grandcourt n'a réussi à gagner mon cœur que par des compliments bien tournés. Si un seul mot n'avait pas été à sa place, ç'aurait été fatal.

— Entendez-vous cela ? demanda sir Hugo au mari.

— Oui, répondit Grandcourt sans changer de contenance. Je vous assure qu'il est diablement dur de toujours avoir à veiller sur soi.

Tout ceci parut à sir Hugo un badinage naturel entre un tel mari et une telle femme. Quant à Deronda, il s'étonnait des trompeuses altérations des manières de Gwendolen, qui, tantôt, avait l'air d'invoquer la sympathie par une indiscretion enfantine, et, tantôt, de la repousser par une dissimulation hautaine. Il s'éloigna d'elle pour se rapprocher de miss Juliette Fenn, jeune personne que nous avons déjà rencontrée et dont le peu de beauté ne pouvait exciter la jalousie de Gwendolen. Mais, quand ils furent arrivés dans les cuisines, — partie de l'ancien bâtiment en parfait état de conservation, — toutes les beautés en furent gâtées pour elle, et les explications de sir Hugo sur leur sujet lui devinrent importunes, parce que Deronda discourait pour les autres dames et se tenait loin d'elle. De plus, M. Vandernoodt, qui avait toujours la manie de décrire une chose pendant

que l'on en regardait une autre, lui fut insupportable par son insistance à lui détailler la cuisine de lord Blough, qu'il avait vue dans le nord de l'Angleterre.

— Je vous en supplie, ne nous demandez pas de voir à la fois deux cuisines ! la chaleur en devient double. Réellement il faut que je sorte ! s'écria-t-elle enfin, en allant résolument au grand air et en laissant les autres en arrière.

Grandcourt était déjà dehors, et, quand elle le rejoignit, il lui dit :

— Je me demandais combien de temps encore vous resteriez dans cette damnée cuisine ! Une des libertés qu'il avait prises depuis qu'il était marié, était de se servir des épithètes les plus fortes.

— Il y faisait vraiment trop chaud pour une personne aussi enveloppée de fourrures que je le suis, répondit-elle en se retournant pour voir si le reste de la société les suivait.

Ils traversèrent une cour où la neige se voyait encore en petits îlots sur l'herbe, et en assez grandes masses sur les murailles crénelées, et ils arrivèrent dans le chœur depuis longtemps transformé en écuries. Dans cette belle journée d'hiver, éclairée par un pâle soleil, le cloître conservait l'aspect de son antique solennité et les yeux se reposaient avec plaisir sur un tableau vraiment pittoresque. Toutes les chapelles aux fines arcades avaient été changées en stalles, et à travers les vitraux poudreux, le jour venait frapper les murs qui portaient encore des vestiges de cramoisi, d'orange, de bleu et de violet ; le reste du chœur avait été saccagé, le sol nivelé, pavé et drainé. Une douce lumière tombait des fenêtres du haut sur les hanches et sur les croupes des chevaux, dont les naseaux mobiles dénotaient la vigueur ; sur le foin qui pendait hors des râteliers, tribunes d'où autrefois les moines regardaient l'autel ; sur un petit épagneul blanc et feu qui avait fait son lit à côté d'une vieille jument, et sur quatre vieux anges, ayant encore des postures dévotes comme des martyrs mutilés.

— Oh ! c'est magnifique ! s'écria Gwendolen ; seulement il faudrait un cheval dans chacun des *box*. Je préfère dix fois ces écuries à celles de Ryelands.

Elle n'eut pas plus tôt prononcé ces mots, qu'elle s'arrêta et involontairement tourna les yeux du côté de Deronda, qui, par un

mouvement machinal et bizarre, avait ôté son chapeau comme s'il était dans une église. Leurs regards se croisèrent au grand ennui de Gwendolen, qui se sentit rougir, car il lui sembla qu'elle l'avait laissé lire dans sa pensée. Elle s'exagérait l'impression que sir Hugo et Deronda pouvaient avoir ressenti de son manque de goût en faisant allusion à un droit quelconque de possession de l'abbaye. Daniel l'en mépriserait peut-être ! Sa contrariété lui enleva sa facilité habituelle de plaisanterie ; elle leva la tête comme si elle examinait la voûte, en faisant un tour sur elle-même dans cette attitude. Si l'on avait remarqué sa rougeur, on ne l'avait certainement pas interprétée dans le sens vrai de ses sentiments. La rougeur n'est pas un langage. Seul Deronda en devina jusqu'à un certain point le motif ; mais, tandis qu'il l'observait, il était lui-même l'objet de l'attention d'un autre.

— Est-ce que vous saluez les chevaux ? lui demanda Grandcourt en faisant entendre un petit rire moqueur.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il en se couvrant.

La confusion de Gwendolen avait disparu pendant son inspection des chevaux, que Grandcourt s'abstenait poliment d'apprécier, en approuvant languissamment ce qu'en disait sir Hugo.

— Le fait est, conclut le baronnet, qu'aujourd'hui les écuries coûtent horriblement cher, et je m'estime heureux de m'être délivré de cette *démangeaison*.

— Que voulez-vous que fasse un gentleman ? répondit Grandcourt. Il faut qu'il monte à cheval. Je ne vois pas ce qu'il pourrait faire de mieux. Mais je n'appelle pas monter à cheval, l'action de s'asseoir les jambes écartées sur une bête difforme.

Cette façon délicate et diplomatique de caractériser l'écurie de sir Hugo ne demandait pas de réponse directe, et le baronnet, sentant que la conversation languissait, s'écria :

— Maintenant nous allons aller voir le cloître ; c'est le plus beau reste de l'abbaye et le mieux conservé ; les moines pourraient s'y être promenés hier.

Mais Gwendolen était restée en arrière pour voir le chenil des chiens de chasse, et peut-être aussi parce qu'elle se sentait démoralisée. Grandcourt l'attendit.

— Vous feriez mieux de prendre mon bras, lui dit-il de sa voix basse et sur un ton de commandement ; elle obéit.

— Quel ennui, ajouta-t-il, d'être obligé de flâner dehors par un temps pareil, de cette manière, et sans cigares !

— Je croyais que cela vous plairait.

— À moi ? Un papotage éternel ! et des filles laides ! Peut-on inviter de tels monstres ! Comment ce *fat* de Deronda peut-il seulement les regarder ?

— Pourquoi l'appellez-vous *fat* ? Que lui reprochez-vous ?

— Je ne lui reproche rien. Qu'est-ce que cela me fait qu'il soit *fat* ? Il n'est d'aucune conséquence pour moi. Je l'inviterai même à revenir à Diplow, si vous voulez.

— Je ne crois pas qu'il vienne. Il est trop intelligent et trop instruit pour se soucier de *nous*, dit Gwendolen, pensant qu'il serait utile de dire (en particulier) à son mari qu'on pouvait le dédaigner.

— Je n'ai jamais vu que cela fît beaucoup de différence chez un homme. Ou il est gentilhomme, ou il ne l'est pas, répondit Grandcourt.

Que de nouveaux époux saisissent l'occasion d'avoir un moment de tête-à-tête, cela est facile à comprendre et on le permet volontiers ; les autres personnes de la société les avaient donc laissés à l'arrière, jusqu'à ce que, rentrant dans le jardin, tous s'arrêtèrent dans la cour cloîtrée où, treize ans plus tôt, nous avons vu un jeune garçon faire, au milieu des roses, connaissance avec son premier chagrin. On s'était servi, pour construire ce cloître, de pierres plus dures et plus résistantes que pour l'église ; aussi avait-il mieux supporté l'action et les ravages du temps. C'était, dans cette région septentrionale, un rare exemple de monastère avec arcades et piliers. On aurait dit que le feuillage des chapiteaux venait d'être artistement déchiqueté et délicatement ouvragé par le ciseau du sculpteur. Gwendolen avait quitté le bras de son mari pour se joindre aux autres dames, auxquelles Deronda faisait remarquer l'art avec lequel on avait combiné la liberté avec l'exactitude, dans l'imitation de la nature.

— Je me suis souvent demandé, dit-il après avoir désigné un délicieux chapiteau, si on n'apprend pas à aimer les objets réels par leurs représentations, ou ces représentations par leurs objets réels. Quand j'étais

enfant, ces chapiteaux m'ont enseigné à observer et à aimer la structure des feuilles.

— J'affirmerais presque que vous en voyez chaque ligne les yeux fermés, dit Juliette Fenn.

— Oui ; car, pendant bien des années, cette cour a été pour moi la seule image d'un couvent et chaque fois que je lis un ouvrage où il est question de moines et de monastères, c'est ici que je les place.

— Vous devez beaucoup aimer cette résidence, reprit en toute innocence Juliette Fenn, qui ne pensait aucunement à l'héritage. Tant de maisons se ressemblent ! mais celle-ci est unique, et vous paraissez en connaître chaque recoin. Jamais vous n'en aimerez autant une autre.

— J'en porte l'image en moi, répondit paisiblement Deronda, habitué à des pensées de ce genre. Pour la plupart des hommes, leur première demeure n'est qu'un souvenir de leur jeunesse, et je n'affirmerais pas qu'ils en aient conservé le meilleur. L'image ne s'efface jamais ; on n'est pas désappointé par le souvenir, et les exagérations vont toujours du bon côté.

Gwendolen était sûre qu'il parlait ainsi par délicatesse pour elle et pour Grandcourt, parce qu'il savait qu'ils devaient l'entendre et que, probablement, il la considérait comme une égoïste qui désirait entrer en possession le plus tôt possible des biens du baronnet. Mais, quoi qu'il pût dire, il devait, selon elle, y avoir en lui un dépit secret de ce que les circonstances de sa naissance lui ôtaient toute possibilité d'hériter de son père, et, s'il supposait qu'elle était heureuse de voir passer cet héritage à son mari, que pouvait-il éprouver pour elle sinon une pitié méprisante ? En effet, elle croyait s'apercevoir qu'il l'évitait, qu'il préférait causer aux autres, ce qui — par parenthèse — n'était pas aimable de sa part.

Ces idées, ajoutées à un mélange d'orgueil et de timidité, l'empêchèrent de lui adresser de nouveau la parole, et, quand on fut monté dans la galerie de portraits qui surmontait le cloître, elle eut l'air d'y prendre beaucoup d'intérêt et fit ses remarques sans un appel direct à Deronda. Mais les efforts qu'elle était obligée de s'imposer pour paraître gaie, la fatiguèrent, et, comme Grandcourt était retourné dans la salle de billard, elle se retira dans l'élégant boudoir qui avait été préparé pour elle, et s'y enferma pour rêver tout à son aise... à ses misères.

Oui, à ses misères ! Cette jeune et belle créature, avec ses vingt-deux ans et son ambition satisfaite, n'était plus tentée de baiser son image heureuse réfléchie par son miroir ; elle s'y regardait et s'étonnait qu'elle pût être si malheureuse. Déjà, dans le court espace de sept semaines, qui lui semblaient la moitié de sa vie, son mari avait pris sur elle un empire auquel il ne lui était pas plus possible de résister qu'à l'effet engourdissant du choc d'une torpille. Grandcourt avait une finesse surprenante pour deviner l'état de l'âme de sa femme et pour rendre ce caractère fier et rebelle, muet et impuissant devant lui.

Elle avait brûlé la lettre de Lydie Glasher dans un moment d'effroi instantané, redoutant que d'autres yeux que les siens pussent la voir, et elle avait obstinément soutenu à son mari qu'aucune autre cause que la surexcitation et la fatigue n'avait provoqué sa violente attaque nerveuse. Elle avait été forcée de mentir. « Ne me demandez rien, c'était plus fort que moi, c'était le changement soudain et mon départ de chez ma mère ! »

Mais les phrases de la lettre se dressaient à tout moment devant ses yeux et lui faisaient l'effet d'un arrêt du destin. Les mots avaient instillé leur poison dans ses veines et faisaient renaître la vision continuelle de la scène des Pierres Parlantes. Cette scène était pour elle une apparition accusatrice ; elle redoutait que Grandcourt la connût. Elle était prête à tout endurer plutôt que la mortelle humiliation d'avouer qu'elle savait tout avant de l'épouser et qu'elle avait manqué à la parole donnée.

Après la lecture de la lettre avait commencé l'empire qu'avait pris sur elle son mari et la crainte qu'il lui inspirait ; et il le savait. Il n'avait, il est vrai, aucun indice de la promesse violée, et, du reste, il aurait fait bon marché de cette atteinte à sa conscience ; mais il savait non seulement ce que Lush lui avait dit de la rencontre aux Pierres Parlantes, mais encore ce que lui cachait Gwendolen et qu'elle avait dû être la cause de son malaise inattendu. Il était sûr que Lydie avait enfermé un papier quelconque dans l'écrin des diamants, et ce papier avait inspiré à sa femme une nouvelle répulsion pour lui, et créé en même temps une raison pour qu'elle n'osât pas la lui manifester. Il ne s'inquiéta pas beaucoup, comme l'auraient fait d'autres maris, de ce que ses espérances matrimoniales étaient frustrées ; il avait voulu épouser miss Harleth et n'était pas homme à s'en repentir. Il savait qu'il ne s'était pas marié à une idiote incapable de percevoir

l'impossibilité de lui échapper, sans voir en même temps les maux qui en résulteraient ; il avait épousé une fille ayant assez d'esprit et d'orgueil pour ne pas faire d'elle une folle, en compromettant les avantages d'une position qui l'avait attirée, — et, si elle avait besoin d'allusions claires pour se conduire convenablement, il aurait soin de ne pas les lui épargner.

Ce qui s'était passé entre eux au sujet des diamants était typique. Un soir, peu de temps avant de venir à l'abbaye, ils devaient dîner à Brackenshaw-Castle. Gwendolen, qui s'était promis de ne jamais porter les diamants, sur lesquels les horribles mots de la lettre de Lydie ressortaient en caractères flamboyants, descendit en robe blanche, ayant autour du cou un collier d'or auquel pendait un médaillon d'émeraude que Grandcourt lui avait donné, et aux oreilles de petites étoiles également en émeraudes. Grandcourt, appuyé à la cheminée, la vit entrer.

— Suis-je bien comme vous le désirez ? lui dit-elle presque gaiement. Elle n'allait pas sans plaisir à Brackenshaw-Castle dans sa nouvelle dignité.

— Non, répondit Grandcourt, mettez vos diamants.

Gwendolen demeura muette ; elle tremblait de laisser percer la moindre émotion, et cependant elle fut convaincue que ses yeux avaient laissé une altération se manifester quand ils rencontrèrent ceux de son mari. Il fallait répondre ; elle dit aussi indifféremment que possible :

— Oh ! non ! je vous en prie. Les diamants ne me vont pas. Je ne le crois pas.

— Ce que vous croyez n'a rien à faire ici, répliqua Grandcourt avec son *sotto voce* impérieux. Je désire que vous mettiez vos diamants.

— Excusez-moi, je vous en prie, j'aime ces émeraudes, répondit Gwendolen qui, malgré elle, donna des signes de frayeur.

— Obligez-moi de me dire la raison pour laquelle vous refusez de porter ces diamants quand je le désire, dit Grandcourt, les yeux fixés sur elle avec plus de ténacité que jamais.

À quoi bon se révolter ? Elle n'avait rien à répondre ; elle remonta dans sa chambre. En sortant les diamants de leur écrin, il lui sembla que son opposition à les porter avait éveillé dans l'esprit de son mari le soupçon qu'elle savait quelque chose, et qu'il se faisait un plaisir de la torturer.

— Il aime à persécuter ses chiens et ses chevaux, se dit-elle en frissonnant, il en fera de même avec moi, je serai persécutée. Que me reste-t-il à faire ? Je n'irai pas crier au monde : « Ayez pitié de moi ! »

Elle allait sonner sa femme de chambre, quand elle entendit que l'on ouvrait sa porte. C'était Grandcourt.

— Vous avez besoin de quelqu'un pour vous les attacher, dit-il en s'approchant.

Elle ne répondit rien, s'efforça de demeurer calme et le laissa lui attacher les bijoux comme il le voulait. Indubitablement il avait eu l'habitude d'agir de même avec une autre. Dans une amertume sarcastique contre elle-même, elle se dit : — Quel superbe privilège de les avoir volés à cette femme !

— Pourquoi avez-vous si froid ? lui demanda Grandcourt après avoir attaché la dernière boucle d'oreille. Mettez vos fourrures. Je ne puis souffrir qu'une femme ait l'air gelé. Puisque vous allez vous montrer en jeune mariée, faites-le décentement.

Cette petite allocution maritale, bien que n'étant pas parfaitement persuasive, piqua au vif l'orgueil de Gwendolen et la força de redevenir elle-même. Les horribles paroles rampèrent toujours sur les diamants, mais seulement pour elle ; pour les autres, c'étaient des brillants qui lui seyaient à ravir, et Grandcourt eut la satisfaction de se dire qu'elle obéissait au mors.

Revenue à Diplow, elle avait dit à sa mère :

— Oui, maman, je suis très heureuse. Ryelands n'a pas trompé mon attente. C'est une bien plus belle résidence que celle-ci, plus grande. Mais avez-vous besoin d'argent ?

— Ne sais-tu pas que, le jour de ton mariage, M. Grandcourt m'a laissé une lettre ? J'aurai huit cents livres par an. Il désire que je reste à Offendene pour le moment, pendant que vous êtes à Diplow ; mais, s'il y avait un joli cottage près du parc de Ryelands, nous pourrions aller l'habiter sans beaucoup de dépense, et je t'aurais peut-être une bonne partie de l'année.

— Il faut laisser faire M. Grandcourt, maman.

— Certainement. C'est admirable de sa part d'avoir dit qu'il payerait la location d'Offendene jusqu'à la fin de juin. Nous pouvons très bien nous suffire sans autre domestique mâle que Crane. Notre bonne Merry

demeurera avec nous et m'aidera à tout diriger. Il est naturel que M. Grandcourt tienne à ce que ma maison soit sur un pied honnête dans votre voisinage, et je ne puis qu'y consentir. Ne t'en a-t-il rien dit ?

— Rien ; je suppose qu'il désirait vous l'entendre dire.

Par le fait, Gwendolen avait été désireuse de savoir comment son mari traiterait sa mère ; mais, depuis son mariage, elle n'avait pas osé aborder le sujet avec Grandcourt. Elle avait désormais envers lui un sentiment d'obligation qui ne lui laissa de repos que quand elle lui eut dit :

— C'est très bien à vous d'avoir pensé à pourvoir maman. Vous avez pris une bien grande charge en épousant une fille qui n'avait que des parents pour toute fortune.

Grandcourt, qui fumait, répondit avec insouciance :

— Je ne pouvais pas décemment la laisser vivre comme la mère d'un garde-chasse.

— Au moins n'est-il pas mesquin pour ce qui regarde l'argent ! pensa Gwendolen, et maman a eu le meilleur lot de mon mariage.

L'impuissance à laquelle elle se sentait réduite donna une force nouvelle à l'influence que, dès le début, Deronda avait prise sur son esprit. Elle croyait qu'il possédait un moyen inconnu pour la juger.

« Je voudrais qu'il pût savoir tout ce qui me concerne sans le lui dire ; » voilà quelle était sa pensée, pendant que, couchée sur son lit de repos, la tête appuyée sur sa main, elle se regardait dans une psyché, non avec admiration, mais avec mélancolie. « Je voudrais qu'il sût que je ne suis pas aussi méprisable qu'il le pense, que je suis dans un grand trouble, et que je voudrais être meilleure si je le pouvais ! » Elle avait, pour ainsi dire, transformé en prêtre et en confesseur, ce jeune homme qui n'avait que peu d'années de plus qu'elle, et peut-être une nouvelle éducation se préparait-elle pour Deronda, dans cette idéale consécration de Gwendolen !

M. Vandernoodt, qui éprouvait le besoin d'une promenade animée, d'un cigare et d'un petit cancan, avait accaparé Deronda.

— Quel drôle de corps que ce Grandcourt ! dit-il. Un instant ! S'il est de vos amis, je retire l'expression.

— Pas le moins du monde, reprit Deronda.

— Je le pensais bien. On s'étonne qu'il ait éprouvé une nouvelle grande passion ; et il faut vraiment que c'en soit une pour se marier de cette façon. Cependant, Lush, son vieux camarade, prétend qu'il n'a épousé cette fille que par entêtement. Par George ! c'est un entêtement très explicable. Un homme pourrait se décider à l'épouser sans le stimulant de la contradiction. Mais il doit s'être joliment saigné d'argent, eh ?

— Je ne sais rien de ses affaires.

— Comment ! vous ne connaissez pas l'autre ménage qu'il entretient ?

— Diplow ? Naturellement. Il l'a pris de sir Hugo, mais seulement pour un an.

— Non, non ! pas Diplow : Gadsmere. Sir Hugo le sait bien, j'en répondrais.

Deronda se tut ; il commençait à ressentir une réelle curiosité ; mais il prévint qu'il saurait tout ce que M. Vandernoodt avait à révéler, sans lui faire l'honneur de le lui demander.

— Lush ne veut pas l'avouer ; c'est tout simple : il est le confident et l'entremetteur de Grandcourt. Mais je le tiens de la meilleure source. Le fait est qu'il y a une autre dame avec quatre enfants à Gadsmere. Elle avait la haute main sur lui, il y a dix ans et plus, et, d'après ce que j'ai pu comprendre, elle l'a encore. C'est pour lui qu'elle a quitté son mari ; elle a voyagé partout avec lui. Son mari est mort maintenant ; un de mes camarades qui a servi dans le même régiment a bien connu madame Glasher avant qu'elle prît la poudre d'escampette. C'est une femme aux yeux noirs et ardents, une beauté fameuse de son temps ; il la croyait morte. On prétend qu'elle tient encore Grandcourt sous sa coupe, et l'on s'étonne qu'il ne l'ait pas épousée ; car elle a un superbe petit garçon, et je sais que Grandcourt peut faire absolument ce qu'il veut de ses biens. C'est ce que m'a dit Lush.

— Quel droit avait-il alors d'épouser cette jeune personne ? s'écria Deronda avec dégoût.

M. Vandernoodt, pour toute réponse, se contenta de faire tomber la cendre de son cigare, de hausser les épaules, et d'avancer les lèvres.

— Elle peut n'en rien savoir, continua Deronda, qui aussitôt se posa intérieurement cette question : Le savait-elle ?

— La situation est vraiment piquante, reprit M. Vandernoodt. Voyez-vous Grandcourt entre ces deux femmes fougueuses ? Car, comptez-y, la jeune dame aux beaux cheveux a une bonne dose de démon en elle ; je me suis fait d'elle cette opinion à Leubronn. Imaginez-vous ces deux rivales se rencontrant ! Grandcourt devient un nouveau Jason. Je me demande comment il jouerait ce rôle !.. Il me semble entendre la Ristori criant : « Jason ! Jason ! » Ces jolies femmes tiennent assez généralement à leur imbécile.

— Grandcourt n'est pas un imbécile, dit Deronda ; il peut mordre.

— Je parle de Jason. Je ne puis pas trop comprendre Grandcourt. C'est un rusé compère et qui est supérieurement bâti. Bah ! s'il arrive à posséder toutes les terres, les domaines supporteront le partage. Cette jeune personne, dont je sais que les parents étaient réduits à la misère, peut se croire très heureuse de l'avoir pour mari. Je ne me crois pas obligé d'être dur pour un homme, parce qu'il s'est emballé dans une affaire de cette sorte ; mais il pourrait se montrer plus aimable. Hier soir, je lui racontais une histoire très intéressante ; eh bien, au milieu de mon récit, il s'est levé et s'en est allé. J'étais tenté de le rosser. Croyez-vous qu'il l'ait fait par inattention ou par insolence ?

— Oh ! il peut y avoir de l'un et l'autre. Il observe assez généralement les convenances, mais il n'écoute pas beaucoup, dit Deronda. Il y eut une pause d'un moment, et il reprit : — Il doit y avoir de l'exagération ou de l'inexactitude dans ce que vous avez appris sur cette dame de Gadsmere.

— Pas un atome ; comptez là-dessus. Tout cela a été tenu secret pendant ces dernières années ; on l'a oublié ; mais le nid est là, et les oiseaux sont dedans. Du reste, je sais que Grandcourt y va ; j'en ai des preuves. Au surplus, c'est son affaire ; cela ne regarde personne.

— Je me demande comment vous avez pu être si bien renseigné sur cette histoire ? fit sèchement observer Deronda.

— Oh ! beaucoup de personnes la connaissent. Vous savez, ces histoires-là, on les empaquète comme de vieilles lettres. Moi, elles m'intéressent ; j'aime à connaître les mœurs de mon temps, les commérages contemporains. Je ne risquerais pas une obole pour connaître les faux pas des momies. Vous le feriez, vous, car vous aimez l'histoire ancienne ; vous vous intéressez à une dame qui a la figure couverte de chiffons et dont les pieds racornis sont visibles. Est-ce que cela flatte votre imagination ?

— Certainement ; car, si elle a eu des malheurs en amour, j'ai la satisfaction de savoir qu'elle n'en a plus.

— Ah ! je vois que vous pensez à Médée !

Deronda s'arrêta devant des chênes gigantesques qu'il fit semblant d'admirer. Il ne voulait pas avouer que, lui aussi, il écoutait avec intérêt ce commérage contemporain ; il fut satisfait que M. Vandernoodt n'eût plus rien à dire. Il réfléchit alors au mariage de Gwendolen. Connaissait-elle cette liaison inavouée de Grandcourt ? Est-ce pour cela que d'abord elle renonça à lui ? L'accepta-t-elle ensuite à cause de sa pauvreté ? Sous son air délibéré de satisfaction, madame Grandcourt n'est-elle pas rongée par une triple douleur : le reproche qu'elle se fait à elle-même, le désappointement, la jalousie ? Il était porté à la juger plus favorablement, à l'excuser, à la plaindre. Il croyait avoir trouvé une clef pour interpréter plus clairement son caractère. Gwendolen, connaissant madame Glasher et ses enfants, épousant Grandcourt, et se montrant satisfaite, lui aurait paru repoussante ; mais Gwendolen bourrelée de remords pour avoir contribué à leur faire du tort, se rapprochait des sentiments qu'il affectionnait. Après une demi-heure de réflexion sur la position et l'état d'esprit de Gwendolen, il prit la résolution de ne plus l'éviter.

Il se rappela que, très probablement, elle était en ce moment au salon, à prendre le thé avec les autres dames. C'était vrai. Gwendolen, qui d'abord s'était promis de ne pas descendre avant quatre heures, comprit qu'en s'enfermant de la sorte, elle s'enlevait toutes les chances de voir et d'entendre Deronda, quand sa visite ne devait plus durer que deux jours.

Elle se rajusta toute seule, reprit son petit air d'assurance, et, une fois descendue, voulut paraître en bonnes dispositions.

La réunion ne comprenait que des dames. Lady Pentreath les amusait en leur décrivant les salons sous la régence, en imitant les figures des dames et des messieurs en 1819 — l'année où elle fut présentée ! — quand Deronda parut.

— Veut-on m'accepter ? dit-il. Peut-être ferais-je mieux d'aller rejoindre ces messieurs, que je suppose au billard ?

— Non, non, restez ! dit lady Pentreath. Ces dames allaient avoir assez de moi ; faites-nous savoir ce que vous avez à dire.

— C'est un appel assez embarrassant, dit-il en s'asseyant à côté de lady Mallinger et en s'adressant à elle ; je crois que je ferai bien de saisir cette occasion pour parler de notre chanteuse, à moins que vous ne l'ayez déjà fait !

— Ah oui ! la petite juive ! répondit lady Mallinger. Non, je n'en ai pas parlé encore. Il ne m'est pas entré dans l'esprit que quelqu'un pût avoir besoin de leçons de chant.

— Toutes ces dames en connaissent d'autres qui ont besoin de leçons de chant, répliqua Deronda. J'ai, par hasard, découvert une chanteuse exquise, fit-il en se tournant vers lady Pentreath. Elle demeure chez des dames de mes amies, la mère et les sœurs de mon copain à Cambridge. Elle a été au théâtre de Vienne ; mais elle veut quitter la carrière dramatique et se suffire en enseignant.

— Cette espèce-là fourmille, dit la vieille dame. Fait-elle payer ses leçons très cher ou très bon marché ? Ce sont les deux seules amorces que je connaisse.

— Il y en a une troisième pour ceux qui l'entendent, reprit Daniel. Son chant, à mon avis, est quelque chose d'exceptionnel. Elle a été admirablement montrée et, de plus c'est une intelligence de premier ordre. On sent qu'elle chante par nature.

— Alors pourquoi a-t-elle quitté le théâtre ? demanda lady Pentreath. Je suis trop vieille pour croire qu'une grande artiste abandonne volontairement ses chances de succès.

— Sa voix n'est pas assez forte. C'est une délicieuse voix de salon. Vous qui vantez ma manière d'interpréter Schubert, dit-il en s'adressant à madame Raymond, vous seriez enchantée de la sienne. Je crois qu'elle ne refusera pas de chanter dans des sociétés particulières ou dans des concerts.

— Je l'aurai dans mon salon quand nous retournerons à Londres, dit lady Mallinger ; vous l'y entendrez. Je ne la connais pas encore, mais je me fie à la recommandation de Daniel. J'ai l'intention de la donner pour maîtresse de chant à mes filles.

— Est-ce une affaire charitable ? demanda lady Pentreath ; je ne puis souffrir la musique charitable.

Lady Mallinger, qui n'était pas forte en conversation et qui avait pris l'engagement de ne rien dire de l'histoire de Mirah, eut un sourire embarrassé et regarda Deronda.

— Ce sera charitable, dit celui-ci, pour les personnes qui ont besoin d'un bon modèle et d'un excellent professeur de chant. Tous ceux qui ont de l'oreille en bénéficieront et pourront perfectionner leur style ordinaire. Si vous entendiez miss Lapidoth, fit-il en regardant Gwendolen, peut-être reviendriez-vous sur votre décision d'abandonner le chant.

— Je crois, au contraire, que cela confirmerait ma décision, répondit Gwendolen. Je ne me sens pas capable de suivre votre conseil, de jouir de ma médiocrité.

— Pour moi, reprit Deronda, les personnes qui font bien une chose, m'inspirent toujours la tentation de les imiter. Je ne veux pas prétendre que je crois pouvoir le faire aussi bien, mais je me dis que cela vaut la peine d'essayer. Je suis persuadé que la musique que je fais n'est pas très bonne ; mais le monde me paraîtrait bien plus triste si je croyais que la musique en elle-même ne vaut pas beaucoup. L'excellence encourage ; elle prouve la richesse spirituelle du monde.

— Mais si nous ne pouvons imiter, il me semble que notre vie en sera plus paisible, objecta Gwendolen, qui se sentait encouragée par l'insignifiance de son talent.

— Cela dépend du point de vue où l'on se place, répliqua Deronda. Nous aurions une pauvre vie si nous en étions réduits, pour tout plaisir, à nos seuls talents. Une petite imitation privée de ce qui est bon est une sorte de

dévotion, et nous devrions pratiquer l'art, ne fût-ce que comme préparation pour comprendre ce qu'un petit nombre seulement peut faire. Je crois miss Lapidoth de ce petit nombre.

— Ce doit être une personne bien heureuse, ne le pensez-vous pas ? dit Gwendolen avec une teinte de sarcasme et en tournant la tête du côté de madame Raymond.

— Je ne sais, répondit cette dame au caractère indépendant ; il faut que je la connaisse mieux avant d'en dire autant.

— Elle doit avoir éprouvé un cruel désappointement de ce que la voix lui ait manqué pour le théâtre, dit Juliette Fenn avec sympathie.

— Je suppose qu'elle a déjà passé le meilleur temps de sa jeunesse, fit la voix grave de lady Pentreath.

— Au contraire, elle l'atteint à peine, dit Deronda. Elle compte au plus vingt ans.

— Et très jolie ! ajouta lady Mallinger, excitée par le désir de venir en aide à Deronda ; et, de plus, elle a de très bonnes manières. Je regrette seulement qu'elle soit juive. Je n'aimerais pas à l'employer à autre chose ; mais, pour chanter, cela ne fait rien.

— Eh bien, puisque sa voix est trop faible pour qu'elle puisse crier beaucoup, dit lady Pentreath, je conseillerai à lady Clémentine de la donner comme professeur à mes neuf petites filles, et j'espère que huit, au moins, seront convaincues qu'elles n'ont pas assez de voix pour chanter ailleurs qu'à l'église. À mon avis, nos jeunes filles d'aujourd'hui, en majeure partie, ont besoin de leçons pour ne pas chanter.

— J'ai eu mes leçons pour cela, dit Gwendolen en regardant Deronda ; vous voyez que lady Pentreath est de mon côté.

Pendant qu'elle parlait encore, sir Hugo entra, suivi d'autres messieurs, au nombre desquels se trouvait Grandcourt, et se plaçant au bout de la table, il dit :

— Quelle est la contre-vérité à laquelle Deronda veut vous faire croire, mesdames, pour qu'il se soit glissé tout seul au milieu de vous ?

— Il veut nous faire croire qu'une obscurité est meilleure qu'une célébrité, dit lady Pentreath. Il s'agit d'une jolie chanteuse juive qui doit

étonner nos jeunes gens. Vous et moi, qui avons entendu la Catalani dans son printemps, nous ne nous étonnons pas si facilement.

Sir Hugo, avec un sourire de bonne humeur, dit tout en humant une tasse de thé que lui avait préparée sa femme.

— Vous savez, milady, qu'un libéral comme moi est forcé de croire qu'il y a eu des cantatrices depuis la Catalani.

— Ah ! vous êtes plus jeune que moi ! Vous êtes un de ceux qui ont couru après l'Alcharisi ; mais elle s'est mariée et vous a laissés tous bredouille.

— Oui, c'est vraiment triste quand les grandes cantatrices se marient et quittent le théâtre avant d'avoir une fêlure dans la voix. Le mari est un voleur public, dit sir Hugo en posant sa tasse sur la table et en s'éloignant, pendant que Deronda, qui avait quitté sa chaise pour faire place à d'autres, allait s'asseoir un peu à l'écart. Tout à coup il s'aperçut que, profitant de la dispersion des groupes, Gwendolen s'était soustraite aux attentions de M. Vandernoodt en s'approchant du piano, où elle faisait semblant d'examiner la musique posée sur le pupitre.

On ne sera pas surpris que Deronda ait conclu qu'elle désirait aller à lui. Peut-être voulait-elle faire amende honorable pour le ton de résistance désagréable qu'elle avait mise dans ses réponses aux recommandations qu'il venait de demander pour Mirah, car il avait remarqué que son premier mouvement la poussait à dire une chose qu'elle tenait ensuite à rétracter. Il alla donc se mettre à côté d'elle, et lui dit :

— Êtes-vous réconciliée avec la musique, et regardez-vous ce que vous voulez jouer ou chanter ?

— Je ne regarde rien, mais je suis réconciliée, dit-elle sur un ton de soumission.

— Puis-je connaître votre raison ?

— J'aimerais à entendre miss Lapidoth et à prendre des leçons avec elle, puisque vous l'admirez tant, c'est-à-dire quand nous serons à Londres. Je veux avoir ses leçons pour me réjouir de son excellence et de mon insuffisance, dit-elle en souriant avec douceur.

— Je serais vraiment heureux pour vous que vous consentiez à la voir et à l'entendre, répondit Deronda en lui rendant son sourire.

— Est-elle aussi parfaite en tout qu'en musique ?

— Je ne saurais vous répondre exactement, ne la connaissant pas assez ; mais ce que j'ai vu ne me fait pas désirer qu'elle soit autrement qu'elle n'est. Elle a passé une existence bien malheureuse. Ses peines ont commencé dès son enfance et elle a grandi au milieu d'un entourage insupportable. Je suis certain que vous direz que nul avantage n'aurait pu lui donner plus de grâce ou plus de raffinement.

— Je me demande quelles ont été ses peines ?

— Je n'en ai pas de connaissance très précise ; mais je sais qu'elle a été sur le point de se noyer de désespoir.

— Et qui l'en a empêchée ? demanda vivement Gwendolen.

— Un rayon est venu l'éclairer et lui a fait sentir qu'elle devait vivre... qu'il était bon de vivre, répondit Daniel avec calme. Elle est pleine de piété et paraît capable de se soumettre à tout quand elle croit que c'est un devoir.

— Ces gens-là n'ont pas besoin de pitié, dit-elle impatientement. Je n'ai point de sympathie pour les femmes qui ont toujours marché droit. Je ne crois pas en leurs grandes souffrances. Ses doigts froissaient convulsivement les pages de musique.

— Il est vrai que la conviction d'avoir fait du tort est quelque chose de plus lourd et de plus amer, répartit Deronda. Je suis porté à croire qu'étant tous susceptibles de faillir, nous ne pouvons avoir les mêmes sentiments pour ceux qui sont irréprochables que pour ceux qui sont meurtris dans la lutte par leur propre faute. C'est une très ancienne histoire que celle de la brebis égarée, mais elle se renouvelle chaque jour.

— C'est une manière de parler, cela n'a jamais été vrai, ce n'est pas réel, dit-elle avec amertume. Vous admirez miss Lapidoth parce que vous la croyez irréprochable, parfaite, et vous mépriserez une femme qui aurait commis, selon vous, quelque mauvaise action.

— Cela dépendrait entièrement de la manière dont elle considérerait cette action, objecta Deronda.

— Seriez-vous content si elle était très misérable ? s'écria Gwendolen avec impétuosité.

— Non, je ne serais pas content, je serais navré pour elle. Ce n'est pas une simple façon de parler. Je ne veut pas dire que les belles natures ne sont pas plus adorables ; je veux dire que celles qui seraient comparativement peu intéressantes, peuvent devenir plus dignes de sympathie quand elles font quelque chose qui éveille en elles le remords. La vie s'élargit de différentes manières. Certaines personnes ont besoin qu'une secousse violente vienne ouvrir leurs yeux sur les conséquences de leurs fautes, et, quand elles en souffrent, leur sort nous touche plus que celui des heureux.

Gwendolen s'était laissée tomber sur le tabouret du piano ; elle le regardait ; ses grands yeux exprimaient une peine intense ; c'était le regard d'une biche blessée implorant du secours.

— As-tu persuadé madame Grandcourt, Dan ? Consent-elle à nous jouer quelque chose ? dit sir Hugo en arrivant auprès d'eux et en mettant la main sur l'épaule de Deronda, qu'il pressa légèrement, comme pour l'avertir de prendre garde.

— Je ne puis me persuader moi-même, répondit-elle en se levant.

D'autres personnes avaient suivi sir Hugo, et mirent fin à toute occasion de confidences pour ce jour-là. Mais le lendemain, veille du nouvel an, un grand bal, auquel étaient invités les gentilshommes du voisinage et les principaux tenanciers du baronnet, devait avoir lieu dans la galerie des portraits, et ce divertissement, où le nombre des danseurs est grand, et où le mouvement est général, peut créer des moments de solitude. En faisant sa toilette, Gwendolen eut envie, en souvenir de Leubronn, de porter pour seul bijou et pour unique ornement le vieux collier de turquoises ; mais elle n'osa pas, dans la crainte d'offenser son mari, en se montrant aussi mesquinement parée en une occasion où il voulait qu'elle apparût dans toute sa splendeur. Décidée cependant à porter, d'une façon quelconque, le mémorable collier, elle le tourna trois fois autour de son poignet et en fit un bracelet : elle était remontée dans sa chambre pour le mettre au moment d'entrer dans la salle du bal.

C'était toujours une belle fête que ce bal de fin d'année, conservé par tradition de famille, selon la vieille coutume, autant que les inévitables

changements de la mode veulent bien le permettre. Partout le plancher avait été recouvert de tapis en drap rouge ; des plantes exotiques de serre chaude et toujours vertes étaient disposées en bosquets aux extrémités et dans chaque coin de la galerie, et les portraits des Mallinger, depuis les premières générations jusqu'à la dernière, formaient une ligne piquante de spectateurs. Sir Hugo espérait que Grandcourt serait flatté d'avoir été invité à venir à l'abbaye au moment où devait se donner ce festival qui faisait valoir le rang de sa famille ; mais il espérait aussi que l'air de santé répandu sur toute sa personne, impressionnerait son successeur présomptif et lui donnerait à penser qu'un temps bien long se passerait avant que la succession ne lui arrivât, et qu'il aurait la sagesse de préférer une forte somme actuelle à une petite propriété qu'il faudrait attendre encore, Dieu sait combien d'années. Tous ceux qui étaient présents, jusqu'à la fille du fermier le moins important, savaient qu'ils verraient « le jeune Grandcourt », le neveu de sir Hugo, l'héritier présumé, le futur baronnet, en visite à l'abbaye avec sa jeune femme, après une longue absence ; la froideur qui avait existé entre l'oncle et le neveu ayant fait place à une chaleureuse amitié. La jeune mariée, qui ouvrit le bal avec sir Hugo, fut nécessairement le but de tous les regards. Moins d'un an plus tôt, si, au moyen d'un miroir magique, Gwendolen avait pu voir sa position actuelle, elle se serait figurée animée d'un triomphant plaisir, convaincue de tenir dans ses mains la direction d'une existence pleine de chances favorables dont, avec son habileté et son esprit, elle saurait tirer bon parti ; et maintenant, elle s'étonnait de ressentir si peu de joie de l'éclatante situation à laquelle, soudainement, elle avait été portée ; et, cependant, elle passait entre des files d'admirateurs avec lesquels il était de tradition d'ouvrir le bal, regardée généralement par son sexe comme une femme dont le sort était digne d'envie.

On remarqua qu'elle se tenait admirablement, quoique particulièrement elle n'eût été *personne* et qu'elle n'eût pas eu un sou de dot ; eût-elle été la fille d'un duc ou une princesse royale, elle n'aurait pu accepter plus naturellement les hommages qu'on lui rendait ce jour-là.

Le couple suivant méritait aussi qu'on le remarquât. Lady Pentreath avait dit : « Je ne danserai qu'une fois, mais je veux choisir mon partenaire. Monsieur Deronda, vous êtes le plus jeune cavalier de l'assemblée, je veux danser avec vous ; personne ici n'est assez vieux pour faire la paire avec

moi. Il faut qu'il y ait contraste. » Et assurément, la vieille lady porta le contraste à son plus haut point. C'était une de ces femmes qui ne sont belles que quand la vieillesse est venue, et elle avait eu la sagesse d'embrasser la beauté de l'âge aussitôt que possible. Ses traits, qui avaient dû être durs dans sa jeunesse, avaient fini par prendre une expression satisfaisante qui défiait les rides, et qu'elle couronnait par des bandeaux de cheveux blancs ; sa taille bien prise se cambrait sous des draperies noires, et elle avait emprisonné ses oreilles et son cou dans des flots de dentelles qui ne laissaient apercevoir aucun des espaces décharnés dont la vue blesse les regards. Ses yeux noirs et vifs souriaient malicieusement, mais gracieusement. La jeune richesse du teint de son cavalier, opposée aux couleurs passées et aux formes rudes de sa tête chenue, faisait l'effet d'une belle fleur à côté d'une branche de lichen. C'est à peine si les tenanciers apprécièrent ce couple. Pour eux, lady Pentreath n'était qu'une vieille dame, encore droite et robuste ; quant à M. Deronda, sa figure leur était familière, et ils la considéraient amicalement ; cependant s'il avait été l'héritier, ils auraient regretté que la coupe de son visage ne fût pas aussi anglaise que celle du visage de sir Hugo.

On n'accusa pas Grandcourt, lorsqu'il parut avec lady Mallinger, de porter un cachet étranger ; mais la satisfaction ne fut pas complète. On aurait été charmé que celui qui devait avoir le bonheur d'hériter des biens des deux familles, eût plus de cheveux, un teint plus frais, un regard plus animé. Peut-être la personne la moins bien disposée pour lui, en ce moment, était-elle lady Mallinger, qui, en dansant avec lui, se disait qu'elle était le type de la femme infortunée qui n'avait su concevoir que des filles.

La galerie n'occupait que trois côtés du quadrilatère ; le troisième avait été fermé pour servir d'antichambre. Un côté était destiné pour la danse, celui en face pour le souper, et la partie intermédiaire, moins brillamment éclairée, avait été garnie de fauteuils et de sièges confortables. Assez avant dans la soirée, Gwendolen était venue se reposer dans un de ces fauteuils ; Grandcourt se tenait debout à côté d'elle. Ils ne se parlaient pas ; elle s'appuyait contre le dos de son fauteuil et lui contre le mur. Deronda, l'ayant par hasard remarquée, s'avança pour lui demander si elle ne danserait plus. Ayant bravement fait son devoir envers les dames, il pensait avoir gagné le droit de se mettre un peu de côté. Il n'avait parlé que fort peu

à Gwendolen, depuis leur conversation de la veille, auprès du piano ; la présence de Grandcourt lui rendait plus facile la démonstration de son plaisir à causer avec elle, ce qui serait un signe d'amitié. Elle lui parut fort pâle ; mais un sourire éclaira son visage quand elle le vit s'approcher, et elle se redressa pour l'accueillir. Grandcourt, qui grommelait contre l'*ennui* de demeurer si longtemps à ce stupide bal, lui avait proposé de rentrer dans leur appartement ; mais elle avait résisté en invoquant la politesse, non sans frayeur de la possibilité qu'il fût silencieusement en colère contre elle. Elle avait son motif pour demeurer, quoiqu'elle commençât à désespérer de pouvoir faire remarquer à celui que cela intéressait, le vieux collier qu'elle avait roulé autour de son poignet. Enfin Deronda était venu !

— Je ne danserai plus. N'êtes-vous pas content ? lui dit-elle avec un peu de gaieté. Vous vous seriez cru obligé de vous offrir comme cavalier, et je suis certaine que vous avez plus dansé que vous ne deviez.

— Je ne le nierai pas, si vous avez dansé autant que vous le vouliez, répondit Deronda.

— Voulez-vous être assez bon pour me chercher un verre d'eau ?

Il n'avait pour cela que quelques pas à faire. Gwendolen était drapée dans un burnous de laine blanche, fine et légère, sous lequel ses mains blanches étaient cachées. Pendant qu'il s'éloignait, elle ôta son gant, et quand elle avança le bras pour prendre le verre qu'il lui tendait, le bracelet-collier, avec son triple rang de turquoises maladroitement contourné sur son poignet, vint nécessairement en évidence. Grandcourt le vit et remarqua aussi qu'il attirait l'attention de Deronda.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-il, que cette chose hideuse que vous avez autour du poignet ?

— Ceci, répondit-elle tranquillement en désignant les turquoises pendant qu'elle tenait encore le verre, c'est un vieux collier que j'aime à porter. Je l'avais perdu un jour ; quelqu'un me l'a retrouvé et rendu.

En disant ces mots, elle remit le verre à Deronda qui l'emporta, et qui, en revenant, lui dit, afin d'empêcher toute nouvelle allusion au collier :

— Vous devriez aller jusqu'à l'une de ces fenêtres ; vous y verriez un admirable effet de lune sur les piliers et les sculptures.

— Je le veux bien. Consentez-vous à y venir avec moi ? demanda-t-elle en regardant son mari. »

Il abaissa les yeux sur elle et dit :

— Non, Deronda vous y conduira.

Puis il se redressa lentement en quittant le mur contre lequel il s'appuyait et s'éloigna d'un pas nonchalant.

Pendant un moment le visage de Gwendolen exprima du dépit et presque de la colère ; elle ressentait vivement cette preuve d'indifférence pour elle. Deronda en fut ennuyé, mais, pensant qu'il la soulagerait en se conduisant comme si rien de particulier n'était arrivé, il lui dit :

— Voulez-vous accepter mon bras et y venir pendant que les domestiques n'y sont pas ? — Il avait compris son action lorsqu'elle attira son attention sur le collier ; elle voulait qu'il en conclût qu'elle s'était soumise à sa réprimande et qu'elle n'éprouvait aucun ressentiment contre lui.

Pendant leur trajet, Gwendolen se dit que ce qui venait de se passer avait fait disparaître toute réserve entre eux, et qu'elle avait, plus que jamais, le droit de lui ouvrir son cœur. Arrivée à la fenêtre, elle quitta le bras de Deronda, s'enveloppa de son burnous et posa son front contre la vitre. Quant à lui, il s'éloigna un peu, par discrétion. Elle lui dit alors d'une voix altérée par l'émotion :

— Supposez que j'aie joué de nouveau et reperdu le collier ; qu'auriez-vous pensé de moi ?

— Plus de mal que je n'en pense maintenant.

— Eh bien, vous vous méprenez sur mon compte. Vous ne vouliez pas que je jouasse, vous ne vouliez pas que je fisse mon gain de la perte d'un autre, et j'ai fait mille fois pire.

— Je comprends les tentations, reprit Deronda. Peut-être puis-je deviner ce que vous pensez, c'est-à-dire que je m'explique le reproche que vous vous faites à vous-même.

Quoique préparé à tout, il était presque alarmé de sa précipitation de confiance envers lui, qui contrastait si radicalement avec sa résolution de retenue habituelle.

— Que feriez-vous si vous étiez à ma place ? — Si vous sentiez que vous avez été mauvais et misérable ? — Si vous redoutiez l'avenir ?

On aurait dit qu'elle s'empressait de profiter de cette occasion pour parler comme elle l'entendait.

— Vous ne pourriez pas réparer ce mal en ne faisant qu'une chose, dit Deronda avec décision, mais en en faisant beaucoup.

— Quoi ? répondit-elle anxieusement et en relevant la tête.

Elle lui trouva le regard sévère. Il pensait aussi que ce n'était pas le moment de se laisser aller à l'attendrissement et de reculer devant l'expression d'une opinion, quelque dure qu'elle fût.

— Je veux dire qu'il y a beaucoup de pensées et d'habitudes qui peuvent nous aider à supporter une douleur inévitable.

Elle appuya de nouveau son front contre la vitre et reprit avec une certaine impatience :

— Alors il faudra me dire ce que je dois penser et faire ; autrement, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé faire ce qui me plaisait, sans réfléchir ? Si j'avais continué de jouer, j'aurais pu regagner, et je n'aurais pas eu à m'inquiéter d'autre chose. Vous ne l'avez pas voulu. Pourquoi ne ferais-je pas ce qui me plaît, sans réfléchir ? D'autres le font bien !

Les paroles de la pauvre Gwendolen n'exprimaient clairement que son irritation.

— Je ne crois pas que vous puissiez demeurer sans réfléchir, repartit Deronda. S'il était vrai que la bassesse et la cruauté pussent échapper à la peine, quelle compensation y aurait-il pour les gens qui ne sont ni bas ni cruels ? Les idiots seuls échappent à la peine, et vous n'êtes pas une idiote. Il en est, je le sais, qui peuvent faire du mal aux autres sans remords ; mais admettez que l'on en ressente ! Je ne crois pas que vous puissiez jamais mener une vie coupable ! Toutes les vies insouciantes sont coupables et ne sentent point le remords.

— Alors, dites-moi ce qu'il faut que je fasse, insista Gwendolen.

— Bien des choses. Jetez les yeux sur les autres existences, au lieu de vous appesantir sur la vôtre ; voyez quelles sont leurs souffrances et d'où elles proviennent. Essayez de vous intéresser à quelque chose dans ce vaste

monde, outre la satisfaction de petits désirs égoïstes. Efforcez-vous de vous occuper de ce qui est le meilleur en pensée et en action, de ce qui est bon, sans penser aux accidents de votre lot.

Gwendolen garda le silence un instant, puis relevant encore une fois le front, elle dit :

— Vous me croyez égoïste et ignorante.

Il laissa son regard se fixer sur le sien et répondit avec fermeté :

— Vous ne resterez ni égoïste ni ignorante.

Elle ne détourna ni ne baissa les yeux, mais un changement se produisit sur ses traits ; on y lisait l'affaïssement et la défiance d'elle-même.

— Dois-je vous reconduire là-bas ? lui demanda-t-il avec douceur en lui offrant le bras.

Elle le prit sans rien répondre, et ce fut de cette manière qu'ils arrivèrent auprès de Grandcourt qui se promenait d'un air maussade. Gwendolen s'avança jusqu'à lui et dit :

— Je suis prête à partir maintenant. M. Deronda nous excusera auprès de lady Mallinger.

— Certainement, répondit-il. Lord et lady Pentreath se sont retirés il y a déjà quelque temps.

Grandcourt lui offrit le bras, en faisant, par dessus l'épaule un signe d'adieu à Deronda. Gwendolen se retourna à demi pour le saluer et lui dire : « Merci ! » Le mari et la femme sortirent de la galerie et traversèrent les corridors sans échanger une parole. Quand la porte du boudoir fut refermée sur eux, Grandcourt s'étendit dans un fauteuil, et, de son ton voilé, mais péremptoire, dit : « Asseyez-vous ». S'attendant à une scène déplaisante, elle avait ôté son burnous avec un mouvement nerveux et obéit sur-le-champ.

— Obligez-moi à l'avenir, dit-il, de ne plus avoir de caprices comme une folle.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle.

— Il y a quelque secret entre vous et Deronda au sujet de ce que vous avez au poignet. Si vous avez quelque chose à lui dire, dites-le lui, mais

finissez-en avec ces signes télégraphiques que les autres sont censés ne pas voir. C'est diablement vulgaire !

— Je puis vous raconter toute l'histoire de ce collier, dit Gwendolen, dont l'orgueil outragé surmonta la peur.

— Je ne veux rien savoir. Je ne vous demande rien. Ce que j'aurai besoin de connaître, je le saurai bien sans que vous me le disiez ; seulement, conduisez-vous comme il convient à ma femme et ne vous donnez pas en spectacle.

— Vous opposez-vous à ce que je parle à M. Deronda ?

— Je ne me soucie ni de Deronda, ni des imbéciles qui papillonnent autour de vous. Parlez-lui tant que vous voudrez ; il ne me prendra pas ma place. Mais vous êtes ma femme et vous tiendrez convenablement ce rang, — envers le monde et envers moi, — ou vous irez au diable.

— Mon intention a toujours été de tenir convenablement mon rang, dit Gwendolen profondément mortifiée.

— Vous avez mis cette chose à votre poignet et me l'avez tenue cachée jusqu'à ce que vous la lui ayez fait voir. Il n'y a que des fous pour se servir de cette conversation sourde et muette et pour la croire secrète. Veuillez bien comprendre que vous ne devez pas vous compromettre. Conduisez-vous avec dignité ; c'est tout ce que j'ai à vous dire.

Il se leva en prononçant ces derniers mots, s'adossa à la cheminée et la regarda. Elle était muette. Elle ne pouvait lui faire de reproches en retour de cette insultante admonestation. Grandcourt était méprisant, mais pas jaloux. Pourquoi ne se révolta-t-elle pas ? Pourquoi ne le défia-t-elle pas ? Elle en mourait d'envie ; mais elle aurait tout aussi bien fait de défier ses nerfs ou les palpitations de son cœur. Elle était là, assise dans sa resplendissante toilette, comme une blanche image de l'impuissance, et lui, semblait se complaire à la regarder. Elle ne tenta même pas de lancer une exclamation de colère et de se tordre les bras, comme elle l'aurait fait quand elle était jeune fille. L'air de mépris de son mari qu'elle sentait sur elle la contraignait de demeurer calme.

— Faut-il sonner ? lui demanda-t-il après l'avoir considérée pendant un certain temps.

Elle fit de la tête un geste d'assentiment, et après avoir sonné, il se retira.

« Le tort que vous m'avez fait sera votre malédiction ! » Ces mots lui dévoraient le cœur. Quand son mari eut refermé la porte, des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux, et les mots rongeurs provoquèrent cette réponse qu'elle ne put retenir :

« Pourquoi avez-vous jeté vos griffes sur moi, et non sur lui ? » Ce ne fut qu'un murmure, et ses larmes coulèrent silencieusement. Mais elle les sécha bientôt et commanda ses sanglots de s'arrêter.

Le lendemain, se sentant remise de la terreur dans laquelle l'avait plongée la scène de la veille, elle voulut user de la permission que lui avait dédaigneusement accordée Grandcourt de parler à Deronda autant qu'elle le voudrait ; mais aucune occasion de le faire ne se présenta, et malgré ses petits plans pour y parvenir, elle se vit obligée de les rejeter tous par orgueil. La matinée s'était passée sans qu'elle pût reprendre le fil de son entretien avec Daniel et son départ de l'abbaye était fixé pour trois heures. Ce qui l'irritait, c'est qu'une promenade avait été projetée en présence de Daniel et qu'il ne s'était pas présenté pour s'y joindre. Grandcourt était allé à King's Topping avec sir Hugo visiter le vieux manoir ; d'autres gentilshommes s'amusaient au tir ; elle était donc condamnée à aller regarder chasser le gibier aquatique et d'autres choses dont elle ne se souciait pas, avec les dames, avec le vieux lord Pentreath et ses anecdotes, avec M. Vandernoodt et sa conversation fatigante. Son irritation devint trop forte. Sans préméditation aucune, elle profita d'un tournant de la route pour s'arrêter, puis, se trouvant hors de la vue des autres, elle retourna presque en courant à l'abbaye. Elle y rentra par une petite porte et monta vers la bibliothèque où elle savait que Deronda se tenait souvent. Pourquoi n'y entrerait-elle pas aussi bien que dans toute autre chambre de la maison ? Le plus à craindre était que Daniel ne s'y trouvât pas, car la porte en était entrebâillée. Elle la poussa doucement et regarda. Il y était, occupé à écrire devant une table du fond, tournant le dos à la porte. C'était bien hardi de s'y introduire, bien grossier peut-être de l'interrompre pour lui parler. Elle s'avança avec précaution ; le tapis amortissait le bruit de ses pas ; elle demeura ensuite immobile. Deronda ayant fini sa lettre, la mit de côté en attendant que sir Hugo vînt la signer. Il s'appuyait contre le dos de sa

chaise, se demandant s'il ferait un autre travail ou s'il irait rejoindre la société, lorsqu'il entendit une voix timide qui disait :

— Monsieur Deronda !

Surpris, il se leva en sursaut, se retourna et repoussa sa chaise.

— Ai-je eu tort d'entrer ? demanda Gwendolen.

— Je vous croyais en promenade.

— Je suis revenue.

— Ne voulez-vous pas y retourner ? Je puis y prendre part maintenant et vous accompagner, si vous voulez le permettre.

— Non ; j'ai besoin de vous dire quelque chose et je ne puis demeurer longtemps, répondit-elle en parlant vite et bas. Elle s'avança et appuya ses bras et son manchon sur le dos de la chaise que Deronda venait de quitter.

— Je veux vous dire que je ne puis m'empêcher d'éprouver du remords pour avoir offensé autrui. C'est ce que je pensais quand je vous disais que j'avais fait pire que de rejouer et de rengager le collier... et je n'y puis rien changer !... Je suis punie et je ne vois pas la possibilité de remédier à rien. Vous m'avez conseillé de faire bien des choses ; dites-le-moi encore : que feriez-vous à ma place ?

Sa volubilité de langage, l'absence de ses petites manières, comme si elle ne s'inquiétait que d'utiliser le temps pour obtenir une réponse qui pût la guider, rendaient son appel particulièrement touchant. Deronda répondit.

— Je sentirais ce que vous devez éprouver : une profonde douleur.

— Mais que tâcheriez-vous de faire ? demanda-t-elle avec une vivacité extraordinaire.

— J'arrangerais ma vie de façon à pouvoir réparer autant que possible le mal que j'aurais fait et je m'étudierais à n'en plus commettre.

— Mais je ne peux pas, je ne peux pas ; il faut que je continue, reprit-elle d'un ton désespéré ! J'ai chassé les autres, j'ai fait mon gain de leur perte, et il faut que je continue, je ne puis rien y changer !

Il était impossible de répondre instantanément. Les paroles de la jeune femme confirmaient les conjectures de Daniel et la situation se dessinait clairement devant lui. Sa compassion pour ceux qui avaient été « chassés »

sanctionnait le remords de Gwendolen ; il ne pouvait essayer de l'annuler, et cependant son cœur était plein de pitié pour elle. Dès qu'il le put, il répondit :

— Ceci est le plus terrible de tout, — porter le joug de notre mauvaise action ; — mais vous pourriez vous y soumettre, comme certains hommes se soumettent à souffrir toute leur vie d'une maladie incurable ! Vous pourriez faire de ce tort irrémédiable un motif pour plus d'efforts vers un bien qui contre-balancerait le mal. La conviction que nous avons gâté une existence peut nous faire désirer d'en sauver d'autres et d'empêcher qu'elles soient gâtées.

— Mais vous n'avez fait de mal à personne, vous n'avez pas gâté leur existence ! C'est à vous que d'autres ont fait du tort !

Deronda rougit légèrement et répondit aussitôt :

— Je crois que nos sentiments pour nous-mêmes pourraient finir par nous donner du sentiment pour les autres, si, lorsque nous souffrons beaucoup, nous voulions considérer que les autres traversent la même expérience. C'est une espèce de remords avant d'avoir rien compris. Pouvez-vous comprendre cela ?

— Je crois que je le puis maintenant, répondit-elle. Mais vous aviez raison ! je suis égoïste ! Je n'ai jamais pensé aux sentiments des autres, excepté à ceux de ma mère. Je n'ai pas aimé les autres. Mais qu'y puis-je ? continua-t-elle encore plus vite. Il faut que je me lève le matin et que je fasse ce que font d'autres. C'est comme un bal réglé d'avance. Je crois voir tout ce qui peut être, et j'en suis fatiguée, malade. Le monde n'est que honte à mes yeux ! — Elle fit un geste de dégoût. — Vous dites que je suis ignorante, mais quel bien résultera-t-il d'essayer d'en savoir davantage ? La vie en sera-t-elle plus digne ? Quel sera ce bien ?

— Ce bien même, répondit Deronda d'un ton sévère et presque indigné. La vie serait meilleure pour vous : un savoir réel vous donnerait pour le monde un intérêt bien supérieur au petit drame des intérêts personnels. C'est le malheur de votre vie, — pardonnez-moi de parler ainsi, — c'est le malheur de bien des existences, que toute passion soit dépensée dans un petit cercle, par manque d'idées et de sympathies. Y a-t-il une seule

occupation de l'esprit dont vous vous inquiétiez avec passion ou même avec un intérêt indépendant ?

Deronda s'était arrêté ; Gwendolen frissonnait en le regardant comme sous un choc électrique et ne disait rien. Il continua :

— Je prends comme un petit exemple ce que vous avez dit de la musique ; il répond pour de plus grands ; vous ne voulez pas la cultiver pour la seule joie privée qu'elle vous donnerait ! Quelle terre ou quel ciel contiendrait en soi assez de richesses spirituelles pour des âmes appauvries par l'inaction ? Le refuge dont vous avez besoin pour votre peine personnelle est le plus élevé ; la vie vraiment religieuse est une région dans laquelle les affections sont revêtues de savoir.

Cette remontrance à moitié indignée, qui vibrait par la voix de Deronda, produisit sur Gwendolen un effet autrement bienfaisant que toutes les flatteries. Elle était tremblante comme un enfant et dit humblement :

— J'essayerai... je penserai.

Ils demeurèrent silencieux pendant une minute, puis Gwendolen reprit :

— Vous avez dit que l'affection est la meilleure des choses, et je n'en ai point autour de moi. Ah ! si je pouvais avoir maman ! Mais c'est impossible. Les choses ont tellement changé pour moi, et en si peu de temps ! J'aspire maintenant après ce que je n'aimais pas, et je crois que j'adore les vieilles choses, à présent que je ne les ai plus ! Ses lèvres frémissaient.

— Prenez la souffrance actuelle comme une pénible admission de lumière, dit Deronda avec plus de douceur. Vous en savez plus que ne contient le cercle de vos propres inclinations ; vous savez comment votre vie pèse sur d'autres et leurs vies sur la vôtre. Je ne crois pas que vous auriez échappé à ce pénible procédé sous une forme ou sous une autre.

— Mais c'est une forme très cruelle, s'écria Gwendolen en frappant du pied et dans une nouvelle agitation. J'ai peur de tout ! J'ai peur de moi-même ! Quand mon sang bout, je suis capable de faire un coup de tête ; c'est pourquoi j'ai peur de moi-même !

— Changez votre crainte en sauvegarde, reprit Deronda. Que votre terreur soit dirigée sur l'idée d'accroître ce remords qui est si plein

d'amertume pour vous ! Nous ne sommes pas toujours dans un état de surexcitation, et quand le calme est revenu, nous pouvons nous servir de notre mémoire et changer graduellement la pente de notre peur, comme nous le faisons pour nos autres goûts. Que votre crainte soit votre sauvegarde !

— Oui, je sais... je comprends ce que vous voulez dire. Mais si les sentiments de colère et de haine se réveillent, comment pourrais-je être bonne ? Et s'il vient un moment où je me sentirai étouffer et que je ne puisse l'endurer ?

Elle s'arrêta et regarda Deronda. L'expression de tristesse qu'elle vit sur son visage, la pénétra d'un sentiment inconnu ; la compassion répandue sur ses traits l'affecta d'un repentir pareil à celui qu'elle avait déjà ressenti ; et d'un ton implorant elle lui dit :

— Je vous fais de la peine ; je suis une ingrate ! Vous pouvez m'aider. Je penserai à ce que vous m'avez dit. J'essayerai. Ne sera-ce pas une peine pour vous que j'aie osé vous parler de mes chagrins ?.. C'est vous qui avez commencé, vous savez, quand vous m'avez blâmée. — Il y eut un sourire mélancolique sur ses lèvres, puis elle ajouta d'un ton désolé : — Ne sera-ce pas une peine pour vous ?

— Non, si cela peut servir à vous sauver d'un mal à venir ; autrement, ce serait une peine perpétuelle.

— Non, non ! Cela ne sera pas ! Je puis être, je serai meilleure parce que je vous aurai connu !

À ces mots elle quitta la chambre. Quand elle fut sur la première marche de l'escalier, sir Hugo, qui traversait le vestibule pour se rendre à la bibliothèque, la vit. Grandcourt n'était pas avec lui. Le baronnet, en entrant, aperçut Deronda dont le visage portait cette expression indéfinissable qui laisse deviner qu'un homme est encore sous le coup d'une scène qui vient d'avoir lieu.

— Est-ce que madame Grandcourt était ici ? demanda sir Hugo.

— Oui, monsieur.

— Où sont les autres ?

— Je crois qu'elle les a laissés à la promenade.

Après un instant de silence, pendant lequel sir Hugo regarda une lettre sans la lire, il dit :

— J'espère que tu n'as pas joué avec le feu, Dan... Tu me comprends ?

— Je crois que oui, monsieur, répondit-il après une légère hésitation ; mais je n'ai rien à répondre à votre métaphore. Il n'y a pas de feu, par conséquent point de risque de brûlure.

Sir Hugo le regarda d'un œil scrutateur, et dit enfin :

— Tant mieux ! car, entre nous, je me figure qu'un tonneau de poudre est caché dans cette maison.

XXXVII

Malgré les raisons qu'avait Deronda pour désirer d'être revenu à Londres, — raisons dans lesquelles sa sollicitude pour Mirah était mêlée d'un désir curieux d'en savoir davantage sur l'énigmatique Mordecai, — il ne voulut pas quitter l'abbaye avant sir Hugo, qui en partit sans attendre sa famille, afin d'être prêt pour l'ouverture du Parlement, le six février. Deronda prit ses quartiers dans Park-Lane, bien que son appartement fût suffisamment occupé par Hans Meyrick. Il s'y attendait, mais il ne trouvait pas que tout répondait à ses espérances.

Son impression première fut celle d'un plaisir pur et d'un contentement véritable en voyant son cabinet transformé en *atelier*, encombré de dessins et du contenu de deux grands coffres venus de Rome, le bas des fenêtres couvert d'une serge noire, et le blond Hans dans sa triomphante jeunesse, comme le génie présidant aux destinées de ce lieu, les cheveux plus longs et plus ébouriffés, le visage plus bizarrement plissé, et sa voix sonore plus vibrante que jamais. L'amitié qui régnait entre ces deux jeunes gens avait été chaudement entretenue depuis l'époque mémorable de Cambridge, non seulement par correspondance, mais encore par de petits épisodes de camaraderie à l'étranger et en Angleterre. Les premières relations de confiance d'un côté et d'indulgence de l'autre s'étaient développées en

pratique, comme c'est habituellement le cas, lorsqu'elles ont si bien commencé.

— Je savais que vous aimeriez à voir mes statuettes et mes antiquités, dit Hans après les premières poignées de main et les premières questions, c'est pourquoi j'ai, sans scrupule, fait déposer mes caisses ici. Mais j'ai trouvé à Chelsea, dans le voisinage de ma mère et de mes sœurs, deux chambres où je m'installerai bientôt, quand on en aura gratté les murs et fait quelques réparations. C'est tout ce qu'il me faut. Vous voyez : je n'ai pas attendu pour me remettre au travail. Vous ne pouvez concevoir quel grand homme je suis en train de devenir ! La semence de l'immortalité a germé en moi.

— Je crois que ce n'est qu'une excroissance, une maladie des reins, riposta Deronda, accoutumé à traiter Hans comme un frère. — Il examinait en même temps ses dessins, quelques têtes rapidement ébauchées ; le même visage sous différents aspects.

— Qu'en pensez-vous ? lui demanda Hans, la palette en main, retouchant la toile posée sur son chevalet.

— La tête de face paraît trop massive ; autrement, les ressemblances sont bonnes, répondit Deronda d'un ton plus froid que d'habitude.

— Non, elle n'est pas trop massive, reprit Hans délibérément. J'ai remarqué cela. Il y a toujours un peu de surprise quand on passe du profil à la tête de face. J'agrandirai celle de Bérénice. Je fais une série de Bérénice... Regardez ces esquisses... Eh mais !.. j'y pense !.. Vous êtes justement le modèle qu'il me faut pour Agrippa. — Hans, les pinceaux en mains s'était rapproché de Deronda, mais il reprit vivement, comme s'il s'apercevait qu'il avait commis une erreur : — Non, non ! j'oubliais ; vous n'aimez pas à poser... pas même pour votre portrait ;... le diable soit de vous ! Cependant, j'ai trouvé un fameux Titus. Il y aura cinq tableaux pour la série : le premier, c'est Bérénice embrassant les genoux de Gessius Florus, et le suppliant d'épargner son peuple ; je l'ai là sur le chevalet. Puis celle-ci, où elle est sur le Xystus, avec Agrippa, adjurant le peuple de ne pas se faire de tort à lui-même par sa résistance.

— Les jambes d'Agrippa ne valent rien, fit observer Deronda.

— Elles sont bonnes *réalistement*, répartit Hans en faisant une grimace bouffonne. Les hommes publics ont souvent de vilaines jambes.

— Mais celles-ci sont aussi impossibles que celles de l'Alcibiade de Raphaël !

— Alors, elles sont bonnes *idéalement*. Les jambes d'Agrippa furent *possiblement* mauvaises ; je les idéalise en les faisant *impossiblement* mauvaises. Mais ne nous occupons pas des jambes maintenant ; la troisième esquisse de la série, c'est Bérénice se berçant de l'espoir de devenir impératrice romaine, en apprenant la proclamation de Vespasien comme empereur, et celle de Titus, son amant, comme le successeur de son père.

— Il faudra lui mettre une devise à la bouche ; sans cela, ceux qui verront ce tableau ne le comprendront pas. Vous ne pouvez faire exprimer cela par votre peinture.

— Alors elle leur fera sentir leur ignorance, — excellent effet d'esthétique. La quatrième, c'est Titus faisant partir de Rome Bérénice, bien que depuis dix ans elle partageât son Palais. Tous deux embarrassés ; tous deux tristes ; *invitus invitam*, comme l'a dit Suétone. J'ai trouvé un modèle pour cette brute de Romain.

— Donnez-vous à Bérénice la figure d'une femme de cinquante ans ? Elle devait bien avoir cet âge-là.

— Non, non ! seulement quelques touches un peu mûres, pour indiquer les assauts du temps. Les beautés aux yeux noirs les soutiennent bien, la sienne particulièrement. Voici maintenant la cinquième. Bérénice seule, assise sur les ruines de Jérusalem. C'est de pure imagination ; cela aurait dû être ; peut-être cela fut-il : personne ne sait ce qu'elle est devenue ; c'est spirituellement indiqué par la fin de la série, puisqu'il n'y a pas de sixième tableau. — Ici Hans prétendant parler avec sublimité, releva la tête et fronça le sourcil, comme s'il avait voulu faire impression sur Deronda. — Vous le voyez, continua-t-il, je me sers du style homérique. Venez maintenant, et regardez la toile qui est sur mon chevalet ; elle est déjà avancée.

— L'attitude suppliante est réellement bonne, dit Deronda, après une contemplation d'un moment ; vous avez beaucoup travaillé pendant les vacances de Noël, car je suppose que vous n'avez commencé ce sujet que depuis votre retour à Londres.

Aucun d'eux, jusqu'à ce moment, n'avait prononcé le nom de Mirah.

— Non, dit Hans en ajoutant quelques touches à son tableau ; j'avais choisi mon sujet avant. J'accepte cette heureuse chance comme un augure : je me vois surgir tout à coup au milieu du monde comme un grand peintre. J'ai vu une femme superbe dans le Transtévère, les femmes les plus belles de ce quartier sont à moitié juives ; je vous montrerai l'esquisse de la tête de cette Transtévérine quand j'aurai mis la main dessus.

— Ce serait, à mon avis, un bon modèle pour votre Bérénice, dit Deronda, qui ne savait comment exprimer son mécontentement.

— Pas du tout. Le modèle doit être la plus belle juive qu'il y ait au monde et je l'ai trouvée.

— Êtes-vous sûre qu'elle aimera à figurer sous ce rôle ? Je ne crois pas qu'une femme lui déplaie plus que Bérénice. Sait-elle bien ce que vous allez faire ?

— Certainement. J'ai obtenu qu'elle se mît précisément dans cette attitude. Petite mère faisait Gessius Florus et Mirah embrassait ses genoux.

— Je crois pouvoir affirmer qu'elle ne sait rien de l'histoire de Bérénice, répliqua Deronda, plus indigné qu'il ne l'aurait voulu.

— Pardon, elle la connaît, — édition pour dames. — Bérénice fut une ardente patriote qu'aveuglèrent l'amour et l'ambition ; elle s'éprit de l'ennemi le plus acharné, le plus implacable de son peuple ; de là, Némésis. Mirah la prend pour une parabole tragique, et pleure en pensant à ce que dut souffrir cette femme repentante lorsqu'elle revint à Jérusalem et s'assit désolée au milieu de la désolation. C'est sa propre phrase. Je n'ai pas eu le cœur de lui dire que cette partie de l'histoire est de mon invention.

— Montrez-moi votre Transtévérine, dit Deronda pour changer de conversation.

— Cherchez dans ce portefeuille ; mes études de têtes sont toutes là, en désordre. Vous la trouverez peut-être à côté d'un étudiant bretaudé.

Après que Deronda eut tourné et retourné les dessins, il dit :

— On serait tenté de croire que toutes ces têtes sont de Cambridge. J'aurais peut-être mieux fait de commencer par l'autre côté ?

— Non ; elle doit se trouver vers le milieu. J'ai mis le contenu de deux portefeuilles dans un seul.

— Est-ce là un de vos étudiants ? demanda Deronda en sortant un dessin. C'est une jolie figure.

— Cela ? C'est un nommé Gascoigne. Rex Gascoigne, un bien excellent garçon. Je l'ai connu avant qu'il eût son diplôme. Il devait prendre ses grades l'année dernière, à Pâques : mais il tomba malade et dut rester à l'université une année de plus. Il faudra que je m'informe de lui ; j'ai besoin de savoir comment il va.

— La voici, je suppose, dit Deronda en montrant la tête de la Transtévérine.

— Ah ! fit Hans avec un geste de mépris ; trop grossière ! je n'étais pas encore régénéré.

Deronda se tut un moment ; il semblait embarrassé. Enfin, se tournant vers Hans :

— Meyrick, lui dit-il, mes scrupules sont peut-être excessifs, mais je me crois tenu de vous prier de renoncer à cette idée.

Hans prit une pose tragique et s'écria :

— Que je renonce à mes séries !.. à mes immortelles séries béréniciennes ?.. Réfléchissez à ce que vous me demandez... monsieur !.. Détruire, comme dit Milton, non pas une vie, mais une immortalité !.. Attendez au moins que j'aie déposé les ustensiles de mon art et que je me sois arraché les cheveux.

Deronda ne put s'empêcher de sourire et reprit :

— Peignez autant de Bérénices que vous voudrez, mais je désire que vous sentiez comme moi, — et peut-être y avez-vous déjà songé, — qu'il vous faut choisir un autre modèle.

— Pourquoi ? demanda Hans, qui devint sérieux.

— Parce qu'elle peut arriver à une position telle que son visage sera probablement reconnu. Madame Meyrick et moi, nous tenons beaucoup à ce qu'elle ait la réputation d'admirable cantatrice. Il est bon, — et c'est ce à quoi elle tend, — qu'elle puisse se rendre indépendante. Elle a pour cela les meilleures chances ; je lui ai assuré déjà une bonne introduction dans le monde, et je dois aller parler d'elle à Klesmer. Il se peut que son visage devienne très connu, et il est inutile que je m'explique, à moins que vous ne

pensiez comme moi. Je crois que si Mirah voyait les choses sous leur véritable aspect, elle s'opposerait de toutes ses forces à ce qu'on l'affiche de cette manière ; elle ne permettrait pas que l'on se serve d'elle comme de modèle pour une héroïne de cette sorte.

Hans écoutait cette allocution, les pouces passés dans la ceinture de sa blouse ; sa figure offrait un mélange de surprise et d'amusement ; enfin il partit d'un éclat de rire ; mais, voyant que son ami en paraissait froissé, il se modéra et dit :

— Excusez mon rire, Deronda ; mais jusqu'à présent vous ne m'aviez pas donné l'avantage sur vous. S'il s'agissait de toute autre chose que de mes tableaux, j'avalerais chaque mot parce que c'est vous qui les dites ; mais croyez-vous donc que mes cinq toiles vont toutes être mises en ligne, remarquées et soigneusement étudiées par le public ? Folie, mon cher ! Mes tableaux demeureront probablement aussi ignorés que la susceptibilité la plus exagérée pourrait le désirer.

Daniel ne répondit rien, reconnaissant son erreur, quoique sa mauvaise humeur n'eût pas diminué.

— En supposant même, reprit Hans, que le public se jette sur mes tableaux, je ne vois aucune justice dans vos objections. Tout peintre, digne de la postérité, a représenté aussi souvent qu'il l'a pu la figure qu'il admirait le plus. C'est une partie de soi-même qu'il met dans tous ses tableaux ; il répand son influence de cette manière ; ce qu'il hait, il le met en caricature. Si un artiste pouvait peindre la femme qu'il aime autant de fois que l'on a peint la *Stella maris*, pour rappeler le courage des matelots, ce serait d'autant plus honorable pour elle.

— On peut répondre à toutes les objections quand on choisit son terrain, Hans : ce n'est pas de cette façon que l'on décide une question spéciale de conduite. Je puis admettre vos généralités, et cependant avoir raison en disant que vous ne devez pas afficher le visage de Mirah en la prenant pour modèle de Bérénice. J'abandonne la question de publicité ; ce que j'en avais dit manquait de raison. Mais (il hésita un moment), comme affaire privée même, il y a des motifs suffisants pour que vous vous absteniez de la peindre au point de vue que vous mentionnez. Vous devez sentir que sa situation actuelle est très délicate, et avant qu'elle ait acquis

l'indépendance, il faut la ménager autant qu'une glace de Venise que l'on craindrait de briser, si on l'enlevait de la place où elle est en sûreté. Êtes-vous certain de votre discrétion ? Excusez-moi, Hans ; mais c'est moi qui ai trouvé Mirah, et cette circonstance m'oblige à veiller sur elle. Me comprenez-vous ?

— Parfaitement, dit Hans en lui répondant par un sourire de bonne humeur. Vous avez de moi une juste opinion, si vous dites que je dois briser toutes les glaces qui se trouveront sur mon chemin et que je me casserai le cou. Depuis que j'ai donné à mes parents l'embarras de ma naissance, tout ce que j'ai pris à cœur s'est, en quelque sorte, changé en embarras. Ma peinture est le dernier embarras, et je serai un embarras toute ma vie. Vous pensez maintenant que je dois être un embarras pour la maison ? Eh bien ! non, je suis régénéré. Vous croyez que je suis amoureux de Mirah jusque par-dessus la tête ? Vous ne vous trompez pas : je le suis. Mais vous croyez que je vais crier, gémir, gâter tout ? Vous vous trompez — d'une façon excusable — mais totale. J'ai entrepris le baptême par immersion ; mon respect répond pour moi ; demandez à petite mère.

— Ne comptez-vous pas parmi vos embarras un amour sans espoir ? demanda Deronda.

— Je ne veux pas appeler mon amour sans espoir, dit avec une froideur provocante Hans, qui, après avoir déposé palette et pinceaux, avait fourré ses pouces dans sa ceinture et s'éloignait un peu pour mieux contempler son tableau.

— Mon cher camarade, vous vous préparez des chagrins, dit Deronda. Elle n'épousera pas un chrétien, quand même elle l'aimerait. L'avez-vous entendue parler de son peuple et de sa religion ?

— Cela ne durera pas, répliqua Hans. Elle ne verra pas un juif qui soit tolérable. Tous les mâles de cette race sont insupportables avec leurs nez qui avancent d'une façon inadmissible.

— Elle peut retrouver sa famille, c'est son seul désir. Sa mère et son frère sont probablement des juifs orthodoxes.

— Je me ferai prosélyte si elle l'exige, fit Hans en riant.

— Ne dites point de sottise, Hans. Je croyais que vous professiez pour elle un amour sérieux.

— Je le professe aussi. Vous le croyez désespéré, mais moi pas.

— Je ne sais rien ; je ne puis dire ce qui est arrivé ! Il faut nous préparer à des surprises ; mais la plus grande pour moi serait qu'il y eût, dans les sentiments de Mirah, quelque chose sur quoi vous puissiez fonder une espérance romanesque. — Deronda sentit qu'il devenait méprisant.

— Je ne fonde pas d'espérances romanesques sur les sentiments d'une femme, répondit Hans, toujours porté à se montrer plus gai quand on lui parlait avec gravité. Pour mon roman, je fais appel à la science et à la philosophie. La nature a destiné Mirah à devenir amoureuse de moi. Le mélange des races le demande, la mitigation de la laideur humaine l'exige, l'affinité des contrastes l'assure. Je suis le contraste le plus complet de Mirah... un chrétien blond, qui ne peut pas chanter deux notes justes ! Qui donc a autant de chances que moi ?

— Tout cela est du *persifflage* ; vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, Meyrick, dit Deronda en mettant la main sur l'épaule de Hans et en se sentant soulagé. J'étais fou de vous répondre sérieusement.

— Sur mon honneur je pense ce que je dis, répliqua Hans en posant à son tour sa main sur l'épaule de Deronda, de sorte que leurs yeux se rencontrèrent et s'arrêtèrent fixement les uns dans les autres. Je suis au confessionnal. Je voulais vous en parler sitôt votre arrivée. Ma mère dit que vous êtes le tuteur de Mirah, et se croit responsable de tout ce qui lui arriverait chez elle. Eh bien, je l'aime, je l'adore, je ne veux pas désespérer, je veux la mériter.

— Mon pauvre ami, cela ne se peut.

— J'aurais dû dire : je veux essayer de la mériter.

— Vous ne pourrez tenir cette résolution, Hans. Vous penserez à ce que vous devez à votre mère et à vos sœurs.

— Vous avez le droit de me faire des reproches, mon vieil ami, dit Hans avec douceur.

— Peut-être suis-je peu généreux ! s'écria Deronda, sans pourtant s'excuser ; mais ce n'est pas manquer de générosité si je vous avertis que vous vous livrez à des espérances vaines.

— Qui sera blessé si ce n'est moi, alors ! demanda Hans. Je ne lui dirai rien sans que je me croie sûr de la réponse. Je n'ose pas consulter les oracles, je préfère une heureuse *caliginosité*, comme dirait sir Thomas Browne ; je préfère courir la chance de perdre ici, que d'être sûr de gagner ailleurs. Toutefois, je ne boirai pas le poison du désespoir, bien que vous soyez disposé à me le verser. J'ai renoncé au vin ; laissez-moi un peu m'abreuver d'espoir et de vanité.

— De tout mon cœur, si cela peut vous faire quelque bien, répondit Daniel en repoussant légèrement Hans. Il avait fait tout son possible pour lui cacher son sentiment réel.

Quand il arriva à Chelsea, Deronda ne fut pas aussi rassuré qu'il l'aurait voulu, en constatant l'absence d'inquiétude de madame Meyrick sur son fils bien-aimé. Mirah semblait plus gaie que jamais et, pour la première fois, il la vit rire, quand on parla de Hans, naturellement premier sujet d'entretien de la mère. Mirah voulait savoir si Deronda avait vu Hans faire tous les rôles d'une pièce sans changer de costume.

— Il passe d'une figure à l'autre aussi vite que l'éclair, dit-elle ; il est d'une promptitude étonnante. Au théâtre, j'avais peu de goût pour les choses comiques ; elles duraient trop longtemps. Mais, en moins d'une minute, M. Hans fait le barde aveugle, puis Rienzi exhortant les Romains, ensuite un danseur et enfin un jeune désespéré ; j'en suis peinée pour eux, mais je ne puis m'empêcher de rire de les voir tous réunis en un seul. Et elle poussa un petit éclat de rire, ressemblant au chant du rossignol.

— Avant que Hans ne vînt, nous ne nous imaginions pas que Mirah pût rire, dit madame Meyrick en voyant Deronda qui l'observait.

— Hans paraît être en pleine force maintenant, dit Deronda d'un ton de congratulation ; je ne m'étonne pas qu'il vous égaie.

— Il n'a pas cessé d'être parfait depuis qu'il est revenu, répondit madame Meyrick, qui avait pris pour elle la dernière observation, pourvu que cela dure !

— C'est un grand bonheur, dit Mirah, de voir le fils et le frère dans cette chère maison. Je les entends parler de ce qu'ils ont fait quand ils étaient petits, et on se croit au ciel quand on voit une mère et un frère qui parlent de cette manière... Je n'ai jamais eu ce bonheur.

— Ni moi, dit Deronda involontairement.

— Vraiment ! s'écria-t-elle d'un ton de regret. Je voudrais que vous l'eussiez eu ; je voudrais que vous eussiez eu tout le bonheur possible !

Ces derniers mots furent prononcés avec une ardeur sérieuse, comme s'ils avaient fait partie d'une prière. Ses yeux étaient rivés sur ceux de Deronda qui, le coude appuyé sur le dos de sa chaise, la contemplait sous le jour nouveau de l'impression qu'elle avait faite sur Hans, et en pensant à la possibilité d'attraction de ces contrastes si complets. Après avoir exhalé sa pénible surprise, elle continua :

— M. Hans nous disait hier que vous pensiez tant aux autres, que c'est à peine si vous aviez besoin de quelque chose pour vous. Il nous a raconté la merveilleuse histoire de Bouddha se donnant en pâture à une tigresse affamée, pour l'empêcher de mourir de faim, elle et ses petits. Il a dit que vous feriez comme Bouddha. C'est ce que nous pensons toutes de vous.

— Oh ! je vous en prie, ne vous imaginez pas cela, s'écria Deronda, qu'une telle supposition exaspérait. Si même il était vrai que je m'occupasse tant que cela des autres, il ne s'ensuivrait pas que je n'eusse pas de besoins moi-même. Quand Bouddha s'est laissé manger par la tigresse, il pouvait aussi avoir très faim.

— Peut-être que s'il n'avait pas été mourant de faim, il n'aurait pas fait une aussi belle chose que de se laisser manger, dit Mab timidement.

— Oh ! Mab ! ne pensez pas ainsi ! dit Mirah. C'est enlever toute sa beauté à l'action.

— Mais si c'était vrai, Mirah ! demanda la raisonnable Amy. Vous prenez toujours pour vrai ce qui est beau.

— C'est qu'il en est ainsi, répondit Mirah avec douceur. Si quelqu'un a pensé ce qu'il y a de plus beau et de meilleur, cela doit être vrai.

— Qu'entendez-vous par là, Mirah ? reprit Amy.

— Je la comprends, fit Deronda pour venir à son aide. C'est une vérité en pensée, quoiqu'elle n'ait jamais été mise en action. Elle vit comme idée. Est-ce, cela ? demanda-t-il en se tournant vers Mirah, qui l'écoutait sans le regarder.

— Il faut que ce soit cela, puisque vous me comprenez ; mais je ne puis m'expliquer tout à fait, répondit-elle en rêvant, comme si elle cherchait une expression.

— Mais était-ce donc si beau de la part de Bouddha de se laisser manger par la tigresse ? demanda Amy. Ce serait un mauvais exemple.

— Le monde serait plein de tigres gras, ajouta Mab.

Deronda se mit à rire, mais il défendit le mythe.

— C'est comme un mot passionné, dit-il ; l'exagération est un éclair de ferveur. C'est une image exagérée de ce qui arrive chaque jour, c'est la transmutation de soi-même. Mais ne nous éloignons pas trop des matières pratiques. Je suis venu vous dire que j'ai eu hier une entrevue qui, je l'espère, sera très utile pour Mirah. J'ai vu Klesmer, le grand pianiste.

— Ah ! s'écria madame Meyrick avec satisfaction ; et vous pensez qu'il voudra l'aider ?

— Je l'espère. Il est très occupé, mais il m'a promis qu'il profiterait de son premier moment de liberté pour recevoir et entendre miss Lapidoth... comme il faut que nous apprenions à la nommer, — Deronda sourit à Mirah.

— si elle consent à aller chez lui.

— Avec reconnaissance, dit-elle tranquillement. Il veut m'entendre chanter pour juger s'il peut m'aider.

Deronda fut frappé de son grand sens sur les matières d'intérêt pratique.

— Je pense que cela ne vous sera pas pénible, puisque madame Meyrick veut bien vous accompagner chez Klesmer.

— Oh ! certes non, pas du tout ! Je l'ai fait toute ma vie ; je veux dire que j'ai fait bien des choses pour que les autres pussent me juger. J'ai même dû passer par de rudes épreuves. Je suis prête à tout supporter, à faire tout ce que l'on voudra. Klesmer est-il sévère ?

— Il est singulier, mais je ne le connais pas assez pour savoir s'il est ce que vous appelez sévère. Je sais qu'il a bon cœur, qu'il est bon en actions sinon en paroles.

— J'ai été habituée à être grondée et non à être louée, dit Mirah.

— Klesmer grogne bien un peu, reprit Deronda, mais en même temps il a comme un sourire dans les yeux. Malheureusement il porte lunettes, en sorte qu'il faut le prendre sous son bon jour pour voir ce sourire.

— Je n'aurai pas peur, repartit Mirah. Quand même il rugirait comme un lion, il ne veut que m'entendre chanter. Je ferai ce que je pourrai.

— Alors, je suis sûr que vous ne refuserez pas de venir chanter chez lady Mallinger, reprit Deronda. Elle compte vous demander le mois prochain, et invitera, pour vous entendre, beaucoup de dames, qui très probablement vous demanderont des leçons pour leurs filles.

— Comme nous montons vite ! dit madame Meyrick ravie. Vous ne pensiez pas devenir si rapidement grande, Mirah.

— Je suis un peu effrayée de m'entendre appeler miss Lapidoth, dit Mirah en rougissant. Ne pourrait-on m'appeler Cohen ?

— Je vous comprends, s'écria Deronda, mais je vous affirme qu'on ne peut vous appeler Cohen. C'est un nom impossible pour une cantatrice. C'est une de ces niaiseries pour lesquelles on est obligé de se conformer au préjugé vulgaire. Cependant, nous pouvons choisir un autre nom. comme les chanteurs en adoptent d'ordinaire, un nom italien ou espagnol, qui irait bien avec votre *physique*. En ce moment, pour Deronda, le nom de Cohen équivalait à la plus laide des marques jaunes.

Mirah réfléchit un peu et reprit :

— Non, si je ne puis m'appeler Cohen, je garderai le nom que j'ai toujours porté. Je ne veux pas me cacher. J'ai des amis pour me protéger. Et puis, si mon père était misérable, et avait besoin de secours. Non... s'écria-t-elle, en regardant madame Meyrick, je penserais alors qu'il pleure, comme je l'ai vu bien souvent, qu'il n'a personne pour le consoler, et que je me suis cachée de lui... moi qui lui appartiens !.. Tous ceux qui se sont dits ses amis, l'ont toujours abandonné.

— Vous ferez ce que vous croirez juste, ma chère enfant, dit madame Meyrick, je ne voudrais pas vous conseiller le contraire.

Elle n'avait, quant à elle, point d'indulgence ni de pitié pour ce père, et l'aurait volontiers laissé pleurer.

Deronda se disait : « Je suis vraiment stupide d'en vouloir à Hans. Comment pourrait-il ne pas l'aimer ? Mais c'est trop absurdement présomptueux de sa part d'avoir seulement l'idée de se l'approprier ; ce serait presque blasphémer que de supposer qu'elle pourrait se donner à lui. »

Pourquoi Deronda aurait-il nourri de telles pensées ? Il n'était pas homme à se glisser dans la place d'où il voulait exclure son ami, mais il ne pouvait nier que ce qui venait d'arriver n'eût éveillé en lui un nouveau sentiment pour Mirah. Cependant, ne pouvait-il pas faire une pénible découverte ? Que savait-il réellement de son origine ? La vérité lui ferait peut-être de la peine, et la probabilité semblait pencher de ce côté. Il se peut que Deronda souffrît davantage parce qu'il n'avait jamais eu de confident auquel il put s'ouvrir sur le sujet délicat de sa famille. Il avait quelquefois désiré cet ami, un jeune homme comme lui, qui aurait éprouvé une peine intime et qui n'aurait pas eu trop de confiance en lui-même. Mais il n'avait jamais rencontré l'ami qu'il s'était imaginé, et n'espérait plus le découvrir.

XXXVIII

La figure de Mordecai s'était incrustée dans l'esprit de Deronda comme une nouvelle question pour laquelle il se sentait de l'intérêt à obtenir la réponse. Mais cet intérêt ne dépassait pas une attente vague ; le juif à l'aspect phtisique, aux convictions ardentes et sans doute savant, gagnant sa vie en pratiquant un métier, comme Spinoso, ne répondait à aucune de ses prévisions.

L'effet de leur rencontre avait été tout autre pour Mordecai. Pendant bien des hivers, après s'être convaincu du déclin de sa vie physique, après avoir senti que sa solitude spirituelle devenait de plus en plus grande, il avait passionnément désiré rencontrer une jeune oreille dans laquelle il pourrait verser son âme, comme un testament ; une âme ayant assez d'affinités avec la sienne pour accepter le produit spirituel de sa courte et pénible vie, comme une mission qui devait être exécutée.

Quelques années s'étaient passées depuis qu'il avait commencé à jeter sur les hommes un regard pénétrant, à les mesurer, à chercher une possibilité qui devînt une conception de plus en plus distincte. Il voulait trouver un homme qui différât de lui : un homme qui aurait possédé tous les éléments de sympathie, mais d'un physique autre que le sien. Il voulait que ce fût un juif intelligent, instruit, moral, d'une nature prête à être complétée par lui ; mais son visage et son extérieur devaient être beaux et forts ; il devait être habitué à tous les raffinements de la vie sociale, et sa position libre de toute nécessité sordide ; il devait glorifier le nom juif et le rendre possible. L'esprit de Mordecai se reposait si constamment sur des images que ses pensées, dans leur cours, ressemblaient souvent à des rêves. Ainsi, pendant un temps, il ne s'imaginait l'être qui devait répondre à son appel que comme un objet éloigné, le dos tourné vers lui et ressortant en noir sur un ciel d'or. — La raison de ce ciel d'or résidait dans l'une des habitudes favorites de Mordecai. Il affectionnait particulièrement certains aspects poétiques de Londres, et l'une de ses stations préférées, quand sa force et son loisir le permettaient, étaient d'aller s'accouder sur le parapet de l'un des ponts de la Tamise, spécialement au lever et au coucher du soleil. Même lorsqu'il était penché sur les rouages d'une montre ou sur des bijoux qu'il réparait, dans une petite chambre sous les toits, n'ayant devant les yeux que des plâtras ou des briques écornées, de sales fenêtres aux vitres fendues ou à moitié brisées, son imagination vagabondait vers les endroits où il avait l'habitude de trouver un panorama d'une immense étendue. Appuyé sur le parapet du pont de Blackfriars, regardant rêveur le fleuve imposant, large et calme, avec ses longues échappées demi-brumeuses, demi-lumineuses, avec ses rives bordées d'édifices gigantesques où vient se concentrer le commerce de l'univers, l'arrivée lointaine des bateaux et des barges, il voyait s'avancer vers lui une figure en laquelle il pouvait bientôt discerner beauté, jeunesse, raffinement, origine juive, noble gravité ; n'ayant point de ressemblance avec les visages qu'il avait vus chez les juifs de Hollande et de Bohême, ni avec les peintures qui lui revenaient en mémoire. Mais, avec ce mélange d'inconséquences qui nous appartient à tous, et non malheureusement, puisqu'il nous sauve de bien des erreurs, la confiance de Mordecai dans l'ami qui devait venir ne suffisait pas à le rendre passif, et il essaya d'expédients pathétiquement modestes et à sa portée, pour pouvoir se communiquer.

Il y avait maintenant deux ans qu'il résidait sous le toit d'Ezra Cohen ; on l'y considérait, avec beaucoup de bon vouloir, comme un composé d'ouvrier, d'instituteur, de vase de charité, d'idiot inspiré, d'homme pieux et — si l'on y avait regardé de près — de dangereux hérétique. Durant ce temps, le petit Jacob avait grandi et s'était avancé dans cette vivacité d'intelligence avec laquelle on a déjà fait connaissance par rapport à la coutellerie et à l'échange.

Il s'était attaché à Mordecai, qu'il regardait, à la vérité, comme un inférieur, mais qu'il n'en aimait pas moins ; il acceptait son habileté salubre comme il aurait accepté les services d'un Djinn réduit à l'esclavage. Quant à Mordecai, il avait donné à Jacob ses premières leçons, et sa tendresse naturelle s'était aisément transformée en une espèce de paternité. Quoiqu'il fût intimement convaincu de la distance spirituelle qui existait entre lui et les Cohen, auxquels il n'aurait jamais essayé de faire la moindre communication sur son monde particulier, l'enfant émouvait ses entrailles, et il avait espéré trouver en lui les possibilités d'un long avenir. Ce sentiment avait crû dans son âme, d'abord sans préméditation, ensuite avec le but précis de verser dans l'oreille du petit être des choses qui auraient paru assez hétéroclites à un excellent commerçant qui les aurait entendues. Mais personne ne savait quand Jacob montait dans la chambre de Mordecai, par exemple, le jour où il avait peu à faire, ou bien à l'heure où l'ouvrage était terminé ; on ne savait pas davantage qu'après une courte leçon de lecture ou de calcul, le petit restait assis sur les genoux de son maître, dont souvent il fatiguait les membres affaiblis. La cause qui le faisait demeurer était peut-être la réparation d'un jouet, en quoi Mordecai était très adroit, et, quand il tenait ainsi son élève, il lui récitait un poème hébreu, dans lequel, bien des années plus tôt, il avait jeté toutes les ardeurs de sa jeunesse pour cette conception d'un avenir qui possédait son âme, et il faisait répéter les mots après lui par Jacob.

— L'enfant les aura gravés dans le cœur, pensait Mordecai, c'est une manière de les lui imprimer. Mes paroles pourront le diriger un jour, leur signification peut l'illuminer. Il en est de même pour les nations, après bien des jours.

Malheureusement, Jacob vit, un jour, dans la rue, un saltimbanque, et cette vue l'incita à une imitation musculaire bien éloignée de la nouvelle

poésie hébraïque d'après le modèle de Jehuda Ha-levy. Mordecai était arrivé à un nouveau passage de son poème, et, dans son enthousiasme à réciter cette invocation, il n'avait pas remarqué que Jacob avait cessé de le suivre et quitté ses genoux. En s'arrêtant, il vit avec stupéfaction que le gamin s'était dressé sur ses mains, les pieds en l'air, imitant le saltimbanque et ramassant avec ses lèvres un penny qui était, pour le moment, un des plus importants trésors de ses poches. Ceci aurait pu passer pour une de ces petites farces enfantines auxquelles était habitué Mordecai ; mais, en ce moment, il en fut horripilé, comme à la vue d'une grimace de Satan sur ses prières...

— Enfant ! s'écria-t-il avec un éclat de voix qui remit Jacob sur ses pieds, et lui-même retomba sur sa chaise en frissonnant et en fermant les yeux.

— Quoi donc ? dit aussitôt le gamin ; mais ne recevant point de réponse immédiate, il serra les genoux de Mordecai pour le réveiller. Il ouvrit les yeux enfin ; son air était féroce. Il saisit l'enfant par ses petites épaules, et, à sa grande frayeur, lui murmura d'une voix rauque :

— Enfant, une malédiction est jetée sur ta génération. La montagne sera entr'ouverte ; on en transformera l'or en monnaie, et les ornements sacrés seront changés en bijoux et en pendants d'oreilles pour les femmes débauchées ! Ils prendront un nouveau nom ; mais l'ange de l'ignominie, avec son tison ardent, les connaîtra, et leur cœur sera la tombe des désirs qui changent leur vie en pourriture !

Mordecai venait de recevoir un coup dont il se ressentit longtemps ; sain d'esprit tout autant que facile à surexciter, il se jugea sévèrement et perdit confiance en lui-même.

Ce fut alors que, pendant sa garde habituelle de la vieille boutique du bouquiniste, il fut frappé par l'apparition de Deronda, et l'on peut comprendre maintenant pourquoi le regard de Mordecai prit une soudaine intensité d'intérêt, à l'aspect du nouveau venu, dont la figure et la forme lui semblaient réaliser le type depuis si longtemps conçu par lui. Mais le désaveu d'une extraction juive fut, pour le moment, une décourageante déception ; car il ébranlait sa confiance en rendant son attente indéfinie. Néanmoins, lorsqu'il retrouva Deronda assis à la table des Cohen, le

désaveu fut pour un instant oublié ; la première impression revint avec une force nouvelle, semblant être garantie par cette deuxième rencontre sous des circonstances encore plus particulières que la première. En demandant à Deronda s'il savait l'hébreu, Mordecai était si fortement possédé par ce nouvel accès de persuasion, qu'il avait oublié l'absence de toute autre condition pour l'accomplissement de ses espérances. Mais la réponse négative les brisa de nouveau, et la déception fut encore plus pénible qu'auparavant. Après avoir quitté la table, à la fin de cette soirée de sabbat Mordecai passa ses journées dans un découragement profond et fut bien près de perdre toutes ses illusions. Il savait que l'étranger, dont il ignorait le nom, devait revenir pour retirer sa bague, et, malgré toutes les chances contraires, son désir de le revoir lui donna la persuasion qu'il le reverrait. Pendant tout le mois de janvier, il ressentit cette agitation croissante qui détourne les gens nerveux de toute occupation stable, comme s'ils étaient à la veille d'un événement attendu. Il ne pouvait plus donner de leçons à Jacob, ni fréquenter le club où il allait au moins une fois par semaine. La seule chose qu'il désirât était de se traîner jusqu'au fleuve, ce qu'il ne pouvait faire que rarement et avec difficulté. Il avait soif du vaste ciel, du spectacle infini des ponts, des lumières flottantes sur l'eau ; cela seul parvenait à le soulager et à le calmer.

XXXIX

Des événements importants pour Deronda arrivèrent le soir même de sa visite à la petite maison de Chelsea, où avait eu lieu le débat sur le nom que Mirah devait porter en public ; mais celui qui eut le plus de conséquence pour la famille qui l'habitait, arriva deux jours après. Vers quatre heures, une voiture s'arrêta devant la porte et on entendit sonner.

Toute la maisonnée était au complet ; les deux chambres avaient été débarrassées pour faire place au dessin de Kate et aussi à un grand travail de broderie qui occupait tout un côté du parloir ; madame Meyrick était penchée sur une des extrémités, Mab sur le milieu et Amy sur l'autre côté.

Mirah, dont les talents à manier l'aiguille étaient à peu près à la hauteur de ceux de l'oiseau du tailleur, son éducation en ce genre ayant été entièrement négligée, faisait la lecture à haute voix, assise sur un tabouret, position dans laquelle elle servait aussi de modèle à Kate, qui dessinait une vignette. Elle prononçait très distinctement et d'un son de voix délicieux, en lisant le charmant essai d'Elia, *the praise of chimney sweeps* (l'éloge des ramoneurs), et toutes souriaient à ce récit, quand la sonnette retentit ; elles se regardèrent surprises.

— Mon Dieu ! s'écria madame Meyrick, si c'était lady Mallinger ! Est-ce une grande voiture, Amy ?

— Non ; seulement un joli cab. Ce doit être un gentleman.

— Peut-être le premier ministre, répliqua Kate. Hans dit que l'homme le plus haut placé de Londres peut n'avoir qu'un joli cab.

— Oh ! oh ! oh ! fit Mab. Supposons que ce soit lord Russell !

Les cinq visages paraissaient s'amuser beaucoup, lorsque la domestique apporta une carte de visite ; mais, comme elle avait, par mégarde, laissé la porte du salon ouverte, on vit s'incliner devant madame Meyrick une figure très différente de celle du premier ministre ; un homme de haute taille, au visage massif, aux cheveux flottants, avec des lunettes d'or ; en un mot, ainsi que le vit madame Meyrick en jetant les yeux sur la carte : *Julius Klesmer*.

La petite mère tressaillit un peu, mais prompte à se remettre, et envisageant du premier coup d'œil la situation, elle fut satisfaite de ce que ce personnage était venu voir Mirah, au lieu d'exiger qu'elle vînt chez lui.

— J'espère, dit-il en s'adressant très respectueusement à madame Meyrick, n'avoir pas pris une liberté trop grande. Me trouvant dans le voisinage, je me suis permis de venir jusqu'ici afin de perdre le moins de temps possible. Notre ami, M. Deronda, m'a fait comprendre que j'aurais l'honneur de rencontrer ici une jeune dame, miss Lapidoth.

Dès son entrée, Klesmer avait parfaitement discerné Mirah ; mais poli à l'excès, il s'inclina d'abord devant les trois sœurs, comme s'il était incertain de la personnalité de la jeune dame en question.

— Ce sont mes filles, dit madame Meyrick ; voici miss Lapidoth, ajouta-t-elle en désignant Mirah de la main.

— Ah ! fit Klesmer, d'un ton d'attente satisfaite.

Puis il eut un sourire radieux et fit un profond salut à Mirah, qui, sans paraître aucunement surprise, laissait voir sur ses traits un plaisir calme. Le regard de Klesmer lui plaisait ; elle était certaine qu'il la gronderait en grand musicien et en homme excellent.

— Verriez-vous quelque obstacle à commencer notre connaissance en me chantant quelque chose ? demanda-t-il, sachant bien qu'il mettrait tout le monde à l'aise en bannissant les préliminaires.

— J'en serai, au contraire, très heureuse. Vous êtes bien bon de consentir à m'entendre, dit Mirah en allant au piano. — Dois-je m'accompagner moi-même ?

— Certainement, répondit Klesmer en s'asseyant, après toutefois en avoir attendu l'invitation de madame Meyrick, de façon à bien voir la chanteuse.

La rusée petite mère en fut enchantée et se dit : « Il aimera mieux son chant s'il la voit. »

Tous les cœurs féminins, excepté celui de Mirah, battaient d'inquiétude, terrifiés de l'aspect de Klesmer, assis comme un juge sévère, sur lequel elles jetaient des regards furtifs.

Quelle peine pour ces pauvres filles s'il allait dire quelque chose de disgracieux ! Elles se rassuraient cependant un peu, en pensant que le prince Camaralzaman, qui avait entendu ce qu'il y a de mieux, préférerait le chant de Mirah à tout autre. Quant à cette dernière, elle paraissait encore plus à l'aise que d'habitude.

Le morceau qu'elle choisit était un air écrit sur les paroles de l'ode à l'Italie par Leopardi, commençant ainsi :

O patria mia, vedo le mura, e gli archi,
E le colonne, e i simulacri, e l'erme,
Torri degli avi nostri [\[2\]](#).

Après le récitatif venait une mélodie plaintive d'un rythme douloureux, suivie d'un chant de triomphe terminé par un allégro plein d'exaltation.

Quand elle eut fini, Klesmer lui dit froidement :

— C'est de la musique du vieux Leo.

— Oui, il a été mon dernier professeur à Vienne ; si méchant et si bon ! dit Mirah avec un sourire mélancolique. Il avait prédit que ma voix ne serait jamais faite pour le théâtre, et il avait raison.

— Continuez, je vous prie, reprit Klesmer en avançant les lèvres et en croisant ses longs doigts. — Les trois sœurs le détestèrent unanimement de ce qu'il n'avait fait aucun éloge. Madame Meyrick en fut un peu alarmée. Mirah obéit simplement ; mais, pensant qu'il préférerait le genre allemand, elle passa de la musique du prince Radziwill au chant de Gretchen dans *Faust*, sans s'arrêter pour l'interroger. Quand elle eut fini, il se leva, marcha jusqu'au bout de la petite chambre, et revint auprès du piano, d'où Mirah s'était levée aussi, et le regardait, ses petites mains croisées devant elle, attendant avec résignation son jugement. Alors d'un air souriant, les yeux étincelants, il lui tendit brusquement la main et lui dit :

— Serrons-nous les mains ; vous êtes artiste.

Mab crut qu'elle allait pleurer et les trois sœurs tinrent Klesmer pour adorable. Madame Meyrick poussa un long soupir. Mais le froncement de sourcil reparut aussitôt, et il reprit d'un ton un peu sec :

— Nous ne sommes pas faite pour jouer les grands rôles ; nous ne pouvons atteindre le ciel, comme les alouettes. Il faut que nous soyons modeste.

Mab cessa de le trouver adorable ; Mirah gardait le silence sachant bien qu'une opinion spécifique viendrait ; Klesmer continua :

— Je ne vous conseillerais pas de chanter ailleurs que dans un salon. Là, vous réussirez. À Londres, c'est une des meilleures carrières que l'on puisse choisir. Les leçons suivront. Consentiriez-vous à venir chanter dans une soirée que je donne chez moi mercredi ?

— Oh ! de tout mon cœur ! j'en serai bien reconnaissante, s'écria Mirah en rapprochant ses deux mains comme si elle priait. Je préfère à toute autre cette manière de gagner mon pain. Je tâcherai de me perfectionner. Que dois-je faire pour cela ?

Klesmer ne répondit pas tout de suite ; il fit craquer ses doigts, se mordit les lèvres, et dit enfin :

— Je vous présenterai à Astorga : c'est un excellent maître de chant, qui vous donnera son avis. — Puis, s'adressant à madame Meyrick, il ajouta : — Avec votre permission, madame Klesmer viendra vous faire une visite avant mercredi.

— Ce sera de sa part une bien grande bonté, répondit madame Meyrick.

— Vous lui chanterez quelque chose, reprit-il en se tournant vers Mirah. C'est une parfaite musicienne et vous trouverez peu d'âmes comme la sienne. Elle sera satisfaite de votre chant :

Vor den wissenden sich stellen,

Vous savez le reste ?

— Oui dit vivement Mirah.

Sicher ist's in allen Faellen. [\[3\]](#)

— *Schæn* [\[4\]](#) ! fit Klesmer qui lui tendit la main en signe d'adieu.

Il avait assurément choisi la meilleure manière de faire l'éloge de Mirah, et mesdemoiselles Meyrick lui avaient rendu toute leur estime. Mais imaginez ce que dut éprouver Mab, lorsque Klesmer, fixant tout à coup les yeux sur elle, dit avec décision :

— Je vois que cette jeune dame est musicienne !

— Oui, dit Mirah ; elle joue du piano.

— Oh ! Mirah, je vous en prie ; je gratte le piano, je n'en joue pas, s'écria Mab pleine d'angoisse à l'idée que ce devin, — Satan, sans doute, en pantalon gris, — allait lui ordonner de s'asseoir au piano. Mais quelle fut sa joie quand Klesmer, se tournant vers madame Meyrick, lui dit avec amabilité :

— Aimerais-elle d'accompagner miss Lapidoth mercredi, et d'entendre de la musique ?

— Ce serait le plus grand plaisir qu'on pût lui faire, répondit madame Meyrick ; elle en sera bien heureuse.

Klesmer alors s'inclina devant les trois sœurs plus qu'il ne l'avait fait encore et prit congé. Madame Meyrick ne put s'empêcher de le reconduire et ferma la porte derrière elle. Il la comprit, et lui dit avec un mouvement de tête un peu grondeur :

— Elle réussira. Si elle n'essaye pas de forcer sa voix, elle pourra s'en faire un revenu. Je sais que c'est le grand point ; Deronda me l'a dit. Vous veillez sur elle. Elle a l'air d'une bonne fille.

— C'est un ange, dit avec feu l'excellente femme.

— Non, repartit Klesmer en souriant ; c'est une jolie juive qui, je crois, a trouvé un ange gardien.

L'entretien se termina sur cette gracieuse expression. Les quatre jeunes filles s'étaient regardées sans rien dire, jusqu'à ce que, la porte se rouvrant, madame Meyrick rentra. Alors eut lieu l'explosion. Mab battit des mains et dansa tout autour de la chambre ; madame Meyrick embrassa Mirah et la bénit : Amy dit avec emphase : — Nous n'aurons jamais de toilette prête pour mercredi ! — et Kate s'écria : — Dieu soit loué ! ma table n'est pas brisée.

Mirah s'était assise sur le tabouret du piano ; elle ne parlait pas, mais les larmes roulaient sur ses joues pendant qu'elle regardait ses amies.

— Voyons, voyons, Mab ! dit madame Meyrick, viens t'asseoir ici et causons raisonnablement.

— Oui, causons, dit Mab en se remettant sur sa petite chaise et en se caressant les genoux. Hans a dit qu'il viendrait cette après-midi ; j'aurais voulu qu'il fût ici, mais il n'y aurait pas eu assez de place pour lui.

— Mirah, pourquoi êtes-vous triste ?

— Je suis trop heureuse, répondit-elle. Je vous suis si reconnaissante !

— Et lui, comme il a été bon !

— Oui, à la fin, s'écria Mab brusquement ; mais il aurait dû dire quelque chose d'encourageant plus tôt. Il me paraissait terriblement laid quand il fronçait le sourcil et qu'il disait : « Continuez. » Oh ! je le détestais alors depuis la pointe de ses cheveux jusqu'au bout de ses bottes vernies.

— Quelle bêtise, Mab ! dit Kate ; il a un profil splendide.

— Maintenant, oui ; mais pas alors. Enfin, je lui pardonne, fit Mab d'un air magnanime, parce qu'il m'a invitée. Je m'étonne comment il a pu savoir que j'étais la seule musicienne de nous quatre ? Est-ce parce que j'ai le front bombé et que je regarde en dessous, comme un lézard sous une pierre ?

— C'est sa manière d'écouter, mon enfant, répondit madame Meyrick. Il a des lunettes magiques et il voit tout. Compte là-dessus. — Mais quelle est cette citation allemande à laquelle vous avez si promptement répondu Mirah, petite chatte savante ?

— Oh ! ce n'est pas de la science, répondit Mirah, qui ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes. Je l'ai dite bien des fois, et c'est une leçon que j'ai souvent apprise. Cela signifie qu'il est plus sûr de faire quelque chose — chanter ou quoi que ce soit — devant ceux qui savent et comprennent.

— Je suppose que c'est pour cela que vous n'avez pas éprouvé le moindre sentiment de frayeur, dit Amy. Mais, maintenant, il faut que nous parlions de notre toilette pour mercredi.

— Je n'ai besoin de rien de mieux que cette robe de mérinos noir, dit Mirah en se levant pour faire juger de l'effet ; des gants blancs et des *bottines* neuves.

Elle avança son petit pied, encore chaussé des fameuses pantoufles de feutre.

— Voici Hans, dit madame Meyrick, taisez-vous et sachons ce qu'il dira sur la toilette. Les artistes sont les meilleurs conseillers en ces sortes de choses.

— Et cependant vous ne me consultez pas, maman, dit Kate en levant les yeux avec un air de reproche comique. Je remarque que les mères sont comme les gens avec lesquels j'ai affaire : les mérites des demoiselles sont toujours taxés à bas prix.

— Ma chère enfant, les garçons nous donnent tant de mal, que nous n'en finirions pas avec eux si nous ne leur faisons pas accroire qu'ils en valent la peine, dit madame Meyrick au moment où son fils entra.

— Hans, nous avons besoin de ton avis sur la toilette de Mirah. Un grand événement est arrivé ; Klesmer est venu ici ; elle doit chanter mercredi chez lui devant du beau monde. Elle croit que cette robe peut aller.

— Voyons, dit Hans.

Mirah, dans sa manière enfantine, se tourna devant lui pour qu'il pût bien la regarder, et lui, s'éloignant un peu, mit un genou sur un escabeau pour mieux l'examiner.

— Ce serait un bon costume de théâtre pour moi, continua-t-elle, dans un rôle où je devrais paraître en pauvre juive qui va chanter chez des chrétiens du grand monde.

— Oui, cela ferait de l'effet, dit Hans ; ce serait drôle au milieu des chiffons à la mode.

— Mais il ne faut pas mettre toute la pauvreté de votre côté, Mirah ! dit Amy. Il y a beaucoup de chrétiens pauvres, des juifs énormément riches, et des juives à la mode.

— Je ne voulais rien dire de mal, objecta Mirah ; seulement j'ai été habituée à penser à ma toilette pour mes rôles dans les pièces de théâtre. Presque toujours j'avais un costume simple.

— La chose me paraît contestable, dit Hans, qui devint tout à coup aussi méticuleux et aussi difficile que Deronda à propos de ses tableaux de Bérénice. — Cela paraîtrait un peu trop théâtral. Il ne faut pas que nous vous fassions jouer le rôle d'une pauvre juive ; il ne faut même pas que vous soyez juive du tout.

Hans éprouvait un secret désir de neutraliser la juive dans la vie privée, et il courait le danger de révéler son secret.

— Mais je le suis réellement, répliqua Mirah, je ne prétends pas être autre chose ; je ne serai jamais autre chose. Je me sens toujours juive.

— Mais nous ne pouvons pas le sentir sur vous, dit Hans d'un ton soumis. Qu'est-ce que cela signifie qu'une femme parfaite soit ou ne soit pas juive ?

— C'est votre manière aimable de faire mon éloge : je n'ai jamais été louée ainsi jusqu'à présent, dit-elle avec un sourire qui faillit le rendre fou et qui le fit se sentir de plus en plus cosmopolite.

— Les gens ne pensent pas à moi, reprit-il d'un air plus gai, comme à un peintre chrétien. Ils me jugent comme un jeune homme imparfaitement beau et peintre sans espérances.

— Mais nous nous écartons de la toilette, dit Amy. Si celle-ci ne peut convenir, comment ferons-nous pour en avoir une d'ici à mercredi ? c'est demain samedi !

— Elle doit aller, insista Mirah. Elle est réelle, vous savez... même quand elle semblerait théâtrale. La pauvre Bérénice assise sur les ruines, — chacun peut dire que c'était théâtral, mais je sais que c'est ce qu'elle aurait fait.

— Je suis un scélérat ! s'écria Hans démonté par cette confiance mal placée. C'est de mon invention. Personne ne sait si elle l'a fait. Me pardonneriez-vous de ne pas vous l'avoir avoué plus tôt ?

— Oh ! oui ! dit Mirah après une pause de surprise momentanée. Vous saviez que c'est ce qu'elle ferait certainement ! Une juive qui n'avait pas été fidèle, qui avait fait ce qu'elle fit et qui s'en repentait ! Elle ne pouvait avoir d'autre consolation que de s'affliger elle-même !.. Et où serait-elle allée ?.. C'est très bien à vous d'être si parfaitement entré dans les sentiments qu'une juive doit éprouver !

— Les juives de ce temps-ci, assises sur des ruines ! dit Hans qui se sentait échec et mat. Cela n'est bon que pour des tableaux

— Mais la toilette, insista Amy, est-elle décidée ?

— Oui, n'est-ce pas ? dit Mirah d'un ton suppliant, en regardant madame Meyrick, qui, à son tour, regarda son fils, et lui demanda :

— Qu'en penses-tu, Hans ?

— Cette toilette ne peut aller, répondit-il avec dérision. Mirah ne va pas s'asseoir sur des ruines. Prenez un cab, petite mère, et allez avec elle dans Regent street. Vous avez grandement le temps de trouver ce qu'il faut : une robe de soie noire, comme les dames en portent ; on ne doit pas la prendre pour une enfant de charité. Elle a assez de talent pour que les autres soient ses débiteurs.

— Je crois que c'est ce qu'aimerait M. Deronda, dit madame Meyrick ; il voudrait qu'elle eût une jolie toilette.

— Naturellement, appuya Hans avec un peu d'ironie. Vous pouvez vous en rapporter à moi pour le goût d'un gentleman.

— Je ferai tout ce que M. Deronda voudra, dit gravement Mirah, en voyant que madame Meyrick la regardait.

Quant à Hans, pirouettant sur ses talons, il alla jusqu'à la table de Kate et regarda ses dessins, comme s'il avait besoin de donner une nouvelle direction à son intérêt.

— N'aimerais-tu pas à faire une étude sur la tête de Klesmer, Hans ? lui demanda Kate. Je suppose que tu l'as vu souvent ?

— Si je l'ai vu ? s'écria Hans ; et aussitôt, relevant la tête, il alla s'asseoir au piano, regarda autour de lui, comme s'il examinait son public et posa perpendiculairement les doigts sur le clavier. Mais immédiatement il se retourna, regarda Mirah, et lui dit presque timidement :

— Vous n'aimez peut-être pas cette imitation burlesque ? il faudra toujours me dire de m'arrêter quand vous n'approuverez pas mes bêtises.

Mirah avait souri en voyant cette preste contrefaçon ; elle souriait encore, mais on voyait que cela ne l'amusait pas. Elle dit :

— Merci : mais jamais vous n'avez rien fait que je n'aimasse pas. Je crois qu'il ne l'aurait pas pu, puisqu'il vous appartient, ajouta-t-elle en regardant madame Meyrick.

Les espérances de Hans se ranimèrent. Comment la rose pourrait-elle empêcher les abeilles de venir successivement lui prendre son odeur suave en signe d'attachement personnel ?

XL

Deronda était sorti de chez madame Meyrick dans un état d'esprit qui le faisait aspirer après un exercice corporel, afin de dissiper ce qu'il était tenté d'appeler « les fumées de son tempérament ». Il allait vers la cité, et la vue

de Chelsea Stairs, avec les bateaux qui attendaient, le décidèrent à héler une embarcation. Il se saisit des avirons.

Son intention était d'aller jusqu'à la boutique de M. Ram, où, la veille, il était arrivé trop tard pour le moment de la faction de Mordecai et où on lui apprit qu'elle avait lieu invariablement de cinq à six. Il désirait tout particulièrement faire plus ample connaissance avec cet hôte remarquable des Cohen avant de retirer sa bague ; il comptait que l'entretien qu'il aurait avec lui ne finirait pas aussi brusquement et aussi vite que le dernier ; il y tenait d'autant plus que leur rencontre future n'aurait pas été facile.

Quand le bateau approcha du pont de Blackfriars, où Deronda voulait aborder, il était quatre heures et demie ; le jour tombait et colorait le ciel de pourpre et d'or, pendant que la rivière, comme dans un mouvement lumineux, reflétait son éclat dans ses bouillons et ses courants, sur les voiles brunes, les barges chargées de charbon, répondant ainsi à la couleur merveilleuse du ciel.

Se sentant réchauffé, Deronda quitta les rames et endossa son surtout. Comme il levait la tête pour fermer le bouton supérieur, ses yeux s'arrêtèrent sur une figure bien connue, qui le regardait du haut du pont. C'était celle de Mordecai, qui avait aperçu le bateau, d'abord simplement parce qu'il s'approchait, et ensuite avec des impressions qui le firent tressaillir. Il était ému ; un pressentiment l'agita jusqu'à ce qu'enfin la figure qui s'avancait se levât — la figure de ses visions ! — et aussitôt, avec la main, il lui fit des signes d'accueil répétés.

Deronda, désireux que Mordecai le reconnût et l'attendît, ne perdit pas de temps pour signaler sa présence et répondit à ses gestes. Mordecai leva son chapeau et le salua ; pour lui, la prophétie qu'il sentait dans son cœur était accomplie. Obstacles, inconvénients, tout disparaissait dans la satisfaction qui inondait son âme. L'ami qu'il s'était figuré depuis si longtemps sortait du ciel d'or et lui faisait signe qu'il était venu. Telle était l'actualité. Le reste devait être aussi.

En quelques minutes, Deronda eut débarqué, payé son batelier, et rejoint Mordecai, qui était resté tranquillement à l'attendre.

— Je suis bien heureux de vous trouver ici, lui dit Deronda, car j'avais l'intention d'aller voir à la boutique de M. Ram si vous y étiez. J'y suis

venu hier ; peut-être vous l'a-t-on dit ?

— Oui ; c'est pourquoi vous m'avez trouvé sur le pont.

Cette réponse, faite sur un ton de gravité simple, parut mystérieuse à Daniel. Les particularités de cet homme seraient-elles vraiment associées à une sorte d'aliénation mentale, comme l'avait fait supposer Cohen ?

— Vous ne saviez pas que j'avais été à Chelsea ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Non, mais je comptais vous voir descendre la rivière. Il y a cinq ans que je vous attends.

Les yeux enfoncés de Mordecai se fixaient sur ceux de l'ami enfin arrivé, et exprimaient une confiance pleine d'affection, à la fois pathétique et solennelle. Deronda n'y répondait pas, parce qu'il croyait que cette relation si étrangement avouée était fondée sur une illusion.

— Ce sera pour moi, répondit-il d'un ton sérieux, une grande satisfaction de pouvoir vous être utile. Voulez-vous monter dans un cab ? Je vous conduirai où vous désirez aller. Votre courte respiration doit vous empêcher de beaucoup marcher.

— Allons à la librairie ; voici bientôt mon heure de m'y rendre. Mais avant, regardons un peu la rivière, dit Mordecai en se retournant et en parlant à voix basse, quoique fortement surexcité. Voyez le ciel comme il s'estompe lentement ! J'ai toujours aimé ce pont, j'y restais des heures entières quand j'étais enfant. Les messagers célestes s'y donnent rendez-vous. Ce que les maîtres ont dit est vrai : chaque ordre de choses a son ange. C'est ici que j'ai reçu les messages du ciel et de la terre. Quand j'étais robuste, j'attendais ici la venue des étoiles dans la profondeur des cieux ; le coucher du soleil a toujours été mon moment préféré. Moi aussi, mon coucher est proche ; il s'avance lentement ; c'est mon déclin ; mais il m'a apporté une vie nouvelle, un nouveau moi-même, qui vivra quand mon souffle se sera éteint.

Deronda ne répondit pas ; il se sentait extrêmement ému. Son premier soupçon que Mordecai pouvait être sujet à des hallucinations, — qu'il était devenu monomane pour s'être trop appesanti sur un sujet qui avait porté un rude coup à son organisme malade, — s'était changé en attente plus

confiante. Cette impression lui venait de la quiétude que la conviction de l'accomplissement répandait sur les manières de Mordecai.

— Allons maintenant ! dit celui-ci. Et, tout en cheminant, il ajouta :

— Nous descendrons par le bout de la rue et nous irons jusqu'à la boutique. Vous pourrez, en attendant, examiner les livres, car M. Ram nous laissera bientôt seuls.

Cet enthousiaste était aussi prudent, aussi vif à juger de l'esprit des autres, que s'il eût été cet antipode de tout enthousiasme qu'on appelle « un homme du monde ». L'idée de Mirah s'était présentée à Deronda pendant cette étrange expérience, mais il pressentait que ce serait Mordecai et non lui qui dirigerait leur entretien ; il ne savait plus quelles questions lui poser et intérieurement il se disait : « Il me semble que je deviens superstitieux, comme si je m'attendais à un oracle qui doit interpréter ma destinée. Il faut qu'il y ait une puissante relation entre cet homme et moi, puisqu'il la sent si fortement. »

Dix minutes plus tard, ils étaient seuls dans la petite boutique éclairée par le gaz ; ils s'assirent en face l'un de l'autre, la tête découverte, sentant instinctivement le besoin de se voir en plein visage. Mordecai s'appuyait sur le comptoir et Deronda contre le mur, séparés par un intervalle de quatre pieds à peine.

— Vous ne pouvez pas savoir, commença Mordecai, ce qui m'a guidé vers vous et nous réunit en ce moment. Vous en êtes étonné ?

— Je ne suis pas impatient, répondit Deronda. Je suis prêt à écouter tout ce que vous voudrez me dévoiler.

— Vous voyez une des raisons pour lesquelles j'avais besoin de vous, reprit Mordecai avec calme, comme s'il voulait ménager ses forces. Je suis mourant ; le jour va finir... la lumière pâlit... bientôt nous ne serons plus capables de nous distinguer l'un l'autre ! Mais vous êtes venu à temps.

— Je m'en réjouis, murmura avec émotion Deronda, qui n'aurait pas voulu dire : « Je vous prie de ne pas vous abuser sur mon compte » ; ce mot, abuser, aurait, selon lui, été cruel en ce moment.

— Les raisons cachées pour lesquelles j'ai besoin de vous, reprit Mordecai, ont commencé il y a longtemps... dès mes jeunes années...

quand j'étudiais dans un autre pays. Alors des idées, des idées chéries, me vinrent parce que j'étais juif ; ces idées étaient un devoir à accomplir parce que j'étais juif ; elles étaient une inspiration parce que j'étais juif et que je sentais battre dans ma poitrine le cœur de ma race. Elles furent ma vie ; jusqu'à elles, je n'étais pas né complètement. Je considérais ce cœur, ce souffle et cette main, — il pressait convulsivement sa main contre sa poitrine et étendait devant lui ses doigts amaigris ; — je considérais mon sommeil et mes veilles, et le travail par lequel je nourrissais mon corps, et les paysages qui frappaient mes yeux, comme un aliment pour la flamme divine. Mais j'avais agi comme un homme qui erre et qui grave ses pensées sur les rochers d'un désert ; et, avant qu'il me fût possible d'en changer le cours, arrivèrent les soucis, les labeurs, et la maladie qui me barrèrent le chemin et me lièrent à ce fer qui se ronge lui-même dans mon âme. C'est alors que je me dis : « Comment, quand s'exhalera mon dernier souffle, empêcherai-je ma vie intérieure d'être étouffée ? »

Mordecai s'arrêta ; il avait besoin de laisser reposer un peu cette pauvre poitrine, fatiguée par la chaleur qu'il mettait à son débit. Deronda n'osait parler ; le silence dans ce petit espace, après cette lutte de ferveur, était mélangé de terreur et de compassion ; Mordecai reprit :

— Cependant, vous pouvez vous méprendre sur moi. Je ne parle pas, croyez-le bien, comme un rêveur ignorant, remettant à neuf d'anciennes pensées, n'ayant jamais vogué au milieu des grands courants du monde ! L'anglais est ma langue maternelle ; l'Angleterre est le pays natal de ce corps qui est l'enveloppe fragile de l'arbre fruitier, dont la semence peut fructifier dans le désert. Ma vie véritable s'est alimentée en Hollande, auprès du frère de ma mère, un rabbin très instruit ; quand il mourut, j'allai étudier à Hambourg, puis à Göttingue, afin d'avoir un coup d'œil plus vaste de mon peuple et du monde des gentils, enfin pour boire à toutes les sources de la science. J'étais jeune ; je me sentais libre ; je vis nos centres principaux en Allemagne. Je n'étais pas dans la pauvreté, j'avais un métier. Je me disais : « Qu'importe que mon lot soit celui de Joshua ben Chanania ! Après la dernière destruction, il gagna son pain en fabriquant des aiguilles, et pourtant, dans sa jeunesse, il avait été chanteur sur les degrés du temple et il se rappelait ce qui était avant que la gloire partît. » Je me disais encore : « Que mon cœur demeure dans la pauvreté ; que mes mains soient

celles d'un ouvrier ! mais que mon âme soit un temple de souvenance où entrent les trésors du savoir et dans le sanctuaire duquel repose l'espérance ! » Je savais ce que je choisissais. Les autres s'écriaient : « Il se nourrit de visions ! » et je ne le niais pas ; les visions sont les créatrices et les nourrices du monde. Je mesure le monde tel qu'il est, mais je vois celui que la vision créera à nouveau. Vous n'avez pas devant vous un cerveau en délire, un homme qui s'éloigne de la vie de ses semblables.

Mordecai s'arrêta, et Deronda, devinant qu'il attendait une réponse, lui dit :

— Rendez-moi la justice de croire que je n'ai aucune inclination à traiter vos paroles de délire. J'écoute sans préjugés. L'expérience que j'ai acquise me fait prendre un vif intérêt à l'histoire d'une destinée spirituelle embrassée volontairement, et embrassée dès la jeunesse.

— Une destinée spirituelle volontairement embrassée dès la jeunesse, reprit Mordecai comme correctif. Dès mon enfance, l'âme était complète en moi ; elle avait apporté avec elle son propre monde, un monde médiéval, dans lequel les hommes faisaient revivre l'ancienne langue dans de nouveaux psaumes de l'exil. Ils avaient absorbé la philosophie des gentils dans la foi juive et ils aspiraient encore vers un centre pour notre race. C'est une de leurs âmes qui renaquit en moi et qui fit revivre les souvenirs de leur monde. Elle avait voyagé en Espagne et en Provence ; elle avait discuté avec Jben-Ezra ; elle s'était embarquée avec Jehuda Ha-levy ; elle avait entendu les hurlements des croisés et les gémissements d'Israël torturé. Quand sa langue muette fut déliée, elle parla le langage qu'ils avaient rendu vivant et qu'ils arrosèrent avec le nouveau sang de leurs ardeurs, de leurs douleurs, de leur foi martyrisée ; elle chanta sur la même cadence que leurs airs.

Mordecai s'arrêta encore et reprit comme dans un murmure :

— Tant qu'elle sera emprisonnée en moi, elle n'en apprendra jamais d'autre.

— Alors, vous avez tout écrit en hébreu ? demanda Deronda, qui se souvint, avec une certaine inquiétude, de sa première question sur sa connaissance de cette langue.

— Oui ; oui, reprit Mordecai avec une lamentable tristesse ; dans ma jeunesse, j'ai erré dans cette solitude, ne sentant pas que c'était une solitude. J'étais entouré de morts illustres ; les martyrs m'environnaient et m'écoutaient. Mais bientôt je m'aperçus que les vivants étaient sourds à ma voix. D'abord je crus à un long avenir. Je me disais qu'une part de mon héritage israélite était une patience inaltérable et qu'une autre était l'habileté à chercher diverses méthodes pour féconder une place où les planteurs avaient désespéré. Mais l'Éternel m'envoya de nouveaux messagers : je dus plier sous le joug qui opprime la grande multitude née de la femme ; des peines de famille me rappelèrent ; il me fallut travailler, m'inquiéter et non pour moi seul. Puis je demeurai de nouveau solitaire ; mais l'ange de la mort s'était tourné vers moi et m'avait touché : constamment je le sentais sur mes pas. Mes efforts ne se ralentirent pourtant point. Je suppliai pour que l'on m'écoutât et que l'on m'aidât. Je parlai, j'allai aux hommes de notre peuple, au riche en influence et en savoir, au riche en fortune matérielle ; mais je n'en trouvai pas un qui voulût me comprendre. J'étais repoussé par l'erreur ; on m'offrait de petites sommes par charité. Rien d'étonnant à cela. Je paraissais pauvre ; je portais avec moi un paquet de manuscrits hébreux ; je disais que nos principaux instituteurs trompaient l'espoir de notre race. L'étudiant et le marchand étaient trop affairés pour m'écouter ; le mépris seul servait d'interprète entre eux et moi. L'un disait : « Le livre des Mormons n'aurait jamais pu être compris s'il avait été écrit en hébreu, et, si vous vous adressez à nos savants, il n'est pas probable que vous puissiez leur rien apprendre. » En cela, il touchait à une vérité.

Ces derniers mots furent prononcés avec une ironie visible.

— Mais, dit Deronda, quoique vous ayez pris l'habitude de n'écrire qu'en hébreu, je suis sûr que peu d'hommes se serviraient de l'anglais aussi bien que vous.

Mordecai hocha gravement la tête, et répondit :

— Trop tard ! trop tard ! Je ne puis plus écrire. Mon écriture serait comme mon souffle épuisé ; et encore, ce souffle peut éveiller la pitié ; l'écriture non. Si j'écrivais maintenant en anglais, je ressemblerais à un homme qui frappe sur une planche pour appeler ceux qui ne connaissent pas d'autre son que la cloche. Mon âme entend les défauts de mes paroles. Une

nouvelle écriture de ma part serait comme ce corps, — Mordecai étendit le bras ; — peut-être y trouverait-on intérieurement le *Rouach-ha-Kodesch* ^[5] et le souffle de la pensée divine, mais les hommes s'en moqueraient et diraient : « Pauvre juif ! » et ceux qui souriraient le plus seraient les hommes de mon peuple !

Mordecai laissa tomber ses mains inertes et sa tête s'affaissa mélancoliquement sur sa poitrine ; il avait momentanément perdu tout espoir.

— Je suis touché, dit Deronda d'une voix claire mais grave, qui résonnait comme une corde sympathique, — je suis fortement touché de te que vous dites. Mais pardonnez-moi si je parle hâtivement, il n'est pas besoin d'enterrer ce que vous avez écrit. Nos moyens de publication sont à votre portée. Si vous voulez vous fier à moi, je puis vous assurer tout ce qui vous sera nécessaire à cette fin.

— Ce n'est pas assez, reprit vivement Mordecai, qui venait de recouvrer la mémoire et la confiance ; ce n'est pas tout ce que je veux de vous. Il ne faut pas que vous soyez seulement une main pour moi, mais une âme ; il faut croire en ma croyance ; il faut être ému par mes raisonnements ; il faut espérer ce que j'espère ; il faut voir la vision que je vous désignerai, il faut apercevoir la gloire où je la vois ! À mesure qu'il parlait, Mordecai s'était rapproché de Deronda et lui avait saisi le bras. Son visage, qui n'était pas à plus d'un pied de celui de son confident, s'éclairait d'une flamme pâle respirant la confiance, et il continua :

— Vous serez ma vie : elle sera replantée et croîtra. Vous recueillerez l'héritage qui s'est amassé depuis des siècles. Les générations se pressent en foule sur mon étroite vie comme sur un pont ; les choses qui ont été et celles qui doivent être y sont rassemblées ; le pont va se briser ! Mais je vous ai trouvé ; vous êtes venu à temps. Vous prendrez l'héritage que le mauvais fils refuse, vous relèverez les tombes sur lesquelles ne peuvent passer ni la charrue, ni la herse, ni le pic du chercheur d'or. Vous prendrez l'héritage sacré du juif.

Deronda était devenu aussi pâle que Mordecai. Il sentait que ce serait cruel de répondre par l'hésitation et par le doute à cette ardente nature souffreteuse, qui était peut-être dans un moment d'exaltation et de

confiance. Avec un tact exquis et avant de répondre, il posa doucement sa main sur celle de Mordecai qui l'étreignait ; cela valait mieux qu'un discours. Puis, sans se hâter, et comme craignant d'avoir tort, il murmura :

— Avez-vous donc oublié ce que je vous ai dit la première fois que nous nous sommes vus ? Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai répondu que je n'étais pas de votre race ?

— Cela ne peut être vrai, répondit inopinément Mordecai, sans donner le moindre signe d'abattement. — La main sympathique qu'il sentait sur la sienne le faisait résister énergiquement à toute parole de dénégation. Deronda se sentit incapable de rien répondre. Mordecai, trop entièrement possédé par la suprême importance de la relation établie entre Deronda et lui pour se soucier de ses paroles, fit suivre sa première affirmation d'une seconde, qui lui vint sur les lèvres comme la suite naturelle d'une conviction depuis longtemps chérie :

— Vous n'êtes pas sûr de votre origine.

— Comment savez-vous cela ? s'écria Daniel en tressaillant et en retirant sa main, qu'il avait posée sur celle de Mordecai.

— Je le sais, je le sais ; que serait ma vie sans cela ? dites-moi tout. Dites-moi pourquoi vous niez ?

Il ne pouvait concevoir ce que cette demande était pour Deronda ; il ne pouvait deviner à quel point il touchait à une sensibilité secrète, à une réticence qui durait depuis des années ; il ne pouvait savoir que l'incertitude sur laquelle il insistait comme sur une part de son espoir, avait toujours été pour Daniel la menaçante possibilité d'une révélation déchirante sur le compte de sa mère. Le moment était solennel pour lui. Après avoir hésité quelques instants, faisant un violent effort sur lui-même et décidé à avouer brièvement la vérité, il dit :

— Je n'ai jamais connu ma mère ; je ne sais rien d'elle. Je n'ai jamais donné le nom de père à un homme, mais je suis certain que mon père est Anglais.

La voix grave du jeune homme tremblait pendant qu'il faisait cet aveu, et en même temps il éprouvait un étonnement immense provoqué par les étranges circonstances qui l'avaient amené à le faire. C'est à peine si

Mordecai avait usé de son pouvoir pour décider l'ami, qu'il avait mystérieusement choisi, à se confier à lui.

— On le saura ! s'écria-t-il triomphalement ; tout s'éclaircira ! Le monde croît sans cesse et sa forme est liée à la croissance de l'âme. Trouble d'abord, puis de plus en plus claire, la conscience discerne les mouvements éloignés. De même que les pensées se meuvent obscurément en nous et nous ébranlent avant que nous les distinguions entièrement, — de même font les événements, — de même les êtres : ils sont liés à nous dans la croissance du monde. Vous avez fait lever en moi quelque chose qui ressemble à une pensée incomplètement épelée ; mon âme en est frappée avant que tous les mots soient là. Le reste viendra ; oui, soyez-en certain, il viendra !

— Nous ne devons pas perdre de vue que l'événement extérieur n'a pas toujours été la réalisation de la foi la plus ferme, dit Deronda, non sans hésitation, afin de ne pas donner à son interlocuteur un coup trop sévère, ni à sa confiance une sanction qui aurait pu tenir en réserve un coup bien plus dur encore.

Le visage de Mordecai, qui avait semblé comme illuminé pendant la première déclaration de confiance, changea en entendant ces derniers mots, mais ne montra aucun signe de défaillance ; la force de l'expression ne disparut pas et la résistance devint plus énergique.

— Vous voudriez peut-être me rappeler que je suis sous le coup d'une illusion, que l'histoire de la mission de notre peuple est remplie d'illusions. J'ai tout envisagé. — Mordecai s'arrêta un moment, puis se penchant un peu en avant il murmura : — Il en pourrait être ainsi de ma confiance en vous si vous vouliez en faire une illusion ; mais vous ne le ferez pas.

La violence avec laquelle ces mots pénétrèrent dans l'âme de Deronda lui firent sentir encore davantage la nécessité d'être ferme en ce moment de crise.

— Ce qu'a été ma naissance, répondit-il, ne dépend pas de ma volonté, et je ne puis vous promettre d'en hâter la découverte. Il faut attendre ; il faut que j'en sache davantage sur la vérité de mon extraction, et davantage aussi sur ce que deviendrait mon existence, si j'en faisais une partie de la vôtre.

Mordecai, dont la respiration était devenue difficile, avait croisé les bras pendant que Deronda parlait et répondit avec fermeté :

— Vous saurez tout ! Pourquoi nous serions-nous rencontrés, sinon pour que vous sachiez ? Vos doutes ne pèsent pas plus qu'une pincée de cendres sur ma conviction. Je connais les philosophies du temps présent et du passé. Si je voulais, je pourrais répondre à leurs sommations, je pourrais imposer silence aux croyances qui sont la langue mère de mon âme et parler le langage scientifique d'un système qui donne l'orthographe de toute chose. Je pourrais les faire taire. Un homme ne peut-il imposer silence à sa crainte ou à son amour, et trouver des raisons que les autres demandent ? Mais l'homme doit toujours suivre la voie qui lui a été tracée, la vocation à laquelle il a été appelé. Mon attente de votre personne a crû comme croissent les fausses espérances ; le doute est dans votre esprit ; eh bien, mon attente aussi était dans le doute, et cependant vous êtes venu. Des hommes sont morts de soif. Moi aussi, j'étais altéré et l'eau est maintenant près de mes lèvres. Que sont les doutes pour moi ? Quand vous viendrez me dire : « Je rejette votre âme, je sais que je ne suis pas juif, notre lot n'est pas commun », alors je ne douterai pas ; je serai certain, certain que j'ai été trompé. Cette heure-là ne viendra jamais !

Deronda sentit résonner en lui une nouvelle corde. Lui dont le regard était calme, dont le visage reluisait de santé ; lui qui avait étudié toutes les questions ; lui, que l'on accusait d'une indépendance d'esprit excessive, sentait peser sur lui une influence qui le subjuguait, et cette influence émanait de la frêle créature tenace qu'il avait devant lui. Il sentit grandir sa sympathie et répondit :

— J'ai le désir de vous satisfaire autant qu'il me sera possible. Il est certain, pour moi au moins, que je ne veux rabaisser ni vos luttes, ni vos souffrances. Vous me ferez connaître toutes vos pensées. Mais où pourrions-nous nous revoir ?

— J'y ai déjà pensé, répliqua Mordecai. Cela ne vous fera-t-il rien de revenir dans ce quartier le soir ? Vous l'avez déjà fait.

— Cela se peut très bien. Vous habitez, je crois, chez les Cohen ?

Mais, avant que Mordecai pût répondre, M. Ram entra pour reprendre sa place derrière le comptoir. M. Ram, arrivé à la vieillesse, était un des fils

d'Abraham dont la jeunesse s'était passée dans les temps troublés du commencement de ce siècle, et qui demeurait au milieu de la génération actuelle, élégante et instruite, comme un spécimen de l'effet de pauvreté et de mépris qui était l'héritage commun de la plupart des juifs anglais, il y a soixante-dix ans. Il n'avait rien de l'onctueuse gaieté que l'on pouvait observer chez M. Cohen. Il faisait le commerce des livres comme il aurait fait celui de l'étain ou de la viande, sans savoir le degré de bien ou de mal qu'ils contenaient ; mais il croyait au savoir de Mordecai comme à quelque chose de merveilleux, et n'était pas fâché que sa conversation fût recherchée par un gentleman bibliophile, dont les deux visites s'étaient terminées par un achat. Il salua gracieusement Deronda, mit sur son nez ses grandes lunettes, et parut s'abstraire dans ses comptes de la journée. Mordecai et Deronda furent bientôt dans la rue et, sans s'être donné le mot, se dirigèrent du côté de la maison d'Ezra Cohen.

— Nous ne pouvons nous réunir ici, ma chambre est trop exigüe, dit Mordecai en reprenant le fil de l'entretien où il avait été interrompu. Mais il y a, non loin d'ici, une taverne où je vais quelquefois au club. C'est *la Main et la Bannière*, au premier tournant de cette rue, cinq maisons plus bas. Nous y avons un salon tous les soirs.

— Ce sera bon pour une fois, répondit Deronda ; mais peut-être me permettrez-vous de vous préparer un appartement où vous aurez plus de liberté et plus de confort que celui dans lequel vous demeurez.

— Non ; je n'ai besoin de rien ; ma vie physique n'est qu'un zéro. Je ne veux accepter de vous rien de moins précieux que la fraternité de votre âme. Je ne penserai plus à autre chose maintenant ; cependant, je suis heureux que vous soyez riche. Vous n'aviez pas besoin de l'argent que vous êtes venu emprunter sur votre bague. Vous aviez quelque motif pour l'apporter ?

Deronda fut un peu saisi de cette finesse de perception ; mais, avant qu'il pût répondre, Mordecai continua :

— Cela ne fait rien ! Eussiez-vous réellement besoin d'argent, que la conclusion aurait été la même : nous devions nous rencontrer. Mais, êtes-vous riche ?

— Riche ? non ! Je le suis cependant, si l'on peut dire riche celui qui possède plus qu'il n'a besoin pour lui-même.

— Je désirerais que votre vie fût libre, reprit Mordecai comme s'il rêvait ; la mienne a été un esclavage.

Il était clair qu'il n'avait aucun intérêt dans le fait qui avait attiré Deronda chez les Cohen. Désespérant d'amener facilement la question qu'il désirait poser, Daniel se décida à la lui faire brusquement et demanda :

— Pouvez-vous me dire pourquoi on ne doit pas parler de sa fille à madame Cohen, la mère ?

La réponse se fit attendre et il crut qu'il serait obligé de répéter sa question. Mordecai, cependant, l'avait entendue, mais il lui fallait reporter sur un sujet nouveau son esprit plongé dans sa préoccupation passionnée. Au bout d'un instant, il répondit :

— J'en connais le motif, mais je ne veux pas parler d'affaires de famille que j'ai apprises dans le secret de l'intérieur. J'habite sous leur toit comme dans un sanctuaire. Leur histoire, autant qu'elle ne peut nuire à un autre, leur appartient.

Deronda rougit en entendant cette sorte de réprimande à laquelle il n'était pas habitué. Il se sentit de plus déçu péniblement, car il avait compté sur un renseignement décisif, et, quoiqu'il eût en poche assez d'argent pour retirer sa bague, il ne voulut pas ce soir aller chez les Cohen, dans la crainte de ne plus avoir de prétexte plausible pour y revenir.

— Je vais vous quitter, dit-il avant d'arriver à la porte des Cohen.

— Quand reviendrez-vous ? lui demanda Mordecai.

— Puis-je venir vous demander chez les Cohen, un soir après la fermeture de la boutique ? Voyez-vous un obstacle à ce qu'ils sachent que nous causons en particulier ?

— Aucun. Mais les jours que je devrai attendre maintenant sont plus longs que les années de ma force. Ma vie s'éteint : ce qui n'était qu'un dixième est aujourd'hui la moitié. Mon espoir réside en vous.

— Je vous serai fidèle, répondit Deronda, auquel il aurait été impossible de dire autrement. Le premier soir que je le pourrai, je viendrai après sept heures. Samedi ou lundi, si c'est possible. Comptez sur moi.

Il tendit sa main dégantée à Mordecai, qui la saisit avec empressement, et, dans un nouvel élan de confiance, lui dit, avec une énergie que l'on

n'aurait pas attendue de lui :

— Ceci est venu, le reste viendra !

Et ils se séparèrent.

-
1. [↑] Mordecai (ou plutôt *Mordechai*) est le nom hébreu que l'on traduit en français par *Mardochée*. (*Note du traducteur*.)
 2. [↑] Ô ma patrie, je vois les murs et les voûtes, — les colonnes, les statues et les remparts, — les tours de nos ancêtres.
 3. [↑] « Se présenter devant les connaisseurs, — est toujours ce qu'il y a de plus sûr. » Ces deux vers sont les deux premiers d'une strophe de Goethe dans son poème intitulé : *West-östlicher Divan*. (*Note du traducteur*.)
 4. [↑] Charmant.
 5. [↑] L'esprit saint. (*Note du traducteur*.)

RÉVÉLATIONS

XLI

« S'il y a des rangs dans la souffrance, Israël a la prééminence sur toutes les nations ; si la durée des douleurs et la patience avec laquelle on les supporte ennoblissent, les juifs font, partie de l'aristocratie de tous les pays ; si on qualifie de riche une littérature qui possède quelques tragédies classiques, que dirons-nous d'une tragédie nationale qui dure depuis cinq cents ans et dont les poètes et les acteurs ont été aussi les héros ^[1] ! »

Deronda avait lu depuis peu ce passage de Zunz, et il lui revint à l'esprit, comme contraste, lorsque, quatre jours plus tard, il alla chez les Cohen, qui, certainement, ne portaient aucune marque distinctive de douleur ou de toute autre forme d'aristocratie. Ce *Jeschurum* ^[2] de prêteur sur gage n'était pas un symbole de la grande tragédie juive ; et pourtant, n'y avait-il pas quelque chose de typique dans le fait qu'une vie comme celle de Mordecai, — frêle incarnation de la conscience nationale qui n'était plus qu'un souffle, — était abritée sous l'ignorante prospérité des Cohen ?

Le contentement brilla sur leurs visages quand Deronda reparut au milieu d'eux. Cohen lui-même profita de l'occasion pour déclarer que bien que la bague en restant chez lui davantage aurait rapporté plus d'intérêts, il n'oserait pas comparer ce bénéfice au plaisir des femmes et des enfants à voir un jeune gentleman dont la visite leur avait été si agréable qu'elles n'avaient fait qu'en parler depuis. La jeune madame Cohen, qui était très peinée que le bébé fût déjà endormi, puis très heureuse qu'Adélaïde ne fût pas encore couchée, supplia Deronda de ne pas rester dans la boutique, mais d'entrer dans le parloir pour voir « la mère et les enfants ». Il accepta

d'autant plus volontiers l'invitation, qu'il s'était muni de cadeaux : des bonshommes coloriés pour Adélaïde et un bilboquet d'ivoire pour Jacob.

En entrant, il remarqua que la porte par où Mordecai était sorti lors de sa première visite était fermée ; mais il voulut d'abord témoigner son intérêt aux Cohen, avant de leur dévoiler celui plus grand qu'il portait à leur hôte singulier. Ce ne fut donc que quand il eut pris sur ses genoux Adélaïde, et qu'il eut fait danser les bonshommes sur la table, pendant que Jacob s'exerçait avec son bilboquet, qu'il dit :

— Mordecai est-il ici ?

— Où est-il, Addy ? demanda Cohen, qui avait profité d'un répit que lui laissaient les affaires pour venir regarder.

— Dans l'atelier, répondit sa femme, en faisant un geste de la tête vers la porte close.

— Le fait est, monsieur, reprit Cohen, que nous ne savons pas ce qu'il a depuis deux jours. Il est constamment ce que je puis appeler un peu touché, vous savez, — ici Cohen porta le doigt à son front, — pas aussi raisonnable en tout comme vous et moi ; cependant, il est étonnamment régulier et industriel, autant que peut l'être une pauvre créature souffreteuse, et il prend plaisir à instruire le petit. Mais, depuis deux jours, il n'a fait qu'aller et venir comme un somnambule, ou bien il est resté assis, immobile comme une figure de cire.

— Pauvre cher garçon ! dit tendrement la mère, c'est la maladie ; je doute qu'il y résiste.

— Non, je crois seulement qu'il a quelque chose en tête, dit madame Cohen la jeune. Il écrivait continuellement, et quand je lui parlais, il mettait très longtemps à me répondre.

— Vous nous trouverez peut-être un peu faibles, dit M. Cohen en façon d'excuse ; mais ma femme et ma mère ne voudraient pas se séparer de lui, fût-il encore d'une plus grande gêne. Ce n'est pas que nous ne connaissions le fort et le faible des choses, mais c'est notre principe. Il y a des fous qui font des affaires à perte et qui ne s'en doutent pas. Je ne suis pas de ceux-là.

— Oh ! Mordecai apporte la bénédiction avec lui, dit la grand'mère.

— Loin de m'étonner de ce que vous ressentez, dit Deronda, j'éprouve quelque chose de semblable moi-même. J'ai causé avec lui dernièrement dans la boutique de M. Ram, et je lui ai promis de venir le chercher ici pour sortir ensemble.

— C'est cela alors ! s'écria Cohen en se frappant sur le genou. Il vous attendait, et voilà ce qui l'occupait si fort. Sans doute, il vous aura parlé de son savoir ? C'est bien gentil de votre part, monsieur, car je ne crois pas qu'il y ait beaucoup à gagner ; sans cela, il n'en serait pas réduit à l'état où il est. Mais j'aperçois quelqu'un dans la boutique !

M. Cohen s'empressa de sortir, et Jacob, qui était demeuré à écouter auprès de Deronda, lui dit avec une obligeante familiarité :

— Je vais appeler Mordecai, si vous voulez.

— Non, Jacob, dit sa mère, ouvre la porte à monsieur, et laisse-le y aller tout seul. Silence ! Ne fais point de bruit.

L'adroit Jacob tourna le bouton de la porte aussi doucement que possible, et Deronda, qui le suivait, s'arrêta sur le seuil. La petite chambre n'était éclairée que par un feu mourant et une chandelle couverte d'un abat-jour. Sur une planche fixée devant la fenêtre, étaient éparpillés différents objets d'orfèvrerie ; derrière, on voyait quelques livres empilés dans un coin. Mordecai était assis sur une chaise haute devant cette espèce d'établi ; il tournait le dos à la porte, les mains appuyées devant lui, à côté d'une montre en réparation. On voyait qu'il était dans un état d'attente aussi maladif que celui d'un prisonnier auquel on a promis sa délivrance.

— Je viens vous chercher ; êtes-vous prêt ? lui demanda Deronda.

Instantanément il se retourna sans parler, saisit son chapeau et se leva pour rejoindre son ami. À peine furent-ils dans le parloir, que Jacob, remarquant le changement d'air et d'expression de Mordecai, lui prit le bras et lui dit :

— Regarde mon bilboquet ! et, en même temps, il lui envoya la boule tout près de la figure.

— Très joli, très joli ! fit Mordecai avec un bon sourire ; et, sur l'observation de madame Cohen la jeune, qu'il oubliait son paletot et son cache-nez, il retourna dans l'atelier les chercher.

— Le voilà revenu à la vie, vous voyez, dit à voix basse M. Cohen, qui était rentré. Je vous l'avais bien dit ; j'ai toujours raison. Puis, de sa voix habituelle :

— Eh bien, monsieur, nous ne voulons pas vous retenir davantage ; mais j'espère que ce ne sera pas la dernière fois que nous aurons le plaisir de vous voir.

— Reviendrez-vous ? demanda Jacob en s'avancant. Vous voyez, j'attrape déjà la boule quelquefois ; je parie que, quand vous reviendrez, je l'attraperai à tous les coups.

— Il a les mains adroites, dit Daniel en regardant la grand'mère. De quel côté de la famille tient-il ?

La vieille fit un signe de tête à son fils, qui répondit aussitôt :

— De mon côté. Ils ne sont pas ainsi dans la famille de ma femme. Les miens, que Dieu les bénisse ! sont aussi adroits que s'ils avaient des mains en gutta-percha.

« Je ne saurai jamais rien de décisif sur ces gens, se dit Deronda, à moins que je ne demande à brûle-pourpoint à Cohen s'il a perdu une sœur nommée Mirah quand elle avait six ans. » Toutefois cela ne lui parut pas facile. Sa première sensation répulsive pour leurs manières communes commençait à se transformer en un sentiment plus favorable. Quelque ordinaires que pussent être leur air et leur parler, il était forcé d'admettre un certain raffinement moral dans la façon dont ils traitaient leur ouvrier poitrinaire, dont la distinction mentale les impressionnait, surtout à cause de sa rêverie silencieuse et innocente.

— Les Cohen paraissent avoir de l'affection pour vous, dit Deronda, lorsque Mordecai et lui furent dans la rue.

— Et moi pour eux, répondit-il immédiatement. Ils ont le cœur israélite, quoique, semblables au cheval et au mulet, ils ne comprennent rien en dehors de l'étroit sentier qu'ils suivent.

— Je crains de vous avoir occasionné du malaise par ma lenteur à tenir ma promesse, reprit Daniel. Je voulais venir hier, mais cela m'a été impossible.

— Oui, je comptais sur vous. Il est vrai que j'ai été indisposé, car l'esprit de ma jeunesse a remué en moi, et ce corps n'est plus assez fort pour résister aux battements de ses ailes. Je suis comme un homme enchaîné et emprisonné depuis de longues années : il pleure, il chancelle ; la joie menace de briser le tabernacle de chair.

— Ne parlez pas trop à l'air du soir, lui dit Deronda ; couvrez votre bouche de votre écharpe. Nous allons à *la Main et la Bannière*, je suppose ? Nous y causerons en particulier.

— Non, et c'est ce qui me peine que vous ne soyez pas venu hier. Cette soirée appartient au club dont je vous ai parlé, et nous ne pourrons y être seuls que quelques minutes, tard, après que les autres seront partis. Nous ferions peut-être mieux de chercher un autre endroit ; mais je ne suis habitué qu'à celui-là. Ailleurs, le monde extérieur me pèse et gêne ma vision interne ; et puis, les personnes qui viennent là sont habituées à mon visage.

— Je ne refuse pas d'aller au club, s'il m'est permis d'y entrer, dit Deronda. Il me suffit que vous préfériez cet endroit. Si nous n'avons pas assez de temps à nous, je reviendrai. Quel genre de club est-ce ?

— On l'appelle « le Club des Philosophes ». Ils sont en petit nombre, comme les cèdres du Liban ; ce sont de pauvres artisans qui cultivent leur intelligence. Je suis le plus pauvre de tous. On y amène quelquefois des visiteurs. Nous pouvons y introduire un ami qui s'intéresse aux sujets que nous discutons. Chacun commande de la bière ou tout autre breuvage pour avoir la libre jouissance du salon. La plupart fument. J'y vais quand je peux ; car il vient d'autres hommes de ma race et quelquefois j'y prends la parole. J'aime à trouver une faible ressemblance entre ces pauvres philosophes et les maîtres qui nous ont transmis la pensée de notre race, — les grands révélateurs, qui travaillèrent de leurs doigts pour gagner un morceau de pain, mais qui conservèrent et qui accrurent pour nous l'héritage de mémoire, qui gardèrent vivante l'âme d'Israël, comme une semence parmi les tombes. Le cœur se plaît à ces pâles ressemblances.

— Je serai heureux de m'asseoir au milieu d'eux, si cela ne vous contrarie pas. C'est une réunion où j'aimerais à me trouver, dit Deronda, non

sans un peu de soulagement à la perspective d'un intervalle avant la reprise d'une conversation particulière avec Mordecai.

Quelques minutes après, ils ouvraient une porte vitrée obstruée par un rideau rouge, et entraient dans un petit salon d'une quinzaine de pieds carrés, éclairé par le gaz dont la lumière perçait la fumée produite par le tabac des fumeurs, ce qui, pour Deronda, était une scène nouvelle et saisissante. Une douzaine d'hommes, dont l'âge variait de vingt à cinquante ans, tous assez pauvrement vêtus, la pipe à la bouche, écoutaient avec un air d'intelligence concentrée un homme de forte corpulence, en paletot poivre et sel, avec des cheveux blonds, un nez court, un front large, qui, la pipe dans la main gauche et frappant son genou de la droite, finissait une citation de Shelley, la Comparaison de l'avalanche dans « Prométhée délivré », (*Prometheus unbound*) :

As thought by thought is piled, till some great truth
Is loosened, and the nations echo round [\[3\]](#).

L'entrée des nouveaux arrivants rompit la fixité de l'attention, car il fallut faire de la place autour du poêle et de la table. C'était le plus sobre des clubs ; mais la sobriété n'est pas une raison pour que « fumer et prendre quelque chose » ne soit pas impérieusement exigé, comme moyen de conserver la décence dans la compagnie et dans la discussion. Mordecai fut accueilli par des éclats de voix dont les cadences exprimaient un peu de compassion et, naturellement tous les regards se portèrent sur son compagnon.

— J'ai amené un ami que nos débats intéressent, dit Mordecai. Il a beaucoup étudié et voyagé.

— Monsieur est-il anonyme ? Est-ce le grand inconnu ? demanda d'un ton de bonne humeur le gros homme qui venait de citer Shelley.

— Je m'appelle Daniel Deronda. Je suis inconnu, mais pas le moins du monde grand. Le sourire qui se fit jour sur son visage en prononçant ces paroles fut si bon, qu'un murmure général et indistinct se fit entendre et que le gros homme reprit :

— Vous recommandez votre nom, monsieur, et vous êtes le bienvenu. Approche-toi, Mordecai, viens dans ce coin, à côté de moi, ajouta-t-il dans le but évident de donner la meilleure place à celui qui en avait le plus besoin.

Deronda fut satisfait de s'asseoir à l'opposé, d'où il pouvait voir toute la société, y compris Mordecai, lequel demeurerait un objet éminemment remarquable dans ce groupe de types énergiquement caractérisés, et qui, plus que pas un d'eux, même pour le discernement peu exercé de Daniel, en ce genre, semblait de la meilleure descendance juive.

En réalité, le pur sang anglais ne dominait pas dans la société. Miller, le gros homme, libraire exceptionnel de seconde main, qui connaissait le dedans des livres, portait le cachet d'une extraction allemande ; Buchan, le sellier, était écossais ; Pash, l'horloger, était un petit homme noir, vif, triplement juif ; Gidéon, l'opticien, enfant d'Israël en cheveux roux, pouvait passer pour un Anglais aux manières cordiales, et Croop, le cordonnier aux yeux noirs, était probablement plus celtique qu'il ne le savait. Trois autres avaient le droit de se prétendre Anglais : le graveur sur bois Goodwin, bien bâti, à la figure ouverte et à la voix agréable ; l'aide-pharmacien Marrables, et Lilly, le greffier au visage pâle, dont les cheveux châains étaient plantés en parallélogramme au-dessus d'un front bien formé et dont la chemise était d'une fraîcheur que l'on pouvait appeler insulaire, et peut-être quelque chose de plus.

Deronda, quand même il n'aurait pas été plus grave que d'habitude à l'idée de ce qui était pendant entre Mordecai et lui, n'aurait pas trouvé matière à rire dans l'air ni dans les discours de ces hommes qui n'avaient probablement attrapé le savoir que par bribes. Il regardait autour de lui avec autant de calme et de respect que s'il eût été dans un cercle de ses égaux. Il demanda du whisky et de l'eau et offrit le contenu de son porte-cigares qu'il avait toujours sur lui, quoiqu'il s'en servît à peine, ayant ses raisons pour très peu fumer, mais le tolérant fort bien chez les autres. Il fit décidément une excellente impression sur les membres du club, qui le prouvèrent en se montrant tout à fait à leur aise et désireux de reprendre leur entretien interrompu.

— Cette soirée est une de celles que je qualifie de vagabondes, dit Miller, qui était implicitement accepté comme une sorte de président, en

s'adressant à Deronda en manière d'explication, et désignant de la tête chaque individu dont il parlait. Notre ami Pash a entamé la loi du progrès et nous en sommes arrivés aux statistiques ; mais Lilly ayant prétendu qu'il n'était pas plus étonnant que les quantités demeuraient les mêmes que ne le demeurent les qualités, — car par rapport à la société les nombres sont des qualités, — nous avons continué par les causes des changements sociaux, et quand vous êtes arrivé, j'en étais sur la puissance des idées que je soutiens être les principales causes transformantes.

— Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point, Miller, dit Goodwin, le graveur, plus soucieux de développer le sujet que d'attendre un mot de réponse du nouveau venu ; car, ou vous entendez par idées tant de sortes de choses que je ne puis en avoir connaissance, pas plus que si vous disiez que la lumière est une cause, ou vous entendez une sorte particulière d'idées, et alors je soutiens que votre conception est trop étroite. Faites bien attention à ceci : toutes les actions dans lesquelles l'homme met une parcelle de pensée, sont des idées, soit qu'il sème, soit qu'il fasse un canot, soit qu'il pétrisse de l'argile. Des idées pareilles opèrent d'elles-mêmes dans la vie et croissent avec elle, mais elles ne peuvent se séparer de la matière qui les a mises en œuvre et qui est leur moteur. C'est de la façon dont ces idées sont mêlées avec tous les autres éléments de la vie qu'elles ont plus ou moins de puissance. Moins ce mélange est fort et moins elles ont de puissance. Quant aux causes des changements sociaux, je les envisage ainsi : les idées sont une sorte de parlement ; mais extérieurement, il y a une communauté dont une bonne partie travaille au changement, sans savoir ce que fait le parlement.

— Mais alors, dit Pash, si vous prenez ce mélange pour la pierre de touche de la puissance, quelques-unes des idées les moins pratiques pourront prendre le dessus ; elles surgiront sans être comprises, et entreront dans la langue sans qu'on y pense.

— Elles peuvent agir en changeant la distribution de gaz, objecta Marrables ; les instruments sont si perfectionnés aujourd'hui, que les hommes peuvent enregistrer le développement d'une théorie par les changements observés dans l'atmosphère, correspondant aux changements dans les nerfs.

— Oui, s'écria Pash, dont la face brune s'éclaira un peu malicieusement ; il y a l'idée des nationalités. J'ose dire que les siècles barbares la prisent et en deviennent plus sociables.

— Vous ne partagez pas cette idée, dit Deronda en intervenant, car il trouvait un manque de symétrie assez piquant entre le sarcasme de Pash et le sceau de race imprimé sur des traits.

— Dites plutôt qu'il ne partage pas ce sentiment, répliqua Mordecai, qui jeta un regard mélancolique sur Pash. À moins que la nationalité ne soit un sentiment, quelle force peut-elle avoir comme idée ?

— Accordé, Mordecai, répondit Pash avec bonne humeur ; et quand le sentiment de nationalité se meurt, je ne considère pas l'idée comme meilleure qu'un spectre qui s'avance pour annoncer la mort.

— Un sentiment peut sembler mourant et pourtant renaître à une vie plus intense, reprit Deronda. Des nations ont revécu. Nous pouvons vivre assez pour voir un grand élan de force chez les Arabes, inspirés par un nouveau zèle.

— Amen, amen ! s'écria Mordecai en regardant Deronda avec une satisfaction qui était un commencement de recouvrement d'énergie ; il se tenait plus droit, son visage paraissait moins émacié.

— Cela peut arriver chez les nations en retard, recommença Pash, mais chez nous, Européens, le sentiment de nationalité est destiné à périr. Il durera un peu plus longtemps là où règne l'oppression, mais nulle part ailleurs. Le courant du progrès est contre lui.

— Vous avez bien fait, dit à son tour Buchau, avec son léger accent écossais, de nous amener sur ce point. Vous êtes tous d'accord que les sociétés changent. — pas toujours ni partout, — mais en somme, et avec le temps. Maintenant, avec tout le respect que je vous dois, je voudrais vous faire observer que nous en sommes arrivés à examiner la nature des changements, avant d'avoir une garantie pour les appeler progrès, lequel mot suppose une amélioration, bien que je le craigne mal choisi en ce sens, puisqu'un seul mouvement de côté peut nous faire tomber dans un borborygme ou dans un précipice. Je demande donc à poser les questions suivantes : Tout changement se fait-il dans la direction du progrès ? Si cela n'est pas, comment discernons-nous que tel changement est un progrès et que tel

autre n'en est pas ? Enfin, comment et jusqu'à quel point pourrions-nous agir sur le cours d'un changement, de façon à le pousser en avant s'il est bienfaisant et à le détourner s'il est nuisible ?

— Changement et progrès, répondit aussitôt Lilly, se confondent dans l'idée de développement. Les lois du développement sont découvertes, et les changements qui doivent se produire selon elles sont nécessairement progressistes ; c'est-à-dire que si nous avons une notion de progrès ou de perfectionnement qui leur soit opposée, cette notion est une erreur.

— Je ne vois pas, dit Deronda, comment vous arrivez à cette sorte de certitude sur les changements en les appelant développements. Il restera encore les degrés d'inévitabilité en relation avec notre volonté et nos actes, et les degrés de sagesse à les hâter ou à les retarder ; il restera encore le danger de prendre une tendance, à laquelle on devrait résister, pour une loi à laquelle nous devrions nous soumettre ; ce qui me semble une superstition aussi funeste, ou un Dieu aussi faux que tout ce qui a été établi sans la philosophie.

— C'est bien vrai, dit Mordecai. Malheur aux hommes de cette génération qui ne voient aucune place pour la résistance. J'ai foi en un accroissement, en un passage et en un nouveau développement de vie, dans lesquels la semence sera plus parfaite et plus chargée en éléments féconds et en formes divines. La vie d'un peuple croît en joie et en douleur, en pensée et en action ; elle absorbe la pensée d'autres nations dans des formes qui lui sont propres et rend cette pensée au monde comme une nouvelle richesse ; c'est une puissance et un organe dans le grand corps des nations. Mais il peut arriver un échec, un arrêt ; les souvenirs peuvent être étouffés et l'amour défaillir ; ou bien les souvenirs peuvent se rétrécir jusqu'à devenir des débris desséchés ; l'âme d'un peuple, — encore bien que les individus sachent qu'ils en ont formé un, — peut sembler mourante par le manque d'action commune. Mais qui peut dire : « Les sources de leur vie sont taries ; ils cesseront pour toujours d'être une nation ? » Qui oserait le dire ? Ce n'est pas celui qui sent la vie de son peuple s'agiter dans son sein. Pourra-t-il dire : « Les événements suivent leur cours, je n'y réussirai pas ? » Mais toute son âme est résistance ; c'est comme une semence de feu qui peut enflammer les multitudes et tracer une nouvelle route aux événements.

— Je ne nie pas le patriotisme, dit Gidéon ; mais nous savons tous que tu as une pensée particulière, Mordecai. Vous connaissez sans doute la manière de penser de Mordecai ? ajouta-t-il en se tournant vers Deronda qui était assis à côté de lui ; puis, sans attendre sa réponse, il continua :

— Je suis un juif raisonnable, moi. Je suis avec mon peuple dans une sorte de relation de famille, et j'opine pour que l'on dirige notre culte dans une voie raisonnable. Je n'approuverais pas que notre peuple se fît baptiser, parce que je ne crois pas en la conversion d'un juif au christianisme, et aujourd'hui que nous avons l'égalité politique, il n'y a point d'excuse pour un prétexte de cette sorte. Mais je suis d'avis que l'on nous débarrasse de toutes nos superstitions et de tous nos exclusivismes. Nous n'avons plus de raison pour ne pas nous fondre graduellement dans les populations au milieu desquelles nous vivons. C'est l'ordre du jour au point de vue du progrès. J'aimerais tout autant que mes enfants épousassent des chrétiens que des juifs. Je tiens pour cette vieille maxime : « La patrie d'un homme est celle où il est heureux. »

— Ce pays-là, Gidéon, n'est pas déjà si facile à trouver, objecta le remuant Pash, avec un haussement d'épaules et une grimace. Tu gagnes par semaine dix shillings de plus et tu as moitié moins d'enfants que moi. Si quelqu'un veut introduire un commerce d'horlogerie dans « les marchandises pour Jérusalem », j'irai. Hé, Mordecai ! qu'en dis-tu ?

Deronda, tout oreilles à ces insinuations à l'adresse des opinions de Mordecai, s'étonnait, à part lui, de sa persistance à venir dans ce club. Pour un esprit enthousiaste, se heurter continuellement à l'indifférence d'hommes familiers avec l'objet de son enthousiasme, c'était accepter un long martyre, sans compter qu'un missionnaire mis à mort sans que l'on refuse d'écouter ses doctrines, semble à peine digne de compassion. Mais Mordecai ne témoigna aucun mécontentement ; il était dans un moment de trop-plein spirituel, et il avait plus de souci pour l'énonciation de sa foi que pour son acceptation immédiate. Avec une ferveur exempte de colère et qui semblait plutôt un jet de sentiment, il répliqua à Pash :

— Ce que je dis ? C'est que l'homme s'éloigne de la fraternité et qu'il méprise son héritage. Des milliers et des milliers de notre race se sont mêlés aux Gentils, comme le Celte au Saxon, et peuvent hériter du bonheur qui appartient au Gentil ; mais vous ne pouvez les suivre. Vous êtes une des

multitudes qui doivent marcher sur le globe au milieu des nations, et être connus comme Juifs. Je sais qu'il en est qui ont sur les lèvres ces paroles : « Je voudrais n'être pas né juif ; je désavoue toute connexion avec le long travail de ma race ; j'irai plus loin que les Gentils en me moquant de notre situation séparée ! » Mais les Gentils souffleront sur eux l'haleine du mépris, parce qu'ils sont juifs et qu'ils refusent de l'être. Un vêtement de citoyen nouvellement fait peut-il se tisser dans la chair et changer le lent dépôt de dix-huit siècles ? Qu'est le droit de citoyen pour celui qui marche au milieu d'un peuple avec lequel il n'a ni parenté, ni amitié sincère, et qui a perdu le sentiment de fraternité pour sa propre race ? C'est une charte d'ambition égoïste et de rivalité du plus bas étage. Cet homme est un étranger en esprit quel qu'il puisse être en forme ; il boit le sang de l'humanité et n'est pas un homme. Ne partageant aucun amour, ne partageant aucune sujétion de l'âme, il se moque de tout. N'est-ce pas la vérité, Pash ?

— Pas précisément, Mordecai, répondit Pash, si tu crois que je me juge amoindri parce que je suis juif. Je ne puis que remercier nos pères de ce qu'il y a moins d'imbéciles chez nous que chez les autres races. Mais peut-être as-tu raison de penser que les chrétiens ne nous aiment pas beaucoup à cause de cela !

— Les catholiques et les protestants ne s'aiment pas beaucoup plus les uns les autres, dit le génial Gidéon. Il faut que nous attendions patiemment que les préjugés disparaissent. Beaucoup d'individus de notre peuple vont de pair avec les plus grands, et il y a eu une abondante transfusion de notre sang dans les veines des familles les plus hautes. Je demande donc que l'on rende nos espérances raisonnables.

— Moi aussi, s'écria Mordecai avec l'ardeur d'un homme qui plaide pendant une crise décisive. Moi aussi, je demande à être un juif raisonnable. Mais qu'est-ce qu'être raisonnable ? Qu'est-ce que sentir la lumière de la raison divine devenir plus forte au dedans et au dehors ? C'est voir de plus en plus les liens cachés qui consacrent le changement comme une croissance dépendante d'une parenté. Oui d'une parenté ! Le passé est mon père et l'avenir étend vers moi les bras suppliants des enfants. Est-ce être raisonnable que d'épuiser la sève de parenté qui fait les familles riches en échanges et aussi variées que le sont les forêts de cèdres et de palmiers ?

S'il est raisonnable de dire : « Je ne connais ni père ni mère ; mes enfants sont des étrangers pour moi ; aucune de mes prières ne pourra jamais les toucher », alors il sera raisonnable pour le juif de dire : « Je ferai en sorte qu'il n'y ait point de différence entre moi et le Gentil, je ne chérirai pas la conscience prophétique de notre nationalité. Que le juif cesse d'être et que tous ses souvenirs soient regardés comme d'antiques sottises, mortes comme celles d'une race supposée ! Que ses enfants apprennent la langue du Grec, qui adjure ses concitoyens par la bravoure de ceux qui ont combattu au premier rang de Marathon ! Qu'ils disent que ce qu'il y avait de noble dans le Grec c'était le génie d'une nation immortelle ! Mais le juif n'a point d'annales qui le poussent à l'action ! Qu'il rie parce que sa nation est dégradée ! qu'il considère les monuments de sa loi qui portait dans sa structure le souffle de justice sociale, de la charité et de la sainteté de la famille ! qu'il considère l'énergie des prophètes, la patiente sollicitude des maîtres, la force d'âme des générations martyrisées, comme de simples matières pour le professorat ! L'affaire principale du juif est d'être sur le même niveau que le riche Gentil ! »

Mordecai se laissa retomber sur sa chaise, et il y eut un silence d'un moment. Pas un membre du club ne partageait sa manière de voir, ni son émotion ; mais sa personnalité et son allocution leur firent l'effet d'une représentation dramatique ayant en elle quelque chose de pathétique, bien que les conséquences n'en fussent pas pratiques. Habituellement on l'écoutait et on le contredisait. L'esprit de Deronda se reportait sur ce qu'avait dû être la pression tragique des conditions extérieures qui empêchaient cet homme, dont il sentait l'influence sur lui, de se faire un monde pour sa pensée dans le cœur des autres.

Le froid Buchan fut le premier à reprendre la parole et à se plaindre que l'on perdait du temps.

— Je vous ferai remarquer, dit-il, que nous sommes loin des questions que j'ai posées à propos du progrès.

— Peu importe ! répliqua Miller. Ayons une nuit juive ; il y a longtemps que nous n'en avons eu. Posons la discussion sur un terrain juif.

— Je présume que nous sommes tous sans préjugés : nous sommes philosophes et nous aimons nos amis Mordecai, Pash et Gidéon, qui sont

autant parents à Abraham que nous tous. Nous descendons tous d'Abraham, à moins que le contraire ne soit prouvé, et si nous étudions l'histoire, nous verrons que nous avons eu des ancêtres peu honorables. Je pense donc n'offenser personne si je dis que je ne crois pas que le peuple juif ait fait de grandes choses dans le monde. Je sais qu'il a été iniquement traité dans les temps passés. Je ne suppose pas que nous ayons besoin qu'on maltraite des hommes, soit blancs, noirs, rouges ou jaunes. Ceci me fait souvenir que j'ai un livre allemand fort curieux sur les préjugés contre les juifs et sur les histoires que l'on a forgées sur eux. Croiriez-vous que l'une d'elles dit qu'ils ont été punis par la mauvaise odeur qu'ils répandent, et ceci, ajoute l'auteur qui vivait en 1715, est vrai, car les anciens en parlent. Mais, prétend-il en manière de correctif, les autres choses sont des fables, par exemple quand on soutient que le baptême fait disparaître cette mauvaise odeur, et que chacune des dix tribus ayant pris part à la crucifixion a été punie d'une façon particulière, indépendamment de l'odeur. Asher a le bras droit plus court que le gauche, et Nephtali a des oreilles de porc. Que pensez-vous de cela ? On a fait bien des plaisanteries sur les fables rabbiniques, mais il n'y en a guère de cette force. Cependant, comme je l'ai dit tout à l'heure, je soutiens avec les philosophes du siècle dernier que les juifs, en tant que peuple, n'ont pas joué un grand rôle, encore bien que Pash veuille qu'ils soient assez adroits pour battre le reste du monde. Si cela est, je demande pourquoi ils ne l'ont pas fait ?

— Par la même raison que les hommes les plus habiles de ce pays ne peuvent faire prévaloir ni eux ni leurs idées dans leur parlement, répondit Pash, parce qu'il y a trop d'imbéciles autour d'eux.

— C'est une question vaine, reprit Mordecai, de savoir si notre peuple battrait le reste du monde. À chaque nation son œuvre. Elles sont toutes en particulier des membres du monde, enrichi par l'œuvre de tous. Mais ce qui est vrai, ainsi que l'a dit le premier Jehuda-Ha-lévy, c'est qu'Israël est le cœur de l'humanité, si nous comprenons par le mot cœur le fond d'affection qui lie une race et ses familles dans un amour respectueux et dans le respect pour le corps humain, qui élève les nécessités de notre vie animale jusqu'à la religion, et dans la tendresse miséricordieuse pour le pauvre, pour le faible et pour la muette créature qui porte le joug pour nous.

— Ils ne le cèdent à aucune nation en arrogance, dit Lilly, et s'ils sont demeurés en arrière, ce n'est pas parce qu'ils furent trop modestes.

— Oh ! chaque nation se vante à son tour, répliqua Miller.

— Oui, repartit Pash, et quelques-unes en hébreu.

— Eh bien, reprit Lilly, quoi qu'aient fait les juifs à une époque, c'est un peuple immobile. C'est le type de l'adhérence obstinée aux choses surannées. Ils peuvent faire preuve de beaucoup d'habileté quand ils soulèvent des idées libérales, mais comme race, ils n'ont en eux aucun développement.

— C'est faux ! s'écria Mordecai, retrouvant sa première énergie. Que l'on feuillette l'histoire juive, que l'on creuse jusqu'à la semence, que l'on remonte à ses commencements, et plus glorieuse paraîtra l'énergie qui a transformé notre peuple. Où voyez-vous encore une nation dont on puisse dire, avec autant de vérité, que sa religion, sa loi et sa vie morale se sont mêlées comme le sang dans le cœur et l'ont fait grandir ?.. Où y a-t-il encore un peuple qui, comme les juifs, ait conservé et agrandi son bagage spirituel, à l'époque même où on les chassait avec une haine aussi féroce que les incendies des forêts qui chassent les bêtes sauvages de leurs retraites ? On connaît la fable de ce Romain qui, tout en nageant pour sauver sa vie, tint entre ses dents le rouleau de ses écrits pour le préserver du contact de l'eau. Combien cela est-il plus vrai pour notre race ! Nos pères ont lutté en héros pour conserver leur place au milieu des nations !.. Oui ! quand on leur tranchait les mains, ils combattaient avec les dents. Quand on eut fait passer la charrue et la herse sur les derniers vestiges de leur convention nationale, et que la fertilité de leur pays eut été arrêtée et noyée dans le sang des semeurs et des planteurs, ils dirent : « L'esprit est vivant ; faisons-lui une habitation durable, — durable parce qu'elle sera mobile, — de façon à pouvoir être portée de génération en génération, pour que nos fils à naître soient riches en choses qui ont été, et possèdent un espoir bâti sur des fondations inébranlables. » — Ils l'ont dit et ils l'ont fait, quoique souvent ils aient perdu la vie, ou qu'ils soient restés couchés sous des monceaux de cadavres. Hué et honni comme le chien sans maître, l'Hébreu s'est fait envier par sa richesse et par sa sagesse ; on l'a saigné ensuite pour remplir les bains luxueux des Gentils : il absorba le savoir et le répandit ; la race dispersée fut une nouvelle Phénicie travaillant aux mines

de la Grèce, et transportant leurs produits dans le monde. Le génie natif de notre tradition ne devait pas demeurer immobile, mais se servir des souvenirs comme semence pour faire sortir de terre les vertus comprimées de la loi et de la prophétie. Et pendant que le Gentil disait : « Ce qui était à vous est à nous, et ne vous appartient plus » ; pendant qu'il lisait la lettre de notre loi comme une inscription à demi effacée ; pendant qu'il transformait nos parchemins en semelles de souliers pour une armée ivre de luxure et de cruauté, nos maîtres élargissaient encore notre loi et l'éclairaient d'une nouvelle interprétation. Mais la dispersion fut vaste, le joug de l'oppression une torture inouïe aussi bien qu'un fardeau ; on les força de s'exiler parmi des peuples brutaux, où la conscience de leur race ne fut pas plus claire pour eux que la lumière du soleil pour nos pères pendant la persécution romaine, obligés qu'ils furent de se cacher dans des cavernes, éclairés seulement par la flamme de leurs torches. Quoi d'étonnant après cela que des multitudes de notre peuple soient ignorantes, étroites, superstitieuses ? La nuit est en eux et ils ne voient pas ; dans leur obscurité ils sont incapables de rien deviner ; le soleil n'éclaire plus les prophètes, et le jour qui luit pour eux est trouble. Mais laquelle parmi les nations les plus importantes des Gentils est sans multitude ignorante ? Ils raillent les observances ignorantes de notre peuple : mais l'ignorance la plus maudite est celle qui n'a point d'observances : elle ressemble à l'instinct rusé du renard pour lequel la loi est une trappe ou le cri du chien qui aboie. Dans les multitudes d'ignorants qui observent nos rites et qui confessent l'unité divine, l'âme du judaïsme n'est pas morte. Ravivons le centre organique ! que l'unité d'Israël qui a fait la croissance et la forme de sa religion soit une réalité extérieure. Les yeux tournés vers un pays et vers une politique, notre peuple, dispersé à toutes les extrémités de la terre, peut partager la dignité d'une existence nationale ayant voix parmi les nations de l'Orient et de l'Occident. Il plantera la sagesse et l'habileté de notre race de façon à être, comme autrefois, un moyen de transmission et de compréhension. Que ceci arrive, et la chaleur vivante se propagera jusqu'aux plus faibles extrémités d'Israël ; la superstition s'évanouira, non pas dans la licence du renégat, mais dans l'illumination de grands faits qui élargiront le sentiment et feront toute connaissance vivante, comme le jeune produit de souvenirs aimés.

La voix de Mordecai s'était éteinte, mais son regard brillant n'en était que plus émouvant. Sa surexcitation extraordinaire était certainement due à la présence de Deronda ; c'est à Deronda qu'il parlait, et le moment avait pour lui une solennité testamentaire qui lui ralliait toute sa puissance. Non qu'il regardât Daniel ; il ne semblait rien voir de ce qui l'environnait, et si quelqu'un l'avait saisi, il ne l'aurait très probablement pas senti. Tous les yeux étaient fixés sur lui, lorsqu'il se rassit, et pas un avec malveillance ; mais il arriva que celui qui l'aimait le mieux fut le premier à le contredire.

— Tu as ta manière de voir les choses, recommença Gidéon, et comme tu le dis, Mordecai, ta manière te semble rationnelle ; je sais que tu n'attends pas d'un miracle la restauration en Judée, mais tu n'ignores pas plus que moi qu'il y a été mêlé une infinité de sottises, tant de la part des juifs que des chrétiens. La connexion de notre race avec la Palestine a été pervertie par la superstition, au point qu'elle est devenue aussi démoralisatrice que l'ancienne loi des pauvres. La lie populacière et les paresseux n'y vont que pour être entretenus par la charité, quoique la plupart soient forts et vigoureux, et pour que l'ange Gabriel prenne d'eux un soin spécial lorsqu'ils mourront. Il ne sert à rien de combattre contre des faits ; il faut voir où ils aboutissent : c'est ce que j'appelle rationalité. Les hommes les plus instruits et les plus libéraux parmi nous et qui sont attachés à leur religion, demandent que l'on débarrasse notre liturgie de toutes les superfétations, comme complément littéral des prophéties sur la restauration. Élaguons les rites inutiles et les interprétations littérales de ce genre, et notre religion sera la plus simple de toutes les religions ; elle ne sera pas une barrière, mais une union entre nous et le reste du monde.

— Aussi unie que le bois d'une pique, dit Pash avec un éclat de rire ironique. Arrachez-le jusqu'à la racine, enlevez les feuilles et l'écorce, rasez les nœuds et adoucissez-le du haut en bas, mettez-le où vous voudrez, il ne repoussera plus. Vous pourrez en faire un manche ou le jeter sur un feu de décombres. Je ne vois pas pourquoi nos décombres seraient tenus pour plus sacrés que les décombres du brahmanisme ou du bouddhisme.

— Non, Pash, dit Mordecai, tu ne le vois pas parce que tu n'as plus le cœur juif. On a senti le besoin de la communauté avant de l'appeler un bien. Je ne fais pas l'éloge de la superstition, je loue les sources vivantes d'une croyance développée. Qu'est-ce que la croissance, le développement, la

perfection ? Tu as commencé par cette question, je l'applique à l'histoire de notre peuple. Je dis que l'effet de notre séparation ne sera pas complet et n'arrivera pas à sa plus haute transformation, à moins que notre race ne reprenne le caractère de la nationalité. C'est le complément de sa mission religieuse qui en a fait un peuple dont la vie a été la moitié de l'inspiration du monde. Que me fait à moi que les dix tribus soient perdues sans avoir laissé de traces, ou que des multitudes d'enfants de Juda se soient mêlées aux Gentils, comme une rivière à d'autres rivières ? Voyez notre peuple encore ! Ses vêtements ont été jetés au loin ; on les a déchirés, lacérés, souillés, foulés aux pieds ; mais il lui est resté une cuirasse ornée de pierreries. Que les riches, que les rois du commerce, les savants, les artistes, les orateurs, les conseillers politiques qui ont dans les veines du sang juif, — lequel a conservé sa vigueur sous tous les climats, et la souplesse du génie hébreu, pour lequel la difficulté ne signifie pas autre chose qu'un moyen nouveau, — que ces hommes disent : « Nous voulons relever le drapeau, nous voulons nous unir pour un travail pénible, mais glorieux, comme celui de Moïse et d'Ezra ; un travail qui sera digne des longues angoisses supportées par nos pères, en maintenant leur séparation et en refusant le bien-être du mensonge. » Ils ont assez de richesses pour racheter le sol sacré au conquérant débauché et appauvri ; ils ont l'habileté de l'homme d'État pour fonder, le talent de l'orateur pour persuader. N'y a-t-il donc parmi nous ni prophète, ni poète capable de faire comprendre à l'Europe chrétienne le honteux déshonneur de la lutte des chrétiens, que le Turc regarde comme celle des bêtes féroces auxquelles il a préparé une arène ? Nous possédons en nous un fonds de sagesse assez grand pour trouver une politique juive nouvelle, simple, forte et juste comme l'ancienne ; pour établir une république où il y aura égalité de protection, cette égalité qui a brillé comme une étoile sur le front de notre antique communauté, et qui lui a donné un éclat plus vif au milieu des despotismes de l'Orient que celui de la liberté occidentale. Alors notre race aura un centre organique, un cœur et un cerveau pour veiller, guider et exécuter ; le juif outragé aura une défense dans le concert des nations, comme l'Anglais ou l'Américain outragé. Le monde y gagnera autant qu'Israël, car il y aura à l'avant-garde de l'Orient une communauté qui portera dans son sein les sympathies de toutes les grandes nations ; il y aura une terre où s'arrêteront toutes les inimitiés ; un terrain neutre pour l'Orient, comme la Belgique

pour l'Occident. Les difficultés sont énormes, dit-on ; je le sais ; mais que le génie des perfections sublimes émeuve notre peuple, et l'œuvre commencera.

— Oui, Mordecai, dit Pash, nous admettons tout cela. Quand nos grands hommes de la bourse et nos meilleurs professeurs seront convertis à ta doctrine, les difficultés s'évanouiront comme de la fumée.

Deronda, porté par nature à prendre le parti des faibles, ne put s'empocher de répondre à Pash :

— Si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur les efforts qui ont amené les grands changements, nous serons étonnés de voir combien il y en a eu qui parurent désespérés à ceux qui les envisagèrent au début. Prenez pour exemple ce que tous nous avons vu et entendu : l'effort tendant à l'unité de l'Italie. Regardez Mazzini lorsqu'il était jeune, et ses premières tentatives pour éveiller chez ses concitoyens les sentiments qu'il éprouvait, et pour les pousser vers l'unité nationale. Tout semblait contre lui : ses compatriotes étaient ignorants ou indifférents, les gouvernements hostiles, l'Europe incrédule. Il était naturel que les moqueurs fussent regardés comme des sages, et pourtant... vous voyez que la prophétie s'est réalisée... Aussi longtemps qu'existe une étincelle de conscience nationale, personne, je le suppose, ne niera que l'on puisse rallumer des souvenirs et des espérances capables d'inspirer une action tardive.

— Amen, fit Mordecai, pour lequel les paroles de Deronda furent comme un cordial. Ce qui est nécessaire, c'est le levain, c'est la semence de feu. L'héritage d'Israël bat dans le cœur de millions d'êtres ; il est dans leurs veines comme un pouvoir sans intelligence. Que la torche de la communauté s'allume ! que la raison d'Israël se dévoile dans un grand fait extérieur ! qu'il y ait une autre grande migration, un autre choix d'Israël pour être une nationalité dont les membres pourront encore s'étendre jusqu'aux confins de la terre, comme les fils de l'Angleterre et de l'Allemagne qui portent au loin leurs entreprises, mais qui ont toujours un foyer national et un tribunal d'opinion nationale. Dira-t-on que cela ne peut pas être ? Baruch Spinoza n'avait pas le cœur vraiment juif, quoiqu'il eût sucé la vie de son intelligence aux mamelles de la tradition juive. Il osa mettre à découvert la nudité de son père, et dit : « Ceux qui le méprisent sont sages ! » Eh bien, Baruch Spinoza a avoué qu'il ne voyait pas pourquoi

Israël ne serait pas de nouveau un peuple choisi. Qui oserait dire que l'histoire et la littérature de notre race sont mortes ? Ne sont-elles pas aussi vivantes que celles de la Grèce ou de Rome, qui ont inspiré des révolutions, enflammé la pensée de l'Europe et fait trembler les pouvoirs injustes ? Elles ont été un héritage de la tombe. Les nôtres sont un héritage qui n'a jamais cessé de vibrer dans des millions de formes humaines.

Mordecai avait étendu les bras en avant et ses longues mains décharnées tremblèrent en l'air, même après qu'il eut fini de parler. Gidéon fut certainement un peu ému, car bien qu'il n'attendît pas longtemps pour faire une objection, son ton fut beaucoup plus doux et moins dédaigneux que précédemment. Pash se mordit les lèvres, prit sa tête entre ses mains et fronça le sourcil, comme quelqu'un dont l'avis diffère de celui de ses interlocuteurs, mais qui ne pense pas que ce soit la peine de le dire.

— Peut-être est-il bon, à un point de vue, d'évaluer aussi haut que tu le fais, Mordecai, nos souvenirs et notre héritage, dit Gidéon ; mais il y en a un autre. Tout n'est pas gratitude et gloire inoffensive ; notre peuple a hérité aussi d'une bonne dose de haines. Nous voyons encore autour de nous un lot assez lourd de malédictions et de rancunes dont nous avons hérité depuis les époques de persécution. Comment justifieras-tu la conservation d'une sorte de souvenirs et la mise à l'écart de l'autre ? Il y a des faits haïssables des deux côtés.

— Je justifierai le choix comme l'on justifie tous les autres, répondit Mordecai. Je ne chéris rien pour la nation juive, je ne cherche rien pour elle, mais seulement le bien qui promet le bonheur à tous les peuples. Le génie de notre vie religieuse, qui ne fait qu'un avec notre vie nationale, n'est pas autre chose que la haine du mal. Les maîtres l'ont dit : « Une offense contre l'homme est pire qu'une offense contre Dieu ! » Mais, quoi d'étonnant à ce qu'il y ait de la haine dans le cœur des juifs qui sont les enfants de l'ignorance et de l'oppression ? Quoi d'étonnant, puisqu'il y a de la haine dans les cœurs des chrétiens ? Notre vie nationale a été une lumière grandissante. Que le feu central soit rallumé et sa lumière portera au loin.

Les dégradés et les méprisés de notre race apprendront à penser de notre terre sacrée, non comme d'un lieu destiné à une mendicité sainte pour y attendre la mort dans une dégoûtante fainéantise, mais comme d'une république où l'esprit juif se manifestera dans un ordre nouveau fondé sur

l'ancien purifié, enrichi par l'expérience que nos fils les plus grands auront amassée de la vie des siècles. Il n'y a pas plus de deux siècles qu'un vaisseau transporta à travers l'Océan le commencement de la grande nation américaine. Le peuple grandit comme des cours d'eau qui se rejoignent ; il y eut des sectes et des mœurs diverses ; un moment vint, il y a un siècle, où ils sentirent le besoin d'une politique à eux, et ils produisirent des héros. Qu'eurent-ils pour inaugurer une politique, sinon leurs souvenirs européens, corrigés par la vision d'un perfectionnement ? Que nos sages et nos riches se montrent des héros ! Ils ont pour eux les souvenirs de l'Orient et de l'Occident augmentés de la pleine vision d'une amélioration.

Une nouvelle Perse avec une religion purifiées est agrandie en art et en sagesse ; de même, une nouvelle Judée, équilibrée entre l'Orient et l'Occident, sera une convention de réconciliation. Si quelqu'un disait : « La vision prophétique de votre race a été mêlée sans ressource à de la folie et à de la superstition ; l'ange du progrès n'a point de message pour le judaïsme ; c'est comme une ville à demi ensevelie, où les eaux courent, de même que dans un champ inculte et abandonné » ; je répondrais que le principe de croissance le plus fort réside dans le choix humain. Les fils de Juda doivent choisir pour que Dieu puisse de nouveau les choisir.

L'époque messianique sera celle où Israël plantera son drapeau national. Le Nil s'est gonflé et a débordé ; l'Égyptien ne pouvait choisir l'inondation, mais il a choisi le travail et a construit des canaux pour faire fructifier les eaux, et l'Égypte est devenue le pays du blé. L'homme, dont l'âme possède la royauté du discernement et de la résolution, refusera-t-il de tenir son rang et dira-t-il : « Je ne suis qu'un observateur ; ne me demandez ni choix, ni résolution ? » Ce serait le blasphème de cette époque. Le principe divin de notre race est le choix, l'action et le souvenir. Rejetons le blasphème et aidons le vouloir d'un meilleur avenir pour nous et pour le monde ; ne renonçons pas au plus précieux de nos dons et ne disons pas : « Soyons comme si nous n'étions pas au milieu des nations ! » mais choisissons notre plein héritage, réclamons la fraternité de notre peuple et portons-y une nouvelle fraternité avec les nations des Gentils. La vision est ici ; elle s'accomplira.

Après avoir dit ces derniers mots d'une voix qui n'était guère plus forte qu'un murmure, Mordecai laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses

paupières se fermèrent. Personne ne lui répondit. Ce n'était pas la première fois qu'il insistait sur les mêmes idées, mais ce soir il se montrait sous une nouvelle phase. Le calme de sa ténacité ordinaire différait autant de son exaltation présente, que la parole d'un homme qui donne des raisons pour une révolution dont aucun signe n'est discernable, diffère de celle de l'homme qui se sent l'agent d'une révolution qui commence. L'aurore de la réalisation qu'apportait à son espoir la présence de Deronda, avait jeté Mordecai dans un état de conviction passionnée, et il avait trouvé dans sa surexcitation la force de développer ses arguments avec une sensation de hâte, comme s'il était arrivé à une crise dont il fallait profiter. Maintenant, quoique épuisé, il éprouvait une sorte d'étonnement reconnaissant d'avoir parlé, et il contemplait sa vie comme un voyage, au terme duquel il était parvenu.

Chacun sentit que le débat était fini et que la discussion ne pouvait reprendre après le solennel discours de Mordecai. On aurait dit qu'ils venaient d'entendre résonner le *schophar* et qu'ils n'avaient plus autre chose à faire qu'à se disperser. Le mouvement fut général, et en moins de dix minutes, ils eurent quitté la chambre, laissant seuls Mordecai et Deronda. Ils souhaitèrent le « bonsoir » à Mordecai ; mais il était évident qu'il ne les entendit pas, car il demeura muet et immobile. Deronda, ne voulant pas troubler ce repos nécessaire, attendit qu'il reprît spontanément la parole.

XLII

Après un silence assez long, Mordecai sortit de sa rêverie et regarda Deronda, non pas avec surprise, mais avec une satisfaction sereine. Daniel se leva et vint s'asseoir plus près de lui, afin qu'il n'eût pas besoin d'élever la voix. Mordecai apprécia cette délicatesse comme un malade apprécie la main bienfaisante qui relève son oreiller, puis il parla d'une voix à peine distincte, comme s'il n'avait aucun besoin de se faire entendre de son auditeur.

— Dans la doctrine de la Kabbale, dit-il, les âmes renaissent sans cesse dans de nouveaux corps, jusqu'à ce qu'elles se soient perfectionnées et purifiées ; une âme, délivrée d'un corps usé, peut rejoindre sa compagne qui a besoin d'elle, afin de se perfectionner ensemble et leur œuvre terrestre est accompli. Elles quittent alors la région mortelle pour faire place à de nouvelles âmes qui doivent naître du sein éternel. C'est l'imperfection languissante d'âmes déjà nées dans la région mortelle qui empêche la naissance de nouvelles âmes et la préparation de l'époque messianique. Ainsi l'esprit a donné une forme à ce qui est caché, comme l'ombre de ce qui est connu, et a dit la vérité dans une parabole. Quand mon âme, qui erre depuis si longtemps, sera délivrée de ce corps épuisé, elle viendra rejoindre la vôtre et son œuvre sera perfectionné.

La pause que fit Mordecai, après avoir prononcé ces paroles, semblait un appel que Deronda ne voulut pas laisser sans réponse.

— Tout ce qu'en conscience je pourrai faire pour rendre ma vie efficace, dit-il, je le tenterai.

— Je le sais, répondit Mordecai d'un ton de certitude tranquille qui dispense de plus d'affirmation. Je l'ai entendu. Vous voyez tout, vous êtes à mon côté sur le mont de la vision et vous apercevez les voies d'accomplissement que les autres nient.

Il demeura silencieux quelques instants, puis continua comme s'il méditait :

— Vous reprendrez ma vie là où elle a été brisée. Je me sens revenir à ce jour : le soleil dardait ses rayons sur les quais ; c'était à Trieste. Partout s'agitaient des hommes de toutes nations, les navires se mettaient en route ; le bâtiment grec qui devait nous débarquer à Beyrouth allait mettre à la voile dans une heure ; je partais avec un marchand, comme son commis et son compagnon. Je me disais : « Je verrai les terres et les peuples de l'Orient ; je parlerai avec eux ; j'aurai une vision plus complète. » Je respirais alors comme vous, sans fatigue. J'avais le pas léger, et l'endurance de la jeunesse. Je pouvais jeûner, je pouvais dormir sur la dure. J'avais épousé la pauvreté, et j'aimais ma fiancée, car la pauvreté pour moi était la liberté. Mon cœur battait de joie, comme s'il avait été celui de Moïse ben Maimon, avec sa force de sexagénaire, et connaissant le travail qui

m'attendait. C'était la première fois que je me dirigeais vers le sud ; mon âme se délectait intérieurement à son premier soleil, et, debout sur le quai, je me sentais comme plongé dans les flots d'une vie glorieuse où ma petite existence paraissait se fondre, lorsqu'un sanglot s'échappa de ma poitrine et je m'écriai que la bénédiction était trop grande. J'attendais mon compagnon, mais je ne le vis que lorsqu'il me dit :

— Ezra, j'ai été à la poste et voici une lettre pour toi.

— Ezra ! s'écria Deronda incapable de se contenir.

— Ezra, répéta Mordecai, enfoncé dans ses souvenirs. J'attendais une lettre de ma mère, car je lui écrivais continuellement. Mon nom ainsi prononcé me fit l'effet d'un coup de baguette magique ; il me rappela ce corps dont je me croyais délivré. J'ouvris la lettre et mon nom reparut comme un cri qui m'aurait troublé même au sein du ciel et qui me força de courir là où était la douleur. « Ezra, mon fils ! »

Mordecai s'arrêta de nouveau ; son imagination demeurait fixée sur l'étreinte de ce moment passé depuis longtemps. Deronda pouvait à peine respirer. Son attention était suspendue aux paroles qui allaient sortir. Une étrange possibilité venait de s'offrir soudainement à lui. Mordecai tenait les yeux fermés comme abstrait dans une contemplation. Il reprit bientôt :

— C'était une mère dont on aurait pu dire : « Ses enfants se lèvent et l'appellent bénie. » Elle m'avait fait comprendre la signification des paroles de ce maître, qui, apercevant les traces des pas de sa mère, dit : « La majesté de l'Éternel s'approche ! » Cette lettre était un cri d'angoisse et de désolation, le cri d'une mère à laquelle on a volé le dernier fruit de ses entrailles. J'étais l'aîné. La mort lui avait ravi quatre enfants l'un après l'autre. Puis vint ma petite sœur, qui fut la joie de sa mère, et la lettre était un appel déchirant pour moi. « Ezra, mon fils, il me l'a volée ! Il l'a emportée et a laissé la misère derrière lui ! Ils ne reviendront jamais ! » — Ici Mordecai leva tout à coup les yeux, posa sa main sur le bras de Deronda et continua :

— Mon lot fut celui d'Israël. Par le péché du père il faut que mon âme aille en exil. Par le péché du père l'œuvre a été brisée et le jour de l'accomplissement retardé. Celle qui m'avait porté dans ses flancs était désolée, avilie, abandonnée. Je revins. Dès cet instant, son esprit et l'esprit

de ses pères, dignes cœurs israélites, s'émut en moi et me dirigea. Dieu, dans lequel réside l'univers, Dieu était en moi et me commandait l'obéissance. Je voyageai avec parcimonie pour épargner le peu d'argent que je possédais et dont elle aurait besoin : je quittai le pays du soleil pour m'en retourner par un froid glacial. À ma dernière étape, je passai la nuit exposé à la bise et à la neige. Ce fut le commencement de ma mort lente.

Mordecai laissa errer ses yeux dans le vide et retira sa main qui serrait le bras de Deronda. Les questions se pressaient sur les lèvres de ce dernier, mais il les refoula et attendit.

— Je travaillai, recommença Mordecai ; nous étions délaissés ; tout avait été saisi et elle était malade. Les serres de l'angoisse la déchiraient cruellement et le mal la mina sourdement. Par instants, elle ne pouvait arrêter les palpitations de son cœur et les images qui se reproduisaient dans son cerveau étaient pleines de terreur, car elle voyait ma sœur élevée dans le mal. Au milieu de la nuit je l'entendais gémir sur son enfant. Je me levais, je la serrais dans mes bras et nous invoquions le ciel. Nous épanchions nos âmes et nous demandions à Dieu que Mirah fût délivrée du mal !

— Mirah ! répéta Deronda qui désirait s'assurer que ses oreilles n'avaient pas été déçues par une attente préconçue. N'avez-vous pas dit Mirah ?

— C'était le nom de ma petite sœur. Quand nous avions prié, ma mère reposait un peu. Cela dura quatre ans, et au moment où elle mourut, nous faisons la même prière, moi tout haut, elle silencieusement. Puis son âme s'envola !

— Depuis lors, demanda Daniel s'efforçant de demeurer calme, n'avez-vous jamais rien appris de votre sœur ?

— Jamais ! Je n'ai jamais su si elle avait été délivrée du mal, comme nous le demandions dans nos prières. Je ne sais pas ! Je ne sais rien ! Qui peut dire quels sentiers elle a suivis ? La volonté pernicieuse du méchant est forte ! Elle a empoisonné ma vie, elle a épuisé lentement mon dernier souffle. La mort a délivré ma mère, et je sens que c'est une bénédiction que je sois demeuré seul dans les hivers de la souffrance. Mais que me font les hivers maintenant ? Ils sont bien loin ! — Mordecai posa de nouveau la main sur le bras de Deronda et le considéra avec cette joie sereine du poitrinaire, qui vous transperce de tristesse. — Rien n'est à regretter dans le

dépérissement de mon corps. L'ouvrage sera mieux fait. Autrefois je disais : « L'œuvre du commencement est le mien, je suis né pour le faire ! » Maintenant je dis : « Je le ferai, car je vivrai en vous ! »

Deronda était plus agité que jamais ; la certitude qu'il avait devant lui le frère de Mirah ajoutait à l'étrangeté de ses relations avec Mordecai et leur donnait une nouvelle solennité à laquelle venait se mêler la tendresse. Son jeune cœur battit plus vite ; ses lèvres pâlirent. Il craignait de parler. Dans l'état d'exaltation où se trouvait Mordecai, il aurait craint de laisser échapper un mot de révélation sur Mirah. Il posa doucement sa main sur celle qui l'étreignait et à ce contact Mordecai recouvra tous ses esprits.

— Allons-nous-en maintenant, dit-il, je ne puis parler davantage.

Ils se séparèrent à la porte de Cohen sans avoir échangé une parole. La seule pression de leurs mains suffit.

Deronda sentit sur lui un poids mêlé de joie et d'inquiétude. La joie de trouver dans le frère de Mirah une nature digne d'elle, était pour lui un poids plein de solennité et de tristesse, car la réunion du frère et de la sœur ne précéderait que de peu la séparation suprême. Puis venait le poids d'inquiétude pour la révélation du fait à chacun d'eux, et les dispositions préalables qu'il était nécessaire de prendre. À tous égards, il voulait entourer Mordecai de conditions, non seulement mieux assorties à sa frêle constitution, mais comportant aussi plus de facilités pour leurs rapports, indépendamment de la perspective de Mirah demeurant avec son frère en prenant soin de son précieux lambeau d'existence. Il n'avait point de doutes sur les sentiments ni sur les résolutions de Mirah ; ils seraient en complète union de sentiments envers la mère qui les avait quittés, et Mirah comprendrait la grandeur de son frère. Oui, la grandeur ! C'est le mot que Deronda venait d'adopter définitivement pour exprimer l'impression produite sur lui par Mordecai. Sa nuit fut agitée, car il se dit que le soin du faible reste de cette vie ardente lui incombait ; il l'accepta avec joie et pensa de nouveau à madame Meyrick comme à son aide principale. C'est à elle d'abord qu'il fallait faire connaître la découverte du frère de Mirah, et c'est avec elle qu'il fallait se concerter sur les préliminaires après lesquels on réunirait ces deux êtres séparés depuis si longtemps. Heureusement, le meilleur quartier pour un malade attaqué de consommation n'était pas éloigné de la petite maison de Chelsea, et le premier devoir que Deronda avait à

remplir envers le prophète hébreu qui l'appelait son héritier spirituel, était de lui trouver un appartement sain et commode. Il voulut le meubler avec goût et, dans ce but, y faire transporter ses meilleurs livres, ses vieux manuscrits, son fauteuil le plus confortable et les bustes de Milton et de Dante.

Du reste, Mirah n'allait-elle pas y demeurer aussi ? Quel ameublement pourrait donner à une chambre le charme d'un délicieux visage de femme ? Existe-t-il une harmonie de teintes qui puissent causer autant de plaisir que les douces modulations de sa voix ? — Ceci au moins, pensa Deronda, sera le bonheur qui résultera pour Mordecai ; il n'aura pas en vain fixé son imagination sur moi. Il a retrouvé une sœur parfaite dont l'affection veillera sur lui.

XLIII

Et Gwendolen ! Elle rêvait à Deronda plus qu'il ne pensait à elle ; elle se demandait souvent ce qu'étaient ses idées « sur les choses », et ce à quoi il s'occupait ; mais la conception que Deronda s'inquiétait de la destinée historique des juifs était aussi loin d'elle, que la pensée qu'il pouvait s'enlever dans les airs sur un cheval de bronze.

Avec le sentiment d'infériorité dont elle s'était convaincue, elle devait inévitablement s'imaginer qu'elle occupait dans les pensées de Daniel une place plus grande que celle qu'elle y avait réellement ; mais, en nous souvenant de sa jeunesse et de sa solitude interne, nous excuserons Gwendolen de s'appuyer sur les quelques signes d'intérêt que lui avait donnés la seule personne ayant réussi à lui faire éprouver un sentiment de soumission, et de se méprendre sur la proportion de ces signes dans l'esprit de Deronda.

— Il m'a dit, pensait-elle, que je devais m'intéresser davantage aux autres, acquérir plus de connaissances, et prendre souci des meilleures choses : mais par quoi dois-je commencer ? — Elle se demandait quels livres il lui conseillerait de lire ; serait-ce Descartes, Bacon, Locke, Butler,

Guizot ? En jeune dame bien élevée, elle savait que ces auteurs sont les ornements de l'humanité, et elle espérait qu'en les parcourant l'un après l'autre, avec sa vive intelligence, elle se rapprocherait du niveau de Deronda.

Mais elle fut étonnée de voir combien peu elle trouva de temps pour ces vastes excursions mentales. Il fallait qu'elle fût constamment en scène comme madame Grandcourt, car elle était surveillée par l'œil scrutateur d'un mari qui avait trouvé un motif pour exercer sa tyrannie ; celui de faire répondre son mariage à toutes les fins qu'il avait choisies et d'autant plus complètement qu'il devinait en elle plus d'opposition. Quelque rébellion intérieure qu'elle sentît, elle ne pouvait se décider à manquer à cette représentation. Pour rien au monde, elle n'eût voulu faire une confession, et ce qu'elle redoutait le plus, c'était qu'une impulsion violente la poussât à une confession involontaire, C'est cette volonté de demeurer silencieuse qui l'avait jetée avec plus d'impétuosité dans ses confidences à Deronda, vers lequel sa pensée se tournait sans cesse, comme vers un soutien contre elle-même. L'équitation, la chasse, les visites et les réceptions, tout était accompli avec une perfection qui tenait lieu de zest et de bonheur, de sorte qu'à Diplow et aux environs, pendant les premières semaines de la nouvelle année, on regardait madame Grandcourt comme portant ses honneurs avec triomphe.

— Elle a l'air de prendre tout comme si c'était la chose du monde la plus naturelle, disait madame Arrowpoint. Un étranger pourrait supposer qu'elle a bien voulu descendre plutôt que monter. J'ai toujours remarqué en elle cette dualité.

Envers sa mère surtout, Gwendolen était obligée d'agir comme si elle nageait dans un océan de satisfaction, et la pauvre madame Davilow s'abusait si bien, qu'elle prenait la distance inattendue à laquelle on la tenait, — en dépit de la générosité de Grandcourt qui la pourvoyait de tout, — comme une indifférence comparative de la part de sa fille, maintenant que le mariage avait créé pour elle de nouveaux intérêts. Ce qui était la vérité, c'est que la seconde fois que Gwendolen proposa d'inviter sa mère, avec M. et madame Gascoigne, Grandcourt, qui avait d'abord gardé le silence, murmura :

— Nous ne pouvons avoir toujours *ces gens-là*. Gascoigne parle trop. Les curés de village sont toujours ennuyeux, avec l’embarras du diable qu’ils font pour tout !

Ces paroles furent prophétiques pour Gwendolen. Voir sa mère classée parmi « ces gens-là », suffisait pour justifier sa première crainte de l’avoir plus près d’elle. Pourtant, elle ne pouvait pas en dévoiler les motifs : elle ne pouvait pas dire à sa mère :

« M. Grandcourt désire ne vous voir que le moins possible, et, outre cela, il vaut mieux que vous ne sachiez presque rien de ma vie conjugale, car vous pourriez trouver que je suis malheureuse. » Elle éloignait donc, aussi légèrement qu’elle le pouvait, toute allusion à ce sujet : et quand madame Davilow revint sur la possibilité d’avoir une maison près de Ryelands, Gwendolen lui dit :

— Ce serait moins agréable pour vous que d’être ici auprès du presbytère, maman. Peut-être ne serons-nous que fort peu à Reylands, et vous manquerez à mon oncle et à ma tante.

Ce fut une délicieuse surprise, un jour que M. et madame Gascoigne étaient à Offendene, de voir Gwendolen arriver à cheval, sans son mari, suivie seulement d’un domestique. Tous, y compris les quatre sœurs et miss Merry, assises à goûter dans la salle à manger, purent la voir arriver et lui souhaiter la bienvenue. Son oncle alla jusqu’à la porte pour lui tendre la main, et elle sauta de son cheval avec un air de vivacité qui aurait pu faire croire qu’elle était heureuse ; car ce jour-là elle était bien décidée à tranquilliser sa mère, et la sensation de liberté — sensation peu habituelle — qui lui avait permis de faire cette visite seule, la rendait capable de se montrer enjouée, malgré la pression des faits pénibles qui se représentaient à nouveau chaque jour. Les sept baisers de famille qui l’accueillirent ne lui parurent pas aussi fastidieux que d’habitude.

— M. Grandcourt étant sorti seul, j’en ai profité pour venir vous voir, maman, dit-elle en ôtant son chapeau et en allant s’asseoir auprès de sa mère, et pour vous gronder, ajouta-t-elle en la regardant d’un air de menace souriante, de ne pas avoir sur la tête une plus jolie dentelle. Vous ne pensiez pas que je viendrais, et que je le verrais, chère mère, si insouciante pour vous-même.

Légère caresse alors sur la tête maternelle.

— Gronde-moi, ma chérie, dit madame Davilow dont la figure flétrie rougit de plaisir ; mais je voudrais avoir à t'offrir quelque chose que tu puisses manger, après ta course à cheval, au lieu de ces restes. Jocosa va te préparer une tasse de chocolat comme tu l'aimes.

Miss Merry se leva aussitôt et sortit, quoique Gwendolen se fût écriée :

— Non, non ! Seulement un morceau de pain, ou un de ces biscuits. Je n'ai pas faim. Je ne suis venue que pour vous dire adieu.

— Quoi ! Retournez-vous à Ryelands ? demanda M. Gascoigne.

— Non. Nous allons à Londres, répondit Gwendolen en rompant un morceau de pain qu'elle ne porta pas à sa bouche.

— C'est partir pour Londres de bien bonne heure, fit observer madame Gascoigne, car M. Grandcourt n'est pas au parlement.

— La chasse ne durera plus qu'un jour ou deux, répondit Gwendolen, et Henleigh a quelques affaires à terminer en ville. Je suis contente d'aller à Londres.

— Tu verras ta belle maison de Grosvenor square, dit madame Davilow.

Comme elle, ses filles dévoraient des yeux chaque mouvement de leur déesse qui allait bientôt disparaître.

— Oui, répondit-elle, comme si elle éprouvait un grand intérêt pour ce qui l'y attendait ; il y a tant à voir et tant à faire à Londres !

— Ma chère Gwendolen, dit M. Gascoigne d'un ton cordial et désireux de l'aire entendre son avis, je voudrais que vous usiez de votre influence sur M. Grandcourt pour l'engager à entrer au parlement. Un homme de son rang ferait sentir son poids en politique. Les meilleurs esprits pensent que le ministère devra en appeler au pays sur la question de la réforme et M. Grandcourt pourrait profiter de cette occasion. Je ne suis pas bien sûr que ses opinions concordent parfaitement avec les miennes, je ne l'ai pas entendu encore s'exprimer ouvertement, mais je n'envisage pas la chose à ce point de vue. Je suppose que votre mari demeurera dans le pays, et il est arrivé à l'âge où un homme comme lui doit entrer dans les affaires publiques. Une femme a beaucoup d'influence sur son mari ; usez de la vôtre en ce sens, ma chère.

Le recteur, en pérorant ainsi, croyait s'acquitter d'un devoir, et donner au mariage de sa nièce l'aspect d'un bienfait public. Quant à Gwendolen, cette allocution lui fit l'effet d'une lamentable comédie. Si elle avait été gaie, elle aurait ri en écoutant son oncle qui n'avait pas entendu Grandcourt s'exprimer ouvertement sur la politique. Et la grande influence de sa femme !.. Elle y avait cru autrefois ; mais aujourd'hui !..

— Je le ferais avec bien du plaisir, mon oncle, répondit-elle avec assez de sang-froid, mais je ne pense pas que M. Grandcourt consente à se soumettre aux fatigues d'une élection, à moins de ne point prononcer de discours. Les candidats ne font-ils pas toujours des discours ?

— Ce n'est pas absolument nécessaire, dit M. Gascoigne. Un homme bien posé peut arriver sans cela, et quelquefois il sera préféré à un bavard. Dites cela à M. Grandcourt.

— Ah ! voici Jocosa avec mon chocolat ! s'écria Gwendolen, heureuse d'éviter ainsi la réponse.

M. Gascoigne savait bien que Grandcourt était un orgueilleux et un égoïste, mais il ne pensait pas devoir s'abstenir de donner de bons conseils et de vouloir du bien au mari de sa nièce, par le seul motif qu'il le tenait insolemment à distance. Madame Gascoigne, moins indulgente que le recteur, trouvait que l'impertinence de Grandcourt avait quelque chose de blâmable, même chez Gwendolen.

— Votre oncle et Anna, dit-elle avec un léger accent de mécontentement, iront très probablement à Londres vers Pâques. Notre cher Rex espère revenir avec les honneurs et l'agrégation ; aussi désire-t-il que son père et Anna viennent le trouver à Londres pour un peu s'amuser ensemble, comme il le dit. Je ne serais pas surprise que lord Brackenshaw les invitât, car il a été très poli avec nous depuis son retour au château.

— J'espère que mon oncle m'amènera Anna à Grosvenor square, dit Gwendolen, qui, au fond du cœur, souhaitait de n'être jamais obligée de mettre un membre de sa famille en contact avec Grandcourt. Je suis enchantée des succès de Rex.

— Il ne faut pas nous réjouir d'avance, riposta le recteur pour qui ce sujet était le plus intéressant de tous, quoique des juges impartiaux, avec lesquels je suis en correspondance, aient conçu de grandes espérances sur mon fils.

Du reste, j'ai des preuves irrécusables de ses excellentes dispositions et de ses bons principes.

— Ce sera un jour un grand jurisconsulte, dit madame Gascoigne.

— Puisqu'il a été question de la politesse de lord Brackenshaw, vint dire madame Davilow, tu ne sais pas, ma chérie, combien il a été charmant pour moi. Il m'a priée de me considérer comme son hôte jusqu'à ce que j'aie trouvé une habitation qui me plaise. C'est chose faite, car le vieux M. Jodson est mort, et nous pouvons avoir sa maison. C'est tout à fait ce qu'il me faut ; elle est petite, mais elle n'a rien de laid ; de plus elle n'est qu'à un mille du presbytère. Tu te rappelles cette petite maison blanche, presque cachée dans les arbres, en tournant le sentier qui mène à l'église ?

— Oui, mais vous n'avez point de mobilier, ma pauvre maman, répondit Gwendolen devenue mélancolique.

— J'ai mis de l'argent de côté pour cela. Tu sais bien que je suis riche maintenant, grâce à toi, chère enfant. Jocosa sait tirer un très bon parti de tout ; c'est une ménagère merveilleuse.

— Chère maman, voulez-vous monter avec moi pour arranger mon chapeau ? dit Gwendolen en portant subitement la main à ses cheveux. Son cœur était gonflé outre mesure, et elle se sentait prête à pleurer. — Je ne reverrai probablement jamais tout ceci, fit-elle en regardant autour d'elle, après être entrée dans la chambre à coucher jaune et noire ; puis elle se laissa tomber dans le fauteuil en face de la glace, en poussant un petit gémissement de lassitude. Elle était devenue très pâle.

— Tu n'es pas bien, ma chérie, dit madame Davilow.

— Non ; mon chocolat ne passe pas, répondit-elle en tendant la main à sa mère.

— J'espère qu'on ne me refuserait pas de venir auprès de toi si tu étais malade, mon trésor, dit madame Davilow en pressant contre son sein la main de sa fille. Quelque chose lui disait sûrement que son enfant l'aimait et qu'elle avait besoin de sa mère autant qu'autrefois.

— Oh ! non, répartit Gwendolen en appuyant sa tête contre la poitrine de sa mère. Mais, vous savez, je ne suis jamais malade. Je suis très forte et vous ne devez pas vous inquiéter à cause de moi. Il faut que vous soyez

heureuse, et mes sœurs aussi ; elles sont pour vous de meilleures filles que je ne l'ai jamais été.

Elle releva la tête avec un sourire.

— Tu as toujours été bonne, mon ange ; je ne me souviens de rien autre.

— Pourquoi ? Qu'ai-je jamais fait de bon pour vous, si ce n'est d'épouser M. Grandcourt ? dit Gwendolen en s'efforçant de plaisanter. Du reste, je ne l'eusse pas fait si cela ne m'avait pas plu.

— Dieu nous en préserve, mon enfant. Je n'aurais pas voulu que tu te mariasses par intérêt pour moi. Ton bonheur est la moitié du mien.

— Fort bien ! dit Gwendolen en mettant son chapeau et en arrangeant ses cheveux ; alors vous voudrez bien considérer que vous êtes à demi heureuse, ce qui est plus que je n'ai jamais été habituée à vous voir ; et elle se tourna souriante vers sa mère. — Me voilà prête. Mais, chère mère, M. Grandcourt me donne beaucoup d'argent et je ne trouve pas moyen de le dépenser. Vous savez que je ne puis souffrir les enfants de charité et autres créatures semblables. Voici trente livres ; je désire que vous les consacriez à acheter quelque chose aux petites quand vous irez dans votre nouvelle demeure. Dites-le-leur. Puis elle mit les bank-notes dans les mains de sa mère et se dirigea vers la porte.

— Dieu te bénisse, chère enfant ! dit madame Davilow. Elles seront bien agréablement surprises que tu aies pensé à elles.

— Oh ! elles sont bien insupportables, dit gaiement Gwendolen, mais maintenant elles ne m'ennuient plus.

Elle ne s'expliquait pas le sentiment qui la poussait à agir ainsi envers ses sœurs ; en tout cas, elle ne voulait pas que l'on prît au sérieux ce qu'elle venait de faire. Elle était satisfaite d'être sortie de la chambre à coucher sans donner plus de marques d'émotion et elle termina sa visite en prenant congé avec une placidité qui lui fit se dire à elle-même et d'une façon sarcastique : « Il me semble que je fais une très bonne madame Grandcourt. »

Elle s'imaginait que ce jour-là son mari était allé à Gadsmere, et l'étrange conflit de sensations qui l'agitaient avait produit l'effet caractéristique de l'envoyer à Offendene. Elle s'étonnait de ses propres contradictions.

Pourquoi lui déplaisait-il que Grandcourt montrât de l'intérêt pour les êtres qui étaient cause de ses remords ? N'avait-elle pas décidé avant son mariage qu'elle parlerait et agirait en leur faveur ? Et puisque récemment il lui avait dit qu'il tenait à être à Londres pour prendre des arrangements testamentaires, elle aurait dû être satisfaite de ce que la conscience de son mari fût toujours en éveil envers les hôtes de Gadsmere ; et cependant, maintenant qu'elle était sa femme, l'idée que Grandcourt était allé à Gadsmere la brûlait comme un fer rouge. Elle ne pouvait rien reprocher qu'à elle-même ; seule, elle était cause de cette indignité, de cette humiliation d'être condamnée à un silence terrifiant, dans la crainte que son mari ne découvrit pourquoi elle l'avait épousé, et, comme elle l'avait dit à Deronda, elle était obligée de « continuer ». Après ses mouvements de haine secrète envers ce mari qui, dès le début, l'avait domptée, revenait toujours la pression spirituelle qui rendait la soumission inévitable.

Pas un effort pour reconquérir sa liberté qui n'amenât pour elle de nouvelles et de plus fortes humiliations. Outre le remords, le pire résultat de son mariage, à ce qu'il lui semblait, était l'obligation de se donner en spectacle, et son humiliation devenait encore plus grande à la pensée que madame Glasher en connaissait la cause ; car Gwendolen n'avait jamais fait aucune allusion à l'entrevue des Pierres-Parlantes amenée par l'entremise de Lush.

Quant à Grandcourt, il ne pouvait s'imaginer d'une façon complète de quelle manière les choses affectaient Gwendolen. Il ne voyait en elle que ce qui pouvait satisfaire sa propre volonté ; mais, sur ce point, il avait la sagacité qui approche de la divination. Il n'était pourtant pas infailible dans les jugements qu'il portait sur cette femme qui se laissait gouverner par des puissances chimériques n'existant pas pour lui. Il faisait grand cas de sa résistance interne, mais cela ne diminuait en rien le plaisir qu'il éprouvait à la dominer.

Le couple Grandcourt fut donc installé dans Grosvenor square à temps pour recevoir une lettre d'invitation à la soirée musicale de lady Mallinger. Cette soirée devait avoir lieu trois jours après leur arrivée à Londres, et Gwendolen mit assez d'indifférence à passer la revue de sa nouvelle résidence, de ses meubles, de ses curiosités, préoccupée qu'elle était par la certitude de reparler à Deronda et aussi de voir cette miss Lapidoth, qui déjà

avait été si éprouvée et « qui était capable de se soumettre à tout ce qu'elle considérait comme un devoir ». Car Gwendolen se souvenait de chaque mot qu'avait prononcé Daniel sur Mirah, et surtout de cette phrase qu'elle se répétait à elle-même avec amertume, sachant bien que sa soumission, à elle, était bien différente et ne ressemblait en rien à un devoir.

Les salons de Park Lane ne contenaient pas trop d'invités quand M. et madame Grandcourt y firent leur entrée. Klesmer s'y trouvait avec sa femme, et, dans son généreux intérêt pour Mirah, il lui avait proposé d'être son accompagnateur et conseillé de choisir l'air de Leo : *O patria mia*, comme devant la faire mieux valoir que de la musique plus connue. Il était déjà au piano et Mirah se tenait attentive à côté de lui, quand Gwendolen, resplendissante de beauté dans sa robe de velours vert clair et avec ses diamants empoisonnés, fut conduite à un siège d'honneur d'où elle les avait complètement en vue. Avec sa rare puissance sur elle-même et sa non moins rare qualité de discerner d'un coup d'œil toutes les personnes et tous les objets dès son entrée dans un salon, elle n'avait pas négligé, tout en jetant un regard sur Mirah, d'échanger en passant un salut et un sourire avec Klesmer. Ce sourire, pour tous deux, les reportait à cette matinée pendant laquelle son ambition avait été de ressembler à « la petite juive », et de dominer toute une assemblée par son talent. Au lieu de cela, elle faisait nombre aujourd'hui parmi de belles dames couvertes de soie et de pierreries, dont le principal talent était d'admirer et de critiquer. « Il pense que je suis maintenant la seule route qui me convienne », se dit-elle avec un amer ressentiment.

Gwendolen n'avait pas encore vu Deronda et pendant qu'elle causait avec sir Hugo, elle promenait des regards insoucians autour d'elle, saluant les personnes qu'elle reconnaissait, mais attentive à ne pas laisser deviner sa recherche de Daniel par l'œil scrutateur de son mari, qui la lui aurait reprochée comme une chose « diablement vulgaire ». Tout à coup ses yeux rencontrèrent ceux de « l'amateur qui aimait trop Meyerbeer », c'est-à-dire M. Lush, que sir Hugo continuait à trouver utile et qu'il tolérait parmi ses invités. Il était auprès de Grandcourt qui lui tournait le dos et causait avec lord Pentreath. Comment se fit-il que, pour la première fois, Gwendolen éprouva une sensation désagréable à l'idée que cet homme connaissait toute la vie de son mari ? De par sa volonté, il avait été banni de sa présence, et

voilà qu'inopinément il reparaisait à côté de son mari ! il n'était donc pas possible qu'il ignorât les secrets qui la rendaient si malheureuse. Elle fit un effort pour détourner la tête et continuer sa revue, comme si elle n'avait rien aperçu de plus important qu'un portrait suspendu au mur : enfin, elle découvrit Deronda. Il ne regardait pas de son côté ; elle s'en consola en se disant que, bien certainement, il l'avait vue entrer. En effet, il n'était pas loin de la porte, à côté de Hans Meyrick qu'il avait eu soin de comprendre sur la liste des invités de lady Mallinger. Tous deux étaient un peu inquiets, dans la crainte que Mirah ne se montrât pas à son plus grand avantage, et Deronda, dès qu'il l'avait pu, s'était échappé des griffes de lady Pentreath, qui lui avait dit, avec sa voix de violoncelle :

— Eh bien, votre juive, elle est jolie, on ne peut le nier. Mais où est son impudence judaïque ? Elle a l'air aussi modeste qu'une religieuse. Elle aura appris cela sur le théâtre.

Désagréablement touché de cette observation, il s'était éloigné et avait vu entrer les Grandcourt. Au même instant Hans lui demanda quelle était cette beauté, cette duchesse de Van Dyck ; et, comme il l'admirait avec ses hyperboles habituelles, Deronda lui répondit d'un accent sarcastique :

— Je croyais que vous n'admiriez que les femmes du style de votre Bérénice ?

— C'est le style que j'adore et non celui que j'admire, répondit Hans. Je pourrais être méchant pour les autres styles de femmes ; mais pour Bérénice je ne pourrais être que bon, que très bon, ce qui est quelque chose de beaucoup plus difficile...

— Chut ! fit Deronda, profitant pour le faire taire de ce que le concert allait commencer.

La réponse de Hans ne le satisfaisait pas et il ne fut pas mécontent quand il s'éloigna de lui pour s'avancer un peu plus.

Daniel n'avait jamais entendu Mirah chanter *O patria mia*. Il connaissait cette belle ode de Leopardi à l'Italie, alors qu'elle était encore dans les fers et pleurait sa liberté. En la disant, Mirah ressemblait étonnamment à Mordecai. Elle répondit à son attente, et tandis que les applaudissements retentissaient, Klesmer lui donna un témoignage de contentement qu'elle apprécia plus que tout autre, quoiqu'il ne fût perceptible que pour elle :

« Bien ! bien ! le crescendo meilleur que dernièrement ». Mais sa principale anxiété était de savoir si Deronda avait été satisfait. Si elle avait commis ce soir la moindre imperfection, elle ne se la serait pas pardonnée, car elle l'aurait considérée comme une injure pour lui. Elle le regarda de loin et il s'en aperçut ; mais il ne bougea pas de sa place, se contentant d'examiner le flot d'admirateurs qui allèrent l'entourer et se retirèrent peu à peu à la prière de Gwendolen, laquelle avait demandé à Klesmer de la lui présenter. Klesmer s'était levé en la voyant s'approcher, et comme elle s'adressait à lui en même temps qu'à Mirah, il demeura auprès d'elles quelques instants, souriant des yeux plutôt que des lèvres au piquant contraste que faisaient ces deux charmantes créatures assises à côté l'une de l'autre. Cependant, toute sa sollicitude paraissait être pour la plus splendide des deux.

— Laissez-moi vous dire, commença Gwendolen, combien je vous suis obligée ! M. Deronda m'avait assuré que j'aurais un grand plaisir à vous entendre, mais j'étais trop ignorante pour m'imaginer combien ce plaisir serait grand.

— Vous êtes trop bonne de parler ainsi, répondit Mirah tout occupée à la regarder.

— Nous désirons toutes que vous nous donniez des leçons. Moi au moins. Je chante fort mal, ainsi que vous le dira M. Klesmer ; je me suis rebutée, car je n'aime pas la médiocrité et je crains de ne pouvoir jamais la dépasser. Je crois que c'est une doctrine qui diffère de la vôtre, ajouta-t-elle en regardant Klesmer, qui répondit aussitôt :

— Non, si elle signifie que cela vaudrait la peine pour vous d'étudier davantage, et pour miss Lapidoth d'avoir le plaisir de vous y aider.

Il s'éloigna après avoir ainsi parlé, et Mirah, qui prenait tout avec un sérieux *naïf*, répondit :

— Si vous croyez que je puisse vous apprendre quelque chose, j'en serai très heureuse. J'ai l'ambition d'enseigner, mais je ne fais que commencer. Si je m'en acquitte bien, ce sera parce que je me souviendrai de quelle manière mon maître me donnait ses leçons.

En réalité Gwendolen était trop incertaine d'elle-même pour être prête à répondre à cette simple promptitude de Mirah, et, dans son désir de changer de sujet, elle dit :

— Vous n’êtes pas à Londres depuis longtemps, je crois ? Vous avez peut-être connu M. Deronda à l’étranger ?

— Non ; je ne l’avais jamais vu avant de venir en Angleterre, l’été dernier.

— Mais il vous a vue souvent, n’est-ce pas ? Il vous a beaucoup entendue chanter ? continua Gwendolen autant poussée par l’envie d’apprendre quelque chose sur Deronda que par l’embarras de continuer un entretien vide d’intérêt pour elle. Il m’a fait de vous le plus grand éloge. Il semblait parfaitement vous connaître.

— J’étais pauvre et j’avais besoin de secours, dit Mirah d’une voix attendrie, et M. Deronda m’a donné les meilleures amies qui soient au monde. C’est la seule manière dont il a su quelque chose de moi, car il était très affligé pour moi-même. Je n’avais point d’amis quand je suis venue. J’étais dans le malheur. Je lui dois tout.

Cette réponse fut délicieuse pour Gwendolen ; elle se souvint de la compassion que, sous une autre forme, Deronda lui avait aussi témoignée. Mais en voyant que Klesmer allait se faire entendre, elle s’éloigna, et, le contentement au cœur, sans pressentir que cette juive protégée ferait dans sa vie une différence plus grande que le perfectionnement possible de son chant, sous prétexte de se reculer du piano, elle alla s’asseoir sur un canapé où elle ne pouvait avoir qu’un voisin. Elle s’était rapprochée de Deronda ; était-il surprenant qu’il vînt lui donner la main avant que la musique commençât et qu’il s’assît à côté d’elle ? Mais quand, le morceau de Klesmer terminé, recommença le brouhaha des conversations pendant lequel elle avait espéré causer avec Daniel, elle remarqua que M. Lush, appuyé contre le mur non loin d’eux, était à portée de les entendre. Elle ne put réprimer un mouvement de colère, mais elle essaya de prendre un air indifféremment poli et dit :

— Miss Lapidoth est bien telle que vous me l’avez dépeinte.

— Vous avez été prompte à le découvrir, répondit-il ironiquement.

— Je n’ai pas trouvé en elle toutes les perfections dont vous avez parlé ; ce n’est pas ce que je veux dire ; mais je trouve son chant délicieux, et elle aussi. Son visage est aimable, pas du tout commun ; sa petite personne est complète. Je lui prédis beaucoup de succès.

Ce langage parut choquant à Deronda ; il ne répondit rien et regarda gravement devant lui. Elle sentit qu'il n'était pas content d'elle, ce qui la rendit encore plus impatiente du voisinage de Lush, lequel l'empêchait de dire ce qu'elle voulait. Elle se tut aussi. Cet état de contrainte, pendant lequel ni lui ni elle ne se regardèrent, dura passablement longtemps ; enfin Lush quitta sa place pour aller plus loin causer à quelqu'un. Elle dit aussitôt :

— Vous me méprisez parce que j'ai parlé artificiellement.

— Non, répondit froidement Daniel ; je crois que c'est parfois excusable. Mais je ne pensais pas que vos derniers mots étaient tout à fait artificiels.

— Ai-je dit quelque chose qui vous ait déplu ?

— C'est impossible à expliquer. On ne peut jamais communiquer les délicatesses du sentiment par des mots et des manières.

— Vous pensez qu'il m'est interdit de les comprendre, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix. Me suis-je donc montrée si rebelle à ce que vous m'avez dit ?...

On voyait des larmes dans ses yeux.

— Pas du tout, repartit Deronda d'une voix plus douce. Mais l'expérience diffère selon les personnes. Nous ne voyons pas tous les choses de la même façon. J'ai eu plus d'une preuve que vous n'êtes pas rebelle, conclut-il en souriant.

— Mais on peut sentir les choses et n'être pas capable de mieux faire, répondit Gwendolen sans sourire : la distance à laquelle Deronda semblait la rejeter l'avait glacée. — Je commence à croire que nous ne pouvons devenir meilleurs qu'en ayant auprès de nous quelqu'un qui sollicite nos bons sentiments. De moi, rien ne doit vous surprendre : peut-être est-il trop tard pour me changer ! Je ne sais comment faire pour être sage comme vous me l'avez dit.

— Mes prédications ont rarement abouti à bien ; j'aurais probablement été plus sage en ne me mêlant de rien.

— Non ! ne dites pas cela, s'empressa de répondre Gwendolen. Si vous désespérez de moi, je désespérerai aussi ! Quand vous m'avez recommandé de ne pas persévérer dans l'égoïsme et l'ignorance, j'ai senti une force

nouvelle en moi. Si vous dites maintenant que vous voudriez ne pas vous en être mêlé, c'est que vous désespérez de moi et que vous m'abandonnez. Alors vous aurez décidé que je ne serai jamais bonne ! C'est vous qui en serez cause, car je sens que je deviendrais bien différente si vous vous teniez aussi près de moi que possible, et si vous vouliez croire en moi.

Elle ne le regardait pas en parlant ; ses yeux ne quittaient pas le manche de l'éventail qu'elle tenait à la main. Après ces derniers mots elle se leva et alla reprendre sa première place qui était demeurée vacante, et Mirah commença de sa voix délicieuse à chanter l'air si plein d'émotion, *Per pietà non dir mi addio !*

Pour Deronda, cette mélodie fut, pendant un moment, comme la prolongation des protestations de Gwendolen ; une sollicitation de quelque chose de vague et de pénible, inconciliable avec les conditions présentes, à laquelle cependant il était difficile de résister.

— Savez-vous que j'envie votre sort ! vint lui dire Hans. Être assis à côté d'une belle duchesse, et avoir avec elle une querelle sans doute très intéressante !

— Une querelle ? répéta Deronda étonné.

— Oh ! sur la théologie sans doute, rien de personnel. Elle vous aura dit comment vous devez penser, puis elle vous a quitté avec un air de majesté admirable. Est-elle *antinomienne* ? En ce cas, dites-lui que je suis un peintre *antinomien* et veuillez me présentera elle. J'aimerais faire son portrait et celui de son mari. Il a cette sorte de beau physique que le duc doit avoir dans *Lucrezia Borgia*, — si cela s'accorde toutefois avec un beau baryton, — ce qui ne se peut pas.

Deronda espéra que ce que disait Hans de l'impression que son entretien avec Gwendolen avait faite sur lui, n'était rien de plus qu'une de ces boutades fantastiques si communes chez lui. Quant à Gwendolen, elle n'était pas sans appréhension que son mari l'eût épiée et trouvé quelque chose à lui reprocher, — quelque chose contre sa dignité comme sa femme, sa conscience lui disant qu'elle n'avait pas en public cet air d'uniformité parfaite qui était son idéal. Mais Grandcourt ne lui fit point d'observation sur sa tenue. Seulement, pendant que leur voiture les ramenait chez eux, il lui dit :

— Lush dînera demain chez nous avec d'autres personnes. Vous voudrez bien être polie avec lui.

Le cœur de Gwendolen battit violemment. Les mots qu'elle voulait prononcer, comme quelqu'un qui veut rendre un coup, étaient : « Vous violez la promesse que vous m'avez faite ; votre première promesse ! »

Mais elle n'osa pas. Elle avait aussi peur d'une querelle que d'une pression de ses doigts sur son cou. Après une pause, elle dit d'un ton plutôt de plainte que de colère :

— Je croyais que vous ne vouliez pas qu'il fréquentât la maison ?

— J'ai besoin de lui maintenant, il m'est utile, et j'entends qu'il soit traité poliment.

XLIV

Le moment était venu de révéler à Mordecai que sa sœur était retrouvée et le faire changer de domicile avant sa réunion avec Mirah. Madame Meyrick, à laquelle Deronda avait tout confié, excepté ses relations particulières avec Mordecai, s'était activement occupée de trouver un appartement sortable dans Brompton, à quelques minutes de chez elle, afin que ses soins maternels fussent à la portée du frère et de la sœur. Son heureux mélange de prudence écossaise et de vivacité gauloise lui avait permis de garder un secret absolu envers ses filles comme envers Hans ; du reste, de même que Deronda, elle avait plus d'une raison pour désirer que Mirah pût se subvenir à elle-même. Peut-être aussi la petite mère avait-elle été amenée à garder un secret absolu par quelque doute dans son sentiment sur le remarquable frère dont on lui avait fait le portrait, et, bien certainement, si elle éprouvait de la joie et une admiration anticipée, elles étaient dues à sa confiance dans le jugement de Deronda. La phtisie était un fait regrettable qui appelait toute sa sollicitude. Mais comment aurait-elle pu être heureuse d'un enthousiasme que, pour être sincère, elle considérait comme une opiniâtreté judaïque ? Elle avait espéré, et ses enfants aussi, que

l'intensité de passion de Mirah pour le judaïsme s'affaiblirait peu à peu et qu'elle se fondrait dans le courant de ses rapports affectueux avec ses nouveaux amis. Dans son secret désir de voir se continuer le roman, elle avait présumé qu'on ne retrouverait aucun de ses parents et que l'isolement de la jeune fille favoriserait les espérances de Hans qu'elle avait devinées. Et voilà qu'au plus beau moment apparaît un frère, qui, sans doute, replongera l'esprit de Mirah au plus profond de la croyance juive ! Elle ne put s'empêcher de dire à Dcronda :

— Je suis aussi heureuse que vous que le prêteur sur gage ne soit pas son frère : il y a bien des Ezra en ce monde et réellement c'est une consolation de penser que tous les juifs ne sont pas comme ces boutiquiers qui, une fois qu'ils vous tiennent, ne veulent pas vous laisser sortir de chez eux. En outre, ce qu'il dit de sa mère et de sa sœur me fait le bénir. Je suis sûre qu'il est bon. Pourtant, je n'aime pas et n'ai jamais aimé le fanatisme. C'est peut-être parce que j'ai un peu trop entendu prêcher dans ma jeunesse et que mon palais s'en est dégoûté.

— Vous ne trouverez pas en Mordecai un prédicateur, répondit Dcronda, et il n'est pas ce qu'on peut appeler fanatique. Selon moi, un homme n'est fanatique que quand son enthousiasme est étroit et aveugle, ce qui fait qu'il n'a aucun sens des proportions, qu'il devient injuste et qu'il se rend antipathique à ceux qui ne suivent pas le même sentier que lui. Mordecai est un enthousiaste dans le sens le plus élevé de ce mot ; c'est-à-dire qu'il ne pense qu'aux bienfaits généraux et suprêmes pour l'humanité. Ce n'est pas un juif strictement orthodoxe, car il est plein de tolérance pour les autres : sa conformité, en bien des choses, est une indulgence pour la condition des autres juifs. Les gens avec lesquels il vit l'aiment autant qu'il est possible, mais ne comprennent rien à ses idées.

— Fort bien ; je puis m'élever au niveau de la mère Cohen et aimer Mordecai pour ce que je vois de bon en lui ; quant à ses mérites, que je ne connais pas, je m'en rapporte à vous. Selon votre définition, l'on pourrait être fanatique en adorant le sens commun ; car mon mari avait coutume de dire que le monde serait un triste séjour s'il n'y avait que du sens commun. En tous cas, le frère de Mirah aura un bon lit, j'en ai pris soin, et je ferai coller du papier à cette double fenêtre pour empêcher les courants d'air.

(L'entretien avait lieu dans le local préparé pour le frère et la sœur). Quand les enfants le sauront nous pourrons enjoliver la chambre.

— La première chose à faire est de tout dire à Mordecai, et de l'amener à changer de résidence, ce qui sera peut-être difficile, dit Deronda.

— Voulez-vous parler à Mirah avant que je fasse part de rien aux enfants ? demanda madame Meyrick. Il hésitait, elle continua : — Non, n'est-ce pas ? Laissez-moi le dire à Hans et à mes filles la veille au soir, et le lendemain, tous seront absents.

— Oui, c'est le mieux. Mais rendez justice à mon jugement sur Mordecai ou plutôt Ezra, car je suppose que Mirah désirera l'appeler ainsi ; n'enflammez pas leur imagination en le comparant à Habakuc Mucklewrath^[4], dit Deronda en souriant, car madame Meyrick l'avait quelquefois traité de puritain.

— Fiez-vous à moi, dit la petite mère, je les persuaderai si bien, que je me convertirai moi-même. Quand j'ai peur, il est bon pour moi que quelqu'un me reproche de n'être pas brave ; cela me réchauffe le sang.

Deronda aurait été plus disposé à argumenter et à être persuasif sur le compte du livre de Mirah, s'il n'avait pas été préoccupé de la tâche plus importante dont il tenait à s'acquitter sans blesser les Cohen. Il aurait voulu rencontrer Mordecai à *la Main et la Bannière* ; mais, après mûre réflexion, il lui avait écrit que des raisons particulières le portaient à désirer le voir chez lui le lendemain au soir, et causer avec lui dans son atelier, si les Cohen n'y faisaient point d'objection. En ce dernier cas, il espérait que Mordecai ne refuserait pas de l'accompagner ailleurs. Il pensait ainsi produire un effet préparatoire et salulaire.

Il fut reçu avec la cordialité habituelle. Après qu'il eut dit :

— Je crois que Mordecai est ici et m'attend, Jacob sauta sur ses genoux en lui demandant :

— Qu'avez-vous à dire à Mordecai ?

— Quelque chose de très intéressant pour lui, répondit Deronda en pinçant légèrement l'oreille du gamin, mais tu ne comprendrais pas.

— Pouvez-vous dire ceci ? s'écria Jacob, qui prononça aussitôt une phrase en hébreu.

— Non, en vérité, je ne le puis.

— Je le pensais bien, s'écria l'enfant d'un air de triomphe ; puis, courant à la porte de l'atelier, il dit à haute voix :

— Mordecai, voici le jeune fashionable ! Expression dont se servait son père et qu'il pensait devoir compléter son triomphe commencé avec l'hébreu. Sa mère et sa grand'mère le réprimandèrent, pendant que Daniel, entrant dans l'atelier dont il ferma la porte, vit qu'un tapis avait été étendu par terre, qu'un fauteuil avait été apporté et que du feu et une lampe avaient été allumés, pour témoigner de la considération des Cohen envers lui.

Quand Mordecai se leva, Deronda fut frappé de l'air solennel de son visage. Aucun ne parla d'abord, et quand ils furent assis à côté l'un de l'autre devant la cheminée, Mordecai dit d'un ton de certitude :

— Vous venez m'apprendre une chose après laquelle mon âme aspire.

— C'est vrai, j'ai quelque chose de très important à vous communiquer ; une nouvelle, j'en ai la persuasion, qui vous réjouira, répondit Deronda, qui vit bien que Mordecai s'attendait à une révélation toute différente de ce dont il s'agissait.

— On vous a tout avoué, tout est éclairci, reprit Mordecai. Vous êtes mon frère comme si vous aviez sucé le même lait que moi. L'héritage est à vous ; aucun doute ne doit plus nous diviser.

— Je n'ai rien appris de nouveau me concernant, répliqua Daniel.

Le désappointement était inévitable, il valait mieux ne pas laisser l'espoir dégénérer en erreur.

Mordecai resta immobile, incapable pendant un moment de réfléchir à ce qui allait venir. Toute la journée son esprit avait été dans une tension continuelle vers l'accomplissement de ce qu'il attendait. La réaction fut pénible et il ferma les yeux.

— Seulement, reprit doucement Deronda après une pause, seulement je suis parvenu à découvrir un autre lien caché avec vous, outre celui dont vous m'avez parlé comme existant dans votre âme.

Mordecai n'ouvrit pas les yeux, mais ses paupières frissonnèrent.

— J'ai fait la connaissance d'une personne qui vous intéresse fort...

Mordecai ouvrit les yeux et les fixa sur Deronda.

— D'une personne étroitement attachée à votre pauvre mère, continua Daniel qui ne voulait faire que progressivement sa déclaration ; mais remarquant chez son auditeur un mouvement d'anxiété, il continua :

— De cette mère, qui, pour elle comme pour vous, était la plus chère des créatures.

Mordecai, à ces mots, saisit convulsivement le poignet de Daniel ; il paraissait pétrifié.

— Votre prière a été exaucée ; Mirah a été délivrée du mal.

L'étreinte se relâcha un peu, mais Mordecai, haletant, laissa échapper un sanglot, sans cependant verser de larmes.

Deronda reprit :

— Votre sœur est digne de la mère que vous honoriez

Il s'arrêta, et Mordecai, s'appuyant contre le dossier de sa chaise, referma les yeux et prononça quelques mots hébreux, seulement perceptibles pour lui. On aurait dit qu'il conversait avec son objet aimé : son visage exprimait une douceur ineffable, et pour la première fois, Daniel discerna une ressemblance de famille avec Mirah.

Quand Mordecai fut assez remis pour l'entendre, il lui raconta le reste ; mais en relatant la fuite de Mirah, il parla de la conduite de son père en termes vagues et appuya seulement sur son désir irrésistible de venir en Angleterre pour y retrouver sa mère. Il ne dit rien non plus de l'intention qu'avait eue la jeune fille de se noyer, ni du secours qu'il lui avait prêté ; il se contenta de décrire la maison où elle était, comme appartenant à des amis qui partageaient l'intérêt qu'il lui portait. Enfin il insista sur les sentiments de Mirah pour sa mère et son frère en rapportant tous les détails qu'il connaissait.

— Je procédais à mes recherches, dit-il en souriant, lorsque je vins dans cette maison ; le nom d'Ezra Cohen était alors pour moi le nom le plus intéressant du monde. J'avoue que j'ai été longtemps craintif. Vous me pardonnerez, j'espère, de vous avoir questionné sur la fille de madame Cohen, la mère. J'étais inquiet de savoir quels pouvaient être les parents de

Mirah. Mais je trouvais un frère digne d'elle quand je sus que son Ezra était déguisé sous le nom de Mordecai.

— Mordecai est réellement mon nom. Ezra Mordecai Cohen.

— Existe-t-il un lien de parenté entre cette famille et la vôtre ?

— Seulement la parenté en Israël. Je leur suis très attaché ; ils m'ont abrité et secouru avec l'affection de cœurs juifs. Il m'est doux de supporter leur ignorance et de leur être reconnaissant, afin de pouvoir conserver en esprit la pauvreté spirituelle d'un million de juifs et de ne pas remplacer la sagesse aimante par une science impatiente.

— Mais maintenant qu'un lien plus étroit vous attire, vous ne vous croyez plus obligé, j'espère, de continuer à vivre avec eux, reprit Daniel, non sans crainte d'une résistance à vaincre. Il est juste que vous habitiez avec votre sœur, n'est-il pas vrai ? Je vous ai fait préparer, non loin de ses amies, un appartement où elle ira vous rejoindre. Ne refusez pas, je vous en prie ; cela me permettra d'être plus souvent avec vous ; notamment aux heures où Mirah sera obligée de vous quitter. C'est de l'égoïsme de ma part, j'en conviens ; mais ma raison principale est que Mirah veut veiller sur vous et que vous devez lui accorder la tutelle d'un frère. Vous aurez des livres ; je veux étudier avec vous, et vous conduire voir la rivière et les arbres. Vous aurez le repos et le bien-être qui vous sont de plus en plus nécessaires, et je puis ajouter, dont j'ai besoin pour vous. C'est un droit que je m'arroge, maintenant que nous nous sommes trouvés l'un l'autre.

Deronda parlait avec une chaleur affectueuse, ainsi qu'il l'aurait fait avec un frère vénéré. Mordecai qui le contemplait avidement se tut quelque temps et s'écria enfin d'un ton presque de reproche :

— Et vous voudriez que je doutasse de votre naissance juive ? Ne nous sommes-nous pas sentis, dès notre première rencontre, liés par des fibres invisibles ? N'avons-nous pas tressailli ensemble comme les feuilles d'un tronc commun ? Je sais ce que je suis ! Je me sais un membre de la foule des pauvres ; je suis frappé ; je suis mourant. Mais nos âmes se connaissent ; elles se sont regardées en silence, comme ceux qui ont été longtemps séparés et se retrouvent. Le sang d'Israël coule dans vos veines.

Quoique demeurant calme, Daniel se sentit frémir. Il lui était aussi impossible de nier que d'affirmer. Il attendit, espérant une réponse plus

directe. Après avoir médité un instant, Mordecai ajouta d'un ton ferme et résolu :

— Ce que vous attendez de moi, je le ferai, et notre mère, — puisse la bénédiction de l'Éternel être avec elle dans nos âmes ! — l'aurait désiré aussi. J'accepte ce que votre fraternelle bonté a préparé et la demeure de Mirah sera la mienne.

Il s'arrêta un peu et reprit d'un ton mélancolique :

— Mais je suis désolé de me séparer de ces enfants et de leurs parents. Il faut que vous leur parliez, car je n'en aurais pas le courage.

— Je pensais bien que vous auriez besoin de moi pour le leur faire savoir. Y allons-nous de suite ? demanda Deronda soulagé par cette condescendance inattendue.

— Oui, ne différons pas ; il le faut, dit Mordecai en se levant de l'air d'un homme qui a un douloureux devoir à remplir. Puis s'arrêtant, il reprit : — N'insistez pas plus qu'il n'est besoin sur ma sœur.

En entrant dans le parloir, Mordecai dit à Jacob :

— Prie ton père de venir, et va dire à Sarah de garder la boutique. Mon ami a quelque chose à lui communiquer, ajouta-t-il en s'adressant à la grand'mère.

Les deux dames crurent que c'était une nouvelle excentricité de Mordecai de traiter d'ami ce gentleman, et pour montrer qu'elles étaient plus polies, elles firent asseoir Deronda à la meilleure place.

Cohen, en entrant la plume sur l'oreille, se frotta les mains d'un air de satisfaction, et s'écria :

— Eh bien, monsieur ! Je suis heureux que vous nous ayez fait l'honneur de venir nous voir en famille, ce soir.

Il regardait autour de lui avec un plaisir visible. La scène, en effet, était curieuse. D'un côté le baby sous la courte-pointe écarlate, bercé par la jeune mère, et la grand'maman tenant Adélaïde Rebecca sur ses genoux ; de l'autre, Jacob, entre les jambes de son père, et, au milieu, les deux acteurs principaux, Deronda et Mordecai, ce dernier un peu en arrière et dans la pénombre, désireux de cacher son agitation pendant ce qui allait se passer.

— Je viens de faire part à Mordecai, commença Deronda, d'un événement qui va occasionner un grand changement dans sa vie, et j'espère que vous conviendrez avec moi que c'est un heureux événement. Comme il vous tient pour ses meilleurs amis, il désire que je vous l'apprenne.

— S'agit-il d'argent, monsieur ? demanda vivement Cohen.

— Pas précisément, répondit Deronda en souriant, mais d'une bonne et tendre sœur qui veut se réunir à lui et veiller sur son bien-être.

— Mariée, monsieur ?

— Non, pas mariée.

— Avec des revenus ?

— Avec des talents qui lui assurent un revenu. Un appartement est déjà préparé pour recevoir Mordecai.

Le silence régna pendant quelques instants, puis la grand'mère dit d'un ton plaintif :

— Ainsi, vous nous quittez, Mordecai ?

— Et vous n'aurez point d'enfants comme ici, ajouta la jeune mère.

— Point de Jacob, point d'Adélaïde ni d'Eugénie ! reprit la grand'mère.

— Ah ! s'écria Cohen, l'éducation de Jacob en souffrira. Il faudra qu'il aille à l'école ; ce sera dur pour lui.

Le petit, qui écoutait de toutes ses oreilles, entendit les paroles de son père résonner comme une menace ; il ne s'imaginait pas que le départ de Mordecai pût apporter un changement ; mais à la mention que « ce serait dur pour lui », il s'effraya et donna cours à ses lamentations. Adélaïde Rebecca, qui pleurait toujours quand elle voyait pleurer son frère, ne manqua pas de l'imiter, et le baby, réveillé par ces piaulements, y joignit si bien les siens, qu'on fut obligé de le tirer de son berceau. Mordecai, dont ces cris perçaient l'âme, tendit les bras à Jacob, qui, au milieu de ses sanglots, tournait la tête de tous côtés, afin de ne perdre aucune observation. Mais son père lui ayant dit : « Cela ne fait rien, mon petit homme, tu iras voir les chevaux », il fut consolé et alla vers Mordecai qui, sans parler, posa sa joue sur cette petite tête noire.

Cependant Cohen, qui sentait que le devoir du chef de la famille était de faire excuser ce moment de faiblesse, pensant que l'occasion était bonne pour prononcer un discours, écarta les coudes, appuya les mains sur ses genoux, et dit à Deronda :

— Nous ne sommes pas gens, monsieur, à jalouser le bonheur d'autrui. Je ne suis pas envieux, et si quelqu'un offrait à Mordecai de s'établir à ma porte, je ne lui ferais pas mauvaise figure pour cela. Je ne suis pas de ceux qui ont une fausse opinion d'eux-mêmes et qui s'effrayent lorsqu'un autre a de la chance ; je saurai toujours bien me tirer d'affaire. Si quelqu'un voulait me rouler, je me tortillerais comme une chenille, et je ne manquerais pas de retomber sur mes pieds. Quoique je puisse dire que vous nous enlevez une de nos bonnes œuvres, — ce qui, soit dit en passant, est une propriété qui ne rapporte pas d'intérêts, — ni ma mère, ni ma femme, ni moi, ne prétendons nous y opposer. Il ne faut pas qu'un juif soit comme un domestique qui travaille pour un salaire, encore bien que je ne croie pas qu'on doive refuser le salaire quand on peut l'obtenir ; quant à l'envoi de Jacob à l'école, je ne suis ni pauvre, ni avide ; je n'en suis pas réduit à économiser six pence, ni même une demi-couronne. Ce qui est vrai, c'est que les femmes et les enfants aiment Mordecai ; votre bon sens peut vous le faire voir. Un homme est tenu de remercier Dieu, comme nous le faisons tous les jours, de ce qu'il ne l'a pas fait femme, et la femme de ce qu'il l'a faite selon sa volonté. La femme de notre peuple est féconde, maternelle ; son cœur est compatissant et tendre. Ses enfants sont vigoureux et sains, et je pense que vous avouerez que ceux d'Addy le sont ; elle n'est pas méchante, et elle a le cœur sensible. Vous nous excuserez donc, monsieur, de n'avoir pas tout d'abord été heureux de ce qui arrive. Quant à cette jeune lady, — car, d'après ce que vous avez dit, le terme de « jeune lady » est le seul convenable pour la désigner, — nous en serons enchantés pour l'amour de Mordecai, quand nous aurons pu nous en rendre compte et voir où nous en sommes.

Avant que Deronda pût rien répondre à cette allocution d'un amalgame si bizarre, Mordecai s'écria :

— Mes amis, mes amis ! croyez bien que s'il ne s'agissait que de l'abri, de la nourriture et du vêtement, je n'en accepterais pas de meilleurs que ceux que vous m'avez donnés. Vous avez allégé mes souffrances par l'amour, et la seule joie que j'aie espéré jusqu'à mon dernier jour pour ce

corps épuisé, était d'instruire votre enfant. Mais aujourd'hui, je suis comme un homme qui, d'avance, a revêtu son linceul, qui a fait de la tombe son lit, et auquel le divin commandement a ordonné : Lève-toi et marche, la nuit n'est pas encore venue ! Aucun motif futile ne m'aurait fait préférer une autre bonté à la vôtre. Mais vous le savez, et cela vous a été enseigné : *La récompense d'un devoir est la possibilité d'en remplir un autre*, comme l'a dit Ben Azai. Vous avez fait de votre devoir envers votre frère pauvre une joie pour vous et pour moi ; votre récompense sera de ne pas vous reposer sur la joie de pareilles actions à l'avenir. Et puis, Jacob ne peut-il venir me voir ?

En faisant cette question, il s'était tourné vers Deronda, qui répondit :

— Certainement, cela se peut. Ce n'est pas plus loin que Brompton.

— Bien, fit la grand'mère, avec un soupir de résignation. J'espère aussi que votre nourriture sera *koscher*^[5], Mordecai, car vous devrez vous fier aux personnes avec lesquelles vous allez vivre.

— Tout sera pour le mieux, ma mère, vous pouvez en être sûre, dit Cohen, désireux d'arrêter toute indiscretion sur cette matière, car il était incertain de la position de son hôte.

— Ainsi, monsieur, reprit-il d'un ton plaisant, en s'adressant à Deronda, c'était de quelque chose de mieux que la science dont vous aviez à causer avec Mordecai ! Je m'en étonnais pour un moment, et je me disais bien qu'il y avait un secret là-dessous.

— Mordecai vous apprendra peut-être ce qui m'a conduit à le chercher, dit Deronda, qui, pensant devoir en finir, se leva.

Il fut décidé qu'il reviendrait chercher Mordecai le surlendemain ; mais celui-ci voulut le reconduire jusqu'au bout de la rue. Il s'enveloppa de son surtout et de son cache-nez, car cette soirée de la fin de mars était encore glaciale. Deronda, qui ne voulait pas le laisser aller trop loin, comprit néanmoins son désir de sortir après cet entretien si plein d'émotion. Ils n'échangèrent pas un mot avant que Daniel, au moment de quitter Mordecai, lui dit :

— Mirah voudra sans doute remercier les Cohen de leurs bontés pour vous. Désirez-vous qu'elle aille les voir ?

Il ne répondit pas tout de suite. Après une pause, il dit :

— Je ne sais pas. Je crains que cela ne se puisse. Il y a un chagrin de famille, la vue de ma sœur pourrait rouvrir la blessure. Il y a une fille, une sœur qui ne sera jamais restituée, comme Mirah. Mais qui connaît les voies du Seigneur ? Tous, nous refusons ou nous accordons nos prières, et les hommes, dans leur insouciance, ne savent souvent pas ce qu'ils font. J'ai dans les oreilles les prières des générations passées et de celles à venir. Ma vie n'est rien pour moi que le commencement de l'accomplissement ; et cependant je ne suis qu'une autre prière que vous complétez.

Ils se serrèrent les mains et se séparèrent.

XLV

On serait tenté d'envier le sort de Deronda fournissant à Mordecai de nouveaux habits, et se plaisant à le voir revêtir une belle chemise en flanelle grise et une robe de chambre presque semblable au froc brun d'un franciscain. Mais, après avoir tout préparé, il fut poursuivi par un doute. Ne se méprenait-il pas sur le compte de Mirah ? Ne serait-elle pas, comme lui, plus impressionnée par la distinction de son frère sous son cachet de pauvreté ? Restaient les Meyrick qu'il fallait rendre favorables à ce frère trop hébraïque, et son idée aurait été confirmée s'il avait entendu les dialogues qui s'échangèrent le soir même autour du foyer de madame Meyrick, après que Mirah fut remontée dans sa chambre. Hans, installé maintenant dans son appartement de Chclsca, était demeuré tard chez sa mère, qui dit tout à coup en tisonnant le feu :

— À présent, Kate, éteins la bougie et venez toutes auprès du feu. Hans, mon ami, cesse de te moquer de ces poèmes que tu lis pour la centième fois au moins, et approche aussi. J'ai quelque chose de surprenant à vous apprendre,

— Comme si je ne le savais pas ! dit Kate. Il y a longtemps que je l'ai vu dans vos yeux et dans vos prétextes de sorties, ajouta-t-elle pendant que ses

sœurs avançaient leurs pieds sur le garde-feu et que Hans s'asseyait à califourchon à côté d'elles, la tête et les mains appuyées sur le dossier de la chaise.

— Eh bien, puisque tu es si savante, dit la petite mère de sa voix la plus claire, tu sais sans doute que le frère de Mirah est retrouvé ?

— Que le diable l'emporte ! s'écria Hans.

— Hans, voilà qui est méchant, riposta Mab. Suppose que nous t'ayons perdu ?

— Je ne puis m'empêcher d'en être triste,.. fit Kate. Et sa mère ! où est-elle ?

— Sa mère est morte.

— J'espère que son frère n'est pas un méchant homme, observa Amy.

— C'est peut-être un de ces individus au sourire stéréotypé et qui vend de la bijouterie !.. Un Assyrien du palais de Cristal, avec son bonnet sur la tête, reprit Hans de mauvaise humeur.

— A-t-on jamais vu des enfants aussi dénaturés ? fit madame Meyrick, aiguillonnée par le besoin de faire de l'opposition. Vous ne pensez pas du tout à la joie qu'en aura Mirah.

— Vous savez, maman, que Mirah se souvient à peine de son frère, dit Kate.

— Les gens qui sont perdus depuis douze ans ne devraient jamais revenir, grommela Hans ; ils sont toujours gênants.

— Hans ! s'écria madame Meyrick d'un ton de reproche ; si tu m'avais perdue pendant vingt ans, j'aurais pensé...

— J'ai dit douze ans, fit Hans en l'interrompant.

— Eh bien, c'est beau de retrouver les gens, dit Mab en se prenant les genoux. Est-ce le prince Camaralzaman qui l'a retrouvé ?

La petite mère leur fit alors le récit de ce qui était arrivé et ne fut interrompue par personne.

— M. Deronda, dit-elle en finissant, a pour lui une admiration sans bornes, et il affirme que Mirah est la digne sœur de ce frère,

— Deronda est parfaitement absurde avec ses juifs, dit Hans en se levant et en lançant sa chaise loin de lui d'un coup de pied. Il fait tout ce qu'il peut pour encourager Mirah dans ses préjugés.

— Oh, Hans ! s'écria Mab, tu devrais avoir honte de parler ainsi de M. Deronda ! Et la figure de madame Meyrick laissa voir comme une expression de mécontentement qu'elle ne manifesta pas.

— Maintenant nous ne serons plus jamais ensemble, continua Hans en se promenant dans la chambre, les mains enfoncées dans les poches de sa jaquette ; ce prophète Élie viendra prendre le thé avec nous, et Mirah ne pensera plus qu'à aller s'asseoir sur les ruines de Jérusalem. Elle sera perdue comme artiste, comptez là-dessus ; elle deviendra aussi étriquée qu'une religieuse. Tout sera gâté, notre maison comme le reste. Ma seule ressource sera de boire !

— En vérité, Hans, s'écria Kate impatientée, je crois que les hommes sont les animaux les plus méprisables de la création. Chacun d'eux veut que l'on fasse selon sa fantaisie ; sans cela ils sont insupportables.

— Oh, oh, oh ! c'est vraiment terrifiant, s'écria Mab. Je suis comme si l'ancienne Ninive allait revenir !

— Je voudrais savoir quel bien tu as retiré de ton séjour à l'université et d'avoir tout appris, si tu es si enfant, Hans, dit Amy. Tu devrais savoir tout supporter de la part d'un homme que la Providence a conduit vers toi. Nous supporterions tout de lui !

— Alors, vous aimerez les nouvelles lamentations de Jérémie, avec la suite au prochain numéro, reprit Hans. À quoi bon être ceci plutôt que cela, s'il faut endurer la compagnie de ces hommes à idées fixes, qui vous regardent dans le blanc des yeux, et qui considèrent vos remarques comme de petites notes, bonnes tout au plus à être placées au bas de leur texte ? S'il faut se mettre sous une fontaine pétrifiante, mieux vaut être une vieille botte. Je ne me sens pas disposé à servir de vieille botte. Bonsoir, petite mère, dit-il en lui baisant le front, et, se dirigeant vers la porte, il ajouta : — Bonne nuit, fillettes.

— Suppose que Mirah connaisse ta façon de penser, lui dit Kate ; mais il ne répondit rien, et ferma brusquement la porte.

— J'aimerais à voir Mirah quand M. Deronda lui apprendra cette nouvelle, continua-t-elle en regardant sa mère. Je suis sûre qu'elle sera bien belle.

Mais Deronda, après avoir réfléchi, écrivit une lettre que madame Meyrick reçut le lendemain matin, par laquelle il la pria de faire la révélation à sa place, sans lui dire la véritable raison qui le guidait, — qui était sa crainte d'avoir à recommencer un récit dans lequel il aurait eu l'air de se faire important et de se donner le caractère d'un bienfaiteur général, — donnant seulement pour motif qu'il tenait à être auprès de Mordecai quand elle lui amènerait Mirah.

Quant à Mordecai, il ne fit plus de questions sur sa sœur et garda un silence peu habituel sur tous autres sujets, paraissant simplement se soumettre aux changements survenus dans sa vie. Il endossa ses nouveaux vêtements avec complaisance en disant avec un pâle sourire à Deronda :

— Il faut que je garde mes vieux habits comme souvenirs.

Tant qu'ils demeurèrent assis à attendre Mirah, il ne prononça pas un mot et tint les yeux fermés ; ses mains seules témoignaient d'une vive agitation. Cela pouvait être de joie, mais la joie aussi est quelquefois terrible.

De son côté, Deronda se sentait plus surexcité qu'il n'aurait voulu, et quand il entendit résonner le timbre de la porte, il sortit, sans savoir exactement pourquoi ; il voulait voir d'avance Mirah et la saluer. Il fut saisi en reconnaissant qu'elle avait mis le chapeau et le manteau qu'elle portait quand il l'avait rencontrée pour la première fois, le mémorable manteau qui devait lui servir de suaire. Quand madame Meyrick, la voyant ainsi équipée, lui demanda : « Vous voulez donc sortir dans cette tenue, ma chère ? » elle répondit :

— Mon frère est pauvre, je tiens à le paraître autant que lui ; sans cela il pourrait peut-être s'éloigner de moi.

Elle s'était imaginée qu'elle le verrait dans ses vêtements d'ouvrier. Deronda ne fit aucune remarque et se sentit presque honteux de ses méticuleux préparatifs. Elle semblait pâle et craintive ; il lui serra silencieusement la main.

Deronda lui ouvrit la porte et ils virent Mordecai debout les attendant l'œil fixe et ardent. Elle ne fit qu'un pas et s'arrêta ; ils s'examinèrent tous

deux sans bouger. C'était moins leur propre présence qu'ils sentaient que celle des autres. Mirah fut la première à rompre le silence.

— Ezra, fit-elle exactement sur le même ton que sa mère.

Mordecai, d'un mouvement subit s'élança jusqu'à elle et posa les mains sur les épaules de sa sœur, qu'il dépassait de toute la tête. Il la considéra avec tendresse et dit :

— C'est la voix de notre mère. Tu te souviens donc de quelle manière elle m'appelait ?

— Oui, et comment tu lui répondais : « Mère », et je savais que tu l'aimais. Elle jeta les bras autour du cou de son frère, l'étreignit de ses petites mains et l'embrassa avec une enfantine précipitation. Son chapeau tomba et découvrit ses beaux cheveux.

— Ah ! le cher visage, le cher visage ! murmura Mordecai avec amour, en posant délicatement ses mains amaigries sur la tête de sa sœur.

— Tu es bien malade, Ezra, dit tristement Mirah.

— Oui, chère enfant, et corporellement je n'ai plus longtemps à être avec toi, répondit-il avec calme.

— Oh ! je t'aimerai et nous parlerons d'elle, dit Mirah d'une voix aussi douce qu'un chant d'oiseau. Je te dirai tout et tu m'apprendras à être une bonne juive,... ce qu'elle aurait aimé que je fusse... Je serai toujours avec toi quand je n'aurai pas à travailler ; car je travaille maintenant. Je gagnerai de l'argent pour notre subsistance ! Oh ! j'ai eu de si bons amis !

Elle avait complètement oublié que des étrangers étaient là ; elle s'en souvint alors et se retourna de la manière la plus gracieuse, en laissant une main sur le bras de son frère, pendant qu'elle regardait madame Meyrick et Deronda. L'heureuse émotion que ressentit la petite mère en assistant à cette rencontre, l'avait déjà gagnée à Mordecai, qui lui sembla avoir, en réalité, plus de dignité et plus de raffinement que le récit de Deronda n'avait pu le lui faire supposer.

— Vois cette chère dame, dit Mirah. J'étais une étrangère, une pauvre vagabonde, elle a cru en moi : elle m'a traitée comme sa fille... Je vous en prie, donnez votre main à mon frère, ajouta-t-elle d'un ton suppliant en

prenant la main de madame Meyrick qu'elle mit dans celle de Mordecai, puis les pressant toutes deux dans les siennes, elle les porta à ses lèvres.

— L'éternelle bonté a été avec vous, dit Mordecai. Vous avez aidé à exaucer la prière de notre mère.

— Je crois que nous ferions bien de nous retirer maintenant et de revenir plus tard, dit Deronda en serrant légèrement le bras de madame Meyrick, qui y consentit immédiatement. Il craignait que l'on ne fit allusion aux faits qui le concernaient et qu'il avait laissé ignorer à Mordecai, et il n'était plus inquiet maintenant de laisser le frère et la sœur ensemble.

XLVI

L'importance de Grandcourt comme sujet anglais était du genre éminemment passif qui consiste à hériter de la terre. Les mouvements politiques ou sociaux ne le touchaient qu'en ce qui concernait ses revenus ; il ne les envisageait que dans les colonnes des meilleurs journaux. Pour lui, les Allemands, les commerçants, les électeurs ne valaient pas un cigare, et il les désignait en bloc sous l'épithète de « brutes ». Avouons cependant que, dans la sphère de ses intérêts personnels, Grandcourt déployait les qualités d'un diplomate consommé.

Pas un geste, pas un mouvement de Gwendolen se rapportant à Deronda ne lui échappait. Si on lui avait dit qu'il était jaloux, il l'aurait nié, car la jalousie aurait impliqué un doute sur son pouvoir à empêcher tout ce qui lui déplaisait. Que sa femme eût plus d'inclination pour un autre que pour lui, cela ne le peinait pas ; ce qu'il exigeait d'elle, c'était qu'elle sût que son inclination ne pouvait le mettre en contradiction avec ce qu'il avait résolu. Il ne se repentait ni de son choix ni de son mariage : il avait le goût méticuleux et Gwendolen le satisfaisait. Il n'aurait pas voulu d'une femme à laquelle il n'aurait pas apporté une élévation ; qui n'aurait pas commandé l'admiration par son maintien et sa beauté ; qui n'aurait pas eu les ongles de la forme la plus élégante ; qui aurait eu le lobe de l'oreille grand et rouge. Il ne croyait donc pas avoir mal choisi sa femme, et ayant pris pour lui la part

du mari, il n'entendait pas être dupé, ni être vu sous un jour qui aurait pu le faire croire digne de pitié. Tel était l'état de son esprit, ce n'était pas de la jalousie ; cependant, à quelques égards, sa conduite ressemblait autant à la jalousie que le jaune ressemble au jaune, et l'on sait que cette couleur peut être l'effet de causes très diverses.

Il était venu à Londres plus tôt que de coutume, dans le désir de faire une consultation légale pour les dispositions de son testament, sur un transfert d'hypothèques, et sur cette transaction avec son oncle au sujet de Diplow, que l'amorce de l'argent comptant, adroitement lancée sans importunité, l'avait enfin décidé à accepter. Il avait, en outre, voulu présenter dans les salons du monde élégant la jolie femme qu'il avait choisie pour épouse, en dépit de ce qu'on avait attendu de lui. Il voulait qu'on la recherchât ; il était flatté de voir tous « ces drôles » accourir lui parler, l'escorter, la cajoler ; il n'aurait même rien trouvé à redire si elle avait joué un rôle de haute coquetterie ; mais ce qu'il n'aimait pas, c'était sa façon d'être avec Deronda.

Après la soirée musicale de lady Mallinger, où Grandcourt avait remarqué aussi bien que Hans l'entretien qui avait eu lieu sur le canapé, ce qui fut extrêmement caractéristique de sa part, c'est qu'il invita Deronda à venir chez lui avec les Mallinger, afin que personne ne pût supposer que la présence ou l'absence de ce jeune homme fût de la moindre importance pour lui. Il ne fit à Gwendolen aucune observation directe sur sa manière d'être à cette soirée ; mais peu de jours après il déclara, sans s'inquiéter de l'à-propos, que rien ne fait paraître une femme plus sotte que de s'occuper de certaines gens et de manifester sa mauvaise humeur en public. Une femme doit toujours avoir de belles manières ; autrement, il est intolérable de se montrer avec elle.

Gwendolen ne manqua pas de s'appliquer cette observation et ne fut pas sans alarmes en pensant qu'elle avait pu se montrer sotte ; car elle aussi, dans sa répugnance pour certaines choses, préférait que cette répugnance lui attirât des admirateurs. Malgré la prévision de la rebuffade qui l'attendait, elle n'en désirait que plus vivement rencontrer Deronda. Ainsi que cela arrive toujours, les occasions comparativement rares où elle put échanger quelques mots avec lui eurent un effet puissant sur sa conscience, et donnèrent plus de prix à leurs communications réciproques ; elle crut, par

conséquent, occuper dans l'esprit de Deronda une place plus grande que celle qu'elle y avait réellement. Comment Deronda aurait-il pu l'empêcher de se créer cette illusion ? Il ne l'évitait pas ; il aurait, au contraire, voulu la convaincre, par des moyens délicats et indirects, que sa confiance en lui n'était pas indiscrete, puisqu'elle n'avait diminué en rien son respect pour elle.

Un entretien, pendant lequel son mari stimula en elle un sentiment qu'il aurait voulu plutôt supprimer, sans toutefois avoir l'air de s'en soucier, eut rapport à Mirah. Gwendolen, pour obéir aux conseils de Deronda, aurait voulu prendre des leçons de chant, mais les jours se passaient, et le manque de loisir, qui est le propre des existences les plus inoccupées, ne le lui avait pas permis.

Un matin, pendant le déjeuner, faisant appel à son ancien courage, elle dit :

— Je voudrais bien me perfectionner dans l'art du chant et prendre des leçons pendant que nous sommes à Londres.

— Pourquoi ? demanda nonchalamment Grandcourt.

— Pourquoi ? répéta Gwendolen sur le même ton en jouant l'ironie ; parce que je ne puis manger du *pâté de foie gras* pour me faire dormir, parce que je ne puis fumer, ni aller au club, et que je sens le besoin d'une variété d'*ennui*. Quels moments plus favorables pour moi que ceux pendant lesquels vous êtes occupé avec vos avocats et autres bipèdes, pour prendre des leçons avec cette petite juive dont le chant fait tourner toutes les têtes.

— Comme vous voudrez, reprit Grandcourt qui repoussa son assiette, s'étendit dans sa chaise et la fixa de son regard de lézard, tout en jouant avec les oreilles du microscopique épagneul couché sur sa jambe. (Elle avait pris les chiens en grippe parce qu'ils le caressaient.) Puis il ajouta de son ton languissant :

— Je ne vois pas pourquoi une lady chanterait. Les amateurs sont toujours insipides. Une lady ne doit pas se risquer à chanter en société, et l'on ne tient pas à l'entendre brailler en particulier.

— J'aime la franchise, c'est le plus grand charme chez un mari, dit Gwendolen avec un petit mouvement de la tête et sans lever les yeux de dessus une crevette placée sur son assiette, la préférant de beaucoup au

regard de son mari. — Mais, ajouta-t-elle après avoir dévoré sa mortification, vous ne vous opposerez pas, je présume, à ce que miss Lapidoth vienne chanter à notre soirée du 4 ? Je compte l'y inviter. Lady Brackenshaw l'a eue chez elle ainsi que les Raymond, qui sont très difficiles en musique. M. Deronda, très bon musicien lui-même et excellent juge, dit qu'on ne chante pas avec plus de goût. Je pense que son opinion est une autorité.

Elle avait voulu lancer une petite pierre à Grandcourt, qui reprit sur un ton d'indifférence :

— Deronda est indécemment de tant vanter cette fille.

— Indécemment ! s'écria Gwendolen stupéfaite et rougissant sans plus réfléchir à la fausseté probable de l'induction.

— Oui, surtout qu'elle est patronnée par lady Mallinger. Il devrait se taire. On peut voir ce que sont ses rapports avec elle.

— Oui, les hommes qui jugent les autres d'après eux-mêmes, répliqua Gwendolen, qui, de pourpre, devint subitement pâle, effrayée de ce qu'elle venait de dire.

— Naturellement, et les femmes devraient prendre leurs avis, sans cela elles courent risque d'avoir tort. Je crois que vous prenez Deronda pour un saint ?

— Oh ! Dieu, non, dit Gwendolen en faisant un effort désespéré pour retrouver son sang-froid ; je le crois seulement quelque chose d'un peu moins qu'un monstre.

Elle se leva, et, sans se presser, sortit de la salle à manger comme l'aurait fait un homme qui craint de laisser voir qu'il a bu plus de vin que d'habitude. Rentrée dans son boudoir elle en ferma la porte et se laissa tomber dans un fauteuil. La lettre empoisonnée de madame Glasher ne lui avait pas causé de sensation plus cruelle. Deronda, différent de ce qu'elle le croyait, se présentait à elle en ce moment comme une image hideuse ; ses reproches et sa sévérité lui parurent odieux et la grave beauté de son visage lui fit l'effet d'un masque déplaisant. Ces idées traversèrent son cerveau avec la rapidité de l'éclair ; mais soudain un rayon de soleil vint percer ces sombres nuages. « Ce n'est pas vrai, se dit-elle ; qu'est-ce que cela peut me faire qu'il le croie ou non ? »

Elle se répéta plusieurs fois ces paroles, mais sa confiance était ébranlée. Il était impossible qu'elle passât la journée dans cet état. Son impétueuse imagination lui conseillait les démarches les plus étranges pour se convaincre de ce qu'elle tenait à savoir. Elle voulait aller chez lady Mallinger et la questionner sur Mirah ; elle voulait écrire à Deronda et lui reprocher de lui faire croire le monde faux, méchant, désespéré ; à lui elle aurait osé manifester la plus amère indignation de son cœur. Non ! elle irait chez Mirah ! Cette résolution, qui était la plus pratique, devint sur-le-champ impérieuse. Peu importait ce qui en résulterait. Elle avait le prétexte de demander à Mirah de venir chanter chez elle le 4 : mais que dirait-elle ensuite ? Elle ne le prévoyait pas, elle ne pouvait attendre jusqu'à ce qu'elle l'eût prévu. Elle sonna pour savoir si M. Grandcourt était sorti. Sur la réponse affirmative, elle ordonna d'atteler et fit sa toilette ; puis, une fois descendue, elle se promena dans son grand salon, sans dire un mot et sans presque se reconnaître au milieu des glaces qui réfléchissaient son image. Son mari apprendrait probablement où elle était allée ; et la punirait d'une façon quelconque, tant pis ! elle ne pouvait rien désirer ni rien craindre ; il lui fallait l'assurance qu'elle ne s'était pas trompée, qu'elle n'avait pas mal placé sa confiance.

Elle connaissait l'adresse de Mirah et s'y rendit dans son splendide équipage, le cœur palpitant, dans l'attente d'une réponse à la question qu'elle ne savait encore comment poser. Elle était insouciante de tout ce qui allait survenir jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une chambre où on l'introduisit et derrière la porte de laquelle elle crut distinguer la voix de Deronda. Elle s'effraya de son agitation ; elle déboutonna ses gants pour pouvoir les boutonner de nouveau ; elle se mordit les lèvres en pensant aux difficultés qu'elle affrontait ; puis la porte s'ouvrit, et Mirah se présenta dans son calme habituel et avec un bon sourire en reconnaissant sa visiteuse. À l'aspect de ce doux visage, Gwendolen éprouva un soulagement complet, et lui rendit son sourire en lui tendant la main : puis elle s'assit, écoutant la voix qui ne cessait de se faire entendre à côté, et sentit revenir son énergie à l'idée que la vérité pouvait ne pas être ce qu'elle craignait. Elle commença d'un ton timide :

— Vous êtes probablement étonnée de me voir ; peut-être aurais-je dû vous écrire. Mais je désirais vous faire une demande toute particulière.

— Je préfère de beaucoup vous voir à recevoir une lettre, répondit Mirah, étonnée du changement d'expression et de manières de la « duchesse de Van Dyck », comme Hans lui avait appris à nommer Gwendolen. La riche teinte et le calme du visage de la jeune fille contrastaient singulièrement avec l'agitation et la pâleur de cette beauté en chapeau à plumes.

— J'ai pensé, continua Gwendolen, au moins j'ai espéré, que vous ne refuserez pas de venir chanter chez moi le 4, dans une soirée comme celle de lady Brackenshaw. Je vous en serai très obligée.

— J'irai chanter chez vous avec grand plaisir. Est-ce pour neuf heures et demie ou dix heures ? dit Mirah, pendant que l'embarras de Gwendolen, loin de diminuer, semblait augmenter.

— Neuf heures et demie, s'il vous plaît, répondit-elle, puis elle se tut, n'ayant rien à dire de plus. Cependant, il lui était impossible de se retirer, car la voix de Deronda résonnait à son oreille. Sans en avoir conscience elle reprit :

— C'est M. Deronda qui est dans la pièce voisine ?

— Oui, il étudie l'hébreu avec mon frère.

— Vous avez un frère ? demanda Gwendolen, à qui lady Mallinger l'avait déjà appris, mais qui ne s'en souvenait plus.

— Oui, un frère qui m'est bien cher, malade, poitrinaire, hélas ! et M. Deronda est son meilleur ami, comme il l'a été pour moi, dit Mirah, dans une impulsion qui ne permet pas de laisser passer indifféremment le nom d'une personne qui nous est précieuse.

— Dites-moi, reprit Gwendolen, en posant la main sur celle de Mirah et d'une voix à peine intelligible, dites-moi la vérité. Vous êtes sûre qu'il est vraiment bon ! Vous ne savez rien de mal sur lui ? Le mal que l'on dit de lui est faux, n'est-ce pas ?

Était-il possible que cette femme au caractère si fier pût se conduire ainsi, comme une enfant ? Mais ses étranges paroles ne soulevèrent en Mirah qu'un sentiment d'indignation sainte. Les yeux étincelants et la voix frémissante, elle s'écria :

— Qui donc ose dire du mal de lui ? Un ange m'en dirait que je ne le croirais pas. Il m'a trouvée quand j'étais bien malheureuse,... j'allais me

noyer,.. j'étais pauvre et abandonnée. Vous m'auriez prise pour une mendicante ! Il m'a traitée comme une fille de roi ; il m'a conduite chez la meilleure des femmes ; il a retrouvé mon frère, qu'il honore, bien qu'il ait été pauvre autant qu'il soit possible de l'être ! et mon frère l'honore, ce qui n'est pas peu dire ! — Le ton de Mirah venait de changer ; il résonnait fièrement et elle releva la tête en continuant : — Car mon frère est un savant,.. un grand esprit,.. et M. Deronda affirme que peu d'hommes l'égalent. — Une défiance judaïque avait pris feu au milieu de ses expressions de gratitude indignée, et sa colère ne pouvait l'empêcher d'y comprendre Gwendolen, puisqu'elle semblait douter de la bonté et de la vertu de Deronda.

Gwendolen ressemblait au voyageur dont les lèvres altérées ne peuvent quitter la coupe qui étanche sa soif. Elle ne remarqua pas la colère de Mirah ; elle ne voyait distinctement qu'une chose : c'est que la vie de Deronda ne ressemblait pas plus à l'insinuation de son mari, que l'aurore ne ressemble à la lumière du gaz. Elle serra la main de Mirah et lui dit avec précipitation :

— Merci, merci ; puis elle se leva et ajouta : — Il faut que je parte ; je vous verrai le 4 ; je vous suis très obligée. Elle salua automatiquement la jeune fille qui lui ouvrit la porte, étonnée de cette brusque retraite provoquée sans doute par une morgue glaciale.

Gwendolen, en effet, ne tenait pas à montrer de l'effusion à celle qui venait de soulager son cœur. À peine son ardente curiosité eut-elle été satisfaite, qu'elle aurait voulu être partie : elle se dit qu'elle n'était pas à sa place et craignit d'être vue par Deronda. Une fois en voiture, elle se représenta ce qui l'attendait chez elle. En arrivant à sa porte, son mari était là fumant un cigare. Il l'aida à descendre de voiture et monta les escaliers derrière elle.

Arrivée au salon, craignant qu'il ne voulût la suivre plus loin sans lui laisser aucun moyen de retraite, elle s'assit dans un fauteuil d'un air de lassitude ; elle ôta ses gants, passa la main sur son front et feignit de ne faire aucune attention à son mari. Mais il prit place non loin d'elle et bien en face, de manière à ce qu'elle ne pût se soustraire à son regard.

— Puis-je vous demander, dit-il, où vous avez été à cette heure extraordinaire ?

— Oh ! certes ; je suis allée chez miss Lapidoth, la prier de venir chanter chez nous.

— Et aussi pour avoir des éclaircissements sur ses relations avec Deronda, continua Grandcourt d'un ton de persiflage glacial qui parut infernal à la pauvre Gwendolen. Mais, pour la première fois depuis leur mariage, elle osa éclater sans retenue. Le regardant bien franchement, elle lui dit d'un ton mordant :

— Oui ! et tout ce que vous m'avez dit est faux ; c'est une imposture basse et méchante.

— Elle vous l'a dit, n'est-ce pas ? répliqua Grandcourt plus sarcastiquement encore.

Elle ne répondit pas ; son audacieuse colère s'était changée en rage muette. Elle détourna la tête et fixa obstinément le fond du salon ; elle aurait voulu se retirer, mais il lui barrait le chemin. Grandcourt vit qu'il avait l'avantage.

— Tant qu'il ne s'agit que de son chant, reprit-il de son accent traînard, cela ne tire pas à conséquence. Vous pouvez l'avoir pour chanter tant que vous voudrez. — Puis, après une pause, il reprit d'une voix plus sourde, mais plus impérieuse : — Vous voudrez bien, cependant, ne plus retourner dans cette maison. Comme ma femme, vous devez me demander mon avis sur ce qu'il est convenable que vous fassiez. Quand vous avez accepté d'être madame Grandcourt, vous avez accepté aussi de ne pas faire de vous une folle. Or, vous avez agi comme une folle aujourd'hui, et si vous continuez comme vous avez commencé, on parlera bientôt de vous dans les clubs d'une manière qui ne vous plaira pas. Que savez-vous du monde ? Puisque vous m'avez épousé, vous devez vous laisser guider par mes avis.

Elle resta pétrifiée, et il reconnut que ses paroles avaient porté. Du reste, il avait conscience de sa force. Il lui permit alors de sortir et ne fit plus d'allusion à ce qui était arrivé. Quant à Gwendolen, toute sa confiance en Deronda était revenue, et elle se dit qu'il avait agi en généreux bienfaiteur.

Par le fait, Grandcourt avait deviné l'esprit de rébellion qui la dominait. Ce qui s'était passé à propos de Mirah aiguïsa ses soupçons sur Deronda,

non qu'il s'imaginât que Daniel fît la cour à sa femme, mais il considérait leurs relations comme un non-sens qui lui était désagréable. Il eut une perception vague d'humeurs menaçantes chez Gwendolen, humeurs auxquelles ses vues sur le mariage l'obligeaient de mettre sans retard un terme. Au nombre des moyens qu'il choisit, il y en eut un particulier, mais moins bien calculé que ceux que nous l'avons vu mettre en œuvre jusqu'à présent.

Il voulut faire connaître à sa femme la clause principale du testament qu'il allait dicter, mais qu'il ne pouvait lui communiquer lui-même, parce qu'elle impliquait le fait de ses rapports avec madame Glasher et ses enfants, et il lui répugnait de s'en ouvrir clairement avec elle : tout bruit, tout éclat lui était insupportable. Il entendait mettre hors de cause toute collision par la seule expression de sa volonté ! Mais il désirait que Gwendolen sût qu'avant de lui offrir sa main, il n'ignorait pas qu'elle connaissait sa liaison avec Lydie, ce qui était une excuse pour aborder maintenant le sujet avec elle. Certains hommes, à sa place, auraient écrit ce qu'ils tenaient à révéler ; mais Grandcourt abhorrait d'écrire, même un billet, et il avait eu longtemps coutume de faire de Lush son secrétaire. Il ne lui vint donc pas à l'esprit d'écrire à Gwendolen l'information en question ; il pensa que le meilleur système était de se servir de Lush qui, pour lui, n'était pas plus qu'un ustensile, comme la plume et le papier. Il était si habitué à cet outil humain, que, l'ayant à sa portée à Londres, il le fit venir. Il s'ensuivit que Lush connut toutes les clauses du testament mieux que le testateur lui-même.

Grandcourt ne doutait pas que Gwendolen soupçonnait Lush d'être l'auteur de son entrevue avec Lydie, et que c'était ce motif seul qui l'avait porté à demander son bannissement. Il avait parfaitement deviné une moitié des terreurs de sa femme : tout ce qui se rapportait à son orgueil personnel et à sa perception qu'elle devait céder à la volonté de son mari : mais les remords qui formaient l'autre moitié, — si même il eût connu la violation de sa promesse, — étaient autant hors de sa conception que pouvait l'être l'autre face de la lune. Il la croyait jalouse de Lydie, et pensait que cette dernière, en lui envoyant les diamants, avait pu lui écrire qu'elle les avait longtemps portés et d'autres aménités analogues, telles qu'en usent ordinairement les femmes jalouses. En se servant de Lush, il n'entendait pas

faire une insulte à sa femme ; elle devait comprendre que c'était le seul intermédiaire possible en cette occurrence.

Un matin qu'elle était assise à lire dans son boudoir, il entra, ses gants et son chapeau en mains, et lui dit de son ton traînard le plus persuasif et d'un air de bonne humeur :

— Gwendolen, ma chère, certaines affaires touchant ma fortune doivent vous être expliquées. J'ai chargé Lush de vous donner ces renseignements. Il sait tout ce qui s'y rapporte. Je sors ; il va venir. C'est le seul homme capable de vous fournir ces explications. Je présume que vous ne refuserez pas de le recevoir.

— Vous savez bien le contraire, dit-elle en se levant furieuse, Je ne le recevrai pas ! — Et comme elle manifestait l'intention de sortir, Grandcourt s'appuya contre la porte. Il s'attendait à sa colère et n'en laissa voir aucune. Au contraire, il reprit d'un ton aussi calme que s'il avait répondu à une objection sur un dîner :

— Inutile de faire de l'embarras. Le monde renferme assez de brutes avec lesquelles on est obligé de parler : les gens qui ont du *savoir vivre* ne s'embarrassent pas pour de tels individus. Il y a une affaire à terminer : vous ne vous attendez pas à ce que ce soient des personnes aimables qui s'en chargent. Si j'emploie Lush, ce que vous avez de mieux à faire, est de considérer la chose comme toute naturelle. Donc ne faites ni bruit, ni embarras. À quoi bon branler la tête et vous mordre les lèvres pour des gens de cette espèce ?

Le ton traînard et les pauses avec lesquelles ces paroles furent prononcées donnèrent à Gwendolen le temps de réfléchir et d'éteindre sa résistance. Qu'allait-on lui dire sur sa fortune ? Ce mot pour elle s'associait avec sa mère d'abord, ensuite avec madame Glasher et ses enfants. Pourquoi ne recevrait-elle pas Lush ? Demander à Grandcourt de s'expliquer lui-même eût été intolérable, en admettant qu'il y eut consenti ; et puis, elle ne pouvait supporter davantage l'humiliation d'être prisonnière de ce mari qui barrait la porte ; elle s'éloigna et alla s'appuyer contre un nécessaire en voyant Grandcourt s'avancer.

— Je me suis arrangé pour que Lush vienne pendant que je serai parti. Dois-je lui dire de monter ?

— Oui, répondit-elle après une pause, en détournant la tête et en baissant les yeux.

— Je reviendrai à temps pour pouvoir faire un tour à cheval si vous êtes prête. — Point de réponse. — Elle est dans une rage terrible, pensa-t-il ; mais la rage demeura silencieuse et, par conséquent, ne lui déplut pas. Il s'avança encore, lui prit le menton, l'embrassa et sortit.

Elle n'avait pas fait le moindre mouvement. À quoi devait-elle se résoudre ? En scrutant sa conscience, elle ne trouva pas matière à une juste plainte. En épousant cet homme, elle avait eu quelques illusions romanesques qui lui avaient fait croire qu'elle pourrait user de son pouvoir sur lui comme elle le voudrait ; tout à l'opposé, c'était lui qui en usait avec elle comme il l'entendait. Elle considérait la démarche de Lush comme une sorte d'opération chirurgicale, de cautérisation, à laquelle elle devait se soumettre. Pour Lush, sa tâche ne lui plaisait ni ne lui déplaisait, et Grandcourt, en le quittant, lui avait dit :

— Ne vous faites pas plus désagréable que la nature ne vous y oblige.

« Cela dépend », se dit Lush ; puis tout haut, il ajouta :

— Je vais en transcrire un extrait que lira madame Grandcourt ; mais il ne dit pas qu'il ferait toute la communication par écrit, ce qui prouvait que l'entrevue ne lui déplaisait pas. Le testament renfermant une provision pour lui, il n'avait donc point de motif pour être de mauvaise humeur, quand même la mauvaise humeur lui aurait été habituelle. Il était convaincu d'avoir pénétré tous les secrets de la situation et n'y trouvait pas de plaisir diabolique. Il avait seulement de petits mouvements de ressentiment satisfait, en discernant que ce mariage donnait raison à ses prévisions, et que, pour l'arrogante jeune femme, il n'était pas aussi satisfaisant qu'elle avait pu s'y attendre. Dépourvu de pitié aussi bien que de volonté, il n'aimait que ses plaisirs personnels, et n'éprouvait d'aversion que pour ce qui y mettait obstacle ; toutefois, il n'était pas indifférent à l'idée d'être traité impoliment par une jolie femme, et se sentait satisfait que la commission dont il était chargé le mît à même de l'humilier s'il le voulait. Il ne pensait pas le faire sans nécessité ; mais il y a des gens dont la seule question : « Comment vous portez-vous ? » nous semble une offense.

Quand on annonça M. Lush, Gwendolen bien décidée à ne pas lui laisser voir la moindre trace de ses sentiments, quoi qu'il pût lui dire, l'invita à s'asseoir avec une imposante tranquillité. Après tout, que lui était cet homme ? Il ne ressemblait en rien à son mari, et elle détestait trop ce mari, pour haïr cet individu commun, aux manières familières, avec de grosses mains qui tenaient en ce moment un papier plié.

— Je ne crois pas avoir besoin de vous dire, commença-t-il, que je ne me serais pas présenté devant vous, si M. Grandcourt ne m'en avait exprimé le désir formel ; il vous l'aura dit, sans doute ?

De la part de certaines voix, ce langage aurait paru poli et même timidement apologétique ; Lush n'avait pas d'intention contraire ; mais pour Gwendolen, ses paroles furent d'autant plus insolentes, que ses yeux proéminents et le pronom « vous » étaient d'une familiarité grossière. Il aurait dû lui remettre le papier et lui parler à la troisième personne. Elle se contenta de faire un petit signe d'acquiescement, et Lush continua avec un peu de gêne :

— Ma position de confiance auprès de M. Grandcourt, pendant quinze ans et plus, me fait, tout naturellement, une situation particulière. Il peut me parler d'affaires dont il lui serait impossible de s'entretenir avec tout autre, et dans celle dont il s'agit, il ne pouvait employer personne que moi. J'ai donc accepté par amitié pour lui. Telle est mon excuse au cas où vous auriez préféré que ce fût un autre.

Il s'arrêta de nouveau, mais elle ne bougea pas, et Lush, pour se donner une contenance, déplia le papier et fit semblant de le lire avant de reprendre la parole.

— Ce papier contient un extrait du testament de M. Grandcourt, dont il a voulu que vous connussiez une partie. Daignez y jeter les yeux. Cependant, j'ai quelque chose à dire en manière d'introduction et j'espère que vous me pardonneriez, car ce n'est pas tout à fait agréable. — Lush, qui trouvait qu'il se comportait mieux qu'il ne s'y était attendu, ne se doutait pas combien il l'insultait avec son « pas tout à fait agréable ».

— Dites, je vous prie, ce que vous avez à dire, sans vous excuser, fit Gwendolen avec le même air dont elle aurait reçu un goujat venant réclamer une récompense pour avoir retrouvé le chien qu'il a volé.

— Je dois vous rappeler une chose qui est arrivée avant votre engagement avec M. Grandcourt, reprit Lush, disposé à se montrer insolent pour répondre à son mépris. Vous avez, si vous vous en souvenez, rencontré à Cardell-Chase une dame qui vous a parlé de sa position envers M. Grandcourt. Elle avait avec elle des enfants, entre autres un beau petit garçon.

Les lèvres de Gwendolen devinrent aussi blanches que ses joues ; sa colère était sans armes : les mots n'arrivaient pas à ses lèvres ; le langage de cet homme lui faisait l'effet d'une lame d'acier qui lui déchiquetait la peau.

— M. Grandcourt n'ignore pas que vous saviez cette malheureuse affaire, et il croit juste que sa position et ses intentions vous soient clairement expliquées. Il s'agit de fortune et d'espérances, et si vous aviez quelque objection à y faire, je vous prie de me la mentionner ; c'est un sujet dont, naturellement, il ne voudrait pas parler lui-même ; soyez donc assez bonne pour lire ceci, dit Lush en se levant et en lui présentant le papier.

Gwendolen s'était résolue à ne trahir aucune émotion en présence de cet homme, mais elle n'était pas préparée à s'entendre dire que son mari connaissait les conditions, silencieusement acceptées, avec lesquelles elle l'avait épousé. Elle n'osa pas avancer la main pour prendre le papier, dans la crainte qu'elle ne tremblât trop visiblement. Pendant un moment, Lush demeura debout le lui tendant et elle sentait son regard fixé sur elle comme une ignominie, avant de pouvoir lui dire à voix basse, mais avec hauteur :

— Mettez-le sur la table et allez dans la chambre voisine, je vous prie.

Il obéit, passa dans l'arrière-salon, où il s'étala dans un fauteuil, en se disant : « Madame recule considérablement. Elle ne savait pas ce que lui coûterait cet article superflu qui s'appelle Henleigh Grandcourt. » Comme elle était une fille sans le sou, il lui semblait qu'elle avait mieux réussi qu'elle n'avait droit de l'espérer, et que son habileté avait été grande pour son âge ; ses réponses à Lydie ne signifiaient rien et son départ avait probablement été une manœuvre très adroite. Il appelait cela un coup de maître.

Pendant ce temps, Gwendolen ralliait ses esprits pour lire le papier. Il fallait qu'elle le lût. Tout son être, son envie de rébellion, ses rêves de liberté, les remords de sa conscience, sa terreur d'une nouvelle visite de

madame Glasher, tout lui faisait une nécessité d'en connaître le contenu. D'abord il lui fut difficile de comprendre la signification des mots. Devenue plus calme, elle put lire que dans le cas où ne naîtrait point de fils de son mariage avec Grandcourt, celui-ci constituait pour son héritier le petit Henleigh. C'était tout ce qui lui importait de savoir ; elle passa rapidement sur les autres clauses relatives à la provision réglée pour elle en ce cas ; elle ne conserva qu'une perception confuse de milliers de livres et de Gadsmere. Cela suffisait. Elle pouvait congédier l'intrus qui était dans le salon voisin, avec la méprisante énergie qui venait de renaître en elle à l'idée que cette question de fortune et d'héritage signifiait la fin de ses humiliations et de son esclavage.

Elle mit le papier entre les feuillets du livre qu'elle tenait à la main et entra d'un air majestueux dans la chambre où se tenait Lush, qui se leva en la voyant approcher. Quand elle fut arrivée à quatre pas de lui, elle s'arrêta un instant pour lui dire d'une voix ferme, et en le toisant avec dédain, les yeux demi-clos :

— Dites à M. Grandcourt que ces arrangements sont précisément ce que je souhaitais ; puis elle passa lentement devant Lush, qui eut le temps d'admirer la grâce de sa démarche et de s'étonner de son esprit et de son impertinence. En réalité, il n'aurait pas voulu qu'elle fût punie plus sévèrement, et il se dit avec satisfaction qu'il était temps d'aller goûter à son club, où il se fit servir une copieuse salade de homard.

Lorsque Grandcourt revint chez lui, il trouva sa femme toute prête pour faire un tour à cheval avec lui. Il avait cru sans doute frapper sur elle un grand coup ; mais elle espérait que, peu à peu, elle lui ferait voir un effet tout opposé à celui qu'il attendait. Pour le moment, elle ne put que le défier en paraissant satisfaite de ce qu'il avait présumé devoir lui être désagréable. Non seulement elle sortit à cheval avec lui, mais encore elle alla dîner en ville avec lui, sans que rien, dans leur manière d'être mutuelle, fût changé.

Un trait caractéristique de sa conduite mérite d'être signalé. Elle ne voulut pas relire une seconde fois le papier que Lush lui avait remis, et avant de sonner sa femme de chambre pour venir l'habiller, elle enferma cet extrait testamentaire dans une cassette de voyage, fermement résolue de résister à toute curiosité sur ce qui lui était alloué.

Rien ne vint changer sa situation. Le mois de mai se passa, juin commença, et madame Grandcourt était toujours là, se présentant comme on attendait qu'elle le fît, avec sa grâce, sa beauté et ses toilettes, soit à l'église, soit à l'opéra, ou dans toutes autres réceptions.

Un matin, passant à cheval dans Rotten-Row avec Grandcourt, elle vit contre la grille et en face d'eux, une dame aux yeux noirs, avec une petite fille et un petit garçon, qu'elle reconnut aussitôt pour les êtres dont la vue lui était le plus pénible. Grandcourt et elle allaient justement au pas et avaient ralenti l'allure de leurs chevaux ; elle n'eut la présence d'esprit que de regarder du côté opposé à ces yeux noirs qui avaient rencontré les siens. Quant à Grandcourt, il passa devant le groupe sans faire semblant de le voir.

Elle éprouva contre lui une rage mêlée de honte pour elle-même, et ces mots : « Vous auriez pu la saluer », lui vinrent aux lèvres, sans pouvoir en sortir. Si son mari, en sa présence, voulait ignorer ceux qu'elle-même avait exclus de la place qu'elle occupait, comment aurait-elle pu le lui reprocher ? Elle se tut.

Ce n'était pas le hasard qui avait amené là madame Glasher avec son petit garçon, mais sa volonté. Venue à Londres pour y faire des achats, elle avait eu avec Lush des entrevues, dans lesquelles il avait cherché à apaiser son esprit inquiet, en lui représentant que toutes les probabilités d'une victoire finale étaient de son côté ; qu'elle se tînt tranquille, et elle pouvait vivre assez pour voir le mariage se dissoudre de lui-même, d'une façon ou d'une autre, en laissant la succession assurée à son fils. Elle avait eu aussi un entretien avec Grandcourt, qui, comme d'habitude, lui recommanda de se conduire en femme raisonnable et la menaça de la punir si elle se faisait gênante ; comme d'habitude aussi, il n'avait pas été ladre, l'argent qu'il avait reçu de sir Hugo pour Diplo w le mettant à même de se montrer généreux. Lydie, confiante en ces probabilités, en somme favorables pour elle et ses enfants, dévora sa colère impuissante, mais ne put résister au désir d'apparaître devant Gwendolen comme une tête de Méduse ; sa rancune et sa jalousie trouvant du soulagement dans un épanchement de venin, quoiqu'il fût aussi inoffensif que celui d'une vipère à laquelle on a arraché les dents. C'est pourquoi, ayant appris de Lush le moment probable de la sortie de Grandcourt avec sa femme, elle était venue se poster là pour

les braver. Qui aurait donc pu y trouver à redire ? N'avait-elle pas le droit de conduire le petit Henleigh au parc ?

Son apparition dépassa ce qu'en avait attendu Lydie dans le choc ressenti par Gwendolen en voyant Grandcourt passer sans sourciller devant cette femme, autrefois si chère à son cœur, et devant les enfants qu'elle avait eus de lui. Cette sombre image du sort réservé à une femme qui a perdu toute dignité sociale, se répandit sur ses visions d'un avenir qui pouvait être le sien et la terrifia. — Où trouver la délivrance ? Quelle autre espérer que la mort ? — Pas la sienne, cependant ! Elle n'était pas femme à penser à sa mort comme à une réalité prochaine. Il lui semblait bien plus possible que Grandcourt mourût : et pourtant, c'était improbable. La puissance tyrannique qu'il avait en lui semblait une puissance vitale, et l'idée que la mort de son mari était son seul moyen de délivrance ne faisait qu'un avec la pensée que cette délivrance n'arriverait jamais. Non ! elle le voyait toujours vivant et la dominant pendant toute sa vie.

Deux jours après cette rencontre au parc, il devait y avoir un grand concert chez Klesmer, qui habitait une magnifique maison dans Grosvenor Place, et qui était devenu le protecteur et le prince des artistes musiciens. Pour Gwendolen, c'était une occasion où, bien certainement, elle rencontrerait Deronda, et elle avait longuement médité comment elle lui poserait une question, qui, sans contenir un mot déplaisant, serait assez explicite pour qu'il la comprît. Elle fut longtemps sans pouvoir lui parler ; son irritation augmentait à mesure que diminuaient les chances de rencontre ; elle était furieuse même contre lui, de ce qu'éloigné d'elle, il paraissait d'un calme imperturbable, tandis qu'elle était en danger de trahir son impatience devant tous ceux qui venaient lui parler. Elle se barricada dans une arrogance glaciale, qui fit dire à M. Vandernoodt, que madame Grandcourt était on ne peut mieux assortie à son mari. Lorsque enfin les hasards de la soirée amenèrent Deronda auprès d'elle, sir Hugo et madame Raymond étaient là et pouvaient entendre chaque mot qu'elle dirait. Qu'importe ! son mari était hors de vue, et avec une audace qui lui rendit pleine possession d'elle-même, elle dit :

— Monsieur Deronda, je voudrais que vous vinssiez me voir demain, entre cinq et six heures.

— J'irai certainement, répondit-il d'un air soumis.

En ce moment, c'était tout ce qu'il pouvait formuler, mais il comptait lui écrire un billet pour s'excuser, car il avait toujours évité de faire une visite à Grandcourt. Il ne put cependant se décider à user d'un procédé qui la blesserait, et si on pouvait taxer son excuse d'indifférence, ou d'affectation d'indifférence, elle n'en était pas moins blessante. Il tiendrait donc sa promesse.

Gwendolen avait refusé à Grandcourt de sortir à cheval, alléguant qu'elle ne se sentait pas bien ; elle n'avait fait connaître son intention qu'au dernier moment, quand les chevaux attendaient, mais non sans crainte que son mari ne voulût aussi rester à la maison. Devenue presque superstitieuse sur son pouvoir de divination soupçonneuse, elle supposait ce qu'elle aurait fait en pareil cas. Mais Grandcourt accepta son excuse sans une observation et partit.

Malgré cela, quand elle se trouva seule et qu'elle eut envoyé donner l'ordre de n'introduire que M. Deronda, elle commença à trembler et à sentir une agitation croissante, à la pensée qu'il paraîtrait bientôt et qu'elle serait obligée de parler, non de trivialités, car alors elle n'aurait eu aucun motif sérieux pour l'appeler chez elle, et pourtant, il lui semblait impossible de lui dire ce que, pendant des heures entières, elle avait décidé qu'elle lui exprimerait. Pour la première fois, l'impulsion qui l'avait portée à lui faire appel fut accompagnée de timidité, et maintenant, qu'il était trop tard pour reculer, elle était frappée par la possibilité qu'il considérât son invitation comme inconvenable. Alors elle baisserait dans son estime ! Elle se raidit contre cette crainte insupportable. Dans ses efforts pour dompter son agitation, elle arpenta à grands pas ses salons dont les grandes glaces réfléchissaient son image ; sa robe de soie noire faisait ressortir la beauté de son visage, la blancheur de son cou, et rehaussait tous ses avantages. S'en étant aperçue, elle courut dans son boudoir et s'enveloppa la tête d'un grand voile de dentelle noire, pour cacher son cou et ne laisser voir que sa figure. Devant ce mépris manifeste pour toute coquetterie, elle se sentit plus libre, mais rien ne put faire disparaître le malaise qui régnait sur ses lèvres et dans ses yeux.

Elle était debout au milieu du salon, quand on annonça Deronda, et lorsqu'il s'approcha, elle s'aperçut que lui aussi n'était pas dans son état habituel. Ils se demandèrent mutuellement des nouvelles de leurs santés, et

Gwendolen, au lieu de s'asseoir, s'éloigna un peu et alla s'appuyer sur le dos d'un fauteuil. Deronda resta debout, tenant son chapeau d'une main, et de l'autre froissant le col de son habit. Gwendolen vit dans son embarras la reproduction du sien, et forcée de parler, elle dit d'une voix timide :

— Vous vous demandez, n'est-ce pas, pourquoi je vous ai prié de venir ? J'avais besoin de vous questionner. Vous m'avez dit que j'étais ignorante. C'est vrai ! Que puis-je, sinon vous interroger ?

Elle ne sentait pas la possibilité de lui adresser les questions qu'elle avait préparées. Quelque chose de nerveux dans sa manière d'être fit craindre une crise à Deronda. Il lui répondit avec une tristesse affectueuse :

— Je n'ai qu'un regret : c'est de ne pouvoir vous être que d'une très faible utilité.

Ces paroles et ce ton firent vibrer en elle une corde nouvelle, et elle continua avec moins de gêne, quoique ce ne fût pas ce qu'elle aurait voulu dire :

— J'avais besoin de vous faire savoir que j'ai toujours pensé à votre recommandation ; mais cela est-il bien utile ? Je ne puis me changer, parce que les choses qui m'entourent n'éveillent en moi que de mauvais sentiments, et il faut que je continue ; je ne puis rien changer, c'est inutile !

Elle s'arrêta un instant, contrariée de n'avoir pas trouvé les paroles désirables, et recommença avec plus de hâte :

— Mais si je continue, je deviendrai pire, et je ne le veux pas. Je tiendrais à être ce que vous voudriez que je fusse, il y a des gens qui sont bons et qui se plaisent aux grandes choses, je le sais. Moi, je suis une créature méprisable ! Je sens que je puis devenir méchante et haïr le monde. J'ai essayé de me faire à l'idée de m'éloigner de chacun, mais je ne puis. Trop de choses m'en empêchent ! Vous croyez peut-être que je ne réfléchis pas ? Détrompez-vous, je réfléchis et beaucoup. Je crains tout ! Je crains de devenir coupable. Dites-moi ce que je puis faire !

Elle avait tout oublié, excepté l'image de misère impuissante qu'elle essayait de présenter à Deronda en termes brisés et figurés, voulant lui communiquer, mais non lui exprimer son besoin. Ses yeux étaient secs, et leurs pupilles dilatées leur donnaient un air poignant ; on devinait des sanglots réprimés dans sa voix qui se voilait de plus en plus jusqu'à ne

devenir qu'un murmure. Elle se blessait en pressant contre sa poitrine les bijoux qui reluisaient à ses doigts et à ses poignets.

Deronda avoua plus tard que l'impression ressentie par lui alors fut horrible. Par quel moyen pourrait-il arrêter les progrès des souffrances qui accablaient cette jeune femme ? Comment, avec une sentence, les changer ou les faire disparaître ? Il craignait même sa propre voix. La première pensée qui se présenta à son esprit fut celle-ci : « Avouez tout à votre mari, ne lui cachez rien. » Mais avant qu'il eût pu la formuler en paroles, la porte s'ouvrit et Grandcourt entra.

Il était revenu pour éclaircir un soupçon. Il vit la figure anxieuse de sa femme, voilée comme une religieuse, et Deronda, debout à quelques pas d'elle la regardant d'un air de douleur. Sans paraître aucunement surpris, il fit de la tête un signe de bonjour à Daniel, jeta un autre coup d'œil sur Gwendolen, et alla s'asseoir dans un fauteuil, en croisant les jambes et tira son mouchoir avec lequel il s'éventa.

En le voyant entrer, Gwendolen avait tressailli, mais elle ne changea pas d'attitude et ne quitta pas sa place. Ce n'était pas le moment de feindre ou de manifester une répulsion ; l'impression passionnée de ses dernières paroles était encore trop forte. Elle était, en outre, désespérée de se dire que son entretien avec Deronda ne pouvait se continuer ; le rideau était baissé et la pièce finie. Quant à Daniel, il fut rappelé à lui-même par l'idée de ce qui pourrait résulter pour elle d'avoir été vue dans cet état d'agitation par son mari. Il comprit que sa présence ne pouvait qu'exagérer chez Grandcourt les conjectures possibles de duplicité ; il se contenta donc de dire :

— Je ne puis rester plus longtemps. Adieu !

En lui tendant la main, il sentit que la sienne était glacée. Elle ne lui dit pas adieu.

Quand il eut quitté le salon, Gwendolen se laissa tomber dans un fauteuil, dans un sombre désespoir et s'attendant à être punie, mais Grandcourt n'y fit pas attention ; il était satisfait de lui avoir fait comprendre qu'elle ne l'avait pas dupé, et le silence qu'il garda fut formidable d'omniscience. Il sortit le soir et accepta, sans même en sourire, son excuse d'indisposition.

Le lendemain, au déjeuner, il dit :

— J'irai faire une partie de yacht sur la Méditerranée.

— Quand ? reprit Gwendolen, dont le cœur battit d'espoir.

— Après-demain. Le yacht est à Marseille. Lush est parti pour tout préparer.

— Puis-je alors dire à maman de venir me retrouver ? demanda Gwendolen, dont la perspective de paix et d'affection qui débordait de son âme, éclata comme les premières lueurs du matin.

— Non ; vous viendrez avec moi.

XLVII

Deronda, en quittant Gwendolen, s'était abstenu de lui dire : « Je ne vous reverrai de longtemps, car je vais partir », dans la crainte que Grandcourt ne pût supposer qu'il s'imaginait que ce fait avait de l'importance pour elle. Il partait sous le coup de circonstances si intéressantes pour lui, que quand il sortit pour tenir la promesse qu'il lui avait faite d'aller la voir, il était déjà dominé par une émotion solennelle.

Sir Hugo lui avait envoyé, par un domestique, ce billet :

« Viens tout de suite. Il est arrivé quelque chose », et il n'avait été tranquilisé que quand, en entrant dans le cabinet du baronnet, il se vit reçu avec une affectueuse gravité, au lieu du chagrin qu'il appréhendait.

— Ce n'est rien qui vous peine, monsieur ? demanda-t-il en prenant la main qui se tendait vers lui.

Le regard de sir Hugo se portait sur lui avec une signification étrange, et sa voix décela une émotion contenue quand il dit :

— Non, Dan, non. Assieds-toi. J'ai quelque chose à te dire.

Deronda obéit, non sans un certain pressentiment qui lui serra le cœur. Il était bien rare que sir Hugo se montrât si sérieux.

— Ce n'est, en effet, rien qui me peine, mon garçon ; du moins si cela ne te fait pas de peine, à toi. Mais je ne m'attendais pas à ce que ceci pût jamais arriver. J'avais des raisons pour ne pas t'y préparer, pour ne jamais te

parler de tes parents. En tout cas, mes efforts ont constamment tendu à ce que ce ne soit pas une offense pour toi.

Sir Hugo s'arrêta, mais Deronda ne put parler ; il ne put même dire : « Je ne l'ai jamais considéré comme une offense ». Quand même cela eût été vrai, il n'aurait pu élever la voix. Jamais sir Hugo n'avait vu une telle pâleur sur le visage qu'il aimait ; jamais ses lèvres n'avaient été aussi frémissantes ; jamais il n'avait eu cette expression douloureuse. Craignant de lui infliger une nouvelle blessure, il continua avec une tendresse qui témoignait de l'anxiété de son âme :

— Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de ta mère. Elle a voulu que je gardasse le secret qu'elle tient à te dévoiler aujourd'hui. Elle désire te voir. Voici sa lettre que tu liras plus tard. Elle t'apprendra ce qu'elle veut que tu fasses et où tu la trouveras.

Sir Hugo lui tendit une lettre écrite sur du papier étranger, qu'il mit dans son portefeuille, heureux de n'être pas obligé de la lire sur-le-champ. Il était visible que l'émotion de Daniel avait gagné le baronnet, qui s'efforçait de retrouver son sang-froid. Il lui semblait difficile d'en dire davantage. Une question, la plus difficile et la plus pénible pour lui, se pressait sur les lèvres de Daniel ; il aurait bien voulu ne pas la faire, mais il était impossible de reculer ; le moment était trop solennel. S'il le laissait passer, il pouvait ne plus retrouver la force de formuler ses mots et d'attendre la réponse. Enfin, il se décida à regarder sir Hugo et lui dit d'un ton respectueux et d'une voix altérée :

— Mon père vit-il aussi ?

— Non ! répondit aussitôt le baronnet.

Le passé venait de se rouvrir pour sir Hugo. Après un silence, pendant lequel on ne put lire sur les traits de Deronda s'il ressentait de la joie ou du chagrin, le baronnet reprit avec un accent ému :

— Peut-être ai-je eu tort, Dan, de consentir à ce que j'ai fait. Peut-être aussi ai-je trop aimé de t'avoir tout à moi. Mais si jamais tu as ressenti une peine que j'aurais pu t'éviter, je t'en demande pardon.

— Il y a longtemps que le pardon est là, répondit Deronda en posant la main sur son cœur. Ma peine la plus grande a toujours été causée par une autre que je n'ai jamais connue, mais que je connaîtrai bientôt. Cela ne m'a

pas empêché d'avoir pour vous une affection profonde qui a été la plus large et la meilleure part de ma vie.

Dans une impulsion simultanée et irrésistible, ils se serrèrent la main et se tinrent longtemps embrassés.

-
1. [↑] Extrait de l'ouvrage de Zunz intitulé : *Die synagogal Poesie des Mittlelalters*. (Note du traducteur.)
 2. [↑] Israélite, fils d'Israël.
 3. [↑] Comme la pensée qui s'empile sur la pensée jusqu'à ce qu'une grande vérité s'en détache, et les nations lui font écho.
 4. [↑] Puritain fanatique, l'un des personnages du roman de Walter Scott, *les Puritains d'Écosse* (*Old Mortality*). (Note du trad.)
 5. [↑] Pure ; autrement dit : préparée selon les prescriptions de la loi mosaïque. (Note du traducteur.)

LA MÈRE ET LE FILS

XLVIII

La lettre que sir Hugo remit à Deronda, était ainsi conçue :

« *À mon fils, Daniel Deronda.*

» Mon ami et le tien, sir Hugo Mallinger, t'aura fait part de mon désir de te voir. Ma santé est détruite, et je tiens à ce qu'il s'écoule le moins de temps possible avant que je ne te révèle ce que je cache depuis si longtemps. Que rien ne t'empêche donc d'être à l'*Albergo dell' Italia*, à Gênes, le 15 de ce mois ! Tu m'y attendras. Je ne sais encore quand je pourrai y venir de Spezzia, où je m'arrêterai. Cela dépendra des circonstances. Tu demanderas la princesse Halm-Eberstein. Apporte aussi la bague en diamants que sir Hugo t'a donnée. J'aimerais à la voir encore.

» Ta mère inconnue.

» LEONORA HALM-EBERSTEIN. »

La rédaction incolore de cette lettre n'apprenait rien à Deronda, mais il ne pouvait que respecter la réticence de sir Hugo, qui impliquait un engagement de ne point anticiper sur les révélations de sa mère. Du reste, la découverte qu'il venait de faire, que les conjectures de toute sa vie étaient erronées, arrêta toutes nouvelles suppositions de sa part. Il était décidé à accepter bravement le fait quel qu'il pût être.

Dans son état d'incertitude, il ne pouvait communiquer à personne le motif de son départ, et à Mordecai moins qu'à tout autre, car il l'aurait

affecté autant que lui-même, quoique d'une manière absolument différente. S'il lui avait dit : « Je vais apprendre la vérité sur ma naissance », l'espoir qu'en concevrait Mordecai pouvait devenir une surexcitation malade et dangereuse. Afin d'exclure toute supposition, il parla de son voyage comme s'il l'entreprenait sur l'ordre de sir Hugo, et l'annonça avec autant d'indifférence qu'il le put, en ajoutant qu'il ne savait pas combien de temps il durerait, mais que peut-être il serait très court.

— Je ferai demander que l'on m'envoie le petit Jacob, dit Mordecai en manière de consolation, après avoir d'abord ressenti de la tristesse.

— Je prierai madame Cohen de me le confier, dit Mirah.

— La grand'maman ne vous refusera pas, fit observer Deronda. Je suis heureux que nous ayons eu tort, vous et moi, ajouta-t-il en souriant à Mordecai : vous pensiez que la vieille madame Cohen ne pourrait supporter la vue de Mirah.

— Je méconnaissais son cœur, repartit Mordecai. Elle peut se réjouir de voir fleurir une autre plante, quoique la sienne soit desséchée.

— Ce sont de bien bonnes gens, que j'aime comme s'ils étaient nos parents, dit Mirah avec son bon sourire.

— Qu'auriez-vous éprouvé si cet Ezra avait été votre frère ? lui demanda un peu malicieusement Deronda, légèrement contrarié de la voir s'attacher si facilement à des gens, qui, à cause d'elle, lui avaient fait concevoir tant d'inquiétudes.

Mirah le regarda avec surprise et répondit :

— Ce n'est pas un méchant homme ; je ne crois pas qu'il aurait jamais abandonné personne !.. Mais à peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle rougit fortement, et, lançant à Mordecai un regard timide, elle se retira en prétextant quelque occupation. Elle pensait à son père, et sur ce sujet ils éprouvaient, elle et son frère, une peine mutuelle. « S'il venait et qu'il nous trouve ! » telle était la pensée qui assombrissait quelquefois la quiétude de Mirah, et elle tremblait à cette apparition imaginaire.

Deronda devina son allusion involontaire et comprit sa rougeur. Comment n'aurait-il pas sympathisé avec des sentiments, qui, maintenant plus que jamais, semblaient se rapprocher des siens ? Car la lettre de sa

mère impliquait que son entrevue avec son fils ne serait pas exempte de conditions pénibles. En effet, il était assez singulier que cette lettre, qui lui montrait sa mère comme une vivante réalité, l'éloignât encore un peu plus de son amour. Il s'étonnait qu'en voyant l'écriture maternelle et les mots exprimant son sentiment actuel, son affection se fût soudainement refroidie et transformée en une sorte d'indifférence.

— Dieu te bénisse, Dan ! lui avait dit sir Hugo lorsqu'ils échangèrent la poignée de main du départ. Quels que soient les changements qui surviendront pour toi, ils ne pourront faire que je n'aie été ton plus vieil ami, et le seul qui ait toujours eu le plus sincère attachement pour toi. Si tu avais été mon fils, je n'aurais pas pu t'aimer davantage ; seulement, je serais bien plus heureux de penser à toi comme au futur possesseur de l'Abbaye, qu'à mon beau neveu ; tu aurais alors jugé nécessaire d'adopter une ligne politique... Allons ! on ne peut empêcher les choses d'être ce qu'elles sont !..

Le baronnet croyait qu'il était bon de mêler des remarques inutiles à l'expression d'un sentiment sérieux.

Quand il fut arrivé à l'*Albergo dell' Italia*, à Gênes, Deronda ne trouva pas la princesse Halm-Eberstein ; mais deux jours plus tard, il reçut une lettre lui annonçant qu'elle avait dû différer son arrivée, retardée d'une quinzaine et peut-être davantage ; elle était soumise à des circonstances qui l'empêchaient d'être plus précise et elle le pria de patienter.

Dans son obligation d'attendre indéfiniment le moment suprême pour lui, Deronda eut la tâche difficile de chercher de la distraction dans la philosophie. Lors de sa première visite à la ville des palais, il avait passé les heures les plus fraîches à parcourir les rues, les places, les quais et les environs ; souvent il avait pris un bateau pour jouir du magnifique coup d'œil de la ville et du port, vus de la mer. Il recommença les mêmes excursions. Cependant, les jours succédaient aux jours, et, dans son attente, il en surveillait le cours de la même manière qu'il aurait écouté une cloche merveilleuse, qui, en frappant les heures, faisait surgir d'anciennes figures lesquelles se retiraient ensuite pour faire place à d'autres. Bientôt son oisiveté lui pesa ; il en fut excédé ; il contemplait l'activité des autres avec l'impatience d'un prisonnier qui attend sa rançon. Dans ses lettres à Mordecai et à Hans, il évitait de parler de lui, mais il était réellement dans

cet état d'esprit où tous les sujets deviennent personnels. Le peu de livres qu'il avait apportés pour s'en faire un refuge contre l'ennui étaient devenus illisibles, parce que le point de vue sous lequel il envisageait la vie en ce moment d'agitation et d'incertitude, lui faisait désirer plus vivement une décision.

Enfin la princesse arriva. Depuis trois semaines il attendait, lorsqu'un matin on vint frapper à sa porte. C'était un chasseur en grande livrée, qui lui dit en français que la princesse de Halm-Eberstein se reposerait toute la journée, mais qu'elle recevrait Monsieur, le soir même, à sept heures.

XLIX

Quand Deronda se présenta chez sa mère, il sentit revivre en lui les agitations prématurées de son jeune âge. Les deux domestiques qui se tenaient dans l'antichambre le regardèrent ébahis, s'étonnant que le docteur que leur maîtresse venait consulter fût ce beau jeune homme en toilette de soirée. Mais Daniel n'eut le temps de rien remarquer, car une seconde porte s'ouvrant aussitôt, il se trouva en présence d'une personne, assise au fond d'un immense salon, qui se leva et attendit son approche.

À l'exception du visage et d'une partie des bras, elle était littéralement couverte de dentelles noires ; elles tombaient négligemment du haut de sa tête aux cheveux grisonnants, le long de sa figure amaigrie ; ses bras, nus jusqu'au coude et chargés de riches bracelets, étaient croisés devant elle, et l'admirable équilibre de sa tête la faisait paraître plus belle qu'elle ne l'était réellement. Deronda ne put l'observer que quand il fut en face d'elle ; alors il prit la main qu'elle lui tendait et la porta à ses lèvres. Elle la laissa dans la sienne, et l'examina attentivement. Il n'osait pas faire un mouvement, ne concevant pas comment il devait manifester son sentiment. En quelle langue lui parlerait-elle ? Serait-ce en anglais ? D'un mouvement brusque, la princesse posa ses deux mains sur les épaules de son fils et ses traits exprimèrent une admiration, dans laquelle les lignes flétries de son visage disparurent, pour faire place à une jeunesse restaurée.

— Tu es beau, dit-elle d'une voix grave et mélodieuse, avec un accent étranger mais agréable : tu es vraiment très beau ! Je savais que tu le serais. Elle l'embrassa sur les deux joues et il lui rendit ses baisers.

C'était comme deux royautes qui se seraient rencontrées.

Elle s'arrêta un moment et reprit d'un ton plus froid :

— Je suis ta mère ; mais tu ne peux m'aimer.

— J'ai pensé à vous plus qu'à tout autre être de ce monde, répondit Deronda d'une voix nerveusement tremblante.

— Je ne suis pas telle que tu te l'imaginais, reprit-elle avec décision ; puis ôtant les mains de ses épaules, elle croisa les bras ; elle le regardait et semblait l'inviter à l'étudier de près. Elle lui ressemblait et avait dû être remarquablement belle. Mais pourquoi éprouva-t-il un sentiment pénible d'éloignement ? Pourquoi un manque d'émotion si complet ? Sa beauté fanée avait un cachet d'étrangeté qui faisait d'elle non pas une mère humaine, mais une Mélusine sortant d'un monde indépendant du nôtre.

— Je m'étais toujours figuré que vous étiez souffrante, dit Deronda, anxieux surtout de ne pas la blesser ; j'aurais voulu pouvoir vous soulager.

— Je suis souffrante, en effet, mais d'une souffrance que tu ne peux soulager, dit la princesse d'une voix plus dure et en marchant vers un sofa dont les coussins avaient été soigneusement disposés pour elle. Elle lui désigna un fauteuil auprès d'elle ; puis, discernant un chagrin sur ses traits, elle ajouta d'un ton plus doux : — Assieds-toi. Je ne souffre pas en ce moment. Je suis à mon aise. Je puis causer.

Daniel s'assit dans l'attente de ce qu'elle allait lui apprendre. Il se croyait plutôt en présence d'un destin mystérieux que d'une mère si longtemps désirée.

— Non, reprit-elle, je ne t'ai pas fait venir pour me soulager. Je ne pouvais savoir d'avance... je ne sais pas encore... ce que tu ressens pour moi. Je ne suis pas assez ridicule pour croire que tu puisses m'aimer par la seule raison que je suis ta mère, car tu ne m'as jamais vue et de ta vie tu n'as entendu parler de moi. Cependant je crois avoir choisi pour toi ce qui valait mieux que d'être avec moi. Je ne pense pas t'avoir privé de quoi que ce soit qui vaille la peine qu'on en parle.

— Vous ne pouvez désirer que je croie que votre affection aurait été sans valeur pour moi, objecta Daniel, qui supposa qu'elle s'était arrêtée pour attendre sa réponse.

— Je n'ai pas l'intention de mal parler de moi, reprit fièrement la princesse, mais je n'ai pas beaucoup d'affection à donner. Je n'en ai pas besoin ; j'en ai été excédée. Je voulais vivre d'une autre vie que celle qui était la mienne et ne pas être embarrassée d'autres existences. Tu te demandes ce que j'étais ? Je n'étais pas princesse alors !.. Elle se leva d'un mouvement nerveux et resta debout. Deronda se leva aussi ; il ne respirait plus.

— Je n'étais pas princesse comme je le suis maintenant. J'étais une grande cantatrice, et je jouais aussi bien que je chantais. Tous pâlissaient à côté de moi. Les hommes me suivaient d'un pays à l'autre. Je vivais des myriades de vies en une seule ; je ne voulais pas d'enfant.

On sentait de la colère et de la passion dans sa voix.

— Je ne voulais pas me marier, continua-t-elle. Je fus forcée d'épouser ton père : c'était le désir et l'ordre du mien. C'était aussi le meilleur moyen de conquérir ma liberté. Je pouvais gouverner mon mari, mais non mon père... J'avais le droit d'être libre. J'avais le droit de chercher ma liberté hors d'un esclavage que j'abhorrais.

Elle reprit sa place sur le sofa, en serrant les lèvres comme si elle voulait s'empêcher de parler. Deronda resta debout. Après un moment de silence, elle le regarda d'un air plus doux et lui dit :

— Et l'esclavage que je haïssais pour moi, je voulus t'en préserver. Qu'aurait fait de mieux la plus tendre des mères ? Je t'ai délivré de l'esclavage d'être né juif.

— Alors je suis juif ! s'écria-t-il avec une telle énergie que sa mère en tressaillit et dut s'appuyer sur ses coussins. Mon père était juif et vous êtes juive ?

— Oui ; ton père était mon cousin, dit sa mère, frappée du changement qui s'opérait en lui, comme si elle voyait une figure dont elle avait peur.

— J'en suis heureux ! s'écria-t-il d'une voix vibrante de passion.

Il n'aurait jamais pu s'imaginer qu'il en arriverait à dire ce que, jusque-là, il n'avait pas admis. Il ne pouvait pas rêver non plus qu'il se mettait en opposition avec sa mère. Il ressentait un peu de colère contre cette mère qui paraissait l'avoir mis au monde involontairement, qui s'était volontairement éloignée de lui, et qui — peut-être — ne se faisait maintenant connaître qu'involontairement. Ce soupçon jetait un certain jour sur son langage. La princesse, de son côté, était également sous le coup d'une colère différente, et ses yeux parurent plus grands dans sa pâleur, lorsqu'elle reprit, non sans violence :

— Pourquoi dis-tu que tu es heureux ? Tu es gentleman anglais ; je t'ai assuré cette position.

— Vous ne saviez pas ce que vous m'assuriez. Comment pouviez-vous disposer pour moi de mon patrimoine ? répliqua Deronda en s'asseyant sans le savoir et sans regarder sa mère. Une étrange intolérance l'enflammait ; cependant il s'efforça de se maîtriser et garda le silence. Il craignit de prononcer, dans sa colère, des paroles trop dures, surtout en ce moment, qui ne se renouvellerait peut-être jamais pour lui. Quand sa mère reprit la parole, sa voix était devenue plus ferme et plus résistante.

— J'ai choisi pour toi ce que j'aurais choisi pour moi. Comment aurais-je pu savoir que l'esprit de mon père renaîtrait en toi ? Comment aurais-je pu savoir que tu aimerais ce que je détestais ? Si réellement tu aimes d'être juif !.. Ces derniers mots furent prononcés avec tant de dédain et d'amertume, qu'un étranger aurait pu supposer que la haine régnait entre la mère et le fils.

Mais Deronda avait retrouvé la pleine possession de lui-même. Il se figura ce que la vie avait été et ce qu'elle était actuellement pour celle dont les plus belles années étaient passées, et qui, au milieu de ses souffrances, s'efforçait de lui parler d'un passé qui n'était pas seulement le sien, mais encore celui de sa mère. Il la regarda silencieusement et son visage reprit son calme pénétrant. Il paraissait avoir sur elle une influence étrange ; elle fixait les yeux sur lui avec une sorte de fascination qui était bien loin de ressembler à de l'amour maternel.

— Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, reprit-il d'une voix grave. Pourquoi vous êtes-vous déterminée à me révéler aujourd'hui ce que vous

m'avez laissé ignorer avec tant de soin ? Pourquoi semblez-vous mécontente que je sois heureux ?

— Oh ! les raisons de nos actions ! fit la princesse avec un petit ricanement qui ressemblait à un sarcasme dédaigneux. Pourquoi avez-vous fait telle chose ? Quand tu auras mon âge, cette question ne te paraîtra pas si simple. Il est des gens qui parlent de leurs motifs d'une manière sèche et tranchante, moi pas. On suppose que les femmes ont toutes les mêmes motifs, ou bien celle qui en diffère est un monstre. Je ne suis pas un monstre, quoique je n'aie pas senti comme les autres femmes, ou au moins ce qu'elles disent sentir, de crainte qu'on ne prétende qu'elles veulent se singulariser. Tu me reproches dans ton cœur de t'avoir éloigné de moi, parce que tu t'imagines que mon devoir serait de dire que j'avais pour toi les mêmes sentiments qu'ont les autres femmes pour leurs enfants. Je ne les avais pas ces sentiments ; je fus heureuse de me débarrasser de toi. Mais je voulais ton bien et je t'ai donné toute la fortune de ton père. Oui, il y a eu des raisons ! Je sens bien des choses que je ne puis m'expliquer. Depuis un an un mal fatal m'accable ; très probablement l'année prochaine ne me verra pas vivante ! Eh bien, je ne nie rien de ce que j'ai fait ; je ne prétendrai pas pouvoir aimer, puisque je n'ai point d'amour. Des ombres se lèvent autour de moi ; c'est la maladie qui les produit. Si j'ai offensé le mort, il ne me reste que peu de temps pour terminer ce que j'ai laissé inachevé.

Les transitions de ton avec lesquelles elle prononçait ces paroles étaient aussi parfaites que celles de l'actrice la plus accomplie. Ce discours était assurément sincère : la nature de cette femme était de celles où le sentiment — factice ou réel — se manifestait en représentation ; elle faisait passer son expérience dans le drame et jouait avec ses propres émotions. Cela arrive assez ordinairement, mais à un degré moindre que chez la princesse, qui possédait une rare perfection dans la physionomie, dans la voix et dans le geste. Deronda ne fit point de réflexion de ce genre. Toute son attention était concentrée sur ce que disait sa mère. Il brûlait d'apprendre par elle l'étrange conflit mental au milieu duquel il était né ; ce que sa nature compatissante voulait connaître, c'était la souffrance, le repentir, si l'on peut se servir de ce mot, qui perçaient dans ses dernières expressions. Il n'osa pas lui faire de nouvelles questions lorsqu'elle demeura silencieuse, le

front soucieux, la tête tournée de côté, et ses grands yeux comme rivés sur un être incorporel. Il fallait attendre qu'elle reprît d'elle-même la parole. Elle le fit avec une brusquerie singulière en levant soudain les yeux sur lui et en disant :

— Sir Hugo m'a beaucoup écrit à ton sujet. Il m'a dit que tu as l'esprit très développé ; que tu comprends tout ; que malgré ta jeunesse, tu es plus sage que lui avec ses soixante ans. Tu es heureux de te savoir né juif. Moi, je n'ai pas changé d'opinion à cet égard. Tes sentiments sont contre les miens, et tu ne me remercies pas de ce que j'ai fait. Comprendras-tu ta mère ou la blâmeras-tu ?

— Il n'y a pas en moi une fibre qui ne veuille la comprendre, répondit solennellement Deronda ; c'est une amère réalisation de mon vœu que de croire que je veuille la blâmer. Depuis quinze ans, j'ai toujours tâché de comprendre ceux qui différaient d'avis avec moi.

— Alors, en cela tu ne ressembles pas à ton grand-père, dit-elle, quoique ton visage soit, en plus jeune, l'exacte copie du sien, il ne m'a jamais comprise ; il ne pensa qu'à m'enchaîner dans l'obéissance. Je devais être ce qu'il appelait la femme juive, sous peine d'encourir sa malédiction. Je devais sentir tout ce que je ne sentais pas, et croire à tout ce que je ne croyais pas. Je devais respecter le morceau de parchemin de la *mezusah*, cloué au-dessus de la porte ; avoir bien soin qu'un morceau de beurre ne vînt pas toucher un morceau de viande ; croire qu'il était beau que les hommes portassent des *tephillin*, et non les femmes ; adorer la sagesse de ces lois, quelque niaises qu'elles pussent me paraître. Je devais aimer les interminables prières dans les hideuses synagogues, et les hurlements, et les clameurs, et les terribles jeûnes, et les fêtes fatigantes, et les discours sans fin de mon père sur notre peuple, discours qui étaient sans signification pour moi. Toujours je devais m'inquiéter de ce qu'avait fait Israël, et je ne m'en inquiétais pas du tout. Je m'inquiétais du vaste monde et de tout ce que je pouvais y représenter. Je détestais de vivre sous l'ombre de la rigidité paternelle. Apprendre, apprendre éternellement : il faut que tu sois ceci ; il ne faut pas que tu sois cela. Plus je grandis et plus ce poids me sembla lourd. J'ambitionnais une large existence, avec la faculté de faire comme chacun ; je voulais suivre le grand courant sans être obligée de m'inquiéter. Ah ! s'écria-t-elle d'un ton plus amer et plus incisif ; ah ! tu es heureux

d'être né juif ! Tu l'as dit. C'est parce que tu n'as pas été élevé comme un juif. Cette séparation te semble douce parce que je te l'ai épargnée.

— Quand vous vous êtes résolue à cela, demanda Deronda involontairement, pensiez-vous que je ne connaîtrais jamais mon origine ? Avez-vous changé d'avis sur ce point ?

— Oui, je le pensais et j'ai persévéré dans cette idée. Non, je n'ai pas changé ! Ce sont les choses qui ont changé malgré moi. Je suis toujours la même Léonora ; j'ai toujours le même désir, la même volonté, le même choix ; mais... — Elle s'arrêta, puis baissant la voix, elle continua d'un ton rapide et voilé : — Mais les événements viennent sur nous comme des enchantements malfaisants ; et les pensées, les sentiments, les apparitions dans l'obscurité sont des événements, n'est-ce pas ?.. Et pourtant je ne consens pas — on ne consent qu'à ce que l'on aime ; — j'obéis à une force tyrannique. — Je suis obligée de languir, de souffrir, de mourir à petit feu — est-ce que j'aime cela ? — Eh bien, je suis forcée d'obéir à mon père défunt !.. Je suis forcée de te dire que tu es juif, et de te restituer ce qu'il m'a ordonné de te remettre !..

— Dites-moi, je vous en supplie, ce qui vous a poussé — quand vous étiez jeune — à suivre la résolution que vous avez prise, dit Daniel, en essayant, par ce recours au passé, d'échapper à ce qui était pour lui un apitoiement douloureux, causé par ce mélange de peine et de défi. Je devine que mon grand-père s'opposait à votre vocation artistique ; je m'explique, quoique n'en ayant pas fait l'expérience, la nature pénible de votre lutte. Je puis m'imaginer la souffrance d'une renonciation forcée.

— Non, dit la princesse en branlant la tête et en croisant les bras, tu n'es pas femme. Tu peux l'essayer ; mais jamais tu ne sauras ce que c'est que d'avoir en soi la force, le génie d'un homme et de souffrir l'esclavage d'être fille, d'avoir un modèle ainsi conçu : Ceci est la femme juive ; ceci est ce que tu dois être ; ceci est ce que l'on veut de toi. Le cœur d'une femme doit être de telle taille et pas plus grand, sinon il faut le rapetisser, comme on le pratique pour les pieds des Chinoises ; son bonheur doit être fait de la même manière que les gâteaux, d'après une recette fixe. — C'est ce que voulait mon père. Il aurait bien désiré que je fusse un fils ; son cœur n'était attaché qu'à son judaïsme. Il voyait avec peine le monde chrétien ne penser à la femme juive que comme à un article propre à en faire des chanteuses ou

dès actrices ; comme si nous n'étions pas enviables à cause de cela ! N'est-ce pas un moyen d'échapper à l'esclavage ?

— Mon grand-père était-il savant ? demanda Daniel, avide de connaître les détails auxquels il craignait que sa mère ne pensât pas.

Elle leva la main dans un geste d'impatience et répondit :

— Oh, oui ! et un très habile médecin, et bon ! Je ne puis nier qu'il fût bon, on aurait admiré ce caractère sur le théâtre ; grand, avec une volonté de fer, comme le vieux Foscari avant le pardon. Mais les femmes et les filles de ces hommes-là sont des esclaves. Ils gouverneraient le monde, s'ils le pouvaient ; ne le gouvernant pas, ils font peser le poids de leur volonté sur le cou et sur l'âme des femmes. Parfois la nature les contrarie. Mon père n'avait d'autre enfant que sa fille, et sa fille était comme lui. — Elle avait de nouveau croisé les bras et regardait devant elle, comme si elle s'apprêtait à résister à une tentative d'oppression. — Ton père était différent ; tout l'opposé de moi ; rien que tendresse et affection. Je savais que je pourrais le gouverner. Avant de l'épouser, je lui avais fait jurer en secret qu'il ne s'opposerait pas à ma vocation artistique. Mon père était à son lit de mort quand nous fûmes mariés : il s'était toujours promis de me faire épouser mon cousin Éphraïm, et, quand une femme a une volonté aussi énergique que celle de l'homme qui veut la gouverner, elle doit mettre toute sa force dans le secret. J'entendais bien faire à ma volonté à la fin, mais je ne pouvais y parvenir qu'en feignant d'obéir. J'avais peur de mon père : toujours j'eus peur de lui ; je n'ai jamais pu m'en empêcher. Je me méprisais d'avoir peur ; j'aurais donné beaucoup pour avoir le courage de le défier ouvertement ; jamais je ne l'osai, car j'étais sûre de ne pas réussir, et pour rien au monde je n'aurais voulu risquer une défaite.

Elle prononça ces derniers mots avec emphase, puis s'arrêta, comme si elle avait réveillé une foule de souvenirs qui l'empêchaient de continuer. Son fils tenta de la rappeler à elle-même en lui demandant :

— Où demeurerait mon grand-père ?

— Ici, à Gênes, quand je fus mariée. Sa famille y demeurerait depuis plusieurs générations ; mais il a habité différents pays.

— Vous avez certainement vécu en Angleterre ?

— Ma mère était Anglaise, juive de descendance portugaise. Mon père l'épousa en Angleterre. Certaines circonstances de ce mariage influèrent considérablement sur ma vie : c'est le mariage de mon père qui renversa ses propres plans. La sœur de ma mère était une cantatrice qui se maria à l'associé anglais d'une maison de commerce de Gênes, où ils vécurent pendant onze années. Je n'avais que huit ans quand ma mère mourut ; mon père consentit alors à ce que je fusse élevée chez ma tante Léonora, sans penser qu'elle encouragerait mon désir de devenir cantatrice comme elle. Mais, s'il ne se précautionna pas contre cette conséquence, c'est qu'il se croyait sur de pouvoir l'annuler quand il le voudrait. Lorsque ma tante quitta Gênes, j'en savais assez pour faire éclore la chanteuse et l'actrice innées en moi. Mon père, bien qu'il ne sût pas tout ce que j'avais fait, n'ignorait pas que j'avais appris la musique et le chant ; il connaissait mon penchant ; mais, qu'était-ce pour lui ? Il entendait que j'obéisse à sa volonté. Il avait, je te l'ai dit, résolu que je serais la femme de mon cousin Ephraïm, seul reste de la famille de mon père qu'il connût. Je ne voulais pas me marier. J'imaginai toute sorte de ruses pour m'y soustraire ; mais, comme je vis que je pourrais gouverner mon mari, je consentis enfin. Trois semaines après mon mariage, mon père mourut, et alors je pus faire ce que je voulais. Elle prononça ces dernières paroles presque avec joie : mais peu après son visage changea et elle ajouta avec amertume : Cela n'a pas duré cependant ; mon père reprend le dessus maintenant.

Elle regarda son fils avec plus d'attention et s'écria :

— Tu lui ressembles, mais en plus doux : tu as quelque chose de ton père. Se consacrer, se dévouer à moi fut l'œuvre et le but de toute sa vie. Il céda sa maison de banque pour pouvoir me suivre : pour moi, il agit contre sa conscience ! Il m'aimait autant que j'aimais mon art. Donne-moi ta main ; celle avec la bague. C'était l'anneau de ton père.

Deronda se rapprocha d'elle et lui donna sa main. Nous savons ce qu'elle était. Celle de sa mère, beaucoup plus mignonne, offrait le même type. Quand il sentit la pression de la petite main qui tenait la sienne, quand il vit tout près de lui ce visage ressemblant au sien, vieilli, non par le temps, mais par la souffrance, sa tendresse naturelle oublia toutes les autres impressions défavorables, et il dit du ton le plus fervent :

— Mère ! prenez-nous tous dans votre cœur, le vivant et les morts. Pardonnez tout ce qui vous a blessé dans le passé et acceptez mon amour filial.

Elle le regarda, plutôt avec admiration qu'avec tendresse ; elle lui baisa le front et dit tristement :

— Je ne refuse rien, mais je n'ai rien à donner ! Puis elle lâcha sa main et retomba sur ses coussins.

Daniel pâlit en voyant qu'elle rejetait son affection. Elle vit la peine qu'elle lui avait causée et reprit d'une voix mélodieusement mélancolique :

— Cela vaut mieux ainsi, va. Nous allons nous séparer de nouveau, et tu n'as aucun devoir à remplir envers moi. Je n'ai pas désiré ta naissance et je me suis séparée de toi volontairement. Quand ton père mourut, je résolus de briser toute espèce de lien, sauf ceux dont je pourrais me délivrer moi-même. Je fus l'Alcharisi dont tu as entendu parler. C'était un nom magique. Partout où j'allai, les hommes me courtisèrent. Sir Hugo Mallinger fut un de ceux qui voulurent m'épouser. Il était fou de moi. Je lui demandai un jour : « Existe-t-il un homme capable de faire quelque chose par amour pour moi sans attendre rien en retour ? » Il me répondit : « Que voudriez-vous qu'il fît ? » « Prenez mon enfant, repris-je ; chargez-vous de l'élever comme un Anglais, mais que jamais il ne sache rien de ses parents ! » Tu n'avais que deux ans, et il avait déclaré qu'il donnerait une fortune pour avoir un fils comme toi. Je n'avais pas encore réfléchi à ce plan, mais, dès que je l'eus conçu, il s'empara de moi et ne me laissa plus de repos qu'il ne fût exécuté. Sir Hugo crut d'abord que je plaisantais, mais je parvins à le convaincre. Il reconnut que ce serait pour ton bien et que l'on ne pouvait rien faire de mieux pour toi. Une grande cantatrice, en même temps grande actrice, est une reine, mais elle ne transmet pas la royauté à son fils. C'est à Naples que la chose arriva. Je fis de sir Hugo le dépositaire de ta fortune, et ce fut avec joie que je m'y déterminai. Mon père m'avait tyrannisée. Il s'inquiétait plus de son petit-fils à venir que de moi. Je comptais comme rien ; tu devais être un juif comme lui, tu devais être ce qu'il voulait. Mais tu étais mon fils ; et mon tour était venu de faire de toi ce que je voulais. Je décidai que tu ne saurais pas que tu étais juif.

— Depuis plusieurs mois, les événements m'ont préparé à me considérer comme heureux d'être juif, dit Deronda dont l'opposition se réveilla. Il aurait été préférable que je connusse la vérité. Je me suis toujours révolté contre le secret qui avait l'air de faire de ma vie une honte. Il n'y a point de honte à être né de parents juifs !.. La honte, c'est de les désavouer !..

— Alors ce serait donc une honte pour moi d'avoir gardé ce secret ! s'écria la princesse dans un nouvel élan de colère. Aucune honte ne peut s'attacher à moi ! Je n'ai point de motif pour en ressentir. Je me suis débarrassée des haillons des juifs et de leur baragouin, qui sont cause que chacun se moque de nous : comme si nous étions tatoués sous nos vêtements, bien que nos visages soient comme les leurs. Je t'ai délivré du mépris qui poursuit la séparation juive. Je n'ai point de honte de ce que j'ai fait. C'était le mieux pour toi.

— Mais alors pourquoi, aujourd'hui, voulez-vous annuler ce secret ?.. Annuler ! Non ! les effets n'en seront jamais annulés !.. Mais pourquoi m'avez-vous appelé pour me dire que je suis juif ? s'écria Deronda d'un ton amer.

— Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? fit la princesse en se levant tout d'une pièce et allant jusqu'au bout du salon.

Il s'était levé aussi. Elle se rapprocha lentement, s'arrêta, et dit d'une voix sombre :

— Je ne puis l'expliquer ; je ne puis que dire ce qui est. Je n'aime pas plus aujourd'hui la religion de mon père que je ne l'aimais alors. Avant de me marier pour la seconde fois, je me suis fait baptiser ; j'ai voulu ressembler aux gens au milieu desquels je vivais. J'avais le droit de le faire ; je n'étais pas une brute, obligée de marcher avec mon troupeau. Je ne m'en repens pas : — non ; je ne dirai pas que je m'en sois repentie ! — Cependant... — Elle se rapprocha un peu plus de son fils et s'arrêta ; puis elle recula, comme si elle refusait d'obéir à une influence impérieuse... Mais, en reprenant la parole, elle parut de plus en plus inconsciente de toute chose, excepté de sa terreur, qui se trahissait dans le tremblement de sa voix :

— C'est la maladie sans doute, c'est la maladie. Mon esprit s'est affaibli ; il y a plus d'un an que cela a commencé. Tu vois mes cheveux

gris, mon regard éteint ; c'est venu bien vite. Je suis parfois dans une agonie de souffrance indescriptible... Je le serai cette nuit, j'en suis sûre !.. Alors, c'est comme si la vie que j'ai choisie, mes pensées, ma volonté m'abandonnaient pour me laisser seule avec des souvenirs que je voudrais et que je ne puis chasser. Mon enfance, ma jeunesse, le jour de mon mariage, celui de la mort de mon père reparaissent, et l'on dirait que rien ne s'est passé depuis. Une horreur indicible m'envahit. Que sais-je de la vie et de la mort ? Ce que mon père appelait son droit est peut-être le pouvoir qui vient prendre possession de tout mon être. Eh bien, qu'il soit satisfait ! je me rends ! Je ne puis entrer dans les ténèbres de la mort sans le satisfaire. J'ai caché ce qui était à lui ; j'ai pensé à le brûler autrefois, je ne l'ai pas fait. Que Dieu en soit loué !

Elle retomba sur ses coussins visiblement épuisée. Deronda, trop fortement ému à la vue des angoisses de sa mère pour que d'autres suggestions pussent agir sur lui, s'approcha d'elle et lui dit d'un ton suppliant :

— Ne voulez-vous pas vous ménager ce soir ? Laissons le reste pour demain.

— Non, dit-elle énergiquement, maintenant que j'ai commencé, je veux tout dire. Quand je me sens mieux, ce mirage s'évanouit, tout mon être revient à la vie ; mais je sais que le mal reparaîtra et que de nouveau les tristes restes de ce que je fus ne pourront lui résister. C'était le propre de ma nature de résister et de dire : « J'en ai le droit ! » Eh bien, à présent que je me sens un peu forte, je le dis encore ! Tu m'as entendue le dire, et je ne m'en défends pas ; mais, quand ma force est partie, un autre droit vient m'étreindre, pareil à une inexorable main de fer, et même, quand je suis bien, souvent il me crée des fantômes en plein jour. Tu l'as aggravé maintenant, ajouta-t-elle dans un nouvel accès d'impétuosité, mais au moins je t'aurai tout dit. Quel reproche pourrait-on me faire, puisque je viens de te rendre heureux d'être juif ? Joseph Kalonymos me l'a reproché ; il disait que tu étais un orgueilleux Anglais qui rougissait d'être touché par la main d'un juif ! Ah ! pourquoi n'en est-il pas ainsi ?

— Quel est ce Joseph Kalonymos ? demanda Deronda, qui se souvint du juif qui lui avait pris le bras dans la synagogue de Francfort.

— Ah ! c'est la vengeance du mort qui doit l'avoir fait revenir d'Orient pour te voir et me le reprocher ! C'était l'ami de mon père. Il connaissait ta naissance et la mort de mon mari. Un jour, il y a vingt ans, à peine arrivé du Levant, il vint me voir et s'informa de toi. Je lui dis que tu n'étais plus. Je voulais que tu fusses mort pour tous ceux qui t'avaient connu enfant. Si j'avais dit que tu vivais, il aurait contrarié tous mes plans, il aurait pris sur lui de représenter mon père et essayé de me faire revenir sur ma décision. Si je lui avais avoué la vérité, il y aurait eu du bruit, du scandale et tout ce qu'il fallait pour me vaincre, moi qui ne voulais pas être vaincue ! J'étais robuste alors et j'aurais affirmé ma volonté, malgré le rude combat que j'aurais eu à soutenir. J'adoptai la voie qui devait me donner la victoire sans lutte. Je me disais que je ne le trompais pas, puisque le résultat devait être le même. Il me crut et me demanda le coffre que mon père nous avait chargés, mon mari et moi, de remettre à notre fils aîné. Je savais ce qu'il contenait ; depuis mon âge de raison, on m'en avait assez rebattu les oreilles. Après le décès de mon mari, je voulus le brûler, mais c'était difficile ; et puis brûler un coffre et des papiers, ç'aurait été un acte peu honorable,.. un acte presque honteux. Je n'ai pas commis d'action honteuse, excepté celle que les juifs caractériseraient ainsi.

J'avais conservé le coffre que je remis à Joseph Kalonymos. Il se retira triste et me dit : « Si vous vous remariez et qu'un autre petit-fils de celui qui est parti vienne à naître, je lui remettrai ce coffre. » J'acquiesçai en m'inclinant sans rien répondre. Je n'avais pas l'intention de me remarier, pas plus que je ne pensais devenir la femme brisée que je suis aujourd'hui.

Elle cessa de parler et sa tête s'affaissa, pendant qu'elle regardait vaguement devant elle. Sa pensée errait à travers les années, et, quand elle reprit la parole, sa voix avait perdu sa force d'argumentation ; elle était descendue à un ton de tristesse découragée.

— Mais, il y a quelques mois, Kalonymos te vit dans la synagogue de Francfort. Il te suivit jusqu'à ton hôtel et demanda ton nom. Personne au monde, excepté lui, ne savait que ce nom se rapportât à moi.

— Ainsi je ne porte pas mon vrai nom ! s'écria Daniel, avec une nuance de dégoût, même pour cette partie peu importante du déguisement dont on l'avait revêtu.

— Il est aussi vrai qu'un autre, répondit indifféremment sa mère. Les juifs ont toujours changé leurs noms. La famille de mon père avait gardé celui de Charisi ; mon mari aussi était un Charisi. Quand je devins cantatrice, nous le changeâmes en Alcharisi. Mais une branche de la famille de mon père, et qu'il avait perdue de vue s'appelait Deronda. Quand j'eus besoin d'un nom pour toi et que sir Hugo m'eut dit : « Que c'était un nom étranger ! » je pensai à celui de Deronda. Hélas ! Joseph Kalonymos avait entendu mon père parler de la branche Deronda, et ce nom confirma ses soupçons. Il se douta de ce qui était arrivé ; on eût dit que l'air même lui avait tout révélé. Il finit par découvrir ma demeure. Il fit un voyage pour me voir, et me trouva faible et brisée. Il était revenu avec ses cheveux blancs et la rage dans le cœur. Il me dit que je m'acheminais vers la tombe et que j'y descendrais escortée du mensonge et du vol, mensonge à mon père et vol à mon enfant. Il m'accusa de ne pas t'avoir fait connaître ta naissance et de t'avoir fait élever comme si tu étais le fils d'un gentilhomme anglais. Eh bien, c'était vrai !.. Vingt ans plus tôt j'aurais soutenu que j'avais le droit de le faire. Mais maintenant je ne puis rien soutenir. Je n'ai plus la foi. Mon père peut avoir Dieu de son côté. Les paroles de cet homme me déchirèrent comme les dents d'un lion. Les menaces de mon père s'élèvent en moi avec mes souffrances. Si je dis tout, si je rends tout, que pourra-t-on encore exiger de moi ? Je ne puis faire en sorte d'aimer le peuple que je n'ai jamais aimé. N'est-ce pas assez d'avoir perdu la vie que j'aimais ?

Elle s'était penchée en avant, les mains étendues et jointes comme si elle suppliait. La compassion avait envahi l'âme de Deronda. Il ne se rappelait plus qu'elle l'avait repoussé ; avec la pitié vint le pardon. Il s'agenouilla devant elle, prit sa main dans les siennes et lui dit de sa voix exquise :

— Mère, laissez-moi vous consoler.

Elle ne paraissait plus disposée à l'éloigner : elle le regarda et le laissa envelopper ses mains dans les siennes. Peu à peu les larmes montèrent à ses yeux, et elle appuya sa joue contre le front de son fils, comme si elle désirait que leurs yeux ne pussent se rencontrer.

— Ne puis-je rester auprès de vous pour vous consoler ? dit Daniel toujours prêt au sacrifice.

— Non, ce n'est pas possible, répondit-elle en relevant la tête et en lui retirant ses mains. J'ai un mari et cinq enfants ; aucun d'eux ne connaît ton existence.

Daniel ne put que garder le silence. Il se leva et demeura debout en s'éloignant un peu.

— Tu t'étonnes sans doute que je me sois remariée, reprit-elle aussitôt, sous l'influence d'une nouvelle pensée. Je ne le désirais pas. Je voulais rester libre et vivre pour mon art. Je m'étais séparée de toi : je n'avais plus de liens ; pendant neuf ans, je fus reine, je jouis pleinement de la vie que j'avais ambitionnée. Mais un accident m'arriva ; ce fut comme un accès de folie. Je commençai à ne plus chanter juste. On me le dit. Une autre vint prendre ma place. Je ne pus me faire à la perspective de la chute et du déclin ; ç'aurait été trop horrible. Elle se leva de nouveau en frissonnant et leva les bras en l'air, comme pour se préserver de projectiles dont on l'aurait menacée. Je consentis à me marier. Je fis croire que je préférais être la femme d'un prince russe que la plus grande actrice lyrique de l'Europe ! J'eus le courage de jouer ce rôle ; car je sentais ma grandeur se retirer de moi, comme je sens aujourd'hui la vie me quitter. Je ne voulus pas attendre que les hommes disent : « Elle ferait mieux de prendre sa retraite. »

Elle se laissa tomber sur son sofa et, regardant le ciel :

— Je m'en repentis, continua-t-elle. J'avais pris cette résolution par désespoir. Le trouble de ma voix n'était qu'une légère maladie de l'organe ; elle disparut. Je m'en repentis, mais il était trop tard. Je ne pouvais plus revenir sur mes pas. Tout m'en empêchait, tout !

Ses yeux redevinrent hagards ; mais son fils n'osa pas la prier de remettre le reste au lendemain ; c'était pour elle un soulagement évident, un épanchement comme jamais jusque-là elle ne s'en était permis. Le silence dura longtemps.

Enfin elle se tourna vers lui et dit :

— Je ne pourrais en supporter davantage ce soir. Elle lui tendit la main ; mais, la retirant avec précipitation, elle s'écria : — Attends ! Sais-je si je pourrai te revoir encore ? Je ne veux pas être vue quand je souffre.

Elle sortit de sa poche un carnet, en tira une lettre et dit :

— Ceci est adressé à la maison de banque de Mayence où tu iras réclamer le coffre de ton grand-père. C'est une lettre écrite par Joseph Kalonymos. S'il n'est pas là, on obéira à son ordre.

Quand il eut pris la lettre, elle dit avec effort, mais d'un ton plus doux :

— Maintenant agenouille-toi encore, et laisse-moi t'embrasser.

Il obéit, et la princesse, prenant dans ses deux mains la tête de son fils, le baisa solennellement sur le front.

— Tu le vois, reprit-elle comme dans un murmure, il ne me reste pas assez de vie pour t'aimer. Cela est plus heureux pour toi. J'ai remis toute la fortune de ton père à sir Hugo, qui a dû te la tenir en réserve. On ne pourra jamais m'accuser de vol sur ce point.

— Avez-vous besoin que je fasse quelque chose pour vous, demanda Deronda.

— Je n'ai besoin de rien de ce que les hommes pourraient me donner, répondit sa mère, qui tenait toujours sa tête dans ses mains et qui le considérait attentivement. À présent que j'ai satisfait à la volonté de mon père, peut-être est-ce ton visage, ton jeune et charmant visage qui viendra me trouver au lieu du sien !

— Vous reverrai-je encore ? demanda anxieusement Daniel.

— Oui ; peut-être. Attends, attends, et maintenant laisse-moi.

L

Dans les lettres que Deronda reçut le lendemain matin, s'en trouvait une de quatre grandes pages, écrite par Hans Meyrick, et dont voici quelques extraits :

« ... En attendant, je me console de votre absence en allant voir, à mon grand avantage, notre prophète hébreu dont j'étudie la tête aux heures habituelles qu'il passait avec vous. Il dit que je suis un jeune gentil instruit, qui aurait été juif s'il avait pu, et je suis d'accord avec lui que ce qu'il y a

de meilleur doit, par cette raison, être juif. Cependant, notre prophète est un solitaire extrêmement intéressant, un meilleur modèle que celui qu'eut Rembrandt pour peindre son Rabbi, et je ne le quitte jamais sans avoir fait une nouvelle découverte. Une chose m'étonne constamment : c'est qu'avec son sentiment enflammé pour sa race et ses traditions, ce n'est pas un juif intolérant, rigide, crachant après avoir prononcé le mot de chrétien. J'avoue que j'ai toujours pensé assez légèrement de Mordecai après ce que vous me racontiez de lui ; mais maintenant que je le vois de près, je reconnais que c'est un croyant philosophico-allegorico-mystique, dont la dialectique est si serrée, qu'il a bientôt réduit ses adversaires au silence.

» Quant à Mirah, si elle ne m'inspirait pas tant de respect et qu'elle fût moins céleste, il y a longtemps que je me serais jeté à ses pieds et que je l'aurais suppliée de me dire franchement s'il fallait me faire sauter la cervelle. J'ai pourtant une lueur d'espoir. Cet espoir erre dans les vergers en fleurs, il sent tomber sur lui les rayons du soleil et ne doute de rien. Mais, quand il cherche la certitude, il voit une horrible face de Janus, qui lui jette un mauvais regard et qui se détourne de lui. Néanmoins, je reprends courage et je me dis que la vérité prévaudra, que le préjugé s'évanouira, que la divinité escortée du mérite se fera sentir comme une fascination, et qu'aucune aspiration vertueuse ne sera frustrée ; ce qui implique, si je ne me trompe, que la juive que je préfère me préférera. Chaque imbécile peut citer des généralités, mais l'esprit fort sait discerner les cas particuliers qu'elles représentent.

» ... Je m'imagine parfois que Mirah s'attriste un peu et qu'elle essaye de le dissimuler. C'est assez naturel : car elle voit la mort lente d'un frère qu'elle chérit, et elle le regarde avec des yeux si pleins d'affectueuse dévotion, que je serais tenté de désirer la place de Mordecai.

» ... Pour le reste nous sommes un peu plus gais que d'habitude. Rex Gascoigne, un jeune homme dont vous devez vous rappeler que vous admiriez la tête parmi mes esquisses, habite maintenant Londres, pas loin de chez nous, et une gentille petite sœur est venue lui tenir compagnie pendant la quinzaine dernière. Je les ai présentés tous deux à ma mère et à mes sœurs qui ont appris de miss Gascoigne qu'elle est cousine de votre duchesse de Van Dyck !!! Je mets ces trois points d'exclamation pour marquer la surprise que cette information a produite sur ma faible

intelligence. Ce cousinage avec la duchesse nous a été dévoilé par hasard, un jour que Mirah était à la maison avec ces dames et que l'on parlait des Mallinger. *À propos !* Je suis devenu si important, que je reçois des invitations de toutes parts. Gascoigne veut que j'aille avec lui, en août, au presbytère de son père et que je visite le pays ; mais je crois que mon intérêt bien compris me poussera du côté de Topping Abbey ; sir Hugo m'y a invité et me propose — que Dieu le bénisse pour sa témérité ! — de faire le portrait de ses trois filles, assises sur un banc, dans le style de Gainsborough, comme il dit. Il est venu dernièrement à mon atelier et m'a fortement engagé à m'appliquer au portrait. Naturellement j'ai compris ce que cela signifiait et le voici : « Mon cher garçon, vos essais en peinture historico-poétique sont tout bonnement pitoyables. Votre pinceau est celui d'un peintre de portraits, votre idéalisme ne conviendra jamais pour les dieux, déesses ou héros : mais, si vous en faites un flatteur, on pourra vous le payer d'un haut prix. Le sort, mon bon ami, a fait de vous une roue de derrière, *rota posterior curras et in axe secundo*. Courez donc derrière, puisque vous ne pouvez faire autrement. »

» La bonté de sir Hugo me paraît d'autant meilleure qu'elle me vient de son affection pour vous, mon vieux camarade. Son bavardage m'amuse beaucoup. J'ai su par lui que votre duchesse de Van Dyck est allée, avec son mari, se promener en yacht sur la Méditerranée.

» Excusez la brièveté de cette lettre ; vous n'êtes pas habitué à recevoir de moi plus qu'un simple énoncé des faits sans commentaires ni digressions. Quelle chance si vous étiez revenu à l'abbaye pour le moment où j'y serai ! Mais je retournerai à Londres de temps à autre pour jeter un regard dans le *Gan-Eden*^[1]. Vous voyez combien je suis fort en hébreu ! Si Mirah l'ordonnait, je serais capable de m'enfoncer encore plus bas que les racines trilittères. Ce n'est déjà plus une difficulté pour moi que les points soient ici ou là. Mais, tant que son frère vivra, je me doute bien qu'elle ne voudra pas prêter l'oreille à un amoureux, même à celui dont la chevelure ressemble à un troupeau de chèvres sur le mont Giléad, et je me flatte que, sous ce rapport, on pourrait comparer peu de têtes à la mienne. Aussi, je reste avec mon espoir, au milieu des vergers en fleurs,

» Votre dévoué,

Quelques mois plus tôt, cette lettre aurait causé de l'irritation à Deronda ; ce roman lui aurait déplu et son malaise n'eût pas été adouci par l'idée du désappointement probable de son ami. Mais, depuis mars, les choses avaient bien changé. Mirah n'était plus dans une situation dépendante vis-à-vis des dames Meyrick, et la position de Deronda avait subi un changement qui venait d'être couronné par la révélation de sa naissance. Ce que Hans appelait son espoir semblait désormais à Daniel une extravagance, et il aurait eu pitié de la souffrance de son ami, s'il avait cru cette souffrance probable. Sa plaisanterie sur Gwendolen allant naviguer sur la Méditerranée avec son mari, lui rappela l'étrange façon dont il l'avait quittée. Mais il y avait dans cette lettre une phrase qui l'inquiéta davantage. Le soupçon de Hans que Mirah dissimulait un sentiment de tristesse n'était pas selon ses désirs, et il chercha à deviner la cause de cette tristesse. Un événement pénible était-il arrivé depuis son départ, ou était-ce seulement la crainte de cet événement ? Quelque chose lui déplaisait-il dans sa nouvelle position ? Mordecai lui aurait-il fait part des espérances qu'il nourrissait sur lui, Deronda, et, avec sa nature de sensitive, Mirah aurait-elle été blessée en découvrant que la volonté de son frère, ou sa ténacité de conviction, avait agi d'une façon coercitive sur leur amitié ? Mais il n'était pas dans le vrai quand il admettait l'idée que Mordecai avait rompu avec sa réticence caractéristique. À personne au monde il n'aurait révélé l'histoire de leurs relations ou de sa confiance dans la naissance juive de son ami : ce n'est pas qu'il aurait cru ces sujets trop sacrés pour en parler sans une raison puissante, mais parce qu'il avait discerné que Deronda redoutait toute allusion à son extraction ; et la réserve qui avait empêché Mordecai de répondre à sa question sur une affaire privée de la famille Cohen était encore plus nécessaire en ce qui le regardait, et devait lui répondre de sa discrétion.

— Ezra, lui avait dit un jour Mirah, comment se fait-il que je parle continuellement à M. Deronda comme s'il était juif ?

Mordecai sourit doucement et dit :

— C'est peut-être parce qu'il se regarde comme notre frère. Mais il n'aime pas qu'on l'interroge sur sa naissance.

— Il n'a jamais connu ses parents, m'a dit M. Hans, continua Mirah, pour qui la question était nécessairement intéressante.

— Ne cherche pas à savoir de telles choses de M. Hans, dit gravement Mordecai en lui mettant la main sur la tête et en caressant les boucles soyeuses de ses cheveux, ce qu'il aimait à faire souvent. Quand Daniel Deronda voudra que nous sachions quelque chose de lui, il nous le dira lui-même.

Et Mirah se sentit réprimandée comme l'avait été Daniel, mais elle était fière d'être réprimandée par son frère.

— Je ne vois personne d'aussi grand que mon frère, dit-elle à madame Meyrick, un jour que, revenant chez elle, ses pas la conduisirent à la petite maison de Chelsea. Je puis à peine croire qu'il appartienne au même monde que les gens au milieu desquels j'ai vécu. Je vous ai dit, je crois, qu'on se serait cru dans une maison de fous. Mais, quand je suis avec Ezra, il me fait sentir que sa vie a été un grand bien, quoiqu'il ait beaucoup souffert. Ce n'est pas comme moi, qui voulais mourir parce que j'avais eu un peu de chagrin. Son âme est si grande et si pleine, qu'il n'aurait jamais appelé la mort, comme je l'ai fait. Quand je suis auprès de lui, j'éprouve la même chose que j'ai ressentie hier, lorsque je revenais fatiguée à la maison, et que je passais par le Parc, après qu'une douce pluie était tombée et que le soleil brillait sur l'herbe et sur les fleurs. Tout dans le ciel et sur la terre paraissait si pur et si beau, que la fatigue et l'inquiétude ne me semblèrent qu'une faible partie de ce qui est et que je devins plus patiente et plus riche d'espérances.

Une note mélancolique comme le roucoulement d'une tourterelle appela sur elle l'attention de la petite mère. Mirah, qui avait ôté son chapeau et arrangé les boucles de ses cheveux, était venue s'asseoir avec un air de lassitude en face de sa vieille amie, dans son attitude habituelle, les mains et les pieds croisés. À distance, on l'aurait prise pour une statue de la sérénité ; mais madame Meyrick déchiffra sur son visage quelque chose comme de la souffrance réprimée, répondant à son allusion que, pour être patiente et pleine d'espoir, il fallait une influence extraordinaire.

— Auriez-vous un nouveau sujet d'inquiétude, ma chère ? lui demanda madame Meyrick, en mettant son ouvrage de côté pour mieux l'examiner.

Mirah hésitait à répondre :

— Je suis trop prompte à m'inquiéter, dit-elle ; ce n'est pas bien de mettre une idée pénible dans l'esprit d'autrui, à moins que l'on ne soit sûr que cela pourra empêcher quelque chose de pire. Peut-être suis-je trop prompte à craindre ?

— Oh, ma chère ! les mères sont faites pour aimer la peine et l'inquiétude, quand il est question de leurs enfants. Est-ce parce que les leçons de chant sont un peu rares et cesseront probablement à la fin de la saison ? Le succès ne vient pas du premier coup.

Madame Meyrick savait bien qu'elle ne touchait pas au sujet réel du chagrin ; mais une conjecture à redresser amène plus facilement les confidences.

— Non, ce n'est pas cela, répondit Mirah en hochant doucement la tête ; j'ai été un peu désappointée, il est vrai, de ce que tant de dames se soient montrées si empressées de vouloir me faire donner des leçons à leurs filles, et que je n'en aie plus rien entendu ; mais peut-être, après les vacances, serai-je occupée dans quelques écoles. En outre, vous le savez, je suis aussi riche qu'une princesse maintenant. Je n'ai pas touché aux cent livres que m'a données madame Klesmer, et je n'ai plus peur qu'Ezra manque de rien à l'avenir, puisque M. Deronda a dit : « Le plus grand honneur de ma vie sera que votre frère veuille bien partager avec moi ! » Oh ! non ; Ezra ni moi, nous ne pouvons craindre de manquer de nourriture ou de vêtements.

— Mais une autre crainte vous obsède, dit madame Meyrick, non sans divination, une crainte de quelque chose qui pourrait troubler votre paix intérieure. Chère enfant, ne prévoyons pas le mal, à moins que ce ne soit pour nous en garer. L'inquiétude n'est bonne à rien si elle ne peut servir à nous défendre. Avez-vous plus de motifs aujourd'hui pour être inquiète que vous n'en aviez il y a un mois ?

— Oui, j'en ai, répondit Mirah. Je l'ai caché à Ezra ; je n'ai pas osé le lui dire. Je vous en prie, pardonnez-moi de n'avoir pu me retenir de vous l'avouer. J'ai bien raison d'être inquiète : j'ai vu mon père il y a cinq jours !

Madame Meyrick tressaillit légèrement ; elle croisa les bras sur sa poitrine et se retint d'accabler ce père des épithètes qu'il méritait.

— Il a beaucoup changé, reprit Mirah. Avant que je le quittasse, il était déjà bien usé. Je vous ai dit que souvent il se mettait à pleurer ; il était toujours surexcité d'une façon ou de l'autre. J'ai fait part à Ezra de tout ce que je vous ai raconté, et il prétend que notre père est devenu joueur. La passion du jeu exalte les gens ou les abat alternativement. Je trouve que ses traits sont devenus plus hâves et ses vêtements déguenillés dénotent la misère. Il était avec un homme de la plus mauvaise mine qui portait un paquet et tous deux s'empressaient de rejoindre un omnibus.

— J'espère qu'il ne vous a pas vue, mon enfant ?

— Non. Je revenais de chez madame Raymond, et j'attendais pour traverser Marble-Arch. Je l'eus bientôt perdu de vue. Ce fut un moment terrible : il me semblait que j'allais recommencer mon ancienne existence et qu'elle serait encore pire qu'elle n'avait été. J'éprouvai comme une délivrance nouvelle qu'il fût passé sans savoir que j'étais là. Et pourtant, je suis peinée d'avoir eu ce sentiment ! Je me redisais ces mots, qu'autrefois j'avais prononcés dans une pièce de théâtre :

J'ai réchauffé mes mains dans le sang de mon père !

Où allait-il ? Que va-t-il devenir ? Il a pourtant une fille qui, en dépit de tout, lui appartient et qui, peut-être, pourrait empêcher le mal. Ces idées se précipitaient dans ma tête et elles m'enlevèrent toute ma force. Je ne sais comment je fis pour appeler un cab ; je me rappelle seulement que je me dis : « Je n'en parlerai pas à Ezra ; il ne doit rien savoir ! »

— Avez-vous peur de l'effrayer ? demanda madame Meyrick.

— Oui ! et il y a encore autre chose, continua Mirah qui hésitait, comme si elle n'osait pas continuer. J'ai besoin de vous le confier ; je ne pourrais le dire à personne qu'à vous ; je le tairais même à ma mère. ! Je suis honteuse de mon père, et, chose étrange ! cette honte est encore plus grande devant Ezra que devant qui que ce soit !

» Il a voulu que je lui racontasse toute ma vie, et je lui ai obéi ; mais c'est toujours une souffrance pour moi que de penser qu'Ezra sait tout ce qu'a fait notre père. Et, pourrez-vous le croire ? quand je m'imagine ce qui

arriverait si mon père se montrait devant nous, je sens comme si un fer rouge me brûlait les entrailles. Je ne puis me faire à l'idée de voir mon père trembler devant Ezra. C'est la vérité. Ai-je raison ? Je l'ignore ; mais il me semble que je ferais mieux de soutenir mon père en secret, quitte à en souffrir beaucoup afin de l'empêcher de se rencontrer avec mon frère.

— Vous devez chasser cette pensée, Mirah, répondit aussitôt madame Meyrick. Ce serait dangereux ! ce serait mal ! N'ayez pas de secrets de ce genre.

— Mais dois-je dire aujourd'hui à Ezra que j'ai vu notre père ? s'écria Mirah d'un ton désespéré.

— Non ; je ne crois pas que ce soit nécessaire. Votre père peut partir avec les hirondelles. Il ne m'est pas démontré qu'il soit venu pour vous chercher. Vous pouvez ne plus jamais le revoir et vous aurez épargné à votre frère une anxiété inutile. Mais vous allez me promettre que, si votre père vous voit, que si de nouveau il veut s'emparer de vous, vous nous le ferez savoir à tous. Jurez-le, Mirah ; j'ai le droit de l'exiger.

La pauvre enfant réfléchit un peu ; puis, mettant sa main dans celle de la petite mère, elle dit :

— Puisque vous le voulez, je vous le promets. Je supporterai ce sentiment de honte. Assez longtemps j'ai été habituée à croire qu'il me faudrait souffrir d'une peine intérieure ; mais cette honte de mon père me déchire bien plus encore, quand je pense à la possibilité de sa rencontre avec Ezra ! — Elle se tut un moment et reprit d'un ton de compassion émue : — Et nous sommes ses enfants ! Et il a été jeune comme nous ! Et ma mère l'a aimé ! Hélas ! je vois tout cela, et je me crois cruelle ?

Mirah ne versa point de larmes ; toujours elle avait été contraire à une semblable manifestation ; mais l'expression douloureuse de sa voix était plus intense. Madame Meyrick ne comprit pas ce sentiment filial qui avait poussé de si fortes racines en dépit des mortelles offenses qu'avait endurées la jeune fille. Elle concevait la pitié sans bornes et la honte d'une mère pour un fils réprouvé ; mais elle voyait avec impatience ce qu'elle considérait comme une susceptibilité exagérée, en faveur de ce père qu'elle aurait volontiers confié aux soins d'un geôlier. Toutefois, la promesse de Mirah était une sécurité contre sa faiblesse.

Si l'on avait demandé à Mirah le motif de sa tristesse cachée que Hans avait devinée, elle n'aurait pu l'attribuer qu'à cet incident ; mais il est certain que la première raison de son malaise et de son changement d'humeur avait été la manière d'être de Gwendolen pendant sa visite, qu'elle n'avait faite évidemment que pour lui poser sa question sur Deronda. Elle n'avait parlé à personne de cette visite ; mais le souvenir qu'elle en gardait avait fait naître en son âme une nouvelle susceptibilité, que, d'abord, elle n'avait pas eue sur les relations de Deronda avec cette société qu'elle avait pu fréquenter sans lui appartenir. Elle ne pouvait penser sans peine que Daniel était peut-être entraîné en sentiment et en action dans ses rapports avec une femme comme Gwendolen, qui lui devenait de jour en jour plus antipathique. La première occasion qu'elle eut de s'en apercevoir fut insignifiante, mais assez forte cependant pour préparer sa nature délicate à ressentir plus vivement ce qui arriva par la suite.

Ce fut lorsque Anna Gascoigne, en visite chez les Meyrick, fut amenée à parler de sa parenté avec madame Grandcourt. La visite avait été préparée de façon à ce qu'Anna pût voir Mirah. Les trois sœurs étaient à la maison avec leur mère, et il y eut naturellement un débordement de causerie entre ces six femmes, que la présence d'un homme ne gênait pas. Anna se sentait à l'aise avec les demoiselles Meyrick, qui savaient ce que c'était que d'avoir un frère et d'être généralement regardées comme de minime importance dans le monde. Les Meyrick lui semblèrent d'une adresse presque alarmante, et elle les consulta longuement sur la manière d'élever Lotta, car elle se disait la moins habile de la maison. Mirah étant venue se joindre à ce groupe, ce fut comme un bouquet complet de jeunes figures autour de la table à thé.

— Jugez de notre surprise, Mirah, dit Kate. Nous parlions de M. Deronda et des Mallinger, et il se trouve que miss Gascoigne les connaît !

— Je ne les connais que par ouï-dire, répondit Anna encore un peu émue de l'apparition de la jolie juive dont on lui avait tant parlé, et qui était une nouveauté pour elle. Je ne les ai même pas vus. Mais il y a quelques mois, ma cousine a épousé le neveu de sir Hugo Mallinger, M. Grandcourt, qui est venu s'installer à Diplow, près de chez nous, à la place de sir Hugo.

— Vraiment ! s'écria Mab en frappant des mains. Il arrivera quelque chose. Madame Grandcourt — la duchesse de Van Dyck, — est votre cousine ?

— Oui ; j'ai été sa demoiselle d'honneur, répartit Anna. Sa mère et la mienne sont sœurs. Ma tante avait quelque fortune ; mais, l'année dernière, maman et elle perdirent tout ce qu'elles avaient hérité de leur père. Papa est ecclésiastique, vous le savez, et, comme tel, la différence pour nous n'a pas été grande, si ce n'est que nous n'avons plus d'équipage et que nous ne donnons plus de grands dîners ; ce que, pour ma part, je préfère. Mais ce fut bien triste pour la pauvre tante Davilow ; car elle ne pouvait demeurer avec nous, ayant quatre filles, sans compter Gwendolen. C'est bien heureux que ma cousine ait épousé M. Grandcourt, que l'on dit si riche.

— Oh ! cette découverte de parenté est curieuse, dit Mab. Je suis sûre qu'il en résultera quelque chose d'étonnant ; mais je ne puis dire quoi.

— Ma chère Mab, dit Amy, les feuilles produisent les branches. Ces choses-là arrivent tous les jours.

— Dis-moi donc, Amy, je te prie, pourquoi tu prétends que le nombre neuf est cabalistique ? reprit Mab. Il arrive aussi tous les jours, n'est-ce pas ? — N'importe, miss Gascoigne, continuez, s'il vous plaît. — Et M. Deronda ? — Avez-vous jamais vu M. Deronda ? — Parlez-nous de lui.

— Non, je ne l'ai pas vu, répondit Anna : mais il était à Diploew avant le mariage de ma cousine, et j'ai entendu ma tante parler de lui à papa. Elle s'exprimait à peu près comme vous sur son compte. Elle disait que M. Deronda demeurerait chez sir Hugo Mallinger et qu'il était très beau. Vous pensez que l'on s'occupe beaucoup de tous ceux qui viennent du côté de Pennicote où il y a si rarement du nouveau. Je me rappelle encore que lorsque je demandai à Gwendolen ce qu'elle pensait de M. Deronda, elle me répondit : « N'en parlons pas, Anna. Tout ce que je sais, c'est qu'il a des cheveux noirs ! » Telle fut sa singulière réponse ; elle est si spirituelle ! Il est vraiment étonnant que je sois venue ici pour entendre parler de tout cela parce que M. Hans connaît Rex, et que de cette manière j'ai eu le plaisir de vous connaître.

— Le plaisir est de notre côté, répondit madame Meyrick ; mais ce qui aurait été plus étonnant, c'est que vous vinssiez dans cette maison sans

entendre parler de M. Deronda, n'est-ce pas Mirah ?

Mirah sourit pour approuver, mais ne trouva rien à dire. Un mécontentement inexprimable s'était emparé d'elle en entendant cet amalgame de noms et d'images.

— Mon fils appelle madame Grandcourt la duchesse de Van Dyck, continua madame Meyrick en se tournant du côté d'Anna, parce qu'il la trouve remarquablement belle et digne de servir de modèle à un peintre.

— Oui, dit Anna, Gwendolen a toujours été bien belle. Les hommes sont fous d'elle. C'est une pitié, car elle fait bien des malheureux !

— Et comment trouvez-vous M. Grandcourt, l'heureux époux ? demanda madame Meyrick, qui s'était intéressée autant que ses filles aux allusions sur les vicissitudes de l'existence d'une veuve et de ses enfants.

— Papa a approuvé Gwendolen de l'accepter, et ma tante dit qu'il est très généreux, repartit Anna, avec la vertueuse intention d'imposer silence à ses propres sentiments, mais incapable de résister à la rare occasion de s'exprimer librement. Moi, je ne le crois pas très poli ; il est orgueilleux et pas aussi aimable que Gwendolen. Je ne sais pas, mais il me semble qu'un autre mari, plus jeune et plus galant, lui aurait mieux convenu. Peut-être aussi pensons-nous plus mal des autres, parce que nous avons un frère qui nous paraît meilleur qu'eux !

— Attendez que vous ayez vu M. Deronda, dit Mab en faisant un mouvement de tête significatif. Aucun frère ne peut lui être comparé.

— Nos frères peuvent faire de très bons maris, s'écria Kate, quoiqu'ils ne soient pas comme M. Deronda. Aucune femme n'est digne de l'épouser.

— Aucune femme ne devrait vouloir l'épouser, dit Mab avec indignation. Moi, je ne le voudrais jamais. Qui a jamais pensé à le marier ?

— Moi, répondit Kate. Quand j'ai dessiné une noce pour un frontispice de « Cœur et diamants », je l'ai pris pour modèle de mon fiancé, mais je n'ai pas réussi à faire une femme digne de lui.

— Alors tu aurais dû voir madame Grandcourt, objecta madame Meyrick. Hans dit que, quand elle est à côté de M. Deronda, ils se valent. Elle est grande et belle. Mais vous la connaissez, Mirah, vous pouvez nous la décrire. Que pensez-vous de madame Grandcourt ?

— Elle ressemble à la princesse d'Éboli dans *Don Carlos*, dit Mirah, poursuivant en esprit une association qui n'était pas intelligible pour ses auditrices.

— Votre comparaison est une énigme pour moi, ma chère, fit madame Meyrick en souriant.

— Vous avez dit que madame Grandcourt est grande et belle, reprit Mirah un peu plus pale ; c'est parfaitement vrai.

L'œil scrutateur de madame Meyrick découvrit quelque chose qui n'était pas habituel : mais elle l'expliqua aussitôt. Les belles dames blessaient souvent Mirah avec leurs caprices de manières et d'intentions.

— Madame Grandcourt avait eu l'idée de prendre des leçons auprès de Mirah, dit madame Meyrick à Anna ; mais bien des dames ont parlé de prendre des leçons qui n'en ont pas trouvé le temps. Les dames à la mode ont tant à faire !

La conversation continua sans qu'il fût question davantage de la *princesse d'Éboli*. Cette comparaison avait échappé à Mirah sous la pression d'une angoisse qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait ressenti jusque-là. Dès le commencement, cet entretien avait ravivé en elle des impressions désagréables, et la suggestion de madame Meyrick, de l'image de Gwendolen à côté de celle de Deronda, eut l'effet lancinant d'une voix confirmant la conviction que cette grande et belle femme s'était approprié son lot.

Le soir, la tête appuyée sur l'épaule de son frère, assis dans son lit à cause de sa difficulté à respirer, elle lui dit :

— Ezra, ton affection pour M. Deronda a-t-elle jamais été froissée de ce que tant de choses de sa vie te soient cachées ; qu'il vive parmi des personnes, et qu'il s'inquiète de personnes qui nous ressemblent si peu... je veux dire qui te ressemblent si peu ?

— Non, assurément non, répondit Mordecai. C'est, au contraire, une pensée qui m'est douce de savoir qu'il a eu une préparation qui m'a manqué.

Puis, se souvenant que ses paroles se rapportaient à des idées que sa sœur ne pouvait comprendre, il ajouta :

— J'ai à lui donner davantage, parce que son trésor diffère du mien. C'est une bénédiction dans l'amitié.

Mirah attendit un peu et reprit :

— Ce serait une épreuve bien dure pour l'affection que tu lui portes, si cette autre partie de sa vie devait être emportée loin de toi. Comment supporterais-tu cela ? Notre religion nous ordonne de souffrir sans nous plaindre. Comment le supporterais-tu ?

— Mal, ma sœur, très mal ! Mais cela n'arrivera jamais, dit Mordecai en la regardant avec un tendre sourire. Il pensait que son cœur avait besoin de consolation.

Mirah ne dit plus rien. Elle méditait sur la différence entre l'état de son esprit et celui de son frère, et se trouvait comparativement petite.

Elle envisageait son malaise comme une sorte d'ingratitude, comme un manque de sensibilité pour les grands changements que lui avaient apportés sa nouvelle existence, et, chaque fois qu'elle mettait plus d'énergie dans son chant, c'était une indignation énergique contre le peu de profondeur de son contentement. C'est dans cette humeur qu'elle dit un jour :

— Sais-tu, Ezra, quelle est la différence entre toi et moi ? Tu es une source vive au milieu de la sécheresse, et je ne suis qu'une coupe de la grosseur d'un gland. Les eaux du ciel me remplissent, mais le moindre petit choc me renverse et me vide.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'a choquée ? demanda Mordecai.

— Des pensées, reprit Mirah, des pensées qui viennent comme la brise et me blessent... de méchantes gens... de mauvaises choses... la misère... et comment elles peuvent toucher à notre vie.

— Nous devons en prendre notre part, Mirah, elle est là !.. Quelles épaules pourrions-nous en charger, afin de nous en délivrer ?

Cette allusion lointaine fut le seul signe volontaire qu'elle donna du souci de son âme.

LI

Un jour s'était passé avant que Deronda fût appelé à une nouvelle entrevue avec sa mère ; elle lui avait seulement envoyé dire qu'elle ne se sentait pas assez bien pour le recevoir ; mais, le matin du troisième jour, il reçut un billet qui lui disait :

« Je pars aujourd'hui ; viens me voir tout de suite. »

On l'introduisit dans le salon où déjà il avait été reçu, mais la princesse n'y était pas ; elle entra bientôt, enveloppée d'une longue robe de chambre en soie orange foncé, un voile de dentelle noire sur la tête et les bras nus dans leurs larges manches. Sa figure faisait une impression plus forte encore dans le jour assombri que laissaient entrer parcimonieusement les épais rideaux baissés devant les fenêtres ; ses yeux paraissaient plus grands et ses traits plus vigoureux. On l'aurait prise pour une magicienne, qui, dans sa maison enchantée, prépare un breuvage de jeunesse pour d'autres, mais qui le dédaigne pour elle, ayant assez vécu.

Elle posa les mains sur les épaules de son fils et l'embrassa ; puis elle alla s'asseoir sur le sofa d'un air d'assurance et de dignité bien différent de l'agitation et du malaise qu'elle avait montrés lors de leur première entrevue, et fit asseoir Deronda à côté d'elle.

— J'espère que vous êtes tout à fait remise, dit-il.

— Oui, je suis de nouveau bien. As-tu quelque chose à me demander ? fit-elle, plutôt comme une reine que comme une mère.

— Pourrais-je retrouver à Gênes la maison que vous habitiez avec mon grand-père ?

— Non. elle est démolie ; mais, pour ce qui concerne notre famille et les divers pays où a résidé mon père, tu trouveras tout cela dans les papiers du coffre, et plus en détail que je ne pourrais te le dire. Je crois t'avoir appris que mon père était médecin. Ma mère était une Morteira. J'ai su toutes ces choses sans les demander ; j'étais née au milieu d'elles sans le vouloir : je les ai bannies dès que je l'ai pu.

Deronda essaya de cacher le sentiment pénible qu'il éprouvait.

— Consentirez-vous à répondre à tout ce que je vous demanderai ? reprit-il.

— Je crois avoir déjà répondu à tout ce que tu pourrais me demander, répondit la princesse d'un ton froid et réfléchi.

On aurait cru que, dans leur précédente rencontre, elle avait épuisé toute son émotion. Elle s'était dit : « J'ai fait ce que je devais ; j'ai tout confessé ; je ne veux pas recommencer ; je tiens à m'épargner de nouvelles agitations, » et elle agissait en conséquence.

Ce moment fut cruel pour Deronda. Le but filial de toute sa vie se changeait en un pèlerinage désappointé vers un sanctuaire où n'existaient plus les symboles de la sainteté. Il comprenait tout ce qui manquait à la mère et à la femme et il lui dit avec tristesse :

— Ainsi, nous allons nous séparer, et jamais je ne serai plus rien pour vous !

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, répondit-elle d'une voix douce et moelleuse. Tu aurais un devoir bien dur à remplir, même s'il était possible que tu pusses te présenter comme mon fils. Tu ne m'aimerais pas... Ne dis pas le contraire, s'écria-t-elle en levant la main : je connais la vérité. Tu n'approuves pas ce que j'ai fait, tu es fâché contre moi ; tu penses que je t'ai dérobé quelque chose. Tu es du côté de ton grand-père, et tu me condamnes dans ton cœur.

Daniel se sentait réduit au silence. Il se leva, préférant être debout devant cette impérieuse prohibition de toute tendresse. Mais sa mère, qui le considérait avec admiration, reprit :

— Tu as tort de m'en vouloir ; tu n'as pu que gagner à ce que j'ai fait !
— Après une légère pause, elle demanda brusquement : — Et maintenant, apprends-moi ce que tu comptes faire.

— Voulez-vous parler de ce que je vais faire, ou de ce que je ferai dans l'avenir ?

— Je parle de l'avenir. Quel changement te causera ce que je t'ai dit sur la naissance ?

— Un fort grand. Je ne crois pas que rien puisse le faire plus grand.

— Que feras-tu ? reprit la princesse avec un peu d'âpreté. Vas-tu devenir semblable à ton grand-père, être ce qu'il voulait que tu fusses... te changer en juif comme lui ?

— C'est impossible. Je ne pourrai jamais annuler l'effet de mon éducation première. Les sympathies chrétiennes que j'ai dans le cœur ne peuvent s'éteindre. Mais ce que je considère comme mon devoir, c'est de m'identifier autant que possible avec mon peuple héréditaire, et, s'il y a pour lui une œuvre à tenter à laquelle il faudra vouer mon âme et mon bras, je la tenterai.

Sa mère avait les yeux fixés sur les siens et paraissait surprise. Il soutint fermement son regard. Tout à coup elle se pencha vers lui et dit à brûle-pourpoint.

— Tu aimes une juive !

Deronda rougit.

— Mes raisons seraient indépendantes d'un tel fait, répondit-il.

— Je sais cela mieux que toi ; j'ai vu ce que sont les hommes ; dis-moi la vérité. C'est une juive qui n'acceptera qu'un juif, n'est-ce pas ? Il y en a comme cela, ajouta-t-elle avec un peu de mépris.

Et, comme Daniel gardait le silence elle continua :

— Tu l'aimes comme m'aimait ton père, et elle t'entraînera après elle comme je l'ai entraîné. Mais — ici un sentiment de colère se fit jour — je l'ai conduit dans le chemin qui me convenait et aujourd'hui ton grand-père prend sa revanche !

— Mère, s'écria Deronda avec une nuance de reproche, ne pensons plus à cela, au moins de cette manière. Je reconnais qu'un bien peut surgir de l'éducation que j'ai reçue et que vous avez choisie pour moi. Je préfère chérir les avantages, leur témoigner de la gratitude, que d'avoir du ressentiment contre le préjudice. Je crois qu'il eût été préférable que je fusse élevé avec la conviction que j'étais juif ; mais ce sera toujours excellent pour moi d'avoir une instruction et des sympathies aussi larges que possible. Et maintenant que vous m'avez restitué mon héritage, — les événements ont fait cette restitution plus complète que vous n'auriez pu la

faire, — le tort vous a été épargné de priver mon peuple de mes services et moi de mon devoir. Votre âme ne peut-elle y consentir ?

Il s'arrêta. Sa mère l'écoutait avec une attention profonde ; elle semblait entendre avec plaisir la cadence de cette voix harmonieuse ; mais elle remua lentement la tête. Il reprit avec plus d'insistance :

— Vous m'avez dit que vous aviez cherché ce que vous croyiez le meilleur pour moi. Ouvrez votre cœur à l'attendrissement et à l'amour envers mon grand-père, qui chercha ce qu'il regardait comme le meilleur pour vous.

— Non ; pas pour moi ! non ! s'écria-t-elle avec des gestes d'une négative énergique. — Je te l'ai dit : jamais il n'a pensé à sa fille que pour en faire un instrument ; et parce que j'avais des besoins opposés à ses vues, je fus mise en cage et torturée. Si le monde considère comme juste une telle loi, je ne dirai pas que je l'aime. Si mes actes furent injustes, si c'est Dieu quia exigé que je révélasse ce que j'avais résolu de tenir caché ; si c'est lui qui me punit d'avoir trompé mon père et de ne pas l'avoir prévenu que je m'opposerais à sa volonté, eh bien, j'ai tout dit ! J'ai fait ce que je pouvais. Ton âme consent et m'absout : c'est assez. Après tout, j'ai été l'instrument que voulait mon père, quand il disait : « Je désire un petit-fils, qui ait le cœur vraiment juif. Tout juif doit élever sa famille comme s'il devait en sortir un libérateur. »

— Étaient-ce bien les paroles de mon grand-père ? demanda Deronda.

— Oui, oui ! et tu les trouveras écrites. J'ai voulu les contrecarrer, s'écria-t-elle dans un élan subit de colère, comme elle en avait montré dans la précédente entrevue. Mais elle se calma bientôt et reprit plus doucement : Aurais-tu voulu que j'aimasse ce que j'ai haï depuis que je me connais ? Cela ne pouvait être. Mais qu'est-ce que cela fait ? Son joug a pesé sur moi, que je l'eusse aimé ou non. Tu es bien le petit-fils qu'il demandait. Tu parles comme si tu te croyais sage ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?..

Son ton était devenu rauque et méprisant. Dans l'impression pénible qu'il éprouvait, et comprenant la solennité du moment, Deronda dut se souvenir qu'elle était sa mère, pour ne pas faire une réponse cruelle. Il dit d'un ton grave et d'une voix suppliante :

— Mère, ne dites pas que je me crois sage. Nous sommes au milieu de difficultés immenses. Je ne vois d'autre moyen d'arriver à la clarté qu'en étant vrai, qu'en ne mettant pas à l'écart des faits qui portent en eux une obligation, qui sont des guides vers le devoir. Rien d'étonnant si ces faits viennent se révéler d'eux-mêmes, en dépit du secret dans lequel on a voulu les tenir. Votre volonté était forte ; mais le dépôt que vous avez accepté sans réaliser ses vœux, — ce que vous appelez son joug, — a été plus fort encore, car ses racines étaient profondes et s'étendaient au loin. Vous avez renoncé à moi ; vous me bannissez encore quoique votre fils, — le timbre de sa voix laissait percer une nuance d'irritation ; — mais ce quelque chose de plus fort a décidé que je serais d'autant plus le petit-fils que vous avez voulu annihiler !

Après un moment de silence, elle lui dit d'une voix basse et persuasive :

— Rassieds-toi.

Quand il eut obéi et qu'il se trouva près d'elle, la princesse, appuyant son bras sur l'épaule de son fils, continua :

— Tu me blâmes et tu es fâché parce que je te bannis ! Mais que pourrais-tu faire pour moi ? Je laisserais ta patience. Ta mère est une femme finie et brisée ! Tu me reproches de m'être séparée de toi et d'avoir eu assez de joies sans toi ? Maintenant que te voilà près de moi, je ne puis te donner de joie. As-tu en toi l'esprit de malédiction du juif ? Ne peux-tu me pardonner ? Seras-tu heureux de te dire que je suis punie parce que je n'ai pas été pour toi une mère juive ?

— Comment pouvez-vous me demander cela ? s'écria Deronda avec douleur. Ne vous ai-je pas supplié de me laisser être au moins un fils pour vous ? Mon plus grand chagrin est de vous avoir entendu dire que je suis incapable de vous consoler. Je donnerais tout ce qui m'est cher pour adoucir vos angoisses.

— Tu n'as rien à donner, reprit-elle avec animation. Tu seras heureux. Laisse-moi croire que tu es heureux... Je ne t'aurai point fait de mal. Tu n'as point de raison pour me maudire. Tu sentiras pour moi ce qu'ils sentent envers leurs morts, pour lesquels ils disent des prières ; tu voudras que je sois délivrée de toute souffrance, de tout châtiment, et je te verrai au lieu de toujours voir ton grand-père... A-t-il souffert de ce que onze années se sont

passées sans qu'un misérable *kaddisch* ait été dit pour lui ?... Je ne sais... Si tu crois qu'un *kaddisch* puisse m'être utile, dis-le, dis-le ! Tu viendras te placer entre moi et le mort. Si je suis dans ton esprit, tu réapparaîtras comme tu es maintenant ;.. comme si tu avais été toujours un tendre fils... comme si j'avais été toujours une tendre mère...

Elle paraissait décidée à dominer son agitation, mais il sentit que sa main tremblait sur son épaule. Dans un élan de compassion, il entourra sa mère de ses bras et appuya tendrement sa tête sous la sienne. Ils demeurèrent ainsi quelque temps. Elle se leva enfin et soupira longuement, comme si, avec ce souffle, elle chassait un tumulte de pensées ; Deronda, debout devant elle, crut que le moment de la séparation était venu ; mais elle reprit tout à coup :

— Est-elle belle ?

— Qui ? demanda Deronda en changeant de couleur.

— Celle que tu aimes.

Ce n'était pas le moment de feindre. Il répondit :

— Oui.

— Est-elle ambitieuse ?

— Je ne pense pas.

— Ne voudra-t-elle pas suivie la route qu'elle aura choisie ?

— Je ne crois pas que sa nature la porte aux grandes prétentions.

— Alors elle n'est pas comme celle-ci ? Et la princesse tira de sa poche une miniature entourée de diamants, qu'elle tendit à son fils. C'était son portrait ; c'était elle dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse ; et, comme Deronda la regardait avec une admiration attristée, elle ajouta : — N'avais-je pas le droit de prétendre à être quelque chose de plus qu'une fille et qu'une mère ? La voix et le génie rivalisaient avec la figure. Avoue que j'avais le droit d'être artiste malgré la volonté de mon père !

— Je l'avoue, répondit Deronda, dont les yeux se portèrent de la miniature au visage de sa mère, qui, dans sa pâleur fanée, avait une expression de vitalité que le pinceau ne pouvait rendre.

— Veux-tu garder ce portrait ? lui demanda sa mère d'une voix attendrie. Si c'est une bonne femme, apprends-lui à n'avoir pour moi que de la

bienveillance.

— Je vous remercie du portrait, dit Daniel ; mais... je dois dire que rien ne m'assure que celle que j'aime ait de l'amour pour moi. Je ne lui ai jamais fait connaître mes sentiments.

— Qui est-elle et qu'est-elle ?

Cette question ressemblait à un ordre.

— Elle a été élevée pour le théâtre, pour être cantatrice, répondit Deronda avec une répugnance interne. Son père l'enleva tout enfant à sa mère et son existence n'a pas été heureuse. Elle est très jeune, à peine vingt ans. Son père voulait qu'elle dédaignât et même qu'elle reniât son origine juive ; mais elle s'y est cramponnée de toute la force de son affection à la mémoire de sa mère et à la communion de son peuple.

— Ah ! comme toi... elle est attachée au judaïsme dont elle ne connaît rien, dit la princesse d'un ton tranchant. C'est de la poésie... Aime-t-elle la vie d'artiste ? Chante-t-elle bien ?

— Son chant est exquis, mais sa voix n'est pas faite pour le théâtre. Je crois qu'on lui a rendu la vie d'artiste répugnante.

— Alors elle est faite pour toi. Sir Hugo m'a dit que tu t'étais prononcé résolûment contre la carrière de chanteur, et je vois que tu ne te serais jamais laissé annuler par une femme, comme ton père.

— Je répète, dit énergiquement Deronda, que je ne suis pas plus assuré de son amour que de la possibilité d'être un jour son mari. D'autres choses, de pénibles conséquences peuvent me contrarier. J'ai toujours eu le pressentiment que je devais me préparer au renoncement ; que je ne devais pas chérir cette perspective. Je suis prêt à tout supporter...

— En est-il vraiment ainsi ?.. lui demanda sa mère en s'appuyant de nouveau sur son épaule et en examinant son visage, tout en parlant d'une voix grave et entrecoupée. Pauvre garçon ! Je me demande ce qui serait arrivé si je t'avais gardé avec moi... Si ton cœur s'était tourné vers les anciennes choses... contre moi... nous nous serions querellés... ton grand-père aurait été en toi... et la jeune croissance sur le vieux tronc aurait embarrassé ma vie.

— Je crois que mon affection aurait persisté malgré nos querelles, répondit Deronda, qui s'attristait de plus en plus ; elle n'aurait pas embarrassé votre vie... elle l'aurait embellie.

— Pas alors, pas alors !.. Je n'en avais pas besoin alors !.. Peut-être en serais-je heureuse maintenant, ajouta-t-elle avec mélancolie ; si je pouvais être heureuse de quelque chose !

— Mais vous aimez vos autres enfants, et ils vous aiment ? reprit Deronda anxieusement.

— Oh ! oui, répondit-elle assez indifféremment ; mais, — ceci fut dit d'un ton plus grave, — mais je ne suis pas une femme aimante. Voilà la vérité. C'est un talent que d'aimer... et j'en ai manqué... D'autres m'ont aimée, et je me suis servie de leur amour. Ah ! je sais ce que l'amour fait des hommes et des femmes ! C'est une sujétion. Jamais je ne me suis volontairement soumise à un homme... Les hommes ont été mes sujets...

— Peut-être le sujet fut-il le plus heureux des deux ! répliqua gravement et tristement Daniel.

— Peut-être !.. mais j'étais heureuse. Pendant quelques années, j'ai été heureuse... Si je n'avais pas craint la défaite et la chute, j'aurais pu continuer. J'ai mal calculé. Que faire ?... Tout est fini... Une autre vie !... Les hommes parlant d'une autre vie comme si elle ne commençait que de l'autre côté de la tombe. Il y a longtemps que je suis entrée dans une autre vie !

En prononçant ces derniers mots, elle leva les bras ; son front se contracta et creusa un pli profond ; ses yeux se fermèrent et sa voix s'éteignit. Dans sa robe couleur de feu, elle ressemblait à un être fantastique revenant des régions surnaturelles.

La douleur ressentie par Deronda devint si aiguë, qu'il ne put retenir un sanglot. Sa mère alors, laissant retomber ses mains sur ses épaules, lui dit :

— Adieu, mon fils... adieu ! Nous ne saurons jamais plus rien l'un de l'autre... Embrasse-moi !..

Il lui jeta les bras au cou et ils se tinrent longtemps embrassés. Daniel ne sut pas comment il sortit du salon. Il se sentait vieilli. Il venait de traverser

une expérience tragique qui devait pour toujours solenniser sa vie et approfondir la signification des actes par lesquels il allait se lier à d'autres.

LII

Madonna Pia, dont le mari, se croyant outragé par elle, l'enferma dans son château, au milieu des plaines marécageuses de la Maremme, où elle mourut, est une des figures les plus pathétiques de Dante dans son *Purgatoire*, parmi les pécheurs qui se sont repentis et qui désirent que leurs compatriotes se souviennent d'eux et en prennent pitié. Nous connaissons fort peu les motifs de mécontentement mutuel du couple siennois, mais nous pouvons presque affirmer que le mari ne fut jamais un charmant compagnon, et que dans les plaines de la Maremme ses manières bourruées devinrent plus désagréables encore ; c'est pourquoi, dans son envie de punir sa femme le plus sévèrement possible, la nature des choses fut tellement contre lui, qu'en se débarrassant d'elle, il ne put que rendre le soulagement mutuel. Ainsi, sans vouloir nous montrer dur pour la pauvre Toscane qui trouva, il y a longtemps, sa délivrance dans la mort, on peut penser à elle avec un intérêt moins sympathique qu'à Gwendolen, que nous connaissons mieux, et qui, au lieu d'être délivrée de ses erreurs terrestres et corrigée de leurs effets dans le purgatoire, est arrivée au pinacle de la confusion, dont les mailles fatales l'enveloppent plus étroitement encore intérieurement qu'extérieurement.

En emmenant sa femme avec lui dans son excursion nautique, Grandcourt n'avait nullement l'intention de se débarrasser d'elle. Au contraire : il voulait lui faire sentir avec plus de certitude qu'elle était à lui et qu'elle devait agir selon la volonté de son mari. En outre, il aimait beaucoup naviguer. Son absolutisme rêveur et oisif, que les exigences sociales ne pouvaient plus contrarier, trouvait son compte à cette disposition, et il ne la considérait aucunement comme un équivalent de la tristesse de la Maremme. Il avait eu ses raisons pour se faire accompagner par sa femme ; il soupçonnait en son esprit un accroissement d'opposition,

et ce qu'il éprouvait au sujet de l'inclination sentimentale qu'elle avait manifestée pour Deronda était ce que, chez un autre homme, il aurait appelé de la jalousie. De sa part, cela n'avait l'air que d'une simple résolution à mettre fin à la folie qui aurait sans doute suivi la visite de Deronda, qu'il avait devinée et par suite interrompue.

Grandcourt pouvait se prétendre pleinement justifié en exigeant que sa femme remplît les obligations qu'elle avait acceptées. Son mariage était un contrat par lequel tous les avantages ostensibles étaient du côté féminin, il savait parfaitement qu'elle ne l'avait pas épousé, qu'elle n'avait pas surmonté son horreur pour certains faits, par amour pour sa personne ; il l'avait obtenue grâce au prestige du rang et du luxe qu'il pouvait lui donner et qu'en effet il lui avait départis. Il avait donc rempli, quant à lui, toutes les obligations du contrat.

Gwendolen, nous le savons, était au fait de la situation. Elle ne pouvait s'excuser en disant que, de son côté, il y avait eu dans le contrat une clause tacite ; à savoir, qu'elle entendait gouverner et faire ce qu'elle voudrait. Malgré ses dispositions à dominer, elle n'était pas une de ces femmes à l'esprit étroit qui considèrent leurs demandes égoïstes comme des droits, et toute prétention sur elles-mêmes comme une injure. Elle avait de la conscience et le purgatoire avait commencé pour elle sur la terre ; elle savait qu'elle avait eu tort. De quoi, du reste, se serait-elle plainte ? Le yacht était un des plus beaux que l'on pût voir ; la cabine, disposée dans la perfection, était toute lambrissée de cèdre ; on n'y voyait que coussins moelleux, tentures de soie et glaces magnifiques de Venise. L'équipage avait été choisi comme celui qui convenait le mieux à cet élégant joujou, et M. Lush ne s'y trouvait pas, étant reparti pour l'Angleterre aussitôt qu'il avait vu que tout était en ordre à bord. Il y a plus : Gwendolen aimait la mer qui ne la rendait jamais malade ; et puis, observer les manœuvres du navire, concerter les agencements nécessaires, était une sorte d'amusement qui pouvait plaire à son activité et à sa jouissance de gouvernement imaginaire. Le temps était beau, et ils se dirigeaient vers l'Orient, où l'on vogue au milieu du bleu, dans un rêve éveillé que la terre fait souvent si triste.

Grandcourt ne concevait pas, ne pouvait pas concevoir ce qui se passait dans le cœur de sa femme. Il s'imaginait bien qu'elle ne l'aimait pas ; mais cela était-il nécessaire ? Elle lui appartenait et il n'avait pas, comme

certaines personnes, l'habitude de se flatter avec conviction qu'il était justement chéri. Par exemple, il n'aurait pas compris qu'elle eût de la répulsion pour lui. Qu'elle en eût pour Lush, à la bonne heure ; mais pour Henleigh Grandcourt ! Il n'aurait pas cru, si même on le lui avait dit, qu'il pût exister des ressentiments et des dégoûts qui rendent peu à peu la beauté plus détestable que la laideur. Du reste, leur tenue vis-à-vis l'un de l'autre n'aurait scandalisé aucun observateur, — pas même la femme de chambre étrangère, garantie contre le mal de mer, — pas même le valet expérimenté de Grandcourt, — encore moins l'équipage, qui les regardait comme un couple modèle de la vie élégante. Leur camaraderie consistait principalement en un silence comme il faut. Grandcourt ne faisait pas d'observations humoristiques auxquelles sa femme aurait pu refuser de sourire ; il n'avait pas de goût non plus pour une causerie qui est quelquefois la source d'une petite dispute. Il affectait la politesse la plus exquise lorsqu'il lui apportait un vêtement supplémentaire pour la garantir de la fraîcheur ; lorsqu'il lui tendait les objets dont il s'apercevait qu'elle pouvait avoir besoin, et elle n'était pas assez vulgaire pour accepter ou rejeter avec maussaderie une telle politesse. Quand il regardait dans son télescope et disait : « Il y a une plantation de cannes à sucre, au pied de ce rocher ; voulez-vous la voir ? » elle répondait : « Oui, s'il vous plaît, » se souvenant qu'elle était obligée de faire croire qu'elle s'intéressait aux cannes à sucre comme à quelque chose en dehors de ses affaires personnelles. Grandcourt se promenait de long en large sur le pont, fumait, et s'arrêtait de temps à autre pour signaler au loin une voile ; enfin il s'asseyait et regardait Gwendolen, qui faisait tout son possible pour ne pas rencontrer ses yeux. Il éprouvait une vive satisfaction à conduire sa femme captive à sa manière ; cela donnait à leur vie, sur une petite échelle, une représentation royale et une publicité dont toute familiarité était bannie ; elle devait faire ce qu'il attendait d'elle, quelle que fût sa protestation intérieure, qui ajoutait du piquant au despotisme.

Ainsi se passèrent leurs jours pendant que de douces brises les portaient vers les îles Baléares, puis en Sardaigne et enfin plus au nord vers la Corse. Mais cette existence flottante, avec ses influences paisibles en apparence, était devenue pour Gwendolen aussi insipide qu'un cauchemar.

— Combien de temps naviguerons-nous encore ? s'aventura-t-elle de demander un jour, après qu'ils eurent touché à Ajaccio, et que le simple fait d'un débarquement avait donné un peu de répit aux pensées qui semblaient attachées au yacht et lui rendaient la mer odieuse.

— Que ferions-nous ? répondit Grandcourt. Je n'en suis pas encore las. Je ne vois pas pourquoi nous ne continuerions pas. On s'ennuie moins à bord qu'à terre. Où voudriez-vous aller ? Je suis dégoûté des villes et de l'étranger, et nous aurons assez de temps à rester à Reylands. Préfereriez-vous être à Reylands ?

— Oh non ! répondit Gwendolen, qui trouvait tous les endroits détestables dès qu'elle s'imaginait y être avec son mari. Je voulais seulement savoir combien de temps vous aimerez encore cette existence aquatique.

— Je préfère la navigation en yacht à toute autre chose ; et j'en ai été sevré l'année dernière. En seriez-vous déjà fatiguée ? Les femmes sont si diablement capricieuses ! Elles s'attendent toujours à ce qu'on leur cède.

— Oh ! Dieu, non ! dit Gwendolen d'un ton de langueur méprisante. Je ne m'attends jamais à ce que vous cédiez.

— Pourquoi le ferais-je ? repartit Grandcourt de son ton traînard et en pelant une orange. (Cela se passait à table.) Elle avait pris son parti de cette navigation dont elle ne prévoyait pas la fin. Mais, le jour suivant, après un grain assez violent qui l'avait rendue malade pour la première fois, Gwendolen vit entrer dans sa cabine son mari qui lui dit :

— Le diable a fait des siennes cette nuit. Le patron dit qu'il nous faudra demeurer à Gênes au moins une semaine pour réparer nos avaries et remettre tout en ordre.

— Le regrettez-vous ? demanda Gwendolen, qui dans son lit paraissait encore plus blanche que les draps blancs dans lesquels elle était couchée.

— Je le crois bien ! qui donc aimerait à griller à Gênes ?

— Ce sera un changement, répondit Gwendolen, que son état de malaise rendit un peu imprévoyante.

— Je n'ai pas besoin de changement. D'ailleurs la ville est intolérable, et l'on ne peut se promener dans ses rues poudreuses. Je louerai un bateau et

je rameraï moi-même. On peut passer ainsi quelques heures tous les jours, au lieu de se démettre la mâchoire à bâiller dans une damnable chambre d'hôtel.

Cette perspective apporta un peu d'espoir au cœur de Gwendolen, qui pensa pouvoir demeurer seule de longues heures, puisque son mari ne parlait pas de la prendre avec lui en bateau ; dans la joie que lui fit éprouver cette idée de soulagement inattendu, elle eut de bizarres fantaisies sur la manière dont elle userait de sa liberté. Elle retrouva son énergie et prit tout avec un air de vivacité qui frappa son mari. Elle assista au lever de la lune avec moins de mélancolie que d'habitude ; elle eut même une vague impression que dans cette planète se préparait du secours pour elle. Pourquoi pas ? Le temps ne venait-il pas de se mettre de son côté ? Cette possibilité, après sa longue fluctuation au milieu de ses craintes, ressemblait au premier retour de l'appétit chez un malade depuis longtemps languissant.

Elle se réveilla le lendemain matin en entendant jeter l'ancre dans le port de Gênes. Elle avait rêvé qu'elle s'était échappée par le mont Cenis, s'étonnant de trouver qu'il y faisait chaud malgré la neige et le clair de lune, lorsque soudain s'offrit à elle Deronda, qui lui ordonna de retourner sur ses pas.

Une heure à peine après ce rêve, elle rencontrait en effet Deronda sur l'escalier monumental de *l'Italia*, au moment où, dans sa légère robe de laine blanche et son chapeau de paille sur la tête, elle respirait, à côté de son mari, la brise de la mer. Deronda eut un tressaillement de surprise avant de pouvoir saluer et passer outre. Le moment ne lui sembla pas propice pour de plus longues civilités et les circonstances dans lesquelles ils s'étaient quittés le faisaient douter que Grandcourt l'accueillît poliment. Ce doute se serait changé en certitude s'il avait su que Grandcourt, à son apparition inattendue à Gênes, s'était demandé sur-le-champ comment une entente préalable avait pu se faire entre Gwendolen et lui ? il est vrai qu'avant d'être rentrés dans leur appartement, il avait vu combien sa supposition était peu probable ; néanmoins, Deronda était à Gênes, et il ne pouvait admettre sa présence en cette ville comme un pur effet du hasard. Son dépit fut visible. En tout cas, il tint pour avéré, et il ne se trompait pas, que Gwendolen comptait bien avoir une entrevue avec Deronda dès que son mari aurait le dos tourné.

En prenant son café, assis à un coin de la table d'où il pouvait voir sa femme en plein visage, il discerna chez elle comme une joie secrète, une nouvelle disposition à se mouvoir, à parler, et un éclat particulier des yeux. Certes, ses ennuis n'avaient pas altéré sa beauté ; madame Grandcourt était plus attrayante que miss Harleth ; — sa grâce et l'expression de sa physionomie s'étaient perfectionnées, et toute sa personne exhalait ce charme indéfinissable qui rend une femme bien plus désirable après qu'avant son mariage. Dans tous ces signes, Grandcourt lut clairement ce qu'était l'attente de Gwendolen.

— Veuillez sonner, je vous prie, et donner vos ordres à Gibbs, pour que le dîner soit prêt à trois heures, dit Grandcourt en se levant et en prenant son chapeau. Je vais envoyer Angus louer un bateau à voile dans lequel nous sortirons ; un bateau que je puisse manœuvrer pendant que vous tiendrez le gouvernail. Ces belles soirées sont fort agréables, et c'est ce que nous pouvons faire ici de moins ennuyeux.

Gwendolen sentit son sang se glacer. Ce n'était pas seulement un désappointement cruel ; c'était aussi la conviction que son mari l'emmenait avec lui parce qu'il ne voulait pas la perdre de vue. Cette solitude à deux dans un bateau avait, sans doute, d'autant plus d'attraits pour lui, qu'il serait plus obsédant pour elle. Sa lueur de satisfaction s'éteignit aussitôt.

— Je voudrais bien ne pas aller en bateau, dit-elle, prenez quelque autre personne à ma place.

— Fort bien ; puisque vous ne voulez pas venir, n'en parlons plus, objecta Grandcourt. Si vous tenez à étouffer ici, soit.

— Je déteste les bateaux, reprit Gwendolen avec colère.

— C'est un changement de goût étrange, dit sarcastiquement Grandcourt ; mais, puisque cela vous déplaît, restons ici.

Il ôta son chapeau, alluma un cigare et se promena dans la chambre, en s'arrêtant parfois à la fenêtre. Gwendolen voulut persister dans sa résolution. Elle savait que Grandcourt ne sortirait pas sans elle ; mais s'il pouvait la tyranniser, il ne le ferait pas précisément de la manière qu'il avait choisie. Il resterait à l'hôtel. Elle passa dans la chambre voisine et se jeta tout en colère dans un fauteuil. Peu après Grandcourt entra, s'assit en face d'elle et dit de son ton traînard :

— Avez-vous fini maintenant, ou bien trouvez-vous amusant d'être en colère ? Vous faites des choses qui me sont très désagréables.

— Quelle nécessité y a-t-il pour vous de me les rendre désagréables ? dit Gwendolen qui sentait les larmes lui venir aux yeux.

— Voulez-vous être assez bonne pour me dire de quoi vous avez à vous plaindre ? demanda Grandcourt en la regardant bien en face. Est-ce parce que je reste avec vous entre quatre murs ?

Elle ne put rien répondre ; elle ne trouvait pas un mot pour excuser sa colère. Dans le conflit que se livraient son désespoir et son humiliation, elle ne put retenir ses larmes, qui coulèrent sur ses joues. Jamais encore elle n'avait été dans une telle agitation en présence de son mari.

Après un moment de silence, il lui dit :

— J'espère que cela vous aura fait du bien. En tout cas, c'est diablement désagréable !.. Je ne sais ce que les femmes trouvent de bon à cela. Vous voyez sans doute quelque chose à y gagner. Quant à moi, la seule que j'y voie, c'est que nous sommes enfermés ici quand nous pourrions avoir une délicieuse promenade en mer.

— Eh bien, allons-y donc ! s'écria-t-elle impétueusement. Peut-être nous noierons-nous !

Et ses sanglots recommencèrent de plus belle.

Cette manière d'être insolite, dont Deronda était évidemment la cause, détermina Grandcourt à parler clairement. Il s'assit en face d'elle et lui dit :

— Soyez calme et veuillez m'écouter.

Ces paroles eurent un effet magique. Elle frémit et cessa de pleurer ; mais elle tint ses yeux baissés et croisa convulsivement les mains.

— Comprenons-nous bien l'un l'autre, reprit Grandcourt. Je sais fort bien ce que cette absurdité signifie. Mais, si vous supposez que je vous laisserai faire de moi un sot, renoncez à cette idée. Que pensez-vous qui vous attende, si vous ne pouvez vous conduire convenablement comme ma femme ? Ce serait un malheur pour vous s'il en était ainsi. Quant à Deronda, il est manifeste qu'il s'attache à vos pas.

— C'est faux, répondit amèrement Gwendolen ; vous n'avez pas la moindre idée de ce que j'ai dans l'esprit. Je sais assez quel malheur résulte

du cas auquel vous faites allusion. Il vaudrait bien mieux me laisser parler en liberté aux personnes avec lesquelles j'aime à m'entretenir. Ce serait meilleur pour vous.

— Permettez-moi d'en être le juge, répliqua Grandcourt en se levant et en allant vers la fenêtre. — Il était satisfait d'avoir fait sentir le mors et la bride à sa femme. Il espérait bien qu'après un an de mariage elle cesserait d'être rétive.

— Qu'avez-vous décidé ? dit-il en se retournant. Quels ordres dois-je donner ?

— Allons ! répondit Gwendolen. Elle étouffait dans cette chambre ; elle se croyait en prison, et, tant qu'il y aurait un souffle en cet homme, sa main serait sur elle.

Le bateau fut donc commandé et elle consentit même à aller, vers midi, le voir avec Grandcourt sur le quai. Celui-ci avait repris toute sa sérénité et témoignait d'une satisfaction méprisante à voir l'attention qu'accordaient les curieux au *milord* propriétaire du joli yacht qui venait d'entrer dans le port pour y être réparé et qui, en sa qualité d'Anglais, se sentait si naturellement chez lui sur mer, qu'il pouvait manœuvrer une voile avec autant de facilité qu'il aurait dirigé un cheval. Son courage était incontestable et il en était fier, ou plutôt il éprouvait du dédain pour les hommes plus grossiers et plus forts qui, généralement, en ont le moins. Et puis il avait obtenu de Gwendolen qu'elle irait avec lui.

Quand ils redescendirent vers cinq heures, tout équipés pour monter dans le bateau, la scène valait une représentation théâtrale. Ce beau couple anglais, ces deux époux fiers, pâles et calmes, sans un sourire sur leurs lèvres, se conduisant avec l'excentricité naturelle à leur nation, étaient dignes d'être vus et reproduits par la peinture. La poitrine, le dos et les bras du mari, apparaissaient sous leur meilleur jour dans sa tenue ajustée, et on déclara sa femme une belle statue.

Il y eut bien quelques suggestions proférées sur un changement possible de brise, et même d'apparence d'un grain ; mais les manières de Grandcourt firent comprendre aux discoureurs qu'ils étaient trop officieux et qu'il s'y entendait mieux qu'eux. Lorsqu'ils s'éloignèrent de la plage, l'imagination de Gwendolen, malgré son air impassible, se livrait à un travail obstiné. Elle

ne craignait aucun danger extérieur ; elle n'avait peur que de ses propres désirs qui prenaient toutes les formes possibles et impossibles, comme un nuage qui aurait représenté des figures démoniaques. Elle avait peur de sa haine, qui, sous la main de fer qui l'avait comprimée aujourd'hui, était montée jusqu'à une intensité féroce. En s'asseyant au gouvernail en face de son mari et en exécutant ce qu'il lui commandait, sa lutte intérieure n'était qu'un effort pour échapper à elle-même. Elle se cramponnait au souvenir de Deronda ; elle se persuadait qu'il ne partirait pas tant qu'elle serait à Gênes ; il devait savoir qu'elle avait besoin de lui. Le sentiment qu'il était présent la préserverait des idées malfaisantes qui bouillonnaient dans son cerveau.

Ils sortirent du port et une bonne brise les porta vers l'est. Quelques nuages tempéraient l'ardeur du soleil et l'heure s'avavançait à pas comptés vers la sublime beauté du soir. Des voiles de toutes formes et de toutes dimensions changeaient d'aspect comme des êtres sensibles et les accompagnaient gaiement. La grande ville se perdait peu à peu dans la brume, les montagnes apparaissaient à peine au loin et le silence était d'une grandeur solennelle. Tout à coup, Gwendolen laissa tomber les mains, elle lâcha la corde du gouvernail et dit d'un ton presque inintelligible :

— Ô Dieu ! viens à mon aide !..

— Qu'y a-t-il ? demanda Grandcourt qui n'avait pas distingué les paroles.

— Rien ! répondit Gwendolen en se réveillant de son absence momentanée et en reprenant la corde.

— Ne trouvez-vous pas que ce soit agréable ?

— Beaucoup.

— Admettez-vous maintenant que nous ne pouvions rien faire de mieux ?

— Je ne vois rien de mieux. Nous devrions voguer sans cesse, comme le Hollandais volant.

Grandcourt lui lança un de ses regards perçants et dit :

— Puisque vous l'aimez, nous pouvons aller un matin à la Spezia et dire que l'on vienne nous y prendre ?

— Non, je préfère ceci.

— Très bien ! Nous recommencerons demain, mais il faut bientôt rentrer. Retournons.

LIII

Quand Deronda rencontra Gwendolen et Grandcourt sur l'escalier de *l'Italia*, il était dans une préoccupation extrême. Il se rendait au second appel de sa mère. Deux heures après qu'il l'eut quittée, il apprit que la princesse de Halm-Eberstein était partie de l'hôtel, et, comme le but de son voyage à Gênes était atteint, il aurait pu prendre aussitôt le train pour Mayence, où il devait remettre la lettre de Joseph Kalonymos et se faire restituer le coffre de famille. Mais un mélange d'irrésolutions dont il n'aurait pu donner de raisons définies, retarda son départ. Depuis longtemps déjà il avait pris congé de sa mère, et il demeurait encore accablé sous le poids d'un sentiment rétrospectif. Se voyant seul dans sa chambre, il crut pouvoir se permettre de verser des larmes de pitié sur cette femme qui lui tenait de si près et qui cependant était si loin de lui. Il se sentit en relation directe avec ce grand-père qui avait été animé d'impulsions si énergiques et de pensées qu'il voyait, pour ainsi dire, se réveiller en lui-même, et, au milieu de ses méditations passionnées, Mordecai et Mirah étaient toujours présents, comme deux amis qui lui serraient les mains dans un affectueux silence.

Quand le tintement d'une cloche l'eut fait se souvenir de l'heure, il pensa à tout pour préparer son départ : — il y pensa, mais ce fut tout. Ses désirs l'appelaient à Mayence, où il devait prendre possession de tout ce qui l'y attendait ; à Londres, où se trouvaient les êtres qui lui étaient le plus attachés ; mais d'autres désirs aussi le retenaient en ce moment à Gênes, où il voulait avoir un dernier entretien, qui serait sans doute bien douloureux, car il devait être un adieu définitif. Il se disait que ce serait faire acte de cruauté que de partir sans tenter, malgré la mauvaise disposition de Grandcourt, de manifester à Gwendolen la continuation de ses sympathies depuis leur brusque séparation.

C'est dans cet état d'esprit qu'il différa son départ ; il dîna sans appétit, et se rendit à la synagogue, car ce jour était un vendredi, veille du sabbat. En passant devant la loge du concierge, il demanda si M. et madame Grandcourt étaient encore à l'hôtel et quel était le numéro de leur appartement. Le portier lui donna ces renseignements, et ajouta que les deux voyageurs étaient allés faire une promenade en mer. Un sentiment de triste sollicitude pour Gwendolen le fit sortir de la synagogue avant la fin de l'office afin de pouvoir la rencontrer avec son mari à leur descente du bateau. Il était résolu à aller les saluer et à faire mine d'ignorer les motifs que pouvait avoir Grandcourt pour désirer de le voir loin de Gênes.

Le soleil se couchait derrière un amas de nuages, et une faible lueur jaunâtre envoyait ses derniers baisers aux vagues qu'agitait une assez forte brise. Deronda, en s'avançant nonchalamment vers la plage, remarqua des groupes nombreux dont l'attention se concentrait sur un bateau voilier, qui, conduit par deux rameurs, s'avançait lestement vers le rivage. Au milieu des cris et des conversations en langues diverses, Deronda pensa que le moyen le plus sûr pour obtenir des éclaircissements n'était pas de faire des questions, mais de jouer des coudes pour se porter en avant et être témoin de ce qui allait se passer. Les lunettes d'approche étaient en mouvement, et l'on disait que le bateau ramenait un noyé. Celui-ci prétendait que c'était le *milord* ; celui-là maintenait que le corps était celui de *milady* ; un Français, qui n'avait point de lorgnette, affirmait que c'était *milord* qui, probablement, avait emmené sa femme pour la noyer, selon la pratique nationale, remarque qu'un patron de navire anglais qualifia immédiatement de sottise ; mais toute discussion s'arrêta bientôt lorsqu'on fut certain que la figure couchée était celle d'une femme. Quant à Deronda, l'esprit envahi par des craintes diverses, il croyait à la possibilité de tous ces événements, si cette femme, en apparence retirée de l'eau, était réellement madame Grandcourt.

Le bateau aborda ; le doute n'était plus possible. Il vit Gwendolen, se soulevant sur ses deux mains, faire de vains efforts pour rejeter loin d'elle la grosse toile goudronnée et les cottes dont les pêcheurs l'avaient couverte. Pâle comme une morte, frissonnante, les cheveux défaits et imbibés d'eau de mer, les yeux hagards, elle avait l'air de se réveiller au milieu d'un monde où on allait la juger, et où ceux qu'elle voyait autour d'elle étaient

accourus pour l'arrêter. Le premier rameur qui sauta à terre était ruisselant et mouillé jusqu'aux os ; il se sauva en courant pour aller se changer. Les marins qui entouraient le bateau empêchèrent Deronda d'avancer, et il ne put que voir Gwendolen jeter de tous côtés des regards terrifiés et insensés ; elle tressaillait et tremblait d'effroi, bien que deux vigoureux pêcheurs la portassent avec des précautions infinies dans leurs bras nerveux. Ses vêtements imbibés, qui se collaient à ses membres, ajoutaient encore à sa faiblesse et lui enlevaient la facilité de ses mouvements. Tout à coup ses yeux rencontrèrent ceux de Deronda, qui avait pu s'approcher, et, instantanément, comme si elle s'était attendue à le voir, elle essaya de lui tendre les bras et dit d'une voix éteinte :

— C'en est fait !... C'en est fait... il est mort !

— Chut ! chut ! fit Deronda avec autorité, calmez-vous.

Puis, s'adressant aux hommes qui la portaient, il leur dit :

— Je suis un ami de cette dame. Transportez-la aussi vite que possible à *l'Italia* ; je me charge du reste.

Il resta sur la plage pour recueillir le plus d'informations qu'il put, et apprit de l'un des pêcheurs que le mari de cette dame était noyé, qu'il n'y avait pas eu possibilité de retrouver son corps et que le bateau flottait à la dérive. Son camarade et lui avaient entendu un cri ; ils avaient vu la dame s'élancer dans l'eau après son mari, et heureusement ils étaient arrivés à temps pour la sauver.

Ces renseignements pris, Deronda retourna en toute hâte à l'hôtel pour se convaincre que l'on avait été chercher un médecin et que l'on avait donné à la malade tous les soins que nécessitait son état. Rassuré sur ce point, il envoya un télégramme à sir Hugo pour lui faire part de l'événement et le prier de venir à Gênes incontinent ; il en expédia un aussi à M. Gascoigne pour qu'il prévînt madame Davilow. Certaines paroles de Gwendolen dans ses moments de confession exaltée lui étaient revenues en mémoire comme une inspiration, elle lui avait parlé de la présence de sa mère comme du secours le plus efficace qu'elle pourrait recevoir en cas de besoin.

LIV

Deronda dormit à peine de la nuit. Gwendolen, qui avait insisté pour le revoir avant de consentir à se laisser déshabiller, était devenue plus calme et l'avait seulement prié de venir quand elle le ferait demander le lendemain. Mais la possibilité d'un changement, la crainte d'une fièvre qui pouvait survenir, et le soupçon que la catastrophe la ferait divaguer, contribuèrent à le tenir éveillé. Il prévint la femme de chambre de Gwendolen qu'il resterait dans sa chambre et qu'elle devait venir l'appeler si un symptôme alarmant se présentait ; il lui fit comprendre qu'étant connu de ses amis et de ses parents d'Angleterre, il se croyait obligé de veiller sur elle, — position qu'il lui fut facile de prendre, étant connu du valet de chambre de Grandcourt, seul domestique qui l'avait accompagné dans ce voyage. Enfin, lorsque la fatigue causée par les étranges et diverses émotions de la journée eut fermé ses paupières, il s'endormit et rêva des événements du jour précédent dont les péripéties finirent par le réveiller. Sa première pensée fut pour Gwendolen. On lui dit qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, mais qu'elle s'était abstenue de toute marque d'agitation violente, et qu'enfin, vers le matin, elle s'était assoupie.

Il sortit alors pour aller se renseigner davantage, s'il était possible, auprès des pêcheurs qui avaient porté secours à Gwendolen ; mais il n'en reçut que peu de détails nouveaux. Ils avaient trouvé le bateau dans lequel Grandcourt était sorti, allant à la dérive avec sa voile détachée et l'avaient remorqué. Ils supposaient que milord avait dû être lancé par-dessus bord par le contre-coup de la voile pendant qu'il la retournait, et qu'étourdi par le choc, il n'avait pu nager. Comme ils n'en étaient pas bien loin, leur attention avait d'abord été éveillée par un cri, comme celui d'un homme en détresse, et, pendant qu'ils faisaient force de rames, ils avaient entendu le cri perçant de la dame et l'avaient vue se jeter à l'eau.

Rentré à l'hôtel, Deronda apprit que Gwendolen était levée et demandait à le voir. On l'introduisit dans une chambre où les stores et les rideaux baissés entretenaient une demi-obscurité. Elle était étendue sur une chaise longue, enveloppée d'un grand châle blanc et regardait la porte d'un air d'attente et de malaise. Mais ses beaux cheveux avaient été peignés et

relevés avec soin ; les étoiles bleues, qui d'habitude ornaient ses oreilles, n'avaient pas quitté leur place.

Elle se dressa sur ses pieds comme mue par un ressort ; son visage et son cou, sauf une ligne rougeâtre sous les yeux, étaient aussi blancs que son châle ; ses lèvres entr'ouvertes avaient cette expression particulière aux personnes accusées, ayant perdu toute espérance. Ce n'était plus que le spectre de cette Gwendolen Harleth que nous avons vue si fière et si complètement maîtresse d'elle-même après ses pertes au jeu. À cette vue, Deronda sentit son cœur se fondre de pitié et leurs relations passées lui revinrent à l'esprit.

— Asseyez-vous, je vous en supplie, lui dit-il en approchant un fauteuil, ne demeurez pas debout.

Elle obéit et s'affaissa sur sa chaise longue.

— Veuillez venir vous asseoir tout près de moi, dit-elle, je voudrais ne pas élever la voix.

Elle fut touchée de le voir se rendre à son désir, et après l'avoir fixé quelque temps, elle lui dit d'un ton à peine perceptible :

— Vous savez que je suis une femme coupable !

Il pâlit à son tour.

— Je ne sais rien, répondit-il, sans oser parler davantage.

— Il est mort ! murmura-t-elle.

— Oui.

— On ne reverra plus sa figure au-dessus de l'eau !

— Non.

— Personne ne la reverra, excepté moi !... Une figure morte !... Je ne pourrai plus l'oublier, ni m'en détourner.

Ses yeux étaient fixés dans le vide sur un objet invisible. Elle se tourna tout à coup vers Deronda et continua en parlant vite :

— Vous ne direz pas qu'il faut que je l'avoue au monde ! vous ne direz pas qu'il faut que je sois déshonorée ! Je ne pourrais pas. Je ne veux pas que ma mère le sache !... Non ! pas même si j'étais morte ! Il faut que je vous le dise, à vous ; mais vous ne direz pas que d'autres doivent le savoir !

— Je ne puis rien dire, puisque je ne sais rien. Quoi qu'il en soit, je ne désire que vous venir en aide, répondit Deronda.

— Je vous l'ai dit dès le commencement... dès que je l'ai pu ; je vous ai dit que j'avais peur de moi... — Deronda détourna les yeux ; l'angoisse peinte sur le visage de la malheureuse l'affligeait trop. — Je sentais en moi une haine qui opérait comme le malin esprit. Malgré moi, je devenais mauvaise ! C'est pourquoi je vous avais prié de venir me voir à Londres. Je croyais pouvoir tout vous dire. J'essayai, mais je ne le pus. J'allais peut-être tout vous avouer lorsqu'il entra.

Elle s'arrêta en frissonnant de tout son corps, puis elle continua :

— Maintenant je vais tout vous dire. Croyez-vous qu'une femme qui a pleuré, prié et lutté pour être sauvée d'elle-même puisse être un assassin ?

— Grand Dieu ! s'écria Deronda, ne me torturez pas sans nécessité ! Vous ne l'avez pas assassiné ; vous vous êtes jetée à l'eau pour le sauver. Sa mort est un accident que vous ne pouviez empêcher !

— Ne vous impatientez pas contre moi. — Ses pauvres lèvres tremblaient, et son ton suppliant était celui d'un enfant qui a peur et qui implore le pardon. — Vous disiez... vous aviez coutume de dire... que vous vous intéressiez le plus à ceux qui avaient fait une mauvaise action et qui étaient malheureux ; vous ajoutiez qu'ils pouvaient devenir meilleurs. Si vous n'aviez pas parlé ainsi ç'aurait été pire. Je me suis souvenue de tout ce que vous m'avez dit ;.. je m'en suis toujours souvenue,.. et c'est pour cela que je... Mais, si vous ne pouvez endurer que je vous dise tout, si vous vous éloignez de moi, si vous m'abandonnez, que deviendrai-je ?.. Suis-je plus mauvaise que quand vous m'avez trouvée et que vous avez voulu me rendre meilleure ? Tout le tort que j'ai fait était en moi alors... il l'aurait été bien davantage si vous n'étiez venu et si vous n'aviez été patient avec moi... Et aujourd'hui voudriez-vous m'abandonner ? — Ses mains, que quelques instants plus tôt elle serrait convulsivement l'une contre l'autre, pendaient maintenant inertes à ses côtés. Dans l'impossibilité de rien répondre, Daniel lui prit une main qu'il serra dans les siennes, comme pour lui dire : « Je ne vous abandonnerai pas. »

Cette étreinte fit beaucoup de bien à Gwendolen, qui l'interpréta comme une protestation de patience inépuisable. Elle reprit en phrases entrecoupées

et sans suite :

— Toute sorte d'inventions dans mon esprit... mais toutes si difficiles !.. Je les combattais... j'en avais peur... je voyais sa figure morte !.. — Elle se pencha jusqu'à l'oreille de Deronda et baissa encore la voix davantage. — Il y a longtemps que je l'ai vue... et je souhaitais sa mort... et pourtant cela me faisait peur... J'étais comme double... Je ne pouvais parler... j'aurais voulu fuir... j'en mourais d'envie... et puis... tout de suite après... je sentais que je venais de faire une chose horrible... inaltérable... qui ferait de moi un démon... Et c'est arrivé ! c'est arrivé !..

— Tout cela est une création de votre imagination ; cela ne s'est passé que dans votre esprit. Jusqu'à la fin vous avez résisté à la tentation, n'est-ce pas ?..

Il y eut un moment de silence. Les larmes roulaient épaisses sur les joues de Gwendolen. Faisant appel à toute sa résolution, et se rapprochant plus encore de l'oreille de Deronda, elle reprit :

— Non, non !... Je vais tout vous dire comme Dieu le sait. Je ne mentirai pas. Vous saurez l'exacte vérité. Je croyais que je ne serais jamais méchante ; je détestais les méchantes gens... je les fuyais... et depuis... j'ai été méchante moi-même. Tout a été une punition pour moi, jusqu'à la lumière du jour ! Car... vous savez... je ne devais pas me marier... Ce fut le commencement. Je fis du tort à une autre... je violai ma promesse !.. Je pensai me procurer le bonheur et tout s'est changé en misère. J'ai voulu faire mon gain de la perte d'une autre ! — Vous rappelez-vous ? ce fut comme à la roulette, — et l'argent m'a brûlée. Je ne pouvais me plaindre. C'était comme si j'avais prié pour qu'un autre perdît et que je pusse gagner... et j'ai gagné. Je savais tout cela, je savais que j'étais coupable... En mer, la nuit... quand j'étais couchée dans ma cabine sans pouvoir trouver le sommeil, je sentais que j'avais commis un acte inexcusable !.. Rien n'était caché... Comment cela pouvait-il n'être connu que de moi ?.. Le silence aussi était un châtement... tout... excepté vous !.. J'ai toujours cru que vous n'auriez pas voulu que je fusse punie... Vous auriez essayé de me rendre meilleure. Rien qu'en pensant à cela, j'étais soulagée... Ne changerez-vous pas ?.. Ne voudrez-vous pas me punir maintenant ?..

Elle sanglota de nouveau.

— Dieu m'en préserve ! s'écria Deronda dans une émotion excessive.

Ce long discours d'une pauvre âme bourrelée de remords avait dû lui être très pénible ; il n'osa pas la presser de questions. Il fallait la laisser suivre le courant de ses idées.

— Ce fut bien dur pour moi d'être obligée d'entrer dans ce bateau, reprit-elle au bout d'un moment ; car, lorsque je vous vis, je ressentis une joie inattendue, et je croyais que je pourrais tout vous dire, ce que je n'avais encore pu faire. J'espérais en vous... je n'avais confiance qu'en vous... Oh !.. il me semble qu'il y a si longtemps que je suis montée dans ce bateau !.. En cet instant, j'aurais voulu tenir la foudre en main pour le pulvériser !

Nouveau silence ; puis elle continua avec une agitation plus grande :

— S'il reparaissait là... que ferais-je ?.. Je ne puis souhaiter qu'il soit là... et pourtant je ne puis supporter sa figure morte !.. J'ai été une poltronne... J'aurais dû braver le mépris ; j'aurais dû partir... errer comme une mendiante plutôt que de persister à demeurer comme une ennemie. Quelquefois je m'imaginais qu'il me tuerait si je résistais à sa volonté. Mais maintenant... sa figure morte est là... et je ne puis la supporter...

Elle lâcha la main de Deronda, se leva en étendant les bras, comme pour repousser une image effrayante et poussa un gémissement.

— J'ai été une femme cruelle !.. Que puis-je faire, sinon pleurer et implorer du secours ?.. J'enfonce... Meurs !.. meurs !.. tu es abandonnée ; enfonce... enfonce-toi dans les ténèbres !.. Abandonnée !.. point de pitié !.. je serai abandonnée.

Elle retomba dans son fauteuil et éclata en sanglots. Deronda était bouleversé et ne se retrouvait plus. Il s'était levé pour faire machinalement quelques pas. Quand il se rapprocha d'elle, il vit son visage pâle qui se penchait vers lui, avec ses yeux dilatés et ses lèvres entr'ouvertes. Était-elle abandonnée par lui, maintenant, déjà ? Mais les yeux de Deronda rencontrèrent les siens pour la première fois depuis qu'elle avait dit : « Vous savez que je suis coupable ! » et ce regard, dans sa tristesse et dans sa compassion, lui répondit : « Je le sais, mais je vous abandonnerai d'autant moins. »

Cette fois encore, Gwendolen eut le cœur percé comme une fois déjà à l'Abbaye, en voyant son chagrin. Elle lui dit d'un ton de regret affectueux :

— Je vous rends malheureux.

— Il n'est pas question pour moi d'être heureux ou malheureux. Ce que je désire avec le plus d'ardeur, c'est de pouvoir vous aider. Dites-moi tout ce que vous croirez qui pourra vous soulager. Mais vous êtes sans doute fatiguée ?... Voulez-vous que je me retire ?... Vous me ferez appeler quand vous voudrez que je revienne.

— Non, non ! s'écria-t-elle, je veux que vous sachiez ce qui m'est arrivé dans ce bateau... J'étais furieuse d'avoir été contrainte d'y entrer. Une rage muette me dominait et je ne pouvais faire autre chose que de m'asseoir là... comme une esclave aux galères... Et nous sommes partis... nous avons quitté le port... nous sommes entrés en pleine mer... nous ne nous regardions pas... Il ne parlait que pour me donner ses ordres... et, comme je me voyais plus impuissante que jamais, je pensai aux plus mauvaises choses ! Je désirais... je souhaitais... je m'imaginai l'impossible... Je ne voulais pas mourir, moi !.. J'avais peur que nous fussions noyés ensemble. J'aurais prié si j'avais cru que cela pût me servir... j'aurais prié pour qu'il lui arrivât quelque chose... j'aurais prié pour qu'il s'engloutît et me laissât seule... Je ne connaissais point de manière pour le tuer là... mais je l'ai fait... je l'ai tué dans mon cœur !..

Submergée par un flot de pensées, elle se tut, mais reprit bientôt :

— Je me souviens que je lâchai le gouvernail et que je m'écriai : « Dieu ! viens à mon aide ! » Mais je fus forcée de le reprendre et de continuer ; et les mauvaises pensées, les mauvaises prières revinrent encore... et je ne sais pas comment cela est arrivé... Il changeait la voile de côté... il y eut un coup de vent... il fut renversé... Je ne sais rien de plus... je sais seulement que je vis mon souhait se réaliser devant moi.

Alors elle continua plus vite et d'une voix plus basse :

— Je l'ai vu enfoncer, et mon cœur bondit comme s'il voulait s'élancer hors de ma poitrine. Je crois que je ne bougeai pas. Je tenais mes mains serrées... J'ai eu le temps d'être contente et de penser que ce n'était pas la peine de me réjouir... il allait remonter. Il reparut... loin... le bateau avait marché. Tout cela fut comme un éclair. « La corde ! » cria-t-il. Ce n'était

plus sa voix... je l'entends encore... et je me suis baissée pour prendre la corde... Je croyais... j'étais sûre qu'il savait nager et qu'il reviendrait dans tous les cas, et j'avais peur de lui. J'étais persuadée qu'il se sauverait. Mais il enfonça de nouveau et je tenais la corde dans mes mains... Non, le voilà reparu... la tête au-dessus de l'eau... Il crie encore... et j'étends le bras... et mon cœur dit : « Meurs ! » Et il enfonce... et je sens : « C'est fini... je suis méchante... je suis perdue ! » Et je tenais la corde... je ne sais plus à quoi je pensai... je m'élançai dans l'eau... je voulais le sauver. Je sautai loin de mon crime, et il était là... près de moi... Je tombai à côté de lui... il avait la figure morte ! Mort !.. il est mort !.. Voilà ce qui est arrivé, voilà ce que j'ai fait !.. Vous savez tout ; on ne peut plus rien y changer...

Elle retomba épuisée par l'agitation de son souvenir et de ses paroles. Deronda se sentait accablé de tristesse. Le mot « coupable » renfermait une possibilité d'interprétations pires que le fait, et la confession de Gwendolen, par la raison même que sa conscience la faisait appuyer sur le pouvoir décisif de ces mauvaises pensées, le convainquit de la lutte de son bon vouloir pour les contre-balancer. Il était certain que sa pensée meurtrière n'avait eu aucun effet actif et que la mort de Grandcourt était inévitable. Il tint pour probable que le remords de Gwendolen aggravait pour elle sa faute intérieure et qu'elle donnait le caractère d'une action décisive à ce qui n'avait été qu'un désir instantané et inappréciable. Son remords, en outre, était le gage précieux d'une nature guérissable et perfectible. Il la séparait de ces criminels dont le seul regret est d'avoir manqué la réalisation de leur méchant désir. Il demeura cependant silencieux et immobile. Quand il tourna les yeux vers elle, il la vit affaissée, brisée, les yeux fermés, semblable à une biche égarée, battue par l'orage, épuisée, qui n'a plus la force de se relever et de poursuivre sa course. Il se tint debout devant elle. Quand elle rouvrit les yeux, elle tressaillit légèrement et eut peur.

— Vous avez besoin de repos, lui dit-il. Essayez de dormir. Je reviendrai ce soir, demain, quand vous aurez dormi. Ne parlons plus de rien maintenant.

Les larmes vinrent aux yeux de Gwendolen qui ne put répondre que par un léger mouvement de la tête. Deronda sonna la femme de chambre, lui recommanda de faire reposer sa maîtresse, en ajoutant que cela était de toute nécessité, puis se retira.

LV

Dans la soirée, elle le fit appeler. C'était à peu près l'instant où, la veille, on l'avait rapportée à demi morte, et, comme le soir approchait, on avait tiré les rideaux et ouvert les fenêtres. Assise dans sa chaise longue, la joue appuyée sur sa main, elle regardait fixement la mer ; elle paraissait moins abattue que le matin ; mais son expression était si profondément mélancolique, qu'en s'approchant Deronda fut un peu inquiet. Elle oublia de lui tendre la main, et s'écria :

— Qu'il y a longtemps ! — Puis : — Voulez-vous bien vous asseoir encore un peu auprès de moi ?

Il fit comme elle le désirait et attendit qu'elle recommençât à parler. Quand elle le regarda, son visage portait cette expression indéfinissable, impliquant un désir de faire une question qui coûte à formuler. Afin de la rendre moins timide, il détourna les yeux et l'entendit lui dire d'un ton de supplication :

— Vous ne direz pas qu'un autre doit le savoir ?

— Assurément non ! répondit-il. Aucune offense ne saurait être réparée de cette manière et l'homme ne peut proportionner la rétribution.

— Mais, reprit-elle craintivement, si je n'avais pas eu cette volonté meurtrière... si j'avais jeté la corde quand il la demandait... peut-être l'aurais-je sauvé... peut-être ne serait-il pas mort ?

— Non ! je ne le pense pas, repartit gravement Deronda. Il savait nager, il faut qu'il ait été engourdi par une crampe. Vos efforts les plus prompts et les plus énergiques n'auraient pu le sauver. Cette volonté meurtrière instantanée n'a changé en rien le cours des événements. Son effet est resté dans votre cœur.

— Je ne volerai pas les autres, car il y en a d'autres ; ils auront tout, tout ce qu'ils devaient avoir. Je le savais déjà quelque temps avant de quitter

Londres. Vous ne supposez pas que j'aie de mauvais desseins à cet égard ? Elle était hésitante.

— Je n'y pensais pas, répondit Deronda ; trop d'autres choses me préoccupaient.

— Peut-être ne connaissez-vous pas le commencement de tout cela, reprit-elle en surmontant sa répugnance. Il y avait une autre femme qu'il aurait dû épouser. Je le savais et je lui avais dit que je ne l'empêcherais pas. Je partis... C'est alors que vous me vîtes pour la première fois. Mais la pauvreté vint nous accabler tout d'un coup et j'étais très malheureuse. Je fus tentée. « Je ferai ce que je voudrai, me disais-je, et je remettrai les choses dans le droit chemin. » Je voulais me persuader. Tout fut différent ; tout fut horrible. Alors vinrent les pensées méchantes et la haine. Je vous ai dit que j'avais peur de moi-même ; je fis ce que vous me dîtes ; j'essayai de prendre ma crainte pour sauvegarde. Je pensais à ce qui adviendrait si je... Je sentais ce qui arriverait !.. Je prévoyais que je redouterais le matin, que je craindrais la nuit, et que, dans l'obscurité, je verrais... je verrais la mort !.. Si vous n'avez pas su combien j'étais malheureuse, vous le savez maintenant. Mais cela n'a servi à rien. Je veux faire en sorte que ma pauvre mère, qui n'a jamais eu de bonheur, n'en sache pas un mot.

Il y eut un nouveau silence avant qu'elle pût dire en retenant ses sanglots :

— Vous ne pourrez plus me regarder... Vous me croyez trop méchante... Vous ne pensez pas que je puisse devenir meilleure... digne de vivre... je serai toujours trop méchante pour... — Elle n'en put dire davantage. Deronda avait le cœur déchiré. Il tourna les yeux vers le pauvre visage qui l'implorait, et dit :

— Je crois que vous pouvez devenir meilleure que vous n'avez jamais été... digne de mener une vie qui sera une bénédiction. Aucun mal n'est irréparable, sauf le mal que nous aimons, dont nous désirons la continuation et auquel nous ne demandons pas d'échapper. Vous avez fait des efforts... Eh bien, vous continuerez d'en faire.

— Mais c'est vous qui en avez été le promoteur. Il ne faut pas que vous m'abandonniez, dit-elle en appuyant ses deux mains crispées sur les bras du fauteuil de Daniel et en le suppliant du regard. Je me soumettrai à toutes les

pénitences que vous m'imposerez... je vivrai comme vous le voudrez... mais il ne faut pas m'abandonner ; il faut que vous soyez près de moi... Si vous aviez été près de moi, si j'avais pu tout vous dire, j'aurais été bien différente. Vous ne m'abandonnerez pas, n'est-ce pas ?..

— Jamais, répondit Daniel d'une voix sympathique. J'attends sir Hugo Mallinger, qui arrivera demain soir au plus tard, et j'ai l'espérance que madame Davilow le suivra de près. La présence de votre mère sera votre meilleure consolation, et vous vous efforcerez de lui épargner un chagrin inutile.

— Oui, oui, j'essayerai. Et vous ne vous en irez pas ?

— Pas avant que sir Hugo soit arrivé.

— Mais nous retournerons tous en Angleterre ?

— Aussitôt que cela se pourra, répondit Deronda qui ne tenait pas à entrer dans plus de détails.

Gwendolen dirigea encore une fois ses regards vers la fenêtre avec une expression ressemblant à un réveil graduel dans de nouvelles pensées. Le crépuscule s'épaississait ; mais Daniel put voir que les mouvements de ses yeux et de ses mains étaient de ceux qui accompagnent un retour de perception chez une personne qu'un choc a étourdie.

— Vous resterez toujours avec sir Hugo maintenant, dit-elle en se tournant vers lui. Vous demeurerez toujours à l'Abbaye ou à Diplo ?

— Je ne sais pas encore où je demeurerai, répondit-il en rougissant.

Elle vit qu'elle avait parlé inconsidérément, et garda le silence. Après un peu de temps, elle reprit :

— Je ne puis m'imaginer comment ma vie va se passer. Je crois qu'il vaudrait mieux que je fusse pauvre et obligée de travailler.

— De nouvelles idées vous viendront à mesure que les jours se passeront. Quand vous serez encore une fois au milieu de vos parents et de vos amis, vous discernerez de nouveaux devoirs. Tâchez maintenant d'être aussi bien... aussi calme que vous pourrez avant... — Il hésita.

— Avant que ma mère vienne, acheva Gwendolen. Ah ! je dois être bien changée ! Je ne me suis pas regardée. Me reconnâtriez-vous si vous me

rencontriez à présent ? Me reconnaîtriez-vous pour celle que vous avez vue à Leubronn ?

— Oui, je vous reconnaîtrais. Le changement extérieur n'est pas grand. J'aurais vu tout de suite que c'était vous, et que vous veniez d'éprouver une grande douleur.

— Vous ne souhaitez pas de ne m'avoir jamais vue, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle les larmes aux yeux.

— Je me mépriserais si je faisais un semblable souhait ! Comment saurais-je ce que j'aurais désiré ? Nous devons trouver nos devoirs dans ce qui nous arrive, et non dans ce que nous imaginons qui aurait pu être. Si je pouvais faire un souhait, ce ne serait pas celui de ne vous avoir jamais vue, mais d'avoir pu empêcher ce qui vient de vous arriver.

— Vous avez empêché que ce ne soit pire, dit Gwendolen d'une voix entrecoupée par les larmes. Sans vous, j'aurais été bien plus mauvaise. Si vous n'aviez pas été si bon, j'aurais été plus méchante que je ne le suis.

Deronda, dont l'esprit était harassé par le retour perpétuel de cette scène, lui dit :

— Il est temps que je me retire. Rappelez-vous ce que nous avons dit de la tâche que vous avez à remplir. Soyez calme et remise avant l'arrivée de vos parents.

Il se leva et elle lui tendit la main d'un air de soumission ; mais, dès qu'il fut sorti, elle tomba à genoux et pleura à chaudes larmes. La distance qui les séparait l'un de l'autre était trop grande. Elle était une âme en peine ; elle voyait une existence possible que ses fautes chassaient loin d'elle. Elle eut une crise de nerfs. Sa femme de chambre la trouva étendue sur le parquet, anéantie, sans mouvement. Cette douleur semblait naturelle chez une pauvre femme dont le mari s'était noyé sous ses yeux.

1. ↑ Le Paradis. Littéralement le Jardin d'Éden. (*Note du trad.*)

FRUIT ET GRAINE

LVI

Pendant que ces événements se passaient, le presbytère de Pennicote demeurait aussi paisible et aussi agréable que quand nous l'avons quitté. Le recteur avait repris confiance en voyant les bonnes dispositions de ses supérieurs et s'était résolu à remplir de mieux en mieux ses devoirs. Son fils aîné — son favori — était sa joie et son orgueil, et cette satisfaction était à ses yeux une compensation qui le faisait penser assez légèrement à la perte de ses dix-huit cents livres de rente. De quelque nature qu'ait été le changement latent qui s'était opéré en Rex à la suite du désappointement de son premier amour, en apparence il ne semblait plus que secondaire, et avait été primé par une ambition plus sérieuse après les malheurs de la famille. Rex, revenu depuis peu au presbytère où il avait ramené sa sœur Anna, avait retrouvé son ancienne gaieté pour jouer avec ses frères et sœurs, mais il continuait pendant les vacances ses habitudes studieuses ; il se levait de bonne heure et s'enfermait dans sa chambre dès que la nuit était venue, pour se livrer à l'étude du droit.

Cette existence tranquille était partagée par le groupe féminin qui avait quitté Offendene pour venir s'installer dans la petite maison blanche, entourée d'arbres toujours verts, distante de la cure de moins d'un mille. Le pâle visage de madame Davilow ne portait plus qu'une trace légère de mélancolie, et de rares cheveux blancs argentaient çà et là sa chevelure, conséquence naturelle des épreuves de l'année passée. Les quatre fillettes florissaient un peu, maintenant qu'on ne les reléguait plus dans l'ombre, et la bonne Jocosa conservait son utile neutralité et considérait les plaisirs et

les joies du monde comme choses interdites aux personnes n'étant pas en « situation ».

Le petit salon, avec ses fenêtres ouvertes au large pendant les belles journées d'été, était parfumé par l'odeur balsamique des buissons de roses, et devenait le théâtre de scènes intéressantes quand Rex et Anna se joignaient aux six personnes qui l'habitaient. Anna, la préférée de ses jeunes cousines, ne tarissait pas en récits sur les nouvelles connaissances qu'elle avait faites à Londres. Elle était venue seule faire sa première visite à son retour, et d'innombrables questions lui furent posées sur la maison de Gwendolen dans Grosvenor square, sur ce que Gwendolen avait dit et fait, et sur ce que les autres disaient de Gwendolen. Anna avait-elle vu sa cousine avant son départ pour la mer ? Non ! — Cette réponse laissait libre carrière aux suppositions sur l'intéressant yacht dans lequel Gwendolen avait écrit qu'elle devait s'embarquer avec M. Grandcourt pour naviguer sur la Méditerranée. Sa dernière lettre, datée de Marseille, disait qu'elle se faisait une fête de cette excursion et que les cabines du yacht étaient d'une élégance incomparable. Du reste, ce « mouvement » maritime de M. et madame Grandcourt avait été mentionné dans les « journaux », de sorte que cette nouvelle phase de la vie de Gwendolen devenait une partie importante du roman de ses sœurs.

Quand Rex était présent, on s'abstenait d'aborder ce sujet ; aussi, ce jour-là, s'était-on contenté de parler des Meyrick et de leurs étranges amis juifs, ce qui amena d'étonnantes questions des petites filles, pour lesquelles la vie juive était un problème. Berthe ne pouvait se figurer quelle était actuellement la croyance des juifs, car elle pensait qu'ils avaient renoncé à l'Ancien Testament puisqu'il prouvait le nouveau ; miss Merry pensait qu'on ne pouvait convenablement discuter avec Mirah et son frère, et l'aimable Alice ne s'inquiétait pas de ce que croyaient les juifs, car elle était sûre de ne pas pouvoir les souffrir. Madame Davilow rectifia cette opinion en disant que les grandes familles juives que l'on voyait dans la haute société étaient tout à fait ce qu'elles devaient être à Londres et à Paris ; mais elle admettait que les juifs du commerce, non convertis, étaient répréhensibles ; Isabelle demanda si Mirah parlait comme tout le monde et si l'on pouvait causer avec elle sans deviner qu'elle était juive.

Rex, qui n'était pas partisan des israélites, et que l'étude de leur histoire avait fortement ennuyé, s'amusait à exagérer les suppositions de ses cousines, auxquelles Anna s'efforçait de faire bien comprendre qu'il plaisantait. Soudain, les rires furent interrompus par l'arrivée d'une lettre pour madame Davilow, qu'un messenger venu en hâte de Pennicote avait apportée. Elle contenait un télégramme, et comme madame Davilow le lut à plusieurs reprises sans dire un mot, comme son agitation était manifeste, tous les yeux se tournèrent vers elle sans que personne osât parler. Enfin, revenue à elle et voyant l'inquiétude peinte sur ces jeunes visages, elle craignit que les enfants pussent s'imaginer quelque chose de pire que la réalité, et, après avoir poussé un sanglot qui la soulagea, elle dit :

— Mes chères, M. Grandcourt... M. Grandcourt s'est noyé !

Rex tressaillit comme si un obus avait éclaté dans la chambre ; il ne put se maîtriser, et le premier regard d'Anna fut pour lui. Mais bientôt, reprenant son sang-froid pendant que madame Davilow lisait la lettre du recteur, il dit :

— Puis-je vous être bon à quelque chose, ma tante ? Dois-je aller trouver mon père pour vous ?

— Oui, mon ami. Préviens-le que je serai prête ; il est bien bon. Il dit qu'il partira avec moi pour Gênes ; il sera ici à six heures et demie. Jocosa, Alice, vous allez m'aider à emballer. Gwendolen a été sauvée... mais elle doit être malade. Je suis sûre qu'elle est malade. Rex, et toi, ma chère Anna, allez dire à votre père que je l'attendrai. Pour rien au monde je ne voudrais perdre une autre nuit. Que Dieu le bénisse d'être sitôt prêt ! Je puis voyager sans m'arrêter jusqu'à ce que nous soyons là-bas.

Le frère et la sœur partirent précipitamment sans échanger une parole : elle pensait avec sollicitude à la blessure qui devait s'être rouverte, et lui luttait contre une foule de pensées qui l'obsédaient. Cette oppression ayant diminué quand ils furent arrivés au presbytère, Rex dit :

— Nannie, je te laisse le soin de t'acquitter de la commission auprès de notre père. S'il a besoin de moi tout de suite, tu viendras me le dire. Je resterai dix minutes dans le petit bois, seulement dix minutes.

Au premier moment, Rex avait été frappé par cette idée : « Gwendolen est libre ! » Mais aussitôt il s'était dit : « Oui, mais Gwendolen est riche,

flattée, courtisée », et, si d'abord elle avait été contraire à son amour, comment pouvait-il supposer que son cœur lui serait plus favorable à l'avenir ? Ces pensées, qu'il voulait bannir, résonnaient en lui, et il ne pouvait s'empêcher d'y revenir sans cesse. Il marchait avec agitation dans le petit bois, furieux contre lui-même de ne pas être assez fort pour se dominer, et il se disait : « Elle ne m'aimera jamais !... et ce n'est pas la question... Je ne pourrais jamais l'approcher en amoureux dans sa condition actuelle. Je ne suis d'aucune conséquence, et il est probable que je n'en acquerrai guère plus avant d'avoir des cheveux gris. Qu'importe ! elle ne m'accepterait à aucune condition, et je ne voudrais pas lui demander d'être à moi. C'est une folie que d'y penser ! Je n'ai rien à y gagner, absolument rien : alors pourquoi ne pas regarder la situation en face et se conduire comme il convient, au lieu de laisser supposer à mon père que c'est un sujet dont il ne peut me parler, lorsque je pourrais lui être utile ? »

À cette dernière pensée, Rex se dirigea vers la maison d'un pas assuré, et, par la porte ouverte du cabinet de son père, il le vit qui emballait ses effets dans une caisse de voyage.

— Puis-je vous être de quelque utilité, monsieur ? demanda-t-il bravement, quand son père le regarda.

— Oui, mon garçon, quand je serai parti, tu liras mes lettres et tu y répondras, si cela est nécessaire. Tu m'éciras tout. Dymock administrera très bien la paroisse, et tu demeureras avec ta mère jusqu'à ce que je revienne.

— Je présume que vous ne serez pas très longtemps absent, monsieur. Peut-être ramènerez-vous ma cousine. Il s'efforça de parler de Gwendolen pour la première fois et le recteur l'écouta avec satisfaction.

— Cela dépend, répondit M. Gascoigne. Peut-être sa mère restera-t-elle avec elle, et, en ce cas, je pourrai revenir plus tôt. Ce télégramme nous laisse dans une ignorance qui est vraiment inquiétante. Je ne doute pas cependant, que le testament qui a été fait dernièrement ne soit satisfaisant, et puis il est bien possible qu'un héritier vienne à naître. En tout cas, je pense que Gwendolen est libéralement, splendidement pourvue.

— Ç'aura été un grand coup pour elle, dit Rex devenu plus hardi. Je veux croire que c'était un bon mari.

— Sans doute. Peu d'hommes dans sa position auraient agi comme lui !

Rex n'avait jamais vu Grandcourt ; chacun dans sa famille avait toujours évité de lui en parler, et il ne savait rien de la fuite de Gwendolen à Leubronn. La seule chose qu'il avait apprise était que Grandcourt, très amoureux d'elle, lui avait fait l'offre de l'épouser, malgré sa pauvreté, et qu'il s'était parfaitement conduit en se chargeant de sa mère et de ses sœurs. Tout cela était très naturel, et c'est ce que Rex aurait aimé à pouvoir faire. Grandcourt avait été heureux et avait joui de quelque bonheur avant de se noyer. Pourtant, Rex se demandait si Gwendolen avait été amoureuse de son heureux prétendant, ou si elle avait oublié de lui dire qu'elle détestait qu'on lui fît la cour.

LVII

Sir Hugo Mallinger ne fut pas aussi prompt que M. Gascoigne à partir pour Gênes, que Deronda ne voulut pas quitter avant d'avoir vu le baronnet. Ce n'était pas seulement la mort de Grandcourt, mais aussi la dernière crise par laquelle il venait de passer qui le portait à désirer un entretien avec son vieil ami ; car, par lettre, il n'aurait pu lui donner de détails sur sa mère, qui était venue et partie comme une apparition. Ce ne fut que le soir du cinquième jour, après avoir reçu un télégramme, que Deronda attendit sir Hugo à la gare, où il devait arriver entre huit et neuf heures. Il ne pouvait, malgré la tragique aventure à laquelle il venait d'assister, retenir un sourire en pensant au plaisir qui devait remplir l'âme du baronnet, certain désormais de pouvoir disposer de ses biens en faveur de ses filles.

— Eh bien, Dan, dit sir Hugo, qui, en descendant de wagon serra très affectueusement les mains de Deronda ; puis, comme il n'était pas pressé de se rendre à l'hôtel, il donna l'ordre à son cocher de faire un assez long détour.

— Mon voyage a été excellent, reprit-il, et je me sens dans les meilleures dispositions. Je ne me suis pas hâté de venir, parce que je tenais à

m'informer de plusieurs choses, et j'ai pu prendre connaissance de la lettre que tu as écrite à lady Mallinger. Comment va la veuve ?

— Elle est plus calme. Heureusement, elle a échappé à la maladie que l'on aurait pu craindre pour elle, après son plongeon dans la mer et son épouvantable surexcitation. Sa mère et son oncle sont arrivés depuis deux jours, et les meilleurs soins lui sont prodigués.

— Prévoit-on la naissance d'un héritier ?

— D'après ce que m'a dit M. Gascoigne, je pense que non. Il m'a parlé comme s'il croyait que la veuve dût jouir de la fortune entière, sa vie durant.

— Je ne pense pas que la perte de son mari soit un déchirement pour elle, dit sir Hugo en regardant Deronda.

— La soudaineté de sa mort lui a donné un coup violent, reprit Daniel, en évitant de faire une réponse directe à cette observation.

— Je me demande si Grandcourt lui a fait connaître les clauses de son testament ? reprit sir Hugo.

— Les connaissez-vous, monsieur ?

— Oui. S'il n'a pas d'héritier légitime, tout doit revenir à un fils naturel qu'il a eu avec une madame Glasher : tu ne sais rien de cette affaire, à ce que je crois ; mais, pendant plusieurs années il a vécu maritalement avec cette femme, et il en a eu encore trois autres enfants, des filles. Le garçon prendra le nom de son père. Il est déjà Henleigh ; il doit être Henleigh Mallinger-Grandcourt, quoique je puisse dire que le Mallinger ne lui servira de rien, ce dont je suis heureux. À sa majorité, le jeune homme aura plus qu'assez, et il n'était pas nécessaire que je bouchasse les trous avec mes cinquante mille livres pour Diplow, auquel il n'a pas droit. En attendant, il faudra que ma beauté, la pauvre jeune veuve, se contente d'une modique rente de deux mille livres par an et de la maison de Gadsmere, espèce de bannissement pour elle si elle consent à s'y confiner, ce que je ne présume pas. La mère du petit garçon habite là depuis plusieurs années. Vraiment, je suis dégoûté de Grandcourt, et je ne me crois pas obligé d'avoir de lui une meilleure opinion parce qu'il s'est noyé et qu'en ce qui touche mes affaires, il ne pouvait mieux agir.

— À mon avis, s'il a eu tort, ç'a été d'épouser cette jeune femme... et non de laisser ses biens à son fils, dit sèchement Deronda.

— Je ne trouve pas mauvais qu'il ait laissé la terre à l'enfant, repartit sir Hugo. Mais, puisqu'il avait épousé cette jeune fille, il devait au moins la pourvoir de façon qu'elle pût continuer à tenir le rang auquel il l'avait élevée. Elle aurait dû avoir de quatre à cinq mille livres par an et la maison de Londres viagèrement. C'est ce que, moi, j'aurais fait. Comme elle n'avait point de dot, je suppose que ses parents n'ont pas osé exiger de douaire ; autrement, ils auraient eu tort de se fier à un testament passé après le mariage. Les hommes les plus sages mêmes, laissent percer une folie dans leur testament, mon père tout le premier. Il est clair pour moi que Grandcourt a voulu que sa mort fût un éteignoir pour sa veuve, si elle ne lui donnait pas d'héritier.

— Et autrement, le contraire aurait eu lieu ; c'est l'illégitimité qui aurait eu l'éteignoir, dit Daniel avec mépris.

— Précisément : Gadsmere et les deux mille livres. C'est original. Ce qui m'ennuie, c'est que Grandcourt m'a constitué son exécuteur testamentaire, et, comme il était le fils de mon unique frère, je n'ai pas pu décliner cette obligation. Cependant, je le regretterai moins si je puis être utile à la veuve. Lush croit qu'elle n'ignore rien de la famille qui est sous roche, ni du contenu du testament. Il m'a laissé entrevoir que l'accord n'était pas des plus parfaits chez ce couple. Mais j'imagine que tu dois connaître mieux que personne les sentiments de madame Grandcourt, hein, Dan ? Sir Hugo ne fit pas cette question avec sa jovialité ordinaire ; au contraire, sa voix dénotait un vif intérêt. Deronda se dit que tout faux-fuyant serait mal interprété et répondit avec gravité :

— Elle n'a certainement pas été heureuse. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Quant à la disposition de la fortune, si j'ai bien compris ses confidences, je puis affirmer qu'elle en sera satisfaite.

— Alors elle ne ressemble pas aux autres personnes de son sexe, repartit le baronnet en haussant les épaules. Il y a cependant quelque chose d'étrange et ton horoscope doit se mêler au sien ; car, lorsque ce terrifiant télégramme m'est parvenu, la première observation de lady Mallinger fut : Quelle drôle de chose que ce soit Daniel qui l'envoie ! »

Un silence de quelques minutes suivit ces mots. Sir Hugo avait commencé à s'occuper des Grandcourt comme du sujet le moins épineux entre Deronda et lui : tous deux néanmoins étaient résolus à surmonter leur répugnance et à causer en toute franchise de l'événement qui touchait à leurs rapports mutuels. Deronda sentait que la lettre qu'il avait adressée au baronnet après sa première entrevue avec sa mère, avait épaissi plutôt que brisé la glace, et qu'il devait attendre que la première ouverture vînt de sir Hugo. Au moment où ils allaient perdre de vue le port, le baronnet se retourna, comme pour le regarder encore une fois, et dit d'un ton plus sérieux :

— Et la principale affaire qui t'a conduit à Gênes, Dan ? Tu n'as pas été trop peiné de ce que tu as appris, j'espère ? Rien ne t'oblige à changer de position ; tu sais que, quoi qu'il arrive, tu seras toujours d'importance pour moi.

— Je veux reconnaître votre bonté pour moi, monsieur, par une entière confiance, répondit Deronda. Mais je ne puis simplement répondre à vos questions par un oui ou par un non. Ce que j'ai appris du passé m'a peiné. Ç'a été aussi un profond chagrin pour moi de retrouver ma mère et de la quitter si vite dans son état de souffrance, comme j'ai été contraint de le faire. Toutefois, ce qui n'est pas une peine, ce dont je suis plutôt reconnaissant, c'est que mes doutes soient éclaircis, c'est que je connaisse mon extraction. Ma gratitude envers vous, monsieur, restera toujours la même, et jamais je n'oublierai les soins paternels et l'affection dont vous m'avez entouré. Cependant, savoir que je suis né juif peut avoir sur ma vie une influence considérable dont je ne me sens pas capable de vous parler à présent.

Le baronnet lui lança un regard scrutateur et garda un moment le silence pour tâcher d'interpréter ses paroles : puis il dit :

— J'ai toujours attendu de toi quelque chose de remarquable, Dan ; mais, pour amour de Dieu, point d'excentricité ! Je puis tolérer une divergence d'opinion chez un homme, mais il faut qu'il s'exprime avec raison et non comme un fou. Comprends-moi bien. Je ne te soupçonne pas de vouloir faire une folie ; je crois seulement que tu pourrais te laisser accaparer par un fou, surtout s'il a besoin d'être défendu. Tu as la passion de te mettre du côté des opprimés, Dan. Je ne partage pas tout à fait ta manière de voir ; je

souffre pour eux, mais je n'y puis rien. Cependant, je ne te demande pas d'anticiper sur les confidences que tu as à me faire. Si la chose pour laquelle tu te décideras exige de l'argent, j'ai seize mille livres d'accumulées pour toi, en sus de ton revenu. Maintenant que me voilà ici, je suppose que tu voudras retourner en Angleterre dès que tu le pourras.

— Je dois d'abord aller à Mayence réclamer un coffre qui vient de mon grand-père, et voir, si c'est possible, un de ses amis. Quoique ce coffre soit chez lui depuis vingt ans, j'ai une envie presque déraisonnable de le voir sous ma garde, comme si je craignais qu'il lui arrivât un accident. En tout cas, je ne puis regretter d'être resté ici ; sans cela, madame Grandcourt n'aurait eu autour d'elle que des domestiques et des indifférents.

— Oui, oui, reprit sir Hugo d'un ton badin, ce qui, pour lui, était un moyen de déguiser une contrariété cachée ; j'espère que tu ne préféreras pas un juif mort à un chrétien vivant.

Deronda rougit et ne répondit pas, et ils entrèrent dans l'hôtel de l'*Italia*.

LVIII

Quand Derooda eut présenté sa lettre à la Banque de la *Schusterstrasse*, à Mayence, et demandé Joseph Kalonymos, on l'introduisit dans un salon où, devant une table et arrangeant des lettres, était assis l'homme à barbe blanche qu'il avait vu dans la synagogue de Francfort. Il portait le même chapeau de feutre, les mêmes vêtements, et, à côté de lui, on voyait un portemanteau tout bouclé, sur lequel étaient jetés une couverture et un manteau. À l'entrée de Deronda, il se leva, mais ne bougea pas de sa place et ne lui tendit pas la main. Fixant sur lui ses petits yeux clairs et pénétrants, qui reluisaient comme des escarboucles sur sa figure parcheminée, il dit en allemand :

— Bon ! c'est vous maintenant qui venez me chercher, jeune homme ?

— Oui, je vous cherche pour vous témoigner ma reconnaissance, comme à l'ami de mon grand-père, répondit Deronda ; mais je suis obligé, je le

crains, de vous causer de l'ennui.

Kalonymos ôta son chapeau et découvrit sa tête couverte d'épais cheveux blancs, en disant avec cordialité :

— Ainsi, vous n'êtes pas fâché d'être quelque chose de plus qu'un Anglais ?

— Au contraire, s'écria Daniel, je vous remercie de tout cœur d'avoir aidé à empêcher que je ne demeurasse dans l'ignorance de mon extraction, et d'avoir pris soin du coffre que mon grand-père vous a confié.

— Asseyez-vous ! asseyez-vous ! dit vivement Kalonymos, qui s'assit lui-même, et fit prendre place à Daniel auprès de lui, en caressant sa barbe pendant qu'il examinait le jeune visage du petit-fils de son ami.

— Jeune homme, dit-il après une pause, je me réjouis de n'avoir pas encore repris mes voyages et que vous soyez venu à temps pour me faire voir l'image de mon ami, lorsqu'il était jeune ; pour me faire voir que vous n'êtes plus détourné de la communion de votre peuple ; pour me faire voir que vous ne frémissiez plus d'une orgueilleuse colère à l'attouchement de celui qui avait l'air de vous prendre pour un juif. Vous venez avec reconnaissance me redemander la parenté et l'héritage qu'une tentative malfaisante aurait voulu vous enlever. Vous venez me déclarer volontairement et du fond de l'âme : « Je suis le petit-fils de Daniel Charisi, » n'est-ce pas ?

— Assurément, répondit Deronda. Mais permettez-moi d'ajouter qu'à aucune époque je n'ai été tenté de traiter un juif impoliment, par la seule raison qu'il était juif. Vous devez comprendre que j'aie refusé de dire à un étranger : « Je ne connais pas ma mère ! »

— Pêché ! péché ! s'écria Kalonymos en étendant les bras comme s'il maudissait et en fermant les yeux. Ce fut un vol à notre peuple, comme lorsque nos jeunes garçons et nos jeunes filles furent emmenés dans l'*Edom* romaine. Mais cet espoir a été déçu. Je l'ai frustré. Quand Daniel Charisi était adolescent et moi seulement un enfant lui allant à l'épaule, nous avons fait le vœu solennel d'être toujours amis. Il disait : « Lions-nous par le devoir, comme si nous étions fils de la même mère. » Du commencement à la fin, son penchant le porta à fortifier nos âmes par des liens. « Lions l'amour au devoir, disait-il, car le devoir est l'amour de la loi, et la loi est la

nature de l'Éternel. » Voilà comment nous nous attachâmes l'un à l'autre ; et, quoique plus tard nous ayons été séparés, le lien n'a jamais été rompu. Quand il mourut, on tenta de le voler ; mais on ne pouvait me le voler à moi. Je sauvai ce qui restait de lui, ce qu'il conservait pour sa postérité. Je lui ai rendu le rejeton qu'on lui avait soustrait. Je vais dire qu'on apporte le coffre.

Kalonymos quitta la chambre pendant quelques minutes et revint suivi d'un employé qui portait le coffre, et qui, après l'avoir posé à terre, défit une enveloppe de cuir et sortit. Ce coffre n'était pas très grand, mais ce qui le rendait pesant, c'étaient les ferrures et les poignées dorées qui l'ornaient. Le bois était magnifiquement entaillé de caractères arabes.

— Voilà le dépôt, dit Kalonymos en reprenant sa place, et voici sa curieuse clef, ajouta-t-il en la tirant d'un petit sachet de cuir. Conservez-la précieusement. J'espère que vous êtes prudent et méthodique.

— J'en aurai le plus grand soin, répondit Daniel en souriant et en mettant la clef dans son portefeuille. Je n'ai jamais rien possédé qui fût pour moi un signe tant chéri d'espoir et d'effort. Je n'oublierai pas que l'effort est venu en partie de vous. Avez-vous le temps de m'en apprendre davantage sur mon grand-père ? Serai-je indiscret en prolongeant ma visite ?

— Restez encore un peu. Dans une heure et dix-huit minutes, je dois partir pour Trieste, dit Kalonymos en consultant sa montre et tout à l'heure mes fils m'attendront. Voulez-vous que je vous les présente, afin qu'ils puissent avoir le plaisir d'offrir l'hospitalité au petit-fils de mon meilleur ami ? Leur vie s'écoule ici dans l'abondance et le luxe ; mais, moi, je préfère voyager.

— Si vous voulez bien me recommander à eux, je serai heureux de faire leur connaissance un peu plus tard, car des affaires urgentes me rappellent en Angleterre ; j'ai là des amis qui ont besoin de moi. Des circonstances imprévues m'ont retenu trop longtemps loin d'eux. Mais le désir d'en savoir plus long, sur vous et sur votre famille, sera un motif plus que suffisant pour me faire revenir à Mayence.

— Bon ! moi, vous ne me retrouverez probablement pas, car j'ai plus de soixante-dix ans, et je suis un voyageur qui porte avec lui son suaire. Mes fils et leurs enfants demeurent ici riches et considérés. Les temps sont

changés pour nous, à Mayence, depuis l'époque où l'on massacrait les juifs s'ils ne consentaient à recevoir le baptême ; ils sont changés depuis l'époque où Charlemagne transplanta ici mes ancêtres de l'Italie pour inoculer leurs connaissances à nos frères incultes de l'Allemagne^[1]. Mes contemporains et moi, nous avons eu aussi à lutter. Notre jeunesse a connu de mauvais jours ; mais nous l'avons enfin emporté. Nos richesses sont à nous et nous pouvons les accroître en toute sûreté ; la science de toute l'Allemagne est sortie de cerveaux Israélites... quoiqu'ils n'aient pas toujours gardé leurs cœurs juifs. Vous a-t-on laissé ignorer la vie de votre peuple, jeune homme ?

— Non, répondit Deronda ; dernièrement, avant que je soupçonnasse ma naissance, j'ai été conduit à étudier son histoire avec plus d'intérêt que jamais. J'ai pu ainsi me préparer à un peu comprendre mon grand-père.

— Peut-être auriez-vous été comme lui si votre éducation n'avait été empêchée, car vous avez tous ses traits, mais pas exactement cependant. Sa volonté de fer était peinte sur son visage ; il dominait tout ce qui l'entourait. Très jeune encore, une ligne profonde s'était déjà creusée sur son front. Je n'en vois pas sur le vôtre. Daniel Charisi avait coutume de dire : « Plutôt une volonté fâcheuse qu'une volonté vacillante ! plutôt un ennemi déclaré qu'un ami incertain ! plutôt une fausse croyance que point de croyance ! » C'était l'indifférence qui lui inspirait le plus de mépris. Il tenait des raisonnements plus développés que je ne puis vous les communiquer.

— Cependant, son savoir n'était pas étroit, n'est-ce pas ? dit Daniel.

— Étroit, non, répondit Kalonymos avec un sourire indulgent. Dès l'enfance, il but la science comme la plante pompe l'eau. Il s'adonna de bonne heure à la médecine, ainsi qu'aux théories sur la vie et sur la mort. Il voyagea dans bien des pays et dépensa une partie de sa fortune pour voir et apprendre. Nous étudiâmes ensemble, mais il me laissa loin derrière lui. Quoique nous fussions amis de cœur, nous différions autant intérieurement qu'extérieurement ; mais nous restâmes des juifs fidèles, convaincus et reconnaissants de n'être pas des gentils. Depuis ma maturité, j'ai été ce que je suis encore, aimant à voyager, aimant les affaires, aimant à tout voir sans me préoccuper de la fatigue. Charisi pensait continuellement à l'avenir de notre peuple ; moi pas. Puisque nous avons la liberté, cela me suffit. Jeune

homme, quand je suis en Orient, j'aime à regarder les plus grosses étoiles. La vue de leurs constellations me satisfait. Je les connais quand elles se lèvent sans ambitionner d'en savoir davantage. La vue seule ne contentait pas Charisi ; il aurait voulu savoir ce qu'il y a eu avant et ce qu'il y aura après. Cependant, nous nous aimions, et, selon son expression, nous avions attaché notre amour au devoir ; nous nous étions solennellement engagés à nous aider et à nous défendre jusqu'à la fin. J'ai tenu mon engagement.

Après avoir ainsi parlé, Kalonymos se leva, et Deronda, faisant de même, lui dit :

— En lui demeurant fidèle, vous avez été cause que justice m'a été faite. Ç'aurait été un vol pour moi si je n'avais jamais connu l'héritage qu'il m'avait préparé. Je vous en remercie de toute mon âme.

— Soyez digne de lui, jeune homme. Quelle est votre vocation ?

La question fut posée avec une brusquerie qui embarrassa Daniel ; car il ne croyait pas convenable d'alléguer que son étude du droit était une vocation. Il répondit :

— Je ne puis pas dire que j'en aie une.

— Ayez-en une, ayez-en une ! Il faut que le juif soit diligent. Vous direz-vous juif, et professerez-vous la foi de vos pères ? demanda Kalonymos en posant une main sur l'épaule de Deronda et en le regardant fixement.

— Je me dirai juif, répondit Daniel avec décision et en pâlisant légèrement sous l'œil perçant de son questionneur. Mais je ne dis pas qu'en professant la religion de nos ancêtres, je croirai exactement comme eux. Nos pères, eux-mêmes, ont étendu l'horizon de leurs croyances et appris bien des choses des autres races. Néanmoins, je crois que je puis continuer l'œuvre de mon aïeul. Je tiens pour avéré que mon premier devoir doit être pour mon peuple, et, s'il y a quelque chose à faire pour restaurer ou perfectionner sa vie commune, j'en ferai ma vocation.

Il arriva en ce moment à Deronda ce qui est souvent arrivé à tant d'autres : c'est-à-dire que la nécessité d'ouvrir son cœur devint une époque de résolution. Son respect pour le questionneur ne lui avait pas permis de décliner sa réponse, et, par la nécessité de se prononcer, il trouva la vérité pour lui-même.

— Ah ! vous discutez et vous regardez en avant ! Vous êtes bien le petit-fils de Daniel Charisi, dit Kalonymos en ajoutant une bénédiction en hébreu.

Ils se séparèrent alors, et, au moment même où Deronda touchait le sol de l'Angleterre, le vieillard, couché sur le pont de son navire, saluait ses étoiles amies.

LIX

Il y eut une autre maison, outre la blanche maisonnette Pennicote, un autre cœur, outre le cœur de Rex Gascoigne, où la nouvelle de la mort de Grandcourt causa une grande agitation, suivie d'un violent effort pour la réprimer.

Hans Meyrick avait pour habitude d'envoyer le *Times* à sa mère, qui aimait beaucoup ce journal, dont elle lisait tout le contenu, depuis la première ligne de la politique jusqu'à la dernière de la liste des mariages. Elle disait que la lecture de ces mariages lui procurait l'agréable sensation de finir les romans à la mode, sans les avoir lus, et de voir heureux les héros et les héroïnes, sans savoir ce qu'ils étaient. Hans venait toujours le mercredi ; il arrivait, apportant le *Times*, au moment où Mirah finissait la leçon hebdomadaire qu'elle donnait à Mab, et il avouait qu'il avait choisi ce jour rien que pour entendre chanter Mirah. Cette fois, après être entré aussi tranquillement que d'habitude, il apparut dans le parloir en froissant dans ses mains le journal et en interrompant sans remords les efforts que faisait Mab pour dire l'air : *Lascia ch'io pianga*^[2], à peu près comme son professeur. Piano et chant se turent en même temps. Mirah, qui accompagnait, tressaillit involontairement, le craquement du papier lui ayant fait l'effet d'un coup de tonnerre, et Mab s'écria :

— Hans, pourquoi fais-tu un bruit plus abominable que mon chant ?

— Quelles nouvelles surprenantes apportes-tu ? demanda madame Meyrick. — Amy et Kate étaient sorties. — Est-ce une correspondance

d'Italie ? Les Autrichiens ont-ils quitté Venise ?

— Ce n'est rien sur l'Italie, mais quelque chose d'Italie, répondit Hans avec une particularité de ton et de manière qui intrigua sa mère.

— Rien de mauvais, j'espère ? dit anxieusement celle-ci, qui pensa aussitôt à Deronda, en même temps que le cœur de Mirah palpitait à la même pensée.

— Rien de mauvais pour personne qui nous intéresse, dit Hans ; c'est, au contraire, très heureux, à mon avis. Jusqu'à présent, je n'ai pas encore vu mourir si à propos. En considérant quelle espèce d'animal je suis, je m'étonne à toute heure d'être encore en vie.

— Hans ! s'écria Mab impatientée, si c'est pour parler de toi, choisis un autre moment. Qu'est-il arrivé ?

— Le duc Alphonso s'est noyé, mais la duchesse est vivante : voilà tout, répondit Hans en mettant le journal sous les yeux de sa mère et en lui désignant l'article avec son doigt. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Deronda était dans le même hôtel qu'eux et qu'il l'a vu rapporter par les pêcheurs qui l'avaient retirée de l'eau à temps. Il paraît qu'elle avait sauté dans la mer après son mari ; ce qui était une action moins judicieuse que je ne m'y serais attendu de la part de la duchesse. Avouez que Deronda est un heureux coquin de s'être trouvé là à point pour prendre soin d'elle.

Mirah était retombée sur son tabouret, les yeux baissés et les mains jointes. Madame Meyrick, en passant le journal à Mab, dit :

— Pauvre femme ! il faut qu'elle ait bien aimé son mari pour s'être élancée dans l'eau après lui !

— Pure inadvertance ! petite absence d'esprit ! s'écria Hans en faisant une grimace grotesque et en se jetant dans un fauteuil non loin de Mirah. — Quelle femme pourrait aimer un baryton jaloux, au regard glacial, chantant faux ? C'est le *rôle* qu'a joué le mari, soyez-en sûre. Il ne pouvait rien faire mieux que de se noyer. Voilà notre duchesse libre d'épouser un homme avec de beaux cheveux, et avec un regard qui la fera fondre au lieu de la glacer... Et je serai invité à la noce.

Mirah, qui était restée assise, se leva d'un bond, et, fixant sur Hans des yeux pétillants de colère, lui dit d'une voix émue et tremblante

d'indignation :

— Monsieur Hans vous ne devriez pas parler ainsi. M. Deronda n'aimerait pas à vous entendre vous exprimer de la sorte. Pourquoi dites-vous qu'il est heureux ?.. Pourquoi vous servez-vous de paroles de ce genre sur la vie et sur la mort... quand ce qui est la vie pour l'un est la mort pour l'autre ? D'où savez-vous que ce serait heureux s'il aimait madame Grandcourt ?.. Ce serait un grand malheur pour lui. Elle l'empêcherait de voir mon frère ; je sais qu'elle le ferait. M. Deronda ne dirait pas qu'il est heureux de percer le cœur de mon frère !

Tous furent frappés de cette transformation soudaine. Le visage de Mirah, avec un regard de colère qui aurait convenu à Ithuriel, pâle jusqu'aux lèvres, dont la teinte carminée était ordinairement si riche, terrifia Hans, qui demeura atterré et qui rougit comme une jeune fille.

— Je suis un imbécile !... une brute ! s'écria-t-il au bout d'un instant. Je retire mes paroles et je vais aller me pendre comme Judas... s'il est permis de le nommer !..

Même dans ses moments de chagrin, Hans ne pouvait éviter de donner à ses expressions une teinte comique. Mais la colère de Mirah n'en fut pas apaisée. Comment cela aurait-il été possible ? Elle avait laissé échapper des paroles indignées, de la même façon que ceux qui, dans d'atroces souffrances, se mordent et incrustent leurs dents dans leur propre chair, pour rendre leur agonie tolérable. Elle se tut et alla s'asseoir au piano, en disposant le morceau posé sur le pupitre comme si elle allait commencer à jouer.

Le visage de madame Meyrick répercutait le désappointement de Hans.

— Mirah a bien raison de te gronder, Hans, dit Mab. Tu prends toujours le nom de M. Deronda en vain, et c'est horrible de plaisanter de cette manière sur son mariage possible avec madame Grandcourt. Il faut que ton ingratitude soit bien noire ! conclut-elle avec mépris.

— C'est parfaitement vrai, ma chère, dit Hans en se levant et en allant du côté de la fenêtre.

— Continuons, Mab, dit Mirah d'un ton plus bref que d'habitude : vous n'avez pas eu toute votre heure de leçon. Voulez-vous recommencer ceci, ou dois-je le chanter ?

— Oh ! je vous en prie, chantez-le, dit Mab, empressée de faire oublier l'incident qui venait de se produire.

Mirah chanta aussitôt *Lascia ch'io pianga*, en donnant à ces sanglots et à ses plaintes une énergie et une force nouvelles. Hans arrêta sa promenade dans la chambre et s'appuya contre la cheminée en évitant de regarder du côté de sa mère. Quand Mirah eut fini la dernière strophe et frappé l'accord final, elle se leva, et dit :

— Maintenant, il faut que je rentre : Ezra m'attend.

Elle tendit silencieusement la main à madame Meyrick au lieu de l'embrasser comme elle le faisait toujours. Mais la petite mère l'attira vers elle, la baisa sur le front et lui dit avec bonté :

— Dieu vous bénisse, chère enfant !

Mirah sentit qu'elle avait un peu offensé sa vieille amie en réprimandant ainsi Hans ; elle souffrit davantage à l'idée d'avoir montré une orgueilleuse ingratitude et une affirmation de supériorité inconvenante. La petite mère avait deviné cette cuisante douleur.

Pendant ce temps-là, Hans, qui s'était approché de la porte, s'apprêtait à l'ouvrir pour Mirah.

— Tu ne vas pas reconduire Mirah, Hans, dit Mab avec une tendresse fraternelle finement déguisée ; je suis sûr qu'elle te refuserait. Tu as été si désagréable aujourd'hui.

— Je l'accompagnerai pour veiller sur elle, si elle ne me le défend pas, dit Hans en ouvrant la porte.

Mirah ne répondit pas, et, quand ils furent sortis et qu'il eut tiré après lui la porte d'entrée, il marcha à côté d'elle sans qu'elle s'y opposât. Elle n'eut pas le courage de recommencer à lui parler, se disant que peut-être elle avait été trop sévère dans ses expressions, et trouvant cependant des mots encore plus sévères dans son cœur. En outre, une foule de pensées pénibles l'oppressaient.

Hans aussi avait l'esprit occupé. La colère de Mirah venait d'éveiller son attention et, avec elle, la sensation douloureuse qu'il était un butor de ne l'avoir pas eue plus tôt. En supposant que le cœur de Mirah fut entièrement pris par le souvenir de Deronda sous un tout autre caractère que celui de

bienfaiteur de son frère, cette supposition était accompagnée d'anxiétés qui, il faut lui rendre cette justice, n'étaient pas entièrement égoïstes. Il avait la persuasion qu'un sérieux attachement régnait entre Deronda et madame Grandcourt ; les observations qu'il avait personnellement faites, complétées par ce que ses sœurs avaient appris d'Anna Gascoigne, l'avaient convaincu que non seulement madame Grandcourt avait une passion pour Deronda, mais que, malgré l'austère retenue de son ami, sa susceptibilité envers elle était le signe d'un amour caché. Ses expériences l'avaient amené à conclure que ce qu'il jugeait probable était vrai.

Il croyait avoir ainsi tiré au clair l'état des affections de Deronda ; mais maintenant les événements qui concouraient à l'union désirable avec madame Grandcourt avaient fait surgir un éclair de révélation chez Mirah, — révélation de sa passion qui le rendit mélancolique à cause d'elle aussi bien qu'à cause de lui-même. Ils marchaient à côté l'un de l'autre sans se parler ; mais, quand ils eurent atteint la demeure de Mirah et que Hans lui eut dit adieu, en lui tendant la main avec un regard contrit, elle répondit à ce regard avec une douceur mélancolique :

— Ne voulez-vous pas venir voir mon frère ?

Hans interpréta cette invitation comme un gage de pardon.

Ils trouvèrent à Mordecai un air singulièrement heureux. Il tenait en main une lettre ; ses yeux brillaient d'un éclat triomphant qui, sur sa face émaciée, donnait l'idée d'une conquête sur la mort qui l'assiégeait. Après l'échange des salutations obligées entre lui et Hans, Mirah passa son bras autour du cou de son frère et regarda la lettre sans trouver le courage de lui demander de qui elle venait, bien qu'elle fût sûre que c'était la cause de sa joie.

— Une lettre de Daniel Deronda, dit Mordecai en répondant au regard interrogateur de sa sœur. Courte ; il dit seulement qu'il compte revenir bientôt. Des obligations imprévues l'ont seules retardé. L'espérance de le revoir est pour moi comme l'arc-en-ciel dans un nuage, fit-il en s'adressant à Hans ; et pour vous aussi, ce doit être un bonheur. Car existe-t-il deux amis comme lui ?

Pendant que Hans répondait, Mirah s'échappa et courut dans sa chambre, mais non pour donner libre cours à la passion qui était en elle. Si les anges,

que l'on supposait autrefois présider à la toilette des femmes, étaient entrés avec elle dans sa petite chambre, ils l'auraient tout simplement vue ôter son chapeau, s'asseoir et se presser les tempes avec ses mains, comme si la tête lui faisait mal ; puis se lever pour humecter d'eau froide ses yeux, son front et ses cheveux, ce qui la fit ressembler à une fleur fraîchement éclos dans les bois humides de rosée. Ils l'auraient vue encore pousser de gros soupirs, mettre ses petites pantoufles, s'asseoir ensuite pendant un moment, qui lui parut si long, si plein de choses à venir, qu'elle se dressa tout à coup en se souvenant qu'elle devait aller préparer le thé.

Mirah n'avait jamais pensé que Deronda pût l'aimer. Le malaise qu'elle avait ressenti jusqu'alors était vague et pouvait facilement s'expliquer comme un regret, que Daniel ne fût qu'un visiteur dans son monde et dans celui de son frère. Mais, désormais, son sentiment n'était plus incertain : l'image de madame Grandcourt aux côtés de Deronda, et l'entraînant loin d'elle, était aussi définie que si elle avait senti des tenailles lui déchirer la chair. Une nouvelle sensation venait de se déclarer, et c'était une jalousie cruelle contre madame Grandcourt, dont elle pensait, sans le vouloir, plus de mal qu'elle n'en connaissait. « Hélas ! se disait la pauvre enfant, la tête appuyée sur son oreiller pendant ses insomnies, je n'ai jamais eu d'aussi affreux sentiments !.. » Il était étrange qu'elle dût prier contre un sentiment qui concernait Deronda. Elle était arrivée à cette conclusion un soir, pendant qu'elle veillait son frère, dont l'exaltation à l'idée de revoir son ami le disposait à faire connaître ses pensées à Mirah. L'une d'elles le préoccupait tout spécialement.

— Vois-tu, Mirah, lui dit-il après un long silence, le *Schemah*, par lequel nous confessons l'unité divine, est le principal exercice de dévotion de l'Hébreu, et c'est ce qui fait de notre religion la religion fondamentale du monde entier ; car l'unité divine embrasse, comme sa conséquence, la dernière unité de l'humanité. Vois alors : la nation qui a été bafouée à cause de sa séparation d'avec les autres, a donné une théorie obligatoire à l'espèce humaine. Maintenant, dans la complète unité, une partie possède le tout comme le tout possède chaque partie, et, de cette manière, la vie humaine tend vers l'image de la suprême unité. En ce moment, ma sœur, je tiens en moi la joie d'un autre avenir, que mes yeux ne peuvent distinguer et que mon esprit ne reconnaît pas comme mien. Me comprends-tu, Mirah ?

— Un peu, répondit-elle d'une voix faible ; mais mon esprit est trop borné pour l'avoir senti.

— Et pourtant, reprit Mordecai, avec insistance, les femmes sont spécialement créées pour l'amour qui trouve la possession dans la renonciation, et c'est une image véritable de ce que je pense. Dans le dernier *Midrasch* ^[3], je crois, il y a l'histoire d'une vierge juive qui aimait tellement un roi gentil, qu'elle entra dans la prison où on avait jeté une femme aimée du roi, et changea de vêtements avec elle, afin de mourir à sa place et de laisser le roi être heureux par un amour qui n'était pas pour elle. Voilà l'amour suprême qui se perd lui-même dans l'objet de son amour.

— Non, Ezra, non ! s'écria Mirah avec ardeur, ce n'était pas cela. Elle voulait que, quand elle serait morte, le roi sût ce qu'elle avait fait et sentît qu'elle valait mieux que l'autre. C'est son égoïsme — qui voulait conquérir — qui la fit mourir.

Mordecai demeura pensif un instant et reprit :

— Cela peut être, Mirah. Mais, si pourtant elle le fit en croyant que le roi ne le saurait jamais ?

— Tu peux arranger l'histoire ainsi dans ton esprit, Ezra, parce que tu es grand, et que tu aimes à ne t'imaginer que ce qui est grand. Mais je crois qu'il n'en fut pas réellement ainsi. La vierge juive, qui dut avoir de la jalousie dans le cœur, voulut, en quelque sorte, occuper la première place dans l'esprit du roi. C'est pourquoi elle chercha la mort.

— Ma sœur, tu as lu trop de pièces de théâtre dans lesquelles les auteurs se plaisent à montrer les passions humaines comme des démons intérieurs, sans mélange d'éléments tendres et fervents de l'âme. Tu juges par ces pièces et non par ton propre cœur, qui ressemble pourtant à celui de notre mère.

Mirah ne répondit pas.

Ce que Mirah avait regardé comme une menace allait se réaliser. En revenant de Knights-Bridge, après avoir chanté dans une maison opulente où Klesmer l'avait introduite, elle s'aperçut qu'elle était suivie par un homme qui réglait son pas sur le sien. Sa toilette, qui consistait en une simple robe de soie noire sur laquelle elle avait jeté un manteau de couleur sombre, ne pouvait faire d'elle un objet d'attention, ni de sa rentrée à pied une imprudence. Mais cette réflexion ne s'offrit pas à son esprit qui avait couru une alarme d'un autre genre. Immédiatement elle pensa à son père et n'osa pas regarder autour d'elle. Elle continua donc sa marche sans presser le pas. À quoi cela lui aurait-il servi ? Mais elle s'efforça de se figurer ce qui arriverait si l'homme qui la suivait était, en effet, son père. Elle regrettait d'avoir donné à madame Meyrick sa parole de tout lui révéler en ce cas ; néanmoins elle était bien décidée à éviter autant que possible à son frère le choc inévitable que lui causerait cette rencontre. Sous la pression de ce motif, elle se promit de se retourner avant d'atteindre sa porte et de faire face à son père avec fermeté, au lieu de se soumettre simplement. Déjà elle avait atteint l'entrée du petit square voisin de chez elle, et allait se retourner, lorsqu'elle sentit qu'on lui prenait le bras, pendant qu'une voix plaintive disait : « Mirah ! »

Elle s'arrêta aussitôt sans tressaillir ; c'était bien la voix qu'elle attendait et les yeux qu'elle connaissait. Seulement, le visage, autrefois si beau et d'un teint si florissant, était devenu blême, et, quoique à peine âgé de cinquante-sept ans, il se creusait de rides profondes. Ses vêtements se composaient de véritables guenilles. La présence de ce père dégradé affecta plus que jamais Mirah d'une angoisse mêlée de honte et de douleur, de répulsion et de pitié.

— C'est vous, mon père ? fit-elle d'une voix tremblante et attristée.

— Pourquoi m'as-tu fui, mon enfant ? dit-il d'un ton de tendre remontrance. De quoi as-tu eu peur ? Tu sais bien que je n'ai jamais rien fait contre ta volonté. C'était pour ton bien que j'avais rompu ton engagement au Forstadt, parce que je voyais qu'il ne te convenait pas, et tu m'en as récompensé en me laissant seul avec l'infortune qui en a été la conséquence. J'en avais signé pour toi un meilleur au théâtre de Dresde ; je ne te l'ai pas dit parce que je voulais te surprendre, et tu m'as planté là ; tu m'as obligé de me cacher parce que j'avais laissé le contrat inexécuté. C'est

dur pour moi, après avoir tout sacrifié pour que tu pusses recevoir une éducation qui devait faire ta fortune. Qui plus que moi s'est dévoué à sa fille ? Et c'est quand j'étais le plus malheureux que tu m'as abandonné ! À qui te devais-tu, sinon à moi ? Pour procurer le bonheur à ma fille, je me serais laissé mourir dans un fossé !

Lapidoth s'arrêta, non qu'il manquât d'inventions et de loquacité, mais parce qu'il avait atteint, selon lui, le point culminant du pathétique. Il poussa un sanglot, comme une femme, et tira vivement de sa poche un vieux foulard jaune, en loques. Mirah, en dépit de ce sanglot, eut assez d'énergie pour ne pas lui laisser supposer qu'il la trompait. Pour la première fois, elle osa se servir avec lui de paroles accusatrices, et lui répondit d'une voix ferme :

— Vous savez fort bien pourquoi je vous ai quitté, mon père. J'avais grandement raison de me méfier de vous, car j'étais sûre que vous aviez trompé ma mère. Si j'avais pu avoir confiance en vous, je serais restée et j'aurais travaillé pour vous.

— Je n'ai jamais songé à tromper ta mère, Mirah, reprit Lapidoth en ôtant son mouchoir, et comme s'il s'efforçait de réprimer de nouveaux sanglots. Je pensai te ramener auprès d'elle, mais la mauvaise chance m'en a empêché, précisément au moment où je voulais le faire ; puis m'est parvenue la nouvelle de sa mort. Il valait mieux pour toi que je demeurasse où j'étais et ton frère pouvait se suffire à lui-même. Personne que toi n'avait de droits sur moi. J'ai appris la mort de ta mère par un ami qui s'était chargé de tout arranger, et je lui ai envoyé beaucoup d'argent pour payer les frais. Peut-être m'a-t-il écrit des mensonges pour me soutirer de l'argent.

Mirah ne répondit pas ; elle ne voulait pas lui dire : « Je n'en crois pas un mot. » Elle se contenta de faire un geste pour manifester son intention de marcher, craignant, s'ils restaient immobiles, d'attirer une attention qui lui aurait été infiniment désagréable.

— Tu parais avoir bien réussi, Mirah, dit le père qui l'examinait attentivement. Je vois que tu n'es pas dans le besoin.

— De bons amis qui m'ont vue dans la détresse m'ont aidée à trouver du travail. Je donne des leçons. Je chante dans les concerts. Je sors d'une

maison particulière où j'ai chanté. — Elle s'arrêta un peu et reprit d'un ton significatif : — J'ai d'excellents amis qui savent tout ce qui me concerne.

— Et tu serais honteuse qu'ils vissent ton père dans l'état où il est ? Ce n'est pas étonnant. Je ne suis venu en Angleterre que pour tâcher de te retrouver. C'était une folle recherche ; mais le cœur d'un père est superstitieux. J'aurais bien fait de rester à l'étranger ; n'ayant plus à prendre soin de toi, j'aurais pu rouler ma bosse à volonté ; mais c'est bien triste d'être seul au monde quand le courage et les forces commencent à faiblir. Je croyais que ma petite Mirah, quand elle reverrait son père, se repentirait de l'avoir quitté. J'ai eu bien du mal à faire ma route, et je ne sais ce que je deviendrai ici. Mes talents ne peuvent être utilisés en ce pays. Je ne pourrais pas trouver d'emploi avec mon accoutrement. J'ai déjà été obligé d'emprunter un shilling.

Mirah, qui voyait déjà son père tomber plus bas encore dans l'abjection, crut qu'il était de son devoir de l'empêcher si elle le pouvait. Mais Lapidoth, sans lui laisser le temps de parler, reprit :

— Où demeures-tu, Mirah ?

— Ici, dans une maison de ce square. Nous n'en sommes pas loin.

— Meublée ?

— Oui.

— Quelqu'un prend-il soin de toi ?

— Oui, dit Mirah en regardant bien en face la figure rusée qui l'observait ; mon frère !

Les paupières de Lapidoth clignotèrent comme si un éclair les avait traversées, et il fit un léger mouvement d'épaule. Puis il dit

— Ezra ? Comment as-tu su... comment as-tu pu le trouver ?

— Ce serait trop long à raconter. Nous voici à ma porte. Mon frère ne voudrait pas la fermer sur vous.

Le cœur de la pauvre enfant battait à coups précipités en pensant à ce qui pourrait arriver en présence d'Ezra ; elle se sentit humiliée et honteuse.

— Attends un instant, *liebchen*, dit Lapidoth d'une voix plus basse. Quelle sorte d'homme Ezra est-il devenu ?

— Un homme bon... admirable ! s'écria-t-elle avec emphase et en essayant de dominer l'agitation qui faisait trembler sa voix. Elle se croyait tenue de préparer son père à la pénétration complète de lui-même qui l'attendait. Mais il était bien pauvre quand mes amis me l'ont retrouvé... un pauvre ouvrier. Autrefois, — il y a douze ans, — il était fort et heureux en partant pour l'Orient ; c'est alors que ma mère le rappela parce que... parce qu'elle m'avait perdue. Il revint près d'elle, en eut soin malgré sa grande peine, et travailla pour elle jusqu'à ce qu'elle mourût de douleur. Ezra aussi a perdu la santé. Le froid le saisit pendant qu'il accourait vers ma mère abandonnée. D'année en année, il est devenu plus faible, toujours pauvre... toujours travaillant... mais plein de savoir et de génie. Tous ceux qui l'approchent l'honorent. Quand on est devant lui, c'est comme si on était devant un prophète de Dieu, et les mensonges ne servent de rien.

Elle avait baissé les yeux pour éviter de regarder son père, tandis qu'elle prononçait cette dernière phrase. Elle ne se sentait pas la force de supporter l'air de désappointement ignoble qui se peignit sur son visage. Mais il n'en fut pas moins prompt en invention.

— Mirah, *liebchen*, reprit-il de son ancienne voix flatteuse, ne voudrais-tu pas me voir vêtu d'une façon plus respectable avant que mon fils me revoie ? Si j'avais un peu d'argent, je pourrais m'arranger et venir chez toi comme le doit un père ; je pourrais chercher un emploi décent. Avec une bonne chemise et une redingote convenable, les gens seraient heureux de m'avoir et je n'aurais pas l'air d'un saltimbanque ruiné. J'aimerais à être avec mes enfants ; je voudrais oublier, pardonner... Tu n'as jamais vu ton père dans un tel état, n'est-ce pas ? Si tu pouvais seulement disposer de dix livres — ou si j'avais un endroit à t'indiquer pour me les apporter — je pourrais être prêt pour après-demain.

Elle eut la tentation de céder à cette demande, mais elle y résista, en disant :

— Je ne voudrais pas vous refuser ce que vous me demandez, mon père ; mais j'ai donné ma parole de ne rien faire pour vous en secret. Je souffre certainement de vous voir si misérable ; mais il faut l'endurer encore un peu ; vous aurez alors des vêtements neufs que nous payerons pour vous.

Son sens pratique lui faisait voir combien madame Meyrick avait été sage en exigeant d'elle cette promesse.

La bonne humeur de Lapidoth disparut un peu, et il dit avec un sourire sardonique :

— Tu es devenue une jeune lady assez dure ; on t'a enseigné les vertus utiles ; on t'a appris à tenir ta promesse de ne pas secourir ton père, même d'une livre ou deux, quand tu gagnes assez d'argent pour te couvrir de soie... ton père dont tu étais l'idole et qui a passé la meilleure partie de sa vie à travailler pour toi !..

— Cela peut paraître cruel, je le sais, dit Mirah qui trouva ce moment plus affreux encore que celui où elle voulait se noyer. Ses lèvres pâlirent. — Mais, mon père, il est plus cruel encore de violer les promesses auxquelles on s'est fié. C'est ce qui a brisé le cœur de ma mère... c'est ce qui a détruit la vie d'Ezra. Vous et moi devons souffrir aujourd'hui de l'amertume de ce qui a été... Supportez-le... et résignez-vous...

— Demain alors, reprit Lapidoth en tournant les talons ; mais il revint aussitôt et dit d'un ton suppliant :

— Tout ceci m'a un peu bouleversé, Mirah. Il faut que je rappelle mon courage pour demain. Si tu as un peu d'argent dans ta poche, je ne pense pas que ce serait faire quelque chose de contraire à ta promesse si tu me donnais une bagatelle... de quoi acheter un cigare.

Mirah ne put que prendre son porte-monnaie dans sa poche et le lui tendre d'une main tremblante. Lapidoth s'en saisit et lui dit :

— Au revoir, ma petite fille. À demain alors ; puis il la quitta. À peine se fut-il éloigné de quelques pas, qu'il fit l'inspection minutieuse de sa bourse, dans laquelle il trouva deux demi-couronnes et de la menue monnaie. Dans l'intérieur était collé un bout de papier sur lequel Ezra avait écrit en beaux caractères hébraïques le nom de sa mère, le jour de sa naissance, de son mariage et de sa mort, avec cette prière : « Puisse être Mirah délivrée du mal ! » Mirah avait tenu à avoir cette petite inscription sur tous les articles dont elle se servait habituellement.

Le père la lut et revit, comme dans un rêve, le jour de son mariage, alors qu'il était un beau jeune homme honnête, ayant de l'instruction, espérant gagner beaucoup d'argent et très amoureux de Sara, sa jolie jeune femme.

Mais, depuis lors, Lapidoth avait tant voyagé, il avait passé par tant d'étamines, que cette inscription ne lui produisit aucune émotion, et le laissa froid. La bourse était jolie ; on en avait fait cadeau à la jeune chanteuse, et elle n'avait pas pensé à cette particularité en la donnant à son père. Celui-ci calcula ce qu'elle pouvait valoir et se demanda par quel moyen il soutirerait encore de l'argent à sa fille, avant de se soumettre à une vie de pénitence sous les yeux de son redoutable fils.

Cependant Mirah était rentrée et faisait tous ses efforts pour dominer son émotion et son chagrin. Mordecai lisait tranquillement et annotait de vieux manuscrits qu'il voulait confier à Deronda. Mais la réaction qui suivit, la contrainte que s'était imposée Mirah pour se maîtriser, fut plus forte qu'elle. Sans avoir pour ainsi dire conscience de ce qu'elle faisait, elle s'affaissa devant son frère, elle embrassa ses genoux en sanglotant et s'écria :

— Ezra ! Ezra !

Atterré par l'alarme que lui causa cette violente manifestation, si nouvelle de la part de sa sœur, Mordecai ne put trouver un mot à dire et cherchait vainement à deviner la cause de ce désespoir. Enfin, elle put lui dire d'une voix défaillante et entrecoupée :

— Ezra !.. Mon père... notre père !.. Il m'a suivie... Je voulais qu'il entrât... je lui ai dit que tu le désirais... et il a refusé. Mais il a dit... qu'il viendrait demain. Il m'a demandé de l'argent ;.. je lui ai donné ma bourse... et il est parti !..

Ces paroles semblèrent à Mirah devoir exprimer toute la misère qu'elle ressentait. Son frère les trouva moins douloureuses que ce qu'il avait préconçu, et il lui dit avec bonté :

— Attends que le calme te soit revenu, Mirah, et puis tu me diras tout. — Alors, lui ôtant son chapeau, il passa tendrement ses doigts dans ses cheveux. Elle en sentit la bienfaisante influence, et, au bout de quelques minutes, elle lui raconta aussi exactement qu'elle le put ce qui était arrivé.

— Il ne viendra pas demain, dit Mordecai. — Tous deux savaient bien que d'abord il épierait les sorties de Mirah, dans l'espoir de lui extorquer encore de l'argent.

— Vois-tu, ajouta-t-il, notre lot est celui d'Israël. La douleur se mêle à la gloire comme la fumée à la flamme. C'est parce que nous, enfants d'Israël,

avons hérité du bien, que nous sentons le mal. Ces choses nous ont épousés, comme notre père a épousé notre mère.

Ces mots étaient prononcés dans Brompton dans un des quartiers de Londres ; mais la voix ressemblait à celle d'un rabbin de l'antiquité, transmettant à ses disciples les sentences de l'époque mosaïque pour être enregistrées dans *Babli*, — diminutif par lequel on désigne l'immense ouvrage connu sous le nom de Talmud de Babylone. — « L'omniprésent, a dit un rabbin, est occupé à faire des mariages. » Cette maxime est vraie, et celui qui la critique agit sans réflexion, car par ce mot « mariage », le rabbin entendait toutes les étonnantes combinaisons de l'univers, dont l'issue fait notre bien ou notre mal.

LXI

Que l'on s'imagine la différence de l'état d'esprit de Deronda quand il quitta l'Angleterre et quand il y retourna. Il était parti pour Gênes absolument incertain si le penchant de ses désirs et de ses affections serait encouragé, si les choses qui lui seraient révélées pourraient le conduire par de nouveaux chemins. Il revenait nanti d'une charte qui lui garantissait le droit d'héritage que son ambition demandait ; il revenait avec ce qui était meilleur encore que la liberté : un lien respectueux qu'il était prêt à accepter avec joie, même s'il n'avait pas été accompagné par l'espérance de satisfaire une passion secrète, à laquelle, jusqu'ici, il n'avait pas permis de grandir. Mais, maintenant, il osait s'avouer son amour à lui-même. Le feu de la jalousie s'était allumé quand il avait entendu les prétentions de Hans, et lorsque sa mère le soupçonna d'aimer une juive, toute réponse évasive lui aurait fait l'effet d'une infidélité. Il s'était vu contraint d'avouer son amour, comme Joseph Kalonymos l'avait contraint d'exprimer définitivement sa résolution. Désormais, il lui lardait d'être auprès de Mordecai, de manifester son sentiment au lieu de le réprimer, de demeurer sans embarras en présence de Mirah et d'interpréter ses paroles et ses regards sous un nouveau jour.

Quoi d'étonnant à ce que, arrivé à Londres, il ne vît pas autre chose à faire que d'aller tout droit, de la station du chemin de fer à la maison du square de Brompton ? Tous les arguments qu'il pouvait invoquer lui disaient de ne point perdre de temps. Il avait promis de se rendre le lendemain à l'abbaye pour voir lady Mallinger, et déjà le soleil se couchait. Il tenait à déposer son précieux coffre chez Mordecai qui en examinerait le contenu en son absence, et, de plus, cette visite empressée réjouirait le cœur de Mordecai. Elle enchantait aussi le sien. Il entra dans la maison en faisant le moins de bruit possible.

C'était le soir même de cet après-midi où Mirah avait été accostée par son père. Mordecai, pénétré de son chagrin et aussi des tristes souvenirs évoqués par cet incident, n'avait pas repris l'examen de ses papiers ; quelques feuilles étaient tombées sur le plancher dans les premiers moments d'émotion et ni lui ni elle n'avaient pensé à les ramasser. Ils étaient demeurés silencieusement assis à côté l'un de l'autre. Mirah, incapable de penser au dîner dont son estomac avait besoin, n'avait pas bougé depuis l'instant où elle avait ôté son manteau et s'était placée à côté de son frère, sa main dans la sienne. Mordecai avait laissé tomber sa tête en arrière, les yeux fermés, respirant avec effort et paraissant, — ainsi pensait Mirah, — tel qu'il serait quand son âme n'habiterait plus sa demeure charnelle. La pensée que la mort de son frère pouvait être prochaine la tourmentait quand elle le voyait ainsi la figure inanimée ; et, maintenant, à son chagrin, venait s'ajouter le regret de n'avoir pu arrêter le violent épanchement qui le brisait. Elle était là, le surveillant, les joues pâlies, les yeux pleins de larmes, les cheveux en désordre comme ceux d'un enfant qui vient de s'éveiller. La vie, en ce moment, s'étendait devant Mirah comme une longue route parsemée de tristesse. Le souvenir de son père la hantait, et avec lui une double séparation : celle d'un vivant et celle d'un mort.

Mais la porte s'ouvrit sans que personne parût. Tout à coup, une voix bien connue se fit entendre avec ces mots :

— Daniel Deronda peut-il entrer ?

— Venez, venez ! s'écria Mordecai en se levant précipitamment, le visage radieux et les yeux brillants, aussi peu surpris, en apparence, que s'il avait vu Deronda le matin et qu'il attendit sa visite du soir.

Mirah tressaillit et rougit, dans une attente confuse et presque alarmée.

L'entrée de Deronda dans la chambre fut comme le soleil après la pluie : aucun nuage ne pouvait obscurcir le délicieux rayon de cet instant. Après avoir tendu une main à Mirah, qui se pressait contre son frère, il posa l'autre sur l'épaule de Mordecai et demeura ainsi quelque temps sans parler ; mais, après les avoir bien regardés, il dit anxieusement :

— Est-il arrivé quelque chose ? est-ce un chagrin ?

— Ne parlez pas de chagrin maintenant, dit Mordecai, qui voulut épargner à sa sœur la nécessité de répondre : il y a de la joie sur votre figure : qu'elle soit la nôtre !

Mirah pensa : « C'est pour une chose qu'il ne peut nous dire. » Ils s'assirent alors, et Deronda vint se placer en face de Mordecai.

— C'est vrai ! affirma-t-il d'une voix sonore et mélodieuse. J'ai une joie qui en sera toujours une pour nous, même dans le plus grand chagrin. Je ne vous ai pas fait part du motif de mon voyage à l'étranger, Mordecai, parce que... peu importe ! J'allais apprendre ce qu'est ma naissance ; et vous aviez raison : je suis juif !

Les deux hommes se serrèrent les mains dans une étreinte qui fit étinceler les yeux de Mordecai, et qui passa sur Mirah comme un choc électrique. Deronda reprit :

— Nous sommes du même peuple, nos âmes ont la même vocation ; nous ne serons séparés ni dans la vie ni dans la mort.

Quant à Mordecai, sa réponse, qui ne résonna pas plus haut qu'un murmure, fut prononcée en hébreu. C'était les paroles liturgiques qui expriment le lien religieux : « Notre Dieu et Dieu de nos pères ! »

Mirah tomba à genoux à côté de son frère, dont elle admira le visage rayonnant, lequel, il n'y avait qu'un instant, ressemblait à celui d'un cadavre ; elle ne pensa à l'effet produit sur sa propre vie que par celui produit sur son frère.

— Non seulement je suis juif, continua Deronda, jouissant d'un de ces rares moments où nos désirs et nos actions ne font qu'un, et où nous voyons la réalisation de notre idéal, mais encore je descends d'une lignée qui a résolument maintenu la fraternité de notre race ; une lignée de juifs

espagnols qui a donné beaucoup de savants et des hommes d'élite. Je possède ce qui nous donnera une sorte de communion avec eux. Mon grand-père, Daniel Charisi, a conservé des manuscrits, des annales de famille qui remontent très haut, dans l'espoir qu'ils arriveraient dans les mains de son petit-fils. Cet espoir est réalisé, en dépit des tentatives que l'on a faites pour le traverser, en me cachant mon extraction. Je possède le coffre qui les contient, ainsi que ses papiers personnels. Il est en bas. Je veux vous le laisser, Mordecai, afin que vous puissiez m'aider à étudier les manuscrits. Il en est que je puis lire facilement, ceux en espagnol et en italien ; les autres sont en hébreu et, je crois, en arabe ; mais il me semble qu'il y a aussi des traductions latines. Je n'ai pu que les feuilleter en courant, pendant que j'étais à Mayence. Nous les verrons ensemble.

Deronda laissa paraître sur ses lèvres un beau sourire, qui, jaillissant de la gravité habituelle de son visage, semblait une révélation : et, quand son regard heureux passa de Mordecai à Mirah, sur laquelle il s'arrêta, il agit comme un lever de soleil et la fit changer d'attitude.

Elle se releva et reprit sa posture habituelle, les pieds et les mains croisés, s'étudiant à paraître aussi calme que possible. Deronda, aussi ému qu'elle, s'imagina que le sentiment qu'il éprouvait s'était fait jour avec violence et déplaisait à la jeune fille. Il avait des propensions à croire qu'une manifestation inattendue pouvait altérer son affection pour lui, et qu'alors ses précieux rapports avec le frère et la sœur en seraient troublés. Si Mirah ne pouvait l'aimer, toute avance amoureuse de sa part la rendrait malheureuse, puisque son contact de tous les jours avec lui serait inévitable.

Tandis que ces sentiments faisaient battre vivement ces deux cœurs, Mordecai, ne voyant dans la présence et dans les paroles de son ami qu'un accomplissement de bénédiction, lui dit :

— Daniel, dès les premières fois que nous nous sommes vus, je vous ai dit que nous ne connaissions pas tous les sentiers. Voyez aujourd'hui : ce fut votre affectueuse volonté qui a fait un sentier principal et qui a empêché l'effet du mal ; car, en accomplissant un devoir de fraternité envers ma sœur, et en retrouvant son frère, votre âme a été préparée pour recevoir avec bonheur ce message de l'Éternel : « Regarde la multitude de tes frères ! »

— Il est bien vrai que c'est vous et Mirah qui avez été mes instructeurs. Si on m'avait fait cette révélation avant que je vous connusse tous deux, peut-être mon esprit se serait-il révolté, et aurais-je pensé que, si j'avais pu choisir, je n'aurais pas voulu être juif. Mais maintenant, tout mon être consent. C'est l'accord graduel qui s'est fait entre votre âme et la mienne qui a amené ce plein consentement ; c'est par votre inspiration que j'ai discerné ce qui peut être la tâche de toute ma vie ; c'est vous qui avez donné une forme à ce qui était un désir hérité, c'est-à-dire l'effet de nourrir des pensées passionnées pour mes ancêtres, pensées qui furent toujours présentes à l'esprit de mon grand-père. Depuis que j'ai commencé à lire et à comprendre, j'ai toujours ambitionné une tâche idéale dans laquelle je me sentirais le cœur et le cerveau d'une multitude... une direction sociale qui me viendrait comme un devoir et non comme une récompense personnelle. Vous avez évoqué pour moi l'image d'une semblable tâche de réunir et lier en un faisceau notre race en dépit de l'hérésie... Vous m'avez dit : « Notre religion nous « unis avant de nous diviser... Elle a fait de nous un peuple, avant de faire des rabbanites et des caraïtes. » Je veux essayer de faire réussir cette union. Je veux travailler selon votre esprit. Si j'échoue, ma chute ne sera pas ignoble, mais ce qui serait ignoble à mes yeux serait de ne pas essayer.

— C'est parler en frère qui, comme moi, aurait sucé le lait de ma mère, dit Mordecai en s'étendant dans son fauteuil avec un air de quiétude parfaite, comme s'il avait fini son labeur. Le mariage de nos âmes a déjà commencé. Que ce corps disparaisse et alors les fiancés s'uniront plus étroitement et ce qui est mien sera vôtre. N'appellez pas mien ce que j'ai écrit, Daniel : car je l'ai jugé et je désire que le corps que j'ai donné à mes pensées passe comme ce corps charnel ; mais que cette pensée renaisse de mon âme complétée par la vôtre.

— Ne me demandez pas une telle promesse, dit Daniel en souriant : il faudra d'abord que je sois convaincu par des raisons spéciales tirées des écrits eux-mêmes, et je suis encore un élève trop en retard.

— Je ne vous demanderai pas de promesses avant que vous en ayez vu la raison, reprit Mordecai. Pendant bien des années, mon espérance... que dis-je ! ma conviction a été que ma vision et ma passion entreraient en vous... oui, en vous !... Car celui que j'appelais de si loin, n'était-ce pas vous, que

j'ai reconnu comme mien quand vous vous êtes approché de moi ?... Vous jugerez néanmoins, car mon âme est satisfaite. — Mordecai s'arrêta : puis, changeant de ton, il revint aux premières suggestions de la découverte faite par Deronda.

— Qu'est-ce donc qui poussa vos parents ?... Mais il n'alla pas plus loin et ajouta : — Je ne vous demande pas de me dire ce qui concerne d'autres personnes que vous, à moins que cela ne vous convienne.

— Plus tard, progressivement, vous saurez tout, dit Deronda. Maintenant, parlez-moi un peu de vous ; dites comment le temps a passé depuis mon départ. Je suis sûr qu'un chagrin est venu vous visiter. Mirah doit avoir eu quelque contrariété.

Il regarda la jeune fille, qui se tourna vers son frère, le suppliant du regard de répondre pour elle. Elle espérait qu'il ne jugerait pas nécessaire de dévoiler ce même soir à Deronda les faits relatifs à leur père. Pour se délivrer de cet embarras, elle se leva, prit son chapeau et son manteau, et voulut se rendre dans sa chambre ; peut-être causeraient-ils plus librement quand elle serait sortie ; mais Mordecai dit :

— Aujourd'hui, nous avons eu un chagrin. Un devoir qui semblait très éloigné est revenu et nous a montré sa face. Ce n'est pas du bonheur, c'est un malheur auquel il faut nous soumettre. Pour l'instant, nous sommes délivrés d'un joug visible. Différons d'en parler, comme si le soir qui s'épaissit autour de nous était le commencement de la fête où nous devons offrir les prémices de notre joie, et n'y mêlons pas la tristesse.

Deronda devina ce qu'était ce chagrin et garda le silence. Il se leva en voyant Mirah en faire autant, et lui dit :

— Partez-vous ? Je vais vous quitter aussitôt que madame Adam m'aura aidé à monter le précieux coffre dont je remettrai la clef à Mordecai ; non, à Ezra ! Puis-je le nommer Ezra, maintenant ? J'ai appris à penser à lui sous ce nom depuis que je vous ai entendue l'appeler ainsi.

— Oh oui ! je vous en prie, appelez-le Ezra ! dit d'une voix faible Mirah, qui éprouvait une timidité nouvelle sous le regard de Deronda. — Y avait-il en lui une différence réelle, ou cette différence n'existait-elle que dans ce qu'elle ressentait ? Les émotions étranges et diverses de ces quelques heures l'avaient brisée ; elle était sans forces, n'ayant pris aucune nourriture

depuis le matin. Daniel, qui avait remarqué sa pâleur, brûlait de lui faire connaître ses sentiments, mais il n'osa pas. Elle lui tendit la main en faisant un effort pour sourire quand il lui ouvrit la porte. Ce fut tout.

Deronda savait que Mirah croyait lui devoir de grandes obligations, et, avec sa vive sensibilité, il était indubitable qu'elle donnerait à tout désir exprimé par lui l'aspect d'un droit. Mais, si elle ne se sentait pas capable d'y céder, ce serait pour elle une peine sans cesse renaissante dans leur inévitable communion de soins pour Ezra. Il éprouvait donc des craintes, inspirées non seulement par la fierté, mais encore par une tendresse extrême. De plus, son caractère de bienfaiteur semblait à Daniel un obstacle insurmontable à l'aveu de son amour, à moins que, par un hasard quelconque, il ne lui fût révélé que le cœur de Mirah l'avait déjà accepté. Donc, l'agitation, de son côté aussi, était grande.

Quant à Mirah, sa chère petite tête reposa cette nuit sur son oreiller virginal, exempte des soupçons qui l'avaient tant fait souffrir. Pourtant, ils n'étaient pas complètement dissipés. Elle avait au moins la certitude que Deronda ne portait pas les fers qu'elle avait supposés. Ses manières et ses paroles démontraient que des liens secrets ne pouvaient avoir d'effet déterminant sur son avenir. Mais, malgré cette concluante déduction, un malaise inexplicable gisait encore au fond de son cœur. Deronda n'aurait pas été à blâmer s'il avait eu pour madame Grandcourt une importance qui donnerait à cette dernière une certaine prise sur lui ; et la seule idée de rapports quelconques pouvant exister entre eux, lui faisait sentir encore un peu la morsure du serpent qui s'était glissé dans son jeune sein.

LXII

Gwendolen ne consentit à rester à Gênes que peu de jours après l'arrivée de sa mère. Son empressement à quitter cette perle de la mer l'aida à reprendre ses forces et son courage.

— Je n'aimerai plus à revoir la Méditerranée, dit-elle à sa mère, qui crut comprendre l'intention de son enfant même dans sa prohibition de toute

référence à son défunt mari.

Madame Davilow, quoique regardant la mort de Grandcourt comme une sévère calamité, jouissait virtuellement de la vie plus qu'elle ne l'avait fait depuis le mariage de sa fille. Son trésor lui était revenu, non pas seulement avec son ancienne affection, mais encore avec une joie évidente d'être auprès de sa mère.

— Êtes-vous là, maman ? s'écria Gwendolen au milieu de la nuit ; et tout à fait comme dans sa jeunesse lorsqu'elle se sentait peureuse de ne pas dormir.

— Oui, ma chérie. Que puis-je faire pour toi ?

— Rien, merci. Seulement j'aime à vous savoir là. Regrettez-vous que je vous aie réveillée ?

Elle n'aurait pas fait cette question alors quelle était jeune fille.

— Je ne dormais pas, mon ange.

— Il ne me semblait pas réel que vous fussiez là, près de moi. J'avais besoin de m'en assurer. Je puis tout supporter quand vous êtes avec moi. Mais il ne faut pas rester éveillée ni inquiète à cause de moi. Il faut que vous soyez heureuse maintenant ; il faut qu'enfin vous me laissiez vous faire heureuse... autrement, à quoi serais-je bonne ?

— Dieu te bénisse, chère enfant ! J'ai tout le bonheur désirable quand je te vois faire tant de cas de moi.

La nuit suivante, madame Davilow entendant sa fille soupirer et s'agiter, lui dit :

— Veux-tu que je te donne ta potion, Gwendolen ?

— Non, maman ; merci. Je ne tiens pas à dormir.

— Ce serait cependant bien bon pour toi, ma chérie.

— Ne dites pas que ce serait bon pour moi, maman, répondit-elle avec impétuosité. Vous ne savez pas ce qui serait bon pour moi. Il ne faut pas que mon oncle et vous me contredisiez et me disiez ce qui est bon pour moi quand je sens que cela ne l'est pas !

Madame Davilow se tut et ne s'étonna pas que sa pauvre enfant fût irritable. Gwendolen reprit aussitôt :

— J'ai toujours été mauvaise pour vous, maman.

— Non, ma chérie, non.

— Si ; je l'étais, insista Gwendolen. C'est parce que j'ai toujours été méchante que je suis malheureuse maintenant. Puis elle se mit à sangloter et à gémir. — Sa détermination de garder le silence sur le cours et la fin de sa vie conjugale réagissait en épanchements énigmatiques.

Mais quelques lueurs d'interprétation arrivèrent à la mère grâce aux explications fournies par sir Hugo à M. Gascoigne, et, sauf quelques omissions, par ce dernier à sa belle-sœur. L'excellent baronnet, tout en prenant les mesures les plus décentes au sujet de la mort de son neveu et sur la possibilité de retrouver son corps, pensa que ce qu'il avait de plus prudent à faire, était de mettre à profit ses rapports intimes avec le recteur pour lui insinuer adroitement le contenu du testament de Grandcourt, afin de lui adoucir le choc désagréable qu'il éprouverait inévitablement s'il rapportait chez lui ses illusions à cet égard. Il lui communiqua peu à peu cette déplaisante nouvelle. D'abord, il se contenta d'exprimer sa crainte que la veuve ne fut pas aussi splendidement pourvue que M. Gascoigne... non !... que le baronnet s'y attendait ; et enfin, après une référence vague sur les actes de la vie de Grandcourt, il dévoila les anciennes relations qui, par l'absence malheureuse d'un héritier légitime, avaient fait passer tout l'héritage dans une autre direction.

Le recteur fut profondément blessé et se rappela, plus vivement qu'il ne l'avait fait encore, combien les manières du défunt avaient été insolemment orgueilleuses ; il se souvint aussi que, dans la période intéressante qui précéda l'arrivée à Diplow du nouvel occupant, des insinuations étaient arrivées jusqu'à lui sur les anciennes dissipations de Grandcourt et son ardeur excessive pour le plaisir. Mais il garda pour lui ses réflexions rétrospectives qu'il tut à sir Hugo : il ne voulut pas s'abaisser jusqu'à exprimer son indignation pour des faits qui lui étaient personnels ; il se comporta en homme du monde devenu un consciencieux ecclésiastique.

— Quand un homme dans la force de l'âge, dit-il, fait son testament en pleine santé, il compte vivre encore longtemps. Il est probable que M. Grandcourt ne croyait pas que ce testament aurait jamais son effet actuel. — Après un moment de silence, il reprit : — L'effet en est pénible à

plus d'un égard. La considération de la veuve souffrira certainement de cet avantage marqué et de cette prééminence donnée au rejeton illégitime...

— À ce point de vue, repartit sir Hugo avec sa bonhomie habituelle, puisque l'enfant est là, il ne pouvait faire une meilleure disposition de ses biens. Grandcourt n'avait pas de parent plus proche qu'un cousin, et ce n'est pas une pensée bien réjouissante que de se dire que l'on sort de la vie pour l'unique avantage d'un cousin ; non. Quant à moi, je pardonne à Grandcourt cette partie de son testament. Mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est la façon mesquine dont il a pourvu votre nièce, — *notre* nièce, veux-je dire, — dont la position ne sera pas plus brillante que celle de la veuve d'un docteur. Rien ne m'agace autant qu'une rancune posthume envers une femme. Un homme doit avoir de la fierté et de l'affection pour sa veuve. J'en aurais, moi. J'estime infiniment ces gaillards qui, dans la guerre de Crimée, étaient tout prêts à aller au fond de la mer si leurs veuves étaient mises à l'abri du besoin.

— J'en suis d'autant plus surpris, fit observer M. Gascoigne, que, tenant la place du père de ma nièce, j'avais montré une confiance illimitée dans l'apparente libéralité de M. Grandcourt en n'exigeant pas d'avance un douaire pour elle. Vous me jugez probablement blâmable.

— Pas précisément. Je respecte un homme qui se fie à un autre. Mais croyez-moi, si vous mariez une autre nièce, fût-ce à l'archevêque de Cantorbery, liez-le par une clause. Quant à madame Grandcourt, tout ce que je puis dire, c'est que je me sens avec elle d'une parenté plus proche encore, parce que je suis persuadé qu'elle n'a pas été convenablement traitée, et j'espère que vous l'engagerez à compter sur moi comme sur un ami.

Ainsi parla le chevaleresque sir Hugo, dans son dégoût de voir la jeune et belle veuve d'un Mallinger-Grandcourt laissée avec seulement deux mille livres de rente et une maison dans un district minier. Pour le recteur, ce revenu ne parut naturellement pas aussi mesquin qu'au baronnet ; mais dans l'entretien qu'il eut avec lui, il avait dévoré sa colère en pensant à l'humiliation déversée sur sa nièce et sur ses parents les plus proches, par la divulgation de la liaison de son mari avec madame Glasher ; car le bon recteur avait la naïve conviction que sa nièce ignorait l'existence de cette femme et de ses enfants. Il n'en fut pas de même pour madame Davilow, qui vit là une explication de ce qu'il y avait eu d'inexplicable dans la

conduite et dans les paroles de sa fille avant son engagement ; mais elle ne concevait pas comment Gwendolen avait pu être instruite de ce mariage de la main gauche, et de l'existence des enfants.

— J'espère que vous ne vous attendez pas à ce que je sois riche, maman, dit Gwendolen peu après la communication du recteur... Peut-être n'aurai-je rien !

Madame Davilow tressaillit, et, après un moment de réflexion, elle dit :

— Oh ! si, ma chérie ; tu auras quelque chose. Sir Hugo connaît le testament.

— Cela ne décide rien, s'écria brusquement Gwendolen.

— Pardon, ma chérie ; sir Hugo affirme que tu dois avoir deux mille livres de rente et la maison de Gadsmere.

— Ce que j'aurai dépendra de ce que j'accepterai. Mon oncle, pas plus que vous, ne doit chercher à me contrarier ou à me persuader là-dessus. Je ferai mon possible pour que vous soyez heureuse, mais je ne veux pas que l'on se mêle de ce qui a rapport à mon mari. Une rente de huit cents livres est-elle suffisante pour vous, maman ?

— Plus que suffisante, chère enfant. Pourquoi veux-tu me donner autant ? — Madame Davilow s'arrêta un instant et reprit : — Sais-tu à qui doivent revenir les biens et le reste de la fortune ?

— Oui, dit Gwendolen, en faisant un geste signifiant qu'il ne fallait pas insister ; je sais tout. C'est parfaitement juste, et je désire qu'il n'en soit plus jamais question.

La mère se tut et se leva pour cacher la rougeur qui envahit ses joues. Gwendolen la suivait des yeux avec cette divination que lui avait donnée l'expérience ; elle se repentit de sa brusquerie et s'écria :

— Maman, venez vous asseoir plus près de moi, et surtout ne soyez pas malheureuse !

Madame Davilow obéit ; elle se mordait les lèvres pour tâcher d'arrêter les larmes qui lui brûlaient les yeux. Gwendolen se pencha sur elle et lui dit d'un ton caressant :

— Je veux être bien sage ;... je le veux résolument... et bonne... oh oui !.. bonne pour vous, chère, douce, adorable maman. Vous ne me

reconnaissez pas. Seulement, il ne faut pas pleurer.

La résolution prise par Gwendolen était de demander à Deronda si elle devait accepter de l'argent provenant de l'héritage de son mari ; si elle pouvait consentir à recevoir de quoi subvenir aux besoins de sa mère. La pauvre créature se croyait assez forte pour faire tout ce qui contribuerait à la relever dans l'esprit de Deronda.

Sir Hugo l'invita chaleureusement, ainsi que madame Davilow, à venir se fixer momentanément chez lui, à Park-Lane, et à faire de sa maison sa demeure, aussi longtemps que son deuil et d'autres circonstances nécessiteraient leur présence dans la métropole. — Londres, disait-il, était précisément la ville où l'on pouvait le mieux vivre retirée, et il lui proposa, en outre, de faire enlever lui-même de la maison de Grosvenor-Square tous les articles appartenant à Gwendolen. — Aucune proposition ne pouvait lui être plus agréable que de rester quelque temps à Park-Lane. Il lui serait facile d'y avoir une entrevue avec Daniel dès qu'elle saurait comment lui faire parvenir une lettre pour le prier de venir la voir. Pendant le voyage de Gênes à Londres, sir Hugo sachant qu'elle connaissait la teneur du testament de son mari, se hasarda à parler devant elle et même à elle aussi, de ses futurs arrangements. La bonté naturelle du baronnet, augmentée par l'état favorable où était rentrée sa fortune et par sa compassion pour sa belle nièce, se montrait d'une sollicitude toute paternelle ; il l'appelait « ma chère », et, en mentionnant Gadsmere à M. Gascoigne, avec ses avantages et ses inconvénients, il parlait de ce que « nous pourrions » faire de mieux avec cette propriété. Gwendolen, plus pâle encore dans sa robe de deuil, gardait le silence pendant que sir Hugo, s'adressant à madame Davilow ou à M. Gascoigne, conjecturait que madame Grandcourt préférerait peut-être ne résider à Gadsmere que pendant une partie de l'année, auquel cas il pensait qu'on pourrait le louer à l'un des négociants engagés dans les charbonnages. Sir Hugo connaissait assez l'endroit pour savoir que c'était une boîte aussi confortable et aussi pittoresque que pouvait le désirer un homme, pourvu que ses désirs fussent circonscrits dans une enceinte de charbon.

— Je ne ferais pas attention à la suie, dit le baronnet ; car rien n'est plus sain, et, quand on y a ses affaires, Gadsmere peut être un paradis. Il fait

bonne figure dans l'histoire du comté, par Scrogg, avec sa petite tour et sa pièce d'eau ; c'est la plus jolie estampe du livre.

— Est-ce plus important qu'Offendene ? demanda M. Gascoigne.

— Beaucoup plus, répondit le baronnet. J'y suis allé avec mon pauvre frère, il y a plus d'un quart de siècle, mais je me le rappelle très bien. Les chambres peuvent n'être pas plus grandes, mais les terrains sont sur une échelle bien différente.

— Notre pauvre cher Offendene est vide, dit madame Davilow. Quand on lui a demandé de signer le bail, M. Haynes y a renoncé et personne ne l'a occupé depuis. J'aurais pu accepter l'obligeante proposition de lord Brackenshaw d'y demeurer encore une année sans payer de loyer. J'aurais aéré et chauffé la maison.

— J'espère que vous avez trouvé quelque chose de gentil en place d'Offendene ? dit sir Hugo.

— Un peu trop gentil, dit M. Gascoigne en souriant à sa belle-sœur. Vous n'êtes pas riche en terrain.

Gwendolen avait été attentive quand sa mère dit qu'Offendene était vide. Son souvenir se reporta vers ce séjour : elle en revit les dunes grises, les champs où paissait le bétail, les plantations ombragées de grands arbres, les haies bien entretenues sur la route d'Offendene au presbytère, l'avenue par laquelle elle arrivait à cheval et voyait sa mère ou l'une de ses sœurs venir à sa rencontre. Cette demeure paisible, qui lui avait paru si fastidieuse et qu'elle avait quittée volontiers, lui revenait en mémoire comme le refuge où elle trouverait le repos après la vie agitée qu'elle venait de passer.

Sir Hugo et le recteur étaient dans les meilleurs termes. En parlant des personnes et des choses des environs de Diplow, le baronnet fut repris d'un nouvel intérêt pour cette ancienne résidence où il avait passé ses jeunes années, et, convaincu que ce serait pour lui un devoir agréable de regagner et de renforcer son influence dans ces parages, il déclara son intention d'y passer un mois ou deux avec sa famille, avant la fin de l'automne : M. Gascoigne se réjouit de cette perspective. Bref, le voyage continua et se termina à la satisfaction mutuelle des deux voyageurs.

Gwendolen pensait constamment à Deronda ; mais ayant oublié de prendre son adresse, son seul moyen de l'obtenir était de la demander à sir

Hugo. Elle ne s'aveuglait pas sur les commentaires auxquels pourraient donner lieu ses signes de dépendance envers Daniel ; les rebuffades de Grandcourt avaient suffisamment éclairé son orgueil. Mais la force, la ténacité de sa nature la précipitaient dans cette dépendance ; elle ne voulait, à aucun prix, perdre l'appui de Deronda, ni reculer devant l'entrevue à laquelle aspirait son âme. Quand elle fut arrivée à Park-Lane et qu'elle eut appris que le baronnet allait partir pour l'abbaye afin d'y voir sa famille pendant une couple de jours, après lesquels il reviendrait s'occuper des affaires de Gwendolen, elle lui dit sans hésitation en présence de sa mère :

— Sir Hugo, j'aurais besoin de voir M. Deronda aussitôt que possible. Je ne connais pas son adresse. Voulez-vous me la dire, ou lui faire savoir que je tiens à lui parler ?

— Je ne sais si en ce moment il est chez lui ou à l'abbaye, répondit le baronnet, mais je vais m'en assurer en lui envoyant un mot. S'il est à l'abbaye, je m'acquitterai de votre message et vous l'enverrai tout de suite. Je suis certain qu'il ne demandera pas mieux que de vous obéir.

Le baronnet avait la persuasion que Gwendolen ressentait pour Deronda un attachement passionné dont le germe avait crû peu à peu, et ses premiers soupçons lui revinrent avec plus de force que jamais. Pour lui, ç'aurait été une jolie histoire que de voir s'unir cette belle créature à son favori Dan ; à son avis, ils étaient faits l'un pour l'autre, et l'insupportable mari avait disparu à point nommé. Sir Hugo aurait désiré voir cette femme charmante aussi heureuse que possible, mais un doute le contrariait ; celui de savoir si le trop discret Dan n'avait pas dans la tête un plan opposé au sien et dans le cœur un amour pour une autre que l'aimable madame Grandcourt, ce qui mettrait obstacle à un mariage si bien préparé. Sir Hugo s'irritait contre Deronda à cette idée ; mais il faut reconnaître que ces dispositions étaient prématurées quinze jours seulement après la mort de Grandcourt. Il arrive trop souvent à la pensée d'être en avance ou en retard.

Quoi qu'il en soit, le baronnet envoya le billet à l'appartement de Deronda, où on le trouva.

XIII

Ce ne fut pas sans appréhension que Deronda obéit au nouvel appel de Gwendolen. Ce n'était pas sa vanité, mais sa vive sympathie pour elle, qui lui faisait craindre que son cœur ne fît au sien de plus larges demandes que celles auxquelles il aurait pu satisfaire, et il redoutait que Gwendolen ne s'attachât à lui avec une insistance trop passionnée. Sa bonté native l'avait incité à la sauver de la douleur, à la protéger contre les dangers de l'isolement, et à achever la délivrance qu'il avait commencée par le rachat monitoire du collier. Mais, aujourd'hui, l'amour et le devoir l'enlaçaient dans de nouvelles obligations, et l'impulsion qui l'avait fait agir d'abord ne pouvait pas plus longtemps influencer sur sa vie ; cependant, elle l'occupait encore, et il éprouvait une émotion à la fois pénible et douce à l'idée d'avoir à répondre à la sollicitation de ses yeux et de ses paroles.

Il l'attendait dans le petit salon où ils s'étaient assis lors de la soirée musicale où Gwendolen lui avait dit pour la première fois que son sort dépendait de lui, et son appel s'était confondu avec le cri mélodique : *Per pietà non dirmi addio*. Seulement la mélodie était chantée par la voix chérie de Mirah. Il se promenait de long en large dans ce salon et pensait à cette jeune femme dont la vie avait, comme la sienne, subi une transformation, mais une transformation tragique vers un résultat indécis, auquel il sentait avec regret que sa propre action était encore liée.

Gwendolen entra. Elle paraissait changée, non seulement par son vêtement de veuve, mais encore par une tranquillité d'expression plus satisfaisante que celle qu'il avait vue sur son visage à Gênes. Cette satisfaction provenait de ce que Deronda était là ; cependant, lorsqu'ils se tendirent la main, aucun sourire n'apparut sur leurs lèvres ; ils étaient oppressés par leurs souvenirs et par d'inquiètes prévisions.

— Vous êtes bien bon d'être venu, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. — Il s'assit en face d'elle. — Je vous ai prié de venir, continua-t-elle, parce que j'ai besoin que vous m'appreniez ce que je dois faire. Ne craignez pas de me dire ce que vous croirez juste, parce que cela pourrait me paraître dur ; j'ai résolu de m'y soumettre. J'ai eu peur, un jour, d'être

pauvre ; je ne pouvais souscrire à l'idée d'être commandée par d'autres ; c'est pourquoi j'ai fait... je me suis mariée. J'ai enduré de pires maux, et je crois que je m'habituerai à la pauvreté si vous jugez que je le doive. Vous connaissez le testament de mon mari ?

— Oui, sir Hugo m'en a parlé, répondit Deronda, qui devina ce qu'elle allait lui demander.

— Dois-je accepter ce qu'il m'a laissé ? reprit-elle avec une vivacité nerveuse. Je veux vous ouvrir mon cœur. Peut-être ignorez-vous que ce fut en grande partie à cause de ma mère que je me suis mariée ? J'étais égoïste, mais je l'aimais et je souffrais à l'idée qu'elle serait dans le besoin. Ma plus grande consolation, quand je me trouvais malheureuse, était de la savoir en meilleure situation par mon mariage. Ce serait une souffrance pour moi si elle était de nouveau dans le dénuement. J'ai pensé qu'en n'acceptant que ce qui peut strictement suffire à son entretien... et pas plus... rien pour moi... je ne ferais pas mal ; car j'étais bien précieuse pour ma mère !... et il m'a pris à elle !... et il croyait... et si elle avait su...

Elle n'en put dire davantage. Elle s'était préparée à cette entrevue sans penser à autre chose qu'à la question intéressant sa mère ; mais il en avait découlé des pensées et des raisonnements qu'il lui était difficile de formuler, et ces souvenirs périlleux qui accouraient en foule, rendaient ses paroles de plus en plus agitées et tremblantes. Elle avait baissé les yeux et regardait ses mains, dont les bagues étaient absentes, à l'exception de son anneau de mariage.

— Ne vous faites pas de mal en parlant de ces sortes de choses, dit tendrement Deronda, cela n'est pas nécessaire ; le cas est très simple. Je crois pouvoir le juger sainement. Vous me consultez parce que je suis le seul à qui vous ayez confié la partie douloureuse de votre existence, et je comprends vos scrupules. — Il ne continua pas, voulant lui laisser le temps de se remettre. Son silence parut plein de bonté à Gwendolen, qui osa lever yeux et le regarder quand il reprit :

— Vous avez conscience de quelque chose que vous considérez comme un crime envers le défunt. Vous croyez avoir perdu tout droit de vous dire sa femme. Vous reculez devant l'idée de prendre ce qui vient de lui. Vous désirez demeurer pure en ne profitant en rien de sa mort. Votre cœur vous

pousse à vous punir, à châtier l'être qui a désobéi à votre meilleur vouloir, le vouloir qui luttait contre la tentation. J'ai connu moi-même un sentiment de ce genre. Me comprenez-vous ?

— Oui ; je désire être bonne, ne pas ressembler à ce que j'ai été. J'essayerai de supporter ce que vous croirez devoir m'imposer. J'ai déjà tâché de vous dire ce qu'il y a de pire en moi. Que dois-je faire ?

— Si personne que vous n'était intéressé à cette question, j'oserais à peine insister contre votre résolution ; mais je me guide sur votre sollicitude pour madame Davilow, qui me paraît juste. Je ne pense pas que les devoirs de votre mari envers vous soient annulés par aucune action que vous ayez commise. Il est entré volontairement dans votre vie, et il en a affecté le cours de la manière la plus tyrannique. En laissant même ce point à l'écart, il était obligé, dans sa position, de pourvoir à l'entretien de votre mère, et il a naturellement compris que, si ce testament devait avoir son effet, elle partagerait la provision faite pour vous.

— Elle a eu huit cents livres par an. Je pensais les prélever et abandonner le reste, dit Gwendolen.

— Votre devoir n'est pas de limiter cette clause. Vous en feriez une énigme pénible pour madame Davilow. Un revenu dont vous vous priveriez lui rendrait le sien trop amer. Votre situation aussi deviendra difficile. Nous avons été d'accord à Gênes que le fardeau qui surcharge votre conscience ne doit être connu de personne. Votre avenir sera beaucoup plus bienfaisant si vous épargnez aux autres la peine que leur causerait cette certitude. À mon avis, vous n'avez qu'à adhérer aux clauses du testament de votre mari, et à laisser à vos remords le soin de vous dire l'usage le meilleur que vous pourrez faire de votre indépendance.

— Je me sou mets à votre décision ; mais quelle autre chose ferai-je encore ? — Elle ne put dire que ces seules paroles, et même ce fut trop dans l'état d'émotion où elle était ; elle sentit son impuissance et ne put retenir de grosses larmes qui tombèrent de ses yeux. Deronda souffrait aussi ; mais les conséquences imminentes étaient trop visibles pour qu'il ne se sentît pas obligé à un effort de conscience. Quand elle eut séché ses larmes, il lui dit d'un ton affectueux :

— Vous irez bientôt à la campagne avec madame Davilow ?

— Oui, dans huit ou dix jours.

Elle attendit un peu et reprit :

— Je veux être bonne pour elles toutes... Elles peuvent être plus heureuses que moi : n'est-ce pas le mieux que je puisse faire ?

— Je le crois. Ce devoir n'est pas douteux et il en fera naître d'autres pour vous. Votre vie, considérée comme une dette, peut sembler, à distance, la plus triste des existences ; mais il n'en sera réellement pas ainsi. Ce qui attriste la vie, c'est le manque de but ; mais, quand on a commencé à agir dans le but pénitentiel et aimant que vous avez dans l'âme, il arrive des satisfactions inattendues, et vous verrez votre vie croître et fleurir comme une plante.

Elle tourna les yeux vers lui avec le regard d'un homme altéré qu'attire le murmure d'une source qu'il n'a pas encore vue.

— Cette douleur, reprit-il, vous est arrivée pendant que vous êtes encore bien jeune... Essayez d'y penser, non comme à une spoliation de votre vie, mais comme à une préparation.

Quelqu'un qui aurait entendu les intonations de sa voix aurait cru qu'il intercédait pour son propre bonheur.

— Voyez ! vous avez été sauvée des maux les plus affreux qui pouvaient résulter de votre mariage... Vous avez senti que vous commettiez un tort... Vous avez eu une vision d'acte injurieux, égoïste, une vision de dégradation possible. Pensez qu'un ange, vous voyant sur la route de l'erreur, vous a pris par la main et vous a montré l'horreur de la vie que vous deviez éviter. Puisque cela vous est arrivé dans votre printemps, pensez-y comme à une préparation. Vous pouvez, vous voulez être une des femmes les meilleures et vous conduire de façon que les autres s'estiment heureux que vous soyez née.

Ces paroles furent pour Gwendolen comme l'attouchement consolateur d'une main miraculeuse. Des émotions diverses parcoururent tout son être avec une force qui semblait le commencement d'une nouvelle existence, tant est fécond l'espoir divin du relèvement moral. Mais cette nouvelle existence, elle ne pouvait la séparer de la présence de Deronda ; elle ne demandait pas qu'il l'aimât, ni qu'il s'attachât à elle ; non ! elle ne voulait

que respirer le souffle de son esprit. Elle ne répondit pas. Daniel s'avança, et, lui tendant la main, dit :

— Je ne veux pas vous fatiguer.

Elle tressaillit à l'idée qu'il allait partir et mit sa main dans la sienne, sans rien dire.

— Vous paraissez encore souffrante. Vous n'êtes pas redevenue vous-même, ajouta-t-il en lui serrant la main.

— Je dors peu, répondit-elle avec son ancien accent découragé. Les choses se renouvellent en moi, toujours les mêmes ; elles reviennent, elles reviendront sans cesse, murmura-t-elle en frissonnant.

— Elles s'affaibliront graduellement, dit Deronda, qui ne pouvait pas se décider à lâcher sa main, ni à s'éloigner brusquement.

— Sir Hugo a le projet de venir demeurer à Diplow. dit-elle. Vous y viendrez aussi ?

— Probablement, répondit-il ; mais, sentant que ce mot était trop froid, il ajouta comme correctif : — Oui, j'irai ; puis il laissa aller sa main après une pression amicale dont la signification voulait dire : « Au revoir ! »

— Ne reviendrez-vous pas me voir avant que je quitte Londres ? demanda Gwendolen timidement et avec de la tristesse dans le regard.

— Si je puis vous être utile, si vous le désirez, certainement je reviendrai.

— Il faut que je le désire, s'écria-t-elle impétueusement. Vous savez qu'il le faut. Quelle force aurais-je sans cela ? Quel autre que vous est ici pour moi ?

Un nouveau sanglot s'éleva.

L'angoisse se peignit sur les traits de Deronda. Il paraissait malheureux en disant :

— Je viendrai certainement.

Elle aperçut ce changement ; mais le soulagement qu'elle ressentit en apprenant qu'elle le reverrait ne laissait aucune place à un autre sentiment, et il y eut en elle un retour de courage avec l'espoir.

— Ne soyez pas malheureux à cause de moi, dit-elle affectueusement ; je me souviendrai de vos paroles... de toutes. Je me rappellerai ce que vous

attendez de moi... J'essayerai.

Elle lui tendit de nouveau la main, comme si elle avait oublié ce qui s'était passé, mais nul sourire n'apparut sur ses lèvres. Elle n'avait pas souri depuis la mort de son mari. Quand elle fut seule, on l'aurait prise pour la statue mélancolique de la Gwendolen, qui, autrefois, était toujours prête à rire quand les autres étaient graves.

Deronda revint encore deux fois à Park-Lane avant le départ de Gwendolen ; mais ses visites eurent lieu en présence de madame Davilow et par conséquent l'agitation fut moins grande. Depuis qu'elle avait consenti à accepter son revenu, elle avait conçu un projet dont elle aimait à parler : c'était de retourner avec sa mère et ses sœurs à Offendene, et, selon son expression, reporter sa vie à l'époque où elles y arrivèrent pour la première fois et où autour d'elle tout était bonheur ; seulement, elle ne le savait pas alors. On en parla à sir Hugo, qui se chargea de louer Gadsmere à un prix qui devait couvrir au delà celui du loyer d'Offendene. Tous ces détails furent racontés à Deronda : il écouta volontiers ce qu'on lui communiqua sur ce sujet, qui semblait devoir un peu occuper l'attention de Gwendolen et concourir à la calmer. Il ne dit et elle ne lui demanda rien de ce qui l'occupait principalement. Il suffisait à Gwendolen de savoir qu'il viendrait à Diploew avant la fin de l'automne. Elle ne pensa pas non plus aux Lapidoth, à la petite juive et à son frère, qui devaient pourtant peser d'un si grand poids sur sa destinée.

LXIV

En attendant, Ezra et Mirah, que Gwendolen ne comprenait pas dans sa pensée sur Deronda, voyaient leurs relations avec lui se resserrer davantage.

Le père Lapidoth avait quitté sa fille, dominé par la possibilité de risquer au jeu l'argent qui lui resterait en sus de ce qu'il lui fallait pour payer sa nourriture, sans aucunement se soucier de la perspective qui l'attendait ni des résolutions qu'il aurait à prendre. Avant d'avoir tout perdu, il ne considéra pas s'il s'adresserait de nouveau à Mirah ou s'il braverait la

présence de son fils. Au premier moment, il avait reculé devant l'idée de revoir Ezra, et la bourse de Mirah, qu'il tenait dans ses mains, suffisait pour bannir de son esprit l'idée de nécessités futures. Mais, si l'appétit du jeu est bien autrement fort que l'appétit de l'estomac, encore faut-il faire au moins un repas par jour, et, quoique celui de Lapidoth fût des plus modérés, il ne pouvait apaiser sa faim qu'avec de l'argent comptant. Quand, après une courte visite à une maison ayant pour enseigne « les Pyramides », il eut doublé et triplé d'abord, puis enfin perdu les trente shillings de Mirah, il sortit, le porte-monnaie vide, indécis s'il le vendrait ou s'il irait le rendre à sa fille, en lui déclarant qu'il s'était servi du contenu pour payer une dette qu'on lui avait réclamée. Lapidoth se disait, d'ailleurs, qu'il avait un droit sur ce que possédaient ses enfants, et que ce droit était plus fort que le juste ressentiment d'Ezra. Après tout, demeurer avec ses enfants était ce qu'il pouvait faire de plus raisonnable, et plus il pensa à revoir son fils, moins il recula, son imagination lui offrant la chance d'avoir de l'argent en poche sans se donner de mal. Le résultat de sa réflexion le conduisit, deux jours après avoir revu Mirah, vers le petit square de Brompton, avec l'espoir de la voir entrer ou sortir. Mais déjà le soir tombait ; après avoir un peu attendu et se sentant fatigué il se dit qu'il pouvait sonner, et, si sa fille n'était pas à la maison, il demanderait l'heure à laquelle elle rentrerait. En approchant, il l'entendit qui chantait ; elle n'était donc pas sortie. Mirah était au piano et disait la mélodie qui commence par *Herz, mein Herz*, qu'Ezra écoutait les yeux fermés, lorsque madame Adam ouvrit la porte et dit avec un peu d'embarras :

— Il y a en bas un monsieur qui se dit votre père, miss.

— Je descends, répondit Mirah en se levant et en regardant son frère.

— Non, Mirah, non ! dit Ezra avec autorité. — Faites-le monter, madame Adam.

Mirah debout se tordait les mains, frissonnait d'anxiété, tout en continuant de regarder Ezra, qui s'était levé aussi et qui, évidemment, était très ému. Son visage reflétait une expression qu'elle n'y avait jamais vue ; son front se plissait ; on lisait sur ses lèvres la même sévérité qui jaillissait de ses yeux.

Quand madame Adam revint pour introduire l'étranger, elle jeta un regard sur le groupe et se dit en refermant la porte : « C'est assurément le père. » Lapidoth s'était donné à l'avance un air mélancolique, mais il tremblait réellement lorsqu'il dit :

— Eh bien, Ezra, mon fils, tu ne dois pas me reconnaître après tant d'années de séparation ?

— Je vous reconnais... trop bien... mon père, dit Ezra avec une sévérité solennelle qui fit résonner le mot « père » comme un reproche.

— Ah ! tu n'es pas content de moi ? je ne m'en étonne pas. Les apparences me condamnent. Quand un homme tombe dans la gêne, il ne peut pas faire ce qu'il voudrait. Cela n'empêche pas que j'ai bien souffert. — En parlant, il retrouvait toujours sa volubilité et son effronterie ; alors, se tournant vers Mirah, il lui tendit le porte-monnaie, en disant :

— Voici ta petite bourse, ma chère. J'ai pensé que tu en étais inquiète parce qu'il y a quelque chose d'écrit. Je l'ai vidée, tu vois ; j'avais une dette à payer pour ma nourriture et mon logement. Je savais que tu ne regretterais pas que je me sois acquitté de cette dette, et me voici... sans un sou dans ma poche... à la merci de mes enfants. Vous pouvez me renvoyer si vous voulez, sans avoir besoin d'appeler la police. Dis ceci, Mirah : « Mon père, j'ai assez de vous ; j'étais votre bijou ; vous avez dépensé pour moi tout ce que vous aviez lorsque je ne pouvais rien faire sans vous ; mais je puis faire mieux sans vous maintenant. » Dis cela, et je pars sur-le-champ. Je ne te tourmenterai plus.

Comme d'habitude, il y avait des larmes dans sa voix.

— Vous savez bien que je ne dirai jamais cela, mon père, répondit Mirah avec désespoir ; car tout ce qu'il venait de dire n'était que mensonge, et elle le savait ; elle comprenait aussi qu'il avait l'intention de s'installer chez eux.

— Mirah, ma sœur, laisse-nous ! dit Ezra d'un ton décisif.

Elle le regarda hésitante, suppliante, craignant l'arrêt qu'il allait prononcer, mais incapable de sortir sans intercéder pour ce père qui était pour elle comme une douloureuse excroissance sur sa chair, mais qu'elle n'aurait pu en arracher sans une peine affreuse. Elle s'approcha de son frère, lui prit la main et lui dit à voix basse :

— Souviens-toi, Ezra ! Tu as dit que notre mère ne l'aurait jamais chassé !

— Sois sans crainte et retire-toi, dit-il.

Elle quitta la chambre ; mais après avoir monté quelques marches, elle s'assit sur l'escalier, le cœur palpitant. Si son frère allait être trop sévère !... Si son père partait !...

Lapidoth eut une vague perception de ce qui se préparait pour lui dans l'esprit de son fils ; mais il commençait à se prêter à la situation et il comptait répondre par une froideur de supériorité à toute tentative de l'humilier. Ce fils, à l'œil hagard et dont la voix semblait sortir du sépulcre, l'impressionnait cependant plus qu'il ne l'aurait voulu.

— Cette maison où nous sommes, dit Ezra, est entretenue en partie par la générosité d'un ami bien cher qui prend soin de moi, et en partie par le travail de ma sœur, qui se suffit à elle-même. Tant que nous aurons un toit, nous ne vous en exclurons pas. Nous ne voulons pas vous livrer en pâture à vos vices, car vous êtes notre père, et, quoique vous ayez oublié vos devoirs, nous connaissons les nôtres. Mais jamais je n'aurai confiance en vous. Vous êtes parti en emportant jusqu'au dernier sou, laissant vos dettes impayées ; vous avez abandonné ma mère ; vous lui avez volé sa fille et vous lui avez brisé le cœur. Vous êtes devenu joueur, et, au lieu de conscience, vous n'avez plus qu'un insatiable désir. Vous étiez prêt à vendre ma sœur, vous l'aviez vendue ; mais votre attente a été déçue et vous n'avez pu en toucher le prix. L'homme qui a fait de telles choses ne doit jamais s'attendre à ce que l'on se fie à lui. Nous partagerons notre nourriture avec vous ; vous aurez un lit et des habits ; nous nous acquitterons de ce devoir, parce que vous êtes notre père, mais nous ne nous fierons pas à vous. Vous êtes un méchant homme ! Vous avez fait le désespoir et le malheur de notre mère ! Se dire qu'un pareil homme est notre père, c'est comme si nous sentions sur notre chair un tison ardent qui ne s'éteindra jamais. C'est l'Éternel qui nous l'a imposé ; et, quand même la justice humaine vous aurait châtié, quand même vous auriez commis des crimes et que votre corps flotterait inerte devant le mépris de la foule, nous dirions : « C'est notre père ; faites place, que nous puissions l'enlever de votre vue ! »

En se préparant à cette scène, Lapidoth n'avait pu prévoir quelle serait l'intensité de l'éclair, ni quel cours il prendrait. Il n'avait pu prévoir l'effet, si nouveau pour lui, de cette voix de l'âme de son fils. Elle toucha ce ressort d'excitabilité hystérique dont Mirah avait été si souvent témoin quand il se mettait à sangloter sans motif. Lorsque Ezra eut fini, Lapidoth se laissa tomber sur une chaise, et pleura comme une femme, la tête appuyée sur la table ; et quoique ces larmes fussent une réaction inévitable sous la flagellation des termes dont son fils s'était servi pour le flétrir, elles devinrent pour lui une précieuse ressource contre la difficulté du moment.

Ezra se rassit sans rien dire de plus, épuisé qu'il était par le choc produit sur son frêle organisme par cette explosion de sentiments que, pendant des années, il avait accumulés dans la solitude et le silence. Ses mains décharnées tremblaient sur les bras de son fauteuil ; la voix lui aurait manqué s'il lui avait fallu répondre à une question. Mais l'oreille attentive de Mirah avait perçu un son que son cœur reconnut, et il lui fut impossible de rester plus longtemps dehors. En entrant dans la chambre, sa première inquiétude fut pour Ezra ; elle courut à lui, prit ses mains dans les siennes et les lui serra passionnément ; mais il ne parla ni ne la regarda. Lapidoth, quoique sa tête fût cachée, savait très bien que sa fille venait d'entrer ; il se redressa, passa son mouchoir sur ses yeux, tendit la main vers elle et lui dit avec un enrouement plaintif :

— Adieu, Mirah ; ton père ne t'ennuiera plus. Il est digne de mourir comme un chien dans un fossé, et il le veut. Si ta mère avait vécu, elle m'aurait pardonné. Il y a trente-quatre ans que je lui mis l'alliance au doigt sous la *chuppa* quand nous fûmes mariés. Elle m'aurait pardonné et nous aurions fini nos vieux jours ensemble. Mais je ne l'ai pas mérité. Adieu !

Il se leva ; mais Mirah, posant sa main sur lui, le retint. Elle ne pleurait pas ; elle ne se plaignait pas, mais elle était comme hors d'elle-même quand elle s'écria :

— Non, mon père, non !...

Puis, se tournant vers son frère :

— Ezra, dit-elle, tu ne l'as pas renvoyé ?... Restez, mon père, et oublions les torts... — Ezra... c'est impossible !... Je ne puis dire à mon père : « Va et meurs !... »

— Je ne l'ai pas dit, répliqua Ezra en faisant un grand effort, j'ai dit :
« Restez et soyez protégé. »

— Alors vous resterez, mon père... Nous aurons soin de vous. Venez avec moi !

Et elle l'attira vers la porte. C'était ce que voulait Lapidoth ; il voyait avec plaisir la docilité de sa fille et crut qu'un changement d'habitudes lui serait possible. Elle le fit descendre au parloir et lui dit :

— C'est ici que je travaille quand je ne suis pas avec Ezra. Derrière, il y a une chambre à coucher qui sera la vôtre. Vous resterez avec nous et vous serez bon, mon père. Dites-vous que vous êtes revenu auprès de ma mère et qu'elle vous a pardonné. C'est par ma voix qu'elle vous parle.

Mirah l'implorait, mais elle ne put lui rendre une de ses caresses d'autrefois. Lapidoth eut bientôt recouvré son calme et parla à sa fille de l'amélioration de sa voix et d'autres sujets analogues. Quand madame Adam vint pour débarrasser la table sur laquelle il avait soupé, il entama une conversation avec elle, afin de lui montrer qu'il n'était pas un homme commun, quoique ses vêtements n'en donnassent pas la preuve.

Pendant ses heures d'insomnie de la nuit, il fit toutes sorte de supputations pour calculer combien Mirah pouvait avoir d'argent ; puis ses pensées se portèrent sur la *roulette*, sur la méthode qu'il avait suivie, et sur la martingale qui l'avait fait perdre. Certes, il avait eu de bonnes raisons pour venir en Angleterre ; mais, à tout prendre, c'était un maudit pays.

Telles furent les visions qui le hantèrent pendant cette première nuit qu'il passait sous le toit de ses enfants. Quant à son fils irrité et au jugement terrible qu'il avait prononcé, ce fut à peine s'il s'en souvint. Ezra passa devant ses yeux comme un fantôme immatériel, et ses paroles furent couvertes par le bruit des numéros et les mouvements du jeu, qui semblaient être devenus le fond de sa conscience.

Deronda fut désagréablement surpris, lorsqu'il revint de l'abbaye, de trouver ce père, si peu désirable, installé dans l'appartement de Brompton. Mirah avait cru nécessaire de parler de lui à son père et même de lui raconter brièvement de quelle manière avait commencé son commerce amical avec Ezra et la sympathie qui avait cimenté leur affection mutuelle. Elle passa légèrement sur ce que Daniel avait fait pour elle, en omettant surtout de lui dire qu'il l'avait secourue au moment où elle allait se noyer ; elle lui parla de son refuge dans la famille Meyrick, de façon à lui faire supposer que c'était par ses amies que Deronda l'avait connue. Elle n'aurait pu consentir à tout lui révéler, car elle ne voulait pas même permettre que son père pût avoir la moindre idée de ses rapports avec Daniel. Lapidoth, de son côté, et pour des raisons à lui connues, n'était pas tenté de la questionner sur les circonstances de sa fuite et sur son arrivée en Angleterre. Ce qui l'intéressait bien davantage, c'était de savoir que ses enfants avaient un ami bienfaisant, un protecteur, qui occupait, en apparence, une haute position dans la société anglaise.

Ezra ne crut pas devoir taire à Deronda la nouvelle condition imposée à leur existence.

— Je suis devenu calme en le voyant maintenant, dit-il en terminant son récit, et j'essaye de me persuader que la tendresse de ma sœur et la vie paisible que nous menons l'engageront à ne plus succomber à la tentation. J'ai enjoint à Mirah, qui a juré de m'obéir, de ne point lui donner d'argent. Je l'ai convaincue que ce serait le plus sûr moyen de le conduire à sa perte.

Deronda était revenu le troisième jour après l'arrivée de Lapidoth. Les nouveaux vêtements commandés pour lui n'étaient pas encore prêts, et, comme il désirait produire une impression favorable, il ne tint pas à se présenter dans ses habits râpés. Il s'était mis à sa fenêtre pour guetter la sortie de Daniel, et s'étonna de sa jeunesse, dont Mirah ne lui avait rien dit, et qu'il n'aurait pas supposé chez un homme qui s'était pris d'une sérieuse amitié pour le sépulcral Ezra et pour des études qui sentaient le mois. Il se figura que le vrai motif qui attirait Deronda était un amour ardent pour Mirah. Tant mieux alors ! car cet amour lui promettait plus d'indulgence qu'un simple attachement pour Ezra ; il espérait bien se recommander lui-même au jeune homme et annuler toute prévention défavorable. Lorsque Deronda revint, Lapidoth, tout de neuf habillé et satisfait de sa prestance,

était dans la chambre avec Ezra qui considérait comme un devoir de tolérer la présence de son père, malgré le dégoût invincible qu'il ressentait pour lui. Daniel se montra froid et réservé ; la vue de cet homme qui avait flétri la vie de sa femme et influé d'une façon si désastreuse sur celle de ses proches, lui inspirait une répulsion qui allait jusqu'au malaise physique. Mais Lapidoth ne se découragea pas ; il demanda la permission de rester et d'écouter la lecture des papiers contenus dans le coffre ; il se rendit même utile en déchiffrant un manuscrit difficile en vieil allemand. Il alla jusqu'à suggérer l'idée d'en faire une transcription et de recopier en outre d'autres originaux en mauvais état. La vue d'Ezra, disait-il, était affaiblie, au lieu que la sienne était encore très bonne. Deronda accepta l'offre en voyant un air de satisfaction sur la figure d'Ezra, qui, néanmoins, dit aussitôt que ce devait être fait sous ses yeux, ne pouvant laisser les papiers sortir de sa présence, par crainte d'un accident quelconque. Le pauvre malade ressemblait à un geôlier qui est condamné à surveiller ; s'il avait laissé son père seul, il n'aurait pas cru qu'il travaillait de bonne foi. Lapidoth s'imposa une rude contrainte pour gagner les bonnes grâces de Deronda, mais la présence de ce père importun élevait entre lui et Mirah une barrière nouvelle et impalpable, chacun d'eux redoutant d'être souillé par les déductions de son esprit, chacun d'eux interprétant faussement leur réserve et leur défiance. Un temps bien long se serait écoulé de la sorte, si une nouvelle lumière n'était venue éclairer Deronda.

Aussitôt après son court séjour à l'abbaye, il avait été voir Hans Meyrick, à l'amitié duquel il se croyait obligé de faire connaître les vrais motifs de son dernier voyage et les changements qui en résultaient pour lui. Mais Hans ne se trouvait pas à la maison et on le croyait à la campagne pour quelques jours. Daniel lui ayant laissé un mot, attendit une semaine sa réponse. Comme celle-ci se faisait trop attendre, et qu'il craignait un nouveau caprice du trop susceptible artiste, il alla lui faire une seconde visite et fut introduit dans son atelier, où il le trouva en petite jaquette, sans gilet, ses longs cheveux encore humides du bain qu'il leur avait fait prendre, avec l'air d'un homme fatigué et contrarié. Il tenait sa palette et ses pinceaux et s'était mis debout devant son chevalet. Après qu'ils eurent échangé une poignée de main, Daniel dit :

— Vous n’avez pas l’air d’un homme qui revient de la campagne, mon vieux camarade. Est-ce à Cambridge que vous êtes allé ?

— Non, répondit Hans en déposant ses ustensiles de peinture ; j’ai été fumer de l’opium. J’en avais toujours l’idée, car je voulais savoir quelle béatitude produisent ces vapeurs ; or, me trouvant précisément sans béatitude, j’ai pensé qu’il était judicieux de profiter de cette occasion. Mais je vous donne ma parole que je ne toucherai plus à cette béatitude. Ma constitution s’y refuse.

— Et pour quel motif êtes-vous allé fumer de l’opium ? lui demanda Deronda. Vous étiez en très bonnes dispositions quand vous m’avez écrit.

— Oh ! rien de bien particulier. Je commençais à trouver le monde fastidieux ! Une maladie du génie sans doute ! et, par le fait, j’étais las de demeurer vertueux sans récompense.

— Rien autre ? Pas de vexation réelle ?

Hans fit de la tête un signe négatif.

— Je venais vous parler de mes affaires, reprit Deronda ; mais il me sera impossible de le faire avec bonne grâce, si vous me cachez les vôtres.

— Je n’ai pas eu d’affaires, répondit Hans, si ce n’est une querelle avec un brocanteur. Et puis, en me parlant pour la première fois de vos affaires, ce n’est, de votre part, que payer une vieille dette.

Daniel était persuadé que Hans agissait superficiellement ; mais il comptait sur un retour de son ancienne franchise après qu’il lui aurait fait ses confidences.

— Vous avez ri, dit-il, vous vous êtes moqué de mon mystérieux voyage en Italie, Hans : c’était pour un objet qui touchait au bonheur de ma vie, aux racines mêmes de mon existence. Je n’ai jamais rien su de mes parents, et j’allais à Gênes pour connaître ma mère. Elle est la fille d’un juif éminent ; mon père était son cousin, mais il est mort il y a longtemps, lorsque je sortais à peine du berceau. Bien des choses m’avaient fait penser à cette origine comme à une probabilité, et j’étais si bien préparé pour recevoir cette révélation, que jeu fus heureux... — heureux d’être né juif !

— Vous ne me voyez pas surpris, Deronda, répondit Hans.

— Vous le saviez donc ?

— C'est ma mère qui me l'a appris. Elle était allée à Brompton le lendemain de votre arrivée : le frère et la sœur le lui dirent. Vous vous imaginez bien, n'est-ce pas, que nous ne pouvons nous en réjouir comme eux ! Mais, si vous en êtes heureux, je le serai aussi à la fin, si la fin est ce que je prévois.

— Je comprends que vous ne partagiez pas mon sentiment, répliqua Deronda ; mais je ne puis garder le silence sur ce qui peut jeter un nouveau jour sur mon avenir. J'ai adopté quelques-unes des idées de Mordecai, et j'essayerai de les réaliser autant que mes moyens me le permettront. Je me propose d'aller en Orient et de rester absent plusieurs années.

Hans ne répondit rien ; il se leva, prit sa palette et se plaça de manière à tourner le dos à Daniel, auquel il dit d'une voix concentrée :

— Excusez ma question, mais madame Grandcourt le sait-elle ?

— Non, répondit Deronda un peu irrité, et vous m'obligeriez, Hans, de ne pas plaisanter sur ce sujet. Les notions que vous en avez sont loin de la vérité ; elles sont le contraire de la vérité.

— Je ne suis pas plus disposé à plaisanter que si j'assistais à mes propres funérailles, dit Hans. Mais je ne suis pas sûr que vous sachiez quelles sont mes notions sur ce sujet.

— Peut-être ; mais laissez-moi vous dire, une fois pour toutes, qu'en ce qui regarde madame Grandcourt, je n'ai jamais eu et n'aurai jamais envers elle la position d'un amant. Si vous avez sérieusement interprété ainsi ce que vous avez observé, vous vous êtes totalement trompé.

— Me serais-je trompé aussi dans une autre interprétation ? fit Hans.

— Laquelle ?

— Que vous n'avez pas le désir de prendre la position d'amant vis-a-vis d'une autre personne qui n'est ni femme ni veuve ?

— Je ne vous comprends pas, Meyrick. Il est fâcheux que nos désirs mutuels se contrarient ; mais je compte que vous me direz si vous avez un motif fondé pour supposer que vous réussirez.

— Voilà une question qui me semble superflue de votre part.

— Pourquoi superflue ?

— Parce que vous savez pertinemment le contraire... et que... probablement... vous avez eu la meilleure preuve pour vous en convaincre.

— Je serai avec vous plus franc que vous ne l'êtes avec moi, s'écria Deronda, mécontent de cette démonstration de colère de Hans, et cependant chagriné pour lui. Je n'ai jamais eu la plus petite preuve que je pourrais réussir. En réalité, j'ai fort peu d'espoir.

Hans se retourna brusquement vers son ami, mais aussitôt il se remit à sa peinture.

— Et, dans notre situation présente, continua Daniel, froissé à l'idée que Hans le soupçonnait d'un manque de sincérité, je ne vois pas comment je pourrais, de propos délibéré, lui faire connaître ce que je ressens pour elle. Si elle ne peut me payer de retour, j'aurai troublé son repos ; car ni elle ni moi ne pouvons quitter son frère et nous nous rencontrerons continuellement à côté de lui. Si l'aveu involontaire de mon sentiment devait lui causer de la peine, je ne me considérerais que comme un être malfaisant, un animal nuisible.

— Je ne crois pas avoir jamais avoué mon sentiment pour elle, dit Hans comme pour se venger.

— Alors vous supposez que nous sommes tous deux au même cran ? Vous n'avez point de raison, en ce cas, pour m'envier.

— Oh ! pas la moindre, répondit Hans avec une ironie amère. Vous avez mesuré mon opinion et vous savez qu'elle dépasse vos avantages.

— Je suis un ennui pour vous, Meyrick ; j'en suis peiné, mais je n'y puis rien, dit Deronda en se levant. Après ce qui s'est passé entre nous déjà, je tenais à vous donner cette explication et je ne vois pas que mes prétentions soient un grand obstacle pour vous. Il n'est pas probable que je réussisse dans les circonstances actuelles, maintenant que leur père est là ! Savez-vous que le père est avec eux ?

— Oui. S'il n'était juif, je l'enverrais au diable, dit Hans.

— Nous nous voyons, elle et moi, avec plus de contrainte que jamais. Les choses peuvent durer ainsi pendant des années, sans que je sache ce qu'elle ressent pour moi. Voilà la situation véritable, Hans. Nous devons

renoncer à cette sorte de rivalité qui probablement n'aboutira à rien. Notre amitié peut supporter cet effort.

— Non, elle ne le peut pas ! s'écria Hans en jetant furieusement ses pinceaux ; puis il fourra violemment ses mains dans ses poches et se rapprocha de Deronda, qui recula un peu et le regarda étonné. — Notre amitié... mon amitié... ne peut pas supporter l'effort de me montrer lâche et ingrat envers vous, en un mot d'envier votre bonheur !... Car vous êtes le plus heureux coquin de la terre ! Si Mirah aime quelqu'un, mieux encore que son frère, ce quelqu'un, c'est vous !...

Hans pivota sur ses talons et alla se jeter dans un fauteuil en regardant Deronda avec une expression qu'on n'aurait pu qualifier précisément de tendre. Un éblouissement fit chanceler Daniel ; un frisson parcourut tout son corps et, après un léger silence, il dit :

— C'est une fiction de votre bon naturel, Hans.

— Je ne suis pas d'humeur à avoir un bon naturel. Je vous affirme que j'ai trouvé le fait joliment amer, quand il m'a été révélé ; d'autant plus, ou peut-être d'autant moins que je croyais votre cœur engagé à la duchesse. Mais maintenant, que le diable soit de vous ! vous voilà amoureux à la bonne place : juif ! et avec tous les avantages !

— Dites-moi ce qui vous a convaincu. Ce serait d'un bon garçon, dit Deronda en cachant une joie à laquelle il n'était pas accoutumé.

— Ne me demandez rien. Petite mère en a été témoin. Le fin mot est que Mirah est jalouse de la duchesse, et plus tôt vous calmerez son inquiétude, mieux cela vaudra. Voilà ! je me suis délivré d'un poids qui m'oppressait, et je puis dire que vous avez obtenu ce que vous méritiez, c'est-à-dire... le plus grand bonheur que je connaisse.

— Dieu vous bénisse, Hans ! dit Deronda en lui tendant la main que l'autre prit et serra en silence.

L'empressement de Daniel à faire l'aveu de son amour ne pouvait avoir de stimulant plus fort que l'assurance donnée par Hans qu'il était nécessaire de délivrer Mirah de la jalousie qui rongait son cœur. Arrivé chez Ezra, il était déterminé à demander à sa sœur un entretien particulier, et si elle acceptait son amour, il se sentait assez fort pour braver toutes les conséquences ; une fois son fiancé, il prendrait une autorité tutélaire qui serait pour elle une protection efficace et désirable dans les ennuis futurs que lui causerait son père. Il ne faisait que pressentir ces ennuis dont il aurait été plus que convaincu s'il avait su ce qui se passait dans l'esprit de cet être vicieux. Sa turbulence et son inattention mettaient à la torture le pauvre Ezra ; Lapidoth ne se soumettait que parce qu'il nourrissait l'espoir de s'assurer peu à peu une indépendance bien assise. Il se préoccupait surtout des mesures à prendre pour soutirer à Deronda une somme importante ; mais, en attendant, il faisait tous ses efforts pour découvrir l'endroit où Mirah enfermait son argent et ses clefs. Dans son impérieuse passion pour le jeu, il n'aurait pas reculé devant l'infamie de dérober à sa fille une somme qui en valût la peine. Mais Mirah, avec sa clairvoyance pratique, se garantissait contre toute surprise et contre toute violation de sa promesse à Ezra de ne point confier d'argent à leur père ; aussi Lapidoth se considérait-il comme confiné dans un hospice où tout était mis hors de la portée de ses atteintes. Il allait même jusqu'à se trouver maltraité par sa fille ; mais il se gardait de le laisser voir et, en apparence, se montrait soumis ; car l'indiscrétion qui le tentait le plus, n'était pas d'insister auprès de Mirah, mais de faire un appel à la générosité de Deronda. En dépit de son outrecuidance, Lapidoth, qui avait une certaine peur de l'imposant ami de son fils, différait de jour en jour son projet.

Celui où Deronda, plein d'un heureux espoir qui rayonnait dans ses yeux et dans son langage, vint chez Ezra, Lapidoth était dans une crise de mécontentement, et s'efforçait, pour reconquérir sa liberté, de trouver des plans que la nouvelle aménité de Daniel encourageait. Après être demeuré quelque temps assis à réfléchir, il sortit pour fumer et se promener dans le square. Mirah n'était pas encore rentrée, mais certainement elle reviendrait avant le départ de Deronda dont les yeux étincelaient d'une anticipation secrète. Il se montra même avec Ezra plus affectueux que jamais.

— Cette petite chambre n'est pas assez aérée pour vous, Ezra, lui dit-il en interrompant sa lecture. La chaleur qu'il fait ici est plus insupportable que celle de Gênes, où l'on peut au moins jouir de la fraîcheur dans de spacieux appartements. Il vous en faut un meilleur que celui-ci. Du reste, je puis faire de vous ce que je veux, puisque je suis votre plus forte moitié. Il sourit à Ezra qui répondit :

— Je ne suis gêné que dans ma respiration. Vous qui pouvez habiter de vastes palais entourés de verdure, vous trouvez ceci une étroite prison. Je le comprends, mais je ne puis vous dire : « Allez ! »

— La campagne serait comme un bannissement pour moi pendant que vous êtes ici, répondit Deronda en se levant et en s'éventant avec son mouchoir. Je considère cette chambre comme la plus heureuse du monde, et je puis m'imaginer que je suis en Orient, puisque je dois me préparer à y aller un jour. Seulement, je n'y porterai ni cravate, ni bague aussi lourde que celle-ci, ajouta-t-il en s'arrêtant pour ôter ces deux objets qu'il déposa sur une petite table d'acajou, derrière Ezra, dont la table de travail était beaucoup plus grande et chargée de livres et de papiers.

— Je porte toujours cette mémorable bague depuis que je suis revenu, reprit Daniel en se rasseyant ; mais je suis tellement sybarite, que je l'ôte comme j'ôterais un fardeau, quand j'ai quelque chose à faire. Je comprends pourquoi les Romains avaient des anneaux d'été, si toutefois ils en eurent. Ah ! maintenant cela va mieux.

Ils furent bientôt absorbés dans leur travail. Deronda lisait un manuscrit en hébreu de rabbin qu'Ezra corrigeait et commentait ; ils ne firent aucune attention à Lapidoth lorsqu'il rentra et qu'il alla s'asseoir dans le fond de la pièce. Ses yeux errants et toujours actifs s'arrêtèrent sur la bague qui étincelait sur l'acajou foncé. Il en était à chercher comment il s'y prendrait pour demander une somme d'argent à Deronda, lorsqu'au milieu de ses réflexions, cette bague, qu'il avait déjà vue au doigt de son propriétaire et qui excitait sa convoitise, lui apparut tout à coup à portée de sa main. Certes sa valeur était inférieure à la somme qu'il aurait voulu recevoir ; mais elle était là, miroitante et scintillante devant lui, l'attirant irrésistiblement. Il se dit que, s'il s'en emparait, il pourrait partir et échapper ainsi aux restrictions qui lui étaient imposées ; ce qui appartenait à Deronda ne faisant qu'un avec ce qui appartenait à ses enfants, leur père ne serait pas poursuivi s'il la

dérobait. Lapidoth n'avait pas encore commis de vol ; le vol est une sorte d'appropriation punie par la loi ; mais prendre cette bague d'un parent ou d'un ami, ce n'était pas un vol à ses yeux. Cependant, il préférait descendre, attendre la sortie de Deronda et lui faire la demande qu'il avait projetée. Il se leva et alla regarder par la fenêtre, sans cesser de voir ce qui était derrière lui. Malgré tout, il voulait descendre. Mais il arriva qu'en frôlant la petite table, ses doigts touchèrent la bague, et, sans savoir comment, il se trouva hors de la chambre, le bijou dans sa main. Il s'ensuivit qu'il prit son chapeau et quitta la maison. L'impossibilité de revenir chez ses enfants ne le troubla pas, et, avant d'avoir franchi la grille du square, il se voyait déjà ayant vendu la bague et s'embarquant sur un navire.

Deronda et Ezra s'aperçurent à peine de sa sortie ; mais Mirah étant rentrée peu après, il y eut une interruption forcée. Elle n'avait pas encore ôté son chapeau, que Daniel s'était levé pour lui serrer la main. Confuse et embarrassée, elle dit en rougissant :

— Je ne suis revenue que pour m'assurer si on a donné à Ezra sa nouvelle tisane, car je dois aller chez madame Meyrick.

— Permettez moi de vous accompagner, dit Deronda. Je ne veux pas fatiguer Ezra davantage, et puis j'ai le cerveau en feu. J'ai besoin, comme vous, de voir madame Meyrick. Puis-je y aller avec vous ?

— Oui, répondit-elle en rougissant plus fort, car elle voyait bien que quelque chose d'insolite se passait dans l'esprit de Daniel. — Elle s'empressa de sortir pour chercher la boisson de son frère. Pendant un instant, Deronda ne pensa qu'à la course qu'il allait faire avec Mirah ; mais, quand elle revint, apportant la tisane pour Ezra, il se rappela tout à coup qu'il avait ôté sa cravate et s'écria :

— Excusez ma tenue ! Je n'aurais pas dû me montrer ainsi.

Puis il courut à la petite table pour y prendre sa cravate ; mais, stupéfait de n'y pas voir sa bague, il poussa un cri, et dit : « Bonté du ciel ! où donc est ma bague ? » et il se mit à la chercher par terre.

Ezra jeta des yeux inquiets autour de lui, pendant que Mirah, prompte comme l'éclair, s'était baissée pour chercher aussi, en disant : « L'aviez-vous posée là ? »

— Oui, répondit Daniel, qui croyait sa bague tombée et la cherchait sur le tapis. Mais une affreuse pensée était venue glacer Mirah, qui devint pâle comme une morte.

— Où est mon père ? murmura-t-elle à l'oreille d'Ezra, qui hocha la tête sans répondre ; leurs yeux se rencontrèrent ; ils s'étaient compris. C'était terrible. De nouveau elle se traîna par terre.

— Ne l'avez-vous pas trouvée ? demanda-t-elle précipitamment.

Il vit son regard effaré ; il devina la cause de son trouble et dit :

— Peut-être l'ai-je mise dans ma poche ? en faisant semblant de l'y sentir. Mais elle ne le perdait pas de vue.

— Elle n'y est pas ! s'écria-t-elle ; vous l'aviez mise sur la table !

Aussitôt elle sortit en courant. Daniel la suivit. Elle était descendue voir où était son père ; il ne se trouvait pas dans le parloir. Elle ouvrit la porte de sa chambre à coucher, regarda la place où, d'habitude, il accrochait son chapeau : il n'était pas là ! Alors, se retournant, les mains convulsivement serrées l'une contre l'autre, les lèvres pales, elle alla regarder par la fenêtre. Elle revint ensuite auprès de Deronda, qui, en voyant son agitation, n'avait pas osé lui parler. Elle le regarda, sans qu'un mot pût sortir de sa bouche ; elle semblait accepter tacitement ce déshonneur devant lui. Mais, prenant ses petites mains dans les siennes, Daniel lui dit d'un ton d'adoration respectueuse :

— Mirah, laissez-moi croire qu'il est mon père comme le vôtre... laissez-moi croire que nos douleurs, nos malheurs ou nos joies ne peuvent être séparés... Je préfère souffrir avec vous, partager votre chagrin que de partager la joie la plus enivrante avec une autre femme. Dites que vous ne me repoussez pas !... dites que vous me permettez de tout partager avec vous !... dites que vous me promettez d'être ma femme !... dites-le maintenant. J'ai douté si longtemps, et j'ai dû pendant si longtemps vous cacher mon amour ! Dites que je puis et que je pourrai toujours vous prouver que je vous aime de l'amour le plus tendre !

Mirah ne passa pas d'un seul coup de l'angoisse à la conviction que dans ce moment de désespoir et de honte, Deronda se soumettait au tribut le plus cher qu'un homme puisse payer à une femme. Aux premiers mots, elle n'avait senti qu'une consolation bien douce qu'elle rapportait à la bonté de

Deronda. Mais, graduellement, l'assurance délirante d'un bonheur inespéré prit possession de tout son être. Son visage rayonna sous celui de Deronda penché vers elle ; elle le contemplait avec une ardente gravité, et, quand elle eut reconnu avec une religieuse gratitude qu'il la jugeait digne du plus grand bonheur ; quand il cessa de parler, elle ne put rien dire : elle ne put que se hausser, poser ses lèvres sur les siennes et les baiser, comme si c'était le plus simple oui. Ils demeurèrent ainsi, se regardant avec des yeux ravis, les mains entrelacées, trop heureux pour faire un mouvement, car ç'aurait été se quitter un instant. Enfin, elle murmura comme dans un soupir :

— Allons consoler Ezra !

LXVII

Sir Hugo mit à exécution son plan de passer une partie de l'automne à Diplow, et, au commencement d'octobre, sa présence avait jeté de l'animation et de la gaieté dans tout le voisinage, depuis les superbes châteaux de Brackenshaw et de Quetcham, jusqu'aux modestes salons bourgeois de Wancester ; car sir Hugo tenait à se montrer affable et aimait à se poser en libéral de bonne souche. Aussi, fit-il de Diplow la plus agréable des résidences en étendant ses invitations jusqu'aux vieux avoués de Wancester et aux jeunes curés des villages, mais en ayant soin de faire un choix judicieux et une combinaison intelligente de ses invités ; ainsi, lord Brackenshaw n'aurait pas été flatté de se trouver à côté de Robinson, le procureur ; mais Robinson à son tour, se serait senti piqué si on l'avait mêlé à des gens qui pouvaient passer pour ses égaux. Sur tous ces points sir Hugo fut assez bien renseigné pour gagner de la popularité et procurer du plaisir aux autres, deux résultats s'accordant on ne peut mieux avec son caractère. Le recteur de Pennicote trouvait désormais à Diplow une réception tout opposée à la tolérance hautaine qui l'accueillait pendant le règne de Grandcourt. Ce n'était pas seulement parce que le baronnet goûtait la société de M. Gascoigne, mais aussi parce qu'il désirait conserver avec lui

une relation d'amitié marquée à cause de madame Grandcourt, pour laquelle le chevaleresque sir Hugo se sentait de mieux en mieux disposé.

Quand Deronda se fut engagé à Mirah, il crut indispensable de faire à sir Hugo l'exposé complet de sa position et de ses vues, mais il préféra le lui communiquer par lettre. Il avait plus d'un pressentiment que son paternel ami serait mécontent, sinon peiné, en apprenant comment il allait disposer de son avenir, et il voulait éviter une collision verbale qui change quelquefois une observation innocente en une offense impardonnable. Bien que la lecture de cette lettre ne causât pas trop de surprise à sir Hugo, il en ressentit cependant de la contrariété. Il crut trouver du soulagement en usant de sa ressource habituelle, c'est-à-dire en communiquant la missive à lady Mallinger, qui manifesterait assurément un étonnement qu'il pourrait combattre comme déraisonnable, ce qui diminuerait d'autant le poids de son mécontentement. Mais lady Mallinger ne formula aucune opposition irritante contre le mariage projeté ; l'excellente dame se contenta de faire observer qu'elle n'avait pas rêvé cela quand Mirah vint chanter chez elle et donner des leçons à Amabel. Elle avoua aussi, mais avec un peu d'hésitation, qu'elle avait pensé qu'après un délai convenable, Daniel épouserait madame Grandcourt, — car il était bien remarquable que justement il se fût trouvé à Gênes a point nommé, — et, comme elle n'aimait pas les veuves, elle croyait que ce mariage aurait été préférable à une union avec les juifs. L'opinion de sir Hugo était si bien la même, qu'il ne trouva rien à contredire, et sa mauvaise humeur, qui aurait sans doute trouvé une issue si sa femme avait réfuté sa conclusion en faveur de Gwendolen, ne put se faire jour. Il pria lady Mallinger de ne pas souffler mot de cette affaire avant une plus ample information, et il se dit à lui-même que, si c'était un coup fâcheux pour la jeune veuve, plus longtemps elle l'ignorerait, mieux cela vaudrait, surtout dans l'état actuel de ses nerfs. En attendant, son séjour à Diploew avec sa famille lui permit de continuer ses attentions paternelles à Gwendolen, et lady Mallinger, malgré son peu de goût pour les veuves, se montra toute disposée à le seconder.

La réinstallation à Offendene s'était effectuée, et Gwendolen, en revenant l'occuper, conserva un calme au delà des espérances de sa mère. Elle faisait l'expérience de cette douce mélancolie qui arrive à la suite de la renonciation aux exigences et de l'acceptation du bien ordinaire de

l'existence. Elle s'appuyait désormais sur chaque mot de Deronda pouvant lui donner de la force pour résister aux atteintes du désespoir ; elle était soutenue aussi par la perspective de le revoir bientôt, car elle ne se l'imaginait pas autrement que toujours à sa portée : le suprême besoin qu'elle avait de lui l'aveuglait sur sa vie, qu'elle remplissait par ses relations avec lui.

Diplow étant à une moins grande distance de Londres que l'abbaye, Daniel ne tarda pas à y venir. Il aurait voulu emmener Ezra et Mirah vivre au sein d'une température plus douce sur la côte, pendant qu'il faisait préparer un appartement dans lequel Mirah entrerait comme sa femme et où tous deux réunis pourraient veiller sur leur frère. Mais Ezra demanda à ne point changer, à moins que ce ne fût pour aller avec eux en Orient. Tout en s'occupant des préparatifs de son mariage, qui devait se célébrer dans une couple de mois, Deronda voulut avoir avec le baronnet un long entretien sur ses ressources personnelles et ses affaires en général ; c'était une raison pour ne pas différer sa visite à Diplow. Il tenait aussi à s'acquitter de la promesse qu'il avait faite à Gwendolen. Deux fois il fit le voyage de Diplow et deux fois il la vit, et pourtant il revint à Londres sans lui avoir rien dit de son changement de position ni de ses projets d'avenir. Il se blâmait ; mais il redoutait le moment de cet aveu à cause de la peine qu'elle en éprouverait immanquablement. Dans la première entrevue, Gwendolen fut si absorbée par ce qu'elle avait à lui dire, elle lui adressa tant de questions auxquelles il dut répondre sur l'arrangement de sa vie, qu'il recula devant l'idée de lui parler et de lui infliger une blessure au moment où elle tendait ses mains vers lui et implorait son secours. Quand, à la seconde visite, il arriva résolu à la préparer à la révélation, il la trouva dans un état de torpeur complet ; elle s'affaissait sous d'affreux souvenirs qui la brisaient et qui l'empêchaient de songer à autre chose qu'à sa misère. Elle pleura, elle eut une crise hystérique pendant laquelle sa seule crainte, disait-elle, était qu'il ne la méprisât toujours. Il ne put donc faire autre chose que de tâcher de la calmer par de bonnes paroles, car ce n'était pas le moment de l'accabler avec une nouvelle douleur.

Le temps s'écoulait cependant, et il sentit que son devoir lui commandait de ne pas différer davantage. Il n'aurait pu lui faire cette communication par écrit, c'eût été se montrer cruel à son égard, ni la lui faire apprendre par une

autre personne. Il retourna donc à Diplow, décidé à courir tous les risques plutôt que de la laisser plus longtemps dans l'ignorance.

Cette fois, Deronda trouva Hans Meyrick installé chez sir Hugo, ayant déjà commencé le portrait des trois petites filles, « dans le style de Gainsborough », et variant son travail par des excursions à Pennicote, pour faire plus ample connaissance avec les Gascoigne. La vivacité de gestes et d'allures de Hans paraissait revenue. Mais Deronda crut découvrir encore un peu de dissimulation dans son air jovial.

— Depuis quand êtes-vous arrivé, Hans ? lui demanda-t-il après avoir été le rejoindre sur la pelouse où il faisait une étude des arbres et du banc exigé.

— Il y a dix jours, un peu avant l'époque fixée par sir Hugo. J'ai fait route avec Rex Gascoigne, et j'ai demeuré deux jours au presbytère. Je connais tous les cancans qui courent de ce côté : je sais ce qu'est l'intérieur du charron, et j'ai assisté à l'examen d'une école de bambins. Heureusement que sœur Anne m'accompagnait ; sans cela, j'aurais été mis à mal par trois marmots et un idiot, à cause de mes grands cheveux et de mon aspect général qui se sépare du type de beauté accepté par les naturels de Pennicote. Quoi qu'il en soit, le village est idyllique. Le seul défaut que je lui trouve, c'est d'avoir un curé trop brun, avec de larges épaules ; quant aux Gascoigne, ils sont parfaits, et de plus, parents de la duchesse Van Dyck. Je n'ai pu l'apercevoir que de loin dans sa robe noire, car elle ne se montre pas aux visiteurs.

— N'était-elle pas au presbytère ? demanda Deronda.

— Non ; mais on m'a conduit à Offendene pour voir la vieille maison, et, comme conséquence, j'ai été reçu par la famille de la duchesse. Je suppose que vous y avez été et que vous n'ignorez pas ce qui la concerne.

— Oui, j'y suis allé, répondit froidement Daniel.

— Cela ne manque pas de charme. C'est une excellente retraite pour une veuve aux aventures romanesques, car il paraît qu'elle a eu plusieurs romans. Je crois avoir deviné qu'il s'en est glissé un entre elle et mon ami Rex.

— Alors, ce ne serait pas longtemps avant son mariage, dit Deronda avec un intérêt réel, car elle n'habitait Offendene que depuis un an. Comment avez-vous su cela ?

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Comme je sais ce que c'est que d'être un pauvre diable, j'apprends à distinguer les signes de misère chez les autres. J'ai remarqué que Rex ne va jamais à Offendene et qu'il n'a pas vu la duchesse depuis qu'elle y est revenue ; de plus, miss Gascoigne a laissé échapper quelques mots qui me prouvent qu'autrefois Rex a été amoureux fou de sa belle cousine. Je ne sais pas quel rôle elle a joué dans la pièce. Peut-être le duc est-il venu et l'a-t-il enlevée ! C'est toujours ce qui arrive quand un jeune homme exceptionnellement bon se laisse enguirlander par un attachement. Je comprends maintenant pourquoi Gascoigne parle de faire de la loi sa maîtresse et de rester célibataire. Mais ce sont des résolutions prématurées. Puisque le duc ne s'est pas noyé par égard pour vous, il peut se faire que ce soit par égard pour Rex. Qui sait ?

— Est-il donc absolument nécessaire que madame Grandcourt se remarie ? demanda Deronda.

— Monstre ! répliqua Hans, voulez-vous donc qu'elle porte *votre* deuil toute sa vie ; qu'elle brûle dans une *suttee* perpétuelle pendant que vous êtes vivant et heureux ?

Daniel ne répondit rien ; mais il parut si contrarié, que Hans changea d'entretien. Quand il fut seul, il haussa les épaules à la pensée que peut-être y avait-il eu entre Daniel et la duchesse un sentiment plus fort que Mirah n'aimerait à le savoir. « Pourquoi n'est-elle pas éprise de moi ? se dit-il en riant ; elle n'aurait pas eu à craindre de rivale. Jamais une femme n'a voulu discuter théologie avec moi. »

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Deronda eût tressailli en entendant cette plaisanterie. Elle touchait à des sensations qui déjà le faisaient trembler, dans la prévision d'une peine à laquelle les paroles de Hans donnaient plus de réalité encore, car il avait la ferme résolution de ne pas reculer devant l'épreuve. Le lendemain, il se rendit à Offendene. Il y avait préalablement envoyé un mot pour savoir de Gwendolen si elle pourrait le recevoir. Elle l'attendait dans le vieux salon qui avait déjà été le témoin de plus d'une crise dans sa vie, et paraissait moins triste qu'elle ne l'avait encore été depuis la mort de son mari. Si son visage n'était pas éclairé par un sourire, il laissait discerner du moins une calme possession d'elle-même, contrastant de tous points avec l'état où il l'avait vue la fois précédente. Dès qu'ils se furent assis à peu de distance l'un de l'autre, elle dit :

— Vous craigniez de venir parce que dernièrement vous m’aviez vue au comble de la désolation ; mais il n’en est plus de même aujourd’hui. J’en ai été bien peinée. Je me suis fait une raison ; je ne veux pas perdre tout espoir ; je veux me montrer aussi calme que possible, car je ne voudrais pas vous ennuyer.

Il y avait dans son accent et dans son regard une douceur inaccoutumée, qui fit penser à Deronda que la tâche dont il allait s’acquitter était bien cruelle, mais il se crut obligé de faire de sa réponse le commencement de cette tâche.

— Je suis triste aujourd’hui, dit-il, parce que j’ai des choses à vous dire qui vous feront peut-être supposer que j’ai manqué de confiance en vous en les taisant si longtemps. Ces choses touchent à mon sort et à ma vie, elles ont rapport à mon avenir. Il me semble que ce serait mal répondre à la confiance que vous avez placée en moi si je ne vous donnais une idée des événements qui ont occasionné pour moi de grands changements. Mais chaque fois que nous nous sommes vus, c’est à peine si j’ai eu le temps d’aborder les sujets qui, en réalité, me touchaient moins que les épreuves par lesquelles vous avez passé.

Il y avait comme une tendresse timide dans la voix de Deronda, qui s’arrêta en lui jetant un regard compatissant.

Un sentiment de surprise se peignit sur le visage de Gwendolen. Elle pensa sur-le-champ à un changement dans sa position vis-à-vis de sir Hugo et de la fortune du baronnet. Elle lui dit donc :

— Vous n’avez jamais pensé qu’à ce qui pourrait me venir en aide et j’ai été bien ennuyeuse. Comment auriez-vous pu m’apprendre toutes ces choses ?

— Peut-être vous étonnerez-vous, reprit Deronda, que je n’aie su que récemment quels étaient mes parents ?

Gwendolen ne s’étonna pas ; seulement elle se sentit rassurée en pensant que ses prévisions étaient justes. Deronda continua :

— Si vous m’avez rencontré en Italie, c’est que j’y étais pour connaître ma mère. Elle avait voulu qu’on me laissât ignorer mon extraction ; elle s’était séparée de moi après la mort de mon père, quand j’étais encore au berceau. Mais, aujourd’hui qu’elle est atteinte d’une maladie qui ne

pardonne pas, elle a senti qu'elle ne devait pas garder ce secret plus longtemps. Elle avait tenu surtout à ce que l'on ne me dît pas que je suis juif.

— Juif ! s'écria Gwendolen avec étonnement.

Deronda rougit et s'abstint de répondre ; quant à elle, les yeux baissés, elle s'efforçait de trouver une issue pour sortir d'embarras. Enfin, elle parut être arrivée à se former un jugement, car elle regarda de nouveau Deronda et lui dit :

— Quelle différence cela fait-il ?

— Une très grande pour moi, répondit-il. Mais il ne put continuer ; il trouvait la situation difficile ; la distance entre ses idées et celles de Gwendolen étant trop grande.

Elle réfléchit encore et dit d'un ton pénétré :

— J'espère que vous n'aurez rien à regretter. Vous êtes le même que si vous n'étiez pas juif.

Elle tenait à le bien convaincre que rien ne pouvait affecter la manière dont elle le considérait, ni celle par laquelle il pouvait influencer sur elle. Ce malentendu vint en aide à Deronda.

— La découverte, dit-il, a été loin d'être pénible pour moi. Je m'y étais préparé graduellement et j'en ai été heureux. Je suis intimement lié avec un juif très remarquable, dont les idées m'ont tellement attiré, que j'ai entrepris de consacrer la meilleure partie de ma vie à les effectuer, si cela m'est possible.

De nouveau Gwendolen se sentit frappée, de nouveau elle laissa flotter sur lui son regard alarmé. Ce n'est pas qu'elle rattachât ces paroles à Mirah ou à son frère, mais elles lui causèrent un pressentiment de crainte. Il ne pouvait deviner ce qui se passait en elle et chercha le moyen le moins brutal de lui faire sa révélation.

— C'est pour cela, reprit-il, que bientôt je me verrai forcé de quitter l'Angleterre pour quelque temps, pour quelques années. Je compte aller en Orient.

L'énonciation devenait plus claire et par conséquent l'agitation de Gwendolen plus grande.

— Mais vous reviendrez ? dit-elle sans pouvoir retenir ses larmes.

— Si je vis, dit-il, quelquefois.

Il ne pouvait se décider à lui en apprendre davantage, à moins qu'elle ne le questionnât.

— Qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-elle d'une voix timide. Puis-je comprendre vos idées, ou suis-je trop ignorante ?

— Je vais en Orient pour mieux connaître la condition de mes frères dans divers pays. L'idée dont je suis possédé est de rendre à ma race une existence politique, en en faisant de nouveau une nation, en lui donnant un centre national comme les Anglais en ont un, quoique eux aussi soient répandus sur la surface du globe. Cette tâche s'offre à moi comme un devoir ; je suis résolu à la commencer, encore bien que faiblement. J'y consacrerai ma vie. Je pourrai éveiller en d'autres esprits un mouvement comme celui qui a été éveillé dans le mien.

Un long silence suivit ces paroles. Le monde sembla devenir plus vaste pour la pauvre Gwendolen, qui se vit plus solitaire et plus impuissante que jamais. La pensée qu'il pourrait revenir après avoir été en Orient s'évanouit devant cette annonce de si grands projets, dans lesquels elle ne devait compter que comme un atome. Elle demeurait assise comme une statue, les mains croisées l'une sur l'autre, les yeux fixes. Enfin, elle put regarder Deronda et lui dire d'une voix tremblante :

— Est-ce tout ce que vous avez à m'apprendre ?

Cette question fut pour lui comme un trait de lumière.

— Le juif dont je viens de vous parler, reprit-il non sans un peu de trouble, l'homme remarquable qui a si puissamment influé sur mon âme, ne vous est pas totalement inconnu... C'est le frère de miss Lapidoth, que souvent vous avez entendue chanter.

Un flot de souvenirs passa sur Gwendolen et se répandit en vive rougeur sur sa figure et sur son cou. Elle se rappela le jour de sa visite chez Mirah, alors qu'elle entendit la voix de Deronda, qui lisait de l'hébreu avec son frère.

— Il est bien malade... il est près de la mort, continua Daniel, qui s'arrêta brusquement. Il sentit qu'il fallait attendre. Peut-être devinerait-elle

le reste ?

— Vous a-t-elle dit que je suis allée chez elle ? demanda Gwendolen en le regardant avec attention.

— Non, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Elle détourna les yeux et demeura pensive. Peu à peu la rougeur de son visage disparut et fit place à une pâleur livide. Enfin, sans lever les yeux, d'une voix basse et mesurée, elle lui dit :

— Mais pouvez-vous l'épouser ?...

— Oui, répondit-il gravement, je vais l'épouser.

Gwendolen trembla de tout son corps, ses yeux se dilatèrent comme si elle apercevait devant elle un objet effrayant : elle étendit les bras, et s'écria d'un accent désolé et larmoyant :

— J'avais dit que je serais abandonnée ! J'ai été une femme cruelle, et je suis abandonnée !...

L'angoisse de Deronda devint intolérable. Il lui prit les mains, les serra dans les siennes et tomba à genoux. Elle était victime de son bonheur, et il semblait lui en demander pardon.

— Je suis cruel aussi, je suis cruel, répéta-t-il avec une sorte de gémissement et en l'implorant du regard.

Cette attitude et cet attouchement semblèrent dissiper son affreuse vision et le regard douloureux de Daniel la fit revenir à elle. Déjà elle en avait vu de semblables sur son visage, et notamment lorsqu'ils étaient ensemble dans la bibliothèque de l'abbaye. Ses sanglots éclatèrent et ses larmes coulèrent épaisses. Daniel ne voulait pas lâcher ses mains ; il les tenait toutes deux dans une des siennes, et de l'autre il lui passait son mouchoir sur les yeux. Elle le laissait faire, comme une enfant docile, et s'efforçait de parler malgré les sanglots qui entrecoupaient sa voix :

— Je l'ai dit... je l'ai dit... que je serais meilleure... à cause de vous... pour vous avoir connu...

Les larmes de Daniel coulaient aussi. Elle retira une de ses mains qui tenait la sienne et, à son tour, elle essuya les pleurs qui tombaient des yeux de Deronda.

— Nous ne serons pas tout à fait séparés, dit-il ; je vous écrirai toujours... quand je le pourrai. Me répondrez-vous ?

Il attendit jusqu'à ce qu'elle eût murmuré :

— J'essayerai.

— Je serai encore plus avec vous que par le passé, continua Daniel en lâchant sa main et en se relevant. Si nous avions été souvent ensemble nous aurions trop senti les différences qui nous séparent. Peut-être ne nous reverrons-nous plus, mais nos esprits se rapprocheront.

Gwendolen ne répondit pas et se leva aussi. Elle sentit qu'il allait partir et que rien ne pourrait l'en empêcher. Deronda aurait voulu la quitter ainsi, mais c'était difficile, car ses yeux étaient fixés sur lui et le retenaient. Il lui tendit la main ; elle y posa la sienne et dit :

— Vous avez été bien bon pour moi et je ne le méritais pas !.. J'essayerai... Je tâcherai de vivre ; je penserai à vous... Quel bien ai-je fait ?.. Rien que du mal. Que je ne sois pas un mal pour vous !... Ce sera meilleur pour moi...

Elle ne put achever. Elle se pencha en avant, le baisa sur la joue et Deronda lui rendit son baiser. Puis, il partit.

Madame Davilow entra peu après et trouva sa fille assise.

— Gwendolen, ma chérie, tu parais bien souffrante, dit-elle en prenant les mains glacées de sa fille.

— Oui, maman ; mais n'en soyez pas effrayée, répondit-elle en fondant en larmes.

Sa mère la fit mettre au lit et resta auprès d'elle. Durant le reste du jour et une partie de la nuit, elle eut des crises nerveuses fréquentes, au milieu desquelles, en pleurant, elle disait à sa mère :

— Ne soyez pas effrayée, maman... Je vivrai !... Je veux vivre !...

Enfin elle s'endormit, et, quand elle se réveilla le lendemain matin, elle vit sa mère et lui dit tendrement :

— Ah ! pauvre maman !... vous m'avez veillée ! vous êtes restée près de moi !... Ne soyez pas malheureuse... Je vivrai... Je serai meilleure...

LXVIII

Parmi les bénédictions de l'amour, il n'en est pas de plus exquise que la conviction qu'en unissant une vie aimée à la nôtre, nous pourrions veiller sur son bonheur, apporter du contentement là où était la peine et ouvrir les sources les plus douces de la joie sur les souvenirs de privation et de souffrance. L'amour de Deronda pour Mirah était fortement imbu de cette protection bénie. Dès son enfance, les pieds mignons de la pauvre enfant avaient marché au milieu des ronces et des épines, et la première fois qu'il la vit, elle offrait la vivante image du désespoir. Maintenant, elle resplendissait comme une tendre fleur sous les bienfaisants rayons du bonheur ; elle se disait qu'aucun chagrin ne pouvait plus l'atteindre, puisqu'elle allait passer sa vie avec Deronda. Il épiait avec ivresse la sobre félicité qui donnait une beauté nouvelle à sa fiancée, à ses mouvements et à ses attitudes habituelles ; il se disait que c'était assez de joie pour lui de la sauver de la peine. Elle ne sut rien de la lutte de Hans, ni des angoisses de Gwendolen ; car, après l'assurance que l'amour caché de Deronda n'avait jamais été que pour elle, l'ardente sollicitude de Gwendolen s'expliquait, à ses yeux, comme une partie de sa dépendance reconnaissante pour sa bonté, qu'elle-même avait connue. Mirah était disposée à le considérer comme un ange protecteur, et ce dont elle s'étonnait, c'était d'avoir été assez bénie de Dieu pour être toujours aux côtés de Daniel.

Aussi, quand le voile de mariée la couvrit, il n'eut pas à cacher de tremblements causés par les doutes sur l'avenir, seulement un léger tressaillement d'inquiétude, en acceptant un si grand bonheur, qui exigeait de si grands devoirs en retour. Le dais de velours n'abrita jamais de couple plus beau ; jamais de lèvres plus fidèles ne burent le vin sacramentel du mariage ; les bénédictions nuptiales ne continrent jamais de promesses plus complètes que la loi mutuelle qu'ils échangèrent. Il va de soi qu'ils furent mariés selon le rite juif, et, au nombre des invités de la noce, on compta la famille Cohen tout entière, à l'exception du bébé, qu'on laissa sagement faire ses dents à la maison. Mordecai n'aurait pas permis que ses amis dans l'adversité ne vinssent pas se réjouir avec lui. Madame Meyrick le comprit si bien, qu'elle ne craignit pas de se trouver dans la compagnie du prêteur

sur gages, et qu'elle vint avec ses trois filles, toutes convaincues que le mariage de Mirah avec Deronda couronnait un roman, qui, pour elles, serait toujours un doux souvenir. Si Hans avait été là, le bonheur eût été plus grand encore ; mais Mab avait déjà fait observer qu'il faut toujours que les hommes soient inconvenants. Supposez que Kate, Amy et elle eussent été amoureuses de Deronda ? Mais, étant femmes, elles n'étaient pas ridicules.

Les Meyrick furent récompensées de leur victoire sur leurs préjugés par un discours de M. Cohen, lequel discours eut la rare qualité de n'être pas taillé sur le patron usuel des sermons. Joseph mangea au delà de son âge, pendant qu'Adélaïde Rebecca, dans sa robe neuve, conserva une gravité de circonstance.

La noce fut modeste, mais Mirah reçut de splendides cadeaux. Dès que les fiançailles eurent été rendues officielles, les amis imaginèrent de gracieuses inventions. Sir Hugo et lady Mallinger prirent la peine de faire fabriquer un équipement complet pour le voyage en Orient, ainsi qu'un médaillon précieux contenant cette inscription : « À la fiancée de notre cher Daniel Deronda avec toutes nos bénédictions. — H. et L. M. » Les Klesmer envoyèrent une montre admirable avec le souvenir gravé de leur affection. Mais, le matin même de son mariage, Deronda reçut des environs de Diplo quelque chose de plus précieux pour lui que l'or et les diamants. C'était une lettre contenant ces mots :

« Ne pensez pas tristement à moi le jour de votre mariage. Je me suis souvenue de vos paroles que je puis être une femme excellente, qui rendra les autres heureux d'être nés. Je ne vois pas comment cela pourra se faire, mais vous savez cela mieux que moi. Si la chose se vérifie, ce sera parce que vous êtes venu à mon aide. Je n'ai pensé qu'à moi et je vous ai fait de la peine. Je suis désolée maintenant quand je pense à votre chagrin. Ne vous tourmentez plus pour moi. Je serai meilleure parce que je vous aurai connu.

» GWENDOLEN GRANDCOURT. »

Les préparatifs du départ commencèrent sans tarder. Deronda n'avait pu s'opposer au désir d'Ezra de les accompagner, au lieu de les retenir en Angleterre pour veiller sur lui. Daniel ne pensait pas que la vie de son beau-frère résisterait aux fatigues, car des symptômes évidents prouvaient que la maladie était arrivée à sa dernière période. Mais Ezra avait dit :

— Peu importe où je mourrai, pourvu que je sois avec vous !

Il ne partit pas avec eux. Un matin, il dit à Deronda :

— Ne me quitte pas d'aujourd'hui ; je mourrai avant la fin du jour.

Il se fit habiller et, comme d'habitude, prit place dans son fauteuil, ayant Daniel et Mirah à côté de lui. Pendant quelques heures, il garda le silence ; il ne fit aucun effort pour parler, se contentant de les regarder de temps en temps avec bonheur, comme pour leur affirmer que, si le peu de respiration qui lui restait était difficile, il sentait en lui un océan de paix. Quand le jour commença à baisser, il prit leurs mains et dit en regardant Deronda :

— Voici la mort qui vient à moi comme le divin baiser, qui est à la fois départ et réunion, qui m'enlève à tes yeux charnels et me fera présent dans ton âme. Où tu iras, Daniel, j'irai. N'ai-je pas insufflé mon âme dans la tienne ? Nous vivrons ensemble.

Il s'arrêta et Deronda attendit, pensant qu'il parlerait encore. Mais, faisant un effort, il serra leurs mains, se leva seul et prononça en hébreu la confession de l'unité divine, qui depuis des générations sans nombre, a été sur les lèvres de l'israélite mourant.

Il retomba doucement sur son fauteuil et ne parla plus. Depuis plusieurs heures, il avait rendu le dernier soupir, que les bras de Mirah et de Deronda l'entouraient encore.

FIN

1. ↑ Le fait est historique. Cf. M. J. Schleiden. *Les Juifs et la science au moyen âge*. p. 67. Paris, 1877. (*Note du traducteur.*)

2. ↑ Air célèbre de l'opéra *Rinaldo* de Haendel. (*Note du trad.*)

3. ↑ Interprétation d'un passage du Talmud. (*Note du traducteur.*)

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Sapcal22
- Raymonde Lanthier
- Guillaumelandry
- M0tty
- Shev123
- Cantons-de-l'Est

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur